

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

La Jeune Belgique, série 1, tome 5 (n°1-12), Bruxelles, 20 décembre 1885-5 décembre 1886.

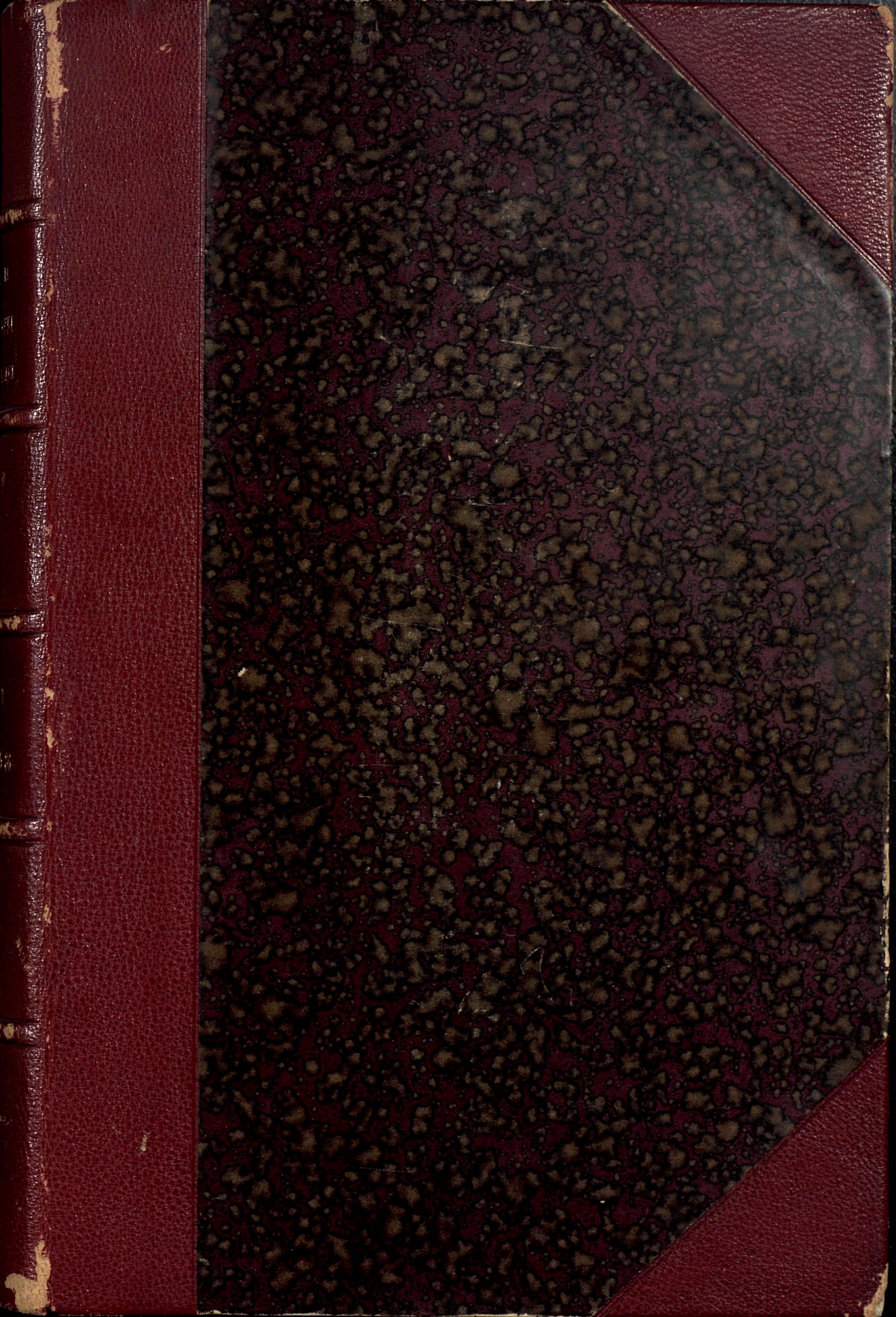
En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

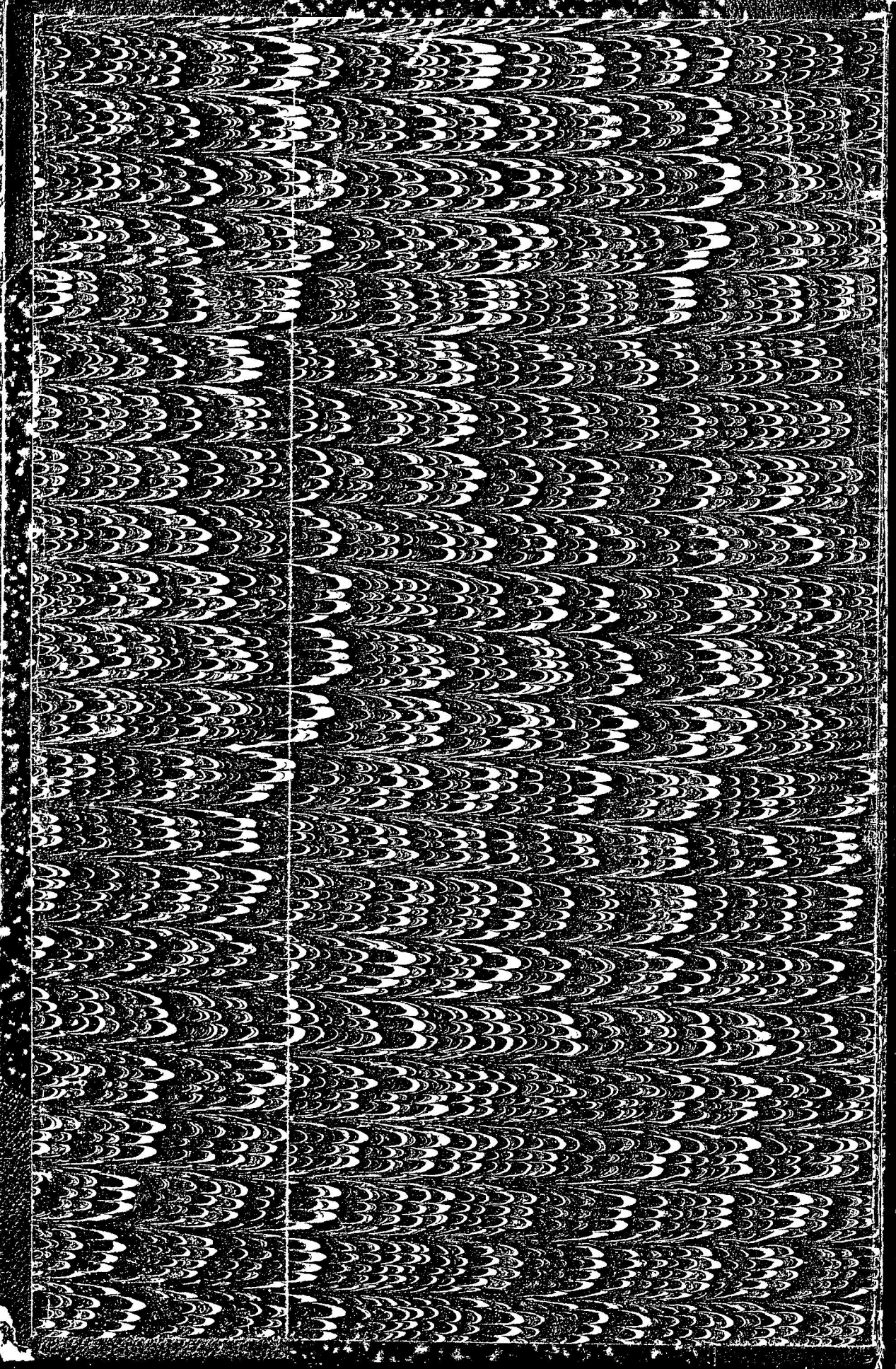
S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

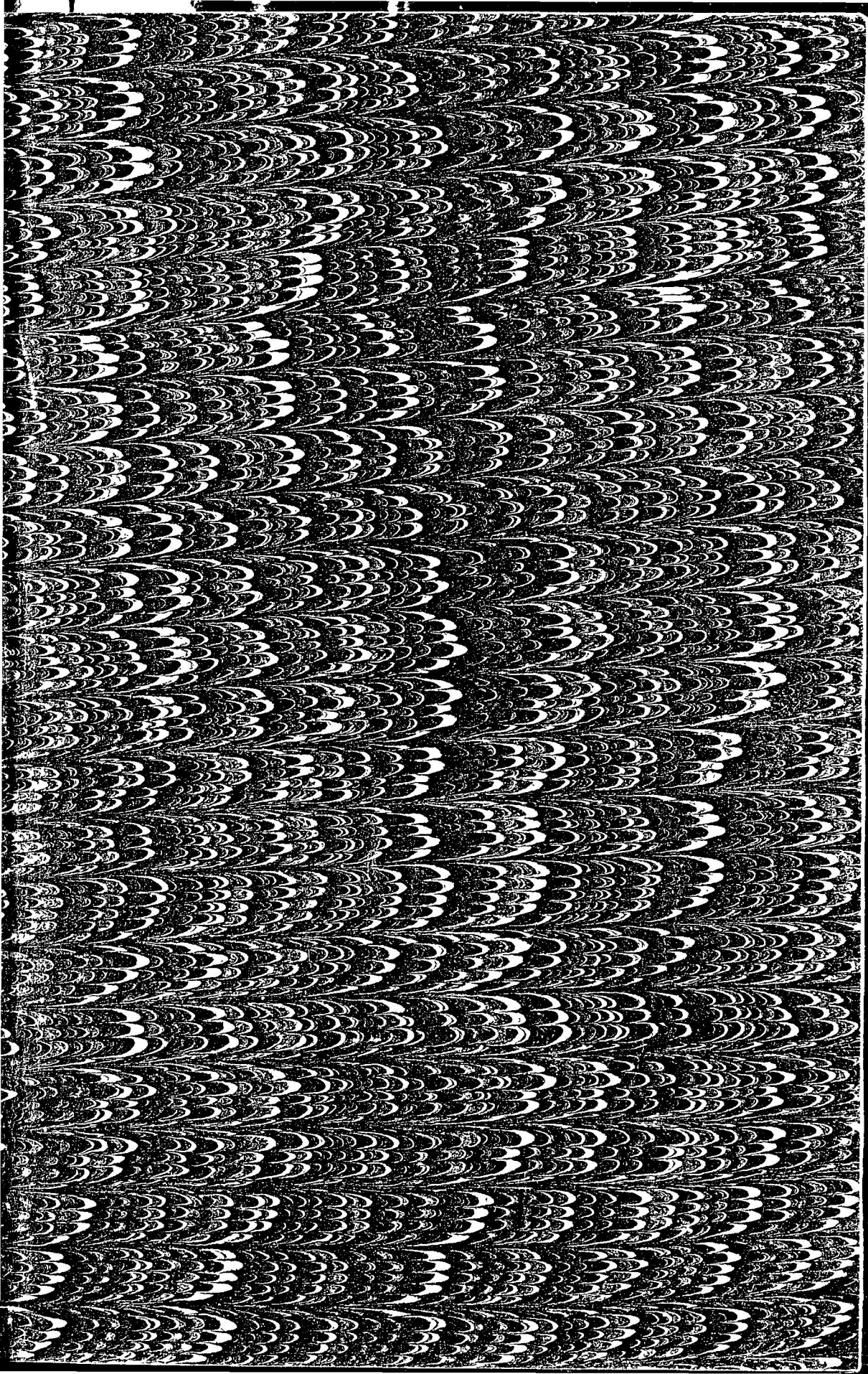
Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron.

Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

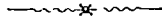
L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>







LA
JEUNE BELGIQUE



TOME CINQUIÈME



BRUXELLES
BUREAUX : 80, RUE BOSQUET

—
1886

LA

JEUNE BELGIQUE



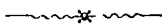
LA

JEUNE BELGIQUE.

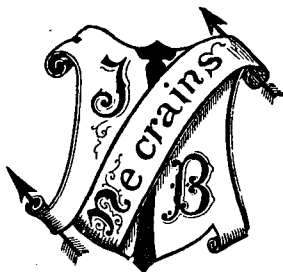
1830.

E. van der Schuer

LA
JEUNE BELGIQUE



TOME CINQUIÈME



BRUXELLES
BUREAUX : 80, RUE BOSQUET

—
1885-1886

NOTRE PROCÈS

6^e ANNÉE.

TOME V, N^o 1.

PRIX : FR. 1-50.

20 DÉCEMBRE 1885.

LA JEUNE BELGIQUE

*N'est-ce donc rien, la passion qui flambe, la
passion qui tient le cœur chaud? Ah! vivre in-
digné, vivre enragé contre les talents menson-
gers, contre les réputations volées, contre la
médiocrité universelle!* EMILE ZOLA.

SOMMAIRE :

LA JEUNE BELGIQUE

Happe-Chair (Fragments)	CAMILLE LEMONNIER.
Vers pour une rousse	GEORGES PODENBACH.
Les Milices de Saint-François (Fragments)	GEORGES EEKHOUDE.
Amour d'hôpital	IWAN GILKIN.
Lysiane de Lysias (Lettre au trappiste)	ALBERT GIRAUD.
Les soirs	EMILE VERHAEREN.
M. Ernest Renan	FRANCIS NAUTET.
Le vieux Steen	ALBERT GIRAUD.
La mort de Miette Stephen	HENRY MAUBEL.
Vers	GEORGES KHNOPEFF.
Souvenirs de la Vie d'étudiant (Suite)	FRITZ ROTIERS.
Sonnet	EDDY LEVIS.
Schmitt	MAX WALLER.
Sonnet	FRANTZ VAN PETEGHEM.
Flemm-Oso (Suite)	JAMES VAN DRUNEN.
Airs de flûte	SIEBEL.
Memento	

NOTRE PROCÈS.

Les plaidoiries. — Les débuts de Ric-Rac. —
Le jugement. — Les comptes-rendus.



BRUXELLES

ADMINISTRATION :
26, RUE DE L'INDUSTRIE, 26

RÉDACTION :
80, RUE BOSQUET, 80

1885

AVIS

Nos quittances pour le renouvellement des abonnements seront incessamment mises en circulation.

Tout en priant nos lecteurs de faire un accueil favorable à notre signature, nous recommandons à ceux qui ne seraient pas chez eux lors de la présentation de la quittance par le facteur des postes, d'y laisser des instructions en vue du paiement, afin de s'éviter les frais de représentation.

L'Administrateur : HUBERT VAN DIJK.

A ce numéro sont joints : I. Le titre ; II. La table des matières ; III. La couverture du tome IV de *la Jeune Belgique*.

Le frontispice de *la Jeune Belgique* paraîtra en feuille volante dans notre prochain numéro.

BOITE AUX LETTRES.

83. RAOUL RUSSEL, Marseille. Vos sonnets sont d'une facture très correcte, mon cher confrère, mais tout cela est si fort dans le conventionnel à la mode ! On lit volontiers vos vers, mais on croit se rappeler qu'ils ont été vus quelque part, dans Baudelaire, dans Leconte de Lisle, où sais-je ? et l'on hésite à croire à la signature qui les termine. Envoyez au diable vos souvenirs et ne vous préoccupez pas des maîtres. Il n'y a pas de maîtres. Si vous avez quelque chose dans le ventre — et nous n'en doutons pas — n'exploitez point la bedaine des autres. Votre sonnet *La chambre hantée* passera ; il est bon. Bien à vous.

84. EDGARD LEB, Bruxelles. Il nous est impossible d'augmenter encore nos services gratuits. C'est la mort des revues, et *la Jeune Belgique* n'a pas envie de se tailler un suicide en détail. Mille regrets.

85. SPES. Votre nouvelle est pleine de jolies choses, mais d'un maniérisme fort déplaisant. Voici vos deux premières phrases dont nos lecteurs jugeront :

« C'était une villa charmante, en briques roses, tout emmitouffée d'un lierre épais qui s'accrochait aux fentes enguirlandait les fenêtres soleillées, se déroulait sous les encorbellements de pierre et s'allongait, capricieux et vivace, autour des colonnes torsées d'une galerie couverte, se détachant de la façade en manière de véranda. « C'est là que je la vis, sous les arcades verdoyantes, frileusement étalée aux rayons de printemps. Sa tête émaciée, mièvre et blonde comme une esquisse de Watteau, était pesamment enfouie dans des coussins de dentelles blanches, et sur la brune courtine dont elle était enveloppée, deux mains longues et jaunes plaquaient languissamment leur diaphanéité malade ».

Tout cela fait un jargon bizarre et « veau fermenté » qui nuit fort à l'intérêt de votre *Agonie blanche*. Le mot tarabiscoté écrase l'idylle et l'on se fâche avant d'avoir tourné le dernier feuillet. Recommencez et bon courage.

86. RENÉ D'Y. Vos Lesbiennes nous intéressent fort, mais la pudeur de nos abonnées, déjà fort irritée par *Babolain*, ferait un saut de carpe effarouchée en vous lisant. Nous mettons donc les *Deux sœurs* dans le musée secret de notre panier, avec un peu de regret. Le style, un brin Poictevin, est pourtant délié et parfois très artiste, mais, mais !...

87. FERN. S., Zuen. Trop gonflé, trop patapouf, trop de mots « torrentueux » ; des pensées vagues vues à travers un trombone.

88. JULES S... Dans quoi avez-vous trempé votre plume ? Il y a des mouches charbonneuses dans vos mots, des microbes putrides dans vos phrases et des miasmes royale-ment délétères dans vos idées Pfu !

89. PIERRE D'OTR., Liège. Vous voulez des contes ? Tenez, en voilà un, volé à Alphonse Allais :

LE VEAU

Conte de Noël pour Sara

Il y avait une fois un petit garçon qui avait été bien sage, bien sage.

Alors, pour son petit Noël, son papa lui avait donné un veau.

— Un vrai ?

— Oui, Sara, un vrai.

— En viande et en peau ?

— Oui, Sara, en viande et en peau.

— Qui marchait avec ses pattes ?

— Puisque je te dis un vrai veau !

— Alors ?

— Alors, le petit garçon était bien content d'avoir un veau ; seulement, comme il faisait des saletés dans le salon...

— Le petit garçon ?

— Non, le veau... Comme il faisait des saletés et du bruit, et qu'il cassait les joujous de ses petites sœurs...

— Il avait des petites sœurs, le veau ?

Mais non, les petites sœurs du petit garçon... Alors on lui bâtit une petite cabane dans le jardin, une jolie petite cabane en bois...

— Avec des petites fenêtres ?

— Oui, Sara, des tas de petites fenêtres et des carreaux de toutes couleurs... Le soir, c'était le Réveillon. Le papa et la maman du petit garçon étaient invités à souper chez une dame. Après dîner, on endort le petit garçon et ses parents s'en vont.

— On l'a laissé tout seul à la maison ?

— Non, il y avait sa bonne... Seulement, le petit garçon ne dormait pas. Il faisait semblant. Quant la bonne a été couchée, le petit garçon s'est levé et il a été trouver des petits camarades qui demeuraient à côté...

— Tout nu ?

— Oh ! non, il s'était habillé. Alors tous ces petits polissons, qui voulaient faire réveillon comme des grandes personnes, sont entrés dans la maison, mais ils ont été bien attrapés, la salle à manger et la cuisine étaient fermées. Alors, qu'est-ce qu'ils ont fait ?...

— Qu'est-ce qu'ils ont fait, dis ?

— Ils sont descendus dans le jardin et ils ont mangé le veau...

— Tout cru ?

— Tout cru, tout cru.

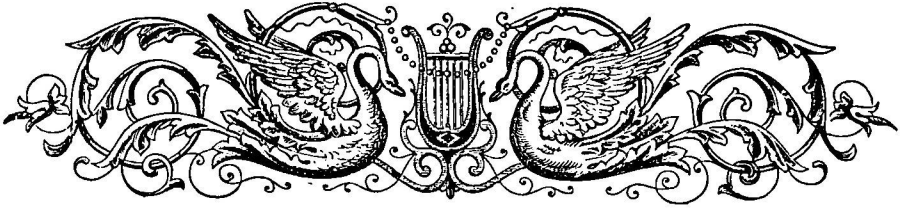
— Oh ! les vilains !

— Comme le veau cru est très difficile à digérer, tous ces petits polissons ont été très malades le lendemain.

Heureusement que le médecin est venu ! On leur a fait boire beaucoup de tisane, et ils ont été guéris. Seulement, depuis ce moment-là, on n'a plus jamais donné de veau au petit garçon.

— Alors, qu'est-ce qu'il a dit, le petit garçon ?

— Le petit garçon... il s'en fiche pas mal.



LA JEUNE BELGIQUE



otre chère revue entre, avec le présent numéro, dans sa sixième année. Les quatre gros volumes qui en composent la collection forment le recueil des efforts littéraires qui ont été le moins soutenus, le plus critiqués, le plus raillés, le plus combattus dans notre pays.

Nous sommes arrivés, avec toutes les audaces et toutes les sincérités, dans un désert d'indifférence, et si nous avons crié haut et fort, si parfois nous avons dépassé la mesure, si nous nous sommes emportés en des mots de colère, c'était pour qu'on prêtât l'oreille. Besoin de réclame, dira-t-on. Parole aux sourds, pourrons-nous répondre.

Aujourd'hui, beaucoup de surdités sont guéries, et s'il y a encore bien des rebelles, au moins comptons-nous des amis sincères.

La Jeune Belgique, depuis deux ans, est la phalange où l'on recrute la nouvelle génération de journalistes. A côté des anciens dont nous honorons le mérite, nous formons le jeune contingent des chroniqueurs, et peu à peu les idées littéraires que nous n'avons cessé de défendre, s'introduisent dans la presse quotidienne. Nous n'espérons pas arriver sitôt à de pareilles victoires.

On nous nomme toujours la petite chapelle; ce n'est pas, pour nous, un reproche. Toute comparaison vantarde à part, *la Pléiade* n'a été que cela,

et l'école romantique fut, plus que toute autre, un cercle d'admiration mutuelle.

En dehors de ses luttes pour le principe esthétique, *la Jeune Belgique* n'a pas cessé de produire; les livres se sont accumulés en nombre depuis que nous nous sommes réunis, — en 1881. La liste en est longue, nous la mettons sous les yeux des lecteurs :

GEORGES EEKHOUD : *Kees Doorik, Kermesses*; vont paraître : *Les Milices de saint François*.

ALBERT GIRAUD : *Le Scribe, Pierrot Lunaire*; va paraître : *Hors du Siècle*.

THÉODORE HANNON : *Rimes de joie, Au pays de Manneken-Pis*.

ARTHUR JAMES : *Toques et robes*.

CAMILLE LEMONNIER : *Thérèse Monique, Ni chair ni poisson, L'Hystérique, La Belgique, Les Concubins*; va paraître : *Happc-Chair*

HENRY MAUBEL : va paraître : *Croquis funèbres*.

OCTAVE MAUS : *Esquisses à la plume, Aux Ambassadeurs*.

FRANCIS NAUTET : *Notes sur la littérature moderne*.

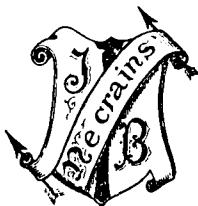
GEORGES RODENBACH : *La mer élégante, L'Hiver mondain*; va paraître : *La Jeunesse blanche*.

LUCIEN SOLVAY : *Belle maman*; vont paraître : *Les maîtres espagnols*.

EMILE VERHAEREN : *Les Flamandes, Contes de minuit*; vont paraître : *Les Moines*.

MAX WALLER : *La vie bête, L'Amour fantasque, Le Baiser, Le Salon de Bruxelles* 1884, *Lysiane de Lysias*.

Y a-t-il eu jamais en Belgique un groupe littéraire qui, en cinq années, ait pu se vanter d'avoir fait pareille récolte ?



HAPPE-CHAIR (1)

XXVII



.

Brusquement ce fut, dans les chambres aux cadavres, une bousculade d'allées et venues qui, pendant trois immenses quarts d'heure, remplit l'infirmerie de cris déchirants. M^{me} Jamioul, à l'entrée, d'un mot informait les arrivants, son mouchoir aux lèvres pour étouffer les sanglots qui, devant toutes ces infortunes, lui montaient à la gorge. Et dès qu'ils savaient que celui pour lequel ils venaient n'était plus, ils avaient un han effrayant, leur souffle et leur vie tout à coup coupés au ras de la bouche ; puis on les entendait s'affoler, criant : Miséricorde ! Jésus, mon Dieu ! avec un battement de bras dans le vide. Morts les frères, les fils, les pères, eux qui, quelques heures plus tôt, avaient quitté le foyer, emportant dans leur bissac un pain qu'ils ne devaient plus manger ! Moulinasse et le petit vicaire, appelés par les sœurs pour verser les consolations à ces êtres en détresse, leur prenaient les mains, quelquefois arrêtés net dans leurs condoléances banales où revenaient les mots : « Vie future, pardon céleste, bonté de Dieu, » par une exaspération, un flot de colère intérieure, crevant dans un outrage à la divinité. Un ancien puddleur, Baptiste Sophie, grand vieillard farouche, les yeux secs, repoussa brutalement le curé en lui criant sous le nez : — Jé m' fous d' et' bon Dieu ! ou qu'i m' rende em' garçon ! Presque tous, aussitôt qu'on les avait laissés pénétrer près des morts, s'abattaient sur les misérables dépouilles étendues à terre, collaient à leurs bouches bleues des baisers entrecoupés de gémissements, les appelaient interminablement par leur nom, les yeux rivés à ces vides prunelles où peut-être ils espéraient voir filtrer une lueur. Et quelques-uns, d'une douleur plus loquace, leur parlaient comme à des vivants, revenant sur des choses lointaines, des souvenirs de la petite enfance qu'ils leur coulaient dans l'oreille, par dessus leur froide impassibilité de cadavre, d'une voix vagissante, montée des profondeurs de la vie.

Moulinasse lui-même, sous ses soixante-cinq ans insensibilisés au perpétuel frottement des désolations de la terre, finissait par être crispé d'une

(1) Pour paraître fin janvier chez Ed. Monnier et C^e, éditeurs, Paris.

émotion nerveuse dans cette atmosphère lourde de crypte où, les lampes à présent éteintes, un jour pâle noyait des enlacements d'ombres, les unes rigides, les autres gesticulantes, et d'où s'élevaient des soupirs enflammés, des râles, des lamentations prolongées sur une note traînante, monotone comme une éternité. Tout gauche, les yeux hors de la tête, Pirsoul, le vicaire, s'étourdissait à ses côtés dans un marmotement de prières. Mais M^{me} Jamioul, M^{me} Malardié, deux autres femmes que leurs maris, chefs d'ateliers, avaient envoyées s'offrir à pointe d'aube, incapables de résister à leur apitoiement, librement laissaient aller leurs larmes à travers des spasmes brusques qui leur remontaient les épaules.

Une scène porta à son comble la surexcitation fébrile des esprits. La mère du Spirou, une robuste femme approchant la cinquantaine, s'était couchée à plat ventre sur les restes du pauvre garçon. Elle se frottait aux lambeaux ensanglantés avec une volupté de désespoir, son corsage entièrement rougi à l'endroit de la gorge ; et constamment elle le baisait, lui parlait, les mâchoires ouvertes dans une grimace tragique :

— M' fils, m' chéri, c'est i vrai qu' t'es pus là, que ti ne m'entends pus ? T'étais donc pus content que t'es ainsi laissé périr ? On était si ben là à trois, et' père et nos deusse. Fallait souquer ferme, ben sûr, mais to d'même on avait du pain, on était tranquille. Avec el' temps on aurait p' t' et' mis que'ques liards ed' côté, t'aurais travaillé pou t'mère et t'père, qu'avaient travaillé pou toé. Puis, t'aurais amené eun' femme, t'aurais eu d' s'éfants à ton tour, et nô, les vî, on les aurait mis dodo comme quand t'étais p'tit. Pou' quoi qu't'es parti, Martin ? T'avais coûté tant d'peine à no venir. A quat'ans, t'étais si misérable qu'les gens i disaient : Pou sûr, el' femme à Culisse n' gardera nin s' p'tit. Et j'tai gardé to d'même, j' t'ai repris au bon Dieu qui volait t'ravoir. J' m'disais : J'lui mettrai tant de baisers d'sus l'peau qué la mort é n'saura pu par où l'prendre. Et maintenant pu rien ! T'es là en miettes, pi qu'si une bête t'avait magni. Martin, Martin, Martin, Martin ! m'fils Martin ! m' doux chéri ! C'est ben toi, dis, qu'es là ! Martin ! M' s'yeux et ma vie ! A c' t'heure qu' t'es pu là, quoé qu' j'vas d'venir ? M' faudra r'aller aussi et qu' j'laisse l'homme to seul ! T'allais d'sus tes dix-huit ans ; n'y avait pon d'pu beau gars dans l'village. Et d'belles journées qu'ti gagnais déjà ! T'aurais été puddleur, contre-maître, cor ben aut' chose ! Et t'aurais ren été du tout qu' t'aurais cor été m'fils ! Ah ! Martin ! C'est t'pauv' vieille mama qu'es là à pleurer. Pourquoi qu'tu n'es pu to p'tit comme quand j' et'portais dans m'n écourt ? Pourquoi qu' t'es d'venu grand ? L'bon Dieu m'a trop choutée quand jé l'priais ed faire ed' toi eun homme. C'est quand les p'tits i sont devenus d'shommes

qu'on no les prend, qué les machines no les foutent comme ça, et qu'par après la terre à canadas no les magne. Martin! m'fils ben amé! Ti lui diras, au bon Dieu, hein? qu'ça n'est pas juste, qué les mères é d'vraient partir avant les éfants. Mais, comment qu'tu lui parlerais, em' pauv' cœur, puisque t'as pu même ed bouche, qu' t'es là tout en morceaux? Les canailles! V'là ce qu'i z'ont fait d'toé! I t'on sassiné! Ous qu'i sont, les maîtres, pou qué j'leur i dise ed m'rendre mon Martin! Assassins! Assassins! Qué l'sang d'em fils retombe sur eusse!

Puis sa voix s'étouffa dans des bégaiements qu'elle interrompait pour l'appeler désespérément, répétant ce nom de Martin vingt fois de suite, sans s'arrêter, tantôt doucement comme une musique, ensuite avec fureur dans des cris rauques, des hoquets inarticulés.

M^{me} Poncelet, devant ce calvaire maternel, se rappela qu'elle aussi, avait porté la croix de la mort d'un fils; son immobile visage se détendit un instant sous la griffe des anciennes douleurs; et, remuée dans la seule partie de son être qui fût encore sensible aux choses terrestres, elle s'approcha de la pauvre femme, lui posa la main sur l'épaule :

— Madame, je n'avais qu'un enfant, un fils; Dieu me l'a enlevé. J'ai prié. Faites comme moi.

Rappelée à la réalité par cette parole qui, même dans la douceur, gardait encore de la sévérité, la Culisse redressa en sursaut sa face ravagée, coupée en deux par le trou noir des mâchoires toujours béantes; et petit à petit ses yeux, où d'abord le regard semblait mort, sous les lourdes paupières rouges, prirent, pour dévisager la haute et sombre personne debout devant elle, une expression presque hargneuse :

— Qui qué vós êtes pou m'parler comme ça? Vos avez perdu vot' gars et vos n'êtes pon morte. Sûrement vous ne l'avez pas eu à teter vot' lait, comme el mien, pendant trois ans.

Elle était restée accroupie sur ses genoux, les talons dans les reins, ses éclaboussures de sang au corsage. Comme la clarté blanche des fenêtres, frappant en plein ses orbites cuisantes, l'aveuglait, elle fit visière de sa main, de dessous se mit à regarder M^{me} Poncelet de ses fixes et mauvaises prunelles où maintenant revenait la connaissance :

— Jé t'remets à c' t'heure, dit-elle à la fin, T'es la femme au patron. C'est pou t'engraisser, et' mari, toe et tos, qué m'petit est mort. La viande qué vos mangez, vos autres, c'est de l'homme!

D'une fois elle fut sur pied. Un des lambeaux du pauvre Spirou lui pendait aux doigts; et très vite, avant que M^{me} Poncelet eût eu seulement la pensée de s'écarter, elle le lui passa sur la bouche, hurlant :

— Ah ben ! Si c'est qu' ti l'aimes tant, el' chaire d'nos éfants, magne Martin.

Moulinasse se précipita, mais pas assez promptement pour lui retenir le bras. La saignante charnure alla baiser aux lèvres la femme du gérant, qui, un peu plus pâle seulement sous ce rouge soufflet d'une mère, la face barbouillée par le suintement de l'horrible tronçon, s'efforçait de ravalier l'effroyable dégoût qui lui soulevait le cœur. Son âme de chrétienne lui inspira même un beau mouvement. Tandis qu'un des surveillants, de faction dans le corridor, se ruait sur la Culisse, lui tordait les poignets violemment, pris de zèle pour l'autorité outragée, elle la défendit contre ses brutalités.

— Reconduisez-la doucement, ne lui faites point de mal. Jésus a dit : Pardonnez-leur, Seigneur, car ils ne savent ce qu'ils font.

Puis, les femmes qui étaient là, s'empressèrent : M^{me} Malardié étancha le sang du coin de son mouchoir, M^{me} Jamioul courut chercher un bol d'eau dont on lui lava les joues. Et le visage repris par sa passivité habituelle, elle leur disait : — Ce n'est rien... Occupons-nous plutôt des autres.

Trois surveillants s'étaient mis ensemble pour entraîner la mère douloureuse du côté de la sortie, mais elle ne voulait pas, se faisait traîner sur les genoux, réclamant le corps de son Martin avec des supplications aux sœurs et toujours des injures à l'adresse des maîtres. Quand enfin on l'eut poussée dehors, elle se mit à se rouler dans la neige, en mordant ses poings et s'arrachant les cheveux, jusqu'au moment où, à bout de larmes et de cris, la gorge soubresautante, d'autres pauvres femmes qui sortaient en pleurant de l'infirmerie, parvinrent à l'entraîner toute raide, s'avançant entre leurs bras d'un pas automatique de somnambule, avec son effroyable masque sanglotant lui tenant les mâchoires ouvertes, sans qu'elle pût les refermer. Culisse, le père, pendant ce temps battait les routes de l'Ardenne, ignorant de son malheur ; un petit héritage lui étant échu par là-bas, il avait obtenu deux jours de congé pour aller régulariser l'affaire. Dehors, enfin revenue à elle, la mère demeura longtemps à montrer le poing aux laminoirs, comme à une créature vivante qui lui aurait dévoré son enfant.

XXVIII

A partir de ce moment, la visite des parents continua avec plus de calme. Cinq autres morts furent successivement reconnus par les leurs, presque tous de vieilles gens usés en qui le malheur et la vie avaient limé

la sensibilité et qui, après être demeurés quelques instants agenouillés ou debout, à se doler sur leur malheur, s'en allaient résignés, leurs larmes tariées. A neuf heures, il ne resta plus qu'un cadavre que personne n'était venu réclamer : c'était celui de Poireau, le machiniste du second volant, retrouvé enfin sous les débris, la poitrine trouée, un pauvre veuf de soixante ans, qui vivait seul, sans enfants, dans une hutte à la Californie. Au milieu du deuil des familles, sa maigre forme ratatinée, toute solitaire sur le carreau, s'enveloppait d'une désolation morne d'abandon, les larmiers noyés de sang, comme si le trépassé eût été seul à pleurer sur lui-même, et les eût pleurées rouges, ses larmes de vieil homme lâché de tout le monde.

Quant aux dépouilles informes cachées sous le drap, on ne sut que plus tard entre qui les répartir. Vers midi seulement, en effet, il vint une petite bossue très âgée qui demanda des nouvelles de son frère, célibataire comme elle et avec qui elle faisait ménage commun. Sœur Marie-Madeleine lui montra des lambeaux où était resté accroché un bout de vêtement rapiécé. La boscotte tira de sa poche une paire de grosses besicles, se les adapta tranquillement sur le nez, et, ayant examiné avec attention les points de couture, finit par déclarer qu'elle les reconnaissait, que c'était un morceau de la culotte de son aîné. Elle se désola surtout qu'on n'eût pas mis la main sur le porte-monnaie qu'il avait emporté la veille avec lui et qui contenait six francs, l'argent du boulanger. Toute sa douleur allait à cette petite somme perdue ; elle en reparlait constamment, avec des regards furtifs et soupçonneux qui avaient l'air de fouiller les poches de la religieuse ; et sur le point de partir, elle insinua que peut-être bien le porte-monnaie avait été dérobé. Alors, sœur Marie-Madeleine se fâcha net et lui déclara qu'elle ferait mieux de penser au salut de son frère.

Puis, dans l'après midi, un homme se présenta, une trogne de vieux bibard, le père Péquet, comme on l'appelait, de son vrai nom Jérôme Pilasse : celui-là venait s'informer d'un filleul à lui, le petit Faustin Pilasse, — savez bien, le fils à ma sœur, qu'est morte l'an dernier, — et entre des hoquets de genièvre, il donnait des explications sur l'âge et le physique de l'enfant. Les gendarmes auxquels il s'était d'abord adressé, l'avaient dépêché à sœur Angelina ; mais celle-ci, scandalisée de son visible état d'ébriété, lui demanda d'envoyer à sa place quelqu'un de la famille.

— C'est que, v'la ! j'suis seul avec l'petit. I'n'a pu qu'moi. Et là, vrai, ça serait ben du malheur s'il lui était arrivé que'qu'chose.

Elle se rappela le bras d'enfant dans son bout de chemise à raies rouges, confondu au fouillis humain qui gisait sur la table. Elle alla soulever le drap, retira le misérable débris.

— Voyez : est-ce ça ?

— Ben sûr qué j'le reconnais. A preuve que l'petit avait trois chemises tot d'même pareilles. Ah ben ouais, qué j'le reconnais. L'père Jérôme n'est pas si soûl qu'on croit.

Il bredouillait, sa lippe baveuse remontée dans un rire stupide, tout aise de sa clairvoyance. Alors, la sœur se fit répéter le nom du petit, appela un des contre-mâîtres pour qu'il l'ajoutât à sa liste, puis voulut congédier l'ivrogne. Mais il ne décanillait pas, répétant toujours qu'il l'avait reconnu du premier coup. Et comme écœurée, sœur Angelina menaçait de le faire jeter à la porte, il finit par réclamer ce morceau du corps de son filleul :

— Chacun son compte, pas vrai, ma sœur ? Boutez-le-moi pou' qué jé l' mette dans m' mouchoir.

Un des hommes l'empoigna par le collet, le poussa dehors si violemment qu'il chut sur le pavé ; et il gigotta là un instant, recommençant son rognonnement hilare et se vantant de leur avoir joué à tous un bon tour.

— Vrai qu'j'ai une chique. Mais pas dans l'œil.

Le petit Pilasse et le frère de la boscotte en plus, on avait un chiffre officiel de treize morts ; mais, dans l'après-midi, il fallut ajouter deux noms nouveaux, le Crollé et Casserole ayant trépassé, à un quart d'heure de distance, le ventre mangé d'horribles brûlures. Justement les magistrats du parquet achevaient le tour des salles au moment où Casserole hoquetait son dernier râle. Les pieds dans les décombres de l'usine, ils avaient fait une enquête minutieuse et, après les machines, s'occupaient à présent des hommes. Malardié, d'un geste vague de la main, leur désigna des grabats au hasard :

— Ceux-là n'en ont plus pour longtemps. Ça nous fera des lits.

Et, tout en les promenant, il leur détaillait les cas intéressants, soulevant les couvertures, leur montrant des plaies atroces. L'œil animé, il les arrêtait ensuite devant des opérations en train, des pansements peu pratiqués, avec des complaisances de bon ouvrier pour un ouvrage savant et compliqué. A cause de la presse, on lui avait adjoint un aide, l'autre médecin du Culot, M. Vachot, jeune praticien sans grande clientèle et qu'il employait à visiter ses malades, pendant ses absences, indifférent à l'idée d'une concurrence.

Le personnel de l'infirmierie avait été également renforcé ; M^{me} Poncelet, pour épargner les forces des sœurs, avait eu la pensée de demander deux religieuses à l'hôpital militaire d'une garnison voisine. Elles étaient arrivées presque en même temps qu'une douzaine de matelas réquisitionnés par la

gérance et que l'intendance s'était empressée de mettre à sa disposition. Des malades, jusque là parqués par terre, avaient pu être ainsi couchés convenablement ; on n'était plus obligé d'enjamber des corps jetés en travers du carreau ; un peu d'ordre et de régularité s'était mis dans le service toujours bousculé. Et le procureur du roi, un libéral pourtant, soupçonné de fomenter en secret des polémiques dans les journaux, voulut féliciter, avant de partir, sœur Angéline et sœur Marie-Madeleine pour ce qu'il appela « la bonne tenue de l'infirmerie dans un moment si difficile ». Le zèle était d'ailleurs unanime : il y avait une émulation de dévouement de la part des religieuses et des dames aussi bien que des surveillants et des ouvriers employés comme infirmiers. M^{me} Poncelet n'avait pas quitté un instant le chevet des blessés ; M^{me} Jamioul, elle, était demeurée absente un peu moins d'une heure pour soigner ses trois enfants au saut du lit ; et la grosse M^{me} Malardié, d'un cœur viril, maniait sans trêve toute cette chair dégoûtante.

A midi, on leur apporta, de la cuisine du gérant, des bols de bouillon gras qui les réconfortèrent, et elles demeurèrent sur pied jusqu'à la nuit, prises alors d'une telle lassitude que leurs têtes s'abattaient devant elles dans le vide. Comme elles s'obstinaient à veiller, Malardié intervint, bourru, les envoya toutes à leurs lits, ne garda auprès de lui que M^{me} Poncelet, inébranlable dans sa résolution de ne point désertier le champ de bataille.

L'un après l'autre, les membres de la municipalité étaient venus, puis quelques dames de la bourgeoisie, enfin trois reporters dont l'un, qui représentait une feuille de Bruxelles, avait pris des notes pendant près de deux heures ; et ces visites s'étaient jetées en travers des menuisiers mandés pour prendre la mesure des cadavres. Tous les morts ayant été reconnus, rien n'empêchait plus la mise en bière. D'ailleurs, les médecins avaient déclaré la chose urgente ; la décomposition marchait ; une peste montait de ce cimetière à nu, toujours plus forte ; il y avait danger pour les victimes encore en vie. Vers six heures, une poussée se fit du côté de la morgue. A la file, treize cercueils venaient d'entrer ; on les tassa dans le couloir, tous également en sapin, avec des boulons en cuivre et une petite croix de velours noir clouée sur le couvercle, l'aspect décent. Chaque caisse portait un nom écrit à la craie sur une des parois intérieures ; au fur et à mesure, le maître menuisier et son aide y descendaient les morts, vissant ensuite les boulons qu'on entendait grincer. Les mesures ayant été bien prises, les corps entrèrent sans difficulté dans les planches. Il y eut, toutefois, une courte hésitation pour le fils de la Billette, trop grand d'un bon pouce pour son coffre.

— Nom dé Dié ! sacrait le maître menuisier, s'acharnant sur ce cadavre dont les pieds passaient. Un mètre vingt-deux, c'est to d'même ben ça.

Un surveillant, présent à l'opération, protesta :

— Doucement, doucement.

— Pas de danger ! rognonna le patron qui, tout suant, continuait ses manipulations. Faut qu'il entre !

A force de presser sur les épaules et le ventre, les reins finirent par toucher le fond ; mais quand les deux hommes abattirent le couvercle, les orteils de Billette, très longs, résistèrent, et il fallut que l'aide appuyât de toutes ses forces son genou pour que le menuisier pût river.

On avait réservé pour la fin les restes du petit Pilasse et du frère de la bossue. Ce fut Malardié lui-même qui fit le triage, prenant çà et là un membre dans le tas et le jetant alternativement dans l'une et l'autre des deux boîtes. Puis les treize cercueils furent transportés dans un magasin attenant à l'infirmerie et que Jamioul avait fait déblayer à la hâte. Sœur Marie-Madeleine étendit des nappes sur deux tables prêtées par M^{me} Poncelet, y cala des flambeaux de cuivre empruntés à la sacristie, ensuite alluma les bougies.

Le bonhomme Marescot, retenu à Paris pour une affaire, avait envoyé dans le jour son secrétaire avec une somme de mille francs, qu'il pria Jamioul de répartir, au plus pressé, entre les familles éprouvées. Trois autres gros bonnets du conseil d'administration étaient apparus ensuite un instant, très consternés surtout des pertes d'argent considérables qu'allait entraîner la reconstruction du hall effondré. Et une vraie foule avait continué à processionner le reste de l'après-midi. Malardié, interrogé de tous les côtés à la fois, traînant à sa suite une queue de monde qui constamment entravait son service, s'était à la fin fâché, après s'être débattu un jour entier contre le débordement des curiosités et des dévouements accourus pour s'offrir. Alors Poncelet donna des ordres formels : l'accès de l'infirmerie fut rigoureusement interdit à toute personne qui n'y serait point appelée pour une cause majeure ; et le vide s'étant fait petit à petit, il ne resta plus à la nuit tombée que les deux médecins, les quatre religieuses, M^{me} Poncelet et le curé Moulinasse.

Comme les forces étaient à bout, les râles, les cris, les spasmes, toute la hurlante symphonie de la détresse humaine s'assoupissait en une pause. Cependant des sommeils agités trahissaient à chaque instant le sourd travail des plaies, les hallucinations affolées des cerveaux. Tout à coup, par dessus les formes rigides prostrées dans les lits, un corps se dressait en sursaut, une tête aux yeux hagards qui se convulsait en une grimace d'épouvante. Puis, aux alentours, des visages bougeaient dans la nuit, réveillés par le songe mauvais de ce voisin que harcelaient des fantômes, des visions de catastrophe et de massacre.

Quelquefois, comme si un vent de folie eût passé dans l'air, tous les fiévreux se mettaient à délirer à la fois, gesticulant de leurs mains retirées des draps, avec des mouvements lents, suspendus par le vide et qu'ils accompagnaient de bredouillements inarticulés, leurs mâchoires constamment remuées dans un chevrottement de mots toujours les mêmes. Chez Huriaux surtout, la surexcitation était devenue inquiétante : il rejetait ses couvertures, essayait de se lever, se débattait contre l'homme de garde qu'il avait fallu consigner à son chevet. Malardié, prévoyant un transport au cerveau, lui avait fait poser de la glace sur la tête ; mais, dans ses brusques secousses, la glace roulait, se fondait sous lui et l'homme était obligé d'employer la force pour le maintenir au repos. Puis un apaisement général succédait à ces intermittences d'agitation. L'infirmerie retombait à un accablement lourd, pendant lequel on n'entendait plus que les hoquets de moment en moment plus faibles du grand Le Rouchat, qui agonisait ; Huriaux lui-même s'abattait passivement sur son matelas ; et les sœurs, debout depuis l'aube et qui n'avaient pas cessé de courir de lit en lit, avec des paroles calmantes, des attouchements caressants, un peu d'eau à boire pour rafraîchir les altérés, se jetaient quelques minutes sur une chaise, molles et détendues, un murmure d'oraisons aux lèvres pour l'âme des trépassés.

A minuit, Le Rouchat ouvrit démesurément la bouche, expuma un bouillon de salive et tout fut dit. Une paix passa sur cette face naguère bouleversée par d'abominables tortures. Ce fut M^{me} Poncelet qui alla lui fermer les yeux ; puis Moulinasse, qui, durant les affres dernières, avait lu à demi-voix la prière pour les agonisants, ferma son livre ; une des religieuses, sœur Marthe, déplia un drap, dont elle recouvrit le cadavre.

Mais la mort rôdait, inassouvie : à peine l'éternité se refermait-elle sur le passeur, que des râles montèrent de l'autre bout de la salle. Blampain, depuis la tombée du soir, avait perdu la connaissance : tout le jour il avait crié après ses enfants, suppliant les religieuses et M^{me} Poncelet qu'on les lui amenât ; et quelqu'un ayant été les chercher, ils étaient arrivés sous la conduite de leur grande sœur, une fillette de seize ans, la petite maman de ce ménage sans mère. Alors il les avait tenus longtemps contre lui, contre ses plaies vives, Tata et Zénon, qui étaient les cadets, montés sur le lit, Ursmer et Nini, les aînés, roulés dans ses bras qui les étreignaient désespérément. Très barbu, il les noyait tous à la fois dans ses flots de poils, avec des gémissements chaque fois que leurs petites mains rencontraient ses brûlures à nu, se retenant alors de hurler pour ne pas les mettre en fuite.

Malardié, voyant que ses forces s'épuisaient, avait fait reconduire la

petite famille après un quart d'heure de tendresses déchirantes. Très ému sous sa brusquerie, il avait coupé court aux adieux :

— Allons, papa, pas de gourmandise : garde-toi un morceau pour demain.

— J' les ai vus, j' suis content, murmura très doucement le moribond.

Et un extraordinaire sourire avait longtemps illuminé son effrayant visage. Maintenant le mal était remonté; tout le dedans du ventre ayant été brûlé, le cœur à son tour se prenait; et ce qui lui restait de chair à la poitrine était secoué de grands soupirs, par où, de minute en minute, s'en allait un peu plus la vie. Même la pensée de ses petits commençait à l'abandonner. Pendant trois heures que dura l'agonie, on ne l'entendit appeler qu'une fois sa Nini, d'une voix qui ne savait déjà plus ce qu'elle disait; et il passa vers les quatre heures du matin.

Puis le petit jour noya dans ses gris sourds la pâleur des lampes, coula tristement le long des murs de l'infirmierie, fit reluire dans le magasin, transformé en chambre ardente, les bois des cercueils. Les parents ayant obtenu l'autorisation de veiller leurs morts, l'endroit avait retenti toute la nuit de sanglots désolés, de paroles suppliantes, de suprêmes appels entrecoupés de mustrations de prières. Comme le hall servait à remiser des bois et des pailles, il avait fallu batailler contre les rats, attirés par l'odeur des cadavres. Et petit à petit l'accablement de la peine, le poids lourd des semaines de travail, les mystérieuses pesées des ténèbres avaient tassé les silhouettes, fléchi les échines. Des pères, des fils, terrassés par la fatigue, s'étaient endormis sur leurs genoux, leurs talons au derrière, tandis que les femmes, d'une vaillance plus endurcie, continuaient seules leurs bourdonnements de voix priantes, sous le grésillement des cierges. Vers sept heures, un des battants de la porte charretière s'ouvrit et toutes à la fois tournèrent la tête du côté de cette coulée de matin neigeux, prises d'un saisissement et croyant qu'on venait pour emporter les bières. Mais, au lieu des hommes de la mort, elles virent se dessiner dans l'entrebâillement les coiffes de deux des religieuses. L'une et l'autre s'étant avancées sur la pointe des pieds, remplacèrent les luminaires consumés, tournèrent un instant autour des tables, puis, agenouillées près des parents, elles s'absorbèrent dans la pensée de la miséricorde divine.

XXIX

Le Culot tout entier, hommes et femmes, assista aux obsèques des quinze victimes. De la Californie, du Saut du Leu, des hameaux lointains il vint

une foule noire qui fit durer l'offrande pendant près d'une heure. Toutes les familles du village et du pays d'alentour étant frappées dans les infimes ramifications qui les attachaient ensemble, la mort de ces ouvriers obscurs prit les proportions d'un vaste deuil public. A la suite, et deux par deux, les cercueils furent couchés dans la nef centrale, à l'arrière d'un catafalque vide, drapé de son vieux poêle à croix jaune; et tout le long, vinrent s'aligner les bannières des sociétés, celle des Fanfares, celles de la Jeunesse du Culot et des villages voisins, d'autres encore qui, dans l'air lourd de l'église, par moments remuaient comme pour saluer les cadavres.

Poncelet, Jamioul, le personnel des bureaux, la brigade des contre-mâtres, les chefs d'atelier, la majeure partie des ouvriers de Happe-Chair se massaient, parmi la multitude des amis et des parents, à la droite de la travée; M^{me} Poncelet, M^{me} Malardié, M^{me} Jamioul, toutes les dames du Culot occupaient l'autre côté, mêlées aux mères, aux filles, aux sœurs, à la cohue des afflictions féminines. Une consternation morne, sans larmes, les yeux errants et vides, régnait chez les hommes, presque tous hébétés par leur vie de misère et de travail; quelques-uns seulement laissaient paraître sur leurs durs visages froncés comme une colère contre cette fatalité d'une mort qui toujours frappait dans le dos, couarde et ténébreuse. Et d'abord un peu de la résignation passive des pères et des garçons sembla clouer au silence et à l'immobilité les rangs pressés des femmes, agenouillées la tête dans les mains, sous leurs châles noirs où s'ensevelissait leur pâleur. Mais quand les notes hautes de l'orgue, avec leur chevrottement de voix humaines, se mirent à vibrer pendant les pauses des chantres, remuant dans ces cœurs un instant assoupis les cordes de la souffrance, une oscillation courut parmi les silhouettes prostrées; les épaules furent secouées de mouvements qui eurent l'air de s'étendre de proche en proche; des houles de sanglots et de gémissements montèrent du fond des détresses réveillées. La mère du pauvre Culisse, qu'on avait vainement dissuadée de pénétrer dans l'église, fut reprise par une de ses effrayantes crises qui lui entrecloquaient tous les membres du corps; la Billette vagissait un peu plus loin avec des pleurs de petit enfant; une fillette de douze ans, dont le frère gisait là dans la bière, poussa un grand cri, puis s'abattit dans les bras de ses sœurs; et la désolation, l'agitation nerveuse gagnant comme une traînée, bientôt les dames elles-mêmes, les indifférentes bourgeoises venues là par convenance, eurent dans leurs mouchoirs, des hoquets étouffés.

L'offrande fit un instant diversion. Après les hommes, les femmes processionnèrent devant les quinze cercueils, dans les bouffées de fade

pestilence montées par moments des planches à travers l'odeur des cires chaudes ; et le glissement des pieds le long des dalles, le bruit des chaises bousculées, les poussées sur place de la foule mirent une sourdine à cette douleur qui ne s'apaisait que pour reprendre aussitôt après. A la sortie, toutefois, quand les bières, l'une après l'autre, descendirent le parvis et allèrent se ranger sur la place, précédées des bannières, elle éclata avec une force nouvelle. Quatre des membres de la Fanfare se trouvant au nombre des tués, la société, ainsi brusquement désorganisée, avait décidé qu'on ne jouerait pas. Mais elle avait voulu porter elle-même ses morts ; et tandis que, au bas des marches, le cortège s'organisait avec une confusion de gens en redingotes et en sarraux autour des caisses, toutes noires dans les neiges de la place, les femmes, sentant s'approcher le moment de l'éternelle séparation, recommencèrent à se lamenter en se poussant pour être plus près de la tête du convoi. Au cimetière, il y eut des scènes navrantes. La petite fille qui avait poussé son terrible cri dans l'église voulut se jeter dans le trou où s'abîmait le corps de son frère ; la Culisse, elle, s'était accrochée si étroitement au cercueil de son gars que quatre hommes ne parvenaient pas à détacher ses mains ; et tout à coup un des parents de Zénon Zinque, arrivé du Borinage, tomba dans une attaque de haut mal, sur le bord même de la fosse où toute une partie de la jeunesse du Culot regardait s'enfoncer celui qui avait été l'orgueil et l'entrain des kermesses. Une bousculade emplissait les allées ; on se ruait à travers les croix ; les tombes étaient partout piétinées ; et vers les nuées lourdes suintant en brumes glacées, montaient des adieux, des gémissements, des voix désespérées. A présent, les plus endurcis éclataient ; des vieux sanglotaient doucement en dodelinant la tête ; des hommes mûrs, cuirassés contre le malheur, avaient comme de rauques abois dans la gorge ; un vent de désolation furieuse battait les ifs. Mais par dessus tout s'entendaient les glapissements grièches des femmes, leurs aigres cris de folles, leurs longues et perçantes plaintes félines qui ne finissaient jamais. Au bout d'une demi-heure seulement, le fossoyeur put fermer les grilles ; puis le lamentable flot humain s'écoula silencieusement par les chemins qui conduisaient aux villages.

.....
.....

CAMILLE LEMONNIER.

.....

VERS POUR UNE ROUSSE

A GEORGES EEKHOUD

A celui qui dit si bellement la terre de Flandre

CES VERS

Qui chantent la Femme!

I

*J'aurai magnifié ta forme inaltérable,
J'aurai fait éternel ce qui n'avait qu'un jour,
Et dans des vers de cuivre enfermant ton contour,
Plaqué comme une armure à ton sein vulnérable!*

*Je t'aurai mise droite hiératiquement,
Portant dans tes doigts fins mon cœur mélancolique
Que figure à jamais un grand lys symbolique
Où dort dans la blancheur mon unique serment.*

*Car c'est la seule, toi, Reine du crépuscule,
Dont le corps souverain ne m'aura pas menti,
Et qui m'auras fait voir l'Idéal pressenti
Quand tes cheveux s'ouvraient comme un drapeau qui brûle.*

*Qu'importera ton nom aux hommes de demain,
Vain pavillon perdu d'un vaisseau qui s'ensable;
Une chose de toi demeure impérissable,
Ce sont tes longs cheveux d'or rouge et de carmin.*

*Car je les ai pendus pour les saisons lointaines,
— Tels les fils de la Vierge aux arbres du printemps. —
Je les ai suspendus, tes beaux cheveux flottants,
Aux branches de mes vers debout comme des chênes!*

II

*Oh! ces cheveux, couleur de forêt automnale,
Couleur de bois rouillés par novembre approchant!
Oh! ces cheveux rougis comme un soleil couchant
Chauffant de leurs reflets ton teint de nacre pâle.*

*Oh ! ces cheveux pareils à des poils de lion
Dont un je ne sais quoi s'exhale de sauvage.
Cheveux lourds, flots houleux ondulant au visage
Qu'un peigne arrête et mord dans leurs rebellions !*

*Cheveux fauves, drapeau glorieux qui s'arbore
Inoubliablement dans l'âme du passant !
Casque de cuivre rouge où coulerait du sang
Qui dans le sombre soir s'atténue et se dore.*

*Oh ! ces cheveux ! Gerbe tordue, épis brûlés !
Oh ! ces cheveux ! Flambeau vivant, torche brandie,
Torche de faste et d'or où déjà s'incendie
L'impénétrable ciel de mes jours reculés !*

III

*Moi qui croyais ma bouche hostile à tout aveu,
Moi qui croyais mon cœur comme un glaçon polaire,
Je le sens qui se fond soudain et qui s'éclaire
Pour avoir approché ta crinière de feu.*

*Il me monte au cerveau comme un coup de folie,
Et tes cheveux flambants — toi que je veux aimer —
Seront le brasier rouge où je vais consumer
Le sachet odorant de ma mélancolie.*

*Voici que chante en moi le chant tumultueux
Des désirs, des baisers, des soirs voluptueux
Où je déroulerai tes cheveux dans l'alcôve !*

*Et baisant et mordant ta riche toison fauve
Je croirai — réjoui de mon sort non pareil —
Avoir bu de la flamme et mangé du soleil !*

IV

*Laisse-moi contempler tes boucles lumineuses
Et sous ton voile blanc tes lourds cheveux dorés ;*

*Ils ont le ton rouillé des eaux ferrugineuses
Qui mêlent de l'écume aux cailloux mordorés.*

*Mais je rêve plus tard de la voir étalée
Cette ample chevelure, au seuil de ton sommeil ;
La source aura grandi pour courir la vallée
Et mettre sur ta chair des frissons de soleil.*

*Puis soudain dans ces soirs d'amour et de folie
Ta toison s'épandra comme un fleuve orageux
Roulant du feu, de l'or, du sang et de la lie
Entre tes seins debout comme des pics neigeux.*

*Alors je plongerai dans tes cheveux ma tête
Où trône en plein azur le fier entassement
De mes rêves pareils à des beffrois en fête,
Pour qu'ils y soient mirés impérissablement !*

*Et pour qu'après l'amour ils gardent dans leurs houles
Ces souvenirs de moi, pour toujours ébauchés,
Comme un fleuve superbe et dédaigneux des foules
Roule encor, loin du port, des tours et des clochers !*

V

*Mon peintre génial, apprends-moi, Titien,
Où — dans quel bois rouillé, quelles fauves étoiles —
Où l'avais-tu cherché ce Roux vénitien
Qui pour l'éternité met un nimbe à tes toiles !*

*Est-ce en une forêt que l'automne brunit,
Est-ce en de vieux salons dont meurent les dorures ?
Où l'avais-tu trouvé, ce ton qui réunit
Des gammes d'anciens cuirs et de riches fourrures !*

*Est-ce en un lac dormant où s'éteint le soleil
Dont le dernier rayon jaunît l'eau pâle et triste !
Est-ce en un plat de cuivre empli de sang vermeil
Où songe, les yeux clos, le chef de Jean-Baptiste ?*

*Ou peut-être avais-tu regardé seulement
Les femmes de Venise — ô Maître qui rayonnes —
Copiant leurs cheveux avec tes doigts d'amant,
Leurs cheveux roux, pareils à des poils de lionnes !*

VI

*Mon cœur avait en lui les douleurs de Venise,
Une ville déchue, une ville qui meurt,
Une ville où, le soir, lentement s'éternise
La voix d'or du passé dont s'éteint la rumeur.*

*Une ville de rêve où des canaux prolongent
Leurs chemins de silence et de froide douleur
Entre des quais de pierre abandonnés qui songent
Et mettent dans l'eau sombre un peu de leur pâleur.*

*Mais voici que soudain la cité de mon Ame
A reconquis son faste et son orgueil ancien
Quand vous avez relui, fait d'amour et de flamme,
Soleil roux, toison d'or, drapeau vénitien !*

*Et mes rêves, baignés du feu des girandoles,
Ont repincé le luth sous la lune en halo,
Et j'ai senti le soir des fuites de gondoles
Qui passaient sur mon cœur étoilé comme l'eau !*

VII

*Dis, les commencements d'amour sont les meilleurs ?
C'est une impression, une réminiscence
De souffrance finie, et de convalescence,
De malades guéris qui reviennent d'ailleurs.*

*Qui reviennent chez eux, dans leur maison rouverte,
S'appuyant l'un sur l'autre, incertains de leurs pas ;
Ils vont se regardant et parlant encor bas
A travers le jardin dont la pelouse est verte.*

*Ils gardent dans leurs yeux le soleil du Midi
Et dans l'eau du bassin ils se trouvent moins pâles,
Mais ils ont peur encore et se couvrent de châles
Lorsque le soir descend dans le parc attiédi.*

*Car sont-ils bien guéris? Ne sont-ils plus malades
Du mal d'être tout seul et de ne pas aimer?
Et leurs cœurs, doucement inquiets, vont semer
Leurs rêves dans le vent comme des sérénades!*

VIII

*Nous sommes dans l'amour comme sur un navire
Qui prend le large et va vers un port incertain;
Le ciel est bleu, les flots ont des plis de satin
Sur le corps de la mer géante qui s'étire.*

*Les passagers d'amour penchés sur les haubans,
Tandis qu'un vent léger dans les voiles circule,
Regardent les lointains que leur désir recule
Afin d'éterniser ces heureux soirs tombants.*

*Car à peine en allés, saisis de frissons vagues,
Ils devinent déjà qu'au bout de l'horizon
Chacun d'eux s'en ira dans une autre maison
Et qu'ils n'ont pour s'aimer que le chemin des vagues!*

*Afin de prolonger l'amour qui leur est cher,
Ils voudraient arrêter ou ralentir l'allure
Du vaisseau dont le vent fait claquer la voile,
Ils voudraient élargir et reculer la mer.*

*Car la peur de se perdre à la fin du voyage,
L'inéluctable adieu qui doit les séparer,
Le port où les marins descendront amarrer
Le navire lassé de s'ouvrir un sillage,*

*Toute la vision de leur bonheur détruit
Quand ils auront fini la longue traversée,*

*Met un trouble si grand au fond de leur pensée
Qu'ils n'osent même plus s'embrasser dans la nuit!*

IX

*Quand tu lèves les bras, câline et provoquante,
Ton buste en une amphore aux contours sinueux
Où tes cheveux sont roux comme un vin d'Alicante.*

*Dans l'or liquide et froid de ce vin fastueux
Laisse-moi m'enivrer en de longues extases
Et me souler de toi comme un voluptueux.*

*Tes boucles, on dirait des anneaux de topazes.
Je les glisse à mes mains de royale pâleur
Pour approcher tes seins qui sont de nobles vases,*

*Des vases où l'on sent le parfum cajoleur
Que met sur leur ivoire une rose nouvelle
Dont le bouton s'entr'ouvre en sentant la chaleur.*

*Mais quand, pour m'éblouir, ta tête s'échevèle,
Faisant ruisseler l'or en lingots fulgurants,
Je suis soudain l'avare absurde et sans cervelle,*

*Allongeant ses doigts fous, crispés et conquérants,
Parmi ces longs cheveux d'amazone et de reine,
Parmi ces cheveux roux aux frissons odorants,*

Comme dans l'or vivant d'une cassette pleine.

X

*Je vous ai vue en rêve au fond d'un soir tragique
Où mourait dans la pourpre un soleil léthargique
Dont l'orbe était rongé comme un blason usé.*

*Sur la croix de mon Art j'étais martyrisé,
Et le tourment de l'Œuvre entr'ait son fer de lance*

*Dans mon cœur qui saignait et mourait en silence.
Vous étiez à genoux, dans un sombre manteau,
Et vos yeux regardaient l'ironique écriteau,
Et sur le gibet noir mon corps rigide et maigre,
Et la foule emplissant ma bouche de vinaigre !*

*Tout au fond s'étendaient des paysages bleus
Et le vent grelottait dans les arbres frileux,
Ce pendant qu'à mes pieds d'autres femmes aimées,
Couvertes de tissus aux reliefs de camées,
Comme dans les Memling et les Quentin Metsys,
Tenaient en leurs doigts fins leurs âmes comme un lys*

*Et vous, considérant ma divine agonie,
Sentant dans votre cœur descendre mon génie,
Heureuse atrocement que je mourrais pour vous,
Et secouant au vent vos larges cheveux roux,
Vous suiviez un départ d'anges dans les nuées,
Aux ailes de condor lentement remuées,
Qui s'en allaient porter mon âme au Tout-Puissant...*

Et vos cheveux étaient tout rouges de mon sang !

GEORGES RODENBACH.



LES MILICES DE SAINT FRANÇOIS

Georges Eekhoud nous communique les deux chapitres suivants de son roman de mœurs qui se passe en partie à Anvers, en partie dans la Campine. Le premier est un épisode d'amour dont le peuple des maçons forme le cadre pittoresque et animé; le second raconte l'arrivée à Montaigu de pèlerins campinois.

VI



Iléchés par un salaire plus sérieux, nombre de journaliers des campagnes s'embauchaient chez les entrepreneurs urbains. Le ménage des Mortsel émigra des premiers sous les toits d'une bicoque du quartier Saint-André dans la ruelle du Sureau. Maintenant au lieu de cuire les briques Nikkel dut se familiariser avec leur emploi. Apprentissage probablement onéreux, car Nikkel n'avait plus douze ans. La chance intervint en faveur de l'aspirant plâtrier. Débarqué d'un jour dans la grande ville, il rencontra un de ses pays, devenu compagnon maçon, qui se l'attacha d'emblée comme manœuvre. Cette protection et aussi l'âge et la bonne volonté du postulant lui épargnèrent les vexatoires épreuves de l'initiation. On l'accueillit même en camarade dès son apparition. Au début, un seul l'asticota et rôdait autour de lui pour l'essayer, mais au premier attouchement Nikkel prit à bras le corps l'expérimentateur, un échalas olivâtre et noueux, le démolit d'un maître coup de rein et le vautra dans la boue, prouvant sans esbroufe à toute la coterie n'être pas de la chair qu'on triture en pâtimas.

Intelligent, d'humeur amène, madré au fond, il conquit rapidement ses divers grades. Après un an il n'aidait plus ses anciens, mais chargeait ses propres outils et s'essayait à la construction même. Il apprenait à lever des murs entre deux lignes, plantait ses broches, prenait ses aplombs. L'œil juste, il recourait à peine au « chas » et n'eut bientôt pas son pareil pour hourder, plâtrer, gobeter, et enfin pour tailler la pierre.

Le matin, il emportait du café dans une gourde de fer blanc et deux grosses tartines roulées dans une gazette. A midi, si la distance du chantier au logis empêchait son homme de rentrer, Rikka accompagnée de la petite Clara, trimbalait jusqu'à la bâtisse la gamelle de fricot enveloppée d'une serviette bien appétissante. Et toutes deux demeuraient, s'amu-

saient à lui voir engouler la portion, le plein air et le mouvement aiguisant ses fringales, assis sur une pierre ou une brouette.

Plus grande, Clara apporta seule le dîner au maçon.

L'enfant écarquillait les yeux, prenait plaisir, après le travail des terrassiers, à voir sortir les fondations du sol, puis s'élever chaque jour au dessus du rez-de-chaussée. Elle reconnaissait tous ces hommes bistres qui la saluaient rondement, la houpiaient dès son approche et après la bâfrée jonglaient avec la marmotte comme avec une poupée. Elle souriait d'un petit air sérieux à leurs tours; penchée sur leur épaule ou sur leur poing tendu, frileusement accrochée à leur cou, criait : « Encore! encore! » lorsqu'on la remettait à terre, et son ravissement se marquait par une rougeur presque fébrile à ses pommettes.

Il lui arriva d'oublier l'heure et d'être oubliée par son père; alors elle assistait à la reprise du travail. Les tombereaux cahotants charriaient des matériaux; le conducteur enlevait la planche de l'arrière-train, dételait à moitié le cheval, la charrette trébuchait, la charge de briques s'écroulait avec fracas soulevant cette poussière rouilleuse des quais de Niel et de Boom. Le charretier pileux rajustait la planche, sautait dans le tombereau léger, démarrait et s'éloignait rapidement, la longe à la main, sifflant et claquant du fouet.

Pendant reprenait l'argentine musique des truilles râclant la pierre et étendant le mortier; le grincement des ripes, le floc floc des rabots dans le bassin de sable, le pschitt de l'eau noyant la chaux vive.

La requéraient à présent l'installation des échafaudages, la manœuvre des poulies, des mouffes et des chèvres. Il s'agissait de guinder un de ces énormes monolythes en pierre de taille et ce n'était pas trop d'une équipe de huit hommes pour desservir l'appareil. Les uns, espacés, fixaient les haubans à des points voisins, puis les autres, ahanant, faisaient virer le treuil. Cordages et poulies craquaient. Suspendus un pied sur l'échelon, les ouvriers s'exhortaient et s'interpelaient, pesaient sur les leviers, dans des poses de génie de la Force, leurs biceps aussi tendus que les cordes, clamant avant de donner à la fois le coup de collier, de sourdes onomatopées : *Otayo! Hahu! Illahé!*

Et à chaque effort de leurs musculatures réunies la pierre ne s'élevait que de très peu. Oscillant avec lenteur au bout du câble, contrariant de toute son inertie sournoise l'impulsion intelligente de ces trimeurs, elle tirait sur la poulie comme pour la briser et les réduire en bouillie.

Mais la lourde pierre est calée et Clara s'absorbe à présent dans la préparation du mortier, œuvre des gâcheurs et goujats. Ils ont creusé le bassin

pour l'éteignage de la chaux, épierré le plâtre en le passant à travers le sas et arrosent graduellement le mélange du contenu de leurs seaux d'eau. A chaque aspersion une vapeur monte de l'aire et enveloppe de gaze les manœuvres déjà blancs comme des pierrots. Lorsque se dissipe cette vapeur sifflante, Clara les voit corroyer la mixture en se balançant sur un pied, et ces mouvements cadencés d'apprentis imberbes la bercent, la fascinent et suspendent les battements de son cœur. Il est temps que s'effectue la combinaison. Les maîtres campés sur les massifs attendent leur augée, grommèlent et talonnent les gamins. Les gâcheurs se hâtent mais il faut que les parcelles de chaux laiteuse et le sable de la Campine, jaune comme les fleurs de genêts, se soient totalement fondus. Alors le goujat remplit « l'oiseau » de ce mortier gras, monte à l'échelle et va servir son compagnon.

D'autres adolescents tassent des briques dans un panier ou les dressent sur une planchette horizontale, fixée à hauteur de l'épaule sur deux montants. Le faix étant complet, le jeune atlante se place entre les deux poteaux, s'arcboute, se cambre et l'assied sur l'épaule.

Vaguement angoissée, Clara accompagnait ces petits hommes, courageux enfants à peine plus âgés qu'elle, dans leur ascension ; ses yeux observateurs les voyaient, équilibristes irréprochables, traverser des passerelles dont leurs pieds couvraient la largeur ; narguant les vertiges, ils passaient entre les gitages du même pas sûr et mesuré, escaladaient des rangées de poutres séparées par de larges vides, cachant tous sous leur apparence de mastoc, leur apathie d'ourson mal dégrossi, une adresse et un sang-froid de matelots.

Elle s'inquiétait lorsqu'un trumeau lui masquait durant quelques secondes le hardi grimpeur ; mais ses nerfs se détendaient lorsqu'il réapparaissait toujours d'aplomb, toujours sauf, aussi ferme qu'un somnambule, dans la baie d'une fenêtre ou sur le faite d'un pignon.

Clara avait pris particulièrement en sympathie un manœuvre arrivant chaque jour du village de Duffel par ces matineux trains de banlieue qui drainent la main-d'œuvre rurale.

Il avait quatorze ans, cinq ans de plus que la petite Mortsel, un teint légèrement briqueté, des cheveux de filasse, des joues pleines, de grosses lèvres, de grands yeux bleuâtres, humides et ahuris, la physionomie moutonnaire, des membres ronds, une carre robuste, des reins accusés, la démarche passive d'un athlète embarrassé de sa force. C'était l'aîné de petits cultivateurs mieux partagés sous le rapport de la progéniture que sous celui des écus. Ses parents le tenaient pour « innocent », mais comme il était le plus grand et en attendant la croissance de ses frères, ils

l'envoyaient à la ville malgré sa fêlure, gagner quelques centimes par jour. Si la cervelle lui manquait pour devenir jamais un ouvrier passable, du moins serait-il apte au charriage des matériaux et rendrait-il les services mécaniques d'une chèvre et d'un ascenseur. Maîtres et compagnons l'eurent bientôt jaugé et se mirent à exploiter largement cette force brute incapable de rancune, de colère ou même de volonté. Flup Barend servit de bardot non seulement aux ouvriers mais encore aux apprentis de son âge. Taillé en lutteur, il se laissait bernier comme le plus malingre des enfants de peine.

A six heures du matin, été comme hiver, par le froid, la pluie et les ténèbres, les tapées de travailleurs ruraux, guettent le passage du train en battant de leurs sabots les dalles du quai. Un coup de sifflet prolongé annonce le convoi; le fanal blanc au ventre de la locomotive grandit, s'écarquille comme une prunelle de cyclope. Le frein grince; las de se morfondre, le contingent de Duffel saute sur le marche-pied, avant que le train ait stoppé, s'accroche par grappes aux portières et, les uns poussant les autres, s'enfourne dans les wagons de troisième classe déjà occupés par des cohortes plus lointaines.

Flup Barend a toujours peine à se caser. Ses compagnons, après l'avoir appelé dans leur compartiment se serrent de mauvaise grâce. Souvent les rudes espiègles le contraignent à rester debout et le repoussent à tour de rôle.

Les plus avisés des gars, désireux de prolonger jusqu'à la ville leur somme interrompu, se sont emparés des bons coins et s'allongent genou à genou. Les joueurs envoient malicieusement Flup Barend s'empêtrer dans les jambes de ces dormeurs. Alors empêchés de fermer l'œil; ceux-ci sortent de leur torpeur pour dauber furieusement le manœuvre. Ou si par exception, il parvient à s'asseoir et qu'il essaie aussi de rabattre ses paupières, ses voisins lui broient les côtes, le tirent par le nez et les cheveux, pincent ses cuisses, et ses vis-à-vis lui insufflent dans les narines, l'âcre fumée de leur première bouffarde.

Ces voyages fournissent le plus fréquent sujet des conversations entre Clara et Flup; à midi, lorsqu'elle entraîne le bénin garçon loin de ses persécuteurs et se réfugie avec lui sur le pas d'une porte. Car elle s'accosta du *soukelaire* attiré de son côté par les mines apitoyées de la fillette. Pour savoir les épreuves du trop placide Flup, son amie doit l'interroger, il ne se plaindrait plus du moment qu'elle l'a rejoint; sa large face rayonne et il la mange de ses yeux de chien fidèle. Clara pochète toujours pour ce tête à tête du midi, une pomme, un sucre, un caramel au sirop ou une autre friandise de

pauvre qu'elle partage avec Flup en se servant de ses doigts et même de ses dents. Au jeu d'osselets elle le bat sans vergogne. Mais être vaincu par elle c'est de la jouissance. « Bon Flup, pauvre Flup ! » ces mots reviennent, itératifs, sur les lèvres de la petite, le bras passé autour de l'encolure de cette excellente pâte de garçon. D'autres fois elle le pousse à la révolte : « Fi le poltron ! Pâtir avec des bras pareils ! » Flup promet de s'émanciper mais la première talmouse le trouve aussi baissé qu'auparavant.

Cependant Clara prend tellement à cœur la cause de son protégé qu'elle se brouille avec plusieurs maçons de ses anciens amis, et refuse désormais de jouer avec eux. Son enfantine toquade pour le *Mouton*, c'est le surnom de Flup, amuse beaucoup l'équipe et ils punissent la gamine de ses dédains et de ses infidélités en exerçant de nouvelles brimades sur son favori.

A présent, elle passe au pied de la bâtisse où trime et peine le bonasse apprenti, la plus grande partie du jour; trompant à tout instant la surveillance de Rikka, elle s'esquive par un entrebâillement de la porte. Elle halète après la présence de son ami, n'a plus d'attention que pour Flup et pour le travail de Flup. Elle l'attend dès le matin sur le chantier, à l'heure du débarquement des coteries rurales.

Le soir, au moment où celles-ci détalent pour regagner leurs clochers son cœur gonfle en voyant Flup passer la blouse bleue par dessus le tablier et mettre en bandouillère la gourde de fer blanc. Ces enfants prolongeaient leurs adieux comme s'ils ne devaient jamais plus se revoir. Les journaliers de Duffel hêlaient Flup, le réclamaient, car ils n'entendaient point se priver de leur principale amusoire. « Hue le *Mouton* ! Assez de tendresse. Il en faut pour demain. Marche ! »

Clara brûlait de l'embrasser, mais elle se retenait, sous les regards narquois des autres, de crainte que cette caresse ne rapportât de nouvelles bourrades au bien-aimé, et elle se contentait de presser longuement ses mains durillonnées. Il se libérait à grand'peine de cette douce étreinte; se mettait à courir pour rattraper les pays, s'insinuait dans leur rang, et emboitait leur pas accéléré,

Une fois deux plâtriers décoiffèrent Flup et jetant et rattrapant sa casquette sur leurs spatules, finirent par plonger celle-ci dans la chaux vive. En repêchant sa *klak* le gars faillit piquer une tête dans la matière corrosive pour le plus grand déduit des regardants. Clara, que cette scène exaspérait depuis des minutes, n'y tenant plus, vola comme une guêpe sur l'un de ces tourmenteurs, précisément ce grand échalas de Bastyns que son père avait si bien châtié autrefois, et l'agrippant aux jambes, se mit à le griffer, à le mordre, menaçant de lui crever les yeux. L'autre parait ces

attaques en ricanant n'osant molester la gamine de ce crâne Nikkel Mortsel. Celui-ci accourut et fit lâcher prise à l'enfant. Mais pour éviter le retour de ces accès, Rikka la conduisit, dès le lendemain, à l'école gardienne.

Ce fut le plus dur des châtiments. Clara supplia, promit d'être très sage : « Je serai gentille, père, bien gentille avec tous les compagnons ; je ne parlerai plus jamais à Flup surtout qu'ils sont devenus mauvais pour lui, à cause de moi ; je resterai tranquillement assise sur le trottoir et regarderai sans bouger ». Rien n'y fit ; il fallut s'enfermer tous les jours dans la classe lugubre où, pour empêcher l'école buissonnière, Rikka la conduisait et venait la prendre. Des mois passèrent. L'enfant dolente n'entretenait qu'une préoccupation : « A quoi pense Flup Barend ? Souffre-il autant que moi ? »

Le souper fumait sur la nappe propre. Nikkel rentra, l'air soucieux, l'œil se dérobant aux muettes interrogations de sa femme. Il n'embrassa pas même l'enfant profondément endormie et s'attabla sans dire un mot.

Comme Rikka le questionnait directement :

« Oui, fit-il en repoussant son assiette, je me sens tout drôle et les morceaux ne passent pas. Je bus un coup, puis un autre pour me remettre le cœur à sa place. Genièvre perdu. C'est qu'on transporta cet après-midi un des nôtres à l'hôpital où les médecins sont sans doute en train d'étripier et de charcuter sa carcasse. Voilà le troisième mortuaire depuis mon embauchage. Pas gaies ces culbutes ! Elles finiraient par vous dégoûter du métier.

« La bâtisse du boulevard Léopold était sous toit. Suivant la coutume on la pavoise du haut en bas, on plante un mai à chaque étage. Arrivent l'entrepreneur et le propriétaire qui reçoivent la maçonnerie. Inspection faite, le *baes* nous donne la pièce ; et le « poivre » de couler par litres. On lampe, on lampe ferme, les manœuvres aussi bien que les compagnons et ceux-ci excitant ceux-là, par bravade les gamins en sifflent plus qu'ils ne peuvent en cuver. Il fallait encore une fois ce Bastyns, ce grand lendore à la figure de pain d'épice pour s'amuser à souler les petits hommes ; si bien qu'à la reprise du travail, à deux heures, plusieurs des morveux flageolaient sur leurs quilles. Le premier gamin qui nous apporte des briques manque de dégringoler l'échelle. Ce sabre-naud de Bastyns se tient les côtes de rire. Le goujat se met à braire et déclare qu'il ne regrimperera plus. Les autres valets se défient également du jeu. Les plus raisonnables des nôtres proposent de suspendre le travail. Le Bastyns et deux ou trois massacres de sa trempe, s'acharnent à la besogne pour la première fois de leur vie, entendent ne pas perdre une heure de salaire et réclament en sacrant de plus en plus fort le mortier et la pierre. Tous les petits refusent le service. Il y a

jusqu'à cet innocent de Duffel, le gars à tout faire, tu sais le grand ami de notre Clara, qui rechigne à la dangereuse corvée. Piqués au jeu, les anciens deviennent colères : « Hé vilain Mouton, vas-tu bientôt arriver ou nous faut-il descendre pour te chercher? » grogne Bastyns. Les autres aides, espérant échapper à cette ascension, harcèlent et aiguillonnent de leur côté le pauvre diable. Le voilà qui se dévoue et qui, moitié riant, moitié pleurant, hébété, prend sur l'épaule le panier abandonné par son camarade. Il se hisse tant bien que mal jusqu'au deuxième étage. Il va monter aux combles où nous achevons les tuyaux de cheminée. Nous ne le voyons pas, mais nous l'entendons souffler. « Haâruh fainéant ! » clame Bastyns. Comment le *soukelaire* s'y est-il pris? On ne nous le dira jamais. Tout ce que je sais c'est qu'au moment où il approchait, j'entends un fracas, comme un craquement, patatra; puis un autre plus sourd... pardouf! Tous nous jetons là nos outils, et nous portons au bord de l'échafaudage. *Godverd...! Godverd...!* Ah! oui, jurez à présent! Tâchez de le rattraper, le Mouton. Il y a longtemps qu'il est en bas. Fini, capot! Des passants l'ont vu cogner d'abord l'arrête du toit de l'écurie voisine. Ça été le premier coup. Il a été touché dans le dos, sous la nuque, et a dû se briser la colonne comme je casserais cette latte sur mon genou. Puis il dévala la pente et s'abattit sur le pavé à côté de l'aire à chaux. Quand j'accourus il remuait encore les bras et les jambes. Ainsi les moineaux lapidés battent une dernière fois des ailes. Ses yeux roulaient furieusement, peu à peu ils se sont éteints. Il a ouvert et fermé la bouche comme un poisson retiré de l'eau. Puis elle est restée béante et ronde : tout à fait la gueule du crapaud des dix-mille au jeu de tonneau... Un médecin s'est approché — ils ne sont jamais loin des morgues ces corbeaux. La main sur le cœur du pauvre il comptait les battements. Il a hoché la tête : on comprenait. Nous n'avions plus qu'à charger la trop bonne pièce sur la civière. En aidant à le ramasser, le camarade, j'ai cru qu'il m'en resterait des morceaux dans les mains. Sa tête ballottait comme celle d'une poupée mal bourrée de son; elle montrait vers la nuque un trou, assez grand pour y loger mon poing, par où s'échappait la cervelle. Qui lui refusait de la cervelle, à ce simple? Nous plongeons dans le sang et la moëlle. Ah! chienne de vie et canailles de vivants! C'est égal, je ne voudrais pas avoir cette mort sur la conscience, comme ce lâche de Bastyns. Ils étaient aussi blêmes, les farceurs, que la cendre de leur pipe. A qui le tour à présent? Pauvre Flup! Pauvre Mouton! Une agréable commission que ceux de Duffel portèrent ce soir aux parents! »

Les époux sursautèrent. En finissant son désolant récit, Nikkel avait élevé la voix, si bien que la petite Clara, réveillée, venait d'apprendre la nouvelle.

Elle fit un long cri et tomba dans des convulsions si violentes que les Mortsel craignirent, cette nuit-là, de la voir passer entre leurs bras.

.
.

Elle garda toute la vie de cette première idylle une prédilection malade pour les gens du peuple et particulièrement pour les maçons. Et comme dans le rappel des êtres et des choses elle ne séparait jamais leur forme de leur couleur et de leur entourage, les teintes vagues des hardes des manœuvres la captivèrent entre toutes. Elle en tint toujours pour les rouge-brique tirant sur le brun, les blancs fatigués et blafards, les indigos brouillés, les amadou bavochés, les roux éteints. Aucun ragoût ne lui était comparable aux cassures et à la patine de ces vestes et de ces grègues de velours, luisantes par places, usées aux angles et aux protubérances des tâcherons. Elle savourait les subtiles dégradations de ces frusques rapetassées qu'on dirait composées de feuilles mortes poudrées à blanc par le givre et qu'elle s'imaginait, au souvenir tragique et lancinant du doux manœuvre, son premier ami, éclaboussées d'une pourpre plus aveuglante que celle des frondaisons septembrales.

XXII

Le dimanche de Pentecôte, en juin, vers sept heures du soir, une longue caravane de pèlerins suivait la chaussée bordée de ces ormes qui n'ont plus d'âge, continuant depuis Aerschot jusqu'à Montaigu. Pour la plupart paroissiens de Saint-Gommaire, patron de Lierre, ils étaient partis de cette ville, à l'aube. Leur cortège, renforcé de quelques confréries des villages environnants n'avait fait étape qu'à Heyst dit *op den berg* — ce qui signifie sur la montagne — et à Aerschot.

Devant, marchaient les hommes, presque tous en blouse et en casquette, s'appuyant sur leur rondin de cornouiller, les grègues et les chaussures poudreuses. Puis venaient les femmes, endimanchées; les matrones, les *baexines*, la tête prise dans ces grands bonnets campinois, dont les ailes de dentelle badinaient aux souffles intermittents de la brise crépusculaire et sur lesquels se cabrait un chapeau en forme de cabriolet garni de larges et longues brides de soie gros grain et à ramages; — les jeunes filles en cornette blanche ornée de blondes, de guipures, de bouquets de fleurs, de coques vertes ou bleues.

De poupines figures de fillettes s'encadraient encore dans ce casque de cuir foncé, coiffure délicieusement martiale qui prêtait aux roses blondines

un air de walkures enfants et que les modes urbaines repoussent de plus en plus de la banlieue vers les confins de la Bruyère jusqu'à ce qu'il aille rejoindre la kyrielle de mœurs caractéristiques, de pittoresques usages, de costumes nationaux déjà tombés en désuétude ou abolis.

Chez toutes un chapelet s'enroulait autour du poignet et quelques-unes pressaient un livre de prières dans leurs mains jointes contre leur poitrine.

Des mères portaient dans leur giron le nourrisson, le culot, oscillant à leur marche hommassée de rudes travailleuses et les pères tenaient à la main des enfants plus âgés qui, fatigués, se faisaient remorquer ou, distraits par le paysage, trébuchaient et s'attiraient les rebuffades.

On avisait parmi cette traînée les anciens de leurs clochers, chenus et voûtés, des gars maflus dans toute la robustesse de la vie rustique, des adolescents farouches qu'abêtissait leur puberté naissante, de roses et blondes dirnes dissimulant à peine l'éclat provoquant de leurs yeux smaragdins sous la frange ombreuse des cils — ainsi se cache la blavelle entre les faisceaux d'épis.

A la tête plusieurs prêtres, le doyen de Lierre et les curés des bourgs représentés, accompagnés de leurs marguilliers et fabriciens ; ceux-ci, des vétérans engoncés dans leur longue redingote, récitaient les litanies de la Vierge.

Et les ouailles répondaient sur un ton suppliant, en traînant la voix :
Ora pro nobis... Miserere... amen.

Pleins de ferveur ils priaient presque sans interruption depuis leur départ au point de s'enrouer et de chercher leur salive. La poussière, soulevée par leur colonne, picotait les yeux. Les vêtements moites et chiffonnés adhéraient à la peau, la transpiration coulait de leurs fronts : ils n'y prenaient garde.

Quelques-uns, en accomplissement d'un vœu, avaient fait la route déchaux et emportaient leurs souliers attachés au cou par une corde.

Ils marchaient comme sur des braises, les ampoules crevées à la pointe des pavés saignaient ; la poussière poivrait leurs plaies ; ils traînaient la jambe mais ne se plaignaient pas. Un rictus de martyr, exprimant plus de béatitude que de souffrance, convulsait leurs faces.

A la suite des pèlerins cahotaient et grinçaient trois spacieux omnibus et plusieurs charrettes maraîchères bâchées de toile blanche. Ces véhicules charriaient les infirmes, les malades, les variqueux et aussi plusieurs pèlerins frappés d'insolation au milieu de la bruyère nue près de Heyst.

Après venait un landau armorié, d'un modèle antique mais confortable, attelé de deux magnifiques carrossiers bais, qu'un cocher en livrée sombre

maintenait difficilement au pas. Dans la voiture sommeillaient une nourrice avec son poupon emmailloté dans l'eider, les dentelles et le satin, tous deux anochalis par cette longue gestation.

Un peu en arrière de la foule, immédiatement avant les diligences, marchaient deux personnes que leur physionomie, comme leur mise distinguaient du gros de la caravane. C'étaient les maîtres du landau, le comte et la comtesse d'Adembrode. Le diagnostic favorable du médecin se vérifiait. La Vierge venait d'exaucer le vœu de Warner en lui accordant un garçon superbe. Reconnaissant, il avait voué le nouveau comte Jean d'Adembrode, à la Gentille Dame et pour remercier la toute puissante Médiatrice, il allait avec la mère, l'enfant et tous ses féaux, fermiers et métayers, l'adorer dans un de ses temples d'élection.

La psalmodie monotone des pèlerins, toujours reprise et toujours interrompue, semblait la respiration de la plaine oppressée. A présent, en même temps que se rabattait la poussière, avec l'ombre de la fraîcheur sourdait des prairies et drapait d'une brume bleuâtre, la contrée morne. Sous les arbres régnait un suggestif clair obscur et, entre les troncs rugueux, alignés comme les fûts d'une colonnade, on découvrait à l'infini le damier des prés et des guérets éclairé par les pâles rayons jaunes du couchant.

L'alouette ne grisollait plus en pointant au dessus des moissons comme lorsqu'ils s'étaient mis en route; le rossignol préludait à peine. Seuls les grillons et les grenouilles mêlaient à la lamentation saccadée des voix humaines leurs appels rauques ou stridents; et un essieu fatigué se plaignait.

A un dernier crochet de la route, ceux de la tête aperçurent devant eux, au bout de la « drève », la basilique renommée. L'imposante rotonde se détachait sur la trame rosâtre du ciel; au bout de l'avenue obscure, le dôme parsemé d'étoiles dorées chatoyait dans les derniers prestiges du soleil.

C'était le Port.

De rauques cris d'allégresse saluèrent l'apparition du sanctuaire des Miracles. Les pacants étendaient avidement les bras vers la coupole sacrée et les agitaient comme des ailes; quelques-uns se daubaient la poitrine, d'autres fringuaient, d'autres s'accolaient, des femmes tombaient à genoux et, prosternées, leurs lèvres allaient humecter la terre; d'aucuns béats, ne bougeaient plus et sentaient courir sous leur cuir le frisson de l'horreur sacrée; des jeunes gens faisaient le moulinet avec leur casquette, lançaient leur bâton et le rattrapaient, et des larmes coulaient le long des joues parcheminées des vieux devant ce temple si souvent revu, mais qu'ils ne reverraient peut être plus.

Cette exaltation effaroucha les pies logées dans les fâtes des arbres et, poussant des cris, elles tournoyèrent quelque temps au dessus de la plaine avant de regagner leur nid.

Haletants après le terme de leur traite, la caravane s'ébranlait en pressant le pas, mais sur l'ordre des prêtres on prit d'abord le temps de reformer les rangs un peu débandés. Il fallait pénétrer, en belle ordonnance, dans la ville privilégiée.

Le comte d'Adembrode avisa dans le groupe de Xavériens de Santhoven un gars qui se distinguait par sa frénésie à la vue du sanctuaire.

— Hé Sussel Waarloos! appela Warner.

Le jeune homme, interrompu dans sa pantomime turbulente, accourut un peu pantois vers ses maîtres. Il allait se marier au retour du pèlerinage. Warner lui avait procuré la ferme et le fonds. La comtesse ne trouvant plus de prétexte pour ajourner ce mariage, avait été invitée par son mari à en fixer elle-même la célébration.

Depuis ce jour, elle semblait éviter les Waarloos. Elle ne se rendait plus que de loin en loin chez la vieille Katelyne et n'adressait à son favori d'autrefois, lorsqu'elle le rencontrait dans la campagne, que de rares paroles. C'est à peine si elle s'informait de Trine.

Les braves gens attribuaient cette froideur à des lubies provenant de l'état « sanctifié » de leur bonne dame. Sussel, tout réjoui de l'heureux événement qui se préparait, avait un des premiers félicité Clara. Lorsque survint la délivrance, ce fut une fête dans le village; au jour des relevailles les paysans remarquèrent avec étonnement l'air triste et languissant de la mère. Le comte Warner s'en apercevait aussi mais ne s'en inquiétait pas, attribuant cette langueur dolente aux suites des couches.

La naissance d'un héritier l'avait littéralement rendu fou de joie. Et quel fils! Un bébé digne de rivaliser avec les marmots les mieux en chair du pays! Rien d'étonnant que ce gaillard eût épuisé sa mère. Mais la comtesse était femme à reprendre rapidement son opulente santé.

Au moment où Sussel s'était approché la casquette à la main, saluant ses généreux protecteurs d'un bonjour sonnante en plein la joie de vivre, Clara ne lui fit qu'une simple flexion de la tête et s'éloigna de quelques pas, tandis que le comte donnait ses instructions au jeune pèlerin. Depuis son accouchement elle n'avait pas recouvré sa coloration rubénienne, mais en ce moment elle s'était sentie devenir plus blanche encore.

Son mari, invoquant sa faiblesse, avait voulu la détourner de l'idée de participer au pèlerinage. Elle s'entêta à l'accompagner, consentant tout au plus à faire en voiture la plus grande partie du trajet.

La présence de Sussel à ces actions de grâce l'attirait impérieusement. Lui se rendait à Montaigu non seulement pour remercier Marie de la naissance du jeune comte, mais pour demander à Notre gentille Dame de bénir aussi complaisamment son mariage avec la blonde Trine. Sa fiancée était du voyage. La comtesse, n'évitant le Xavérien que parce qu'elle raffolait plus que jamais de lui, tenait à repaître cruellement son désespoir du spectacle de leur bonheur.

Sussel, ayant conféré avec son maître, se rendit auprès du cocher du landau et ils retirèrent à deux d'une caisse la magnifique bannière promise par le noble couple aux Xavériens. Ils fixèrent à la hampe dorée, surmontée d'une croix, la lourde pièce de brocard chargée de broderies d'or nué, au milieu de laquelle se détachait l'extatique figure de saint François. Cette effigie, remarquablement exécutée, était le dernier ouvrage de la comtesse avant sa délivrance. Des fanons garnis de crépine pendaient aux deux bouts de la traverse et aux pans du gonfalon.

L'honneur de porter l'étendard des Xavériens revenait à Sussel Waarloos. Il ceignit le brayer, les coudes au corps, empoigna la hampe à deux mains et, se cambrant sur ses jarrets, le torse un peu renversé, tête haute, il se plaça, à l'exemple des autres porte-bannière, en tête de ceux de sa paroisse.

Pierlo, le dévoué camarade, que balafrait encore la cicatrice de sa blessure ; Kartouss, Wellens, tous les Xavériens et toutes les bonnes gens de Santhoven s'exclamaient sur la munificence de leurs seigneurs.

Ceux des autres paroisses coulaient des regards non exempts d'envie vers ce riche présent. Tout émerveillées les femmes plus expertes tâtaient le tissu et les applications. Aucune ne regardait ce guidon comme la Trine du fermier Zwartlee de Grobbendonck. Le bleu limpide de ses yeux semblait vouloir se noyer dans ces éblouissantes couleurs ; la fleur de ses joues potelées s'avivait ; la rondeur plantureuse de son busc se soulevait doucement. Lorsqu'elle eut levé ses claires prunelles vers le nouveau drapeau avec une expression laudative, elle les ramena, à la fois luisantes de fierté et mouillées d'attendrissement, jusqu'au « ferme et prompt » gonfalonier, et le regard de Trine Zwartlee rencontrant celui de Sussel, les deux amoureux rougirent comme des pivoines.

La comtesse surprit de loin ce tacite échange de confidences. Ses yeux chargés de passion durent atteindre les jeunes gens de leur fluide, car, à la fois, ceux-ci se retournèrent de son côté. Elle s'appuyait au bras de son époux. Son visage décomposé frappa les fiancés.

Pour la première fois de la journée, une ombre passa sur la félicité candide des promis ; et tous deux pressentirent, mais n'osèrent se l'avouer l'un à l'autre, un mystère désolant.

Cependant le doyen de Lierre entonnait à pleine poitrine l'hymne : *Ave Maris Stella* et la procession se remettant en branle, toutes les voix se joignirent à celle du pasteur, exaltèrent à l'envi l'Etoile du marin

Trine Zwartlee courut reprendre sa place dans les rangs de ses compagnes d'où, soprano gracile, elle entendit la voix cuivrée du jeune Xavérien dominer le reste du chœur.

Comme les pèlerins signalaient ainsi leur approche, le bourdon de l'église sonna à pleine volée. On aurait dit une céleste bienvenue ; aussi clamèrent-ils avec plus de chaleur et d'énergie.

Pour cette dernière trotte, les malades et les perclus étaient descendus des charrettes et des omnibus ; ils se traînaient sur des béquilles, ou bien leurs proches et leurs pays les soutenaient et les stimulaient par des exhortations filialement bourruées.

La nourrice du jeune comte d'Adembrode, portant entre ses bras son précieux poupon, marchait à présent, aux côtés de ses maîtres derrière la « procession » de Santhoven.

A mesure qu'ils approchaient, ils distinguaient les détails de l'architecture, les ornements, les pilastres, les archivoltes, les statues et les stèles du portique jésuite.

La porte béante leur permettait de plonger jusqu'au chevet du chœur où des herbes de cierges larmaient d'or les ténèbres.

Et maintenant sur la route, des clos interrompaient les pâturages, la longue enfilée de marmenteaux cessait, la grand'route devenait la grand'rue. Ils passèrent une énorme baraque en bois, le panorama de Jérusalem comme l'annonçaient de prolixes affiches répétées sur tous les murs et sur des écriteaux plantés à chaque carrefour. Des villageois arrivés dans la journée psalmodiaient avec les nouveaux venus. Un concours énorme se pressait à Montaigu, mais les flots de blouses et de mantes s'ouvraient pour livrer passage à ces renforts. Des groupes apparaissaient aussi sur le seuil et aux fenêtres des hôtelleries.

Comme la « procession » allait traverser le pont jeté sur les anciens remparts de la villète, dans le portail ténébreux une croix d'argent jetait une fulguration bleuâtre. Puis on aperçut l'acolyte, en soutanelle rouge, qui portait cette croix. Derrière l'enfant, le desservant, un vieux prêtre en rochet de dentelle et en étole d'orfroï psalmodiait, le psautier à la main. Et des vieilles marmottantes se bousculaient après le curé. Cette procession marcha à la rencontre de l'autre.

Lorsqu'elles s'accostèrent, l'enfant de chœur et le doyen de Montaigu firent volte-face et, la croix toujours en avant, conduisirent les Campinois

dans la basilique. Au moment où le chœur suppliant et suggestivement discord, s'épandait sous la vaste coupole, les orgues dégonflèrent leurs poumons, condensant tous les concerts de la nature, la musique des vents, des flots, des arbres et les gazouillis des oiseaux et les meuglements des vaches. Les pèlerins se poussaient pour se rapprocher des tabernacles, puis tombaient à genoux avec tant de rudesse que leurs tibias craquaient sur la dalle.

Le dernier office venait de finir ; pourtant les fidèles pullulaient encore dans la nef et les bas-côtés ; ces contemplatifs ne pouvaient se résoudre à s'arracher à ce séjour choisi par la Vierge pour être le théâtre de ses merveilleuses complaisances. Le chant cessa, l'orgue se tut et au murmure rapide, martelé des *Ave*, succéda l'oraison de saint Bernard, pressante et mélancolique comme une recommandation d'adieu.

Tous les yeux étaient amoureusement fixés vers la mignonne Dame, presque noire, blottie au fond du retable dans une niche d'argent massif, derrière laquelle un arbre desséché, palissé, déployait ses branches nues en manière d'espalier hiératique. C'était le chêne dont le feuillage abritait à l'origine la statue miraculeuse.

Cependant des sacristains éteignaient le luminaire, ne laissant brûler qu'une lourde lampe ciselée dans le plus noble métal et suspendue à la voûte par des chaînes d'argent. Le lendemain les pèlerins entendraient une messe cardinale. Mais, anticipant sur leurs dévotions, avant de s'écouler au dehors, chaque paroisse de dresser dans les candélabres un cierge colossal pesant force livres de cire entouré de bandelettes coloriées et à mi-hauteur duquel, se détachait en grosses lettres d'or, sur un cartel enguirlandé de fleurs, le nom de la commune donatrice. Puis ils firent les bras en croix et en se traînant sur les genoux les stations du Golgotha figurées en marbre blanc autour de l'église.

GEORGES EEKHOUD.

AMOUR D'HOPITAL

*O Reine des Douleurs, qui rayannes de sang,
Comme un rubis royal jette une flamme rouge,
Le forceps qui t'a mise au monde dans un bouge,
D'un signe obscène doit t'avoir marquée au flanc.*

*Dans ton œil, où voyage un reflet satanique
Le meurtre se tapit sous un velours de feu,
Ainsi qu'au fond d'un ciel amoureuxment bleu
Dans les vents parfumés flotte un mal ironique.*

*Tu t'es faite, ô ma sœur, gardienne à l'hôpital
Pour mieux repâître tes regards d'oiseau de proie
Du spectacle écoeurant, cruel et plein de joie,
De la chair qui se fend sous le couteau brutal.*

*Dans le grouillis rougeâtre et gluant des viscères
Des muscles découpés, des tendons mis à nu,
Des nerfs, où vibre encore un vouloir inconnu,
Des glandes qu'on incise et des flasques artères,*

*Tu plonges tes deux bras polis, avidement,
Tandis qu'erre un divin sourire sur tes lèvres,
Et que sur son chevet où bondissent les fièvres,
Le moribond t'appelle et parle doucement ;*

*Car ton visage, pur comme un marbre, te donne,
Sous ta coiffe de toile et ton noir chaperon,
O vierge au bistouri, vierge au cœur de Huron,
Le resplendissement sercin d'une Madone.*

*Sur ton sein les stylets, les pinces, les ciseaux,
La spatule, la scie équivoque et les sondes,
Bijoux terrifiants et breloques immondes,
Comme un bouquet d'acier étoilent leurs faisceaux.*

*Tes doigts fins, à tremper dans les pus et les plaies,
En ont pris le tranchant affilé des scalpels ;
Et l'odeur de ton corps suave a des rappels
De putréfactions rances dont tu t'égaies.*

*Car ton âme de monstre est folle des gâtés
Cocasses de la couche où le mourant se cabre
Dans les convulsions de la danse macabre,
Et la Mort a pour toi d'hilarantes beautés.*

*Qui nous expliquera ta funèbre hystérie,
Pauvre femme, produit de ce siècle empesté?
On dit que ton baiser trouble la volonté
Et communique aux os une lente carie.*

*Mais de ton mâle cœur monte un puissant amour.
Comme un vin orgueilleux, plein de rouges prestiges,
Sa riche odeur de sang évoque les vertiges
Et ronge les cerveaux mieux qu'un bec de vautour.*

*Et c'est pourquoi, vaincu par la coquetterie
De ta forme divine et de tes noirs instincts,
En toi j'adore, enfant des sinistres Destins,
L'horreur fascinatrice et la Bizarrerie.*

IWAN GILKIN.

LYSIANE DE LYSIAS

Lettre ouverte au Trappiste de « Greta Friedmann ».

*A son retour, il avait reçu de Pierre
Marius une lettre, datée de La Trappe,
dans laquelle celui-ci lui annonçait son
entrée au couvent.*

(GRETA FRIEDMANN).

MONSIEUR LE TRAPPISTE,



Vous êtes un très étonnant Trappiste, un Trappiste de la semaine des quatre jeudis, un Trappiste entré à La Trappe par amour de l'Art, par regret des peintres gothiques. C'est pourquoi il me semble que j'ai le droit, et même un peu le devoir, de vous parler ici de mon ami Max Waller et de son dernier livre: *Lysiane de Lysias*. D'abord, Max Waller est votre père, Monsieur. Cela est invraisemblable, je le sais bien. L'auteur de *La Flûte à Siebel*, donnant le jour à un Trappiste, c'est quelque peu chimérique et miraculeux. Et cependant, cela est. Si vous étiez un Trappiste banal, j'aurais peur de vous compromettre en dévoilant cette filiation hasardeuse, mais vous

êtes un Trappiste indulgent et compréhensif. Vous faites des madrigaux aux dames, comme Monseigneur de Bernis. Vous sortez de votre couvent, quand il vous plaît, à l'appel du premier romancier qui vous implore. On vous nomme : « Mon vieux ! » Et vous dînez en ville avec simplicité. On peut tout vous dire, et l'on vous dit tout. *Il n'est trésor que de vivre à son aise.*

Ensuite, Monsieur le Trappiste, si vous n'avez point connu votre hurluberlu de père, vous avez connu quelqu'un qui lui ressemblait beaucoup. Je veux parler de votre ami Jacques Ferrian, le héros de *Greta Friedmann*, vous savez bien Ferrian, le blond Ferrian, cette fleur bleue du Rhin tombée dans un verre d'absinthe !

Ce Ferrian là ressemble à Max Waller comme Riquetti ressemblait à Mirabeau, et comme Arouet ressemblait à Voltaire. Jacques Balmus, de *La Vie Bête*, est son cousin.

Comme Ferrian, Max Waller est un artiste qui tourne autour de son art. Il l'entrevoit, il l'effleure, il ne l'atteint pas encore. Mais à chaque tour le cercle se rétrécit, et le moment n'est pas loin où le jeune conteur plantera son joli drapeau bleu pâle sur la redoute enlevée. Drapeau impertinent et gracieux, qui n'a jamais connu la poche de celui qui l'arbore !

J'ai dit que Max Waller est un conteur. Si jamais Waller est définissable, c'est ce mot-là, je pense, qui le définira le mieux. Romancier, jusqu'ici, il ne l'est guère. Il m'a bien dit une fois, par bravade : « Je vais rester chez moi pendant huit jours, et j'écrirai un nouveau roman, na ! » mais son nez et son menton railleurs pensaient le contraire de ses yeux bleu de lac et de ses cheveux lyriques. D'ailleurs, s'il avait été sincère, il aurait dit : « Je vais rester chez moi pendant huit jours, et j'écrirai huit nouveaux romans ! » Car Wax Waller écrit un roman par jour. Ceci est à prendre à la lettre, Monsieur le Trappiste, et textuellement. Et s'il ne publie pas chaque année trois cent et soixante-cinq romans, c'est qu'il lui arrive d'égarer ou de perdre ses manuscrits, ou bien qu'il se réserve pour les années bissextiles.

Max Waller perd souvent le manuscrit de ses romans. Il le retrouve quelquefois, et alors il s'aperçoit soudain, non pas à la lueur d'un coup de poing, comme dans le *Courrier de Lyon*, mais à la clarté de sa jolie lanterne japonaise d'artiste, que ce roman, ou ce romanet, est une ravissante et chantante nouvelle, un conte preste et raffiné, à la façon des anciens Français. Alors Max Waller fait un bond à la Banville, décroche plusieurs étoiles qui regardaient ailleurs, et court, des ailes aux pieds, chez son éditeur.

C'est à d'heureux bords de ce genre que vous devons *La Vie Bête*, *Greta Friedmann* et *Lysiane de Lysias*.

Trois contes, oui. Et puis après? n'est pas conteur qui veut, Monsieur le Trappiste. On peut devenir romancier : on naît conteur. Oh ! il est tombé bien bas, bien bas, cet art si délicieux et si frêle. Toute la pédanterie, toute la lourdeur des éléphants naturalistes pèse sur lui. Narrer simplement, en laissant les mots primesautiers s'écarter et se rejoindre comme pour un sourire, trouver une prose rapide et diverse comme l'action et la vie elles-mêmes, avoir dans le délié de la plume je ne sais quel adorable et insolent retroussis de moustaches à la Van Dyck, divaguer, baguenauder au tournant d'une incidente, animer tout cela de sa ressemblance morale, et même de sa ressemblance physique, donner l'esor à une foule de petites phrases créées à l'image de leur inventeur, n'appuyer sur rien, et indiquer tout, raser d'une aile d'hirondelle la profonde horreur des mers, sans même se mouiller une plume, sans se douter des villes englouties sous l'hypocrisie des vagues ; fuir les rapports de commissaires-priseurs et les procès-verbaux à la mode, songer aux symphonies de Mozart, jamais à celle des fromages ; emporter un récit dans une alerte et ravissante course de chamois, ne fait pas cela qui veut, et à mon humble avis de poète, on ne le fait plus assez parmi nous.

Le conte, c'était la fantaisie de la prose. C'en était la gaie aventure, le joyeux hasard. Un conte, c'était toujours un peu écrit à la belle étoile. Les idées y passaient sur les mots à la manière des fées sur les folles herbes, sans les courber. C'était la vieille romance sans vocalises prétentieuses, sans ut dièze, c'était un cœur qui se mettait à chanter soudain, semblable à un rossignol sous la lune. C'était non plus l'emphase des grands habits de cour, roides et pesants, ni le torticolis des fraises espagnoles, ni la gêne des lourdes et monumentales coiffures ; c'était le charme, le laisser aller du déshabillé, des belles chevelures dénouées, errantes sur des épaules à peine couvertes, et sur une gorge qui rosit.

Max Waller est un de nos derniers conteurs. Comme les maîtres du genre, il a le mot vif, leste, qui saute aux yeux et à l'esprit, la phrase chatoyante et rapide, la cadence spirituelle et facile de la période. Le conte, c'est de la peinture à l'eau ; le roman, c'est de la peinture à l'huile. Max Waller est un aquarelliste de talent.

Il a le brio, l'improvisation, l'adjectif qui dessine, et, par dessus tout, l'élégance suprême, sans laquelle il n'est point de conteur.

Sa forme est personnelle jusqu'au bout des substantifs. Elle lui ressemble, non, elle est *lui*. Et il a déjà lâché à travers le monde littéraire pas mal de

phrases impertinentes et gaillardes, qui sont autant de petits Waller. Vous la voyez courir, cette phrase, là-bas ? Elle ne marche pas comme les autres : elle est chaussée de bottines en fer de lance, elle est vêtue d'un « complet » aux larges rayures, et coiffée d'un chapeau paradoxal. Tout le corps, svelte, déguingandé, élégamment bizarre, se fusèle et s'amincit à chaque mouvement, tourne, se plie, se redresse, pour se replier et se reredresser encore ! Que d'imprévu, de grâce et de malice dans les gestes, dans l'attitude, dans le pli que prennent les étoffes ! Il joue parfois au Funambule, au Blondin, mais c'est un Blondin aristocratisé, et qui, s'il se trouvait soudain à des hauteurs vertigineuses, sur une mince corde, au dessus d'une foule innombrable, n'aurait pas peur de choir, mais s'écrierait d'une voix perplexe : « Cette foule me paraît mêlée : je pourrais tomber sur quelqu'un qui ne m'a pas été présenté ! »

Il est vrai qu'il ne tombe jamais, ce qui simplifie la difficulté.

Dandy, Waller l'est assurément, mais d'un dandysme spécial, qui n'a pas encore trouvé d'historien. Que ce dandysme ait commencé par être physique, cela n'est douteux pour personne. Et peu à peu, l'art aidant, ce dandysme est monté jusqu'à la tête. Dandysme, bien entendu, et non dilettantisme, ce qui n'est pas la même chose. Renan est un dilettante, on a peine à se le figurer sous les espèces du dandy.

Dieu me préserve, et Brummel aussi, Monsieur le Trappiste, de vouloir chercher une définition du dandysme. Trouver, dans toutes les combinaisons de la vie, dans les aventures tragiques comme dans les algarades bouffonnes, dans les péripéties les plus invraisemblables comme dans les réalités les plus plates, à Paris aussi bien qu'à Tombouctou, à Athènes aussi bien qu'en Béotie, qu'on soit nabab ou paria, roi absolu ou concierge, trouver l'attitude qu'il faut, le mot qui convient, et l'inflexion juste, n'être jamais ni étonné, ni embarrassé, et surtout ne point le paraître, telle est peut-être l'essence du dandysme. Le dandysme est loin d'être une chose artificielle. C'est au contraire un retour au simple et au naturel. Nous avons tous dans le cœur, non pas un cochon, comme le prétend Préault, mais un dandy qui sommeille. Adam devait être dandy jusqu'à la pointe de la feuille de vigne. Mais nous sommes étrangement altérés par vingt siècles de préjugés, de lieux communs pour poètes, de billevesées de toute espèce, et nous ne pouvons plus nous retrouver. Nous jouons à Collin-Maillard avec nous-mêmes, sans nous en douter !

Ce dandysme-là, Waller le possède admirablement. Si quelque fleur de quatre-vingt-treize lui criait, comme dans *Greta Friedmann* : « Oh ! Toi ! on promènera ta tête au bout d'une pique ! » il répondrait avec Chastel : « Qu'on me laisse mon monocle et je m'en fiche ! »

Quand le dandy entre pour la première fois dans un salon, il a l'air d'être chez lui, et c'est le maître de la maison qui semble lui faire une visite !

Le dandysme n'exclut pas l'insolence, ni même ce qui chez un homme ordinaire serait de la grossièreté. Le duc de Beaufort, le roi de la Fronde, ne détestait pas la Halle aux poissons. Max Waller y passe quelquefois, mais sans en garder l'odeur.

Loin de jouer au tapissier, ce que J.-K. Huysmans lui-même n'a pas évité dans certains chapitres d'*A Rebours*, Waller a inventé pour les héroïnes de *Lysiane de Lysias* quelques ameublements raffinés et discrets qui démontrent la supériorité de son goût et l'éducation de ses yeux :

« Le boudoir de Christine était petit. Un large divan de satin vieil or sur lequel était jetée, à la moitié de la longueur, une épaisse peau d'ours noir dont la tête pendait à l'extrémité, en faisait, avec un secrétaire italien incrusté d'ivoire, deux pouffs de satin vieil or, un guéridon-trépiéd en bronze de Goultière, et deux Corot vaporeux suspendus aux murs tendus d'une étoffe sombre frappée de palmes vieil or, l'ornementation simple en même temps que sévère. »

Le dandysme de Max Waller serait impeccable, si... il y a deux si.

D'abord, son dandysme blasonne un peu trop. Que le gouvernement anoblisse M. Durand, c'est fort bien, mais il faut laisser cette besogne au gouvernement. La prose de *Lysiane de Lysias* est presque une savonnette à vilains. Tous les personnages ont la particule, ou, quand ils ne l'ont pas, ils se font Trappiste, comme vous, mon très cher frère, ce qui est chimérique au premier chef. Le dandysme de Waller n'a rien à voir avec l'aristocratie de race, tombée non pas en quenouille, mais en écurie, et se diminuerait à vouloir se confondre avec elle. Il est dandy sans tortil : c'est plus rare et plus personnel.

Ensuite, le dandysme de Waller n'a pas assez l'horreur de l'argot. Il dit : « je m'en fiche » au nez de la baronne de Silvère, et parle souvent comme une Muse... à Bibi. Ah ! fuyons l'argot, Monsieur le Trappiste, c'est le Volapük des ratés et des bohêmes, et il nous fait ressembler à cette princesse des *Contes de Perrault* dont la bouche exquise laissait tomber des grenouilles.

Ayons la pudeur de nos grenouilles !

Me voici au bout de mon rouleau, Monsieur le Trappiste. J'ai beaucoup parlé de Waller, et un peu moins de *Lysiane de Lysias*. Le meilleur éloge qu'on puisse faire d'un livre, c'est de pouvoir parler longuement de celui qui l'a écrit. Résumer *Lysiane de Lysias*, ou *Greta Friedmann*, ou

même *La Vie Bête* est d'ailleurs une entreprise vaine, et qui serait aussi ridicule que de vouloir sténographier le discours d'un monsieur qui passerait sur le boulevard en vélocipède!

ALBERT GIRAUD.

Bruxelles, le 30 novembre 1885.

LES SOIRS

PRINTEMPS

*Dans la clarté du bleu fumoir oriental,
Les papillons du gaz, parmi les fleurs des lustres
Et les lacs des miroirs et les joncs des balustres,
Réalisent, ce soir, un printemps de métal.*

*Les girandoles d'or autour de fins treillages
Tressent en verts rinceaux leur sillage changeant,
Un jet d'eau lève un brusque et clair désir d'argent
Vers le plafond, astré de vols et de feuillages.*

*Le carreau net et lisse et de clous parsemé,
— Marguerites d'acier, renoncules de cuivre —
Paraît un boulingrin tout persillé du givre
Que les matins frileux sèment au mois de Mai.*

*L'éclat soudain et cru d'une massive aiguière
Attire l'œil et luit sur un trépied nitreux,
Tandis qu'aux quatre coins se répondent entre eux
D'énormes réflecteurs, échos de la lumière.*

LES CORNEILLES

*Le plumage, lustré de satins et de moires,
Les corneilles, oiseaux placides et dolents,
Parmi les champs d'hiver, que la neige a fait blancs,
Apparaissent ainsi que des floraisons noires.*

*L'une marque les longs rameaux d'un chêne ami;
Elle est penchée au bout d'une branche tordue,*

*Et, fleur d'encre, gémit une plainte entendue
Par le tranquille écho d'un village endormi.*

*Une autre est là, plus loin, pleurarde et solitaire,
Sur un tertre maussade et bas comme un tombeau,
Et longuement elle rêve en ce coin rongé d'eau,
Fleur tombale d'un mort qui dormirait sous terre.*

*Une autre encor, les yeux fixes et vigilants,
Hiératiquement sur un pignon placée,
Reste à l'écart et meurt, vieille et paralysée,
Plante hiéroglyphique en fleur depuis mille ans.*

*Le plumage, lustré de satins et de moires,
Les corneilles, oiseaux placides et dolents,
Parmi les champs d'hiver, que la neige a fait blancs,
Apparaissent ainsi que des floraisons noires.*

LES BRUMES

*Brumes mornes d'hiver, mélancoliquement
Et douloureusement roulez sur mes pensées
Et sur mon cœur, vos longs linceuls d'enterrement
Et de rameaux défunts et de feuilles froissées
Et livides, tandis qu'au loin, vers l'horizon,
Sous l'ouatement mouillé de la plaine dormante,
Parmi les échos sourds et souffreteux, le son
D'un angelus lassé se perd et se lamente
Encore et va mourir dans le vide du soir,
Si seul, si pauvre et si craintif, qu'une corneille,
Blottie entre les vieux arceaux de son voussoir,
A l'entendre gémir et sangloter, s'éveille
Et doucement répond et se plaint à son tour
A travers le silence entier que l'heure apporte,
Et tout à coup se tait, croyant que dans la tour
L'agonie est éteinte et que la cloche est morte.*

LE GEL

*Sous le fuligineux étain d'un ciel d'hiver,
Le froid gerce le sol des plaines assoupies,
La neige stage aux flancs rapés d'un talus vert
Et par le vide entier grincent les vols des pies.*

*Avec leurs fins rameaux en serres de harpies,
De noirs taillis méchants s'acharnent à griffer,
Un tas de feuilles d'or pourrissent en charpies;
On s'imagine entendre au loin casser du fer.*

*C'est l'infini du gel cruel, il incarçère
Notre âme en son étau comme un acier qui serre,
Tandis qu'avec un dur et sec et faux accord*

*Une cloche de bourg voisin dit sa complainte,
Martèle obstinément l'âpre silence — et tinte
Que dans le soir, là-bas, on met en terre un mort.*

LE PARC

*Dans le rouge et sanglant décor, sur fond de soir,
Le parc royal se meurt de phtisie automnale,
Son haut donjon usé, de forme octogonale,
Trempe ses moellons verts au fond du vivier noir;*

*Et deux hérons, le corps plus svelte qu'une gaine,
Hissés sur une patte au bord des roseaux droits,
Clament peureusement des cris grêles et froids
Qui font frémir les eaux d'un court frisson d'ébène;*

*Et deux grands lévriers fraternels et plaintifs,
Des taches de feu d'or marbrant leurs robes blanches,
Le museau fin, la queue en repli sous les hanches,
Poussent vers les échos des aboiements chétifs;*

*Le toit ferré d'épis tombe, la tour s'éraïlle.
Oh! ces clameurs, oh! ces abois inconsolés,*

*Aux pieds des blasons morts et des créneaux raclés,
Vers un lointain couchant de gloire et de bataille!*

LE FRONT DU SOIR

*Coiffé d'un grand soleil de cuivre et de vieil or,
Implacable, tandis que les trainants nuages
Changeaient à son aspect le cours de leurs voyages,
Le front du soir montait dans un horizon mort.*

*Un lumineux et dur orgueil vêtait les choses
Que ce front triomphal ardaït de ses reflets,
Et tout un orient d'azur et de palais
Pour l'encadrer sortait des lointains grandioses.*

*Les arbres noirs criblaient de leurs branches les airs,
Le sol, où s'étendaient les mares et les flaques,
Suait des feux, — l'ébène et la pourpre et les laques
Des eaux mortes luisaient ténébreusement clairs.*

*Les lacs, les bois, les fleurs, les pacages, les herbes
Souffraient, quoique dorés, du faste aérien,
Un vent impérieux qui ne remuait rien,
Un vent cruel mordait les champs, mordait les gerbes.*

*Le fleuve atténuait son murmure marin
Et stagnait, tacheté de cinabre et de bile :
Autour de je ne sais quelle peur immobile,
L'espace entier faisait un silence d'airain.*

*Seuls volaient vers ce front, les ailes batailleuses,
Et ricanant ensemble et criant et grinçant,
De nocturnes corbeaux, dont les vols, se croisant,
Le signaient méchamment de grandes croix railleuses.*

EMILE VERHAEREN.

M. ERNEST RENAN

I



Renan est enfin parvenu à s'insinuer dans la gloire ! Il y a dix ans, quelques dilettantes seulement sirotaient ses livres. La lecture en était exquise ; les idées molles, émoussées, les phrases polies, chatoyantes. L'universalité de sa pensée ouvrait des horizons roses aux intelligences fines. Jamais, dans aucune littérature, on n'avait vu un écrivain aussi souple, aussi tolérant, plus compréhensif, d'un éclectisme à la fois si large et si délicat. Les partis le déchirèrent bien un peu, mais il n'eut, en somme, contre lui que des haines de sectaires. Depuis, sa renommée n'a fait que grandir. Parmi les esprits affinés, d'excellents critiques ont célébré ses louanges, et, à propos de son dernier drame, il n'est pas, en France, de feuille à un sou, qui n'ait discuté longuement ce qu'on appelle sa philosophie.

Mais cet encens n'est pas nécessaire à l'androïde de la morale. Depuis longtemps, comme une jolie femme, il s'est mis en frais de coquetteries envers les autres, et, plus encore, envers lui-même. A force de se mirer, il a appris à faire des poses, et connaissant les poses, il est devenu acteur. Un public est venu tout aussitôt, qui l'a trouvé très fort et qui l'a applaudi. Ah ! tout le monde s'y est laissé prendre. Il avait dans la voix des séductions nouvelles, si caressantes qu'à les écouter on se pâmait d'aise. Son visage souriait si onctueusement, ses mains blanches étaient si pleines de pardons, ses yeux si dolents d'indulgence, qu'on trouvait unanimement qu'il jouait les christ mieux que le Christ.

Et, en effet, M. Renan se présente à nous comme le Messie des temps démocratiques. S'il ne l'a pas dit, il l'a laissé penser et il l'insinue jusque dans ses points d'exclamations. Un sculpteur qui voudrait faire sa statue ne pourrait mieux le représenter que sous les traits de la Justice, les yeux bandés, avec la balance, mais sans le glaive.

Au fond, il n'a eu qu'un désir, qu'une ambition, qu'un mobile : plaire. Il ne s'est pas imposé par la puissance d'une volonté supérieure, mais par d'adroites caresses données à tout venant. Il a ronronné dans tous les coins, et lissé les poils de sa robe à toutes les jupes. Il s'est trouvé beau, et l'on n'y a pas contredit, car il est beau réellement d'une beauté particulière, fine, fade, maquillée généreusement. Ses mains, longtemps exercées, ont

acquis une dextérité merveilleuse dans le maniement de toutes choses, et cet athénien de Paris a puisé avec des adresses de grec dans tous les coffrets allemands. Il en a tiré de lourdes pierreries, d'une richesse royale, qu'il a taillées délicatement, qu'il a allégées et dont il a éteint, jusqu'à la douceur, les troublants reflets. Son rôle a été ainsi de tout effacer. Il n'a jamais eu ni un amour, ni une haine, ni une passion, ni un vice, ni une foi, ni une souffrance, ni une larme, ni un rire, — rien que des poses, avec le même éternel sourire de contenance. Il a l'âme châtrée et l'esprit châtré. Ce n'est pas un homme, et ce n'est pas une femme. C'est un réflecteur qui vacille, ou un transparent au travers duquel les choses apparaissent dans un jour d'une pâleur charmante.

Personne n'a, comme lui, réussi les trompe-l'œil, plus savamment combiné les effets, mieux soigné les premiers plans pour déguiser le fond. Il l'avoue : « J'ai écrit mon article *Mode expérimental en religion* avec la persuasion que personne ne le lirait en France, il en résulte qu'il fut *plus gaillardement enlevé* que la plupart de ceux que l'on écrit *en vue d'un public connu d'avance*. Que d'adresse ! A la première impression cependant, on se laisse aller naïvement au charme ; à la seconde impression, on doute ; à la troisième, on s'enhardit d'instinct à souffler sur cette lumière tremblante, et l'on a quelque étonnement de la voir s'éteindre aussitôt. Le prisme ayant disparu, il ne reste plus que le comédien, sans l'optique grandissante de la scène, et de son art consommé n'apparaissent plus que les ficelles.

Le petit séminariste, naguère si discret, si recueilli dans sa cellule de Saint-Sulpice, a perdu la tête le jour où il s'est échappé dans la vie. Hermaphrodite d'esprit, il lui manquait un levier pour vaincre, et en quittant l'existence religieuse il ne s'est pas circoncis. Sa douceur, sa réserve primitive lui valurent des sympathies, et, par réaction contre la sécheresse théologique, il inclina vers les doctrines libérales.

M. Renan avait vécu dans un monde trop désintéressé pour accepter ces doctrines à la façon du vulgaire. Il les épura, ne repoussant aucune des grandes forces qui trouvaient leur impulsion dans une tradition séculaire. Il voulut donner à ce libéralisme le glorieux appareil des anciens régimes si absurdes et si injustes en apparence et dont les résultats étaient néanmoins si merveilleux, si rehaussants pour l'amour-propre humain. La base, mais la base seule, lui semblait injurieuse pour la raison, contradictoire avec le bon sens, et il se mit à la saper sans se dire que ces « préjugés » ouvrant la porte toute large à l'héroïsme, étaient d'incomparables stimulants pour la valeur individuelle. Et puis ces « préjugés » auxquels il donne le

baiser de Judas sont, au demeurant, la formule naïve d'une poussée instinctive et naturelle, très supérieure à la raison boîteuse des philosophes modernes. Ils ne s'harmonisent guère avec la logique de notre entendement, mais comme l'a dit Tourgueneff : « La nature ne se plie pas à notre logique humaine, elle a la sienne que nous ne comprenons pas, que nous ne reconnaissons pas, jusqu'à ce que nous en soyons écrasés comme par une roue. »

La vérité, c'est que M. Renan voulait innover pour la gloire d'innover. Son cas est un peu celui de Luther. Il s'est dévêtu de sa robe de néophyte par vanité. D'ailleurs, il n'a jamais été qu'un mauvais séminariste, tout à la fois parce qu'il était trop intelligent et pas assez. Il n'avait pas la suprême intelligence, ne s'arrêtant pas à la misère des surfaces, faite de dédain, de désenchantement, de mépris indulgent qui sait et qui se tait. Il a trop bavardé pour tout le monde et pas suffisamment pour ses pairs qui s'entendent à mi-voix, à mystère.

Frotté d'idéal pendant sa jeunesse, sa curiosité a été portée vers les choses religieuses. Son esprit foncièrement latin, qu'il manifeste par une langue claire, chaude, lumineuse comme un ciel de Midi, n'était pas fait pour comprendre jusque dans son âme une religion avant tout germanique. Logiquement, il devait déterminer, dans son *Histoire des origines du christianisme*, la base de la foi chrétienne comme étant orientale et sémitique. Mais que reste-t-il de cette base ? Les Barbares, en créant le gothique, c'est-à-dire l'expression la plus accentuée du principe chrétien, ont-ils copié cet art sur les inspirations latines ?

Plus tard il l'a reconnu à demi, mais il ne l'a jamais profondément pu comprendre. C'est un religieux à la mode d'Orient, fait pour l'apostolat extérieur, tout en dehors, expansif, avec des paroles claires et brillantes qui abusent et ne persuadent pas. Il est de Bretagne peut-être, tout en dessous, vers la Gascogne où l'habile Phénicie semble avoir pénétré. Il a dit des Bretons, n'osant le dire de lui-même, qu'ils ont des natures peu expansives et que « ces natures sont presque toujours celles qui sentent avec le plus de profondeur ». Il aura été l'exception qui confirme la règle, car personne n'a davantage abusé de l'expansion. Il a ouvert à tous son âme sous un jour préparé. Il en a dit tous les secrets avouables et favorables. Il a défendu ses ouvrages à coup de longues préfaces, comme s'il avait besoin de s'expliquer, de se justifier, comme s'il avait la peur vague des réfutations qu'il sentait sourdre chez les esprits prochains.

Par dessus tout, on le sent malade d'une vanité malade comme celle de Rousseau et qui l'a dévoyé du chemin conduisant au génie où le sort l'avait

placé. Il s'est blanchi les mains de délicatesse, mais ses mains ne sont pas fières. On les a surprises s'égarant dans les urnes politiques. A-t-on vu les esprits de son rang : les Taine, les Baudelaire courir la banlieue de Paris pour gagner des électeurs? Pourtant M. Taine a quelque droit au gouvernement d'une nation, car il a su parfaitement gouverner son esprit, et Baudelaire eût été d'une diplomatie dangereuse pour déjouer les calculs hostiles. Ni l'un ni l'autre ne sont descendus dans une arène livrée, de par le suffrage, à des hôtes si étranges que, s'ils avaient un Bismarck pour les relever, ils le frapperaient de déchéance à la moindre manifestation de génie. Les esprits vraiment élevés de ce temps ont préféré travailler dans le livre que de se commettre avec des législateurs de bas-étage et, de là, ils attendent qu'un flot vienne nettoyer les étables où la France a mis ses gouvernants. M. de Bismarck, qui a des actes si forts et des paroles si rares, comme il sied aux hommes de direction, se fût diverti de M. Renan homme d'Etat. On eût vu la tribune transformée en prêche. On y eût recommandé la vertu avec modération, le courage avec pondération, l'injustice même, un tout petit peu d'injustice en guise de contre-poids, l'amour comme nécessité et Fénélon dans sa tombe aurait connu le bonheur de Pygmalion animant Galathée, en voyant Télémaque pour de vrai régner sur un grand peuple.

L'auteur de *Caliban*, qui sait tant de choses, ne savait-il pas que ses qualités raffinées sont précisément celles que le populaire apprécie le moins? Lui, l'esprit byzantin, ignore-t-il combien Byzance est sceptique et combien les pontifes la gênent? Après son échec, la grande flamme de l'orgueil et de la fierté n'a pas jailli dans son cœur. Il a continué son rôle d'apôtre de la morale civile, il s'est obstiné à sermonner la France gouailleuse, oubliant son dédain facile et son ironie affichée. Car il a toujours été ironique et dédaigneux superficiellement. De même qu'il n'a jamais laissé aux autres le soin de dire ses mérites en les proclamant bien haut dans ses écrits, de même a-t-il commis ce non-sens de constater lui-même son ironie.

Etant d'une autre race, supérieure à la commune humanité, il est descendu jusqu'à elle pour lui montrer, comme un marchand maladroit, des bijoux dont elle ne peut comprendre ni estimer le prix. Au fond, c'est parce qu'il ne résistait pas à l'envie de montrer ses richesses et qu'à ses yeux toute foule est bonne pour ses parades.

Quand il a subi de ces revers, inévitables à quiconque dépasse le niveau, au lieu de se renfermer dans un mépris discret, il a gémi dans toutes les feuilles de France et d'Allemagne. Le jour où il a dû quitter la chaire de

professeur qu'il occupait si brillamment, il s'est plaint en de longues lettres publiques. Les palmes que l'Académie lui a offertes, il les a payées par de petites complaisances oratoires, où il a célébré tout ce que l'on a voulu, même le lieu-commun du chauvinisme. Dans son dernier discours académique, en recevant M. de Lesseps, il a enfin flatté son temps en trouvant des atténuantes à sa médiocrité.

Oui, en plein Institut de France, M. Ernest Renan a dit qu'il était absurde de se plaindre de la médiocrité environnante, qu'elle ne datait pas d'aujourd'hui. Dans la bouche de cet homme compréhensif, cette parole de condescendance est presque une malhonnêteté. Tout le monde sait, en effet, que tous les temps connurent des médiocres. Mais tout le monde ne sait pas que la seule différence au détriment de notre siècle consiste dans le fait que les médiocres étaient autrefois au second rang, tandis qu'ils se haussent aujourd'hui au premier, annihilant, mettant dans l'ombre toutes les vraies valeurs d'épée, de robe ou de plume. L'académicien savait cela, seulement il ne l'a pas voulu dire, parce qu'il eût ainsi gâté un compliment.

II

Comme philosophe, M. Renan a construit ingénieusement, mais sans génie, d'innombrables hypothèses. Ses probabilités sont incalculables. Il est le Jules Verne de la philosophie. Comme ce dernier, il a amusé les petits probabilistes par des calculs qui conduisent tout droit dans la lune. De même que Jules Verne, et avec une égale sûreté, il a démontré en philosophie que telle quantité de poudre pouvant lancer un projectile à telle distance, il suffisait, pour qu'il n'y eût plus de distance infranchissable, de mesurer la quantité de poudre à n'importe quelle étendue. Grâce à ce moyen, on bombardera Mars lui-même dans sa planète.

M. Renan réalisera ces prodiges en oubliant qu'il y a quelque part un grand fumiste qui se joue de nous et qui fera crouler d'un souffle facile tous ses châteaux de cartes. S'est-il jamais dit, lui qui a poussé si loin les hypothèses, que le dernier mot de la science pourrait bien être la reconnaissance faite par elle-même de son inutilité ? Au bout de ses déductions il y a peut-être une nuit profonde, et s'il n'y a pas la nuit, tant pis ! elle nous est aussi nécessaire que le jour. C'est ce qu'il confesse d'ailleurs lui-même lorsqu'il écrit : « Les planètes mortes sont peut-être celles où la critique a tué les ruses de la nature. »

Les probabilités du philosophe ont abouti à la théorie de la supériorité de quelques savants, taillés à son image, défiés par eux-mêmes et tenant

entre leurs mains, par des procédés scientifiques, les destinées du monde Dieu, César et le peuple, ces trois autorités naturelles s'adjoignant le pédant. La société transformée en un vaste séminaire dont M. Renan serait le recteur !

Fourrier rêvait pour son phalanstère le libre essor des passions bonnes et mauvaises, pour cette haute raison philosophique que les bonnes sont dépendantes des mauvaises. M. Renan rêve, lui, une sorte d'hypocrisie universelle, la prédominance des sentiments moyens et des vertus moyennes.

Pour tenir le frein, il a imaginé, comme la Révolution l'avait fait, un culte avec une déesse, la Raison, non plus farouche et populaire, mais enguirlandée et parée avec toutes les défroques volées aux héroïnes de la foi. Personnifiant la Sagesse, la Morale et la Justice cette idole aurait reçu l'encens des disciples chantant les cantiques sacrés inspirés par le maître. L'exaltation aurait été réglée à une température d'une modération exquise. On eût rédigé le catéchisme d'après les données de la civilité puérile et honnête et la base de cette religion nouvelle eût été cette chose petite : la politesse qui est au fond la seule innovation religieuse de l'auteur de *Marc-Aurèle*.

Il est fatal, sans doute, et dans l'ordre des choses, qu'il naisse à certaines époques des candidats à la divinité. Après Rousseau est venu Robespierre, après Robespierre est venu Renan. Le premier était un sauvage, le deuxième un malappris, le troisième un policé. Tous les trois ont été les tenanciers des nymphes Raison, seulement, dans la nymphée du dernier, il y a des dorures, des soies, des parfums et des jeux de glaces combinés où de faux lointains font illusion.

M. Renan a aussi fabriqué un Dieu que, par une pensée vraiment neuve, il nomme l'Idéal. Cet idéal, tout homme le porte en soi, et, il l'affirme, les religions n'y sont pour rien, sauf cependant la sienne qui est de première marque, du bon coin et défie la concurrence. Quand les peuples seront régénérés, grâce à ses procédés de morale, c'est à lui qu'on le devra tout simplement. Et si le préjugé déiste est indéracinable, eh bien ! il est prêt à se sacrifier en prenant sur les autels la place des Jéhovah passés de mode.

Ceci n'est nullement une hyperbole. Dès sa première œuvre, il a travaillé à sa déification. Il a écrit la *Vie de Jésus*, en faisant très clairement entendre qu'il était d'une autre force ; il a fait une longue apologie de Marc-Aurèle, le sage, non d'après nature, mais d'après lui-même ; il a parlé des apôtres, à la suite desquels il pourrait sans conteste prendre le numéro treize bis, pour opposer ses mérites à leurs vertus : avec Cakya-Mouni et

Galilée les rapprochements s'imposent; il vient de créer dans le *Prêtre de Nemi*, dont je parlerai plus loin et qui de son vrai nom s'appelle Ernest Renan, le personnage d'Antistius « homme éclairé (comme lui) voulant corriger une vieille religion absurde ». Il a enfin, en de belles pages, dit tout le bien qu'il pensait de sa personne en traçant le portrait de François d'Assise. La transparence y est fort sensible; toutes les phrases sont à double personnage, pleines d'allusions, de fumée d'encens, de caresses voluptueusement données et voluptueusement reçues.

Il écrit :

« François d'Assise est un chrétien sans doute, mais son genre de piété vient uniquement de lui-même. (Sous entendez : comme moi). Il est probable qu'en France il eût été accusé de quelque hérésie (comme moi). Il n'était ni prêtre ni théologien, il était très détaché du culte des saints, sans se l'avouer, il se sentait leur égal (comme moi). Ce qui le distingue, c'est sa complète originalité (comme moi). Sa lucidité était sans égale (de même que la mienne). Il n'a rien de contraint à la façon de Port-Royal et des mystiques de l'école du XVII^e siècle, rien d'exagéré, de frénétique à la façon des Espagnols. (C'est aussi mon cas). Il a été le seul parfait chrétien (comme moi de plus en plus) »...

Et le portrait, continue en tous points ressemblant. C'est de la grande réclame, joliment écrite, et qui, pour être dépourvue de grossier américanisme, n'en a qu'un effet plus certain.

Non, l'auteur de *Caliban* n'a rien de *frénétique, d'exagéré*, il ne conçoit pas la divinité comme Baudelaire concevait l'idéal :

« Ce ne seront jamais ces beautés de vignettes

.....
« Qui sauront satisfaire un cœur comme le mien. »

disait-il dédaigneusement. Pour assouvir son rêve il lui aurait fallu :

« Des appas façonnés aux bouches des Titans! »

M. Renan a de moindres désirs. « Ma dernière ambition sera satisfaite, écrit-il petitement, si je peux entrer à l'église, après ma mort, sous la forme d'un petit in-18, relié en maroquin noir, tenu entre les doigts effilés d'une main finement gantée ». C'est charmant. Un philosophe a dit que Dieu avait placé la femme sur la terre pour que l'homme ne fit pas de trop grandes choses. M. Renan est la preuve de cet axiome. Vraiment, ce rédempteur à l'usage des dames, cet idéaliste qui célèbre à chaque page la religion naturelle de son âme, est religieux à la façon dont M^{me} Juseur, de *Pot-Bouille*, est amoureuse : pour le pelotage.

Certes, et malgré tout, c'est un esprit supérieur : parmi les maîtres, il est le petit-maître. Sa délicate et neuve conception de la morale, toute mondaine, est, par où qu'on la prenne, un rapetissement du beau au joli. Son aristocratie est de demi-teinte, d'une nuance exquisement fine, mais elle n'a que ce mode d'expression. Il y manque de la superbe, de l'allure et de la puissance. Si elle est caressante, ce n'est pas à la façon des lions qui, rentrant leurs griffes, se détendent avec la grâce souveraine de la force. Sa réserve n'est qu'une abdication forcée, son goût, parfois si admirablement pur, a des écarts où toutes ses qualités sombrent ; ses contradictions ne sont pas, comme chez M. Taine, des manifestations éruptives de la vie, de l'énergie individuelle qui brisent violemment la trame toujours fragile de toute logique et de tout système. Mieux que tout autre, il a vu les ensembles, mais les idées qui se pressent dans son esprit avec une abondance merveilleuse se sont déroulées sous lui comme des vagues et, mollement, sensuellement il s'est laissé bercé sur leur croupe ondulante, les yeux perdus dans le chaos.

Nature souple, remarquablement malléable, il n'a accusé ni un effort, ni une résistance, le flot l'a porté sans qu'il ait tenté de couper le flot. Il n'a pas développé ses qualités, elles lui sont innées charmantes, sérieuses, rares. Sa dernière œuvre ne contient ni plus ni moins de grâces que sa première. En résumé, il n'a rien fait de lui-même, rien conquis, rien acquis. Sa large exposition d'idées contradictoires, d'arguments opposés, affirmatifs puis négatifs, si hardie, si moderne, n'est pas comme chez d'autres une progression régulière vers un goût plus solide, vers une exigence qui peu à peu s'épure. Ce n'est pas un tempérament sélectif. Il est bien né, c'est tout ce que l'on peut en dire, et il mourra mal, inévitablement.

III

Le *Prêtre de Nemi* est l'œuvre où M. Ernest Renan synthétise toutes ses antithèses. Elle est faite sous forme de drame, à la façon, nous dit l'auteur, de Shakespeare, sans couleur locale et de psychologie absolue, comme dans *Jules César*. Bien que ce parallèle soit fort injuste, nous insisterons à peine.

Aucun drame de Shakespeare ne nous paraît renfermer qu'une seule notation. Un élément principal y prédomine, mais sans exclure les autres, c'est-à-dire que les personnages y vivent de la double vie morale et animale. On peut même constater en passant que le poète anglais n'a pas eu besoin d'attendre les naturalistes modernes pour révéler au monde cette

vérité connue des premières générations humaines : que le fils tient du père et l'homme du milieu. Au temps de l'auteur d'*Othello*, on ne spécialisait pas. Il n'y avait pas des écrivains psychologues et des écrivains physiologistes, il y avait des écrivains, simplement, qui embrassaient l'universalité des choses. Il est vrai que notre degré de suprême civilisation n'était pas atteint. Baudelaire ne s'est pas trompé lorsqu'il a écrit ; « Par nature, par nécessité même, le sauvage est encyclopédique, tandis que l'homme civilisé se trouve confiné dans les régions infiniment petites de la spécialité. »

Le drame de M. Renan est le drame d'un spécialiste en philosophie. Shakespeare a aussi écrit des drames dont on peut dire qu'ils sont philosophiques. Seulement sa philosophie découle de la manière d'être des personnages, tandis que dans *le Prêtre de Nemi* les personnages sortent de la pensée d'un philosophe. C'est dire que les premiers sont des êtres vivants, et les seconds de simples porte-paroles fabriqués pour soutenir une thèse. Dans Shakespeare il n'y a pas de thèse, le dramaturge est supérieur à ses héros, et ce n'est pas le but en vue duquel ils agissent qui le préoccupe, mais uniquement le pittoresque ou le pathétique de leurs agissements. Ainsi, dans *Jules César* on ne voit ni prophéties, ni objurgations, ni visées enseignatoires écrites pour la moralisation du peuple anglais. Ce qu'on y trouve de plus sensible, c'est un haut mépris enveloppant tous les sujets qui, placés à peu près au même plan, accusent une même somme de vertus et de défauts bien humains. Ce sont tous des « gens honorables », comme dit ironiquement Marc Antoine, et Antoine lui-même est « honorable ».

Dans *le Prêtre de Nemi*, qui paraît calqué sur *Jules César*, les héros sont des coquins, sauf un seul, Antistius, *aliàs* Ernest Renan, homme « honorable » lui aussi, qui objurgue, prophétise, sermonne et veut bien mourir pour sauver sa patrie.

La scène se passe à Albe-la-Longue, autrement dit Paris, ville où règne le gâchis politique, et située non loin de Rome, autrement dit l'Allemagne.

Les rôles pourraient être distribués comme suit :

ANTISTIUS, prêtre de Nemi	MM. ERNEST RENAN, de l'Académie française.
MÉTIUS, chef des patriciens	DE LA ROCHEFOUCAULD BISACCIA.
LIBERALIS, chef de la bourgeoisie éclairée	JULES BRISSON.
CÉTHÉGUS, chef des démagogues	GEORGES CLÉMENCEAU
CARMENTA, Sibylle	L'oracle de M. Renan et représentant socialement la femme.

Plus des rôles secondaires personnifiant le bourgeois, le soldat et l'ouvrier.

(La suite au prochain numéro.)

FRANCIS NAUTET.

LE VIEUX STEEN

*Triste, se regardant mourir dans la rivière,
Où s'ouvrent à demi des yeux verts et glacés,
L'ancien Steen agonise, et ses pignons lassés
Sous les baisers du soir tremblent dans la lumière.*

*Rose mystérieuse et pâle, une verrière
Songe aux rayons en fleurs des soleils trépassés,
Et le fier souvenir des grands cœurs éclipsés
Sanglote vaguement dans l'âme de la pierre.*

*Au fond des caveaux sourds, pleins d'ombre et de regrets,
Murmurent on ne sait quels tragiques secrets
A jamais endormis sous les dalles funèbres ;*

*Et la lourde terreur des arceaux vermoulus
Ecoute longuement les siècles révolus
Se parler à voix basse au milieu des ténèbres.*

ALBERT GIRAUD.

LA MORT DE MIETTE STEPHEN

I



*J*eu-di 3 heures. — « Le docteur vient de venir, Miette est très mal. »

Vendredi matin. — « Miette est plus calme; Elle te demande. »

Jane, en rentrant, revoit ces deux dépêches chiffonnées sur la table; elle n'en relit pas les mots qu'elle sait par cœur; elle les repense et ressent l'impression de ces deux coups mats qui lui ont laissé comme des caillots de sang à la gorge. Elle vient de porter des fleurs à Miette. D'avoir un peu pleuré en cachette, elle a le cœur moins gros et les nerfs détendus. C'est la fin d'une intense journée d'été, sombrant dans un parfum de sève

qui monte de la terre. Sa chambre ouverte lui paraît agrandie et vide comme si l'on venait d'en emporter un cercueil. Des roses s'effeuillent sur la cheminée, elle en prend les pétales par poignées et se met à en aspirer l'odeur au creux de ses mains jointes, tandis qu'accoudée à la fenêtre, elle sent fondre le jour. Des enfants jouent dans la rue ; des trams chargés de monde et de fleurs, au retour du Bois, descendent joyeusement l'avenue suivant, dans un léger mouvement de tangage, le trot de leurs chevaux ; le regard au loin, elle écoute cette vie lourde s'anéantir, cette coulée de bruit et de lumière, s'en aller goutte à goutte vers les nuages épais du couchant, comme si le soleil, pour elle, ne devait plus jamais remonter ; mais lorsque à la nuit pleine elle revient chez Miette, un pressentiment alentit son allure ; la main au bouton du timbre, elle hésite à entrer et monte lentement en retenant son haleine ; les marches crient sous ses pas... — On n'a laissé que deux personnes dans la petite chambre de la malade, afin que les vivants ne prennent pas le peu d'air qui doit prolonger son agonie. La mère et les amies de Miette sont au salon, tranquilles, assises en rond, sans parler presque, gardant l'air guindé de personnes qui attendent ; son entrée n'amène aucun mouvement aux physionomies ; M^{me} Stephen, une petite femme bourgeoise, très courte de corps et d'esprit, à la figure indifférente dont les bouffées de larmes sèchent brusquement, lui prend les mains : « Comme c'est gentil à vous d'être revenue quand il fait si bon pour se promener. » « Il fait étouffant, ajoute quelqu'un, je crois que nous aurons de l'orage. » Et cela dit à mi-voix dans une pénombre où l'on distingue mal les visages, tous retombent à fixer la tache de lumière qui vacille au plancher.

Jane sent sa gorge se gonfler, du brûlant lui monter sous les yeux ; dans un sanglot qui lui tremble aux lèvres, elle balbutie : « Madame ne pourrai-je donc pas la revoir !... » Une jeune femme entre précipitamment : « De l'air » dit-elle, d'une voix angoissée, et court à la fenêtre qu'elle ouvre au large ; à ce moment un éclair passe au fond du ciel ; M^{me} Stephen fait un signe de croix, et Jane repart sans avoir pu embrasser Miette, et, de la rue, elle se retourne pour regarder la fenêtre éclairée, derrière laquelle remuent des ombres.

L'orage roule aux lointains de la nuit ; des gouttes de pluie chaude s'écrasent aux dalles des trottoirs. Elle se retourne encore, deux, trois fois, puis une dernière... elle repart, emportant au souvenir l'image de cette agonie qu'elle n'a pas vue et à laquelle s'attache pendant toute une nuit d'insomnie, sa pensée fixe comme une pensée de folle ; et le lendemain Jane *sait* que Miette est morte quand on lui apporte cette dépêche à son lever :

« Tout fini, deux heures ».

Il en est huit.

II

Elle ne pleure pas ; assise au bord de son lit, tandis que tombent lentement les huit coups de l'heure, elle répète mentalement la phrase de la dépêche. Elle se dit à voix haute : *Miette et morte*, puis elle essaie de comprendre. Elle écoute le timbre étrange de sa voix, fait sonner un à un ces trois mots sans signification pour elle : *Miette et morte* et s'approchant de son miroir, elle se met à sourire en voyant la coiffure drôle que cette nuit lui a faite.

Elle retourne chez les Stephen comme tous les jours et remarque, en y arrivant, que la façade est encore toute jaune des averses de la nuit. Les stores sont baissés ; en bas, les volets clos ; des coups de sonnette sans relâche amènent des personnes d'allure affairée, qui s'enfoncent par l'entrebaillement de la porte dans un intérieur sombre et dans la maison, elles vont, viennent de ce va et vient hâtif, éperdu, qui prépare une cérémonie. Du froid moral enveloppe les physionomies, les voix, les gestes ; les physionomies ternes, les voix sourdes, les gestes mystérieux d'une sorte de recueillement. Derrière une porte, Jane entend des sanglots ; quelqu'un vient à elle, lui tend une poignée de mains comprimée d'un long regard. Alors, seulement, à la tiédeur de cette étreinte, son impressionnabilité paralysée se réveille ; elle conçoit la réalité, tout à coup, elle comprend le sens horriblement triste de cette phrase : *Miette et morte* et laissant peser sa main dans la main qui la presse, elle pleure à chaudes larmes.

— Jane, je vous en prie, pour sa mère ?

Au même instant la porte s'ouvre. Jane veut entrer, mais elle s'arrête une seconde, à retenir ses larmes et la main appuyée au cœur qui lui palpite affreusement...

La chambre est obscure, pailletée de quelques flammes jaunes de cierges ; deux personnes au pied du lit, une troisième, une femme, noire, encapuchonnée, écrasée à genoux et puis le corps, dont les paupières s'abaissent. La bouche vide de souffle, qui demande pitié, la demande pour ceux qui pleurent et les lèvres aphones essaient de leur sourire de cette expression défigurée de vie que gardent un instant ceux qui viennent de mourir (1).

(A continuer).

HENRY MAUBEL.

(1) Extrait des *Croquis funèbres*, un volume en préparation.

VERS

I

A MONSIEUR GEORGES GAUTIER.

*Les soirs de belles confidences,
Vous avoir chanté, quel regret !
Cythère la folle et ces danses
En ces charmilles de Lancret ;*

*Les oublier, mon cœur, vraiment
Comme flûtes et virginales,
O si douces au firmament,
Toutes ces plaintes virginales,*

*D'être en ces préles ruisselet
Où boivent agnelles des prés,
Et tout ce gothique volet,
De longs soirs en brumes navrées,*

*Et d'être l'enfant que l'on veille,
C'était si lent, et l'attiédi,
Comme une fluide merveille,
D'un beau songe d'après-midi.*

II

A MONSIEUR GEORGES MESDAG.

*Les femmes, les aimer, plaintives pour le mal,
Et ce rêve d'aimer en leur âme soi-même,
Tant, cette vie, aimer, c'est soi-même qu'on aime ?
Signe de croix, et crains les fleurs, ô Parsifal !*

*Signe de croix ; et tout est vague et tout a fui,
Et le doux vide en cette plaine de mensonge
Où ces parfums encor de jeunes fleurs en songe,
Les ailes de vertige et des roses d'ennui !*

*Les femmes, les aimer? Et cette candeur fraîche
D'être l'enfant Jésus endormi dans la crèche,
La Vierge est là, les vieux bergers, l'étoile aussi,*

*Et tout ce joliet des naïves images,
L'âne, le bœuf, et saint Joseph et, là, transi,
Ce pauvre petit pied que baisent les rois mages?*

GEORGES KHNOFF.

SOUVENIRS DE LA VIE D'ETUDIANT

ENTR'ACTE

Bruxelles, 23 novembre.

MON CHER DIRECTEUR,



tu diable, si je m'attendais à voir de la politique en cette affaire.

J'avais à rappeler les années universitaires 1870 et 1871, fécondes en manifestations auxquelles les étudiants prirent une très large part.

A cette occasion j'avais laissé quelque peu de côté les blagues universitaires pour raconter ces événements, très sérieux en leur temps, et voilà que tu me jettes à la tête cette pierre fondamentale de ta revue : « *La Jeune Belgique* ne s'occupe pas de politique. »

Je suis propre !

Je ne puis cependant, sous prétexte de souvenirs d'un étudiant de Bruxelles, raconter la vie de la papesse Jeanne ou faire le journal de classe d'une fillette de l'école des sœurs de la rue du Marais.

Ma copie était « violemment anticléricale », tu as raison, je la retire et remise à des temps meilleurs cette page de littérature transcendante destinée à prendre place dans les bibliothèques futures à côté de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*.

Zut! donc à la politique dont je me fiche au surplus comme le comte de Flandre des *Maitres-Chanteurs*, et au mois prochain.

Je donnerai l'histoire de la Société Générale et des multiples cercles qui, s'y rattachant, avaient pris pour devise, le sage précepte de l'ancien :

« *Gaudeamus igitur juvenes dum sumus.* »

Et que Belzebuth me patafiole si le *Toledo*, l'*Avachi-Club*, les *Culs de Bouteille*, le *Cercle des Cravates*, le *Ginger*, et autres sociétés savantes te causent le moindre ennui au point de vue de la politicaille.

Puisque j'ai la parole, ô mon Nestor, la laisse-moi quelques secondes encore pour clamer ceci, *Urbi, faubouri et orbi* :

J'ai reçu pas mal de lettres depuis deux mois. Les premières me donnaient de précieux renseignements et je tiens à en remercier les auteurs; je fais même à ce propos appel à tous les anciens copains de l'Université pour qu'ils m'envoient leurs souvenirs personnels.

La petite histoire que j'ai entreprise est très difficile, très ardue, à cause du manque presque absolu de documents, c'est pourquoi j'ai besoin du concours de tous.

Donc, rigoleurs, soiffeurs, noceurs, zwanzeurs et fumistes, me baillez vos petits mémoires!

Quant aux lettres anonymes que j'ai reçues, elles sont tout bonnement infectes.

Ces correspondants masqués voudraient se servir de moi pour satisfaire de vieilles rancunes.

Préviens-les donc que c'est timbre perdu.

Aucun de ceux dont je me suis occupé ou dont je parlerai ne doit rougir de sa jeunesse et je n'entends en rien embêter ces bons vivants d'autrefois, encore bons vivants aujourd'hui, j'aime à le supposer.

Si d'aucuns, par aventure, étaient peu satisfaits d'entendre rappeler leurs belles années de jadis, cela prouverait tout simplement que ces feus étudiants la font à la pose, — et je m'en ficherais largement, — ou sont devenus imbéciles, — et j'en aurais pitié.

Les petites vilénies commises par mes correspondants de la seconde catégorie m'ont rappelé ce passage des *Faux Bonshommes* que je relisais dernièrement :

BASSE COURT

Vous allez faire un nouvel album?

EDGARD

Mon Dieu, oui!...

LE CARDONEL

Quel en est le titre, sans indiscretion?

EDGARD

Vous ne le répétez pas ?

BASSEECOURT

Oh !...

EDGARD (leur donnant la main).

L'Album des vrais amis.

.

PÉPONET

Oh ! maintenant que je vous tiens, je ne vous quitte plus...

EDGARD (à part).

Décidément, il y a quelque chose...

PÉPONET

Et comme ça, vous travaillez toujours à force ? vous faites toujours de jolis petits dessins?... Ah ! Dieu ! quel talent...

BASSEECOURT

Quelle verve !

PÉPONET

Comme ses portraits sont ressemblants !...

BASSEECOURT

Oh ! c'est dans la caricature qu'il excelle !

PÉPONET

A propos, il faudra que vous nous montriez vos albums.

LE CARDONEL (à part).

Ah ! je comprends.

BASSEECOURT

Il paraît qu'il en existe un qui est délicieux !... des charges superbes.

PÉPONET à (Edgard).

Ainsi, c'est convenu, — vous nous restez...

EDGARD

Vous avez eu connaissance de ma galerie des faux bonshommes ?

PÉPONET

Mais... je vous avouerai... oui... oui... on nous avait dit...

EDGARD

Que vous en faisiez partie, vous, monsieur Péponet; vous, monsieur Bassecourt?... Ah! le monde est bien méchant! (à Bassecourt) seulement la planche est faite!

BASSECOURT (à part).

Eh bien! je n'en suis pas fâché. (Haut). Et moi?...

EDGARD (à Bassecourt).

Je vous y aurais mis, vous, le meilleur homme de la terre... vous qui dites toujours du bien de tout le monde?

BASSECOURT

Tant que je peux.

EDGARD (à Péponet)

Mais... la planche est faite!...

PÉPONET (à part).

Eh bien! je suis content qu'il y soit, lui!...

LE CARDONEL (à part).

Il les y laissera tous les deux.

PÉPONET (à Edgard).

Ce cher ami!... je savais bien que nous n'y étions pas, moi... Mais tout cela ne m'empêche pas de vous garder... (A part). Il ne m'y a pas mis, mais il pourrait m'y mettre... (Haut). Vous dînez avec nous?

LE CARDONEL (à Péponet).

Il faut que j'aille à la Bourse. Terminons-nous notre affaire?

PÉPONET

Certainement! (à Edgard). Vous permettez... (Bas). Puisque vous y avez mis Bassecourt... laissez-le... (Il sort).

EDGARD

Soyez tranquille!

PÉPONET (suit Le Cardonel).

BASSECOURT

Puisqu'il y est, ne l'ôtez pas.

EDGARD (seul).

Vous y êtes tous, et vous y resterez, je vous le promets.

J'ai eu depuis quelque temps la preuve personnelle que Barrière avait écrit une scène d'implacable vérité et c'est un des plus utiles enseignements que je garderai de mon passage à la *Jeune Belgique*.

Je voudrais cependant pouvoir ajouter à cela la connaissance d'un de mes correspondants anonymes pour lui appliquer une botte au derrière.

Effectivement, toutefois, ce qui en cas de doléances à la mère Thémis me coûterait vingt-six francs, — moins, tu en conviendras, qu'on ne demande pour un coccyx endommagé seulement par persuasion. Bénéfice sérieux que je t'engage à méditer.

A toi, Monsieur le Directeur,

FRITZ ROTIERS.

SONNET

*Après tant de baisers oubliés sur nos bouches,
Après tant de serments jetés à mes genoux,
Tu restes impassible au souvenir jaloux
Que j'évoque parfois dans mes strophes farouches.*

*Espères-tu peut-être échapper à la loi
Qui veut que tôt ou tard le passé se redresse?
Erreur ! Tu reviendras pleurer sur ta jeunesse,
Et ces pleurs malgré tout, te parleront de moi.*

*Que m'importe aujourd'hui l'objet de ta pensée?
N'ai-je pas bu mon souï et n'ai-je pas tout bu ?
Va ! Jadis à mon cœur tu payas ton tribut.*

*Je ne te voudrais plus, bourgeoise fiancée,
Je ne regrette rien, ni des yeux, ni des sens,
Je ne te pleure pas... je pleure tes seize ans.*

EDDY LEVIS.

SCHMITT

A MON GENTIL PETIT CAMARADE CLEMM.



Schmitt s'assit, et sur la demande de la baronne Césarine de..., développa ses idées sur l'amour à peu près en ces termes : « Il y a plusieurs sortes d'amours, mais, pour un artiste, ces amours ne sont admissibles que dans le luxe. A seize ans, nous aimons, en enfant, la femme de chambre de notre mère; elle nous initie à une gymnastique facile, que nous soupçonnions, et nous sacre *mâle* par un hasard d'escalier de service. Cela n'est pas l'amour, c'est une leçon d'alphabet; notre esprit, notre goût, notre naissance nous disent qu'il faut entourer l'acte hideux d'un tas de petites voilettes très parfumées, et qu'il est déplaisant à l'infini d'aimer pour... les races futures. Il est assurément fort honorable de se dévouer pour la patrie, en complétant d'année en année le cadre de ses défenseurs, mais il faut laisser ce rôle matériel aux gens de peu, et déformer une femme est un crime contre la ligne pure.

Pour être aimé véritablement, il convient d'être un faux impassible. Désirer une femme équivaut à convenir d'une faiblesse; c'est *elle* qui doit faire le premier pas, s'humilier, avouer qu'il lui serait flatteur de recevoir les hommages d'un homme très difficile, que la moindre imperfection de corps, la moindre niaiserie d'esprit révolteraient sur le champ. Il est si simple de vous juger tout de suite; la diplomatie féminine est piteuse, soyez-en certaine, baronne. Il vous est absolument impossible de cacher vos pensées et le moindre de vos sourires est comme un affichage céleste! Nous gardons notre flegme glacé; déshabillez-vous en notre présence, si nous lisons notre journal, nous achèverons l'article commencé avant de lever les yeux pour voir si vous êtes bien faite. Mais vous ne vous déshabillez pas devant nous, parce que vous n'osez pas. Est-ce de la pudeur? Non, c'est de l'impuissance; vous sentez qu'il faut du génie pour se dévêtir avec art, et vous savez que le génie vous manque. La femme se montre, ou nue absolument, ou habillée jusqu'à la dernière épingle; elle n'a pas la science exquise des intermédiaires. C'est dans le luxe inoui qu'elle se sauvera, si, par bonheur, elle possède cette érudition. Les parfums, à chaque vêtement qui tombe, s'accroissent et deviennent plus intimement capiteux; le corset a des teintes qui étonnent par leur harmonie, la chemise des entre-deux dessinés par un maître; les bas sont de couleur

telle, que la peau blanche, vue au travers, se lie à cette couleur et la transforme en une tonalité inconnue. Ces subtilités, la femme vraiment femme les possède naturellement ; elles sont indispensables à l'amour ; sans elles, nous tombons dans la sensualité révoltante qui fait l'œil brillant, la bouche sèche, le geste maladroit. Si les... dénouements que nous impose la basse nature, se manifestent sous une forme si sottre, si gauche et si repoussante, c'est pour que nous mettions tout notre art à les racheter par des préliminaires prudents et mesurés, si bien que, par une gradation où les sens ont des hypocrisies charmantes, on arrive à baisser le rideau comme si la pièce était finie sans mot de la fin...

Je ne comprends pas que l'on puisse aimer les petites ouvrières, les choristes d'opéra, tout ce menu fretin bon pour les étudiants et les vendeurs de madapolam. Je ne puis concevoir une nuit passée dans des bras qui ont peut-être enlacé le cou d'un employé à douze cents, je ne conçois pas que l'on mette ses lèvres sur des lèvres qui ont proféré des sottises ou des banalités, et lorsqu'après le court sommeil des entr'actes j'essaie d'entamer une discussion sur des choses d'art, telles qu'une capote Gainsborough, des rubans « fraise écrasée » ou des toiles du Titien, il m'est insupportable d'entendre dire qu'il y a de beaux chevaux blancs ou que les temps sont durs. Une femme avec un beau corps peut être admirable si l'on n'entend même pas le son de sa voix ; si elle parle, le silence sacré d'une nuit d'amour ne doit ouïr que de belles choses, bien dites et suprêmement justes.

Mon principe, baronne, est de ne jamais chercher de femmes ; ai-je trouvé celle qui répond à mon désir, après l'avoir quittée, je reste très longtemps seul, chaste, avec une immense satisfaction : celle d'avoir correspondu exactement, selon une formule d'esthétique draconienne, au désir de l'être intelligent que j'ai rencontré. Je m'enveloppe de ma délectation orgueilleuse comme d'une tunique de lin. C'est ma pureté, à moi. Je me purifie dans mes amours des amours des autres, et c'est comme une rédemption des malpropretés qui me coudoient.

« Aimer c'est bien, savoir aimer c'est tout. » Gustave Droz a dit cela, c'est inexact. Aimer n'est pas bien, et, de cette faute, *savoir aimer* est la seule excuse.

Il y a beaucoup de don Juan de nos jours, mais être l'amant de beaucoup de femmes, c'est avouer qu'on n'est pas difficile et que l'on peut vous servir tous les plats, sans que votre palais se révolte. Fi donc ! J'estime que posséder une femme quelconque, c'est porter des cornes avant la lettre. Ses amants passés vous ont fait cocu, passez-moi le mot.

— Mais alors, mon ami, vous devez avoir de longs... jeûnes?

— Pourquoi pas? On est homme ou on ne l'est pas, direz-vous? Non, baronne, on est homme ou l'on est artiste; si les sens parlent, on leur dit que c'est de mauvaise compagnie et ils ont le bon goût d'attendre. La femme est si peu, lorsque l'on songe qu'il y a de beaux tableaux, de beaux livres, de belle musique et de belles statues! Elle doit occuper si peu de place dans une cervelle qui se vénère; le temps est court, et l'on songe parfois, en donnant un baiser, s'il n'est admirablement exquis, que la minute où la lèvre caresse, on pouvait l'occuper à lire un vers plus caressant qu'un baiser.

Qu'est-ce qu'avoir des succès sinon se dépenser en menue monnaie? Un plaisir doit être complet ou ne pas être, et l'imperfection ne vaut pas l'abaissement d'y céder. Ne croyez pas, baronne, que je rêve ici l'impossible; je le pratique; je crois volontiers à la rencontre des atomes crochus. Quelquefois, d'un côté ou de l'autre côté, ces atomes ont un tel appétit qu'après m'avoir accroché, ils en accrochent d'autres. Ai-je l'air sot? Mais être trompé par une maîtresse ce n'est pas être trompé. Ou je connais mon malheur, et dans ce cas je n'accuse que moi-même d'avoir été moins fort que mon remplaçant, ou je l'ignore, et ne puis avoir humiliation ni regret.

L'homme ne doit pas quitter une femme de sa propre volonté — elle lui courrait sus. Elle est venue à lui spontanément, de toute liberté; qu'elle parte de même, prenant ainsi la revanche; et tous deux sont satisfaits, l'un fier de s'être donné, l'autre fière de s'être reprise.

C'est vanité de croire aux amours durables; il faut être si parfait, si comédien sans le vouloir, c'est-à-dire si naturel dans sa manière d'être, pour prolonger un acte qui n'a pas été sifflé, qui, même, a été applaudi. Il faut craindre le lendemain, à cause de la veille charmante, et se dire que ce qu'il y a dans nos passions raffinées, c'est cette minute où nous avons accompli notre programme politique devant notre électeur : la Femme — et cette minute, fût-elle de quinze jours, doit nous suffire.

MAX WALLER.



SONNET

POUR LA BLONDE ENVOLÉE.

*J'ai conservé longtemps, amante énigmatique,
La fascination de l'éclair de tes yeux ;
J'ai revu maintes fois le charme soucieux
Dont se sublimisait ton sourire apathique ;*

*J'ai versé, comme avant, par les soirs anxieux,
Alors que tu riais de mon maintien rustique,
Des pleurs incendiés de flamme poétique,
Épuisé, j'ai tendu mes faibles mains aux cieux,*

*Espérant découvrir la paix dans les nuages ;
Mais tandis que le temps, aux incertains touages,
M'entraîne vers le but où j'ai voulu marcher,*

*La douleur reste loin, vaguement effacée,
Et je sens s'éclairer mon ardente pensée
A la lueur du feu dont brûla mon bûcher.*

FRANTZ VAN PETEGHEM.

FLEMM-OSO

(Suite)



Et c'était de la haine que j'avais pour cet enfant, et c'était du mépris que j'avais pour cette mère. Une douleur me déchirait et je ne trouvais pas de larmes à verser devant ces rêves effondrés, devant cet être odieux que je ne pouvais quitter et que j'avais sous mes doigts...

La garde s'approche avec la brassière.

Ah! c'en était trop! Non, il ne l'aura pas, il ne la mérite pas, non. Je chasse la femme; et je sens toujours, serré entre mes doigts, le cou de cet enfant qui maintenant me fait peur: je veux me reculer; mes doigts s'attachent à cette chair tendre, s'enfoncent dans les blancheurs molles... je sens

mes nerfs se nouer, l'étreinte se fait plus profonde, doucement d'abord, puis avec rage, douloureusement, éperdûment, je serre...

L'enfant est mort. Étranglé. Par moi. Son père. Et je tombai, brisé, guéri; cette vie maudite, je venais de la reprendre; l'enfant ne souffrait plus. Et je riais de soulagement, et je restais hébété...

Une confusion de vacarme, d'injures, d'épithètes souffletantes... Une grande salle; au fond, des messieurs, l'air assez bien, juges de leur état. Un homme noir, debout, le menton rasé entre des favoris de dentiste américain, parle un français boîteux au nom de la Société, et sa grossièreté me choque comme un convoi funèbre qui passerait au trot. Il assure que je n'ai cependant jamais fait preuve de trop mauvais instincts, puis il m'appelle mauvais père... Je bondis. Assez, canaille!... Un tumulte. Je me débats, je me démène et je me réveille enfin... Songe noir, affreuse vision.

*
* * *

J'étais en retard — c'est vrai. Et après avoir franchi les aspérités des genoux, les chapeaux infortunés, les rondeurs des grosses dames, à force de « pardon » et sous les « chut! » courroucés, j'étais enfin tombé, contre l'orchestre, de trois quarts à la scène, sur un morceau de place, étreint, empaqueté de tous côtés. J'étais assis sur mes gants; impossible de bouger; je ne voyais rien de la pièce... Fuir? Témérité! J'eus peur des dames irritées retapant leur robe et cherchant leur petit blanc, j'eus pitié des chapeaux venus là bien certainement malgré eux, et puis l'ouvreuse! cette rose sangsue du vestiaire, qui nous vide à petits sous, et pour laquelle le doux public nourrit les sentiments de la sarcelle pour le Vendredi-Saint; enfin, maudissant les négociants en denrées dramatiques, je restai, endêvant comme un avocat obligé d'écouter un autre avocat.

En somme, je m'imaginai nettement le geste qui devait accompagner telle phrase ou souligner telle intonation. Un peu d'habitude met vite au courant du répertoire des signaux dramatiques, simple question de mécanique sentimentale avec quelques conventions d'école; dans les Conservatoires, on vous mécanise en quelques années, sur des morceaux classiques très connus, un brave garçon ou une fillette avenante qui certainement, menés par leur esprit original, eussent exprimé ce qu'ils pensent tout bêtement comme ils le pensent. On ne pourrait trop courir la quintaine contre ce vieux jeu. Ils ont des types sacrés, ces dresseurs de cabotins; Procustes de la déclamation, ils taillent les talents sur des patrons officiels, et avec des recettes, formules et secrets pieusement conservés dans la fabrique d'artistes, ils enseignent doctoralement à exprimer un sentiment comme un

voisin l'a compris. Toute la postérité singera Marie Laurent pour clamer : « Voir mon visage et puis mourir, m'as-tu dit, qu'il soit fait selon ton désir : regarde et meurs ! » Ce sont les inviolables traditions ! Le rire du Conservatoire, le geste de Talma, le chevrottement pathétique, les bras en l'air et tout ce qui compose le talent articulé de ces réciteurs manufacturés sur commande, en gros, dans le genre à la mode — quelque chose comme les œuvres de l'abbé de l'Épée mises en catéchisme pour le théâtre. « A force d'art, l'art lui-même est banni » car si, après avoir cherché à faire saisir, à faire comprendre avec plus d'intensité — le cœur est si intelligent, dit Dumas — on laissait le reste germer et se développer seul dans ces ardentes imaginations, les artistes, moins nombreux, seraient plus respectés ; on ne verrait pas tant de jeunes demoiselles grimper sur les planches seulement pour montrer que leur personne est joliment faite, et les succès ne se feraient plus où ils se font. Avant de se lever, une étoile doit se coucher bien souvent, a remarqué Pierre Véron.

Or, telles furent les premières pensées qui vinrent « m'agiter le cœur ». J'étais serré, chauffé, tassé comme on ne l'est que dans ces salles où l'on vient, dit-on abusivement, pour se délasser et que les architectes n'entendent construire que pour les personnes maigres. Devant moi, la salle ; du haut en bas une tenture de faces béantes et claires, appliquées sur le traditionnel fond vineux comme ces visages d'ivoire collés sur les éventails chinois. Un fourmillement de têtes grandes, chauves, minces, ébouriffées, rousses, rondes, brunes, grosses, noires, blanches, carrées, serrées, suantes et lourdement secouées par des hoquets de gaîté ; une houle d'émotion fait passer dans cette tapisserie de têtes des oscillations de magots à balancier, et des secousses de rire accentuent ce ronflement bête des foules qui se divertissent. Manants et cagous entassés pour acheter du plaisir, qui rient et s'amusent quand le voisin rit, et qui applaudissent aux endroits que la claque leur désigne : il me semble trouver dans chaque tête ce majestueux critique dont parle La Harpe et qui plaignait Molière de ne s'être pas élevé jusqu'au drame.

Près de moi deux jeunes gens du monde s'étalent avec un abandon rempli de chic ; ils jouent du gibus du bout de leurs doigts mauves. Les jambes croisées, et caressant ses minces favoris étoupeux, l'un d'eux gémit à mi-voix :

— C'est pas encore fini ? Comme ça file ces tirades ! c'est crevant, ma parole !

— Mais, ma vieille, tu n'avais donc rien à faire ce soir pour venir figer dans une stalle ? continue l'autre.

— Comment! tu ne sais pas? Oh! très drôle, mon cher, je viens chauffer la petite de Saint-Galbe qui joue dans cette machine... Elle est divine, cette petiotte, ajoute plus haut le jeune élégant en regardant l'effet que cet aveu produit sur le voisinage.

— Regarde donc là-haut, Jules, dit en riant le compagnon, regarde la tête de la Viensidonc qui entre avec son vieux double-six de duc...

— Il est remonté ce soir, il rit.

— Ont-ils un air poissé... C'est que cette demoiselle Tant-que-vous-voudrez la lui fait à la pastorale, Héliogabale...

— Une femme que nous connaissons comme le grand prix de Paris...

Des voisins chutent. Il se retourne avec insolence :

— Parole d'honneur, on croirait qu'ils viennent pour écouter...

— C'est indiscret! ricane le bel ami de Jules en riant avec effet de mâchoire.

Et les deux jeunes drôles, poseurs comme des chefs d'orchestre, bavards comme des éleveurs de perroquets, continuent, avec un comme il faut très mal élevé, à épater le public.

En haut, une loge est remplie à pleins bords d'une femme à toilette tapageuse qui n'a d'attention que pour son étalage de confectons. C'est une exposition; elle arrange ses soieries à l'opoponax, elle dispose les plis, étire finement ses manches et, d'un regard, semble consulter la salle sur l'effet que produit sa toilette plus compliquée que les soixante-douze formes du syllogisme. Sur le bourrelet de velours : programme, jumelles, gant, éventail, mouchoir, bouquet, bonbons, lorgnon — et elle se demande sous son masque de crème Laferrière s'il ne va donc pas arriver cet entr'acte, l'acte pour elle à l'affût d'un lord auvergnat ou d'un pair de Pologne. Elle a payé c'est pour avoir son moment d'attention, elle attend son tour, et si les acteurs s'imaginent que c'est pour leur déclamation qu'elle a passé sa grande tenue de service, ah bien! Que demain on lui demande — il se trouvera des gens pour cela — comment elle a trouvé la pièce, elle répondra : connais pas.

— Mais si, ce qu'on donnait hier...

— Ah! cette histoire-là? Insupportable, cher ami, je me demande réellement où nous allons...

Dans une loge de secondes, trône une de ces familles honnêtes qui vont « au spectacle » les jours de fête. Ce jour-là, on dîne à cinq heures et on arrive encore en retard, essoufflé, et la maman se déchausse après le premier acte. Le fils est sur le devant de la loge à côté de sa sœur. Je parie qu'il s'appelle Auguste; il est raide, un manche à balai pour épine dorsale,

le nez à rebrousse-poil, les cheveux lourds de pommade, les vêtements prudemment amples pour l'avenir — car ça grandit cette jeunesse, on ne s'en fait pas idée! Le fille, c'est le contraire : sa robe a des resserrements de saucisson ficelé — on attend un anniversaire pour faire venir la couturière. Le père est derrière, debout, une main sur le dossier du siège de sa femme, avec le port digne et ferme du bourgeois hors de chez lui et qui croit que c'est arrivé. Ils forment tableau. Au moment sombre, au moment des mouchoirs, la maman, avec une mélancolie gauche, joue du sentiment comme une anglaise touche du piano. Le père se penche vers son fils qui loge un de ses index dans sa narine droite, et j'imagine qu'il lui dit — histoire de ne pas avoir perdu son argent :

— Tu vois, Auguste, voilà où ça mène, le vice.

— Oui, p'pa.

— Ne mange pas tes ongles.

— Non, p'pa.

Au dessus encore — je continue l'ascension puisque je suis en route — je rencontre un groupe de fillettes, mines rouges, effrontément excitées, coquettes de peu; et des mèches de cheveux frisées, défaites « qui ça, qui là sur le front vagabondes » voltigent au souffle de leur joie. Elles se poussent, rient par secousses et lâchent toute leur gaîté. Échappées d'atelier qui veulent profiter le plus possible d'une soirée de rigolade; et elles s'en donnent, elles cherchent à s'en fourrer jusque-là, elles veulent s'indigestionner de plaisir. Elles se cognent les coudes et jettent des remarques sottes. Elles sont venues parce qu'il devait y avoir à rire, et elles rient, elles rient de tout, des spectateurs, de la salle, des formes saillantes des cariatides, des enluminures des amours, elles rient d'elles-mêmes, c'est un bruit, un mouvement forcé. Ces escalabreuses qui jouent avec le feu, fixent hardiment leurs voisins, s'excitent, se défient et se retournent en étouffant dans leurs mouchoirs. Le mot le plus simple fait sortir des larmes de bonheur, un délire; elles pouffent, suffoquent, halètent, et elles se courbent, n'en pouvant plus, quand le jeune premier est aux genoux de l'ingénue. Elles guignent la femme à louer des premières loges, étudient ses manières et envient ses parfums et ses doigts soignés. Elles sauront le nombre de volants de la robe et les dimensions de la traîne — c'est ce qu'elles rapporteront demain aux amies avec le mot cru que l'amant a osé lancer à sa maîtresse. Et cette nuit, en rentrant, bouillantes de bruit et de joie, elles riront au nez des garçons qui passeront, ces petites filles de plaisir.

Tout en haut enfin, derrière l'éblouissement du lustre, au paradis, contre le plafond où monte la chaleur, derrière la barre de fer, se trouve un

homme du peuple, un ouvrier qui n'a pas eu le temps de passer chez lui. Il vient de son travail, tout droit, il n'a même pas dîné car il tient une grosse tranche de pain. Il mord une solide bouchée, puis se remet, le front sur l'avant-bras appuyé sur la barre de fer ; il regarde, observe, cherche. Son œil dur, sous un gros sourcil immobile, voit tout ce qui se passe. Il mâche lentement son pain. Sa blouse le gênait, il l'a mise derrière lui avec sa casquette. Il n'applaudit pas ; il ne rit pas. C'est peut-être là le public que je voudrais si je modelais jamais une œuvre en cette forme bête du dialogue.

J'en étais là, cherchant encore des types de spectateurs : le distrait qui demande ce qu'on vient de dire, l'Anglais lisant son guide les pieds sur le fauteuil de devant, le monsieur qui a déjà vu la pièce et qui annonce ce qui va se passer, et j'admire ce monde creux, indifférent, qui jette avec dédain au manieur de pensées le pain et l'espoir ou la misère découragée, je retrouvais pour l'art dramatique la définition de Barrière : une belle branche... pour se pendre, quand une maigre ritournelle s'évapore de l'orchestre : l'entr'acte. Rapidement je me délivre après ce morceau de représentation vu à l'envers, ayant trop du public et pas assez de la pièce.

Devant un bock, je philosopai...

Notre théâtre manque de nerf ; il s'épuise ; son sang est aqueux, et il se fait vieux ; comme les vieux, il vit beaucoup de souvenirs — des reprises. Nous ne voyons pas d'œuvre solide éclater, dominante, et occuper souverainement la scène. On dit : les auteurs manquent... Non. Ce ne sont pas les dramaturges qui font le théâtre. Quand un peuple veut des pièces, les auteurs se créent, se font et se lèvent ; aujourd'hui, c'est le public qui manque au théâtre. Elle est éteinte cette passion rageuse qui mettait aux portes des théâtres des queues impatientes, des cohues de gens qui apportaient leur repas et qui avaient économisé pour se payer du frisson et des larmes. Nos mœurs tempérées nous commandent plus de calme ; on ne montre pas aussi ouvertement ses goûts, cela manque de réserve, de bon ton. Le délaissement de la comédie est issu de nos tendances nouvelles. Nous ne croyons plus aux galons et aux dorures, et nous envoyons les belles tirades faire lanlaire. C'était bon du temps des diligences, mais en 1884, allons donc ? Nous sommes des esprits forts, tous, et nous ne nous laissons plus éberluer comme ça.

Depuis que le mot : égalité, taillé sur les monuments, est affirmé par les boniments politiques, pas le moindre changement n'a amélioré nos conditions de bonheur social, mais chacun s'est dit « à présent je suis quelqu'un » et a regardé ses voisins de haut en bas. Or, celui qui se dit : j'en vaud un autre, se croit simplement supérieur à cet autre — notre modestie est sou-

vent très orgueilleuse — et rien n'a accentué les démarcations tracées entre nous comme la proclamation de l'égalité. Un premier effet de cette équivalence des individus c'est que personne ne veut plus occuper les places secondaires ; tout le monde veut les premiers fauteuils, et le citoyen cordonnier se prive de spectacle s'il ne peut s'asseoir au même rang que le duc son client. Ensuite, tout ce qui est mise en scène, décor, apparat, pompe, s'est terni en une friperie ridicule devant laquelle notre mépris n'a même pas à sourire : l'émotion est une marque d'infériorité, et au grand moment pathétique, quand les angoisses griffent les gorges, c'est un homme, un vrai, celui qui s'écrie : As-tu fini, Polymnie ? Les électeurs farouches affirment leurs droits en blaguant les cortèges des rois. Tous les prestiges se dissolvent, les grandeurs s'effritent, s'en vont en poudre — et il ne faut plus nous la faire !

(A continuer.)

JAMES VAN DRUNEN.

AIRS DE FLUTE

VII

C'EST AINSI

*Faire des vers, des vers gamins,
Et rire, et rire, et rire encore,
Et, comme un pierrot qui picore,
Cueillir leurs parfums aux jasmins ;*

*Forger des vers comme des armes,
Pointus, effilés, sans merci,
Ou, pour expier son souci,
Egrener des ave de larmes ;*

*C'est bon supérieurement,
Et tout le reste est journalisme ;
La strophe d'or est comme un prisme
Où se rape le firmament.*

*Et crevât-on, phtisique et blême
Avec des recors à la clé,*

*Le violon qu'on a râclé
Laisse des notes en nous-même.*

*La flûte, avec ses quatre trous,
Quatre regards de mélodie,
Quand elle est triste, psalmodie,
Comme un martyr sous les verrous;*

*Et rien n'y fait, ni les gendarmes,
Ni les huissiers, ni les tailleurs;
L'air de flûte a toujours des larmes
En attendant des jours meilleurs!*

VIII

M A L

*Il fait froid, si froid que mes yeux
Sont remplis de larmes gelées;
Ces souffrances coagulées
Me font un mal délicieux*

*J'ai beau froter, à mes paupières,
Ces glaçons de mon désespoir,
C'est chose curieuse à voir,
Ils restent durs comme des pierres.*

*Ce mal étrange vient de vous,
L'envolée à jamais, m'amie!
De l'amour et des baisers fous
Il ne reste qu'une ophthalmie!*

*Une ophthalmie et le regret
Des chères douceurs en allées,
Des longs aveux dans les allées,
Où tout avait l'air d'un secret!*

*Mais il me plaît, ce mal, qui change
Ma jeunesse en obscurité;*

*Puisque je n'ai plus ta beauté,
Le soleil qui luit me dérange.*

*Chaque rayon qui vient encor
Fraper ma vue à l'agonie,
M'insulte comme une ironie,
Et je veux changer de décor.*

*Givrez-vous de nuit, mes prunelles !
L' « Ange blanc » s'est enfuie un soir
Glacez-vous, je ne veux plus voir
Que des ombres sempiternelles !*

IX

AU « BRITISH »

A CELLE DU 30 OCTOBRE.

*Depuis un mois, mon en allée,
Je t'attends en vain chaque soir,
Dans ce Café, je vais m'asseoir,
Où tu venais, emmitoufflée.*

*Je t'attends et tu ne viens pas ;
Si tu savais combien j'en pleure !
J'y retournerai tout à l'heure
Et je te parlerai tout bas.*

*De l'autre côté de la table,
Je croirai que je te revois ;
Tu me répondras, et ta voix
Sera d'un éteint adorable.*

*Et nous boirons des grogs très chauds,
Au gin, ainsi que tu les aimes,
Et dans l'éclair bleu des réchauds
Nous verrons nos deux faces blêmes,*

*Nos visages tout déformés
Comme dans les miroirs de foire,
Mais sur ces reflets bien aimés
Nous tendrons de la gaze noire,*

*Les réchauds seront recouverts
De crêpe, ainsi que des cadavres,
Et toi, chère, qui tant me navres
Tu n'en sauras rien — que mes vers,*

*Mes vers qui font semblant de rire
Et sanglotent très doucement.
Ma voix éclate... ma voix ment!
Je suis triste, jusqu'à le dire!*

*Pourquoi n'es-tu plus là? je suis
Seul, tout seul, ma petite amie!
Tu te tais, ô mon endormie,
Que ferai-je des nuits, des nuits?*

*Je rêverai que je t'enlace
Très fort, très fort, comme au beau temps;
Et nous resterons bien longtemps,
Ainsi, tant que tu seras lasse.*

*Ensuite tu t'endormiras...
Le vent sifflera par la porte,
Et je n'étreindrai qu'une morte
Raidie et froide entre mes bras!*

X

AU BOULEVARD

*Ma femme de chambre épouse un cocher,
Un cocher du roi plus rustre encor qu'elle!
— Je plains les chevaux — Voulons nous marcher?
— Comme tu voudras. — Cette femme est belle!*

*De qui parles-tu? tu sembles souffrir.
— Mais non, je suis gaie et je ris, oh! comme
Cette femme est laide! On dirait un homme!
Dis-moi, cela fait-il mal, de mourir?*

*— De mourir, oh non! c'est doux comme un rêve,
Quand on est très jeune et qu'on est très beau,
On descend joyeux au fond du tombeau
La femme qui meurt et l'homme qui crève.*

*— Viens, asseyons-nous sur ce banc de bois;
Parle-moi, dis-moi des mots en musique;
C'est vraiment gaga, dis, d'être phtisique?
Elle me parlait en baissant la voix.*

*Mais que te prend-il? réponds, bien aimée!
— Tu me promets de garder mon portrait?
Ah! c'est vrai que la mort est parfumée!.,.*

C'est à n'y pas croire, elle se mourait!

XI

LA FLUTE EST TRISTE

*Nous n'irons plus au bois, je reste dans ma chambre
En me parlant tout bas,
Nous n'irons plus au bois, au doux bois de la Cambre.
C'est fini, n'est-ce pas?*

*Les lauriers sont coupés et mis dans le potage,
Il n'y faut plus songer!
Nous en ferons, si tu veux, un juste partage
Avant de les manger.*

*Nous n'irons plus au bois, puisque c'est impossible,
Même en tram découvert,
Tu m'as quitté, lorsque le bois cher et paisible
Était encor tout vert.*

*Les lauriers sont coupés à présent et les branches
Ont l'air de grelotter,
Et je grelotte aussi, mais des visions blanches
Me viennent visiter.*

*La belle que voilà n'est plus là; la chère ombre,
C'est ton frais souvenir,
Le souvenir exquis des longues nuits sans nombre
Qui viennent de finir.*

*Ira les ramasser? Personne, hélas! la belle
A pris un wagon lit,
Et sa douleur de me délaisser était telle,
Qu'elle s'y endormit!*

SIEBEL.

NOTRE PROCÈS



la suite de l'article vif que nous avons publié dans notre dernier numéro à l'adresse de M. Paul Wauwermans, qui depuis longtemps nous ennuyait de ses petites attaques, nous avons reçu de lui, par la voie ordinaire d'un recours, assignation à comparaître devant la 2^e chambre civile. On nous accusait de diffamation, d'outrage, d'injures, d'insigne méchanceté, et l'on demandait contre nous 3,000 francs de dommages-intérêts et dix insertions du jugement. Cette assignation ne nous a guère effrayé, elle nous a fait sourire et le résultat nous permet de continuer à sourire et de remercier nos juges. Au lieu des paradoxales réclamations de notre adversaire, le tribunal ne lui a pas accordé un franc de dommage, mais seulement une insertion? C'est un succès... pour nous, dont nous sommes d'autant plus heureux que nous avons pu, dans ces circonstances, apprécier les sympathies nombreuses qui grandissent autour de nous. Il nous reste un devoir : notre ami Georges Rodenbach qui a plaidé pour nous, nous ne le remercions pas. C'est un vieux camarade et l'amitié qui nous unit tous est de celles qui aiment à se dévouer. Quant à M^e Albert Simon, au nom de *la Jeune Belgique*, nous tenons à lui dire combien nous lui sommes reconnaissant. Avocat considéré au Barreau, homme d'esprit et de cœur, il nous a prêté un précieux appui

vis à vis du tribunal et du public. Nous publions ci-dessous leurs plaidoiries, autant qu'elles ont pu être reconstituées à l'aide des notes d'audience et des notes sténographiques qu'ont bien voulu prendre deux de nos amis complaisants.

Par des motifs de loyauté que chacun appréciera, nous avons demandé à notre adversaire de vouloir bien nous communiquer sa plaidoirie pour la publier en entier. Mais M^e de Burlet nous a écrit, qu'à raison de circonstances personnelles, il n'avait pas le temps d'achever la rédaction de ses notes.

LES PLAIDOIRIES

PLAIDOIRIE DE M. GEORGES RODENBACH

MESSIEURS,

Je ne dirai pas, comme mon honorable contradicteur, que je plaide devant l'opinion publique. Je ne dirai pas que je compte m'exprimer en toute liberté comme si je m'adressais à un jury.

Non, je plaide pour le tribunal et j'ai confiance dans son jugement.

C'est dire que je ferai descendre cette petite affaire des hauteurs où M^e de Burlet a voulu la hisser. Il a eu bien tort de prendre un ton de réquisitoire. Il n'y a pas d'accusé ici.

Il a eu bien tort d'enfler sa voix, de brandir une grande épée, de jouer l'ogre et de tirer des bottes de sept lieues pour sauter par dessus ce petit procès.

Car il a été entraîné bien en dehors des faits. Pourquoi le procès au *National*? Il est mort. Pourquoi le procès à Camille Lemonnier, à notre grand et pur artiste, à propos de *l'Hystérique* qui n'avait rien à voir dans cette cause? Devant des hommes comme celui-là, M^e de Burlet, vous n'avez qu'une chose à faire : c'est à rester chapeau bas!

Quant aux incidents récents qu'on a rappelés en essayant de les rattacher à la cause actuelle, il eût mieux valu s'en taire; ce sont des choses finies, des blessures fermées et la *Jeune Belgique* a eu la délicatesse de n'en plus parler, elle qui, cependant, s'y est trouvée mêlée de moins près que mon contradicteur! (Acclamations. Le président menace de faire évacuer la salle).

Restons donc dans les seuls faits de la cause, et ici laissez-moi dire tout d'abord, qu'au reçu de votre assignation, ç'a été un immense étonnement, pour ne pas dire un immense sourire.

Quoi! un procès? des dommages-intérêts? Le bruit, le prétoire, tout cela pour un petit éreintement drôlatique que vous avez demandé, cherché, provoqué. Vous vouliez à tout prix devenir un martyr, un martyr de la *Jeune Belgique* et vous montrer les bras en croix avec notre plume passée comme un glaive au travers de votre cœur. Et maintenant, que vous l'avez reçu ce petit éreintement si longtemps attendu, vous n'êtes plus content, vous vous fâchez tout à fait, vous criez fort en vous prétendant diffamé, outragé dans votre honneur. Mais, permettez; de la diffamation, où voyez-vous cela? On a voulu, tout à l'heure, parler droit d'un air protecteur, mais nous pourrions rétorquer la leçon de droit et demander où l'on trouve ici le fait précis exigé par l'art. 433 pour qu'il y ait diffamation. M. Haus et les criminalistes indiquent qu'on peut traiter quelqu'un d'assassin, de faussaire, de voleur. Ce sont là de simples injures, à moins qu'on ne précise qu'ils ont commis tel crime ou tel faux.

Article injurieux, tout au moins, plaidez-vous. Mais ici encore osera-t-on essayer de prouver que l'honneur, que la considération du demandeur ont été atteints, que notre article ait pu l'exposer au mépris public comme la loi le veut. Ce que nous avons dit de lui, ce sont des qualifications, des appréciations, des formes imagées, neuves, pittoresques, drôles, je le veux bien, que vous n'avez pas comprises.

Et puis, le dommage, un dommage évaluable en argent? Cancre! cinq cents francs. Abcès froid! cinq cents francs. Quel joli dictionnaire nous pourrions faire en inscrivant à côté de chaque mot son prix en justice. Avec le tarif du demandeur, il y a vraiment des mots qui ne seraient plus accessibles qu'à des millionnaires. En réalité, vous avez été éclaboussé d'encre, mais, j'imagine que les billets de banque sont un papier buvard assez bizarre pour essuyer ces taches.

Il n'y a dans tout ceci que votre amour-propre endommagé; or, l'amour-propre c'est l'habit de l'honneur. Quand on vous le déchire un peu, ne venez donc pas demander à la justice qu'elle vous le reprise, qu'elle vous fasse un amour-propre tout neuf. Les tribunaux n'ont à connaître que des coups portés à l'honneur, à la considération, c'est-à-dire qui blessent jusqu'à la chair et jusqu'à l'os. Laissez-les donc tranquilles à vous plaindre de vos chaussettes endommagées.

A vrai dire vous pourriez insinuer qu'il y a autre chose que votre amour-propre endommagé et cela pour ce drôle de petit coup de pied au derrière qui termine notre article. Voilà pourquoi, sans doute, vous demandez trois mille francs. C'est cher, c'est beaucoup, c'est superbe! Trois mille francs pour un pauvre petit coup de pied. A ce compte-là, je connais des gens qui

voudraient presque en recevoir tous les jours. Cela deviendrait une position et ce n'est plus la main que les mendiants devraient tendre dans la rue. Trois mille francs! pour un coup de pied théorique, imaginaire, quel manque de proportion! et je suppose que Max Waller doit avoir à l'heure actuelle de bien cuisants remords de ne pas l'avoir donné tout à fait. C'eût été une violence légère, une contravention de quatrième classe qui lui aurait coûté vingt-cinq francs, peut-être moins, grâce à ses bons antécédents, et vous n'auriez pas même pu vous constituer partie civile, car ce petit coup de pied ne vous aurait pas occasionné une incapacité de travail, j'imagine. Et maintenant, au lieu de vingt-cinq francs, c'est trois mille francs pour vous l'avoir envoyé par la poste... restante. (On rit.)

Pour continuer l'examen des conditions juridiques, outre qu'il n'y a ni injures, ni dommage, il n'y aurait, en tout cas, point d'intention méchante. C'est vif, oh! je le reconnais, nous avons voulu à coup sûr être désagréable au demandeur, mais non atteindre sa considération, cette chose intime et sacrée, ce manteau d'honneur dans lequel on a le droit de marcher revêtu parmi ceux de son pays. Ceci, c'est une façon de se débarrasser d'un adversaire, de le faire taire, de l'obliger à quitter la partie et ceux qui connaissent l'histoire littéraire et les coutumes des gens de lettres, l'auront compris ainsi. Ah! mon honorable contradicteur, vous avez laissé échapper un aveu bien inhabile, vous n'avez jamais lu, dites-vous, d'autre livre réaliste que le Code pénal. C'est très bien, c'est très beau, mais cela vous empêche de savoir combien les polémiques violentes des littérateurs sont usitées, consacrées, presque légitimées par l'usage. Le plus souvent, on riposte par la plume quand on est écrivain et si l'on est plus brave et qu'on ait l'envie de faire des *exploits*, ce n'est généralement pas les huissiers qu'on en charge. L'histoire littéraire est pleine d'incidents analogues, je vous en ferai la preuve tout à l'heure, mais je veux de suite, pour vous mettre en appétit, vous conter ce qui arriva à La Harpe dans ses démêlés avec Dorat. Dorat, le poète exquis, le plus dix-huitième siècle, le poète à manchettes, à dentelles, écrivit à l'ennuyeux auteur du *Cours de littérature*: « On ne peut souffrir une vanité si insultante sans être tenté d'appliquer une correction à l'auteur. Quand un nain se piète pour se grandir, une chiquenaude vous en débarrasse ». Vous voyez que Dorat nous avait donné l'exemple. Vous méritez une correction, vous êtes un nain et je vous donne une chiquenaude! C'est presque le même cas. Nous autres, nous avons envoyé par écrit une chiquenaude du pied, c'est tout au plus un changement de doigts. Eh bien! que fit La Harpe? Rien. L'Académie qui avait beaucoup moins d'esprit que lui, le convia d'agir sous peine de se voir rayer du tableau... de ses membres.

La Harpe n'intenta pas de procès. Imaginez combien, s'il l'avait fait, il nous paraîtrait ridicule. J'ai bien peur que M. Wauwermans ne soit ridicule devant l'histoire.

Mais ici le ridicule se complique d'un peu d'audace, étant donnés les antécédents de cet article. C'est le premier, le seul, que nous ayons publié à son sujet. Voyons ce qui l'a amené. Qui est l'agresseur et si nous n'étions pas en une sorte de légitime défense de la plume.

Pour cela, remontons à 1882. A ce moment, le demandeur envoya de la copie à la *Jeune Belgique*, signée P. de Fontanar. C'était son pseudonyme comme plus tard Ric-Rac, don Pablo. Quand on n'a pas de nom en littérature, on en prend plusieurs. Car alors, même en signant, c'est anonyme.

Cette copie fut refusée par l'avis suivant de la boîte aux lettres, où l'on est toujours exposé à trouver des épines. Tant pis pour ceux qui les affrontent. Voici cette notification d'une gaîté piquante par laquelle la chose lui fut signifiée :

M. P. de Fontanar. — Il y a de très bonnes choses dans votre article, mais j'aime encore mieux Dumas père et il a dit cent fois ce que vous dites dans votre *Basoche*. Et puis, avez-vous lu votre article? Je suis sûr que non, vous dormiriez encore! Vous écrivez bien; autre chose, de grâce, et ne faites plus la concurrence au chloral de Follet.

Le demandeur ne se rebuta point. C'était son rêve de collaborer, et peu après il revient frapper à la porte où on le laisse une seconde fois, car il n'a pas de talent et nous en avons assez! (Exclamations dans l'auditoire). Maintenant, c'en est trop, et M. Wauwermans a juré de se venger. Il fondera une revue, une revue à lui, où sa copie ne devra plus faire antichambre, une revue ennemie d'où il pourra tirer sur nous, et dès 1883, les hostilités commencent.

La Revue s'appelle la *Revue Contemporaine*. Et dans presque chaque numéro on y attaque les écrivains de la *Jeune Belgique*. — C'est d'abord un article intitulé : *Jeunes Belges*, où l'on déclare « qu'ils commencent à inspirer autre chose que la commisération : le dégoût ». — « Le propre par le sale, voilà leur devise ». — « Remuer des fumiers et nous apporter une pourriture qui sera nôtre. » — Et le demandeur, qui entame gaîment la partie, termine en demandant pour son usage personnel l'adresse du perruquier de MM. Hymans et Potvin. De quoi vient-il se plaindre aujourd'hui qu'on la lui a donnée ?

Peu après, la note s'accroît : « La jeune école belge aura vaincu l'indifférence du public pour succomber sous les mépris et les dégoûts des honnêtes gens! Nous avons cherché le poète; nous n'avons, hélas! trouvé que des Mangins! »

Tout cela n'a pas fait grand bruit, mais comme on veut un éclat à tout prix, on va cette fois se servir de la publicité plus grande du *Patriote*, pour répéter le reproche infamant qu'on ne cesse de formuler en détail depuis plus d'une année. Alors paraît le grand article intitulé : *Pornographes*, où l'on dénonce la *Jeune Belgique*, qui a salué comme superbement artistique *l'Hystérique*, de Lemonnier, dont elle publiait des fragments. Le demandeur ajoutait :

« Notez que ceci est écrit sous l'inspiration de M. Max Waller, fils du Dr Warlomont, dont on connaît les philippiques académiques sur cette question ».

Je ne dois pas relever ce qu'il y avait d'indélicat à mettre en cause ici la personnalité du Dr Warlomont, — mais comme on le voit, M. Wauwermans s'attaquait nominalement à M. Max Waller, et il ajoutait en parlant de lui et de ses amis :

« *Les saligauds* qui trouvent excusables et dignes de leur admiration ces ordures raffinées ! »

Plus loin il les appelle encore des *marchands de scandale*, et pour que vous jugiez la dignité de sa polémique, il s'attaque à Lemonnier, chez lequel il allait naguère en disciple tremblant. Il déclare maintenant que « ses pages suent profondément l'ennui, son tpleines de pathos et qu'il n'est en somme que le *prophète du charabia*. »

Pour comble, il appelle sur la *Jeune Belgique* l'action du parquet pour réprimer, en nous condamnant, la pornographie littéraire, — et, chose comique ! il demande aussi en terminant, l'application des peines relatives au duel.

Ainsi donc, pendant toute une année, c'est une suite d'attaques passionnées, injurieuses, par lesquelles on nous dénonçait au mépris du public et cela, mon honorable contradicteur, à ce moment même où vous reconnaissez qu'il y avait un bel élan, un effort glorieux de toute une jeunesse attirée à l'idéal, souffrante, acceptant la vie difficile, détachée des préoccupations d'argent, pour réaliser et conquérir le Beau, pour fonder en ce pays réfractaire une littérature nationale. Et c'est alors, à ce moment traversé de si grands rêves, que le demandeur, par un dépit misérable, ne cessait de nous accuser, de nous diminuer, de nous prêter les intentions les moins nobles pour écarter la Foule de nous. Il allait même jusqu'à s'attaquer au plus grand, au plus pur des nôtres, celui qu'il saluait, naguère, comme le précurseur de la jeune littérature, auquel il avait mendié des recommandations et il en arrivait à le dénoncer comme le prophète du charabia et comme un marchand de scandale.

Et comme c'était faux ! Un pornographe lui ! Des pornographes, nous ! Et vous voulez que nous ayons accepté pareil outrage ?

Vous ne savez donc pas ce que c'est qu'un pornographe ? Un spéculateur de lettres, un courtier de mots sales, allumant ses titres comme des lanternes rouges. Un véritable tenancier de lettres ! Qu'importent la violence, la brutalité, si l'Art s'en mêle, l'Art qui élève et purifie tout. A vous entendre, Juvénal serait un pornographe ! Shakespeare, pornographe ! Zola, pornographe ! Décidément vous avez raison de le dire et l'on s'en serait aperçu, du reste ; vous n'aviez jamais étudié d'autres livres réalistes que le Code pénal. Sinon vous n'auriez pas lu avec cet effarement une poésie charmante du défenseur. Vous auriez senti le charme du rythme, la gaze ailée des rimes, l'allure pimpante des strophes qui font des manières. Vous auriez compris qu'il n'y a dans ces vers que de l'art, et vraiment, à vous les entendre lire, je me souvenais d'un procès analogue, celui de Catulle Mendès, de qui on avait lu aussi des vers qu'on dénonçait comme immoraux. Tous les chefs illustres du romantisme, Flaubert, Baudelaire, Banville, étaient là qui applaudirent. Ici on pousse plus loin, et j'en suis aise, le respect de la justice, mais, j'en suis certain, après la lecture de ces vers, l'applaudissement était dans tous les cœurs.

Maintenant, que répondre à cet article du *Patriote* si méchant, si passionné, si faux, d'autant plus faux que le demandeur lui-même avait écrit et signé de son nom, à propos d'un des nôtres, que son livre, « mettait un terme à l'insipide reproche des Jeune-Belgique condamnés au sale et à l'immoral à perpétuité. » Voici la réponse, une réponse charmante, plus que jolie, spirituelle, digne aussi des traditions de Dorat :

RÉPONSE

A Monsieur le Directeur du PATRIOTE,
19, rue Léopold, Bruxelles.

« Saligaud, pornographe, » c'est bien vous qui parlez, Messieurs du *Patriote* ?

Que voilà un ton de mauvaise société ! Les duchesses qui vous lisent — car vous êtes lus par les duchesses, n'est-ce pas ? — ne pourront plus supporter longtemps cela et vont se désabonner pour prendre *le Figaro*, qui sait se tenir. Que diable ! Ne vous lâchez pas ainsi... il y a des dames !



La publication de *l'Hystérique* vous gêne donc bien, qu'elle vous porte à ces excès de langage ?

Et *la Jeune Belgique* aussi, avouez-le ! Vous avez, en la lisant, envie de tendre votre fin mouchoir de batiste et de dire : « Cachez, cachez ! » (après avoir bien regardé d'abord, s'entend). Vous mettez des feuilles de vigne sur les chapitres où la sainte morale est offensée..., mais on voit au travers des feuilles de vigne et la lecture demi-voilée a plus de saveur...

..*

Vous parlez d « ordures raffinées. » Le mot est joli. A les entendre, ces deux vocables unis, on éprouve un petit titillement délicat, comme un parfum de décadence savoureuse.. « Ordures raffinées, » vous vous y connaissez, farceur; voyons, mauvais garnement, dites-moi ça tout bas, tout bas, que j'aie ma part, que je puisse aussi faire claquer la langue...

..*

Ric-Rac, votre article est signé *Ric-Rac*. Ce nom fait le bruit d'une chose qui craque, *ric-rac*, qui se détraque, *ric-rac*, un nom comme vos idées, un nom de patraque, *ric-rac* !

Que fait-on ? Cette réponse n'est pas insérée. Il n'y a donc pas de discussion possible avec un adversaire qui se dérobe, qui ferme sa porte après avoir invectivé. Dès lors il n'y a pas lieu de s'étonner qu'on le fera taire plus tard par quelques lignes violentes, puisqu'il n'a pas compris le français que nous lui parlions d'abord, le langage qui nous est habituel. C'est sa faute à lui. Comme dans *le Conte des Fées*, les paroles tombent d'abord en pierreries et, puisqu'on ne les ramasse pas, elles se changent en couleuvres. Ce sont ces couleuvres-là que vous avez bien dû avaler !

Cela avait duré ainsi pendant toute une année, mais le thème était usé. Il fallait trouver du nouveau, chercher une guitare nouvelle où pincer d'autres cordes.

Alors, après avoir représenté constamment les jeunes écrivains comme des cyniques et des pornographes, on invente une accusation nouvelle. Ils sont tous impies, sacrilèges, blasphémateurs, anti-religieux. Leurs protestations de respect pour les croyances, c'est du mensonge. Cela se lit tout au long dans *la Revue contemporaine* de 1884 et 1885. Et pour résumer ces accusations en un mot, *la Jeune Belgique*, qui se donne à faux comme une revue d'art, est en vérité une « revue archi-libérale ». Ce sont les termes de l'article du *Patriote* auquel notre article incriminé répond.

Revue archi-libérale. Cela n'a l'air de rien, mais celui qui portait le coup savait bien combien il était perfide.

C'était une équation : archi-libéral impliquait la libre-pensée et la libre morale. C'était un rappel des reproches de pornographie avec quelque chose en plus.

En réalité c'était pour Max Waller l'accusation la plus pénible et la plus grave, tout autant que si on l'avait accusé de donner à sa revue une couleur ultra-catholique.

Comme directeur d'une revue d'art, il avait assumé la responsabilité de la maintenir en dehors des poussières de la politique. Et cela il le devait :

D'abord à ses collaborateurs qui professent les opinions les plus diverses,

qui appartiennent à des journaux de toutes nuances, car c'est parmi nous que la jeune presse tout entière s'est recrutée. Seulement la plupart n'y font que de la chronique, de la critique et de la fantaisie littéraire.

Quelques-uns encore sont absolument indifférents, hostiles à la politique, estimant, avec Baudelaire, que l'artiste ne doit être d'aucun parti parce qu'il serait un homme comme les autres. (Bruit dans l'auditoire.)

Voilà pourquoi la politique devait être exclue ; voilà pourquoi l'y introduire, — et le demandeur en accusait Max Waller, — c'était provoquer la désunion immédiate de ceux qui se réunissaient dans la revue, comme sur un terrain neutre, pour y réaliser ensemble le Beau !

Il le devait surtout à l'Art, l'Art qui est souverain, qui ne sert personne, qui est en dehors et au dessus de la politique. La politique c'est l'action ; l'Art c'est la création. Il y a beau temps qu'ils ont divorcé et cela se comprend ; l'artiste n'accepte pas les opinions toutes faites — comme la Foule ! Lui, fait lui-même le tour des idées et, par suite, il en arrive à une sorte d'équité suprême qui exclut tous les fanatismes, qui légitime toutes les croyances, car il découvre de l'erreur dans toute vérité et de la vérité dans toute erreur.

Donc, laisser tomber la revue dans la politique, c'eût été de la part de Max Waller une trahison à ses amis et une trahison à l'Art.

Pourtant M. Paul Wauwermans ne cesse de l'en accuser dans sa revue — et comme si ce n'était pas assez, il se sert encore de la publicité du *Patriote* pour lui nuire davantage. Et voyez comme il était de mauvaise foi ; comme il était coupable en ne cessant de rééditer cette contre-vérité consciente. Car, enfin, lui nous lisait et, dès lors, à chaque numéro, l'évidence lui devait frapper les yeux que la revue n'est pas une revue archi-libérale.

La meilleure preuve, c'est que lui-même a cherché à y entrer ; c'est qu'un de ses confrères du *Patriote* a écrit chez nous et y écrira bien encore, je suppose.

Et voyez ce détail plaisant : au dessus même de son premier article d'attaque, que nous reproduisions, figure un cantique, un sonnet à la Vierge Marie :

CANTIQUE

*O vierge à toi ma vie, à toi mon cœur altier !
A toi mes rêves pleins de formes idéales,
Je t'ai mise si haut sur les ors d'un trépied,
Si haut sur mes encens contournés en spirales
Qu'aujourd'hui mon amour n'est plus qu'un désir bleu,
Et perdu dans la boue infecte, les mains jointes,
Je te vois à la place où je devrais voir Dieu.*

Lui qui nous lisait, il savait aussi ce mysticisme d'art où plusieurs sont entraînés, l'un faisant un livre sur les Moines, l'autre reporté aux pieuses pratiques de l'enfance ou aux religieuses légendes des campagnes de Flandres : tous en tous cas — sceptiques ou croyants — en rupture avec les haines bêtes de la foule pour les symboles de la foi.

En voulez-vous un exemple. Ecoutez ces quelques lignes d'un des nôtres qui s'est distingué dans la critique. Il s'agit des jésuites et vous verrez combien ce jugement sur eux est empreint d'élévation, de respect et d'équité :

« Le discrédit qui les frappe correspond à cette haine pour les forts, « pour les supériorités, qui caractérise la société moderne. Tant de hautes « qualités aristocratiques : la discrétion souveraine, l'abdication dédai- « gneuse pour toute puissance apparente, le mépris des gloires terrestres, « enfin l'atmosphère suprêmement élevée qui les enveloppe devaient « condamner les jésuites en un temps où les grandes vertus ne peuvent « s'harmoniser avec les mœurs. »

Et vous direz encore que c'est une revue archi-libérale, celle qui publie de pareilles choses.

Et qu'ici la malignité qui nous observe n'en conclue pas que c'est par contre une revue à tendances catholiques.

Ni l'un ni l'autre. En dehors, bien au dessus de la politique ! Le mouvement des jeunes a été justement une évasion hors des vulgarités de nos luttes politiques, pour lesquelles ils ne savaient plus se passionner. Et vraiment il est heureux qu'une circonstance, solennelle comme celle-ci, se soit offerte pour affirmer ces idées de tolérance et de justice, remplaçant l'esprit de parti. Car c'est l'éternelle grandeur et la noblesse de l'art de savoir se dégager des partis-pris, des haines systématiques et de saluer les Valeurs sociales partout où elles se trouvent.

C'est ce que *la Jeune Belgique* a voulu faire ; c'est ce qu'elle a proclamé souvent ; c'est ce que Max Waller a réalisé, suivant son devoir impérieux. Par conséquent le demandeur a sans cesse affirmé un fait faux, et cela dans un but de désunion, dans une intention méchante, par dépit et par rancune. Il ne pouvait se consoler d'avoir été évincé de *la Jeune Belgique*, ou plutôt de n'y avoir point été admis ; il ne pouvait se consoler d'être resté sur la grève, tandis que le vaisseau, parti sans lui, est là-bas qui pointe ses mâts, dresse ses voiles et dérive vers des pays de rêves et aussi — soyez-en sûr — vers des pays de gloire !

Et puis, cela se compliquait d'une question de boutique. Vous dirigiez, vous, une revue qui s'affichait comme une Revue catholique. Vous aviez peu d'abonnés : c'était une publication obscure, ignorée, presque chimé-

rique. Il fallait attirer la clientèle et pour cela vous dénonciez aux vôtres la Revue achalandée et connue comme une revue de libre-pensée et de libre morale. — A nous les lecteurs du *Patriote*! Prenez la *Revue contemporaine*! C'est la vraie Revue, la seule, l'unique, la Revue qui est située sur un bon coin!

Donc pendant deux ans et demi cette double accusation se reproduit sans cesse. On ne polémiquait pas avec un tel adversaire dont la mauvaise foi est évidente, qui n'a que des sentiments de rancune ou des préoccupations d'argent, car ses attaques se reproduisaient souvent à l'époque du renouvellement des abonnements.

Alors on s'exaspère, on se fâche, harcelé qu'on est par trois journaux à la fois, car le demandeur va jusqu'à se servir du *Palais*, le journal du Jeune Barreau, pour tirer sur nous. C'est le sanglier percé de flèches qui se secoue et donne de la corne dans le ventre... ou ailleurs? Certes Max Waller y met de la violence, de l'emportement, mais cette passion dans la bataille, c'est le propre des grandes convictions et des purs enthousiasmes. Il aurait pu, en se présentant devant le tribunal, reprendre à son profit la superbe déclaration de Zola et borner sa défense à redire après lui :

« C'est vrai, je suis un passionné et j'ai dû être injuste souvent. Mais je ne donnerais pas ma passion pour la veulerie complaisante et le misérable aplatissement des autres. N'est-ce donc rien la passion qui flambe, la passion qui tient le cœur chaud? Ah! vivre indigné, vivre enragé contre les talents mensongers et les réputations volées! »

Alors, poussé à bout, obligé de riposter à la longue provocation qui constitue une sorte de légitime défense de la plume, surtout avec le sentiment qu'on est supérieur (bruit), on fait quelques lignes qui équivalent à ceci, comme on disait au moyen-âge : « Or, ça! maraud, dégaîne, ou tais-toi! »

L'adversaire ne dégaîne pas; il tire... sa plume et la passe à l'huissier!

*
* *

Avant de continuer, nous tenons à faire une déclaration en réponse à une partie de la plaidoirie de mon honorable contradicteur, — la partie la plus longue, — le thème presque exclusivement développé, — à savoir que l'article incriminé ne serait de la part de Max Waller, qu'une façon de se venger sur le dos du demandeur, — faible, inoffensif, a-t-on dit — d'un échec subi ailleurs.

Quant à nous, nous avons pensé qu'il serait plus délicat de laisser en dehors ces incidents étrangers qui ont reçu une satisfaction pleine, honorable pour tous.

Nous pensions aussi qu'il n'était pas convenable d'occuper les moments du tribunal d'autre chose que du procès qui lui est soumis.

Mais puisque la partie adverse en a pensé autrement, nous nous voyons obligés d'expliquer par quels motifs de haute convenance M. Max Waller ne permet pas à ses conseils de répondre à cette partie de la plaidoirie de M^e de Burlet relative à des événements qu'il n'a pas osé lui-même préciser.

Il est certains feux que le moindre souffle peut ranimer, et nous n'entendons pas que nos plaidoiries puissent avoir cet effet.

Si M. Max Waller n'a pas donné suite à la lettre à laquelle M^e de Burlet a fait allusion et qu'il prétend lui peser encore, — c'est parce qu'il s'agissait d'affaires connexes et qu'au reste son passé le met à l'abri, lui, d'un soupçon de lâcheté.

Nous pouvons donc nous borner à renvoyer M. Wauwermans au jugement du tribunal correctionnel de cette année, qui a condamné Max Waller pour s'être battu en duel.

Nous ne savons ce que M^e de Burlet entend par un duel de journaliste, — mais celui-ci avait lieu entre publicistes et l'une des parties a été blessée d'un coup d'épée.

Pareils duels sont toujours dangereux, et celui qui s'y expose est désormais à l'abri de tout soupçon.

Laissons donc en dehors une fois pour toutes ces choses étrangères au procès, et occupons-nous de M. Wauwermans, qui vraiment doit un peu en vouloir à son conseil d'avoir tant plaidé pour les autres et si peu pour lui-même.

On dirait vraiment qu'il ne figure au procès que comme personne interposée.

Après cette déclaration, je reprends ma plaidoirie en résumant ce que j'avais l'honneur d'exposer hier au tribunal.

Je vous ai montré qu'en droit il n'y avait pas de diffamation, puisqu'il n'y avait l'articulation d'aucun fait précis, qu'il n'y avait pas de termes injurieux, mais des appréciations dans une forme imagée et vive sur la non valeur d'un écrivain.

Je vous ai dit aussi qu'il n'y avait pas de dommage, évaluable en argent, attendu qu'on n'a pas même essayé d'en faire la preuve.

En fait, je vous ai signalé les commencements : la copie du demandeur envoyée et refusée à la *Jeune Belgique* et son dépit le poussant pendant deux ans et demi à une agression passionnée, injuste, de mauvaise foi, s'attaquant même à Camille Lemonnier, chez lequel il alla naguère se prosterner et mendier des appuis, pour ensuite l'attaquer.

Et comme afin d'accentuer cette attitude, on vient à cette audience recommencer le procès à *l'Hystérique*, un livre qui n'est pas en cause, et on fait cette chose injurieuse de le joindre à son dossier en le tatouant au crayon bleu, comme un dos de forçat !

Ces faits seuls vous montrent le peu de bonne foi et de dignité que le demandeur a mises dans toute sa polémique.

Et si j'y ai insisté, c'est que le tribunal tiendra compte de ces antécédents, malgré la matière civile, comme on en tient compte devant les juridictions pénales.

Maintenant que l'article incriminé est expliqué par ce qui l'a précédé, examinons-le dans le détail, et voyons s'il contient vraiment une diffamation ou des injures qui puissent ruiner le demandeur dans son honneur et sa considération.

D'abord, on démasque celui qui ne signe pas son article d'attaques et de reproches. Ric-Rac, c'est commode ; ça n'est connu de personne ; cela permet de tout dire. On va déposer son petit éreintement dans un petit journal.

On ne se trahit pas. Et puis on se sauve ! ni vu ni connu !

C'est une mode facile et combien n'oseraient pas publier ce qu'ils publient s'ils étaient obligés de signer. Mais ils aiment mieux — ainsi que je l'écrivais un jour — aller, comme en des maisons de passe, faire leur ordure anonymement !

Eh bien, non ! Monsieur ! à visage découvert !

Et l'on imprime tout vif le nom de l'agresseur : M. Paul Wauwermans.

Et pour montrer que ses attaques n'ont pas grande valeur, on en donne le mobile : C'est que sa copie a été régulièrement refusée. Pourquoi ? Parce que c'est un *écrivain inexistant*, un *raté de lettres*, un *abcès froid*.

Écrivain inexistant, raté de lettres, voilà qui est permis à coup sûr, sinon tout écrivain à qui on ne reconnaît pas du génie, pourra trouver qu'il en résulte pour lui un dommage moral et même matériel, ce qui arrive.

Abcès froid, voici qui vous indigne, mais ne le détachons pas du reste. C'est une expression imagée, comique, d'une opinion littéraire. Il faut la rapprocher de ce qui précède : raté de lettres, écrivain inexistant, abcès froid. C'est une gradation, un groupement de synonymes. Abcès froid, littérairement, bien entendu. Il fallait prouver, vous, que c'était une injure. Vous ne l'avez pas essayé, car à moins de l'expliquer comme nous faisons, cela ne veut rien dire du tout, pas plus que si l'on vous disait : Monsieur, vous êtes un cor au pied ou une phtisie du larynx. D'ailleurs, quand on fait la jonction des termes, on comprend. Philologiquement aussi,

qu'est-ce qu'un abcès froid ? c'est celui qui s'enflamme très lentement, dit le dictionnaire. — En littérature cela équivaut à dire qu'on s'enflamme aussi avec lenteur ou qu'on ne s'enflamme pas du tout, en d'autres termes... qu'on n'a pas encore *percé!* (Hilarité).

C'est si vrai que vous allez voir le parallélisme s'établir. *Jeune cancre*, c'est encore la même chose qu'abcès froid, un synonyme qui équivaut à une appréciation peu aimable mais licite de la valeur littéraire d'un adversaire.

Savez-vous la signification propre du mot *cancre*? C'est le nom vulgaire des crabes et de quelques autres crustacés, et par analogie, dans un sens dérivé, se dit des écoliers qui marchent aussi lentement, qui ne font pas de progrès. Combien n'ont pas été traités de cancre par leurs professeurs.

Or, M. Wauwermans est encore élève en littérature. Il peut être permis de trouver qu'il n'est pas fort.

Et vous dites à grands cris que nous avons porté atteinte à votre honneur et à votre considération! Nous n'avons pas dit cela, il est vrai, pour lui être agréable. Nous avons voulu le rendre ridicule, c'est vrai! C'est notre droit! C'est la nécessité de la guerre. On tue son adversaire comme on peut.

Mais que le demandeur se rassure. Nos coups ne l'ont pas exposé au mépris public, car malgré toutes nos qualifications littéraires, nos mots imagés n'affirment pas en ce qui le concerne un fait outrageant. C'est précisément pour cela qu'il n'y a pas de dommage et que son action n'est pas fondée.

Ce sont des appréciations licites sur la valeur d'un écrivain. C'est ce qui fait que ces mots n'ont pas la portée qu'ils auraient dans la vie sociale ordinaire, dans d'autres sphères où les formules cérémonieuses sont la tradition des controverses.

Mais de telles vivacités ont été de tous temps dans les usages des gens de lettres. Et qu'ici on ne se méprenne pas; on aurait trop beau jeu et j'entends d'ici notre éminent contradicteur, M^e Lejeune, avec sa bonhomie étonnamment spirituelle, s'écrier tantôt : « Comment, vous appelez cela des usages littéraires! Non; ces choses triviales n'ont rien à voir avec la littérature! »

Eh bien! si; de tous temps ç'a été l'habitude des grands artistes d'être passionnés, brusques, brutaux, pour se débarrasser des gens sans talent aboyant à leurs talons. Nous ne l'avons même pas inventé, ce ton-là! Certes nous le regrettons, ç'aurait été une originalité de plus. Nous aurions pu en prendre un brevet.

Mais nous avons des précurseurs dans tout le cours de l'histoire litté-

raire, et sans remonter trop haut, voulez-vous savoir ce qu'écrivait à Dassoucy Cyrano de Bergerac, l'auteur de l'*Histoire comique de la lune et du soleil* :

« Hé! par la mort, Monsieur, vous ne tenez lieu de rien au monde. « Vous n'êtes plus qu'un clou aux fesses de la nature (vous voyez que nous « ne sommes pas loin d'abcès froid); vous qui tomberez si bas si je cesse « de vous soutenir, qu'une puce en léchant la terre ne vous distinguera du « pavé. »

Voilà qui est roide, n'est-ce pas? Or, il est certain que Dassoucy se garda bien d'intenter un procès pour se faire appliquer sur son *clou* un jugement en guise d'emplâtre.

Je ne vous parlerai pas de la mode célèbre des épigrammes, pleines des injures les plus vives qu'on se renvoyait comme des volants sur la raquette des petits quatrains.

Mais il y en eut de fort outrageantes, dans le genre de celle-ci qu'on adressa à Vilain :

*Tu prends tant de plaisir à parler de l'ordure
Qu'on te peut soupçonner d'être d'une nature
Qui vaut encore pis que celle d'un cochon.*

Il y a plus; Furetière, l'auteur célèbre du *Roman bourgeois*, qui eut au XVII^e siècle de mémorables démêlés avec l'Académie française au sujet de son dictionnaire, Furetière raconte que, dans un libelle, on l'a traité de bélître, maraud, fourbe, saltimbanque, traître, impie, sacrilège, etc. Voyez-vous tous ces mots calculés au tarif du procès actuel. C'eût été une rente pour Furetière.

Mais aujourd'hui, dira-t-on, nous vivons dans un siècle raffiné, poli, civilisé, courtois. Dans le coudoisement de la vie moderne plus mêlée, les angles ont dû s'adoucir.

Tout au contraire : la même tradition subsiste, le même ton domine dans les batailles de la plume. C'est comme qui dirait le code, — je ne dis pas le code de politesse, — mais le code de la polémique. Prenez au hasard les écrivains de notre temps.

Barbey d'Aurevilly n'a-t-il pas traité Zola de cul de plomb. C'est sans doute pour cela qu'il ne lui aura pas allongé le pied.

Louis Veillot, — vous voyez que je suis gentil; je prends vos amis, — Louis Veillot écrit à Jourdan, rédacteur du *Siècle* : « Soyez onctueux, mon compère, rien qu'onctueux; vous glisserez mieux dans les mains qui vous pourraient prendre! »

Ceci c'est une menace dans le genre de celle qui termine notre article.

En voulez-vous une autre : Paul de Cassagnac, le maître en personnalités violentes ; récemment encore, à la chute du ministre Ferry, il appelait celui-ci voleur, assassin, proxénète.

Imaginez donc un procès civil avec un chiffre fixe pour chaque injure !

Quant à Rochefort, lui, il rentre plus encore dans notre cas ; il donne des appellations plaisantes, des appréciations imagées dans le genre de « cancre » et « d'abcès froid ».

Ainsi Schneider c'est une vieille locomotive ; un journaliste, Dreolle, n'est qu'un polichinelle ; le gros ministre Baroche, attaqué à la Chambre, c'est un hippopotame qu'on insulte dans l'exercice de ses fonctions ; Galiffet y passe à son tour et n'est plus qu'un général d'aquarium.

Et, quant au coup de pied contre lequel vous vous rebiffez, le coup de pied lui-même, il est élevé à des hauteurs littéraires, il est immortalisé par le plus grand des poètes, par Hugo lui-même, qui ne dédaigne pas dans *les Châtiments* de l'allonger pour les siècles — sachant sans doute, lui aussi, qu'il est certains adversaires qu'on ne fait taire.... qu'à rebours.

*Cette atesse en ruolz, ce prince en chrysocale
Retrouse sa moustache en croc et la caresse.
Sans que sous les soufflets sa face disparaisse,
Sans que d'un coup de pied. l'arrachant à Saint Cloud,
On le jette au ruisseau — dût-on salir l'égout.*

Ce coup de pied ci, le poète pouvait douter qu'il allât bien à son adresse, car la personne royale est inviolable ; aussi en allonge-t-il un second, mieux appliqué encore, quelques pages plus loin, dans la pièce : *Éblouissements*.

*Passons vite. L'histoire abrège. Elle rédige
Royer d'un coup de fouet, Mongis d'un coup de pied,
Et fuit. Royer se frotte et Mongis se rassied.*

Mongis donne ici un bel exemple. Il a bien fait de se rasseoir et de ne pas venir se dépantalonner devant un tribunal.

Voilà ce que les usages littéraires de tous temps ont permis et consacré.

Tous ces mots vifs, piquants, mordants, excessifs parfois, courent en liberté dans le monde des lettres depuis toujours, et leur longue impunité leur assure vraiment le bénéfice de la prescription.

Quant aux petits coups de pied, il y a beau temps qu'ils ont fait leur chemin.

En réalité, je ne saurais assez le répéter, l'honneur et la considération d'un homme ne souffrent pas pour y avoir été exposé. Ce peut ne pas être amusant d'être ainsi seringué de bonne encre, mais ça ne fait de taches qu'au linge et on ferait mieux de laver ce linge sale en famille.

Au lieu de cela, on a tout grossi, tout exagéré, tout pris au tragique. C'est un article outrageant, diffamatoire!

Je vous ai déjà dit combien vous rompiez avec le droit — avec lequel vous affectez d'être en meilleurs termes que nous — si vous parliez de diffamation dans l'espèce, puisque l'art. 443 du Code pénal exige l'articulation d'un fait précis qui expose au mépris public.

La phrase : « Il ment et il le sait », n'est pas l'imputation d'un fait ; c'est un simple démenti — dans une forme consacrée par l'usage. — Est-ce qu'on n'a pas vu des journaux organiser même un *bureau des démentis*? La forme employée ici est la même que celle anoblie par un grand ministre. L'expression, depuis, a fait jurisprudence et dans nos Parlements elle est aujourd'hui presque polie.

Il est si vrai, du reste, qu'il n'y a pas de diffamation, que — si j'en crois les journaux — votre requête n'a pas été appointée d'abord — ce qu'on n'eût pas manqué de faire s'il y avait eu diffamation.

Du reste, voici un témoignage intéressant ; il est de Furetière que je vous citais tantôt, l'auteur du *Roman bourgeois*, et la distinction qu'il fait entre les polémiques littéraires et les injures dommageables résout tout le procès actuel :

« Un libelle diffamatoire doit contenir des injures atroces et scandaleuses, des vices secrets et des faits qui puissent ruiner l'honneur ou la fortune de quelqu'un ; de telle qualité, en un mot, qu'il puisse être déféré en justice. Il ne faut pas même que ces reproches soient conçus en des termes généraux, mais ils doivent être particulièrement spécifiés. Si on appelle un homme avare, fanfaron, goinfre, fainéant, il n'obtiendra point de sentence qui oblige sa partie à le reconnaître pour un libéral, un modeste, un sobre, un homme plein d'activité. Mais si on l'appelle bâtard, meurtrier, faussaire, usurier, il y aura lieu de le traduire à la police.

« Quoiqu'un homme de lettres souffre fort impatiemment qu'on le traite d'ignorant, il ne cite son adversaire qu'au tribunal du Parnasse, pour y donner des preuves de sa capacité ; il faut qu'il trouve sa réparation dans son écritoire et qu'il la dispute la plume à la main.

« Il y a encore des injures qui sont très piquantes, pour lesquelles on se rendrait ridicule de se pourvoir en réparation devant les juges ordinaires. »

J'imagine que ces injures, très piquantes, pour lesquelles Furetière dit qu'il serait ridicule de se pourvoir en réparation devant les juges, ce sont celles du genre de la dernière phrase de notre article qu'on a surtout incriminée.

Le coup de pied au derrière doit être vraisemblablement une de ces injures piquantes, surtout par ce temps de bottine pointue.

Mais ici encore prenons les choses dans leur acception littéraire, supérieure, et pas, comme on l'a fait toujours, dans leur signification littérale, dans leur sens bourgeois.

Et d'abord, quant à Sganarelle, écartons toute autre signification que celle du personnage de Molière qui reçoit des coups de bâton et des coups de pied. — Mon honorable contradicteur a bien voulu déclarer que partout où il pouvait soupçonner une intention noble, plutôt qu'une intention basse, il choisirait la première. C'est le moment d'opter dans le sens que j'indique. — D'autant plus que le contexte explique ici très bien le Sganarelle. — C'est une allusion au premier acte du *Médecin malgré lui*, où Lucas et Valère allongent des coups de pied à Sganarelle :

Tu es médecin. — Non. — On le frappe. — Mais si, tu es médecin. — On le frappe encore, jusqu'à ce que Sganarelle avoue tout ce qui leur plaît ; oui ! oui ! je suis médecin ! je suis apothicaire !

Ici Max Waller — avec ses amis — joue la même scène pour que son adversaire reconnaisse qu'il est... écrivain malgré lui.

Et ce n'est pas seulement Sganarelle qu'on traite de cette façon. On raconte que Georges II, roi d'Angleterre, congédiait ainsi ses ministres. Ce n'est donc pas si mal porté ; et on peut bien admettre ces choses une fois qu'elles sont reçues.

D'autant plus qu'ici c'est un coup de pied au derrière en effigie. Derrière ici, c'est... une figure ! c'est un coup de pied théorique, imaginaire, littéraire ; cela veut dire : quittez-moi la partie ; cessons-en ; je ne discute plus avec vous ; je vous ferme la porte au nez.

C'est une bravade, une provocation si l'on veut.

Du reste, vous l'avez compris vous-même dans ce sens ; mais le ton, la forme surtout vous déplaisent. Encore si c'était un soufflet, disiez-vous tout à l'heure. Un soufflet, ce n'est rien — c'est moins outrageant — c'est presque honorable ! Mais un coup de pied, un coup de pied au derrière.

Voici qui va vous consoler, c'est la jolie définition qu'on a donnée du coup de pied au derrière : Un soufflet qui n'a pas de prétention.

Maintenant votre amour propre est tout à fait à l'aise. — Ce qu'on vous a envoyé c'est donc l'équivalent d'un petit soufflet sous bande.

Mais tous les jours cette chose arrive : récemment encore, après la mort d'Olivier Pain, Rochefort écrivait à Lord Lyons, le ministre d'Angleterre, qu'il le souffletait sur sa vieille figure d'ambassadeur. C'est le même cas, sauf que M. Wauwermans ne représente même pas la littérature.

Et puisqu'au point de vue de votre action, vous devez arguer d'un dom-

mage, il est certain que le coup de pied en question ne peut causer un préjudice — étant donnés les préjugés du monde — que si on le garde ou si on veut se le faire payer.

C'est purement et simplement une invitation à la valse. Et dans ce cas le dommage, l'atteinte à la considération résulte, non pas de l'invitation à la valse, mais du refus de valser.

Alors le dommage serait votre propre fait.

En résumé, Messieurs, je vous ai montré que l'article incriminé trouve sa justification dans les usages constants de la polémique entre écrivains, ce qui constitue en quelque sorte à notre profit une espèce de *droit coutumier* des gens de lettres.

Je vous ai signalé cette tradition à travers toute l'histoire littéraire; elle subsiste aujourd'hui et pour ceux qui ne se bornent pas — comme mon honorable contradicteur — à la lecture du Code pénal, ce brave livre réaliste, comme il l'a appelé, pour ceux qui connaissent les allures de la jeune presse littéraire, de certains journaux de Paris, — comme *Lutèce*, — il apparaîtra clairement que nous n'avons pas dépassé la mesure ordinaire.

D'autant plus que telle est l'allure batailleuse de la revue au seuil de laquelle on a accroché un écusson avec cette devise significative : *Ne crains*. Donc ceux qui y viennent, qui entrent en lutte avec elle, savent d'avance le ton qui y règne et l'acceptent. Le tribunal aura à tenir compte de ce ton habituel, car il exclut une intention spécialement méchante vis-à-vis du demandeur ou un dessein de le vouer au mépris public.

Le tribunal voudra bien aussi tenir compte des *milieux*. Les artistes ont l'épiderme sensible et le poète latin avait raison de les trouver irritables : *Genus irritabile vatum*. Eux qui souffrent à penser, qui vivent de la vie des nerfs, sont plus susceptibles que personne et c'est pour cela sans doute que leurs vivacités sont fréquentes et excusables.

Du reste le tribunal tient toujours compte du milieu pour apprécier la valeur d'une injure; ainsi en matière de divorce, un même mot devient une injure grave, déterminante au point de vue de la réussite d'une action, s'il est dit dans le monde, dans l'aristocratie.

Prenons par exemple une injure quotidienne en pareille matière, le mot *catin*.

Le tribunal me passera bien ce mot qui, du reste, est moins roturier qu'on le pense; il a été anobli par Shakespeare dans la sublime scène où Desdémone implore Othello :

— Mon bon seigneur! qu'ai-je donc pu faire contre vous?

— Catin.

— Vous n'allez pas me tuer sans me laisser au moins dire ma prière?

— Catin.

— Vous ne voudrez pas tuer mon âme avec mon corps?

— Catin !

Prenons donc ce mot. Eh bien ! qu'un homme du monde en insulte sa femme, celle-ci souffrira une injure grave et pourra être, pour cela seul, admise à triompher dans une action en divorce. Au contraire, dans le peuple, dans la classe ouvrière, le mot est si usuel qu'il n'est plus une injure — tout au plus une impolitesse.

Et puis, Messieurs, n'oubliez pas la provocation.

Pendant deux ans et demi, ce fut une série d'attaques injustes et passionnées de la part du demandeur.

Nous avons voulu le combattre à armes loyales; nous lui avons envoyé un droit de réponse qu'il a refusé d'insérer; alors, poussés à bout, nous avons pris les mêmes armes que lui, pour nous défendre, et il est mal venu de se plaindre.

Oui ! ce sont des armes prohibées avec lesquelles nous vous avons frappé, mais vous les avez employées le premier et nous vous avons imité par les nécessités de notre légitime défense.

Ainsi la priorité d'attaque vous rend mal fondé à vous plaindre; et ce que je plaide ici est une argumentation si juridique que M. Schuermans admet dans son ouvrage sur la *Presse* cette espèce de compensation des torts réciproques. Ecoutez son avis; c'est pour ainsi dire le jugement anticipatif de notre procès :

« Il peut arriver parfois que le demandeur en réparation ait été lui-même
« en faute vis-à-vis du défendeur.

« Si, en principe, l'injure ne peut légitimer la diffamation, il peut
« cependant s'établir devant les tribunaux saisis de l'action civile une sorte
« d'annulation des torts réciproques des parties jusqu'à due concurrence.

« Des torts égaux pourront se contrebalancer et faire renvoyer les parties
« « dos à dos » avec condamnation du demandeur aux dépens ou au moins
« avec compensation de ceux-ci.

« Les allégations dommageables du demandeur qui auraient précédé
« celles du défendeur, ne rendront pas cependant non recevable l'action du
« premier contre le second; le tort du défendeur n'est pas excusé par celui
« de son adversaire, mais il pourra être déclaré non fondé à se plaindre
« d'une riposte à une attaque entamée par lui. »

Une riposte à une attaque entamée par lui. — Voilà, Messieurs, ce que vous devez retenir ! Voilà ce qui domine tout ce procès. — Voilà ce

qui met les choses au point, quand on n'oublie pas que ces attaques étaient au fond dénuées de toute dignité et de toute grandeur, puisque les idées n'avaient rien à y voir, puisqu'elles n'étaient le résultat que d'une rancune d'amour-propre, et s'attaquaient à ceux-là mêmes — comme Camille Lemonnier — dont on avait mendié l'alliance et l'appui.

Et cette exaspération est d'autant plus légitime que la cohue est nombreuse de tous ces petits jeunes gens, sans autorité et sans talent, qui parlent et écrivent sur l'art en amateurs, comme des jeunes filles peignant sur porcelaine, et qui, au lieu d'avoir estime et respect pour ceux qui sont doués et qui travaillent, passent leurs dimanches, comme les gardes civiques de la littérature, à les critiquer, à les attaquer, à les dénoncer à la malveillance du public. C'est vraiment une chose bizarre et qu'un écrivain étranger signalait : Ailleurs on éreinte ceux qui ne font rien, qui sont inutiles au progrès ou à la grandeur nationales ; ici, par une singulière aberration, c'est après ceux qui produisent qu'on s'acharne.

Cette exaspération s'explique d'autant plus que nous connaissons, nous, l'histoire artistique de la Belgique : ce sont ceux-là — ce sont leurs pareils — qui ont fait mourir de privation et de tristesse tous nos plus purs artistes : les Dubois, les Boulenger, les Degroux et aussi ce pauvre poète Eugène Dubois, qui en fut réduit à s'aller noyer une nuit d'hiver dans l'étang d'un parc public.

C'est vous, ce sont vos pareils qui êtes responsables de ces choses, qui voulez les continuer et accroître encore ce long martyrologe, cette liste de noms qui subsistent, aussi noirs que des remords, pour la honte d'un pays.

Et voilà pourquoi on s'est indigné, on a frappé ; et si aujourd'hui, vous qui avez commencé, — vous êtes battu, ne venez pas vous plaindre, car c'est une loi suprême qui veut que l'art triomphe, qui veut que ceux qui ont reçu cette mission sociale aient le droit de se débarrasser comme ils peuvent : à coups de plume, à coups de langue, à coups d'épée et aussi à coups de pied, de ceux qui embarrassent la route et voudraient les empêcher de réaliser cette grande chose patriotique : Fonder une littérature nationale !

.....

PLAIDOIRIE DE M. ALBERT SIMON

MESSIEURS,

Après l'excellente et irréfutable plaidoirie de mon honorable ami M^e Rodenbach, il reste bien peu de chose à dire dans cette affaire.

Et je n'aurais pas même pris la parole, si je n'avais impérieusement éprouvé le besoin d'insister, et sur le point de droit, et sur la nécessité de réduire à ses véritables proportions ce procès qui ne méritait guère les honneurs de votre audience.

On n'est vraiment parvenu à l'élever à cette hauteur, qu'en le gonflant démesurément. comme ces vessies sonores d'où ne sort cependant que du vent, lorsqu'on les crève comme nous allons faire.

*

**

Le jour, Messieurs, où M. Wauwermans a fait sa première tentative pour collaborer à *la Jeune Belgique*, on lui a répondu qu'on ne pouvait l'accueillir, parce qu'il était soporifique. Eh bien, Max Waller devra bien en faire loyalement l'aveu, il a méconnu le demandeur, ce jour-là ; car, en vérité, je n'ai vu, de longtemps, rien d'aussi réellement plaisant que le procès dont M. Wauwermans est l'inventeur.

On a vu, de tout temps, des écrivains se lancer réciproquement à la face les appellations les plus désagréables, se traiter de crétins, de cuistres, que sais-je encore, mais jamais on n'en a vu, je pense, chercher à se faire, de ces prétendues injures, cent cinquante livres de rentes au denier vingt.

Le tribunal correctionnel n'en accorde pas souvent autant, lors même qu'il y a incapacité de travail, mutilation ou infirmité incurable.

Pour moi, Messieurs, cette demande peu sérieuse n'est pas même un procès ; c'est un cri, une plainte enfantine et douloureuse : « Maman, Maurice m'a battu, il faut le gronder, na ! »

Et maman, c'est la justice ; et voilà ce que l'on attend de vous : une leçon de civilité puérile et honnête au défendeur.

Mais où allons-nous, grands dieux ! Vous avez là, chaque jour, cent justiciables frappant à votre porte pour obtenir justice, dans des procès où sont engagés les intérêts les plus considérables, vitaux même, toute la fortune de leur famille parfois, et qui n'y parviennent qu'après une longue attente.

Que va-t-il donc advenir, s'il est permis au premier venu d'encombrer vos prétoires et d'occuper vos audiences de pareilles balivernes?

On l'a si bien compris, qu'en commençant sa plaidoirie, M^e de Burlet vous demandait la permission de déroger aux traditions, en ne vous lisant pas immédiatement l'article incriminé.

Il lui fallait d'abord, disait-il, placer cet article dans son véritable cadre, en d'autres termes, préparer vos esprits à entendre des énormités, en faisant précéder la lecture de longues considérations, d'après nous absolument étrangères au débat. Ne vous a-t-on pas avoué, assez naïvement d'ailleurs, que cette affaire ne se plaidait pas seulement ici, mais devant l'opinion publique, confessant ainsi que l'on ne plaidait pas pour le tribunal seul, mais beaucoup pour la galerie?

Et pour grandir le débat, n'ajoutait-on pas que l'on plaiderait comme si vous étiez le jury devant qui l'on se transportait en imagination?

Hélas! que n'y sommes-nous en réalité! Nous serions acquittés au milieu d'un éclat de rire homérique.

Et l'adversaire le sait bien, c'est pourquoi nous sommes ici.

..

Enfin, Messieurs, par respect pour le tribunal et pour nos éminents contradicteurs, — je devrais dire notre éminent contradicteur, car nous éprouvons le regret, bien certainement partagé par M. Wauwermans, de n'avoir point entendu son second conseil, M^e Lejeune, — il faut bien que M. Warlomont réponde sérieusement à la philippique fulminée contre son article prétendu *diffamatoire, outrageant et attentatoire à l'honneur* de la partie demanderesse.

Que de bruit pour rien, Messieurs, et comme c'est bien ici le moment de rappeler ce que Paul-Louis Courier faisait dire à Pierre Clavier, dit Blondeau, dans son mémoire au tribunal correctionnel de Blois.

Ce malheureux était accusé d'avoir insulté le maire de sa commune, en lui disant : Allez-vous faire f..... — et c'est à cela, en somme, que se réduit l'apostrophe de M. Warlomont à M. Wauwermans.

Clavier écrivait donc à ses juges :

« Mais la plainte même, qui fait le fond de ce procès, a-t-elle apparence de sens? et se peut-il qu'un homme, je ne dis plus un maire, mais un homme en âge de raison, *hors des faiblesses de l'enfance*, se tienne offensé pour un mot (car j'accorde, je veux que je l'ai dit ce mot), pour un mot,

tout au plus grossier, qui n'attaque ni l'honneur ni la réputation, ni la probité ni les mœurs de celui auquel il s'adresse, et ne peut faire tort qu'à celui qui le prononce, que, pour ce mot, il veuille poursuivre, exterminer un pauvre domestique, *qu'il fatigue les juges*, entasse des écritures, amène des témoins, remue des gens en place, abuse des actes publics, afin d'obtenir quoi? que ce malheureux, ruiné, malade, diffamé après six mois de chagrins, d'angoisses, languisse un mois dans les prisons. »

On n'en pourrait heureusement demander autant contre notre client, mais, là comme ici, on abusait véritablement de la Justice.

*
**

Diffamation! Allons donc!

On plaide vraiment comme si l'on ne connaissait point le dernier arrêt de la Cour, dans l'affaire de Blochausen, arrêt qui nous enseigne, si nous l'ignorions, que, pour apprécier le caractère calomnieux ou diffamatoire d'un article, il faut se reporter au texte de la Loi pénale qui définit ce délit.

Or, quand y a-t-il calomnie ou diffamation au point de vue du Code pénal?

Lorsqu'il y a, dans des circonstances données, imputation d'un fait PRÉCIS.

Et, bien plus, d'après Haus, et l'arrêt de Cassation du 14 août 1844, il ne suffirait pas même d'accuser, par exemple, un citoyen, d'avoir volé, il faudrait encore préciser le vol qu'il aurait commis. A défaut de cette précision, il ne pourrait y avoir qu'une injure.

C'est donc bien légèrement que vous nous accusez hier de vouloir *accommoder* le droit, comme M. Wauwermans prétend accommoder la littérature, ou, tout ou moins, devrez-vous reconnaître, si c'est là *accommoder*, que nous *accommodons* en bonne compagnie.

Et en fait, quelle imputation précise a-t-on adressée à M. Wauwermans? Aucune, si ce n'est d'avoir menti, sachant qu'il mentait.

Cela est légimite, si c'est vrai, et je le prouverai tout à l'heure.

Ne parlons donc plus de diffamation, ce n'est pas sérieux. Reste l'outrage.

*
**

Outrageant, cet article? Vous ne le pensez pas vous-même.

Non, je ne croirai jamais, que si réellement vous vous étiez senti outragé, ce fût au tribunal que vous eussiez demandé réparation.

On m'interrompt, et l'on m'accuse, si j'entends bien, de faire, devant la Justice, l'apologie du duel.

C'est en vain que l'on tente de me faire dire ce que je n'ai ni dit ni voulu dire. Loin de moi la pensée de conseiller ou d'approuver un délit, soit ici, soit ailleurs. Je ne dis pas qu'en cherchant à se faire justice soi-même, on eût fait bien ou mieux ; mais, me plaçant uniquement au point de vue des préjugés sociaux, je puis avoir la conviction que, s'il s'était senti profondément outragé, le demandeur eût fait comme tout le monde et suivi un premier mouvement sur le mérite duquel je n'ai pas à me prononcer, quoiqu'il soit celui de tous, en pareil cas.

Je reprends donc, et j'affirme de nouveau que ce coup de pied *verbal* n'a déterminé aucune lésion dans les parties profondes de la dignité du demandeur.

Car enfin, Messieurs, voici venir une nouveauté. Nous avons déjà la convention verbale, — celle que l'on ne veut point faire enregistrer, — voilà maintenant le coup de pied verbal.

Seulement, celui-ci, M. Wauwermans tient à le faire enregistrer, — aux droits fixe de fr. 2-40 sur minute, et proportionnel de fr. 2-70 sur expédition ! Et il en veut dix expéditions, multipliées chacune par le tirage entier d'un journal qui ira porter la renommée dudit coup de pied, jusqu'aux confins du monde littéraire.

Et l'on oserait soutenir, après cela, que ce coup de pied l'outrage ! Personne ne le croira.

Non. Ce n'est là ni un outrage, ni une voie de fait, c'est une formule, un congé sans appel, pareil à celui que tout le monde a donné, au moins en imagination, aux commis-voyageurs en vins, par exemple, qui prétendent vous inonder de leurs articles, comme le demandeur a voulu inonder de sa prose les colonnes de *la Jeune Belgique*.

Cela peut être désagréable, brutal même ; cela n'est point injurieux dans sa portée réelle, et, je le répète, M. Wauwermans ne l'a point envisagé comme une injure.

∴

Mais quel est donc alors le mobile de son action ?

C'est une gageure, pas autre chose : il avait juré qu'il écrirait dans *la Jeune Belgique*, de gré ou de force. Et, n'y étant point parvenu par la persuasion, il veut au moins lui imposer sa littérature, sous forme de conclusions, entérinées par le tribunal. Piètre fiche de consolation en vérité, la chose fût-elle possible !

Hé! mais voilà qui était bien inutile! et si vous aviez seulement ouvert le traité de Schuermans, à la page 99 du tome II, vous auriez lu ceci :

« Toute espèce de malice, de persiflage, de manquement à la bienséance, à la discipline des honnêtes gens, en un mot, tout écart nuisible à la vérité (1), donnera lieu à insertion de réponse ».

Voilà ce qu'il fallait faire : User du droit de réponse, tout simplement.

C'était bien le cas; il y avait précisément une incivilité, et c'était assez pour pénétrer chez nous, de force, quoique sans jugement.

Vous vous fussiez épargné l'aventure judiciaire, très désagréable en somme, dont vous êtes en ce moment le héros; et voyez, alors, quel joli horizon s'ouvrait devant vous :

..

Vous eussiez pu répondre par exemple : « M. Warlomont, vous dites que
« je suis un cancre. Eh bien! vous mentez et vous le savez! car je collabore
« à un des grands journaux de Bruxelles, — qui a bien un peu l'habitude
« d'être défendeur dans les procès de presse, mais qui n'en est pas moins
« un très grand journal, chacun sait cela, — de plus, j'ai fondé la *Revue*
« *contemporaine*, — que M^e de Burlet, soit dit en passant, aura grand tort
« de qualifier un jour, d'obscur, — et cette revue ne peut suffire aux
« demandes d'abonnement.

« Or, pareil succès ne va pas aux cancre!

« M. Warlomont, vous dites que je suis un abcès froid! vous mentez et
« vous le savez! car, vous le voyez, je perce... à la faveur du droit de
« réponse, ce rempart de dédain dont vous avez armé votre revue, contre
« mes tentatives indiscrètes.

« M. Warlomont, vous dites que je suis inexistant; vous mentez et vous
« le savez, car je puis dire, à l'instar de Descartes : « Je reçois un coup de
« pied, donc je suis ! »

« Et puis enfin, si vous me donnez ce coup de pied *aérien*, moi j'use de
« la même voie, je vous allonge un coup d'épée sur l'aile du Zéphir, et
« vous voilà aussi inexistant que moi, car il est bien entendu que je vous
« tue! »

..

Mais voilà, comme nous le disait hier M^e de Burlet, — et ce n'est pas

(1) B. J., XIII, 1525.

moi qui le lui ai fait dire, — chacun sait que M. Wauwermans ne se bat pas... même en imagination !

Et il n'accepte pas davantage le combat par la plume. Ceci, serait-il un aveu d'impuissance justifiant les critiques de Max Waller, à l'endroit de l'écrivain qu'il en accuse ?

On pourrait le croire. Mais alors, encore une fois, quelle singulière idée de faire ce procès ! car jamais le tribunal, quoi qu'il décide, ne pourra faire de M. Wauwermans un grand homme. Il ne peut pas lui délivrer un brevet de capacité.

Et quand il déciderait que Max Waller a eu tort de dire ce qu'il pensait, il n'en résulterait pas encore qu'il eût tort de le penser.

Je vois l'adversaire faire un signe de dénégation. Me trompé-je ? Ce n'est pas cela non plus que vous cherchez ?

Ah ! prenez garde alors, car il ne reste plus qu'un mobile à vous supposer : l'argent.

En effet, vous demandez 3,000 francs de dommages-intérêts, je l'avais oublié.

*
*
*

Et vous demandez même la contrainte par corps !

Fi donc ! la contrainte par corps ! et c'est un écrivain qui la demande contre un autre écrivain.

La contrainte par corps, une des dernières entraves qui existent à la libre expression de la pensée humaine, et contre laquelle proteste tout homme de lettres digne de ce nom.

Vous même laissez hier dans l'ombre ce passage de votre assignation que je vous ai forcé à lire, parce qu'il accuse vos tendances.

Oui, c'est bien de l'argent qu'il vous faut, et de crainte qu'il ne vous échappât, le cas échéant, vous avez demandé l'application de cette mesure odieuse, digne sœur de la censure, qui seule, vous le croyiez du moins, pouvait vous assurer la perception effective des écus.

Rassurez-vous ; Max Waller est d'un monde où l'on paie ses dettes, et si, par impossible, une condamnation de ce genre pouvait intervenir, vous ne perdriez rien, en fait d'argent du moins.

Trois mille francs ! Thérapeutique nouvelle ! l'emplâtre en billets de banque faisant la concurrence au papier Fayard et à la peau divine ! Mais thérapeutique coûteuse, à laquelle le médecin n'aura point recours, la où il n'y a pas même un bleu. Ne l'a-t-on pas dit hier, d'ailleurs ? « Les gens que vous tuez se portent assez bien. » Parole imprudente, s'il en fût, de la

part de celui qui réclame le prix du sang versé... toujours en imagination.

*
**

Mais qui donc, Messieurs, nous fait ce procès vertigineux?

C'est l'homme qui, outré de dépit de ne pouvoir collaborer avec les soi-disant pornographes, les abreuve d'outrages, systématiquement et de parti pris, depuis qu'il a perdu tout espoir d'être accueilli chez eux.

Dans ces articles inqualifiables de la *Revue contemporaine* et du *Patriote*, où Ric-Rac ou Fontanar ose nous traiter de « Mangins, marchands de scandale, inspirant le dégoût, pornographes, saligauds, » que sais-je encore, pas une ligne qui ne soit un outrage!

Et que l'on ne parle pas de mauvaise foi dans la défense, alors qu'hier mon contradicteur accusait *la Jeune Belgique* de provoquer pareil procès pour s'en faire une réclame bruyante; relisons, si vous voulez bien, cette réponse de Max Waller au *Patriote*, dans laquelle il disait :

Vous avez une façon d'entendre la réclame, qui n'est pas neuve, mais qui est toujours excellente. Le succès de *l'Hystérique* est désormais certain, et précisément à l'heure où l'on se réabonne, voilà un coup de tam-tam qui fera un bien énorme à *la Jeune Belgique*. Cinq francs par an, vous savez! On s'abonne chez tous les libraires. Voulez-vous des prospectus?

Tenez, si vous obtenez de votre ministre, comment le nommez-vous? enfin celui qui rime à « housté! », si vous obtenez de lui qu'on fasse une descente chez moi et qu'on saisisse les numéros de *la Jeune Belgique*, je vous brûlerai des cierges.

Pensez donc, nous passons martyrs du coup, sans compter qu'une réimpression sous le manteau se vendrait comme du pain.

Et les procès! Quelle aubaine! Souvenez-vous de *Madame Bovary*.

Peut-on, de bonne foi, trouver l'indice d'une réclame, dans ces lignes ironiques que personne ne saurait prendre au sérieux? C'est une boutade très spirituelle que M. Wauwermans n'a pas comprise sans doute, pour l'interpréter aussi mal.

*
**

L'injure systématique est tellement patente, de la part de l'adversaire, qu'il s'est livré à de longues querelles de mots pour vous prouver que l'épithète de pornographes n'est pas un outrage, essayant ainsi, et en s'attachant à ce mot seul, de détourner votre attention du mot *saligauds*. Mais cette injure, Messieurs, vous ne devez point l'oublier; et l'on soutient vainement que cela s'adressait à « l'École », non au défendeur, alors que l'on a osé écrire ceci, en anathématisant ceux qui vantent le talent de Camille Lemonnier : « Notez que ceci est écrit sous l'inspiration de Max Waller, fils

du docteur Warlomont, dont on connaît les philippiques accadémiques sur cette question. Ah! les saligauds qui trouvent excusables et dignes de leur admiration ces ordures raffinées. »

Il est vrai que s'il ne décline pas formellement la paternité de ces articles outrageants, M. Wauwermans se dit aujourd'hui, et pour les besoins de la cause, en mesure de prouver que tout y est de lui, sauf, précisément, les injures. Il paraît qu'ils se mettent deux pour faire cette copie là, l'un qui écrit, l'autre qui insulte. C'est complet!

Et jusqu'au père du défendeur, qui n'avait rien à voir en cette aventure, et que l'on mêle méchamment à cette bagarre discourtoise!

N'est-ce pas odieux? J'en appelle à tous les gens de cœur.

Et après cela on ose traiter la défense de *piteuse*.

..

« Mais, dit-on, les articles de 1882 ne vous ont point parus si blessants « que cela, car, à cette époque, vous collaboriez avec nous à la *Revue con-* « *temporaine*, et vous nous avez même dédié *La Vie bête* dans les termes « les plus amicaux. »

C'est vrai, mais dans les articles de cette époque, M. Wauwermans ne citait nominativement personne et, à moins de supposer, ce que je ne veux point croire sans preuve, qu'il visait son collaborateur sans oser le désigner, Max Waller, n'avait point à se formaliser d'appréciations qui n'étaient par dirigées contre lui.

D'ailleurs, cette collaboration n'a été qu'éphémère.

Et au surplus, mon argumentation tend moins à établir une provocation juridique, qu'à montrer M. Wauwermans inaugurant les procédés et le ton de polémique qui le font crier si fort aujourd'hui.

..

Il nie que ses attaques réitérées soient le fruit du dépit. Il s'est cru, comme publiciste, et par conviction, s'il faut l'en croire, obligé ou fondé à blâmer les tendances littéraires de *la Jeune Belgique*. Il a voulu sauver le Capitole de la moralité littéraire!

Fallait-il pour cela recourir à l'injure?

Nous vivons, hélas! dans un siècle de gommeux, nés en cravate blanche et le monocle dans l'œil, amateurs seulement de courses, de cafés-concert, de femmes et de jeu, tourbe stérile de décadents et de déliquescents, comme on l'a dit de fort pittoresque façon. Dans ce désert du travail se rencontre, par hasard, un groupe de jeunes gens laborieux, ayant l'enthousiasme et la foi

dans leur œuvre, à ce point que M^e de Burlet a été entraîné hier à faire un éloquent éloge des fondateurs de *la Jeune Belgique*. M. Wauwermans, lui, préfère les insulter !

Certes, ils n'ont pas donné encore tout ce qu'ils peuvent donner ; ils ne sont exempts ni d'erreurs ni de défaillances ; aussi, critiquez, blâmez, conseillez-les, je n'y contredis point. Mais n'injuriez pas ; saluez. Ils sont vivants au moins.

Et cette piécette de Max Waller, que l'on vous lisait hier, Messieurs, comme échantillon de pornographie, et pour soulever vos dégoûts. *Proh pudor !* l'horreur ! quelle malpropreté !

Allons donc. Rien n'est sale, quand l'objectif de l'artiste n'est pas uniquement d'éveiller des pensées malsaines, de chatouiller les vices du lecteur. L'art couvre et ennoblit toute production de l'esprit.

D'ailleurs, cette marée rouge qui semble alarmer tant nos contradicteurs, ne fait-elle point l'objet d'une étude et d'un développement admirables, dans *La Joie de vivre* de Zola ?

Et nous faudra-t-il assister à ce spectacle bouffon de voir Zola, lui aussi, traité de saligaud par qui ? par M. Wauwermans !

Je me hâte de le dire, libre à tous de n'aimer point l'école naturaliste, ni Lemonnier, qui est déjà grand, ni l'œuvre désormais impérissable de Zola, plus grand encore ; mais le droit de leurs détracteurs ne va pas au delà de la discussion.

..

« Ce n'est point là pourtant, s'écriait-on, de la littérature honnête ! » Voilà deux mots sur lesquels il conviendrait de s'entendre, d'abord.

Qu'est-ce, s'il vous plaît, que la littérature honnête ? Voyons, citez-moi vos auteurs. Est-ce *Télémaque* ? ou *le Voyage du Jeune Anacharsis en Grèce* ? Oui ? mais votre montre littéraire retarde ! c'est le loto de la littérature, cela. Et vous savez bien que notre siècle ne joue plus au loto !

Vos effarouchements de jeune fille me stupéfient vraiment. Et les musées alors ! Allez-vous demander aussi que l'on en proscrive toutes les nudités ? Le Louvre, Rome, Florence, vont devoir vêtir leurs Vénus pour vous complaire ?

Au fait, n'a-t-on pas été — ici nous touchons au ridicule — jusqu'à reprocher à *la Jeune Belgique* le frontispice de sa revue : Une femme toute nue ! C'est affreux ! Et cette femme, Messieurs, savez-vous quelle elle est ? C'est la Vérité ; cette pauvre Vérité, habituée à courir les chemins, toute nue, depuis qu'on l'a vue pour la première fois, et qu'il va falloir habiller,

dût-elle en mourir de chaleur, pour ménager les pudeurs de M. Wauwermans !

En vérité, tenez, ce serait trop drôle, si notre adversaire n'avait osé parler de mauvaise foi !

*
* *

Et pourtant, Messieurs, Max Waller est à ce point partisan de la liberté sans limites, qu'il avait dédaigné tout cela. Une seule fois, lorsque le *Patriote* s'est attaqué à son père, il avait perdu patience et avait usé seulement du droit de réponse, en la spirituelle manière que je vous ai montrée tantôt ; tel était encore son dédain à ce moment que, le *Patriote* n'ayant point inséré sa réponse, il n'avait pas même insisté.

Mais le demandeur devait aller plus loin : ce n'était pas assez d'avoir traîné sur la claie les membres de *la Jeune Belgique*, il fallait tenter de les désunir.

Il savait que la règle de la maison était une neutralité absolue en matière de politique, non seulement parce que ces messieurs rêvent un idéal plus élevé, mais parce que, et surtout, toutes les opinions étant représentées parmi eux, ils collaborent en grand nombre à des journaux de toutes nuances.

Et à cet égard, on peut dire que si Max Waller, leur directeur, n'a signé aucun engagement, il y a certainement promesse tacite de sa part de ne donner à l'allure de leur publication aucun caractère déterminé.

Cela est si vrai que jamais il n'a publié, comme dans le cas de *l'Hystérique*, aucun ouvrage anticlérical, sans en faire précéder l'extrait d'une réserve générale quant au fond ; et M. Wauwermans le sait bien.

Or, qu'écrit-il dans l'article qui a provoqué l'article incriminé ? Il affirme nettement et impudemment que *la Jeune Belgique* est une revue archilibérale. Et aujourd'hui, il nous demande en plaidoirie, le bon apôtre, si nous considérons cela comme une injure ? Non, cent fois non, mille fois non ! et si l'épithète d'archi-libéral avait été adressée à Max Waller personnellement, je crois pouvoir affirmer qu'il s'en fût senti honoré ; mais, — et là est la perfidie, — c'est le journal, c'est le groupe tout entier que l'on qualifiait ainsi, dans le but que je viens d'indiquer.

Si cette affirmation téméraire n'était point démentie formellement et immédiatement, c'était la dispersion à bref délai. Aussi, le démenti du directeur ne s'est-il point fait attendre.

A-t-il excédé son droit ? Dans le fait, non, dans la forme, peut-être, mais seulement à cette condition qu'en accusant M. Wauwermans de mentir sciemment, Max Waller ne dit pas vrai.

Eh bien, il disait vrai, car on peut, sans injurier M. Wauwermans, je crois, penser d'après l'allure et les tendances de ses écrits, qu'il est conservateur.

Et vous savez — ce n'est pas contesté — en quels efforts il s'est épuisé pour être accueilli parmi ceux que Max Waller représente ici.

Il aurait donc, lui conservateur, aspiré à écrire dans une revue qu'il qualifie d'archi-libérale. A qui espère-t-il le faire croire? Et M. Waller pouvait-il dire oui ou non que le demandeur affirmait un fait controuvé, le sachant controuvé?

Le démenti a été sévère, rude, brutal même, mais mérité et par conséquent légitime.

..

Restent les appréciations.

Ici M^e Rodenbach vous a démontré, mieux que je ne saurais faire, que toutes les épithètes incriminées ont une signification commune, sous des formes variées. Toutes se réduisent à ceci : M. Wauwermans est un écrivain sans talent, impuissant, inepte, une nullité parfaite, moins que rien. C'est l'avis de Max Waller, et il a le droit de l'émettre. Qui s'adresse au public fait appel à la critique et doit savoir la supporter large, entière, injuste même.

M^e De Burlet lui-même ne nous disait-il pas, hier, que *la Vie bête*, de Max Waller, était l'ouvrage le plus insignifiant qui fût; que Max Waller avait de l'esprit, peut-être, mais ailleurs que dans ses écrits; que la littérature naturaliste, et spécialement celle de notre client, était *ignominieuse*? Je crois même avoir entendu le mot *pitre*!

Or, voyez-vous le défendeur demandant 3,000 francs de dommages-intérêts pour cela? Plaisanterie, n'est-ce pas? Mais alors, veuillez donc la liberté pour les autres aussi, et ne vous montrez pas si puérilement châtouilleux.

..

Messieurs, pareilles appréciations valent ce qu'elles valent, selon qu'elles sont, ou non, justes et méritées; si M. Wauwermans avait jadis écrit que Victor Hugo était un *raté de lettres*, pensez-vous que celui-ci s'en fût ému? Pourquoi donc M. Wauwermans ne fait-il pas comme eût fait Victor Hugo? Il a tort, le modèle vaut d'être imité.

D'ailleurs, la question n'est pas de savoir si M. Wauwermans s'est senti outragé, mais si les propos de Max Waller étaient injurieux en thèse générale, au point de vue du sens commun et de tout le monde, et s'ils

étaient de nature à atteindre le demandeur dans son honneur et à l'exposer au mépris public. Sur ce point je le mets au défi de faire la preuve d'un dommage quelconque, car j'affirme que nul ne lui a refusé la main depuis l'apparition de l'article en question, du moins à cause de cet article.

Il se pourrait, il est vrai, que ceux pour qui Max Waller serait un oracle, fussent détournés de lire les œuvres de M. Wauwermans, mais ceci ne donne plus ouverture à réparation judiciaire ; la loi protège les droits, et non de simples intérêts, et si les intérêts commerciaux du demandeur sont atteints, il prendra facilement sa revanche en produisant un chef-d'œuvre, ce qui ne doit point lui coûter.

*
**

Est-ce tout ? Non. Il y a encore le coup de pied au derrière, que, par un euphémisme, un peu hardi peut-être, notre honorable contradicteur qualifiait d'injure jetée à la *figure*, de flétrissure mise au *front* de son client !

Traduction vulgaire de ce coup de pied : « Et maintenant vous m'ennuyez, allez-vous-en au diable ».

Je l'ai dit déjà, cela n'est point injurieux, mais je confesse sans peine que c'est vif, incivil et difficile à digérer ; mais, ne l'oubliez pas, Messieurs, il s'agit d'une querelle de journalistes, et, afin de ne point tomber dans des redites, je me borne à vous lire ce jugement du tribunal civil de Tongres, du 15 avril 1851, jugement dans lequel il suffirait presque de changer les noms, pour qu'il pût être rendu par vous.

Ecoutez :

.....
« Attendu qu'il est de notoriété publique que le demandeur est rédacteur du journal flamand intitulé *De Limburger*; que dans les articles incriminés, ainsi que dans le cours des débats, cette qualité de professeur journaliste lui a été constamment attribuée sans qu'il l'ait répudiée; qu'il existe entre ce journal et *la Vedette* un antagonisme généralement connu, qui a donné lieu, entre les deux journaux, à une polémique fréquente et souvent peu mesurée; que, par suite, le défendeur a pu se permettre envers le demandeur des allégations et des expressions qui, s'adressant de journaliste à journaliste, perdent par cela même beaucoup de leur gravité et de leur importance aux yeux du public, lequel ne les considère ordinairement que comme des licences plus ou moins autorisées par les habitudes de la presse; qu'en outre ces sortes d'attaques ne sont souvent que des représailles provoquées par celui-là même qui ensuite se croit fondé à venir en demander réparation;

« Attendu qu'il résulte de ces circonstances que si l'on peut reprocher

au défendeur d'avoir été trop passionné dans ses attaques et trop violent dans son langage, il est néanmoins impossible d'attribuer aux articles incriminés un caractère d'injure ou de calomnie préjudiciable tel qu'ils puissent servir de fondement à l'action du demandeur ;

« Par ces motifs, déboute..., etc. »

Il n'y a pas un mot à ajouter à cela, et l'on ne saurait mieux dire.

*
**

Et maintenant, quelques mots pour me résumer.

Que serait-il advenu, pensez-vous, si, au lieu d'adresser l'article incriminé à M. Wauwermans, Max Waller eût dit publiquement *sur le compte de son adversaire*, tout ce que cet article contient ? M. Wauwermans eût-il osé porter plainte au parquet, du chef de diffamation ? Je l'en défie. Le procureur du roi, en tous cas, n'y eût point donné suite.

Et, si Max Waller avait dit publiquement toutes ces choses à M. Wauwermans, celui-ci eût-il osé porter plainte au commissaire de police ? Je l'en défie encore, car ce magistrat se fût refusé à dresser procès-verbal.

Quant au jury, je le répète, il eût éclaté de rire.

Voilà pourquoi, Messieurs, on a préféré *la petite porte* de l'action aquilienne, -- assez peu nettement formulée d'ailleurs dans l'exploit introductif d'instance, mais nous n'ergoterons pas pour si peu ; supposons qu'elle y soit, au moins en germe, — encore faut-il prouver cet insaisissable dommage dont vous poursuivez la fantaisiste réparation, tout en affirmant que, tué par nous, vous vous portez fort bien.

C'est cette démonstration impossible que j'ai vainement attendue pendant les deux plaidoiries de notre contradicteur, et j'ajoute que l'inanité de cette attente n'est point pour nous étonner.

Non, Messieurs, il y a des procès que l'on ne fait pas, et celui-ci est du nombre !

Il fallait dédaigner ou riposter, comme Max Waller a fait, lui, aux deux époques différentes que j'ai indiquées tout à l'heure ; seulement, la riposte n'est pas dans le tempérament de M. Wauwermans ; il l'admet si peu qu'il n'a pas même fait insérer, dans *le Patriote*, la mordante, mais très fine réponse de notre client.

A la suite d'une attaque nouvelle, d'un caractère tout spécial, Max Waller s'est vu forcé de reprendre la plume, et, désespérant de se faire entendre en français, il s'est mis, cette fois, au diapason de son adversaire.

Tout cela, Messieurs, n'a point sa place ici, mais à la Halle; et ce que nous reprochons à M Wauwermans, ce n'est pas tant encore de s'être montré agressif et grossier, que de se formaliser lorsqu'on lui répond sur le même ton.

Telle sera aussi votre conviction, et vous ne suivrez point le demandeur sur le terrain où il cherche à vous entraîner; j'ai tous mes apaisements à cet égard.

II

DOCUMENTS COMPLÉMENTAIRES

LES DÉBUTS DE RIC-RAC DANS LA LITTÉRATURE

Voici une lettre de M. Paul Wauwermans à M. Camille Lemonnier qu'il appela plus tard « LE PROPHÈTE DU CHARABIA »; à cette lettre était joint l'article de haute joie qui le suit. Nous livrons l'un et l'autre à l'esbaudissement des populations :

Bruxelles, 9 décembre 1882.

MONSIEUR,

C'est un inconnu qui vient solliciter la protection du chef de l'école; vos exemples portent leurs fruits dans la jeune génération, nous nous sentons tous entraînés vers le combat viril et intellectuel, vers l'idéal d'une littérature moderne et nationale, littérature dont vous êtes le maître et l'initiateur.

La route est difficile : il nous faut du secours : vous encouragez tous les efforts : jugez donc de ceux-ci.

Ce fatras de cinq pages mérite-t-il de gésir ignoré au fond de votre corbeille à papiers, ou bien apparaîtra-t-il triomphant dans *l'Europe du dimanche*. Je ne sais, — c'est à vous de juger s'il est digne des honneurs de l'insertion que moi son père adoptif, je viens solliciter en son nom.

Mais quel que soit son sort, je veux qu'il vous dise, que dans les universités, il est une génération qui se voue à l'art d'écrire, et groupe ses efforts pour vous suivre dans la voie où vous l'avez précédé. —

Mon audace n'aurait-elle d'autre résultat que de vous confirmer ce fait que je m'en applaudirais déjà.

Et maintenant, Monsieur, soyez-moi juge, juge indulgent comme vous l'êtes pour les jeunes, prononcez votre verdict, il sera écouté.

Recevez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

PAUL WAUWERMANS.

LEÇONS DE DANSE (1)

A CAMILLE LEMONNIER.

Je sais dans une bonne ville de Belgique, un coin ignoré, emprisonné en dépit des siècles dans le galbe Espagnol.

Et c'est plaisir à voir, la lune malicieuse ourlant de lisérés d'argent les dentelures des pignons, découpant sur l'écu sable de la nuit le rouillis des girouettes armoirées.

Sur les creneaux breche dents des jardins en terrasses, s'accoude l'échevelement des arbres fantômes, et les moucharabis vitraillés en echiquier, menacent de tout leur pesant les ambulations des allants.

Voire qu'au dire populaire, les truands du temps passé verouillés dans le carcan des armures castillanes installent la nuit cénacle sur les huis engazonnés — A deux coudées de là exulte la grouillis moderne, et joyeuse exhubère la vie d'aprèsent. Façades drapées dans la contemporaineté étalent le toc mauvais goût des sculptures en carton pierre; le gaz ricoche blâfard sur les œuvres de soie blotties chatoyantes entre les étincellements des glaces.

Bizarre antithèse; la vie qui vient, la vie qui s'en va.

Au milieu de l'enchevêtrement de ruelles qui reunit ces deux régions hurlantes de disparité est un établissement haut en chic voué à l'art des salamales et des entrechats.

Au fond d'une cour où ballottent dans leur attitude dépenaillée de squelettes, les yeuses rabougries est une grande salle, lieu d'étape obligé entre les ignorances de la marche bête et les glisseries des parquets aristocratisés. —

En vertu de l'adage de Beaumarchais le cynique, chaque semaine l'un et l'autre sexe, exerce ses aptitudes dans un talent qui tient porte d'entrée sur les ministères...

Simuler des entrechats : le plus sérieux de la vie moderne est là.

Voilà pourquoi des soirs d'hiver Henry pergeait dans ce quartier bizarre de la vieille cité.

Peignons Henry : Il à vingt printemps dirait l'idéaliste qui ne voit lui dans la vie que le printemps.

Maintenant clamez à l'absurde à l'incroyable tandis que je déroule le fouillis des idées d'Henry sur l'amour et la femme.

Sceptique avant les ans, la raison à étouffé la passion et il a plutôt connu la femme par le raisonner; qu'il ne l'a comprise par l'amour.

Il craint le mariage : il faut pour lui le caractère la richesse, la beauté — on ne connaît de la femme que la beauté, la richesse, le caractère.

Et ce renversement à l'ordre logique de la connaissance exigé par le maître philosophe, rend songeur l'aspirant à la vie à deux...

Qu'est-ce la femme ?

Il a scruté le rictus sensuel des carabins d'amphithéâtre, et il a été visionné par l'impure en oripeaux des bas cotés du trottoir.

D'autres, des amoureux ceux-là, l'ont évoqué idéalesque comme dans pages sucrées d'un fatras Romantique :

C'est le séraphin du concert celeste, la madone des vitraux gothiques !

Et il se sent lui balotté entre l'ange et la bête : il flotte indécis de la loi des milieux, ignare de la synthèse du bien et du mal, rejeté par cette vague horreur qui propulse, aimanté par ces mystères de l'inconnu qui fascine...

Non la femme n'est connue jamais de l'homme; pas même après le mariage !

(1) Inutile de dire que nous respectons SCRUPULEUSEMENT la ponctuation et l'orthographe de l'auteur. Au reste, si celui-ci le désire, le manuscrit sera affiché.

Comme un automate il se laisse conduire en ce « sanctuaire voué à la déesse choréographique » guidé sans doute par le fatum de sa destinée.

Quand il fut entré, ébahi, il s'arrêta dans la rondeur de l'habit noir : sur une banquette pepiait le peuple féminin des élèves, attendant les premiers rythmes du piano orchestre.

Il était là en présence d'un monde nouveau et inconnu ; et il pouvait se poser le Colomb de cette Amérique.

S'il avait accosté dans la rue cette noire à l'oeuil pétillant à la casaque velours rouge, les dieux pontifiant aux destinées du high life auraient dans un froncement de sourcils décroché leur olympe de foudres en fer blanc. Oh divines convenances !

Maintenant inconnu pour elles mais à la faveur d'un présenté inutile et banal il pouvait accouder leur bras sur le sien, enlacer leur taille, disparaître dans les tourbillonnements du galop et de la polka...

Et alors il s'empressa près d'elles, les interrogeant curieusement... c'était des mystères à sonder, des avatars à fixer dans son esprit vierge ..

Il promenait le scalpel dans la vie de ces jeunes filles, s'étonnant de les trouver humaines et semblables à lui, vouées aux labeurs des études littéraires, courbées sous les synthèses scientifiques.

Il s'ebaubissait à les dejeter du Parnasse idealesque où elles trônaient par la vocation des Feuillet et des Sand ; à les voir ainsi terréennes sa beate adoration boudhique se transformait en amour premier pas de l'affection —

Lui qui blaguait le bal, aurait clamé les honneurs du triomphe pour l'inventeur de l'art sublime de la danse.

Ce soir la s'envola comme un rêve tandis qu'il coordonnait dans sa mémoire ces données éparses, et colligeait les éléments de son bonheur à venir...

En avant deux, première figure, — cavalier, — balancez et au parler saccadés répondaient les glisseries des petits pieds sur le chêne poli ciré — les accords du piano s'élevaient étouffés sous le toucher machinal de l'artiste aux gages. Lui s'enivrait de cette atmosphère, délirante, faite de pensers féminins et où pour la première fois il se sentait plongé tout entier. La salle à murs crepis, à vases lampadaires, ruisselante d'une moite chaleur était le Walhalla german, le lieu de délice des houris.

C'était un voile qui se déchirait, le voile qui barrait la jeunesse de la virilité, la vie seule de la vie à deux.

Le lendemain, Henri l'homme de glace était métamorphosé, il ne blaguait plus l'amour ni la femme.

Peut être même, les intelligeait-il trop bien.

P. d. F.

III

LE JUGEMENT

Attendu que, dans un article publié dans le numéro du 5 novembre 1885 de la revue *la Jeune Belgique*, article signé MAX WALLER et dont le défenseur se reconnaît l'auteur, celui-ci, répondant à un article du journal *le Patriote*, s'exprimait ainsi :

« Le M. Paul Wauwermans, avocat, qui l'a signé Ric-Rac, est trop inexistant comme écrivain, il est trop raté de Lettres, trop abcès froid pour

que nous ramassions ses injures. Il envoyait naguère à notre Revue de mauvaise copie qui fut régulièrement refusée, malgré les recommandations dont M. Paul Wauwermans, dit Paul de Fontanar, s'entoura pour prendre pied chez nous. Son échec, plusieurs fois répété, l'a aigri, ce jeune cancre.

« Aujourd'hui son fiel s'échappe.

« M. Paul Wauwermans qualifie *la Jeune Belgique* de revue « archi-libérale », alors que jamais un drapeau politique n'a été levé chez nous. Il ment donc et il le sait.

« Qu'il reçoive, avec tous les honneurs dus à son rang de Sganarelle, un coup de pied au derrière de la part de son tout dévoué

« MAX WALLER. »

Attendu que cet article ne contient l'énumération d'aucun fait précis de nature à porter atteinte à l'honneur du demandeur ou à l'exposer au mépris public, mais qu'on y relève les expressions outrageantes suivantes :

« *Trop raté de lettres* ;

« *Trop abcès froid* ;

« *Jeune cancre* ;

« *Il ment donc et il le sait* ;

« Qu'il reçoive *un coup de pied au derrière* avec tous les honneurs dus à son rang de *Sganarelle*. »

Qui constituent des injures dommageables pour le demandeur ;

Attendu qu'il n'est pas sérieux de prétendre, comme le fait le défendeur, que ces expressions trouveraient une justification quelconque dans un soi-disant genre de polémique littéraire qui autoriserait de pareilles licences ; que le silence gardé par les publicistes signalés par le défendeur comme ayant été eux-mêmes l'objet d'invectives de cette espèce ne peut enlever au demandeur le droit de réclamer à justice la réparation du dommage que le défendeur lui a infligé ;

Attendu que le défendeur ne peut davantage invoquer l'excuse qui, d'après lui, résulterait d'une provocation que lui aurait adressée le demandeur ; qu'il est impossible, en effet, d'apercevoir la moindre relation de cause à cet effet entre l'article incriminé et l'article intitulé : « *Pornographes* », paru dans *le Patriote* le 28 août 1884, donc une année avant l'article paru dans le même journal le 14 octobre 1885 et qualifiant *la Jeune Belgique* d'archi-libérale ; que cette dernière qualification n'est évidemment pas une injure ; qu'elle ne s'adressait même pas au défendeur et qu'au surplus les éléments produits au procès ont démontré qu'après le premier des articles

précités les parties ont continué à entretenir des relations de la plus cordiale amitié ;

Attendu, néanmoins, que ces articles du *Patriote* ont porté les discussions des parties sur le terrain d'un style dépourvu de mesure et que cette circonstance est de nature à faire payer moins sévèrement les injures dont le défendeur s'est rendu l'auteur ;

Attendu que le préjudice souffert par le demandeur trouvera une réparation suffisante dans la publication du présent jugement réduite dans les limites ci-après indiquées ;

Par ces motifs, le tribunal, M. SERVAIS, substitut du procureur du roi, entendu en son avis, et rejetant comme non recevables ni fondées toutes conclusions contraires ou plus amples, déclare injurieux et dommageable pour le demandeur l'article incriminé et, à titre de réparation, autorise le demandeur à faire publier les motifs et le dispositif du présent jugement dans un journal à son choix, avec les noms, prénoms, professions et domiciles des parties et en faisant précéder le tout des mots RÉPARATION JUDICIAIRE ; dit que cette publication se fera aux frais du défendeur, les dits frais récupérables sur simple quittance de l'imprimeur ou de l'éditeur ; condamne le défendeur aux dépens taxés à..... et ordonne, sauf quant à ce, l'exécution du présent jugement nonobstant appel et sans caution.

IV

LES COMPTES-RENDUS

Voici le compte-rendu de notre procès d'après *l'Étoile belge* du 2 novembre 1885 :

AFFAIRE WAUWERMANS CONTRE WARLOMONT

La deuxième chambre présente un aspect inaccoutumé. Un auditoire nombreux et passionné, avocats en robe, officiers, Jeune-Belgique, artistes, étudiants, Basochiens, encombre le prétoire. L'atmosphère est orageuse et les avocats des deux parties arborent des toques de combat, pareilles à des crêtes de coq qui seraient noires. Le directeur du journal qu'on ne nomme pas, prête à M. Wauwermans l'appui moral de sa présence. On s'attend à des incidents d'audience.

M^{es} Lejeune et de Burllet sont à la barre pour M. Paul Wauwermans, M^{es} Rodenbach et Simon pour M. Maurice Warlomont.

M^e de Burlet commence par donner lecture de la requête de son client, M. Wauwermans, que *la Jeune Belgique* a traité de « raté de lettres », d' « abcès froid », de « menteur », etc., se prétend lésé, et réclame de ce chef, outre des insertions dans les journaux quotidiens, la modique somme de 3,000 francs de dommages et intérêts.

Alors, avec des allures tragiques et gonflées de procureur du roi prononçant un réquisitoire devant des jurés de province, M^e de Burlet se met à parler de toutes les choses imaginables et même de quelques autres. Il fait allusion, à plusieurs fois, à une affaire récente qui préoccupa beaucoup la chronique bruxelloise, et dans laquelle il fut un moment le témoin de l'un des intéressés.

Il met en cause une foule de personnes étrangères au débat, attaque *l'Hystérique*, de Camille Lemonnier, après avoir avoué que le Code civil est le seul ouvrage naturaliste qu'il ait étudié.

Il s'étonne des conclusions de la partie défenderesse, et se base pour cela, non sur les conclusions couchées sur papier timbré, mais sur un projet de conclusions qui lui a été communiqué à titre gracieux. Il déclare ne pas avoir eu le temps de lire les conclusions définitives, et continue son réquisitoire en lisant un extrait de celles-ci, ce que M^e Rodenbach lui fait remarquer au milieu d'une hilarité discrète.

M^e de Burlet s'anime de plus en plus ; encore un coup il demanderait, non plus 3,000 francs de dommages et intérêts, mais la tête de M. Warlomont, — pour son client probablement.

M^e de Burlet parle, d'ailleurs, très peu de son client, et quand il en parle, — c'est avec des intentions sans doute excellentes, mais qui n'atteignent pas toujours leur but. Il traite la petite revue dirigée par M. Wauwermans de revue obscure, et appelle son client « ce pauvre jeune homme ». Il fait sourire en essayant quelques périphrases malheureuses pour désigner l'endroit — ou plutôt l'envers — de son client qui était visé par l'articulet incriminé.

Il termine pompeusement en réclamant une condamnation exemplaire.

M^e Rodenbach répond. Il déclare qu'il s'en tiendra aux faits de la cause, et s'étonne que M^e de Burlet y ait mêlé des incidents absolument étrangers. Il semble, dit M^e Rodenbach, que M^e de Burlet plaide ici, non pour son client, mais pour une autre personne qu'il ne nomme pas.

M^e Rodenbach soutient que l'articulet visé ne peut pas être apprécié isolément, mais doit être rattaché à une série d'articles publiés par le demandeur, soit dans le journal qu'on ne nomme pas, soit dans une petite revue qu'on ne nomme pas davantage. Il fait l'historique de la querelle. Il raconte

M. Wauwermans débutant par envoyer, en vain, de la copie à la revue *la Jeune Belgique*, dépité d'être évincé, et insultant avec obstination Camille Lemonnier et la jeune école littéraire. Il rappelle, entre autres, un article signé Ric-Rac, où les jeunes étaient appelés « saligauds » et « pornographes », et où l'on appelait sur eux les rigueurs de M. Woeste, alors ministre de la justice. Il réduit cette polémique à une question de réclame et de boutique, destinée à enlever des abonnés à *la Jeune Belgique*. Cette revue étant une revue qui ne s'occupe pas de politique, et dont les collaborateurs appartiennent à des nuances d'opinion très diverses, c'est méchamment, de mauvaise foi, dit-il, que le demandeur, malgré les protestations de M. Warlomont, la représente comme une revue « archi-libérale ». M^e Rodenbach qualifie sévèrement l'attitude du demandeur, et l'accuse, preuves à l'appui, d'être le vrai et le seul provocateur.

Un incident d'audience éclate. M^e de Burlet veut interrompre.

M^e RODENBACH. — Vous n'avez pas toléré d'interruption : je n'en permettrai pas non plus. Nous n'avons pas de leçon à recevoir ici.

M^e DE BURLET. — Vous ne la recevez pas, mais vous la gardez.

M^e RODENBACH. — C'est de l'autre côté de la barre qu'on reçoit des leçons et qu'on les garde.

L'avocat du défendeur défie la partie demanderesse d'évaluer pécuniairement le dommage causé par un coup de pied en effigie, attendu qu'il lui est impossible de prouver qu'il y a eu « incapacité de travail ».

M^e de Burlet, dans sa réplique, s'attache à prouver qu'il n'y a pas eu de provocation de la part du demandeur. M^e Rodenbach ayant cité Victor Hugo et Emile Zola, M^e de Burlet cite tour à tour le maestro Offenbach et une revue de fin d'année.

On s'attend alors à une plaidoirie de M^e Lejeune : déconvenue pour l'auditoire. M^e Lejeune ne parlera pas. Et cependant M^e Lejeune n'est pas empêché, il assiste même aux débats, à côté de son confrère, M^e de Burlet.

Après la réplique de M^e de Burlet, M^e Simon plaide la question de droit avec beaucoup de finesse et de distinction.

M. Servais, substitut du procureur du roi, donne son avis immédiatement.

Il estime qu'il n'y a pas de dommage évaluable. Il y a eu échange de gros mots, voilà tout. Il y a, dit-il, de ces procès qu'on voudrait pouvoir rattraper. Le substitut du procureur est d'avis que le demandeur doit être débouté et condamné aux dépens.

Dans *l'Etoile belge* du lendemain, nous lisons l'article suivant que l'impartialité nous oblige d'insérer :

WAUWERMANS CONTRE WARLOMONT

« M^e Alexandre de Burlet, avocat de M. Paul Wauwermans, nous demande l'insertion du résumé suivant de sa plaidoirie, qu'il emprunte au compte-rendu de *l'Indépendance* :

« « M^e de Burlet débute en ces termes : Jamais, dans procès semblable, on n'a vu pareille attaque, jamais on n'a vu pareille défense. On s'est abaissé jusqu'à une honteuse rixe de plume, et l'on prétend que les violences dont on se plaint sont une simple critique d'art, et rentrent dans les traditions reçues de la polémique littéraire !

« Si l'on admettait un pareil système, si les citoyens atteints dans leur honneur ne pouvaient compter sur une réparation judiciaire, c'est à la correction par action qu'ils auraient recours. Mais le Code pénal est là, ce brave livre réaliste, le seul peut-être qui soit honnête.

« M^e de Burlet, après avoir rendu hommage au talent de M. Warlomont, l'accuse d'avoir compromis la noble cause artistique qu'il avait entreprise. *La Jeune Belgique* est devenue une petite chapelle où des gaillards qui ont de l'esprit comme quatre font du tapage comme cent. Et les attaques de Warlomont ont-elles été provoquées ? Est-ce une injure pour *la Jeune Belgique* que l'épithète de revue archi-libérale ; est-ce une injure que l'épithète de pornographe ? Mais M. Warlomont est mieux qu'un pornographe ? C'est, selon l'expression d'Octave Uzanne, un « ignominiographe ». Et, pour le prouver, M^e de Burlet lit une poésie de Max Waller.

« L'honorable avocat rappelle ensuite l'affaire Kayenbergh qui est, d'après lui, la cause du procès actuel. M. Warlomont a, dans cette affaire, reçu une taloche. Et, comme le pitre, il s'est retourné et a rendu la taloche à un autre.

« M^e de Burlet insiste sur le caractère diffamatoire et injurieux que présente l'article incriminé. Il appuie sur le qualificatif « Sganarelle », et il y voit une insinuation odieuse.

« En présence de ces basses injures on peut, comme l'a dit dernièrement M. le substitut Servais, se venger de trois façons : la façon évangélique, c'est-à-dire tendre la joue gauche après avoir reçu un soufflet sur la joue droite ; la façon énergique, qui consiste à rendre coup pour coup : ce n'est pas la plus mauvaise, mais elle n'est pas à la portée de tout le monde. (Rires.) Enfin, celle que M. Wauwermans a adoptée, la réparation judiciaire. Il faut que ceux qui n'ont pas envie d'aller se battre, surtout avec

vous, ni de se colleter dans la rue, trouvent auprès de la justice la protection qu'ils réclament.

« *La Jeune Belgique* a pour devise : « Ne crains ! » Elle a montré, en effet, qu'elle ne craint pas grand'chose. Cependant, cette devise a été bien atteinte par certains incidents récents. Qu'elle craigne du moins la justice ! » »

« Nous ne voudrions pas retourner longuement le « pied » du défendeur dans... la plaie du demandeur. « Jamais, dans un procès semblable, on n'a vu pareille attaque, jamais on n'a vu pareille défense ». Le tribunal, d'ailleurs, n'a pas été de l'avis de M^e de Burlet, quant à la gravité de l'attaque. Il s'est contenté d'autoriser le demandeur Wauwermans, pour toute réparation et dommages-intérêts, à faire insérer le présent jugement, avec le titré en grands caractères : *Réparation judiciaire*, dans un journal à son choix et aux frais du défendeur Warlomont, lequel est condamné aux dépens de l'instance.

« Nous voilà bien loin des cinq insertions et des 3,000 francs de dommages-intérêts demandés par M. Wauwermans. »

M. W.



MEMENTO

Pour paraître en février, chez l'éditeur Henri Kistemaekers, une nouvelle édition du beau roman de notre ami Georges Eekhoud : *Kees Doorik*.

Quelqu'un de bien joyeux c'est le monsieur qui signe les « propos de théâtre » dans l'*Office de Publicité*. Il vient d'y écrire récemment ces lignes étonnantes :

« La Comédie Française a joué avec succès *Socrate et sa femme*, une comédie en vers de Théodore de Banville, l'auteur de cette perle fine appelée *Gringoire*, lequel, entre parenthèses, quand il écrit en prose, est ennuyeux comme *Lucie de Lammermoor*.

Mon bon monsieur ! Vous trouvez ennuyeux Banville prosateur. Vous n'avez donc jamais lu sa *Lanterne magique*, ses *Souvenirs*, ses *Camées parisiens*, ses *Lettres à Pierrot*, ses admirables articles sur Baudelaire.

D'autre part, vous qualifiez *Gringoire*, de « perle fine ». Vous vous imaginez sans doute que la pièce est en vers.

Pardon ! mon bon monsieur, c'est de la prose, c'est bel et bien de la prose, de cette prose que vous trouvez ennuyeuse.

J'imagine que si votre articulet tombe sous les yeux de Banville, il rira bien et même qu'il vous enverra sa carte, lui qui nous disait un jour : « Il faut remercier toujours les critiques, même s'ils écrivent que vous avez volé des couverts d'argent ! »

Peut-être aussi qu'il vous conseillera de changer de pseudonyme — *Hébé*, ce n'est pas complet — un *t* manque.

Notre confrère et ami Eddy Levis nous prie d'annoncer l'apparition d'un drame en vers, de sa composition. Trois actes. Titre : *Sarah*.

M. Frantz Van Peteghem, — triste nom de poète — public chez Kistemaekers un volume intitulé : *Vers flamands en français* dans lequel s'indiquent beaucoup de

qualités. L'auteur étant de nos collaborateurs débutants, en même temps que le secrétaire de notre rédaction, a droit à toute notre brutale franchise. Ne lui cachons donc pas que son livre n'est qu'un essai bon à relire pour apprendre comment on ne doit pas faire le vers. Ceux qui, de nos jours, se mettent rime en tête, sont tout de suite habiles au métier, mais se creusent la tête pour des autres ! Au lieu de sentir et de chanter tout sincèrement ce qu'ils ont au cœur, ils font des variations sur des thèmes connus et sont des échos avant d'être des voix. M. Van Peteghem est de ces impersonnels innombrables. Ses primes gourmes ont des naïvetés enfantines à côté de raffinements discords. C'est le gosse qui veut porter des culottes, ou, mieux, la petite flûte qui se croit orchestre. Et cette flûte ne joue pas toujours juste. Qu'on en juge :

« O, je vois s'obscurcir, vain anthropomorphisme,
Le cortège des dieux et leurs religions ! »

Ça, mon cher Van Peteghem, cela dépasse les limites de l'image. Votre anthropomorphisme a des allures savantes qui déconcertent.

Et puis :

« Salut ! éblouissant et farouche progrès ! »

On l'a déjà tant salué, ce brave progrès, pas farouche du tout je vous assure.

Non, camarade, prenez une bonne plume, un carré de papier et dites-nous une jolie chanson de jeunesse. Si cela ne rime pas bien, tant pis ; tâchez que ça vibre ?

Monsieur Léon Furnémont, avocat politicien souvent, conférencier parfois, a fait dernièrement, au *Cercle littéraire et musical* d'Ixelles, une causerie sur le Jeune mouvement littéraire en Belgique. L'orateur étant un de nos amis, il est inutile de dire que, malgré beaucoup de restrictions il a été pour nous d'une indulgence excessive ; nous le remercions de tout cœur. A propos de cette conférence, *l'Éveil*, journal hebdomadaire

de la commune d'Ixelles, public sous le titre : *Nos soirées*, un article signé courtoisement, *Un siffleur*. Il est dit dans cet article : « Il est inexact de dire que les De Coster, Octave Pirmez, André Van Hasselt, ont été exhumés par eux. De Coster et son *Uylenspiegel* étaient populaires quand j'étais en classe ; André Van Hasselt a depuis plus de vingt-cinq ans sa place dans toutes les chrestomathies ; et quant à Octave Pirmez, s'il était peu connu c'est qu'il écrivait pour nos voisins de France et non pour nous. » Voilà qui nous plonge dans la stupéfaction. *Uylenspiegel* populaire ! Vraiment, monsieur le siffleur, vous seriez bien aimable de nous dire dans quelle librairie il se vend, ce livre populaire, dans quel état de fortune a vécu cet écrivain populaire, quels honneurs on lui a rendus, quel monument on lui a élevé.

André Van Hasselt est dans toutes les chrestomathies. Est-ce là ce que vous appelez de la popularité ? Mais, M. Lesbroussart, M. Weustenraed, M. Ledeganck sont aussi dans toutes les chrestomathies. Les chrestomathies sont des lieux publics où l'on est parfois en bizarre compagnie, mais ce n'est pas une place bien digne ni bien enviable. Certes nous n'avons inventé, ni Charles De Coster, ni Octave Pirmez, ni André Van Hasselt, nous avons simplement constaté qu'ils avaient été en Belgique, les seuls peut-être à faire de l'art durable.

Nous n'avons jamais dit qu'ils faisaient partie de *la Jeune Belgique*, c'eût été fort difficile ; mais bien que *la Jeune Belgique* les honore, les vénère et les magnifie comme des vétérans tombés autrefois dans le même combat que celui que nous livrons aujourd'hui. C'est ce que notre ami, M. Furnémont, doit avoir expliqué.

Nous regrettons que M. le Siffleur ne l'ait pas compris.

* * *

M. Joséphin Péladan, notre ami et collaborateur, vient de publier chez l'éditeur Monnier, sous le pseudonyme du marquis de Valognes, une série d'études de psychologie féminine. Titre : *Femmes honnêtes !* Ce

sont des notes anciennes déjà et inemployées dans le *Vice suprême*. Pour qui connaît le dandysme raffiné de Joséphin Péladan, ce livre est véritablement délectable.

Apolline, Lucie, Berthe, Bibiane, Thèle, Vénérande, Martianne, Colette, Maurille, Ténestine, Odile, Renelde et Félicienne, sont les vraies femmes perverses au sens *peintre* du mot. Un parfum capiteux de décadence s'exhale de ces silhouettes profondément mordues au cuivre étincelant du style.

Ce ne sont plus les monstres parisiens imaginés par Catulle Mendès pour le plaisir des vieux garçons et des filles, mais des cas pathologiques transcrits avec un souci presque cruel par l'un des meilleurs écrivains que possède à l'heure actuelle la jeune littérature française.

Le livre est précédé d'un dessin de Félicien Rops, le seul artiste d'ailleurs qui soit capable d'interpréter la littérature morbide du marquis de Valognes. Il est inutile de dire que cette sanguine est admirable. Malheureusement elle n'est pas seule à interpréter le texte des *Femmes honnêtes*. Des dessinateurs, dont l'un porte bien son nom, — il s'appelle Bac — ont gâché un volume remarquablement imprimé. Ces dessins ne sont pas des œuvres d'art, ce sont, tout au plus, des compositions de cartes transparentes faites pour porter à la peau des lecteurs de la *Vie parisienne*. Nous regrettons qu'une œuvre d'art ait été traitée par un éditeur avec un aussi mince scrupule.

* * *

NÉCROLOGIE. — *Charles Goethals*.

La famille artistique est en deuil. L'un des peintres les mieux doués de la jeune école, Charles Goethals, a succombé à une maladie de poitrine qu'il avait contractée en peignant dans les dunes de Knocke et qui, depuis un an et demi, avait arrêté sa carrière.

L'artiste n'avait que trente-deux ans. Tout jeune, il avait été distingué par M. Jean Rousseau, directeur des Beaux-Arts, qui pressentit en lui une organisation excep-

tionnelle et qui obtint de M. le ministre Rolin-Jacquemyns qu'il fût envoyé par le gouvernement en Italie pour y étudier les arts décoratifs. Très satisfaite de ses aptitudes et des rapports qu'il envoya au ministre, l'administration des Beaux-Arts le chargea de se perfectionner à Paris, où il compléta son éducation sous la direction du peintre Galland. Il suivit pendant trois ans les cours de l'École des Beaux-Arts, et à son retour il devait recevoir une chaire à l'école des Arts décoratifs que le gouvernement se proposait de fonder d'accord avec la ville de Bruxelles.

Mais jusqu'ici le projet de créer cet établissement, appelé à rendre tant de services, n'a pas été réalisé, et la mort a surpris celui qui devait prendre rang parmi les professeurs les plus distingués de l'École.

On offrit à Charles Goethals, il y a deux ans, une place de professeur à l'École des Arts décoratifs d'Amsterdam, aux appointements annuels de quatre mille francs. Il ne crut pas devoir l'accepter. Sans doute il se sentait engagé d'honneur envers le gouvernement belge qui avait protégé et soutenu ses débuts.

L'artiste était un des membres fondateurs de l'Association des XX, à laquelle il était profondément dévoué. Il avait appartenu à l'*Essor*, au *Cercle des Aquafortistes et des Aquarellistes*, aux *Hydrophiles*, dont il fut le président.

(*Art moderne*).

* * *

Le National belge a fait pour la dernière fois son apparition le dimanche 8 novembre. Nous en adressons à ses rédacteurs littéraires nos regrets les plus sincères.

* * *

Ecce iterum la bibliothèque Gilon, 163^e volume; à deux cents nous offrirons à M. Gilon son buste en caramel. *Le Malheur de l'Irlande*, traduit de l'anglais par Louise Juste. Les lecteurs de *la Jeune Belgique* n'auraient plus qu'à lire M. Wagener si ce *Malheur* n'avait pas été traduit de l'anglais! Mais il est désormais traduit de l'anglais et la littérature peut calmer ses angoisses.

Il n'y a qu'une chose à reprocher, décidément, à cette bonne bibliothèque Gilon, c'est que chacun de ses volumes se termine par une menace :

« Il paraît chaque mois deux nouveaux ouvrages ».

La bibliothèque de Damoclès!

* * *

Vient de paraître : *Le Globe illustré* hebdomadaire qui remplacera avantageusement l'horreur qui a nom *l'Illustration européenne*. Nous lui souhaitons la bienvenue. (Un an, 9 francs. 18, rue de la Madeleine).

* * *

Nous recevons la lettre suivante :

Exposition universelle d'Anvers, 1885. — Comité belge de la presse.

Anvers, le 24 octobre 1885.

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

Depuis plusieurs années, dans mes rapports avec des confrères de Bruxelles et d'autres villes, j'ai constaté notre commun désir de voir s'établir une *Association de la Presse belge*. Ne croyez-vous pas le moment venu de travailler à la réalisation de ce désir?

N'êtes-vous pas frappé, comme moi, dans nombre de circonstances où nous nous présentons, modestes et sérieux, pour travailler et faire œuvre utile, de voir nos places occupées par des étrangers à notre profession, par des intrus de toutes les catégories, qui affichent d'autant plus de prétentions qu'ils ont moins de droits? Au moment d'une cérémonie, d'une fête, d'une manifestation quelconque, il n'est pas nécessaire de frapper le sol du pied pour en faire sortir des journalistes : ils sortent tout seuls.

Ceux qui ont le droit de police dans ces circonstances n'osent rien dire, ils craignent une méprise, ils préfèrent tolérer dix abus que de commettre une seule erreur à l'égard d'un véritable membre de la presse.

Mais nous, devons-nous laisser s'aggraver cette situation? N'est-il pas de notre devoir

de signaler à qui de droit les seuls et vrais représentants de la presse?

D'autre part, vis-à-vis du public et vis-à-vis des autorités diverses avec lesquelles nous sommes journellement en contact, ne devons-nous pas être désireux, mon cher confrère, pour mieux sauvegarder notre commune dignité et défendre nos intérêts professionnels, de nous associer, de nous unir, de nous connaître, de nous aimer?

Les autorités publiques dans notre pays, c'est une justice à leur rendre, font preuve en toutes circonstances d'une grande largeur de vues à notre égard. Mais c'est là un fait dû à leur esprit de tolérance et de progrès et non une situation régulière créée par notre légitime influence.

De son côté, le public n'est-il pas porté trop souvent à faire rejaillir sur nous tous et sur notre profession elle-même la responsabilité des écarts de quelques-uns qui, la plupart du temps, n'ont avec la Presse que des rapports fort indirects?

Nous reconnaître entre nous, nous faire reconnaître par les autres, nous prêter une aide fraternelle dans tous les événements de notre carrière, tel est le programme sur lequel je prends l'initiative de proposer qu'une entente s'établisse entre les journalistes belges.

Afin que nos confrères connaissent à cet égard vos intentions et vos idées, je vous prie de vouloir bien assister à une réunion qui aura lieu le dimanche 8 novembre, à 1 heure de relevée, dans les locaux du Comité de la presse à Anvers, avenue des Arts, n° 89.

De cette première réunion dépendra la suite à donner à ma proposition.

Si l'accueil qu'on y fait est favorable, je prierai le Comité belge de la presse à l'Exposition universelle de vouloir bien prendre la direction de l'affaire en attendant qu'une assemblée générale, tenue à Bruxelles, à Anvers ou ailleurs, procède régulièrement à l'élection d'un bureau, syndicat ou comité général de l'Association.

Si, au contraire, ma démarche actuelle n'aboutit qu'à un échec, l'ennui en sera pour moi seul.

J'ai la conviction que la fraternité qui a régné entre les membres de la Presse belge pendant l'Exposition universelle ne pourrait recevoir de meilleure consécration que par cette mise en commun de toutes nos bonnes volontés pour défendre, à l'avenir, nos droits et nos intérêts.

J'ai une seconde raison pour croire que le moment est bien choisi. Le doyen des journalistes belges par l'ancienneté du service, M. Eugène Landoy, de la *Gazette* et de l'*Office de publicité*, vient d'accomplir sa cinquantième année d'exercice actif de notre profession, et vous savez avec quel talent, quelle délicatesse de sentiments et quelle dignité! Le premier acte de l'Association ou Cercle de la presse belge ne pourrait-il pas être de rendre un solennel et unanime hommage à ce type d'honneur professionnel autour duquel, il y a dix ans, accourus isolément de tous les points de la Belgique, nous nous serriions avec amitié pour fêter le quarantième anniversaire de son entrée dans la presse?

Et le meilleur hommage à lui rendre ne serait-ce pas précisément la constitution, au moment de son jubilé, d'un Cercle de la presse belge, sauvegarde future de notre commune dignité?

Veuillez réfléchir, mon cher Confrère, aux points d'interrogation que contient forcément cette lettre, et si vous avez l'intention d'assister à la réunion du 8 novembre ou si, simplement, vous adhérez au but que je viens d'exposer, je vous prie de m'en faire part dans la huitaine. Dans ce cas je soumettrai immédiatement à votre examen un projet préparatoire de statuts qui, pour fixer les idées, pourrait servir de point de départ à la première discussion. Je m'occupe en ce moment de ce projet préparatoire.

Recevez, mon cher Confrère, l'assurance de mes sentiments bien dévoués.

A. GOEMAERE.

Nous félicitons M. Goemaere de l'initiative qu'il prend. Un syndicat de la presse devient de plus en plus nécessaire en un temps où certains indéliçats traitent leurs

rédacteurs comme les derniers des laquais. Il ne doit pas s'agir de se coaliser contre les chefs, mais de maintenir vis à-vis d'eux le droit au respect et à la considération. Il importe encore de proscrire les rabais honteux et d'exclure les journalistes qui se diminuent en acceptant des propositions mesquines.

* * *

Le concours de Rome.

Dans le Palais tristement classique, aile gauche, au fond du vestibule à colonnes lourdes, la dernière porte à droite; c'est là.

Disposés en arc de cercle, dans la salle basse, — espèce d'antichambre cintrée, — six grands carrés de plâtre, six bas-reliefs, dont trois ornés, chacun, d'un cartel doré à lettres noires.

Ce sont les projets du pauvre concours dit de Rome. Le sujet : La mort de César. Le moment de l'action imposé aux concurrents expliqué comme suit :

César blesse Cassius avec son stylet à écrire, mais voyant Brutus s'appêtant aussi à lui porter un coup, il s'écrie en grec : Et toi aussi, mon enfant ! Dès lors il renonça à se défendre et, s'enveloppant la tête dans sa toge, il ne songea plus qu'à tomber déceimment.

Vous voyez ce pauvre César qui fait des exclamations mélodramatiques en grec et qui trouve le temps de songer à tomber déceimment dans la mémorable lutte. N'importe, ne discutons plus ce gagaïsme effronté et voyons le résultat.

Le premier, avec une couronne de laurier en zinc repoussé au dessus de la demi-lune qui porte le nom de M. Anthone, de Bruges : Une copie textuelle, disposition générale, gestes, attitudes, draperies, d'une exécrable gravure représentant la même scène dans la Vie des hommes illustres, par Plutarque. Ressemblance éloquent, parce qu'elle explique l'ignorance du jury, qui aurait dû s'en apercevoir, ressemblance qui intrigue parce qu'elle devrait donner lieu à une enquête. N'en disons pas un mot de plus.

Le deuxième, M. De Vreese, de Courtrai, est le seul parmi les six qui ait saisi le véri-

table moment. L'ensemble laisse énormément à désirer, les figures sont disséminées dans le panneau à la diable sans aucun souci de composition, mais chacune d'elles est étudiée avec soin. César, dans son attitude pleine de douloureux étonnement, est la plus belle figure de tous les projets. Les draperies, légères et naturelles, retombent avec des plis charmants et simples. Nerveuses sont toutes les expressions, tous les gestes naturels.

Le troisième, M. Samuel, de Bruxelles, a visé uniquement à l'ensemble. Le groupement de la foule à gauche du panneau est complètement réussi. Il y a là un mouvement, une diversité d'expressions et d'attitudes, dans lesquels se devinent de grandes promesses. Son César est malheureusement presque bouffon et tout le côté droit plein de détails encombrants et inutiles. En somme, ce projet, avec celui de M. De Vreese, sont les meilleurs du concours.

Dans les trois derniers, il n'y en a qu'un seul qui ait saisi le véritable caractère du bas-relief. C'est, pensons-nous, M. Lagaë. Sa préoccupation de faire grand et large fait qu'on s'y intéresse. On sent qu'il respecte son art et qu'il se méfie surtout de la banalité.

Et maintenant plus de lamentations puériles sur les jugements de concours. Tout le monde sait à quoi s'en tenir. Depuis longtemps les secrets en sont connus. Que ceux qui n'ont pas eu de succès ne se découragent pas pour cela. Le tout c'est de sentir en soi brûler la sainte flamme. Qu'ils se consultent, qu'ils se tâtent et surtout qu'ils se méfient d'eux. Qu'ils n'oublient pas que de pareils succès ne servent à rien, que toutes les vieilleries, tous les poncifs, toutes les données académiques peuvent être apprises par le premier mathématicien venu. Beauté idéale, grandeur antique, ne sont que des mots inventés par les fabricants de systèmes. La grandeur et la beauté sont partout et en tout, dans le premier charbonnier venu secoué par une passion quelconque comme dans un roi avec son pompeux entourage.

F. VAN P.

Sous ce titre : *Les Aristos de la plume*, un M. Henry Roger nous attaque de façon peu galante. Nous ne répondrons pas à ses douceurs, qui ne demandent qu'un peu de réclame. Les polémiques de *la Jeune Belgique* ne se galvaudent pas en si humble compagnie. Que petit Roger devienne grand et nous lui ferons peut-être l'honneur d'une réplique.

* **

Nous recommandons à nos lecteurs habitués de théâtre un journal nouveau : *Le Programme*, qui, à raison de 5 francs par an, les renseignera sur ce qui se passe devant et derrière les coulisses. Ils y trouveront d'excellentes photographies exécutées par Ghémar et représentant les têtes et binettes qui chantent ou jouent sur les planches bruxelloises. Ajoutons qu'un supplément littéraire, dirigé et rédigé par MM. Royer et Vauthier, deux vrais jeunes, décabotinise cette charmante publication. (9, rue de la Reine.)

* **

La maison Breitkopf et Härtel nous adresse une partition pour piano des chœurs et ouverture du drame héroïque de Mozart : *Thamos, roi d'Égypte*.

La même maison publie *l'Andante*, de Georg Goltermann (op. 14), arrangé par Philippe Roth pour piano et violoncelle ; *Deux trios faciles*, pour piano, violon et violoncelle, arrangés d'après Mozart par Ernest Naumann ; le duo d'Elsa et Ortrude du *Lohengrin*, de Wagner, pour piano ; enfin, une *Romance sans paroles*, pour piano, par Adolphe Krajski.

Cette série nouvelle est éditée avec ce soin qui a rendu célèbre entre toutes la maison Breitkopf et Härtel, et avec un luxe

qui n'empêche pas ces morceaux d'être à des prix très modiques.

* **

Il y aurait mauvaise grâce à décourager M. Lucien Dhuguet, dont *Les Flambaisons*, un volume de vers, viennent de paraître chez l'éditeur Giraud.

M. Dhuguet doit être très jeune, extraordinairement jeune. Il appelle la femme « belle inhumaine » et chante ses « yeux andalous ». Il effeuille « les roses du plaisir » en pressant « sa taille de reine », et termine son livre en avalant sa clef :

Demain !... Que serai-je demain ?
Une masse informe et livide,
La charogne au bord du chemin
Que va flâner la chienne avide.

J'espère bien que les parents de M. Dhuguet lui feront des funérailles plus dignes, s'il lui arrivait de mourir d'un beau vers rentré. Mais non ! demain M. Dhuguet reprendra ses études de bachelier et se fera des succès de petites ouvrières en leur offrant son volume, avec une dédicace.

* **

Sous ce titre : *L'Esprit allemand*, M. Pierre Peugeot, professeur de français en Russie, publie chez les éditeurs E. Giraud et C^{ie}, 18, rue Drouot, au prix de 2 francs, un livre très intéressant au point de vue patriotique. Le caractère de nos voisins y est étudié d'après leur langue avec un bon sens remarquable. Plus de 1,200 proverbes allemands traduits en français et se rapportant aux conditions et métiers, aux vertus, aux vices, à la patrie, à l'amour, aux étrangers, etc., etc., complètent heureusement cette originale étude et rendent ce livre digne d'occuper une bonne place dans nos bibliothèques.



LES THÉÂTRES

Il y a deux ans, nous avons tenté de suivre le mouvement théâtral, dans *la Jeune Belgique*. Les dimensions de la revue s'y opposèrent. Nous recommençons l'essai aujourd'hui, sans empiéter sur le texte et en remplaçant simplement les annonces par ces comptes-rendus que nous empruntons soit à *l'Indépendance belge*, soit à *la Nation*, soit à *l'Art moderne*, soit à *la Fédération artistique*, etc., soit à nous-mêmes.

I. — THÉÂTRE DE LA MONNAIE

Les Huguenots, avec Villaret ; *Joconde*, avec Boyer ; *Coppélia* ; *Bonsoir*, M. Pantalon ; *Roméo et Juliette* ; *l'Africaine*, avec Villaret ; *Haydée*.

La reprise d'*Haydée* a été une des plus brillantes de la saison. Et comme il arrive toujours lorsque les artistes se sentent soutenus et encouragés par la sympathie du public, la représentation a été excellente. Les chœurs ont chanté avec ensemble et avec justesse ; l'orchestre a suivi avec une attention scrupuleuse les nuances de la partition, un peu poussiéreuse celle-ci et effacée dans le reculement d'anciens souvenirs.

Quant aux artistes, M^{lle} Mézeray a trouvé dans le rôle d'Haydée un nouveau triomphe ; les vocalises les plus compliquées, les « cocottes » les plus excentriques dont le père Auber a cru devoir émailler sa musique, elle les a lancées avec une aisance, une facilité, une grâce qui ont soulevé des tempêtes d'applaudissements. M. Furst a donné une bonne physionomie au personnage de Lorédan, et sa belle voix s'est épanouie dans les passages mélodiques de l'œuvre, en particulier dans le « rêve » qui clôture le premier acte. M. Devries a fort bien compris le caractère tragique de son rôle, et M^{lle} Lecomte a secondé avec intelligence M^{lle} Mézeray, dans le joli duo des deux femmes. Le toquet à plume rouge de M. Gandubert a paru un peu... troubadour de pendule. Mais comme chanteur, le jeune artiste a été, de beaucoup supérieur à ses créations précédentes.

(A. M.).

II. — THÉÂTRE DU PARC

La duchesse Lyly ; *l'Étincelle* ; *Cherchez la femme* ; *la Poule et ses poussins*.

Cherchez-la femme ! Le mot n'est pas neuf ; inventé par Dumas, il a eu de nombreuses applications. Cette fois, il est accommodé par deux arrangeurs habiles, l'auteur du *Procès Vauradieux* et celui de *Bébé*.

La trame de l'action a ceci d'original que la femme à la recherche de laquelle se mettent tous les personnages, sur l'avis de M. Prosper Chauvelin, n'est autre que Suzanne, la femme légitime de ce dernier.

Cette recherche constitue seule toute la pièce, mais des hommes de théâtre aussi habiles que MM. Hennequin et de Najac, ne se sont pas trouvés embarrassés pour en faire trois actes.

Plusieurs femmes sont successivement soupçonnées au cours de cette poursuite et les quiproquos sont spirituellement amenés.

Mais on ne peut faire un gros civet avec un maigre lièvre.

Le second acte a seul suffisamment d'importance ; le premier est une exposition décousue et le dernier un dénouement banal.

A côté de scènes vives, animées, il y a des longueurs fatigantes ; à côté de personnages spirituellement typés, il y en a d'autres par trop bêtes.

Bref, *Cherchez la femme*, qui fut un four à Paris, ne fera pas beaucoup plus long... feu à Bruxelles.

Encore l'interprétation aurait-elle dû brûler les planches ; les acteurs, au contraire, avaient l'air de ne pas savoir leur rôle et d'attendre le souffleur. Ce n'est pas dans ces conditions que l'on joue des pièces qui doivent être enlevées à la diable.

Cherchez la femme, servait de début à une nouvelle venue — M^{lle} Rhetzy — très élégante et fort jolie !

— M^{lle} Hélène Schæffer, la charmante Emmeline des *Faux Bonshommes*, a quitté le théâtre du Parc pour retourner au Conservatoire de Paris, dans la classe de M. Got, ou elle terminera sa dernière année d'études. M. Candeilh, qui ne l'a vue partir qu'avec peine, la réengagera probablement l'hiver prochain.

Le Médecin malgré lui ; *Georges Dandin*.

M. Talbot, de la Comédie Française, est venu donner une représentation au théâtre du Parc, avec sa troupe voyageuse qui renfermait cette fois des éléments plus suffisants que ceux qu'il nous est donné d'apprécier habituellement dans ces excursions nomades.

Les farces classiques et fines de Molière, ont toujours le don de faire rire le public aux larmes, tant il est vrai que la bonne et franche gaieté sera de toutes les époques.

M. Talbot eut son temps ; ce temps fut même brillant ; mais il ne lui reste plus guère que le prestige de son nom et les traditions de la grande maison où il eut ses meilleurs succès. Comme tous les artistes qui vieillissent à la scène, il pêche par excès d'intention, au détriment du naturel, et il dramatise, par des chevrottements de voix des situations comportant de la rondeur et de la bonhomie. Si ce n'est pas au point d'arracher au public des sanglots au lieu d'éclats de rire, il n'en est pas moins vrai que la plaisanterie porte moins et que la gaieté qu'elle provoque perd de sa franchise. (F. A.).

III — THÉÂTRE DES GALERIES.

Mam'zelle Nitouche ; peu de succès, sans Judic.

Les Petits Mousquetaires, avec M^{me} Montbazou ; succès médiocre.

La Mascotte ; succès de tradition.

IV. — THÉÂTRE DE L'ALCAZAR.

La Guerre joyeuse. — On n'a pas oublié les représentations fameuses qui suivirent, à l'Alcazar dirigé par M. Humbert, la guerre et l'année terribles. Des pièces qui ont fait le tour du monde, *la Fille de M^{me} Angot*, *Giroflé-Girofla*, ont commencé là, sur cette petite scène bruxelloise, leur prodigieuse fortune.

C'est *la Guerre joyeuse* qui va ramener ces jours prospères de la guerre terrible. Johann Strauss, le musicien de *la Guerre joyeuse*, devait retrouver, en quelque théâtre qu'on le jouât, avec les respects qui lui sont dus, les beaux messieurs et les belles dames que ses vaies ont si souvent fait onduler. Et, en effet, cette première représentation de *la Guerre joyeuse* à l'Alcazar avait un public qu'on n'y connaissait plus, le public varié, animé, où les dégoûtés de bonne tenue sont mêlés aux enthousiastes bruyants, où les habitués de théâtres de meilleure marque sont confondus parmi les fidèles du lieu.

Tous ces mondes différents ont pris même plaisir à la musique charmante de Strauss, ont fait même accueil favorable à la prose et aux vers de MM. Alfred et Maurice Hennequin et Maurice Kufferath, ont manifesté même satisfaction du chant et du jeu des interprètes, des défilés, fanfares et mises en scène de la pièce. Les parts ne sont pas égales, ni chez les auteurs, ni chez les acteurs. Strauss a plus fait pour le succès que MM. Hennequin, le père, le fils, et leur esprit ; M^{lle} Claire Cordier chante d'autre sorte et se présente d'autre façon que M^{me} Marie Lyonnel. Mais dans une victoire éclatante, tous ceux qui ont combattu sont associés au triomphe. Et *la Guerre joyeuse* a produit une de ces victoires-là, comme on les faisait autrefois à l'Alcazar, avec applaudissements furieux, rappels obligés et morceaux répétés.

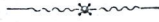
L'exécution de *la Guerre joyeuse* à l'Alcazar n'est pas tout entière de la même qualité. Mais elle est d'un fort bon ensemble, et elle a des parties brillantes. La sonorité est un peu stridente, et Strauss n'est pas aussi militaire que cela. On voudrait une précision plus fine et plus de légèreté dans les morceaux que M. Lagye enlève avec vigueur et habileté. Mais le public, probablement, ne trouverait pas son compte à ce que les ensembles fussent moins bruyants. Le bruit lui plaît, et on lui en a donné. Le succès ne perdra rien aux sonorités guerrières de *la Guerre joyeuse*.

Et il se trouvera bien aussi du chant brillant et du jeu animé de M^{lle} Claire Cordier, dans la comtesse Lomellini. La voix de M^{lle} Cordier n'a pas beaucoup de timbre, et elle dit avec plus de grâce les mélodies de Strauss, qu'elle ne les lance avec éclat. Mais ses mérites sont d'une artiste. Et elle donne une physionomie agréable et un accent juste à son rôle. — M^{lle} Buire, qui n'était pas heureuse dans *le Grand Mogol*, a pleinement réussi dans *la Guerre joyeuse*. Elle a eu de la vivacité et du sentiment, et elle a chanté une chanson pittoresque et un duo charmant avec de la voix, et une certaine façon qui ont enlevé les applaudissements.

M. Lary a sa chaleur fébrile et son chant énergique dans le colonel Uberto. Et le rôle du Hollandais est joué avec beaucoup de rondeur et bien chanté par M. Thierry. C'est le personnage de la pièce, ayant quelque caractère, et M. Thierry lui donne tout son relief. — Citons encore M^{me} Lyonnel et M. Minne dans ce bulletin de victoire.

(Indépendance.)

LA JEUNE BELGIQUE



*Je continuerai donc dans cette croyance, et
j'irai ainsi, m'exaspérant de plus en plus,
prodiguant une caresse tous les six mois et
dix-mille claques chaque jour, sourd à toute
prudence comme à toute crainte.*

LÉON BLOY.

SOMMAIRE :

Odilon Redon	JULES DESTRÉE.
Élévation	ANDRÉ FONTAINAS.
Ballade	JACQUES CORIOLIS.
Ernest Renan (fin)	FRANCIS NAUTET.
Airs de flûte	SIEBEL.
Chronique littéraire.	MAX WALLER.
Chronique artistique	EMILE VERHAEREN.
Memento
Memento musical	H. M.



BRUXELLES

ADMINISTRATION :
26, RUE DE L'INDUSTRIE. 26

RÉDACTION :
80, RUE BOSQUET, 80

1886

AVIS

Un grand nombre de nos abonnés nous ayant écrit à l'effet de réclamer le n° de *la Jeune Belgique* du mois de janvier, nous les informons de ce que le gros numéro, paru le 20 décembre, remplace ceux des 1^{er} décembre 1885 et 1^{er} janvier 1886.

A partir du 1^{er} mars prochain, tous les NOUVEAUX abonnés à *La Jeune Belgique* paieront leur abonnement 7 francs par an au lieu de 5 francs. Cette augmentation nous est imposée par les dépenses considérables que nous avons faites en accordant des numéros de luxe et des frontispices d'art à nos lecteurs. Nous devons de plus prévoir de nouveaux extras.

D'ici au 1^{er} mars, on s'abonne au prix de 5 francs.

L'Administrateur : HUBERT VAN DIJK.

Au présent numéro est joint un frontispice de M. Flori Van Acker, gravé par le procédé Evely. Les acheteurs au numéro n'en bénéficient pas, mais peuvent se le procurer à l'Administration au prix de 2 francs. Ce frontispice doit être intercalé dans le numéro 1 entre le faux-titre et le titre.

Le fumiste paresseux qui a nom Fritz Rotiers remet encore au prochain numéro la suite de ses *Souvenirs*. Nos lecteurs ne perdront rien pour attendre, mais pour sauvegarder notre direction, nous tenons à affirmer que nous avons employé tous les moyens honnêtes et autres pour obtenir la copie de cette homme. — Que notre malédiction l'accable !

BOITE AUX LETTRES.

90. J. V. Votre *Mal moderne* est tout à fait drôle et nous nous demandons si vous n'avez pas la berlue ou si vous ne vous moquez agréablement de nous. Sans parler des pieds en trop dans ce plat bizarre, nous vous conseillons de choisir tout de suite un métier manuel, comme celui de paveur ou de vitrier, pour ne plus penser du tout à celui de poète qui vous va comme un ulster à un coupe-papier. Cependant nous vous accordons une satisfaction dont profitera la rate de nos lecteurs ; nous vous insérons, soyez heureux :

MAL MODERNE

Opalesque verdure des nébuleux cristaux,
Baveuse acidité de grinçantes morsures,
Éthérisés parfums, étreinte des étuves,
Guillotine d'or rouge aux tordantes coupures !
Oh ! l'Amour infernal ! L'aphrodisiaque Amour ! (13 p.)
Oh ! l'amour de la gouge à la bedaine grasse
Où l'on sent les relents, fils aîné de la crasse
Et dans la nuit immonde un souvenir du jour.
Vineuses voluptés gavant l'âme assoupie,
Vos rêves, je les hais, énervant ma foi pie
Et pourtant ta hantise, ô Moderne Passion ! (13 p.)
Rogne mon cœur brutal, nid de contradiction (13 p.)
C'est ainsi qu'en mon for, le monstrueux orage,
Combattent couardise et surhumain courage !

Nous avons autrefois promis à nos lecteurs une pièce de vers en volapük. La voilà !

91. HIPPOYTE D., Paris. Merci et amitiés. *Petit-Pierre* au prochain.

92. JULES D. M. Paul Wauwermans se porte très bien, je vous remercie. Il s'assied encore avec peine, voilà tout.

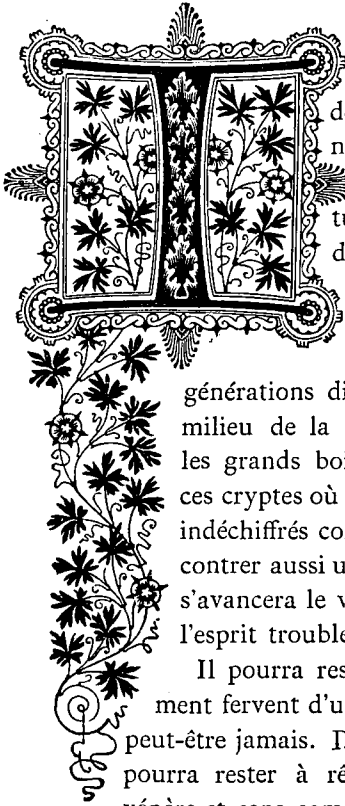
93. ALBERT DE L. J'intellige, j'intellige parfaitement, mais vous vous trompez en croyant à une fumisterie de notre part. L'article *Leçons de danse* est bel et bien de M. Paul Wauwermans ci-dessus nommé. Nous ne l'avons retrouvé malheureusement que quelques jours après le procès, sinon le tribunal se serait tordu. Une preuve suffisante de l'authenticité de ce document, c'est que le jeune et brillant avocat... *décoré* par nous, n'en renie pas la paternité. Il a enfin collaboré !

94. PIERRE D'OTR..., Liège. *Le Veau* vous a plu et vous en demandez encore. Voici autre chose que nous découpions encore dans la collection du *Chat noir* :



ODILON REDON

Hommage à J.-K. HUYSMANS.



Il se peut rencontrer un voyageur, un curieux des choses et des hommes, errant à travers les nations mortes ou les pays inexplorés, loin du bruit des foules traversées et des peuples turbulents. Je me l'imagine dans ces grands déserts jaunes dont les sphinx, aux portes des pyramides où dorment les momies, gardent l'immensité, — ou bien dans quelque gigantesque temple, taillé dans le roc par des générations disparues, vainqueur et triomphal encore, au milieu de la splendide végétation des Indes, perdu dans les grands bois baignés par les grands fleuves. Et dans ces cryptes où la poussière des siècles repose, où des signes indéchiffrés commandent des rites bizarres, il se peut rencontrer aussi un autel éblouissant et mystérieux, vers lequel s'avancera le voyageur, tête découverte et demi-prosterné, l'esprit troublé par une émotion religieuse et adorante.

Il pourra rester là longtemps, seul, absorbé, délicieusement fervent d'un dieu qu'il ne connaît pas et ne connaîtra peut-être jamais. Dans la majesté mystique du sanctuaire, il pourra rester à rêver vaguement, sans pénétrer l'idole qu'il vénère et sans comprendre le culte qu'il pratique. Cette adoration pourra se trouver dans son existence une de ces heures bénies de Fantaisie radieuse, de recueillement et d'extase devant des Chimères, loin des

réalités banales et tristes ; et longtemps le voyageur rentré au gîte, de nouveau repris et roulé de force dans la vie commune, dans la vie plate et mauvaise, absorbé par les futilités quotidiennes, longtemps gardera le souvenir et le regret de cette heure précieuse et, à ceux qui n'ont pas vu, il pourra dire un jour, avec des explications naïves qui feraient sourire sans doute l'Idole et les grands-prêtres initiés, il pourra dire un jour son ravissement et son admiration.

— Je suis ce voyageur.

I

Cet extraordinaire artiste : Redon est au dessus — ou en dehors, comme on voudra, non seulement de la compréhension ordinaire de la foule, mais même de celle du monde lettré. Peu encore le connaissent. Un certain mystère s'ajoute ainsi au mystère de son œuvre et son originalité s'augmente de son isolement et de son obscurité. Il y a certaines étoiles de première grandeur dont la lumière ne nous arrive, à travers les ténèbres de l'espace, qu'après des siècles...

Et ses admirateurs, ses fidèles, ont je ne sais quelle satisfaction — puérite, soit, mais qu'importe ! — à se sentir si rares, à s'imaginer avec candeur qu'ils sont quelques sommets premiers éclairés par le soleil levant, dans la foule anonyme et multiple. Franc-maçonnerie singulière qui faisait dire un jour à l'acheteur du vingt-cinquième et dernier exemplaire de *DANS LE RÊVE* ; « Je voudrais bien avoir les photographies des vingt-quatre autres » !

Pourtant, s'il y a ainsi une jouissance orgueilleuse à se sentir les premiers, les précurseurs, très rares, il y a une souffrance aussi. Ces contemptions de la foule sont parfois douloureuses. Etre ridiculisé, raillé, méprisé, incompris, cela est souvent au dessus des forces humaines, mais mépriser toujours est plus terrible encore. Ils sont bien peu, ceux qui ont eu la force de rester éternellement dans leur tour d'ivoire ; la solitude dédaigneuse est atroce parfois ; à certains jours où l'évidence plus sensible du néant universel rend l'existence plus pénible et plus triste, on se sent si faible, tout seul ! Et un incompressible besoin d'expansion vous prend, la passion de se retrouver des semblables, des organismes qui vibrent et frissonnent comme le vôtre.

Et c'est pourquoi, bien que ceux qui puissent me faire cette aumône soient en nombre infime, j'ose ici tendre des phrases comme des sébilles et quémander un peu de justice et de gloire pour Redon.

J.-K. Huysmans a été l'un des premiers à appeler l'attention sur Redon. Dès 1881, dans un de ses Salons, après avoir parlé de Gustave Doré et de Walter Crane, il disait : « Un autre artiste s'est récemment affirmé en France dans la peinture du fantastique, je veux parler de M. Odilon Redon. Ici, c'est le cauchemar transporté dans l'art. Mêlez dans un milieu macabre, de somnambulesques figures ayant une vague parenté avec celles de Gustave Moreau, tournées à l'effroi, et peut-être vous ferez-vous une idée du bizarre talent de ce singulier artiste ».

C'était sec, bref, comme défiant. Mais plus tard, et dès l'année suivante, à la suite d'une exposition de lithographies et de dessins faite par Redon au *Gaulois*, l'admiration et l'enthousiasme vinrent (1) : « Il y avait là des planches agitées, des visions hallucinées inconcevables, des batailles d'ossements, des figures étranges, des faces en poires tapées et en cônes, des têtes avec des crânes sans cervelet, des mentons fuyants, des fronts bas, se joignant directement aux nez, puis des yeux immenses, des yeux fous, jaillissant de visages humains, déformés, comme dans des verres de bouteille, par le cauchemar... A côté de ces créatures de démence, se posait l'apparition tranquille d'une femme étrusque, à l'attitude rigide, presque hiératique ; et, tenant tout à la fois des vierges des primitifs et des déesses de G. Moreau, une blanche figure de fée, jaillissait comme un lys, dans un ciel noir.

« Il serait difficile de définir l'art surprenant de M. Redon ; au fond, si nous exceptons Goya, dont le côté spectral est moins divagant et plus réel, si nous exceptons encore G. Moreau, dont M. Redon est, en somme, dans ses parties saines, un bien lointain élève, nous ne lui trouverons d'ancêtres que parmi des musiciens peut-être et certainement parmi des poètes.

« C'est, en effet, une véritable transposition d'un art dans un autre. Les maîtres de cet artiste sont Baudelaire et Edgar Poë, dont il semble avoir médité le consolant aphorisme : « Toute certitude est dans les rêves ». Là, est la vraie filiation de cet esprit original ; avec lui nous aimons à perdre pied et à voguer dans le rêve, à cent mille lieues de toutes les écoles, antiques ou modernes, de la peinture. »

Et il ajoutait en note : « Il m'a été donné de voir, depuis cette exposition du *Gaulois*, de très beaux dessins de M. Redon, des dessins d'une large et fière allure, entre autres une indicible *Mélancolie*, aux crayons gras de

(1) J.-K. HUYSMANS — *l'Art moderne*, Charpentier, 1883, p. 274-276.

couleur, une femme assise, réfléchie, seule dans l'espace, qui a sangloté pour moi les douloureux lamentos du spleen ! »

Cette admirable *Mélancolie*, il en reparle encore dans A REBOURS (1), en cette célèbre et splendide description des dessins qui tapissaient le vestibule et la chambre à coucher de des Esseintes, et j'ai su depuis qu'un lecteur de A REBOURS était venu d'Italie en France, à Paris, chez Redon, pour acquérir cette extraordinaire planche ! Y a-t-il des médiocres qui connaissent de pareils enthousiasmes ?

— Art de détraqué, dira-t-on ? Soit ! Et pourquoi pas ? A des degrés divers, les artistes ne sont-ils pas des détraqués, tous ? J'ai vu d'ailleurs tels de ces détraqués jouir de tout leur bon sens. Mais ! Je veux bien faire des concessions, pour avoir le droit de les retirer tantôt. J'admettrai sans discussion si l'on y tient, que l'art de Redon est celui d'un fou et que nous sommes tous, qui l'aimons, des aliénés ! Et qu'importe ? Il ne s'agit pas de savoir si c'est l'œuvre d'un insensé ou non, il faut dire si c'est beau ou non, voilà tout. L'œuvre est sacrée et indiscutable dès qu'elle nous donne des émotions esthétiques.

*
* *

Lecteurs défiant, encore un nom dont il faudra charger votre mémoire : Odilon Redon ! Et si comme le prédisait Bourget, la mémoire des hommes doit un jour faire banqueroute à la gloire ; soyez sûrs que celui-là sera un des plus forts créanciers. Il a l'R fatidique des grands : Rembrandt, Raphaël, Rubens et, en ce siècle : Rops ! — Et dans cinq syllabes, toute une révélation d'art se perçoit, pour qui y songe.

Ecrivains raffnants, poètes, peseurs de verbes et ciseleurs de rimes connaissent pour la plupart cette sensibilité d'une acuité malade qui fait trouver des couleurs et des formes dans les mots eux-mêmes en dehors de leur signification ! On s'est souvent raillé de ceux-là qui l'on dit et pourtant l'audition colorée est un fait scientifiquement établi à présent ! Pour le vulgaire, un mot ne vaut guère que par ce qu'il exprime ; pour le styliste à la perception exaspérée, les mots ont encore une autre valeur, une valeur profonde, absconse, célée en leur intimité, tel diamant dans une gangue, impossible à définir ou à préciser, car les termes les plus vagues sont trop précis encore et tout vocable énoncé meurtrit cette sensation intellectuelle si ténue, mais très réelle, découverte par quelques-uns seuls et par là plus précieuse encore. Certes, en ce moment la rage des mots fait fureur au pays

(1) J.-K. HUYSMANS — *A Rebours*. Charpentier, 1884, page 84 et suivantes.

de Lutèce, chez les ultimes décadents, reflets pâlis mais si exquisement précieux parfois de Verlaine et de Mallarmé! — après avoir, chose bizarre, régné aussi parmi nous, comme en témoigne cet enfiévré bouquin de jeune : LE SCRIBE ! Mais le phénomène n'est point neuf, tant s'en faut, et Balzac-le-Grand n'a-t-il point déjà dit dans son LOUIS LAMBERT (1) : « L'assemblage des lettres, leurs formes, la figure qu'elles donnent au mot dessinent exactement, suivant le caractère de chaque peuple des êtres inconnus dont le souvenir est en nous... Est-ce à cet ancien esprit que nous devons les mystères enfouis dans toute parole humaine ? ».

Et c'est ce même Balzac qui comprenait toute l'importance des noms propres au point d'errer de longs jours, épelant adresses et enseignes, jusqu'à triomphalement s'arrêter devant Z. Marcas ! — Enfantillages ? Allons donc ! Zola ne raconte-t-il pas quelque part (2) Flaubert le suppliant les larmes aux yeux de lui laisser le nom de Bouvard ? Et quel beau mot que celui de Gautier au poète du *Samourai* : « José Maria de Heredia, je t'aime parce que tu as un nom exotique et sonore... » !

Toutes ces précautions pour m'excuser et me justifier d'admirer ce nom superbe, étrange et retentissant : Odilon Redon ! Et j'y perçois les caractéristiques de son art. Dans le grondement sombre et sourd de ces deux finales, j'entrevois le fond d'horreur ténébreuse, de noir intense et profond que presque toutes ses lithographies ont pour thème essentiel. Et sur ce thème, l'éclair lumineux et comme joyeux de l'*z*, sonore et bref, fait une de ces rayures de lumière et d'étincellement ainsi que celles qui traversent ses planches fantastiques. L'envolée courbe et molle l'*l* et le roulement grave de l'*R* viennent évoquer des complications de formes rondes et grandioses. Et outre son étonnante couleur, toute de noir et de blanc, en deux teintes, et son dessin bizarre et contourné, ce nom possède une physionomie générale, je ne sais quoi d'ancien, d'étranger, de pas moderne qui se retrouve encore dans les œuvres de ce surprenant artiste, en dehors entièrement du siècle, et pourtant impassible, invaisemblable dans un autre !

*
* *

Comprendre ?

— On veut trop comprendre, et trop vite. Qui donc a dit que l'on devait rester devant un chef-d'œuvre comme devant un prince, tête découverte et attendant qu'il vous parle ? Un autre a ajouté que l'incompréhensible devait

(1) BALZAC — *Louis Lambert*, premières pages.

(2) ZOLA — *Les Romanciers naturalistes*, Charpentier, page 204.

se comprendre comme incompréhensible; mais cette parole profonde n'est pas appréciée de tous. Il y a beaucoup d'esprits qui demandent des explications, qui ne veulent point se laisser aller à une admiration non démontrée; beaucoup de cerveaux étroits qui ne peuvent contenir des rêves sans limites, beaucoup de médiocres qu'étourdit et effarouche le vol éperdu de la Fantaisie.

Puis, il est des sourds et des aveugles, — intellectuellement. Leur ferez-vous écouter Wagner, ou contempler Rembrandt, essayant de leur en faire comprendre la beauté?

II

Odilon Redon a publié quatre albums de lithographies. Le dernier : HOMMAGE A GOYA (1), est le plus connu, à cause de l'admirable description qu'en a faite J.-K. Huysmans dans *la Revue indépendante*, en quelques superbes pages, à compter parmi les plus belles qu'on ait écrites en prose française dans ces dernières années. Rendant à la fois justice à l'artiste et à son prophète, je veux citer encore comment il décrit les deux premières planches de cet album, les plus belles : « *Dans mon rêve, je vis au ciel un VISAGE DE MYSTÈRE* » dessine Redon, et Huysmans traduit : « Ce fut tout d'abord une énigmatique figure, douloureuse et hautaine, qui surgit des ténèbres; çà et là percées de rais de jour; une tête de mage de la Chaldée, de roi d'Assyrie, de vieux Sennachérib ressuscité, regardant, désolé et pensif, couler le fleuve des âges, le fleuve toujours grossi par les emphatiques flots de la sottise humaine. Il pose sur ses lèvres une main fine et maigre, semblable à la main fuselée d'une petite infante, et il ouvre un œil où semblent passer les éternelles douleurs qui se transmettent et se répercutent dans l'âme des couples, depuis la Genèse. Est-ce le primitif pasteur d'hommes contemplant le défilé des immortels troupeaux qui se bousculent et se massacrent pour une touffe d'herbe ou un bout de pain? Est-ce la figure de l'immémoriale Mélancolie qui convient enfin, devant l'impuissance avérée de la joie, de l'inutilité absolue de tout? Est-ce enfin le mythe, une fois de plus rajeuni de la Vérité qui reconnaît, au passage, sous des oripeaux et des masques divers, le même homme affligé des mêmes vertus et des mêmes vices, le même homme, dont l'originelle férocité ne s'est nullement amoindrie sous l'effort des siècles, mais s'est simplement dissi-

(1) *Hommage à Goya*, paru en février 1885, chez Dumont, à Paris. Six planches, tirées à cinquante exemplaires. Prix : 20 francs.

mulée derrière cette grâce des peuples civilisés, la pénétrante et discrète hypocrisie?... ».

Plus loin il dit « *la FLEUR DU MARÉCAGE, une tête humaine et triste* » : « De cette eau enténébrée, sous ce ciel opaque, jaillit soudain la monstrueuse tige d'une impossible fleur. On eût dit une baguette d'acier rigide sur laquelle poussaient des feuilles métalliques, dures et nettes. Puis des bourgeons sortirent, pareils à des têtards, à des chefs commencés de fœtus, à de blanchâtres boulettes sans yeux, sans nez et sans bouche ; enfin l'un de ces bourgeons lumineux et comme enduit d'une huile phosphorée, creva, s'arrondissant en une pâle tête qui se balançait silencieusement sur la nuit des eaux.

« Une douleur immense et toute personnelle émana de cette livide fleur. Il y avait dans l'expression de ses traits tout à la fois du navrement d'un pierrot usé, d'un vieux clown qui pleure sur ses reins fléchis, et de la détresse d'un antique lord rongé par le spleen, d'un avoué condamné pour de savantes banqueroutes, d'un vieux juge tombé, à la suite d'attentats compliqués, dans le préau d'une maison de force.

« Je me demandais de quels maux excessifs cette face blafarde avait pu souffrir et quelle solennelle expiation la faisait rayonner au dessus de l'eau, comme une bouée éclairée, comme un fanal annonçant aux passagers de la vie les lamentables brisants cachés sous l'onde qu'ils allaient sillonner en cinglant vers le sombre avenir !

« Mais je n'eus pas le temps de discerner la réponse qu'il importait de faire à cette question que je me posais. L'effroyable fleur d'ignominie et de souffrance, le fantastique et vivant nelumbo s'était fané et son nimbe phosphorique s'était éteint. Au pâle avoué, à l'exsangue clown, au blême lord, s'était substituée une vision non moins horrible.... »

*
* * *

Dans l'*HOMMAGE A EDGARD POË* (1), les apparitions sont d'un fantastique différent. Pas plus que dans l'album précédent les hallucinations de Redon ne se souviennent de l'œuvre de Goya, celles-ci ne se rapportent à l'œuvre de Poë. On ne trouvera pas en ces étonnantes planches des illustrations. Et cependant, entre l'album de Redon et les contes de Poë s'établit une certaine correspondance. C'est, en somme, le même frisson d'art, exprimé par des moyens différents. Redon, plus froid et en quelque sorte plus

(1) *Hommage à Edgard Poë*, paru en 1882, chez Dumont, à Paris. Six planches, tirées à cinquante exemplaires. Restent deux exemplaires à 25 francs.

mathématique en cette œuvre-ci que dans les autres, atteint parfois aux mêmes effets intenses d'épouvante ou de curiosité exaspérée que le littérateur anglais.

I. *L'œil, comme un ballon bizarre, se dirige vers l'INFINI...* Un paysage énigmatique et profond, sombre et vague, avec un ciel immense. La terre, effroyablement vide, toute noire, s'étend au loin comme un désert morne, comme une mer épaisse et stagnante. Des roseaux qui scintillent sur le sol rendent plus vide et plus noire encore l'horreur de ce néant. Et dans le vaste ciel, tout droit, comme un ballon bizarre, un œil gigantesque, désorbité, monte, monte éperdument. Enorme, exaspéré, il va vers les hauteurs, vers l'inconnu défié, vers l'infini, entraînant avec lui, comme une nacelle étrange et plaintive, un crâne atrophié et minuscule...

Et telle est la puissance de suggestion de ces intenses fantaisies que l'on reste longtemps devant elles à rêver. Les explications se font et se défont comme les figures des nuées. Est-ce un symbole? Redon n'a-t-il pas voulu conter le douloureux Néant des choses dans cette terre si tristement sombre et vide, l'aspiration éternelle et vaine de l'homme à creuser le Problème des philosophies, à voir dans l'infini, et l'atrophie, la dégénérescence de la pensée à cette recherche sans espoir? Peut-être? Qui sait? Pourquoi vouloir une précise explication?

II. *Devant le noir soleil de la MÉLANCOLIE, Lenoire apparaît...* Entre de hauts rochers resplendit un fragment du disque de l'astre sombre de mélancolie, au centre noir, aux rayons brillants. On le devine, derrière les monts qui l'encaissent, prodigieux et terrible. Et dans cet orbe noir, une tête pensive de femme se dresse. D'où vient-elle? Et comment son profil se détache-t-il ainsi sur le haut de ce soleil énorme? Questions inutiles: elle apparaît! Son œil dilaté, fixé sur quelque point vague du ciel, ses lèvres minces et comme contractées par un désir de larmes, ses cheveux séparés en bandeaux sous son voile, lui donnent l'apparence ambiguë et mystérieuse d'une reine et d'une recluse!

III. *A l'horizon, l'ange des CERTITUDES et dans le ciel sombre un regard interrogateur...* Oh! l'horrible petit amour vieilli, ridicule, avec son air béatement satisfait et discoureur! C'est l'ange des certitudes, sur qui descend le ciel sombre des Rêves. Des points lumineux, comme des éclaboussures de feu, brillent dans les nuées sombres et se reflètent sur les eaux clapotantes et silencieuses où là-bas, à l'horizon, disparaît à demi déjà l'enfantin ridicule. Et dans le ciel noir du Songe, une sphère illuminée et resplendissante, comme un astre, où se plisse un œil méditatif...

IV. Puis *un masque sonne le GLAS FUNÈBRE*. Vision angoissante et

fantastique : Une cloche extraordinaire, balancée à toute volée à travers l'air, qu'elle raie vaguement de frissons lumineux. Il semble que son lourd battant fauche en son large vol les vies et les espoirs. Elle va, lancée pour toujours, accrochée à une formidable poutre suspendue on ne sait où, et ce sont d'effrayantes et décharnées mains de squelette qui tirent la corde fatale, qui donnent au bronze ce branle formidable !

Les épaules et les vertèbres seulement apparaissent, toutes blanches dans les ténèbres, surmontées d'un masque hideux et rigide, où la bouche manque et où, dans l'immobilité cartonneuse de la face, des yeux vivent, des yeux humains et regardants ! Certes, avec ce dessin, nous voici bien près de Poë, et je ne sais aucune de ses histoires extraordinaires qui donne une plus intense impression de fatalité et de terreur.

Deux planches encore : V. *Le souffle qui conduit les êtres est aussi dans les SPHÈRES*. Dans un encadrement d'un noir splendide, où, dans l'ombre, grouillent d'indécises figures de gnômes, un buste de déesse au regard despotique et dur, attifée comme une saltimbanque, paraît diriger et surveiller les astres qui l'entourent, dictant dérisoirement des destinées, comme en une fabrique de mondes... — Et VI, une FOLIE admirable, une tête de femme, au front déprimé, aux cheveux défaits, à l'œil hagard...

*
* *

Dans LES ORIGINES (1), Redon évoque toute une série de monstres et d'animaux des mythologies primitives. La seule couverture de l'album attire par son étrangeté. Tout autour du titre, tourbillonnent des êtres bizarres, des noyaux d'organismes en formation ; s'ébauchent des embryons qui giroient à travers l'espace ; des monstres à face humaine et à corps de poisson descendent dans un rayonnement ; des formes antroïdes s'indiquent, toute une naissance d'êtres fantastiques, de vie impatiente et déréglée.

L'album se compose de huit grandes planches, de valeur assez inégale, parmi lesquelles deux des plus belles qu'ait rêvées Redon.

D'abord une face horrible et qui fait mal à voir, avec un œil, un seul, énorme, mangeant le front et la moitié du nez, un œil sans paupière et sans cils, rond, au milieu des cheveux raides et lisses. Le cyclope sourit doucement, niaisement, découvrant une rangée de dents de bête, et paraît s'excuser timidement de son air effroyable et féroce.

(1) *Les Origines*, paru en 1883 (?) chez Dumont, à Paris. — 8 planches tirées à 25 exemplaires. — Epuisé.

Une tête de nègre ou de démon, avec de petites cornes naissantes dans ses cheveux crépus, au front bas, aux traits durs et obstinés, et semblant de sa bouche ouverte souffler la Guerre, la Corruption, l'Infamie !

L'une des plus remarquables : Un cheval blanc, ailé, cabré sur le sommet d'une montagne, battant l'air de ses pieds et de ses ailes, renversé en arrière, comme avant de prendre son vol, et terrassé, et luttant contre les colères du ciel et les impossibilités. Sa tête intelligente et fière contemple résolument, mais avec tristesse, l'espace aventureux. Pégase désespéré et frissonnant devant l'Absolu, au milieu des nuées !

Puis, un homme noir, courant dans les ténèbres, inconscient, perdu, lancé et pourtant tâtonnant, ignorant de son but et de sa destinée, comme aveuglé et troublé par les mille lumières qui brillent faiblement à l'horizon.

Une autre, inexplicable ; un œil enchâssé dans un double orbite auquel l'envolée des cils met comme un rayonnement, monté, au milieu d'un incertain feuillage, sur un pédoncule contourné en un immense point d'interrogation ?

Dans un paysage sombre de montagnes baignées par la mer, une sirène inconçue jusqu'ici, au visage et au torse masculins, rudes, désagréables, l'œil perfide et interrogateur, le poitrail et le ventre garnis d'épines monstrueuses, et son corps de poisson déroulé en une longue queue de monstre marin aux écailles scintillantes sous le choc des flots.

Il est difficile de choisir, mais entre toutes ces énigmes diverses et splendides, je préfère, je crois, la dernière : une sorte d'animal impossible, mais non invraisemblable pourtant, avec des flancs de pachyderme, des nageoires, une face humaine, accroupi, étendu comme chat au guet, et faisant une superbe tache lumineuse sur la terre noire, les rochers polaires, le ciel sombre où tournoient des embryons inexplicables de poulpes et de crabes. Cet étrange phoque, blanc philosophe des ténèbres, a dans son extraordinaire figure, la plus étonnante expression de vieux juif calculateur et impitoyable, de vieux diplomate qui voit réussir une combinaison machiavélique, de vieux penseur ironique et méchant qui voit les hommes aller à l'abîme...

*
* *

DANS LE RÊVE (1), le premier album qu'ait publié Redon, est son œuvre la plus importante et reste, selon moi, malgré la beauté des efforts postérieurs,

(1) *Dans le Rêve*, paru en 1879, chez Dumont, à Paris. — 10 planches tirées à 25 exemplaires. — Epuisé.

son œuvre capitale. Il a pu faire autre, depuis; il n'a pas fait mieux. Seul, cet album donne la mesure de son prodigieux talent et spécialement ses merveilleuses qualités de grandeur et de lumière ne peuvent bien s'apprécier qu'en ces dessins.

Je voudrais dire par le menu ce splendide album, dont six planches sur dix sont d'étonnants chefs-d'œuvre; malheureusement, il ne m'a été donné de le voir qu'une seule fois; j'en parlerai donc de souvenir, de souvenir un peu confus, mi-effacé, difficile à préciser et à traduire en phrases, comme si réellement j'avais rêvé ces éblouissantes visions.

De l'espace, en dehors de tout, ciel, terre, horizon, au milieu de l'immensité indéfiniment lointaine, jaillit une tête étrange. Une tête sans cou, sans corps, d'on ne sait où venue. Mais l'esprit n'a pas le temps de s'étonner et de conjecturer, tant est bouleversante l'indicible expression de douleur et de majesté de ce profil navré. L'œil est dilaté et pensif; les traits vieillis et ridés; le menton déformé et comme oublié; la bouche tordue en un rictus de souffrance. De longs cheveux raides tombent en désordre des deux côtés, encadrent le fantastique visage, en enveloppent le bas comme dans un écla-boussement de fusées de sang noir. Une angoisse désespérée et irrémédiable crispe cette tête effroyablement vivante d'une suggestive mélancolie. Elle évoque d'irréparables tristesses de vieilles femmes inconsolées, sorcières ou prophétesses chargées de malédictions; ou encore, les amères afflictions d'un vieux chef peau-rouge regrettant son trône perdu et sa tribu détruite!...

Puis l'espace s'assombrit; l'Infini devient obscur et indéchiffrable; des points lumineux apparaissent, scintillent et disparaissent en tourbillonnant, à peine entrevus; l'un d'eux tout à coup grandit, se précise et s'affirme en un fantastique profil de Parisienne! Mignonne et fine, souple et volontaire, gracieuse et impitoyable, elle apparaît, nimbée de noir au milieu des ténèbres confuses, le contour charmant de son profil si étonnamment moderne se dessinant comme sur le bord d'un énorme chapeau. Et dans l'ombre, autour de cette adorable tête de Parisienne, de contemporaine, à l'œil énigmatique et qui séduit, tourbillonnent de nouveau des êtres singuliers, des rudiments vaguement lumineux prenant leur essor vers Elle, comme de petits bolides turbulents se précipitant, pour y mourir, vers le Soleil!

Ces deux premières lithographies sont de pures merveilles et je ne sais rien en ce genre qui puisse leur être comparé.

L'espace s'éclaircit un peu; une roue extraordinaire se perçoit dans un coin, ne montrant qu'une partie de son orbe immense, sur lequel s'éclairent des signes indéchiffrables, et vers cette roue rayonnante, s'élançe

dans une aspiration ardente, une tête pure d'éphèbe aux cheveux blonds et bouclés, assez pareille à certains portraits de Mozart jeune et chérubiniisé...

Puis un lourd panneau de roc ferme l'horizon, comme une section dans une montagne ; au dessus, dressée sur le sommet de la paroi, en un impossible accoutrement d'acrobate, une femme, un poignard à la main, semble espionner une figure douloureuse et dure emprisonnée dans le roc, comme y maintenue par son oreille énorme, pareille à une aile de chauve-souris...

La montagne s'effondre, la terrible vision de crime s'évanouit, et peu à peu s'efface ; un coin de paysage se devine alors, paysage indéterminé, coin de banlieue ou bout de désert, avec, vers la droite, un arbre magnifique dressant droit son tronc géant et noir sur le ciel éclairci. Vers la gauche, un homme s'éloigne. Il courbe les épaules sous un cube pesant qu'il emporte dans une direction inconnue. Vers quel but ignoré s'en va-t-il ainsi ? Pourquoi semble-t-il fuir ce carrefour sinistre, cet arbre mystérieux dont la hauteur l'écrase ?

Et tandis que l'on songe et que l'on cherche à deviner le crime obscur qui le chasse de ce lieu d'effroi, la vision disparaît lentement. Une autre surgit, inattendue : Sur le rebord d'une corniche, balcon ou terrasse d'un palais soupçonné, deux êtres. Assis sur la corniche, suspendu dans l'espace, au dessus du vide, un homme bizarre, mince, souple, allongé, mélange de laquais britannique et de grand seigneur assyrien, avec quelque chose de pervers, de félin, une convoitise qui n'ose s'avouer dans sa pose langoureuse, regarde, soumis, fasciné, mais avec des désirs de traîtrise, une femme assise sur la terrasse, amoureuse, aussi étrange que lui et plus étrange encore par la disproportion de leurs figures. Elle rappelle les boulangères opulentes de Jan Steen avec je ne sais quoi de jeune courtisane orientale. Elle le méduse de ses gros yeux de bête tranquille, et leurs regards croisés semblent silencieusement s'enchaîner, s'unir, et toute la sève et toute la moelle du mauvais domestique paraît aller par ce courant magnétique qui seul le retient au dessus de l'abîme, à son amante repue et qui s'engraisse.

Puis, dans l'immensité redevenue trouble et sans limites passe comme un boulet, une être sphéroïdal et fantastique, à face humaine grimaçante, cheveux courts et droits, ainsi qu'un énorme marron épineux lancé à travers le ciel, — passe et disparaît.

De nouveau la nuit est noire, les ténèbres épaisses et moelleusement profondes. Quand tout à coup s'élève le portail d'un temple extraordinaire. Deux colonnes blanches éperdûment hautes, enserrant l'infini sombre dans

lequel le regard s'enfonce et se perd. Et devant elles, un dallage régulier, de marbres blancs et noirs, tel un damier, contraste par sa précision méthodique avec ces ténèbres sans fin, sans dimensions, qu'on devine derrière les colonnes majestueuses, loin, bien loin. Un couple, deux êtres minces et longs, mais si faibles, si misérables, si petits au pied de ces formidables colonnes blanches, semble fuir effrayé, éperdu, dans ce monument inconnu, et n'osant contempler la triomphale majesté d'un astre resplendissant — un œil lumineux et giroyant, comme un soleil, entre les colonnes, au milieu de rayons éblouissants ! — Solennelle vision si pleine de religieuse magnificence ! L'une des plus admirables, sans doute ; car il faut songer à certaines pages bibliques, aux visions épiques de Hugo pour se souvenir de pareille impression de grandeur et de majesté, — d'horreur obscure et sacrée !

Les deux derniers dessins, moins grandioses, sont peut-être plus intenses et plus pénétrants.

Quelle poignante expression de tristesse résignée, de peine vaillamment supportée, dans cette tête souffrante qui monte à travers l'espace comme un aérostat douloureux. Tête glabre, tête de femme vieillissante, tête de prêtre où se reflètent de longues amertumes. L'immensité est noire, étouffante, seule la nacelle fait dans l'ombre une petite tache de clarté. Et l'on sympathise à l'effort affligé de cette intelligence trop perspicace pour avoir de l'espoir encore...

Enfin, les ténèbres se dissipent, et une vision claire, précise, apparaît, assemblée bizarrement. Sur un massif de briques et de pierres régulièrement maçonnées, une coupe. Auprès de la coupe, un petit marteau au manche allongé. Et sur la coupe, coiffée d'une calotte de fer, terminée en pointe, une exquise tête de vierge légèrement inclinée, les yeux grand ouverts, de grands yeux bleus, profonds, avec un regard inoubliable et pénétrant. Une chasteté suprême dans un sentiment ardent, une sereine pureté de passion exaspérée, une candide blancheur de lys amoureux, font cette expression inénarrable. Pour en donner une idée, il faut se rapporter à certaines phrases de Wagner, à certains passages de *Tristan et Iseult*, notes si poignantes et si hautes, qu'elles ont, je ne sais quoi de déchirant et de plaintif et qui vous laissent longtemps frissonnant et troublé.

*
*

Tel est à ce jour l'œuvre publié : Il faut y ajouter un dessin qui a paru dans la REVUE WAGNÉRIENNE (1), *Brünnhilde*. Admirable évocation de

(1) *Revue Wagnérienne*, rue Blanche, 79, Paris, numéro VII, 7 août 1885.

la vierge guerrière intrépide et passionnée, héroïne splendide des larges épopées primitives ! A la grandeur de la création wagnérienne, Redon a ajouté son étrangeté.

Trois albums nouveaux sont annoncés : *Les Pensées de Pascal*, *Pièces modernes* et *Les Dieux d'autrefois* et l'on n'annonce que nous allons avoir cette bonne fortune, cette délectation profonde de pouvoir en admirer quelques planches inédites au prochain Salon des XX.

III

Je n'ai voulu que conter, sans critique, ce que j'avais vu, estimant que l'heure n'était pas venue encore de faire sur cet artiste, dont la gloire se lève seulement, une complète étude. Cette étude, je la tenterai plus tard, sans doute, l'artiste est trop intéressant pour n'y point revenir.

Pourtant, dès à présent, nous pouvons constater les caractéristiques de l'œuvre de Redon : hallucination, mélancolie, sens du grandiose, don de la lumière. Cela seul suffit à l'écartier de tout l'art contemporain au point d'en faire un maître isolé dont la redoutable originalité n'a pas eu de précurseurs.

Certes, Goya avait au commencement de ce siècle évoqué aussi, en des planches fantastiques, des visions de cauchemar : *les Proverbes* et *les Désastres de la guerre* ; mais Odilon Redon l'emporte de beaucoup sur le maître espagnol. Les hallucinations sont bien autrement intenses et plus artistement belles. Goya est souvent terne et lourd, son horizon dur, opaque, sans profondeur ; les rêves de Redon s'entourent toujours d'immensité.

Cette grandeur, on pourrait dire cette sensation de l'Infini, qui distingue la plupart des évocations de Redon, lui assurera, avec sa prestigieuse habileté de coloriste, une haute place dans l'estime des artistes. Beaucoup qui ne comprendront point le très spécial genre de fantastique innové par lui, seront touchés de l'allure large et grandiose de ses dessins ; beaucoup seront séduits par le rayonnement de ses blancs et le moelleux profond de ses noirs, deux tons avec lesquels, comme en se jouant, Redon obtient de si charmants effets de lumière et d'ombre, qu'il faut remonter jusqu'aux eaux-fortes de Rembrandt pour trouver pareille splendeur et pareil éblouissement. *L'Ange des certitudes* et *le Squelette sonneur*, dans l'HOMMAGE A EDGARD POË, *le Phoque blanc* des ORIGINES sont des exemples stupéfiants de cet admirable don. Je ne parle pas des qualités de facture propre-

ment dite, si extraordinaires de science, de vigueur, de diversité, de personnalité. Par quelle magie Redon a-t-il su faire si éloquemment parler la lithographie, muette depuis des années, et à laquelle il a rendu la vie, la jeunesse, l'intensité et l'imprévu d'une eau-forte avec des tons profonds et veloutés que l'eau-forte n'eût pu obtenir?...

Enfin Redon est un triste. Un triste philosophiquement. Il écrirait comme Goya, en conclusion : *Nada!* Tout son œuvre est mélancolique, désolé, douloureux. Peu d'artistes, musiciens ou poètes, ont été plus loin que lui dans l'expression du navrement humain. Pas un rire et pas un espoir. Certaines faces souffrantes de *DANS LE RÊVE* suffiraient seules, par leur intensité d'émotion, à lui mériter une impérissable gloire.

Rien que de la tristesse et du désespoir. Le pessimisme, ce grand oiseau sinistre du siècle, qui aime à se reposer sur les sommets, aurait-il aussi touché celui-là de son aile noire?

JULES DESTRÉE.

ÉLÉVATION

A GEORGES EEKHOUD.

*Il est une contrée inconnue et profonde
Comme on rêve le ciel sans limite et les mers,
Plus riche que la terre, et plus pure que l'onde;*

*Sous le soleil d'été qui parfume les airs
C'est un enchantement de corolles écloses
Et d'arbres enlaçant leurs rameaux toujours verts,*

*Éclatantes dans la mousse fraîche, les roses
Réjouissent les yeux des changeantes couleurs
Qui troublent par l'éclat de leurs métamorphoses.*

*Aux limpides ruisseaux qui chantent sous les fleurs
Des femmes, se penchant, belles entre les belles,
Mirent leur incarnat léger et leurs pâleurs;*

*Encadrant noblement leurs poitrines rebelles
Aux humaines douleurs, aux larmes, aux remords,
Des étoffes de pourpre étincellent sur elles.*

*Leurs yeux n'ont eu jamais à pleurer ni des morts
Ni l'évanouissement des espoirs chimériques,
Les songes disparus, les souffrances du corps.*

*Leur esprit emporté dans les fougues lyriques,
Ignore les hideurs de la réalité
Et les venins subtils des aspics satiriques.*

*Elles sont seulement éprises de beauté ;
Leur naïve candeur ne connaît pas la haine :
Rien n'a troublé leur ciel par le rêve habité.*

*Leurs mouvements, emplis d'une grâce sereine,
Sont lents ainsi qu'un rythme amoureux et savant
Et leur démarche fière est celle d'une reine.*

*Des palmes à la main, elles vont au devant
De leur plus belle sœur dont le clair diadème
Est fait des fleurs de l'aube et du soleil levant.*

*Son corps resplendissant est un divin poème ;
Son visage, rosé comme un pétale en mai,
Est semblable à celui de la vierge que j'aime.*

*Même le frais parfum des fleurs est embaumé
Du souffie délicat de ses lèvres rieuses,
Et son œil vif et doux est un songe animé !*

*Dans la profondeur des forêts mystérieuses,
Comme un chœur rayonnant d'astres et cadencé,
Telles vous vous groupez, ô Beautés glorieuses !*

*Toutes je vous y vois : vous, celles du Passé
Qu'en les temps révolus chantèrent les poètes
Dans des strophes où leur amour s'est efforcé :*

*Avec vos beaux cheveux ruisselant sur vos têtes,
Vos lèvres de corail, vos poitrines de lys
Et vos yeux plus ardents que la splendeur des fêtes :*

*Marquises et Toinons, Borghèse, Médecis !
Vous qui viviez avant qu'on les vit apparaître,
Rebecca ! vous aussi qui pleuriez, ô Byblis,*

*Toutes vous êtes là, joyeuses de renaître,
Auprès d'autres dont nul encor ne sait le nom,
Idoles qui naîtront aux siècles qui vont être.*

*Et toutes, vous voilant de gaze et de linon,
Vous êtes toutes là, femmes de toute époque,
Idéal éternel de l'adoration !*

*Vous louez vos attraits d'une ardeur réciproque,
Mais vous savez des chants plus purs, et mérités
Par Celle qu'en mes vers inhabiles j'évoque,*

Et Sa jeunesse en fleur surpasse vos beautés !

SONNET

*Vous régnez sur mes nuits. Vous êtes suzeraine,
De tous les rêves d'or dont j'ai l'esprit hanté ;
Votre candeur vous fait un manteau de clarté
Qui vous drape en longs plis comme un manteau de reine.*

*Et l'évocation de vos beautés m'entraîne
En des songes pareils, en leur gracilité,
Aux arbres dont le ciel est parsemé, l'été.
Tremblotantes lueurs qui font la nuit sereine.*

*Je ne laisse jamais aux griffes des ennuis
Aucun pâle lambeau des veilles ni des nuits :
Je pense à vous toujours, et les heures sont brèves.*

*Oh ! lorsque votre esprit aux splendeurs du sommeil
S'abandonne et conçoit tout rose et tout vermeil,
Que ne puis-je être un peu la forme de vos rêves !*

ANDRÉ FONTAINAS.

BALLADE

POUR LES REGRETS DE LA BELLE ROLANDE

A MON CHER POÈTE GEORGES RODENBACH.

*Il fait un ciel gris de Hollande,
Le brouillard flotte pâle et frais
Tel qu'une fine houppelande
Sur le grand dôme à luisants rais;
Je vais tresser une guirlande
Aux mélancoliques apprêts,
J'y broderai ton nom, Rolande,
O Rolande de mes regrets!*

*C'était tout là-bas dans la lande
Au bord des hobbeaux guérêts;
Le soleil dardait sa girande
Dans le vert brumeux des forêts;
L'aile du moulin toute grande
Était ouverte et j'aspirais
Le charme de la voix gourmande
O Rolande de mes regrets!*

*Sur le ciel surgissait la bande
Des pêcheurs gagnant leurs retraits
Et leur stature était plus grande
Le soir tombant. Le bleu marais
Fantasque comme une légende
Dormait et moi j'exaspérais
L'amour dans mon âme friande,
O Rolande de mes regrets!*

ENVOI

*Vas-tu souvent revoir la lande,
Douce enfant aux divins attraits,
Y vas-tu, belle Rolande,
O Rolande de mes regrets?*

JACQUES CORIOLIS.

M. ERNEST RENAN

III

(Suite)



Les personnages du *Prêtre de Nemi* défilent successivement et récitent la leçon que leur a apprise M. Renan. Ils disent toutes les opinions banales qui ont cours en France, si bien que c'est une sorte de sténographie de meeting que le lecteur a sous les yeux. En réalité, toutes ces idées nous sont connues. Le journalisme donne quotidiennement des expositions de ce genre et l'auteur n'a pas dû se donner grande peine pour agencer sa pièce.

L'Histoire lui en a fourni le thème. Il imagine qu'Albe-la-Longue, la capitale du Latium, se trouvait, au moment de la naissance de Rome, dans un état de maturité intellectuel identique à l'état de Paris actuellement. Chez ce peuple, déjà vieux relativement, les vieilles croyances sont discréditées; la ferme discipline, naguère maintenue par les lois du vieux roi Latinus, n'existe plus. Quatre pouvoirs se disputent la domination. Metius, l'aristocrate, ne démord pas de la conception politique, grâce à laquelle le Latium a connu la gloire; Liberalis rêve une moyenneté, une vie sociale tempérée, sans crises glorieuses, mais aussi sans désastres, inspirée enfin par ce qu'on appelle aujourd'hui le libéralisme; Cethegus incarne, lui, l'idéal démocratique. Il est aussi opposé aux desseins aventureux de Metius qu'à la neutralité prudente de Liberalis. Les demi-mesures, les moyens ternes de ce dernier lui paraissent aussi irrationnels que les chevaleresques et décidées volontés de l'aristocrate. Le peuple se trouve tiraillé par ces différents chefs et l'anarchie paralyse Albe, tandis que Rome, sa rivale, moins raisonneuse, assure lentement sa prédomination et sa puissance.

On voit l'allusion. Le Latium c'est la France où se heurtent toutes les idées politiques contradictoires et qui s'épuise en luttes intérieures, pendant que l'Allemagne grandit ses forces par la concentration et la discipline. Les velléités d'une quatrième autorité, l'autorité religieuse, achèveront la ruine d'Albe.

Antistius est le représentant de cette autorité et il est l'exacte personification de l'idéal développé par M. Renan. Les moyens politiques de Liberalis seraient les siens si Liberalis admettait tout au moins dans son

gouvernement une part de religion ; d'autre part, il ne répudierait pas les doctrines de Metius si Metius se résignait à ne plus employer la force et, par ce sage mélange, il se trouve qu'il incarne les aspirations démagogiques de Cethegus lui-même.

Il en résulte une doctrine abstraite, purement métaphysique, vague comme une chimère, indécise comme un mirage, quasi inhumaine, déduite, non de l'expérience des faits, mais des hypothèses d'une intelligence de rêveur qui croit la Raison supérieure à la Vie. Cela résulte de ce que la religion d'Antistius, comme sa politique, est une religion artificielle qui, au lieu de puiser sa force dans un sentiment ou une sensation, ne s'appuie que sur une idée. Prise isolément, cette idée est belle — facilement. Mais les idées ne valent que par leur harmonie avec les exigences accidentées de la Nature. Vouloir le Bien abstrait est une puérité, puisqu'il s'équilibre par le Mal et que sans le Mal il ne serait pas.

Antistius en fera l'expérience à ses dépens. Sacré prêtre de Nemi, il s'attache à corriger « une vieille religion absurde », proscrivant les sacrifices, les coutumes et réformant le rite : réformes inutiles et vaines car elles ne satisfont ni Cethegus, ni Metius ni Liberalis, ni même le peuple. Les onctueuses paroles du prêtre manquent leur effet sur ces intelligences qui ne subissent que le prestige de l'action ou du symbole. Elles n'ont que faire de toute cette philosophie éthérée et si par hasard quelques citoyens d'Albe se prennent à écouter les prêches d'Antistius et à mûrir le sens de ses idées, logiquement ils les analysent jusqu'au fond et en arrivent à ce scepticisme vulgaire dont tant d'esprits médiocres sont aujourd'hui atteints. Et ceux-là sont au point de vue de la Raison, telle que l'entendent les matérialistes, les seuls qui pensent juste. M. Renan, comme tous les cerveaux mal faits, ne pousse jamais à bout ses déductions, parce qu'elles conduisent infailliblement à l'abîme. Partant de ces principes négatifs : il n'y a pas de Dieu, il n'y a pas de ciel, les vertueux sont des sots, les courageux sont des dupes, M. Renan s'étonne que ces négations réveillent chez certaines âmes le cynisme naturel qui y dormait. L'homme ainsi désenchanté perdra l'esprit de sacrifice sans lequel il n'y aurait en ce monde ni un héros, ni un génie, ni un artiste. Que cet esprit de sacrifice se compense en réalité par une satisfaction idéale de l'égoïsme c'est incontestable. Mais il y a toutes sortes d'égoïsmes. M. Renan, esprit supérieur, comptant tout au plus un millier d'équivalents dans l'Univers, se paie de ses peines par une jouissance intellectuelle où le rare bonheur du désintéressement pur trouve son compte autant que la vanité. L'homme moyen, qui a dans le monde des millions d'équivalents, ne pouvant, lui, connaître ni cette jouis-

sance désintéressée, ni ce haut amour-propre, satisfera son égoïsme de toute autre façon, en nourrissant par dessus tout ses appétits grossiers, en refusant le service à n'importe quelle cause. Celui-là tombera d'autant plus bas qu'on aura voulu le hisser plus haut et l'on ne sait ce qu'il y a de plus stupide de cette chute misérable, de ce retour à la brute, ou de cet apostolat philosophique qui se résout par de tels avortements.

C'est à cet égoïsme répulsif qu'Antistius conduit peu à peu les citoyens d'Albe. C'est à cet égoïsme répulsif que M. Renan et son école conduiraient également le peuple de France. Heureusement les yeux d'Antistius se désillent soudainement et à travers les fumées de sa chimère, il voit enfin un peu de réalité. « Une vérité n'est bonne que pour celui qui l'a trouvée, avoue-t-il. O lumière qui m'as induit à t'aimer, sois maudite. Tu m'as trahi. Je voulais améliorer l'homme; je l'ai perverti. » On s'attend alors à une franche rétractation, indiquée, du reste, par le précédent de tant d'autres rétractations petites, qui n'ont jamais embarrassé l'auteur de *Marc-Aurèle*. Mais on compte sans la vanité de l'apôtre. Antistius meurt laissant Albe en plein épuisement. Les faits lui ont démontré le néant de sa doctrine, l'expérience s'est prononcée, n'importe, il n'abdique pas. Un oracle vient qui annonce la résurrection d'Antistius et son triomphe final. C'était déjà dit dans la préface : « Antistius renaîtra éternellement pour échouer éternellement, et, en définitive, il se trouvera que la totalité de ses échecs vaudra une victoire. Laissez ce doux rêveur finir tristement, *se renier lui-même, demander pardon à Dieu et aux hommes de ce qu'il a fait de bien*. Un jour, à un point donné du temps et de l'espace, *ce qu'il a voulu se réalisera* ».

Ces affirmations ne coûtent guère : c'est de l'orgueil au rabais. Chacun peut se donner aussi facilement des airs prophétiques. Il suffit, pour y réussir, de se lancer dans une sorte de pontificat. Tous les charlatans du monde ont l'affirmation aisée et c'est là certes une des tares de l'esprit français ou pour mieux dire de l'esprit latin. Un petit nombre de vérités d'apparences solides ancrent de suite dans ces cerveaux une conviction que le lendemain ébranle. Quand leur jugement n'est pas grossier, c'est-à-dire quand ils ne tranchent pas d'un coup décisif dans le bien ou dans le mal, leur jugement est superficiel. Ils ne vont pas de déductions en déductions, de profondeurs en profondeurs, de hauteurs en hauteurs se perdre au delà de cette limite suprême où la raison, ivre de toutes les raisons contraires, vacille et connaît la supériorité du Doute.

M. Renan, lui, ne doute pas : il trébuche, ce qui est différent, et finit par s'installer avec suffisance au centre d'un petit horizon. Une éclaircie vient

soudain qui l'éblouit encore, mais il reprend aussitôt son assiette — et sa prophétie.

Il est des théologies, infiniment expertes, qui, après avoir gravi l'échelle de toutes les sciences, ne se sont pas contentées des vérités acquises et, arrivées au sommet, ont heurté leur savoir contre le Mystère initial. Leurs théories précises se marient aux hypothèses, précisées, elles, pour les intelligences pauvres, sous forme de symbole. Pour pénétrer leurs complexités il faut des esprits clairvoyants et désintéressés qui ne trahissent pas des rancunes ou des rivalités religieuses.

Ce ne sont pas vraiment les négations d'Antistius qui nous blessent, c'est leur médiocrité. M. Renan a des incroyances de commis-voyageur et des raisonnements de table d'hôte. « Dieu, dit-il, n'agit pas plus que les dieux par des volontés particulières. *Le prier est inutile*. Homme aveugle tu te figures la Divinité comme un juge qu'on corrompt ou qu'on gagne en l'importunant... Tu veux t'entretenir avec l'Idéal comme si l'Idéal était quelqu'un ».

Au point de vue strict des sciences positives, cette ironie vulgaire ne se justifie même pas. En supposant comme seules vraies et comme seules existantes les choses visibles ou manifestées par des preuves irréfutables, il demeure vrai que l'imagination existe, partant qu'elle a des besoins, partant qu'il est légitime qu'elle se plaise à donner une figure à ses rêveries et à ses aspirations. Qu'est-il de plus charmant, de plus frais et de plus beau que cette imagination généreuse qui prête une physionomie conventionnelle à ses chimères, qui leur donne une personnification, qui, trop riche pour voir sèchement les choses, leur insuffle la vie et crée un monde magique de divinités et de héros. Les intelligences, en vieillissant, perdent ce pouvoir créateur et la crédulité, de poétique qu'elle était, devient rebelle à toute création. Nous allons chaque jour perdant le sens de la beauté des mythes et des légendes. La prière, qui est la faculté d'absorption et de contemplation, le véhicule féérique qui transportait naguère les âmes hors de la bête jusqu'aux sphères d'azur de la spiritualité, M. Renan la considère grossièrement comme une supplique calculée, et du coup l'ardent remède des âmes souffrantes, le mysticisme, lui apparaît comme une sorte d'hystérie pitoyable.

Scientifiquement, quel que soit le terme exact par lequel il faille traduire l'exaltation, si l'exaltation est, pourquoi en proscrire le palliatif charmeur? M. Renan fait penser à ces pédants qui vont tracasser l'adolescence, brisant tous les prismes à travers lesquels elle a besoin de dorer ses regards, lui masquant les frais mirages si nécessaires à la fraîcheur de ses yeux. Il con-

tinue la lignée haïssable des empêcheurs de danser en rond, sans même remplacer par une réalité évidente les réalités imaginaires.

Certes, les sciences exactes ont ouvert un monde nouveau de sensations profondes. Les imaginations artistes, de même qu'elles peuvent voir une réalité à travers une vision, sont susceptibles d'embellir de tous les charmes d'une vision la réalité. Baudelaire et Leconte de Lisle en sont d'admirables preuves. Mais M. Renan n'y est pour rien. Il a des apparences de savant, des apparences d'artiste, un acquit de talent, et il se trouve qu'en résumé il n'aura été qu'un Coquelin des lettres.

FRANCIS NAUTET.

AIRS DE FLUTE

XII

IL PLEUT

*Il pleut, accourez ma mignonne
Nous jacasserons près du feu,
Et le ciel gris paraîtra bleu
Dans votre regard qui rayonne!*

*Nous nous dirons des mots en l'air,
Des mots vifs comme des fusées,
Et le ciel noir paraîtra clair
Dans vos chères boucles frisées!*

*Nous nous embrasserons encor
Comme l'autre soir, sur les lèvres,
Et si folles seront nos fièvres
Que l'affreux ciel paraîtra d'or!*

*Et dans cette nuit d'infamie
Où des crimes hurlent au loin,
Nous nous blottirons dans un coin,
Tout près l'un de l'autre, m'amie.*

*Nous dirons à ce ciel qu'il ment
Nous oublierons qu'il pleut à verse,
Plongés dans un rêve qui berce
Et qui grise adorablement.*

*Viens! à quoi bon nous mettre en tête
Ce spleen effroyable et mortel?
Puisqu'il nous donne son eau bête,
Faisons du ciel noir un pastel!*

SIEBEL.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Les Concubins, par Camille Lemonnier; un vol., chez Ed. Monnier et Co, éditeurs, Paris, 5 francs. — *Papillon*, par Narcis Oller, traduit du catalan par Albert Savine, préface par Emile Zola; un vol., chez E. Giraud et Co, éditeurs, Paris, fr. 3-50. — *Les Drames du Cœur*, par Jeanne Ducharme, préface d'Arsène Houssaye, un vol. Edouard Maheu, Bruxelles, fr. 3-50.

I



Quatre nouvelles datées de 1885, et dont la première surtout, *Les Concubins*, rappelle une des œuvres les plus impressionnantes — ou impressionnistes, comme on voudra — de Camille Lemonnier : *le Mort*. Même touche violente, même rudesse de style, mêmes crudités hardies.

Dussions-nous être qualifié de « saligaud » et de « pornographe, admirateur d'ordures raffinées », nous avouons aimer ce livre écrit tout d'un trait, rapide comme un drame, où s'étale la plèbe des champs dans son horreur tragique. Il nous importe peu que certaines pages soient repoussantes dans leur étalage d'ignominies ; ce qui nous plaît, c'est l'impression profonde que dégage l'œuvre, d'ensemble.

La campagne que décrit Camille Lemonnier est vue sous un voile noir ; ce n'est pas l'aquarelle aux teintes fines et lumineuses, mais l'eau-forte aux traits hachés, avec de larges taches nocturnes. On n'y respire pas, l'air a des opacités de plomb, c'est lamentable d'horizon, c'est glacé, c'est funèbre,

La tendance littéraire actuelle s'accommodera mal des *Concubins*. On va plus vers le Barbey d'Aurevilly de *Brummel* que vers le Zola de *l'Assommoir*, et le jargon « naturaliste » fait place à une langue déliée et nette, comme la crudité fait place au raffinement presque byzantin. Si tant est que tout art ne soit pas accessible à des écrivains compréhensifs comme Lemonnier, nous croyons que celui-là lui est absolument interdit, de même qu'à

Emile Zola. Le peintre du *Mort* est voué à la grosse et forte besogne ; sa nature de mâle sauvage ne s'accommode que de ce qui est fort comme lui, solide comme lui, et lui demander autre chose équivaldrait à exiger d'un taureau qu'il danse à la corde.

Plusieurs fois cependant, Camille Lemonnier a interrompu sa large symphonie de la terre, pour chanter de petits airs idylliques. Ses *Contes flamands et wallons*, sa délicieuse *Thérèse Monique*, sont comme des murmures dans toute cette tempête du style, mais, aussitôt, l'ouragan reprend ; l'écrivain se rue dans la grasse floraison du sol et de l'homme ; il les mêle, hurlant et mugissant dans un rut énorme ; il dépoitraille les femelles, allume les mâles, fait retentir dans des paysages crépusculaires le cri de la création ; tout gronde, le meurtre éclabousse de sang les amours vautrées, et cela se voit, s'entend, si bien que l'on n'a pas le temps de se jeter de côté pour se soustraire à l'action.

Tout impression, voilà *les Concubins*. Par quel artifice cela est-il obtenu ? L'écrivain seul le sait ; mais ce que nous savons, c'est que la langue de Camille Lemonnier a subi, depuis la description de *Bruges* par exemple, une singulière déformation. Les effets sont-ils précisément le résultat de cette maladie ? Peut-être, mais il nous est impossible d'admettre des phrases comme celle-ci : « Plus rien ne surnageait en lui de la vie consciente ; des jours entiers il s'acagnardait dans un coin, débonnaire ; et un reste de pitié, l'amour parti, le rattachait à cette ruine humaine, comme à une bête malheureuse. Quelquefois, pleine d'amertume, elle ne savait se retenir de le rudoyer ; alors il la suivait, pitoyable, ses larmiers dégoultants, avec la misère résignée des chiens battus. »

C'est là du français que l'on admettait il y a dix ans, mais où donc est la belle phrase balancée, ample et grandiose de *La Belgique* ? Ces incidentes, ces virgules font un effet de hoquets dont on se fatigue vite, et il faut toute la puissance du récit pour n'en avoir pas de révoltes.

Cette puissance est inouïe. *Les Concubins* annoncent *Happe-Chair*, qui sera sans doute l'œuvre de forme définitive dès longtemps attendue. Jusqu'à ce jour, Camille Lemonnier déconcerte par les variations infinies de son art ; du style de *l'Hystérique*, avec ses périodes harmonieuses comme des mélopées, nous tombons brusquement dans celui des *Concubins*, haché, saccadé, martelé ; que sera *Happe-Chair* ? Un hymne ou un spasme ?

II

M. Albert Savine n'est pas inconnu des lecteurs de *la Jeune Belgique*. Nous publiâmes de lui naguère une étude sur le *Nerto* de Mistral, qui parut plus tard dans un excellent recueil d'études littéraires : *Les Etapes d'un Naturaliste*. Depuis, M. Albert Savine, qui avait déjà traduit de l'espagnol le beau poème *Atlantide* de Jacinto Verdaguer, s'est voué complètement à l'étude et à la traduction des œuvres de la Jeune Espagne. Après *Le Commandeur Mendoza*, qu'il a traduit de Juan Valera, un des

Quarante de l'Académie espagnole, M. Savine a publié une sorte de monographie, des notes sur *le Naturalisme en Espagne*, notes dans lesquelles il révèle l'existence d'une littérature qui, pour nous être étrangère, n'en est pas moins très curieuse. Partant des origines historiques de la littérature actuelle, de Lope de Rueda, de Timoneda, en passant par Calderon, Cervantès, Melendez Valdes, Herrera, puis le romantisme de Savedra, Calderon, Romanos, Larra, Caballero, il étudie les nouveaux venus : GALDOS, l'auteur de *La Déshéritée*, de *l'Ami Doucet* (El amigo Marso) du *Docteur Centeno*, de *Tormento* et de *l'Interdit*; M^{me} PARDO BAZAN (*Un Voyage de noces, Bucolique, Le Cygne de Villanova*); FIGUEROA (*Le dernier étudiant, Antonia Fuertes*); PALACIO VALDES (*Marthe et Marie*); NARCIS OLLER, l'auteur du *Papillon*, que nous lisons aujourd'hui en français, et de bien d'autres.

Nous avons lu très attentivement ce roman dont M. Savine prétend qu'« il était la première apparition du naturalisme dans la littérature catalane » et nous avons peine à y découvrir trace de ce que M. Savine nomme du « naturalisme. » Est-ce pour une certaine fidélité de description, pour un vague souci du détail? En réalité, nous n'avons pas même trouvé dans *le Papillon* un seul indice du milieu où se déroule l'action. Cela se passe à Barcelone, on nous le dit; la nouvelle est piquée de quelques mots et de quelques noms de rues en espagnol, mais sauf cela, rien n'indique que l'ouvrage soit une traduction. Un étudiant, Louis Oliveras-Fortuny a pris quartier chez une bonne femme nommée la mère Fine. Celle-ci lui a donné le surnom de Papillon, tant il a d'esprit et de légèreté. Louis se fait aimer d'une grisette nommée Toinette, la séduit, la rend mère et s'en va. Toinette meurt de douleur, et seulement *in extremis* épouse Louis, qui se trouve tout à coup là pour reconnaître son enfant. C'est du Mürger de devant les fagots, et foule d'écrivains français avaient raconté cela avant M. Narcis Oller, — un Narcis qui s'est regardé dans l'onde des autres!

III

A JEANNE DUCHARME.

Madame, il est quelquefois très amusant de parler d'un livre, mais lorsque ce livre est d'une femme, il est infiniment plus exquis de parler d'abord de l'auteur. Vous êtes à Paris, vous avez quitté la Belgique, pays d'élection de la cuistrerie et du dédain des Lettres, votre modestie ne souffrira donc pas de ce que je pourrai vous dire, et, si vous rougissez, nous n'en saurons rien.

J'étais à *la Réforme* — dont on m'a poliment expulsé depuis, pour des raisons d'économie! — lorsque je fis votre connaissance. Un commun ami m'avait signalé un vôtre roman comme étant excellent à donner en feuilleton au journal, et nous étions allés ensemble chez vous afin d'avoir le manuscrit en lecture. L'entrevue fut très drôle. Moi, qui m'attendais à tomber sur un bas-bleu grave, vieux et laid, je me trouvais en face de vous qui n'êtes rien de tout cela, il s'en faut. Frétilleuse, bavarde comme un

secret, bon garçon, estimant votre littérature à trois sous la ligne et vous gaussant avec beaucoup d'irrespect mais d'esprit du grand art, vous étiez *mon homme*, vous me *bottiez*, et la bonne poignée de main de ce jour-là fit de nous une paire d'amis. Votre roman fut refusé parce qu'il n'était pas assez bête, mais la connaissance était faite et nous devions la continuer jusqu'à votre départ. C'est vous qui, dans nos longues causeries, m'avez encouragé, relevé lorsque je parlais de me faire décrotteur ou garçon de café, plutôt qu'écrivain ; c'est vous qui relisiez ma copie, indiquant du doigt, avec un tact infini, les taches, les fautes de goût, les pensées banales ; ainsi vous avez collaboré à *Lysiane* dont les passages les plus féminins sont inspirés par vous ; n'est-ce pas assez, ma jolie camarade, pour que je vous témoigne en public ma gratitude et mon admiration ?

Oui, mon admiration. Je commence à savoir, madame, ce qu'il en coûte de s'atteler à la charrue du livre, ce qu'on avale de dédains et de mépris à vouloir écrire, chanter son cœur, dire ses larmes, et lorsque l'être qui tente cela est une femme, je m'arrête et j'ôte mon chapeau.

Souvenez-vous, madame, des gros découragements que nous échangeons parfois en nous regardant d'un air triste. Nous fumions des cigarettes en buvant de ce vin d'Algarve que vous aimiez bien, et la causerie s'alentissait en d'indicibles mélancolies. Un de vos éclats de rire perlés chassait le nuage, mais le vieux thème revenait souvent et la lutte pour la vie, avec accompagnement de littérature, nous inquiétait fort. Cela continue, mais l'éclat de rire est parti avec vous, madame, et notre pays de triples brutes ne paraît pas encore disposé à m'entretenir dans un petit hôtel. Avez-vous plus de chance, et la France qui, elle au moins, ne considère pas les écrivains comme des Mohicans ou des Apaches, vous est-elle clémente ? Je vous le souhaite de tout cœur, madame.

Les Drames du Cœur me plaisent beaucoup ; ce n'est pas soigneusement écrit et le style en a de singulières défaillances, mais certaines pages en possèdent une saveur féminine d'une extrême délicatesse. L'amoureux de la forme qui est en moi s'accommode mal de cette prose baclée, où le mot tombe à la diable, de ces longueurs qui dénotent le « tirage à la ligne », de cette histoire qui se continue à deux générations, avec de nombreux : vingt ans après. Il y a trois livres dans ce livre, et rien n'empêchait qu'il se terminât à la mort de cette touchante Froufrou que vous nommez Carmen, madame, et qui est un peu vous-même, par la sensibilité.

La sensibilité, c'est bien ce qu'il y a dans *les Drames du Cœur*. Avec tous ses défauts et malgré eux, le roman dégage un parfum de féminité, surtout dans certaines lettres intimes où l'héroïne se livre et s'abandonne ; c'est en cela qu'il me plaît, madame. Je vous y retrouve tout entière, et il n'y avait que vous pour l'écrire. C'est ce que M. Arsène Houssaye, qui vous a fait une préface, aurait pu dire, s'il avait eu la bonne idée de lire le livre avant d'en parler.

Et maintenant, gardez courage, madame : au milieu du tas de farceurs qui écrivent avec la plume des autres et disent : « Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans *ton* verre, » écrivez avec votre cœur, laissez-le

vous dicter des pages souffêrtés ou souries ; les larmes, ça n'a pas de style, mais c'est bon à verser, même pour S. M. la Sérénissime Goujaterie, reine du Public!

Je me mets à vos pieds, madame.

MAX WALLER.

CHRONIQUE ARTISTIQUE

DIXIÈME EXPOSITION DE *L'ESSOR*



ardon ! mais avant de sabrer *l'Essor*, qu'il soit soupçonné du moins que les *vieux* guettent dans leur coin et se gaussent de nous, « L'Art jeune ? Bah !... les *Essoriens* ? regardez.. ; les *XX*?... ce sera moins encore ». Et tous pelotent une douce petite joie méchante, quand personne n'écoute et qu'ils peuvent commérer à l'aise. Pour eux, l'art en Belgique s'arrête à Boulenger, Dubois, Baron, Asselbergs, Coosemans ; ils ne voient ou ne comprennent rien au delà ; ils sont encore à Tervueren quand on est à Bruxelles. Ils braient à la peinture flamande comme après un picotin et c'est le diable s'ils expliquent ce qu'ils entendent par là.

Tous ces embaumeurs de vieilles routines n'ont pas le sens de l'évolution. Ils ne s'imaginent pas que, pour glorieux que soient les Boulenger et les Dubois, d'autres sont venus qui les valent et les surpassent. Nous n'en sommes plus à Courbet, ni même à Corot. Nous avons des préoccupations tournées ailleurs, plus loin. Notre vue des choses se métamorphose sans cesse et nous les voyons pour l'instant sous un jour, qu'eux, les anciens, ne devinaient guère. Au demeurant l'avenir se chargera de pousser les peintres plus avant encore. Nous ne prétendons nullement dire le dernier mot de l'art, mais uniquement le mot de l'heure et du moment. Nous avouons le crier quelquefois.

Et maintenant, oui, l'exposition est faible, oui, les tâtonnements sont malheureux et les essais ratés. On ressent pénible impression à voir cette suite d'envois qui témoignent de maladresse et de gaucherie, de vulgarité et de lourdeur.

La conviction manque à plusieurs, l'audace à d'autres. Images, ces tableaux ; vieilleries, ces toiles. On s'interroge : combien a-t-il fallu d'aveuglement pour se tromper si fort ? Si c'était naïveté ? Mais tel artiste, par ses œuvres précédentes, a prouvé qu'il était roué comme un singe. Si c'était une œuvre, une seule, ratée par hasard ? Mais c'est l'envoi entier ; le travail d'une année totale.

Retenons toutefois que les pires parmi les mauvais sont précisément ceux-là qui suivent les artistes d'il y a vingt ans, qui n'ont pas subi la trans-

formation moderne, qui jouent l'ancien vieux jeu avec les cartes des tervue-ristes d'antan, qui ne regardent jamais les choses qu'à travers certains tableaux du Musée moderne. Ils jurent, les accusés, que leur œuvre est faite d'après nature, qu'ils ont attrapé un rhumatisme en peignant cet effet de neige et un torticolis en étudiant ce branchage de futaie. Parfait, mais il est des artistes qui, nez à nez avec le site, louchent encore vers les maîtres comme il est des pédants qui, en tête à tête amoureux, récitent des vers de Dorat.

Aussi bien, peindre d'après nature ne convient pas à tout le monde. Ceux-ci voient plus juste et surtout plus harmonieux en ne consultant que leur mémoire, ceux-là regardent leur âme tout en fixant le dehors et les plus grands n'ont jamais regardé autrement.

Je ne parlerai que de quelques Essoriens, les plus hardis. Et tout d'abord de toi, Degroux, qui m'évoques les chrétiennes légendes avec ces tons pâles et lointains et presque immatériels, ces tons de pastel fané et de rêve qui s'éloigne.

On s'écrie : « *Le Pèlerinage de Saint-Colomban* ? Mais il n'a ni dessin, ni couleur. Ce n'est pas d'un peintre... ». — Qu'importe, c'est d'un artiste.

Au vrai, il est des architectes qui ne considèrent dans un monument que la qualité de la brique, et des gommeux qui ne voient dans une femme que la valeur de la robe. Ton tableau, Degroux, s'impose par des mérites plus intimes et plus élevés.

Et, après tout, je désirerais savoir ce qu'il a de si désagréable aux yeux ? Rien ne heurte, me semble-t-il, dans son harmonie de vieille tapisserie calmée, au contraire. Tu serais mal venu, crois-moi, de faire vigoureux et sonore. Ton sujet ne le permettait point. Il te fallait donner une impression mystique avec le moins de matérialité possible. Le faire, l'exécution, la facture n'avaient pas à se montrer, ni la couleur. Et tu as réussi à donner la vision des foules recueillies et priantes dans un paysage évocatoire. Ton pèlerinage est un tableautin d'oratoire, très reposant, très dévotieux et qui ferait joindre les mains naïves.

M. Frédéric, lui non plus n'est peintre dans l'acception banale du mot.

Le Paysan mort est saisissant de vérité sombre et tragique. Voici le volet de droite : la chambre du mort, la flamme exsangue du cierge, la vieille assise près du lit, l'obscurité du réduit et le silence qu'on y entend. Puis, au milieu, les voisines consolatrices qui font songer à Israëls. Enfin l'enterrement, à gauche, où le cercueil semble s'en aller, dans du soleil et des fleurs. Cette dernière opposition est trop subitement gaie.

J'admire encore *La Prière du soir* et *Plaque tombale*, deux dessins où le désir de faire neuf éclate.

Le Repas des funérailles, étude de plein air pêche ici, là. Certes, les types sont de belle observation, mais la lumière, crue et métallique, mais l'ensemble du tableau, heurte et déplaît. Combien je préfère *le Noël* exposé jadis au Salon triennal !

Vous vous êtes trompé, M. Demol. Et vous, M. Lemmen, qui passez du

dessin à la couleur et du trait à la lumière, brusquement. Vous vous étiez fait un coin calme où les vieux maîtres, les austères et les pieux, Holbein et Memling passaient. Aujourd'hui, comme les plus modernes des modernes, vous installez un modèle quelconque — un prétexte à faire du ton — entre une tapée de jour et un reflet de glace. C'est trop soudain pour que vous réussissiez d'emblée.

Un soir rachète d'ailleurs *O. H.* Très charmant feu d'artifice de fleurs.

M. Marcette s'acharne après du nouveau. Il le conquiert souvent à la pointe du pinceau, mais gare ! s'il manque le coup droit. Je déteste sa *Campagne romaine* autant que j'aime sa *Barque échouée*.

A la revanche ! M. Delsaux. Car vos envois d'aujourd'hui sont de qualité commune. J'en pense autant de MM. Mayné, de Van Damme-Sylva, de Van Gelder, de Van der Eecken et même de Halkett. Pour M. Van Rappard je tourne à l'éloge. Sa petite *Vue d'Utrecht* paraît abandonnée dans son coin bien que charmante.

M. François compose du paysage facile. Cela est pittoresque, intéressant, enlevé, mais assez mince somme toute. Son pinceau fait de jolies léchures à la toile et de jolies taches. Toutes ces dégringolades de toits sur les talus, toutes ces maisons disloquées, souffrantes d'automne et d'hiver, ont un air piteux qui attire. Examinez de près, creusez, voyez le faire et rien ou presque rien ne reste. Art de surface.

Voici les nouveaux venus — qui marquent : Jelley et M^{me} Lacroix. Trop brutal, mais d'une belle audace, *l'Effet de neige*.

M. Jelley paraît avoir le sens de la lumière et c'est déjà sa préoccupation de la traduire comprimée dans une *Cour de restaurant* et tamisée dans *le Vieux fumeur*. Cette dernière toile séduit beaucoup, elle est de bonne venue et de fine pénétration. Elle frissonne de vie et de vérité plus encore que la première.

Des deux Dierickx, l'un a mis un si horrible cadre bleu autour de son portrait de chien où grince un si criard ton rouge, que je n'ai pas eu le courage d'examiner fort attentivement son envoi ; l'autre présente *Jef Lambeaux*, un peu trop bossu de pose. Cette toile gagne à être revue toutefois.

Et maintenant à vous, M. Lynen, dessinateur choisi des bibliophiles et des marchands de pianos. Excusez cette pointe de raillerie ; je vous l'adresse de cœur léger, car je pense trop de bien de votre art pour la faire sérieusement. Vos dessins sont amusants, fantaisistes et habiles. Ils ont de la verve et du trait. Mais qu'ils sont secs et maigres d'exécution et combien roide-ment vous nous peignez le XVIII^e siècle, si flou et « si écharpe et éventail au vent » !

M. Dillens réédite en grand format sa *Figure tombale*. Son projet de *Tombeau pour Conscience* paraît tel quel. Autant ses *Figures décoratives*. Nous n'aimons vraiment que le *Buste*, mais celui-ci nous l'aimons franchement. Il a de l'allure et il s'impose.

Et voilà le bilan de l'*Essor*. Enlevez, c'est pesé... pas lourd.

EMILE VERHAEREN.

MEMENTO

BELGIQUE

Le dimanche 17 janvier 1886 a eu lieu au cimetière de Schaerbeek une touchante manifestation artistique sur la tombe du beau peintre Louis Dubois. Tous les amis et admirateurs du peintre s'y étaient réunis en foule pour saluer sa mémoire et entendre le beau et fier discours de Camille Lemonnier. Voici les principaux passages de cette page d'éloquence :

MESDAMES, MESSIEURS,

Je viens saluer dans la gloire et la tombe la grande conscience d'artiste qui fut Louis Dubois. Nul ne poussa plus loin la probité du travail; nul ne fit preuve d'un plus ferme attachement à son art; nul ne porta plus superbement le nom de peintre. Et c'est pourquoi, maintenant qu'il n'est plus, il nous apparaît très grand, debout sur son œuvre, dans l'universel et respectueux silence de ses contemporains.

La mort, du moins, pour lui qui ne connut que les affres de la vie, a été la justicière et la réparatrice. Elle l'a vengé du dédain des sots, de l'indifférence des foules, de l'oubli de ceux qui, dans des détresses, auraient dû lui tendre la main et ne l'ont pas fait. Sur la pierre qui le recouvre, elle a buriné : « Ici repose un maître ». En sorte que cette même terre, sur laquelle il a peiné et souffert plus qu'aucun autre, lui est devenue seulement clémente et légère le jour où par dessus ses os elle a scellé l'éternité.

Au moins voudrait-on s'illusionner de l'idée que cette vie si brève et si remplie tout à la fois de traverses et de labeurs, connus les trèves pacifiantes. Il n'en fut rien; la médiocrité bourgeoise ne sut point lui pardonner sa rude intransigeance ni sa libre pousse de belle plante humaine engendrée en plein terreau, loin des atmosphères desséchantes et des méthodes d'élevage artificiel. Alors que son art, si cordial et si franc, s'offrait naturellement aux concilia-

tions, le dénigrement, la mauvaise foi, le sarcasme s'efforçaient de circonvenir cet homme qui marchait seul dans ses voies. Jusqu'au bout, il connut le supplice de se voir livré aux risées stupides. Jusqu'au bout il dut disputer et sa chair et son cerveau aux crocs des bêtes. S'il ne fut pas entamé, c'est qu'il portait une cuirasse contre laquelle les morsures s'émoussaient, je veux dire son ironique et indéfectible fierté. Fièrement il vécut, portant sa pauvreté comme une pourpre, plutôt que de mendier les faveurs. Ses amis même ne savaient pas toujours démêler l'amer désenchantement qui chez lui se déguisait sous un rire méprisant. Il pratiqua l'art à la façon de ceux qui, dédaignant d'en vivre, se résignent à en mourir. Et il en mourut, en effet, il mourut de tout son grand labeur inutile, de toutes ses aspirations avilies, de cette flamme de génie qu'il avait dépensée inépuisablement et qui n'avait pas apitoyé les foules imbéciles.

Peut-être, après tout, convient-il de ne point se montrer trop rigoureux pour les esprits rétifs qui, il y a quelque vingt-cinq ou trente ans, n'acceptaient l'œuvre d'art que comme un mécanisme cérébral régi par un idéal abstrait, sans rapport immédiat avec les évidences. Constamment, il s'est vu des natures inquiètes et mal débrouillées que la vérité offensait et qu'un besoin pué- ril d'illusion inclinait vers les flatteries et le mensonge d'une sorte de transfiguration de l'humanité et de la nature. Même aujourd'hui, malgré les philosophies, les méthodes expérimentales et l'immense soif de certitude qui distingue cette fin de siècle, ne fait-on pas encore un grief à l'artiste de s'attacher trop impérieusement à l'exactitude de la notation sous prétexte qu'il faut laisser une part à des aspirations chimériques et crépusculaires qui sont comme l'hystérie des âmes anémiées, incapables d'affronter la lumière des faits; et n'est-il pas toujours entendu que certaines vérités

seules sont bonnes à exprimer, peut-être parce que les autres aboutiraient à de pénibles aveux et de désolantes constatations. La même horreur du vrai qui ameutait les résistances devant les œuvres de Courbet et de Dubois, poursuit, à travers le temps, les penseurs trop probes pour abdiquer leurs attaches avec les frères malheureux qui autour d'eux râlent et pantèlent sur les calvaires de la vie.

Il est de tradition chez nous, je le sais, d'ignorer la jeunesse, le mérite, l'honneur jusqu'au jour où le trou qu'ils laissent derrière eux, en disparaissant, réveille enfin la conscience publique. Il faut que la mort vienne secouer cette stupéfiante léthargie d'un peuple pour lui apprendre quelles âmes il a perdues. Et tantôt elle lui jette le nom de Charles De Coster, tué par le silence et l'isolement sur ses pages inachevées, tantôt le nom de Boulenger expiant à quarante ans la misère et le délaissement des débuts : tantôt le nom de Louis Dubois, frappé comme le taureau entre les cornes pour n'avoir point pâturé l'herbage officiel. Ah ! il s'allonge le funèbre martyrologe, il s'étend le désespérant cortège des ombres ! Quiconque d'entre nous porte un cœur libre dans sa poitrine et se refuse à reconnaître le despotisme des majorités, quelles qu'elles soient, n'est pas assuré de ne point aller à son tour, sur ce chemin des suppliciés les bras en croix, grossir le nombre de ceux qui avaient mérité l'universel respect et meurent, la face déchiquetée par les corbeaux, payant de leurs jours la folle illusion d'illustrer le coin de terre où ils sont nés. Patrie ingrante et marâtre, faudra-t-il toujours que le meilleur et le plus pur de ton sang s'immole sur tes autels, pour laisser la place aux thuriféraires de la routine, aux flatteurs du goût public, aux empoisonneurs de l'Art et des Lettres, à l'encombrant troupeau des intelligences desquelles il est permis de tout attendre, hormis un poète et un artiste ?

Si toutes les peines ne sont pas effacées par la grandeur de cette cérémonie ; s'il en

reste, au cœur des êtres chers qui ont souffert avec lui, une inguérissable amertume ; si, comme je l'ai fait tout à l'heure, il est juste qu'une voix en perpétue l'écho et le souvenir, afin de rendre plus éclatante cette noble figure, l'heure présente suffit à venger l'artiste des opprobres par lesquels les esprits supérieurs s'acheminent à leur douloureuse et tardive acceptation.

Nous avons eu la douce surprise de devoir payer, le 8 janvier, la somme de fr. 136-20 pour les frais de la sottie affaire que nous a infligée M. Paul Veau (wermans). Ce jeune Bayard a eu en outre l'heureuse idée de publier le jugement dans *le Patriote*, pour répandre le plus possible la grande nouvelle de son coup de pied reçu et enregistré (dont coût : 348-40, total : 484-60). C'est joindre la sagacité du gorille au courage du preux. Notre procès nous aura coûté peu de chose, mais la vengeance étant le plaisir des dieux, nous sommes absolument dans le ciel. Notre cher convalescent Ric-Rac ne pourrait pas en dire autant ; nous ne l'avons pas revu depuis le procès, mais on nous affirme formellement cette chose invraisemblable : IL A ENCORE L'AIR PLUS BÊTE QU'AVANT !

NOTRE PROCÈS (ÉPILOGUE)

Nous recevons la circulaire suivante, qui termine le procès à nous intenté par le jeune Veau, directeur de la *Revue contemporaine*.

Bruxelles (date de la poste).

REVUE CONTEMPORAINE
12, rue des Paroissiens
Bruxelles

M

L'administration de la *Revue contemporaine* a l'honneur de porter à votre connaissance que la *Revue* cessera de paraître à partir du 1^{er} janvier 1886.

Elle vous prie d'agréer ses salutations empressées.

L'ADMINISTRATION.

* * *

M. Karl Grün vient de donner à une feuille qui a le bonheur de n'être que du dimanche et le malheur d'être de Verviers, quatre colonnes et demi, rien que ça, signées L'HERMITE. Nous n'hésitons pas à dire que ces quatre colonnes et demi ne sont pas les colonnes d'Hercule, ce sont tout au plus les colonnes d'air cul. L'improvisation de M. Grün, (écrivain souvent, pharmacien toujours,) est intitulée *Hiver*. Nous ne la reproduirons pas, nous contentant d'en signaler le gâtisme exceptionnel. Au demeurant, il n'y a pas mal de temps que nous voulions ramasser cet apothicaire égaré dans les lettres. M. Grün se cache sous le pseudonyme de L'hermite, et le *Journal du dimanche*, n'omet jamais l'occasion de parler de ce mystérieux cénobite qui tourne des pilules dans une maison de verre. Tout le monde sait (sauf à Verviers) que l'auteur de ces articles pharmaceutiques est le nommé Grün. Cette fois L'hermite dépasse la mesure, on n'est pas bête à ce point. Non seulement le bonhomme découvre l'hiver (ce qui comme Christophe Colomb est difficile à avaler), mais encore il vous campe dans son style ahurissant des phrases telles que celles-ci : « Caché sous les aiguilles vertes, comme un nain de la légende, je rêve à cette cristallisation de la matière qui semble vouloir étouffer les êtres vivants, matière cristallisée aussi, mais d'une autre façon. Et rien ne me semble plus beau que cette accalmie passagère qui figure la mort et qui n'est qu'un temps de repos pendant lequel les plantes et les animaux emmagasinent de nouvelles forces pour reprendre bientôt leur essor vers la lumière et la chaleur.

« O hiver, splendide hiver, tu es un des phénomènes les plus attrayants, les plus attrayants, les plus enivrants, de notre belle zone tempérée ! »

Nous livrons cette page suave à l'esbau-dissement des populations, ou bien nous l'invitons à figurer à titre de potiche sur les cheminées bourgeoises à côté de notre ami Paul Veau.

* * *

Le quatrième numéro des *Matinées littéraires* vient de paraître en une belle livraison de 64 pages. Il renferme une des plus belles pages des *Concubius* de Camille Lemonnier : *La Glèbe*.

* * *

Notre cher poète Georges Rodenbach a donné le 19 janvier, au Cercle littéraire de Marchiennes-Monceau, et le 22 au Cercle artistique et littéraire de Bruxelles, une conférence sur la *Poésie contemporaine*. Il y a esquissé le mouvement depuis Hugo et Baudelaire jusqu'aux fumistes Déliquescents ; cela avec beaucoup d'esprit et d'éloquence. Nous l'en félicitons de tout cœur.

Même compliment à notre ami Henry Maubel qui a donné le mardi 26, à St-Josse-ten-Noode, une conférence très intéressante et applaudie sur la Jeune Belgique.

* * *

Le théâtre de l'Alcazar annonce, pour le 6 février, une première Jeune-Belgique. On y jouera en représentation unique, une pièce inédite en 3 actes, de M. Max Waller : *Jeanne Bijou* et *le Saxe*, comédie en 1 acte de M. Francis Nautet.

* * *

L'Etudiant, vient, après cinq années de belle vie intellectuelle, de rendre le dernier soupir. Nous en sommes fort tristes. Ce journal vraiment jeune s'était fait une réputation d'audace et de sincérité dans notre cercle hélas ! bien étroit, d'artistes et d'écrivains. Malheureusement nos étudiants aiment mieux la bière que les Lettres, et le brave petit lutteur tombe faute d'abonnés. Nous le félicitons de la bonne croisière qu'il a menée dans les eaux de l'intransigeance artistique. Il a eu affaire à des cuistres qui ne comprennent que le diplôme ou la buse.

FRANCE

Mi-Diable, par Léon Cladel ; un volume. — Ed. Monnier, éditeur, Paris.

De l'art tout pur cette fois, plus de déclamations rasantes en l'honneur du peuple souverain, plus de préface de messieurs de la politique, rien qui rapetisse l'œuvre, la

rabaisse au niveau d'un plaidoyer anti-bourgeois ou autre balançoire; de la prose étincelante dans son originalité souvent heurtée; une conception touchant parfois au génie, quelque chose, en un mot, dépassant de cent coudées les *N'a-qu'un-Ceil*, grotesques et les *Kerkadec* gaga.

Après la lecture de cette élucubration captieuse, il semble qu'on quitte un monde idéal, qu'on voit s'évanouir une de ces époques géantes où, paresseusement vautrée au milieu de la robuste nature, l'humanité formidable vivait toute nue avec ses instincts de brute et ses tendresses affolées.

Et comme il excelle à nous les peindre, le puissant, ces êtres mi-hommes et mi-diables ou mi-dieux, sorciers et sorcières, sculpturales femelles au ventre ferme qui hypnotisent avec un regard et tuent avec une étreinte, mâles roués comme des félins, féroces comme des faunes, sexes bouillonnants qui s'accouplent avec une impudeur de bête au hasard de leur fantaisie ou de leur passion au milieu des blés fauves, derrière les haies qui blanchoyent, près des torrents grondeurs et qui, au besoin, s'accoupleraient en Enfer.

Elle résonne tout au long de cette épopée orgiaque la divine chanson d'amour et de vie; elle y clame les notes aiguës, rauques des extases vivantes, y module les plaintes enamourées des minutes de plaisir lassé, elle vibre dans les moindres replis de l'existence baroque, sauvage, surhumaine de Yufko et de Bertud, de Serpine et de l'animalité qui grouille, s'aime et se rue, ressuscitée par la plume nerveuse du maître.

Roman? Non. Romancero. Légende antique avec ses naïvetés délicieuses et ses choquantes exagérations, repensée, redite par un moderne et un sensitif.

Yufko est un mâle, pas un homme, Serpine la brune, et la rousse Bertud sont des personnifications de l'amour, non des amantes, elles sont les deux désirs auxquels se meurtrit Mi-Diable et dont il meurt tragiquement. Le pays où se déroule l'action très simple du drame et qui nous apparaît vivace, magique, sous le coup de soleil qui l'éclaire de leurs d'apothéose,

Cladel l'a perçu à travers son cerveau exalté de Méridional visionnaire; il n'a jamais existé tel qu'il nous le peint. Et ici, la réalité des choses aurait choqué; il fallait un tel cadre à de pareils êtres et à de si gigantesques exploits.

Le style. Il ne me plaît pas de faire à Cladel le procès du style. Cette vieille rengaine a fait son temps. Aux blagueurs qui jettent la correction classique en travers de la rhétorique maniérée de l'auteur d'*Omp-drailles* je répondrai que l'objet de l'art étant avant tout le rendu de la sensation, il est maladroit de reprocher à un écrivain ses procédés de facture quand il sait en tirer de si remarquables effets, de si spéciales harmonies. Au fond de tout, il y a sans doute chez celui qu'ils raillent la vanité dédaigneuse d'un Fort. Peut-être lui, le mirifique épateur se rend-il à dessein tortueux et cherché afin d'épargner à sa pure gloire d'artiste l'admiration idiote des foules.

Et c'est pour cela que je prédis peu de succès à son dernier né.

RENÉ D... Y.

..*

Histoire anecdotique de la Révolution française (1789), par Jean Bernard, avec une préface de Jules Claretie. Un volume, Librairie Française, Paris, fr. 3-50.

M. Jean Bernard tente de faire, dans une forme familière, ce que Louis Blanc a fait avec la superbe hauteur que l'on sait L'histoire de la Révolution n'est pas fixée, et, bien que moins d'un siècle nous en sépare, elle est, plus que tout autre, livrée aux controverses des écrivains. A côté de M. de Beauchesne qui fait de Marie-Antoinette une sainte, modèle de reine et de femmes voici M. Jean Bernard qui, sur d'autres documents, la montre livrée à tous les vices, à toutes les cruautés. Démocrate ardent, rédacteur à *la Bataille* de M. Laisant, il a des indulgences extrêmes pour le peuple, même déchaîné, même sanguinaire. Ce n'est pas à *la Jeune Belgique* de juger les idées égalitaires de l'historien. Personnellement, nous aimons assez la définition de Gavarni là-dessus: « Ego, ego, ego, tous

égaux ! » mais nous n'avons pas à politiquer ici. Littérairement, *l'Histoire* de M. Jean Bernard est d'un grand intérêt, bien écrite et de lecture passionnante.

* * *

Notre collaborateur Joséphin Péladan nous adresse une nouvelle œuvre, toute de piété et d'admiration : *l'Oraison funèbre du docteur Adrien Péladan fils*, son frère. Il nous serait difficile de la juger au point de vue des croyances ; cela n'est pas affaire à nous. M. Péladan, comme d'Aurevilly, comme Hello, est un des derniers catholiques de la race intransigeante. Sa foi monte jusqu'à la magie et se perd dans un vaste illuminisme dont l'Eglise moderne ne le ferait pas descendre ; son orthodoxie ne serait peut-être pas toujours ratifiée par Rome, et c'est encore le père Alta, du *Vice Suprême*, plus rigide que le pape, mais aussi plus inquisiteur.

M. Joséphin Péladan, pour magnifier la mémoire de son frère, a choisi la forme surannée de l'oraison funèbre. Il n'a pas eu tort. Une biographie, aujourd'hui, n'est plus qu'une liste de dates avec une énumération plus ou moins problématique de mérites ; mais, comme nous le dit Péladan

sous forme de dédicace, « notre consolation à nous, c'est de draper les suaires sur nos morts, et d'en faire des statues, mais elles marchent, celles-là, et nous suivent — oh ! douloureusement ! » L'oraison funèbre, telle que l'ont conçue les grands orateurs, est bien une draperie fastueuse de paroles dont les plis opulents cachent de vastes pensées. Le mysticisme religieux leur donne quelque chose de solennel, les élève, les harmonise, les enveloppe d'une sorte d'encens. M. Péladan a fait œuvre d'orateur, et sa parole monte de la terre funèbre comme l'émanation pure et pieuse de l'âme envolée d'un frère.

W.

* * *

Viennent de paraître les : *Nouveaux essais de psychologie contemporaine*, par Paul Bourget, dont notre rédacteur Iwan Gilkin fera ici la critique.

ÉTRANGER.

M. Vittorio Pica, un des plus ardents écrivains de la Jeune Italie, donne au *Corriere del Matino*, de Naples, une étude remarquable sur *les Concubins* de Camille Lemonnier. Cet essai sera suivi d'une série d'autres sur notre mouvement littéraire.

MEMENTO MUSICAL

LES CONCERTS. — Des circonstances que nos lecteurs connaissent étant venues irrégulariser notre publication, nous ne pouvons que faire brièvement, ici, une revue des concerts.

En décembre, la seule audition intéressante de musique moderne a été celle de Blockx à l'*Association des artistes*.

L'année dernière, le Concert populaire avait exécuté son triptyque symphonique : *Kermisdag. Les nouvelles danses flamandes* et *l'Ouverture de concert* que nous avons entendues le mois dernier, présentent les mêmes qualités de facture : la recherche curieuse des timbres, l'étrangeté des harmonies et toujours cette trame solide, ce

dessin net et serré, cette allure réservée, cette couleur sobre et soutenue résultant, en partie, de l'emploi continu des instruments à cordes. Rien de lourd, rien de gras, rien d'empâté. C'est un nerveux et non pas un sanguin. C'est un mystique et un luministe.

Une singulière coïncidence nous amenait Blockx au surlendemain du concert des *Jeunes compositeurs*. Elle est venue nous fournir à point l'occasion d'applaudir un Belge vraiment jeune et enthousiaste, possédant à un haut degré cet idéal d'art qui nous est sympathique, et de prouver par là que nous ne sommes pas avares de nos bravos, nous qui avons tant combattu pour

la musique belge depuis quelques années et qui n'avons cessé de prodiguer à nos compatriotes, les encouragements les plus fraternels.

* * *

Signalons un concert de Wieniawski, où le pianiste a exécuté, avec le concours de M. Marchal et de M^{lle} Merck, quelques-unes de ses compositions qui, pour être nouvelles, ne nous ont apporté rien de neuf.

* * *

Signalons encore, au *Cercle*, l'audition de M^{lle} Douglas; au Palais des Beaux-Arts celle de M^{lles} Schmidt, appartenant toutes trois à cette phalange d'instrumentistes du joli sexe qui fleurit au Conservatoire et dont nous reparlerons un de ces jours, en même temps que de la nouvelle classe de harpe.

* * *

Nous avons reçu de la maison Breitkopf, diverses publications : *Des variations symphoniques*, de Nicodé, réduites pour piano à quatre mains. *Trois morceaux en forme de Ballade*, de Bagge. *Trois morceaux (Traümerci, Intermezzi, Abendgesang)*, de Julius Von Beliczay, et trois nouveaux cahiers de *l'Ecole de piano*. Sous ce titre, M. Auguste Dupont publie, avec la collaboration de M. Gustave Sandré, une édition d'œuvres classiques, annotée, doigtée, et accompagnée d'instructions utiles sur les mouvements, les nuances, les signes d'accentuation et la division de la phrase mélodique. Cette publication, faite dans un but pédagogique, se recommande par la conscience et l'autorité de l'auteur, non seulement aux virtuoses du piano, mais à tous ceux qui s'intéressent à l'interprétation de la musique de chambre.

Enfin, une scène biblique, de Richard Wagner, *Liebes-Mahl der Apostel*, pour chœur et orchestre, réduite en édition pour piano seul, avec le texte. C'est une page d'ancienne date, sans doute; mais intéressante comme tout ce qui est signé Wagner.

* * *

Le premier Concert populaire, entièrement consacré à la musique slave, nous a fait entendre une œuvre endiablée de Rimski-Korsakoff, une suite de Cui, ravissamment orchestrée et enfin, la *deuxième symphonie* de Borodine, une composition puissante dont nous reparlerons et dont *l'adagio*, surtout, est beau à l'égal des plus profondes pages de Wagner.

Quant à M. Jenö Hubay, s'il a beaucoup de talent, il a peu de tact. Et il a fait œuvre impie et indigne d'un artiste en venant pendant trois quarts d'heure mirer ses traits et ses trilles dans le bois de son violon, devant le public si profondément impressionné par l'œuvre grandiose de Borodine.

* * *

M^{me} Ida Cornélis-Servais, cantatrice, donnera un grand concert, le jeudi 11 février 1886, à 8 heures du soir, en la salle de la Société royale de la Grande Harmonie, avec le concours de M^{lle} Sophie Cornélis, M^{me} Flon-Botman, cantatrices; M Alphonse Mailly, premier organiste du roi; MM. Edouard Jacobs, violoncelliste, et Arthur De Greef, pianiste, professeurs au Conservatoire royal de Bruxelles, et de la Société royale *l'Orphéon*, sous la direction de M. Edouard Bauwens.

H. M.



POUR EN AVOIR LE CŒUR NET

Ils s'en allaient tous les deux, remontant l'avenue de l'Opéra.

Lui, un gommeux quelconque, aux souliers plats, relevés et pointus, aux vêtements étriqués comme s'il avait dû sangloter pour les obtenir, en un mot, un de nos joyeux rétrécis.

Elle, beaucoup mieux, toute petite, mignonne comme tout, avec des frisons fous plein le front, mais surtout une taille...

Invraisemblable, la taille!

Elle aurait certainement pu, la petite blonde, sans se gêner beaucoup, employer comme ceinture son porte-bonheur d'or massif.

Et ils remontaient l'avenue de l'Opéra, lui, de son pas bête et plat de gommeux idiot, elle, trotinant allègrement, portant haut sa petite tête effrontée.

Derrière eux, un grand cuirassier qui n'en revenait pas.

Complètement médusé par l'exigüité phénoménale de cette taille de Parisienne, qu'il comparait, dans son esprit, aux robustesses de sa bonne amie, il murmurait, à part lui :

— Ça doit être postiche.

Réflexion ridicule pour quiconque a fait tant soit peu de l'anatomie.

On peut avoir, en effet, des fausses dents, des nattes artificielles, des hanches et des seins rajoutés, mais on conçoit qu'on ne peut avoir, d'aucune façon, une taille postiche :

Mais ce cuirassier, qui n'était d'ailleurs que de 2^e classe, était aussi peu au courant de l'anatomie que des artifices de toilette, et il continuait à murmurer, très ahuri :

— Ça doit être postiche.

Ils étaient arrivés aux boulevards.

Le couple prit à droite, et bien que ce ne fût pas son chemin, le cuirassier les suivit.

Décidément, non, ce n'était pas possible, cette taille n'était pas une vraie taille. Il avait beau, le grand cavalier, se remémorer les plus jolies demoiselles de son chef-lieu de canton, pas une seule ne lui rappelait, même de loin, l'étroitesse inouïe de cette jolie guêpe.

Très troublé, le cuirassier résolu d'en avoir le cœur net et murmura :

— Nous verrons bien si c'est du faux.

Alors, se portant à deux pas à droite de la jeune femme, il dégaina.

Le large bancal horizontalement fouetta l'air, et s'abattit tranchant net la dame, en deux morceaux qui roulèrent sur le trottoir.

Tel un ver de terre tronçonné par la bêche du jardinier cruel.

C'est le gommeux qui faisait une tête!

ALPHONSE ALLAIS.

95. JULES G. Le rondel *Pour une vieille* passera dans le prochain; les autres sont médiocres. Cordialement à vous.

96. MAURICE V., Paris. Vous avez fait cent fois mieux que cela. Médiocre, médiocre aussi.

97. J. FRÉDÉRIC, à Saint-Gilles, et HUBERT ST. Reçu copie; à plus tard décision. Merci.

98. EMILE BOISSAC, à Bouillon. Nous recevons votre lettre ainsi conçue : « Je consens à m'abonner à votre mignon journal si vous daignez insérer dans votre plaquette de février cette piécette sans prétention. » Vingt fois déjà nous avons répondu qu'il n'est pas au prix d'un abonnement de plus ou de moins que nous insérons n'importe quoi. Nous ne lisons pas même votre piécette et la mettons au panier comme nous vous remettons à votre place.

LES THÉÂTRES

Toujours le « marasme ». Rien de neuf, rien à l'horizon. Le pauvre Alcazar, après avoir joué pour la dernière fois *la Guerre Joyeuse*, le lundi 4 janvier, a clos ses portes et du diable s'il se trouvera encore un directeur assez fou pour reprendre ce vieil immeuble déprécié par la faute des propriétaires. A la Monnaie, *Aïda* montée comme autrefois, mais avec des chanteurs d'inégaux valeurs dont le seul M. Bérardi a suffisamment de souffle pour se faire entendre. L'événement du mois est l'ouverture du

THÉÂTRE DE LA BOURSE

En plein centre, en face de la pièce montée de M. Suys, entouré de cafés archaïques, parmi lesquels nous citerons la *Brasserie flamande* et le *Bodega-de-Block*, décoré par le maître ès goût Léon Cardon, dans un quartier nouveau, déjà peuplé, mouvementé, plein de la grosse animation du bas de la ville, s'élève ce théâtre auquel on a donné dans le public les noms de *Nouvel-Eden* et d'*Elyseum*. L'architecte, M. De Luyck, et le décorateur, M. Chambon, auteur de l'Eden d'Amsterdam, ont fait une merveille de richesse somptueuse dont on garde l'éblouissante vision. La salle, rouge et or, avec ses orne-

ments hindous, ses cariatides polychromes, ses animaux symboliques aux ailes en éventail, manque peut-être un peu de goût, mais la vivacité même de sa couleur et l'éclat aveuglant de ses lumières rendent plus gracieux et plus charmant l'escalier vert et bleu qui, d'ailleurs, est le bijou de l'Elyseum. Rien n'est plus audacieux et plus léger, plus sobre en même temps, que ces rampes ajourées, ces colonnettes d'or, ces dentelles de fer bleu.

A droite et à gauche de l'escalier s'ouvrent de vastes terrasses semées de petites tables, et ornées de hauts trépieds sur lesquels s'épanouissent de superbes palmiers.

A mesure que l'on monte, au second promenoir, le spectacle devient plus prestigieux. De là s'aperçoit, comme par le gros bout d'une lorgnette, la scène, où, dans une nappe de lumière électrique, évolue le corps de ballet.

La troupe est soigneusement choisie. Quelques danseuses sont remarquablement jolies et gracieuses. Le ballet de *Nina*, ordonné par M. Hanssen du théâtre de la Monnaie, fait un effet adorable, avec son jeu de costumes frais, ses éventails remués, ses travestis délicieusement osés. Georges Rodenbach y retrouvera les ballerines sveltes, celles dont il disait :

« Dans leur zigzagement fantasque,
Levant les bras, leurs doigts ont l'air
De frapper des tambours de basque
Qui sont invisibles dans l'air.

Leurs jupes blanches, roses, bleues,
Quand on les voit danser en rond,
Se relèvent comme les queues
D'énormes paons sur un perron.

Soudain, au centre de la scène
Elles agencent leurs essaims.

Dans une apothéose obscène
Où s'entrevoit le creux des seins,

Et les danseuses étalées
Évoquent langoureusement
Un massif de grands azalées
Au clair de lune s'endormant! »

Les apothéoses de l'Elyseum n'ont rien d'obscène, quoiqu'en dise la pudeur du poète, et les creux des seins ne méritent pas cet adjectif!

Le public a fait fête à l'ouverture de l'Elyseum et, sauf les directeurs des autres théâtres, tout le monde a été content. M. Wauwermans n'ira aux représentations qu'à une date absolument postérieure.

A bientôt une étude de M. HENRY MAUBEL sur :

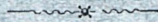
LES TEMPLIERS.

GIL BLAS, journal quotidien français, *boulevard des Capucines*, 16, à Paris; publie L'ŒUVRE, par EMILE ZOLA. Un numéro **20** centimes, abonnement (3 mois) **17** francs, en vente partout.

Pour paraître prochainement une nouvelle édition de luxe de **KEES DOORIK**, par **GEORGES EEKHOUD**. Prix : **4** francs.

LA REVUE CONTEMPORAINE, littéraire, politique et philosophique. Directeur : Adrien REMACLE; rédacteur en chef : Edouard ROD. Abonnement pour la Belgique : **22** fr. Paraît le 25 de chaque mois. Bureaux : Paris, 2, rue de Tournon.

LA JEUNE BELGIQUE



Attirés les uns vers les autres par leur commun amour de l'art, unis dans le respect des maîtres et dans une égale foi en l'avenir, divers les uns des autres; aucun mot d'ordre, aucun chef...

CATULLE MENDES.

SOMMAIRE :

Petit-Pierre	HIPPOLYTE DEVILLERS.
Vers :	
I. Sonnet	EDDY LEVIS.
II. L'ombre.	J. FRÉDÉRIC.
III. La Vierge	MAC-ABRE.
IV. Un qui va se suicider	JULES GILSON.
V. Pour une vieille	
VI. Dernière visiteuse.	
VII. Cantilène	GRÉGOIRE LE ROY.
VIII. Résurrection	
Chronique artistique: <i>L'exposition des XX.</i>	EMILE VERHAEREN.
Chronique théâtrale	X.
Chronique musicale	H. M.
Memento.	



BRUXELLES

ADMINISTRATION :
26, RUE DE L'INDUSTRIE, 26

RÉDACTION :
80, RUE BOSQUET, 80

1886

AVIS

Un grand nombre de nos abonnés nous ayant écrit à l'effet de réclamer le n° de *la Jeune Belgique* du mois de janvier, nous les avertissons que le gros numéro, paru le 20 décembre, remplace ceux des 1^{er} décembre 1885 et 1^{er} janvier 1886.

A partir de ce jour, tous les NOUVEAUX abonnés à *La Jeune Belgique* paieront leur abonnement **7** francs par an au lieu de **5** francs. Cette augmentation nous est imposée par les dépenses considérables que nous avons faites en accordant des numéros de luxe et des frontispices d'art à nos lecteurs.

L'Administrateur : HUBERT VAN DIJK.

POUR PARAITRE LE 15 MARS

chez Alph. Lemerre, éditeur, Passage Choiseul, à Paris.

GEORGES RODENBACH

LA JEUNESSE BLANCHE

Choses de l'Enfance — Premier amour —
Soirs de province — Les jours mauvais —
Mélancolie de l'art.

BOITE AUX LETTRES

99. Nous recevons depuis quelque temps des vers décadents, parmi lesquels nous devons forcément faire un choix. En voici quelques échantillons qui nous sont adressés par « l'exécuteur testamentaire d'un poète mort jeune, en qui l'homme n'a pas survécu. » Nous comprenons ce douloureux cataclysme.

SALAMMBO!

A la mémoire d'Alphonse XII et de Lucrece Borgia.

(MALPAS ÉLÉGIAQUE.)

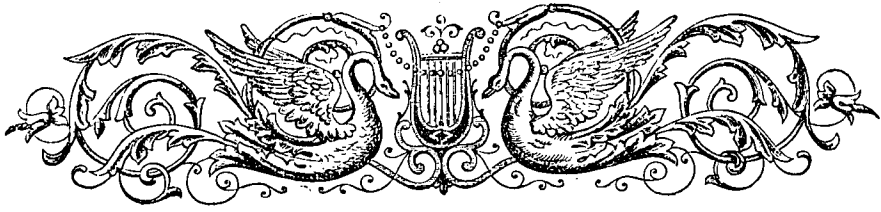
Elle est là,, la lionne énorme et solitaire
Pleurant son Hamilcar, triste jusqu'à se taire
Et Salammbô, superbe, et flauberte clystère,
S'écroule avec horreur au fond du baptistère!

Le baptistère est grand, Verdhurt est son prophète...
La mère Montalba, soignant son diabète,
Songe au vol sidéral du joyeux gypaète,
Et dort, tantam sonore, instrument proxénète.

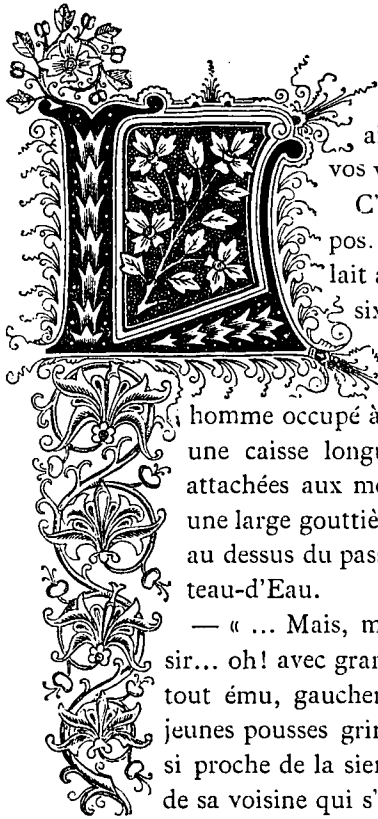
La nymphe Tamyris, amante des fourmis,
Cajole Amaryllis avec ses deux amis.
Vint du flot profond la prèle Semyramis
Grattant éperdûment l'impondérable mys-

Tère, gris, flave, roux. mauve, sinople et rouge.
Madapolam bizarre et madrépore bouge!
Excrément surhumain, volapük! sombre gouge!
Sur la Mer Glaucopis, c'est le crime d'Elouge.

.



PETIT-PIERRE



aissez-les donc venir un peu par ici, voisin...
vos volubilis?...

C'était au matin, un dimanche, jour de repos. La pendule de Petit-Pierre — on l'appelait ainsi à son magasin — marquait à peine six heures et déjà, par la fenêtre grande ouverte, un beau soleil d'été faisait sa triomphante entrée dans la chambre du jeune homme occupé à soigner son minuscule jardin suspendu : une caisse longue, retenue par deux cordes solidement attachées aux montants de la mansarde, et supportée par une large gouttière en zinc qui s'avancait du sixième étage au dessus du passage Chausson, au coin de la rue du Château-d'Eau.

— « ... Mais, mademoiselle... certainement,... avec plaisir... oh! avec grand plaisir!... » répondit-il; puis, vivement, tout ému, gauchement, il arrangea les ficelles et dirigea les jeunes pousses grimpantes vers la fenêtre de la solliciteuse, si proche de la sienne, du reste, qu'il put toucher les mains de sa voisine qui s'efforçait de l'aider et, se penchant, laissait voir par sa camisole ouverte une gorge plantureuse mais faite au moule. — Petit-Pierre baissa les yeux, gêné qu'il était par la vue de cette belle chair tentante, d'un rose sanguin, que la robuste fille ne songeait guère à lui montrer par malice tout à l'heure, et que maintenant elle cherchait encore

moins à lui cacher par prudence, puisque bien involontairement un manque de boutons en avait décidé autrement.

— « Merci, voisin... vous êtes tout plein gentil... merci bien... »

— « De rien... de rien... c'est moi... mademoiselle... » et il referma sa fenêtre, comme déserte au premier coup de feu le poltron qui plus tard se fera tuer stoïquement.

Petit-Pierre troublé, tourna, rangea, fit son lit, s'habilla et descendit. Il entra dans une crêmerie, y déjeuna mal, puis se promena en chien qui cherche son maître... et sa journée fut perdue.

*
**

C'était la première fois qu'ils se parlaient, mais il la rencontrait souvent dans l'escalier : une superbe brune, vingt ans peut-être, avec une forêt de cheveux tassés dans un filet et des joues fermes d'un beau rouge frais de pommes d'api. Une amie venait souvent chez elle, le soir, et quand elle partait, Petit-Pierre, entre-bâillant bien doucement sa porte, l'entendait dire : « Bonsoir, Eugénie, à demain. — Au revoir, Criquette. »

Eugénie : son nom. C'était tout ce qu'il savait d'elle. Criquette ? Ce devait être quelque sobriquet d'atelier, car, maigrelette, petite, ressemblant à un caniche mal soigné, elle avait l'air de se moquer toujours, et Petit-Pierre n'aimait pas cette gêneuse qui lui gâtait sa soirée, à lui, quand elle venait.

Il faut dire que ce trembleur, aussi apeuré de la femme que plein du désir d'elle, écoutait souvent à la cloison qui le séparait d'Eugénie, une cloison si mince que, le soir, et quand Criquette n'était pas chez la voisine, l'oreille collée à la muraille, retenant son souffle, il entendait Eugénie aller, venir, ôter ses bottines, sa robe, tapoter son oreiller et finalement se mettre au lit, qui geignait un peu sous le poids de son corps. Il en était arrivé, attentif au fouettement sec de la petite ferrure d'un lacet que l'on tire, à compter les œillets de son corset.

Que de femmes sont ainsi dévêtues par le désir !... sans le savoir au juste peut-être, rarement sans s'en douter un peu, toujours intimement flattées. — Petit-Pierre assistait ainsi, l'oyant, au coucher de celle qui fatalement, et par la seule force instinctive de la chair, hantait trompeusement des rêves qui le lassaient physiquement. Oh ! la maudite cloison ! — et cependant si, prise de pitié, quelque fée protectrice l'eût fait disparaître par enchantement, il n'est pas douteux que notre indiscret se fût peureusement enfoui la tête sous les draps, comme font les enfants quand il fait noir.

*
**

Il y avait cinq ans déjà que Petit-Pierre était entré, à 16 ans, dans la grande maison de mercerie de la rue Rambuteau : « *A l'écheveau d'or* ». Pendant les premières années, il fut en butte aux railleries des anciens, qui n'arrivaient pas à le dégourdir et l'appelaient « la fille ». Un jour même, c'était avant la guerre de 1870, un grand imbécile, un Bavaois du nom de Péters, mais qui lui-même s'était surnommé Canada, accusa le brave garçon d'avoir de mauvaises habitudes. Cette fois, sous une pluie de quolibets, Petit-Pierre essaya de se fâcher, puis jura ses grands dieux, et finit par pleurer à chaudes larmes. C'est alors qu'une réaction s'opéra en sa faveur, et que quelques commis, d'une bêtise moins incurable que celle de leur collègue d'outre-Rhin, l'emmenèrent à la campagne, les dimanches, en compagnie de leurs maîtresses. Au restaurant, il rendait de petits services ; il faisait des bouquets pour ces demoiselles, portait les ombrelles et, dans les bois, savait s'égarer un peu quand il le fallait.

Plusieurs années se passèrent ; et Petit-Pierre arriva, à force de travail, d'exactitude, de docilité, à l'appointement rêvé qui représentait pour lui la fortune : 200 francs par mois et mal nourri, sauf le dimanche. Sa position, dès lors, lui permettant de loger en ville, il loua donc et meubla la mansarde où nous venons de le retrouver. — Petit-Pierre était un enfant de vieux. Ces enfants-là sont doux et ont le sourire triste ; tout jeunes ils sont sérieux déjà et ont un inconscient regret de l'être si tôt. Ils veulent jouer et ne savent pas ; plus tard, à dix-huit ans, ils cherchent à faire les fous et ne parviennent qu'à être gauches. C'est du sang assagé que charrie leurs veines, et ils en souffrent sans savoir pourquoi. Impuissants à manifester leurs joies tranquilles, ils sont patients, serviables, et aiment beaucoup qui veut bien les aimer un peu.

*
*

Le dimanche suivant, de bon matin, comme Petit-Pierre cirait ses bottes sur le palier, Eugénie, à son tour, ouvrit sa porte et se mit à broser ses jupes, prestement.

— Quelle belle journée nous allons avoir, voisin... Aussi je file, file, file à la campagne, et vous ?

— Moi?... je ne sais que faire aujourd'hui...

— Venez avec nous...

— ... Mais, vous ne sortez donc pas seule, mademoiselle ?

— J'attends une amie, nous partirons ensemble.

— ... Criquette ?

— Vous la connaissez ? ...

— Oh! seulement pour la voir venir chez vous.

— Enfin, venez-vous, nous ferons une bonne partie; je vous débauche!...

Petit-Pierre se tut un moment, pris d'un audacieux désir qu'il n'osait avouer, — enfin, brûlant ses vaisseaux, et devenu tout à coup cramoisi, il dit presque avec brusquerie :

— Avec Criquette, non! je ne l'aime pas votre amie... avec vous... avec vous toute seule?...

— Tiens!... Tiens!... Tiens!... Voyez-vous ça, monsieur le Sainte-Nitouche! — Eh bien, c'est dit! pour voir... mais détalons vite et vite alors, pour que Criquette trouve visage de bois, la drôle d'idée!...

Et elle se mit à rire comme une folle.

Les portes restées ouvertes, ils s'habillèrent à la hâte... allons! allons... dégringolèrent les six étages comme des gens poursuivis, sautèrent dans un premier train qui partait, pressés de s'enfuir n'importe où, loin, sous les arbres ou dans les champs.

* *

Quand ils eurent déjeuné, copieusement, longuement, assis en face l'un de l'autre sous la plus épaisse tonnelle d'un jardin de débitant-restaurateur, et qu'on leur eut servi du café, du cognac, Eugénie se leva, vint s'asseoir à côté de Petit-Pierre, le touchant, l'échauffant, et ils restèrent ainsi quelque temps, les joues allumées par la chaleur de midi, le repas et le désir d'eux : elle attendant qu'on la prît, lui, affolé mais tremblant.

— Eh bien! êtes-vous content, grand enfant? on a fait comme vous vouliez... lui souffla-t-elle câlinement à l'oreille.

— Oh! oui...

Et la face douillettement enfouie dans le corsage agité de sa sensuelle compagne, il se laissa caresser les cheveux par elle; et ce fut tout.

— ... Nous n'allons pas passer la journée là! dit Eugénie; allons faire un tour?...

Petit-Pierre paya et ils partirent.

Dans les champs il s'enhardit un peu; le soleil était aveuglant, alors il s'abrita sous l'ombrelle d'Eugénie et, la couvant des yeux, glissa bien doucement son bras autour de sa taille. — Ils marchèrent, troublés, au hasard, et Petit-Pierre, ainsi qu'il arrive aux moins oseurs, eut la pensée de violenter cette femme qui ne demandait qu'à se donner de bonne volonté; lui! le simple dont Eugénie, qui l'aurait à son gré fait rentrer dans un trou de taupe, eut encouragé le premier geste offensif.

La campagne, à cette heure, était presque déserte; de loin en loin on apercevait un paysan étendu la figure contre terre, faisant la sieste.

— ... Et vous, vous avez bien aussi une petite maîtresse... hein, vrai?...

— Non, je vous jure...

Alors, elle avança ses lèvres gourmandes, en cul-de-poule, et dit gentiment : « Allons!... voyons... baisez-moi... Ti-Pierrot!... » et l'ombrelle s'abaissa sur leurs deux têtes.

Des foins coupés étaient là, encore en tas, fraîchement séchés par le soleil ; ... ils s'y enfouirent, s'en couvrirent, et dans cette herbe, à l'âcre et érotique senteur, ils s'accouplèrent comme des primitifs sains de corps, comme des innocents, des candides en rut...

Unique et véritable sacrifice divin que cette communion, cette entente dernière de la chair en sa plénitude de vie, qui fait que le rôle des officiants s'épand dans l'atmosphère et se mêle aux choses créées comme le suprême hosanna !...

..

Eugénie — un corps à tenter un statuaire — semblait être un beau Rubens vivant, un Rubens affiné par d'harmonieuses ondulations de lignes. La taille souple, quoique largement assise sur des hanches opulentes ; le geste lent, la parole un peu grasse ; des yeux doux, aux lumières mouillées, la main moite ; avec cela une bouche superbe, d'un dessin gras, et dont la lèvre supérieure, bien arquée, laissait imperceptiblement saillir celle du bas. Un peu grande et plus râblée que grasse, le cou solidement agrafé sur des épaules d'un beau tombant, elle laissait voir sous son teint chaud de brune des fraîcheurs rosées de blonde. On sentait qu'un sang plein d'appétences, riche en fer, chauffait la chair ambrée de cette femme aux allures calmes mais d'où toute volupté émanait. — Au temps de Périclès elle eût été déesse ; notre siècle de cambouis en avait fait une mécanicienne ! le Hasard, dieu bête, s'amuse parfois à commettre de ces infamies.

..

Ils rentrèrent tard. — Eugénie, qui voulut faire les honneurs de son chez elle, monta du vin, un pâté, et, tout chantant, prépara le souper sur une petite table, dans sa chambre. Elle s'était mise à l'aise, en femme possédée, ne gardant que sa chemise et son jupon. Petit-Pierre comprenait bien qu'aucune gêne ne devait désormais exister entre eux, et cependant, cette tranquille impudeur de l'intimité le surprenait en le paralysant. La réserve est souvent, après le premier abandon, plus durable chez l'homme que chez la femme ; — disons-le, ce fut presque Eugénie qui coucha Petit-

Pierre avant de se mettre au lit elle-même — sous ses caresses d'initiatrice son amant d'un jour frissonna comme une vierge ; c'est que la possession un peu brusque d'Eugénie l'avait encore laissé dans l'ignorance du trouble profond dont tout notre être est envahi à l'entier contact d'un corps désiré, au mêlement des haleines d'épidermes ; aussi, lorsque nue, sous les draps, elle l'enveloppa amoureusement en ses bras, Petit-Pierre crut défaillir et pria Dieu...

Au matin c'était un homme. Eugénie qui se leva la première lui dit dans un dernier baiser : « Mon Pierrot, ma petite Pierrette, je te garderai pendant deux ans, n'est-ce pas?... »

La vérité est que c'était elle qui avait pris une maîtresse. Mais pourquoi deux ans ?

Chacun alla à son travail.

..

Ce ne fut qu'au bout de quelques mois que Petit-Pierre put s'habituer à tutoyer régulièrement Eugénie. Ils vivaient tout à fait ensemble, mais lui restait encore étonné qu'un tel bonheur fût possible — bien-être serait mieux dit que bonheur. En effet, soigné, gâté, contenté, il n'avait qu'à se laisser vivre, bercé comme un poupon par Eugénie, qui était tout à la fois : et sa femme, et comme une mère attentive du même âge que lui. Le soir on ne mangea plus dehors ; étant aux pièces à l'atelier, Eugénie prit sur son temps, rentra plus tôt et fit la cuisine dans la chambre de son Pierrot qui servit aussi de salle à manger. Sa chambre, à elle, était devenue la leur. S'aimaient-ils?... Oui, et beaucoup, si l'amour n'existe qu'en raison des preuves échangées ; non, si l'on veut l'immatérialiser. Leur mansarde n'était plus qu'une alcôve où Eugénie emparadisait Petit-Pierre, qui y laissait toute force et toute volonté.

Durant tout l'été ils ne manquèrent pas un dimanche de campagne ; Petit-Pierre aimait à retourner là où ils avaient déjeuné la première fois ; son amie y consentait mais sans y attacher d'importance, n'ayant pas comme lui le sens de ces délicatesses plus particulièrement comprises par les faibles. Pour elle, toute prévenance devait se traduire d'une façon sensible, matériellement éprouvable ; son tempérament le voulait ainsi sans que pour cela son cœur fût mauvais. Elle aimait les fleurs après dîner, les livres un jour de bouderie, et les compliments à l'heure où l'on fait la couverture. Avec cela rien d'impudique en elle : des besoins. Elle eût été toute poésie avant que la laideur n'eut inventé le mépris de la matière.

Quand vinrent les froids ils s'absorbèrent encore d'avantage, et leur

unique plaisir fut d'aller au théâtre, chaque samedi ; en rentrant ils soupaient au coin d'un feu qu'Eugénie avait eu soin de laisser couver sous les cendres, puis le lendemain dimanche les trouvait encore au lit.

Tout de suite on avait mis les deux bourses en commun et Eugénie, qui régla seule toutes les dépenses, fit des économies qu'elle tint à partager le jour où elles se montèrent à quelques centaines de francs ; Petit-Pierre en fut tout chagrin et crut qu'elle voulait le quitter :

— Non, dit-elle, tu sais bien Pierrot que je t'ai dit deux ans, et voilà six mois seulement que nous nous connaissons.

— Eugénie, ma Nini, pourquoi cette vilaine date, je n'ai jamais voulu te le demander... je veux passer ma vie avec toi, marions-nous, je t'en prie...

— Ça, Pierrot, c'est impossible,

— Pourquoi... dis?...

— Tu le sauras ; plus tard je te le dirai, mais n'en parlons plus et restons amis.

Alors Petit-Pierre, trouvant bonne la vie qui lui était faite, cherchait à chasser cette pensée qui l'eût trop tourmenté.

*
**

Assez souvent, quand il passait devant la loge, Petit-Pierre était arrêté par un : « pst... pst... jeune homme... », et sa concierge, monstre femelle, lui remettait méchamment « ... une lettre pour M^{lle} Eugénie ».

Ces lettres portaient tantôt le timbre de Lyon, tantôt celui de Tournay, un village de la Beauce ; celles-ci devaient être d'une femme, mais la lourde et grosse écriture des premières était certainement celle d'un homme. Petit-Pierre s'acquittait fidèlement de ces commissions, sans questionner Eugénie, mais espérant toujours une preuve de confiance qui n'arrivait pas. — De ces lettres les unes, signées par un brave lignard qui faisait chaque fois le compte du temps qui lui restait à faire, se terminaient invariablement en informant la promise de l'état satisfaisant de la santé de l'écrivain qui souhaitait que la présente la trouve de même ; les autres venaient d'une nourrice qui élevait la petite fille dont Eugénie était accouchée, au pays, huit mois après un congé qu'avait eu son fiancé, Marie-Amable Binet, actuellement en garnison à Lyon.

Venue à Paris avec la ferme intention d'amasser quelque argent en y attendant la libération du père de son enfant, Eugénie, que les travaux des champs eussent pu conserver intacte au fiancé, ne tarda pas à comprendre, sans plus s'en épouvanter du reste, sa nature bénéficiant de l'heu-

reuse impassibilité de la force, que seule, livrée aux mœurs licencieuses et aux conversations grasses d'un atelier de femmes, elle ne pourrait rester longtemps maîtresse de ses sens, ardents déjà. La continence, en effet, lui pesa vite ; et comme elle avait son honnêteté — chacun a la sienne qui est peut-être la vraie, car on voit toujours juste à la condition d'être sincère avec soi-même — elle résolut de prendre un amant qui l'empêcherait de se débaucher.

Petit-Pierre fut pour elle une trouvaille, à peine une infidélité, quelque chose comme une petite bête caressante et caressée que l'on soigne ; ce fut une sorte d'apaisement exempt d'immoralité ; rien d'impossible à ce qu'Eugénie un jour, plus tard, avoue ce Petit-Pierre comme une jolie femme confesse un baiser donné derrière l'éventail. Elle lui saurait gré toujours de s'être trouvé là, de l'avoir empêché de tomber aux bras d'un autre, d'un homme qui l'eût perdue. Aussi que de soins ! Petit-Pierre avait la vie d'un havanais de manchon.

Avec lui elle put, sans corruption, vivre dans la tranquillité de la chair toujours satisfaite sans lassitude, tant chez elle la constante simplicité du désir appelait la caresse régulière, comme une nécessité, comme il est utile de manger ou d'avoir chaud. — Seulement quand Petit-Pierre la suppliait d'être sa femme elle riait : Lui, un mari?... Oh ! non ! Il ne devait passer dans sa vie que comme une attente de l'homme, une quasi variété de l'onanisme... le mari, le mâle, c'était Amable le soldat, celui qui travaille, commande, que l'on craint et que l'on désire, le père, celui qui engendre et rudoie.

* *

Quand ce bail charnel fut près de sa fin, Eugénie dut exposer franchement sa situation à Petit-Pierre, qui ne lui fit aucun reproche, mais tomba dans un profond abattement. La pensée que sa maîtresse avait appartenu à un autre ne le peinait pas, c'était la séparation qui l'effrayait. Il proposa de nouveau le mariage et offrit de reconnaître l'enfant de l'autre ; Eugénie trouva que c'était une lâcheté, ce qui lui donna même, un instant, mauvaise opinion de Petit-Pierre ; mais, peu à peu, sans être à même cependant de se rendre un compte bien exact des émotions et des peurs d'une nature aussi différente de la sienne, comprenant seulement qu'elle abandonnait un pauvre être sans défense, sans force, elle se fit plus douce encore avec lui pendant les derniers mois qu'ils passèrent ensemble et le consola de son mieux.

— Tu es trop gentil, mon Pierrot, pour ne pas te faire une petite maîtresse qui vaudra bien ta Nini, va !..., disait-elle.

— Je n'aurai pas d'autre maîtresse.

— On dit ça !... Marie-toi.

— Non !

Se marier? lui, Petit-Pierre! être agréé dans une famille, faire la cour à une innocente ou tenue pour telle, l'épouser, en faire une femme, reprendre le rôle que lui assignait son sexe après en avoir été dispensé par Eugénie, c'eût été tenter l'impossible. — « Bébé! » disait-elle à présent en l'endormant dans ses bras, au lit, pudiquement et sans désirs désormais, tout pensant aux robustes embrassements qui l'attendaient là-bas, au pays.

Un jour, celui du départ, Eugénie termina quelques paquets que Petit-Pierre descendit dans un fiacre, — et il songeait, le désolé, à ce matin où, en fiacre aussi, tous deux brûlaient la politesse à Criquette!... A la gare il dit : « M'écriras-tu? »

Alors Eugénie lui fit comprendre que pour le moment il était mieux de s'oublier, qu'en lui écrivant il resterait plus longtemps chagrin : « Ça vaut mieux non, vois-tu... » et elle embrassa une dernière fois son ti-Pierrot, sa Pierrette, qui ne put pleurer, tant était abattante sa tristesse.

En chemin de fer elle pensa : « J'aurais bien fait tout de même de le mettre en ménage avant de partir... enfin! ».

*
*

Quelques semaines se passèrent sans que Petit-Pierre put se faire à sa vie nouvelle. Il avait froid dans sa chambre, dans son ancienne à lui; celle d'Eugénie était à louer. La nuit, ne dormant pas, il écoutait à la cloison : rien ! — comme est effrayant, lugubre, mortel, le silence là où l'on a aimé! il semble que le néant nous biffe le passé...

De jour en jour Petit-Pierre changea; il devint pâle, taciturne et perdit l'appétit. Au magasin de *l'Écheveau d'or* l'employé modèle qu'on avait connu n'était plus, de graves erreurs étaient commises et la besogne, insensiblement, fut de plus en plus mal faite, jusqu'à ce qu'enfin les chefs de Petit-Pierre lui signifièrent son renvoi. — « C'est bien... », dit-il.

Ce soir-là Petit-Pierre rôda, idiotement, sans regret, sans projet. Au coin d'une rue, et sans qu'il eut ni consenti ni refusé, une femme, qui le prit par le bras, l'emmena dans un hôtel borgne. Il était tard et elle était avinée. Comme elle lui demanda de l'argent et qu'il lui en donna trop :

— Es-tu bête, petit..., fit-elle; allons viens!... Mais son geste offrant fut d'une si révoltante grossièreté que Petit-Pierre se sauva, poursuivi dans l'escalier par les injures obscènes de cette fille blessée dans son amour-propre de prostituée.

Et c'était cette vie qui l'attendait maintenant? . Oh!...

Il s'accouda sur le parapet d'un pont et resta ainsi, longtemps, à regarder couler l'eau qui s'enfuyait noire, rapide..., il eut l'illusion que lui aussi était emporté par le courant, loin... loin... loin..., et l'idée lui vint de faire le saut! Ce serait fini au moins; oui... mais si on allait le sauver? Quelle honte! Des curieux s'amasseraient, il y aurait peut-être des rieurs!...

Alors il partit; mais à l'angle du quai il descendit lentement, marche à marche, l'escalier de pierre qui mène à la berge, et se trouva seul sous l'arche sombre, indécis, sans la volonté bien nette de mourir. Il marcha encore un peu, puis, las, s'assit au bord du chemin de halage, les jambes pendantes. Des pensées lui venaient, d'elles-mêmes, car lui ne pensait plus : renvoyé de sa place..., injurié par une gueuse..., seul, demain..., toujours!... Il lui sembla qu'il s'endormait; mais comme ses pieds étaient froids?... Il crut sentir qu'ils trempaient dans l'eau; alors il allongea les jambes davantage pour les y enfoncer, sans savoir ce qu'il faisait, et tout le reste du corps glissa, sans bruit..., un flouc discret, et la Seine emporta docilement cette victime irresponsable d'un suicide à demi conscient.

Brave Petit-Pierre..., il mourut comme il avait vécu, — en timide.

HIPPOLYTE DEVILLERS.

VERS

I

SONNET

A ALBERT GIRAUD.

*A travers le silence il m'arrive d'entendre
Le bruit d'un vaste orage ou d'un océan noir,
Et par l'obscurité ténébreuse du soir,
Il m'arrive de voir des formes redescendre.*

*C'est le mirage obscur d'un monde inoublié
Où j'ai dû vivre un jour dans les temps chimériques,
Monde dont ma mémoire a gardé les reliques
Où mon rêve pompeux va se justifier,*

*Qu'y vois-je? Je ne sais, mais j'y vois bien des choses
Frappant confusément mes tempes et mon cœur,
Bien des yeux effeuillés et bien des bouches closes.*

*Que me dit ce regard? que me dit cette bouche?
Rien, il me regarde, il me fixe, elle me touche,
Et ma lèvre se sèche et mes yeux en ont peur.*

II

L'OMBRE

A GEORGES KHNOPFF

*Il ne faut pas faillir, car rien n'est aussi lâche
Que de ne pas avoir la volonté de soi,
Qu'importe à mon esprit ce que l'on dit de moi?
Je sais ce que je veux et j'accomplis ma tâche.*

*Va, regarde ton ombre et ne regarde qu'elle,
Crains bien de la quitter et n'aie pas d'autre peur.
Laisse la proie au chien, ce qu'on touche est trompeur,
L'ombre est le seul trésor qui ne soit infidèle.*

*Laissons à d'autres mains de pétrir la matière,
Seule l'âme invisible a droit d'éternité,
Le reste, Dieu l'a dit, n'est que cendre et poussière.*

*Le palais a croulé par le temps emporté;
La chair a disparu, mais ô poète sombre!
De nos frères défunts que demeure-t-il? L'ombre.*

EDDY LEVIS.

III

LA VIERGE

*Sur des prés de muguets bordant un bois sacré,
J'ai rencontré la Vierge au chaste et fier visage,
La Vierge Solitude au corps svelte et nacré.
D'un mystique saphir son front brillait paré;
Impérial manteau d'un céleste ourdissage
Sa chevelure d'or baisait le paysage.*

*C'était dans un sublime et calme paysage
Où dormait, bleu dragon, un grand fleuve sacré.
Un temple de Bramah, colossal ourdissage,
Des Notre-Dame offrant l'âme d'un beau visage,
Des coupoles d'airain et, chastement paré,
Maint Parthénon trônaient dans le lointain nacré.*

*Des éthers constellés un jour sobre et nacré
S'épandait argentant l'immense paysage,
Sur le gazon vert de cent floraisons paré
Nymphes, sylphes, richis, mêlaient un chœur sacré.
Je vis passer les dieux au fulgurant visage
Sur les astres tissant aux cieux leur ourdissage.*

*Valeureux tisserands courbés vers l'ourdissage,
Des forêts au fruit d'or, d'azur, au fruit nacré,
Et dans leurs frondaisons plus d'un vague visage
Tramaient leurs réseaux sur l'aigüe du paysage.
La sylphide fuyait dans le fourré sacré
Le lascif Ægipan agrestement paré.*

*Couronné de lauriers ou de roses paré,
De sa robe traînant l'éclatant ourdissage,
La tiare ceignant son chef du lin sacré;
Drapé dans le burnous ou le chiton nacré,
Sous l'ogive profonde, au sein du paysage.
Passait eontemplatif maint austère visage,*

*La Vierge m'accueillit de son plus doux visage:
« Je te veux, me dit-elle, ô mon amant, paré
Des vastes splendeurs du rêve et du paysage.
Je vestirai ton corps du plus riche ourdissage
Où dans le cuivre et l'or et dans l'argent nacré
Brûleront l'hyacinthe et le rubis sacré.*

*Je t'ai sacré poète et pour toi le visage
Du ciel nacré des nuits n'aura, de feux paré,
Point d'ourdissage obscur, l'infini paysage!*

J. FRÉDÉRIC.

IV

UN QUI VA SE SUICIDER

*Allons, je vais dormir ce sommeil inconnu,
La mort — l'éternité — le rien du tout, peut-être?
Je vais m'en retourner, comme je suis venu, —
Un peu mieux mis, pourtant, de sapin ou de hêtre.*

*Mais pourquoi donc, toujours, te voit-on faite d'os,
Sans chair, sans seins, avec des bruits secs de squelette,
Des trous aux yeux, au nez, du vide plein le dos,
Ici sonnant le glas, et là bas la trompette?*

*Pour toi du Créateur clément le meilleur don,
Qui, de l'humaine vie, éternelle concierge,
A toutes nos douleurs viens tirer le cordon
Parmi tous ceux qu'on brûle, il devrait être un cierge!*

*Oui, je te sens, pour tous, paisible, maternelle,
Les berçant sur ton sein, chaude, mais sans émoi,
Veillant sur leur sommeil, muette sentinelle,
Et j'aspire, ma belle, à coucher avec toi!*

MAC-ABRE.

V

POUR UNE VIEILLE

*Elle promène dans le bal
Son étonnant décolletage;
Si la chose était de son âge
Personne n'y verrait grand mal.*

*Mais, hélas! quel repas frugal
Pour les ennemis du corsage,
Quand elle étale dans le bal;
Son étonnant décolletage!*

*Quand la jeune au sein virginal
Cherche à gazer son avantage,
La vieille, au contraire, avec rage,
Montrant un nu très immoral,
Va se pavaner dans le bal!*

JULES GILSON.

VI

DERNIÈRE VISITEUSE

A GEORGES RODENBACH.

*La mort viendra chez moi comme une bien-aimée,
Sans frapper, simplement et familièrement,
Ne faisant pas de bruit ni de dérangement,
Enfin, comme entrerait la femme accoutumée.*

*D'ailleurs, comme déjà la chère le savait,
Elle n'aura pas peur en voyant mon visage
Si défait et si pâle, et bien douce, et bien sage,
S'assoira sans parler à mon triste chevet.*

*Et moi, qui dès longtemps suis fait à la pensée
D'être un jour visité par elle, je serai
Sans émoi de la voir, et je la laisserai,
Sans dégoût, dans sa main prendre ma main glacée.*

*Lors elle parlera doucement et très bas
Des choses du passé; d'une province chère,
D'une maison bien close et pleine de mystère,
Et des tristes amours que je n'oublierai pas.*

*Et, maternellement, comme l'eût fait ma mère,
Après m'avoir parlé quelque temps du bon Dieu,
La chère me dira : « Veux-tu dormir un peu? »
Et content de rêver je clôrai ma paupière.*

VII

CANTILÈNE

*Qu'est-il pire sur terre
Que de souffrir d'amour?
Quelle peine aussi chère
Pourtant, que cet amour?*

*Elle est douce, elle est lente
Et calme et consolante
A notre âme dolente
Où s'attriste l'amour.*

*Chose étrange, quand même,
Qu'une peine qu'on aime;
Et que l'amour lui-même
Console de l'amour!*

*Car, dites à cette âme
Que tourmente la femme :
« Là, prenez ce dictame
Qui guérit de l'amour... »*

*Elle dira, la folle,
« Non, je veux que l'amour
Me peine et me désole
Sans que l'on m'en console... »*

*O l'étrange mystère!
Rien n'est pire sur terre,
Et pourtant on préfère
Sa peine, et son amour.*

VIII

RÉSURRECTION

*A travers le passé mon âme se promène...
Ces chemins, je les ai parcourus bien souvent,*

*Pourtant je n'y sentis jamais auparavant
La désolation qui maintenant y traîne ..*

*C'est comme si depuis cette époque lointaine
Ils étaient délaissés! Oh! quel air décevant
De septembre éternel, dont le froid et le vent
Faneraient à jamais les fleurs sous leur haleine! —*

*Là, jadis, de gais vœux après un temps lointain
Qui, dans ces jours, venu, me laisse, hélas! certain
Qu'attendre était meilleur... O froid! ô monotone*

*Retour aux printemps morts! Mon âme est tout en pleurs;
Comme un qui sortirait de sa tombe, en automne,
Tristement étonné de ne plus voir de fleurs...*

GRÉGOIRE LE ROY.

CHRONIQUE ARTISTIQUE

LE SALON DES XX



Oh! la chaude et triomphale journée du 6 février! Art jeune, l'après-midi, aux XX; le soir, à l'Alcazar. D'une part, enthousiasme qui bout, griserie de bonne bataille, témérité à travers et malgré tout; de l'autre, moqueries faciles, ignorances sereines, parti-pris de bornes et de solivaux.

Désormais la bêtise belge a ses dates et ses anniversaires. L'ouverture des XX en est une. On dirait qu'à cette « première » artistique, le cerveau bourgeois se dégorge par toutes ses circonvolutions. Il en jaillit des excréments de sottise. Cela rappelle des opérations d'abattoir. Le porc est tué, il est suspendu, ventre ouvert, à des tringles grossières, les boyaux sont jetés sur l'étal, fumants et flasques.

Les avez-vous vu vider? C'est cela.

Ce qui se débite d'âneries en ces quelques heures devant ces quarante exposants ferait un fumier monumental. Dames élégantes à bouche pincée de souris prude, fourrures confortables avec un ventre officiel dedans, gommeux monoclés, académiciens rances, peintres déshonorés de rubans rouges, réputations tuées depuis longtemps dans leurs propres batailles de

Lépante et leurs propres pestes de Tournai, prud'hommes énormes, collectionneurs d'eux-mêmes, tout cela commère, potine, hausse les épaules, passe et fuit devant ces quelque cent œuvres d'art, qui hurlent l'avenir. Et des rages! Voici un Monsieur qui s'arrête devant les Toorop et jure comme un portefaix, et trépigne, et remue ses poings... qu'il tient en poche. Tel autre s'affale sur un banc et crie qu'il faut « brûler tout ».

Les années précédentes, il y avait çà et là un tableau « à la portée du premier venu », tableau sauveur, auquel on accrochait des louanges de pédicure et des « compliments » de bonne ménagère; aujourd'hui, rien. On tombe d'Ensor en Vogels, de Vogels en Schlobach, de Schlobach en de Regoyos, puis en Renoir, en Finch, en Charlet, en Van Rysselberghe, et si l'on a la tête assez audacieuse pour l'exposer aux surprises de la salle voisine, voici Zandomenighi, voici Besnard, voici Toorop et enfin le terrible Monet qui la souffletent de leur peinture furieusement outrancière. Oh! les pauvres oiseaux qui se cognent aux murs dans une cave obscure! Pas un coin où se tenir tranquille sur un perchoir d'admiration bonne enfant. Pas une phrase à trouver, qui serve de masque à l'incapacité d'appréciation. Pas un coin où débiter le petit monologue d'amateur éclairé devant un auditoire de mamans et de fillettes. Point d'opinion juste-milieu possible. Ou la haine ou l'emballlement.

Jamais public ne s'est senti aussi ahuri. Jamais à Bruxelles les artistes n'ont été aussi brutaux d'intransigeance. Il y a un abîme entre eux et la foule. Le goût, pour apprécier une telle exhibition d'art, devra être retourné comme un gant et rhabillé à neuf de haut en bas. Il faudra s'arracher les yeux et en acheter d'autres — et pas chez l'opticien du coin. Les vieux clichés sont cassés, les vieilles ferblanteries défoncées. Du neuf? en voici et il faudra bien qu'on l'accepte en dépit de tous les salons bourgeois tapissés de Madou et meublés de Verboekhoven.

Les Ensor, et les Vogels, et les Finch, et les Schlobach, et les Van Rysselberghe seront acceptés un jour et proclamés beaux peintres, d'après cette loi inéluctable que toute révolution esthétique finit par triompher quand des hommes de talent l'accomplissent. Quand les Dubois, les Artan, les Boulenger ont surgi en Belgique, mêmes clameurs et mêmes colères; également en France, à l'apparition des Courbet, des Millet et des Corot. A cette heure, calme fixe dans l'admiration.

En attendant, qu'il soit permis de jouir un tantinet de tout cet affolement ignare autour du Salon des XX et de collectionner un petit choix d'inepties au compte de MM. Pepermans et Van Dommelpot. La bêtise au front de taureau que ces Messieurs cachent sous un chapeau de soie a senti pousser à nouveau ses cornes. Ils lâchaient des aphorismes si nauséabonds qu'on se demandait s'ils ne se trompaient point de bouche. Ils avaient des façons si ignobles de protester, ils criaient si fort au scandale qu'ils en étaient obscènes. J'en vis un faire le geste à la Mouquette devant l'*Ariane* de Speekaert. Enfin c'était si ouvertement malpropre qu'on ne pouvait s'empêcher de songer à quelque mare morale, quelque putréfaction de sol dans laquelle on marchait. Tous les Vingdistes conserveront en mémoire

le tableau de cette après-midi néfaste. Il semblait que les pieds gluaient au plancher, que l'air se chargeait de stupidité volatilisée, que des miasmes de prud'hommisme montaient, et qu'on entraînait et qu'on plongeait dans un de ces bains de boue infects et gras, mis récemment à la mode par la « Faculté ». Bains terriblement pestilentiels, mais hygiéniques après tout, qui retrempent les forces et ragaillardissent autant que les insultes des foules banales ou ennemies.

Lorsque, l'an dernier, un personnage, estampillé ministre, visita le Salon vingtiste, il s'arrêta longtemps devant l'envoi le plus audacieux et complimenta le peintre.

— Vos sujets sont très intéressants, monsieur.

— Ce ne sont pas des sujets, répondit lentement et en tic-taquant de la tête, l'artiste félicité, ce sont des lumières.

Le ministre, loin de s'étonner de cette réponse, un tantinet coupante, n'y vit qu'une nette profession de foi et raisonna juste. Elle contenait, en effet, le programme nouveau.

Il est inutile n'est-ce pas que je fasse la nomenclature des œuvres, une à une, les fleurissant de bons points ou les noircissant de blâme ; on connaît cette critique : « joli sentiment... ton juste .. manque de dessin... charmant coloris, etc... » Un tel examen est banal comme des vers à césure immuable.

Pour apprécier l'ensemble de l'exposition et caractériser la révolution d'art qu'elle exprime, il faut remonter à quelque cinquante ans en arrière. Depuis toujours, l'enseignement a distingué, dans un tableau à faire, le *dessin* et la *couleur*. David, Gleyre et Ingres ne se souciaient que de ce premier élément, et encore n'admettaient-ils point le dessin par masses, à reliefs, avec modelés, mais le dessin de contour, l'emprisonnement de la forme dans une délimitation au fil de fer. Leur œil, mort à l'apparence colorée des choses, ne se complaisait que dans l'harmonie des lignes, le jaillissement pur et savant du trait, les courbes calmes et gracieuses, la plastique élégante et reposée. On leur a reproché de faire des statues peintes.

Sont venus après les romantiques : Delacroix, Deveria, Roqueplan, Boulenger, Isabey, dont la réaction superbe contre la momification ingriste a déterminé une école de coloristes de parti-pris. Ils avaient certes leur dessin et c'était le bon, le vrai dessin mouvementé des peintres — mais ils ne s'en souciaient guère et leur gloire et leur ardeur les portaient à l'étude de la belle couleur dans les clairs-obscur préparés et soi-disant nécessaires. C'était le temps des rouges fastueux, des jaunes incendiés, des verts sonores, des pourpres impériaux, de toutes les magnificences, de toutes les opulences et de tous les décors.

La couleur luisait, superbe et magique, en 1830, comme l'or du Rhin resplendit devant Alberich à travers les mirages et les apothéoses prismatiques de l'eau et du désir. Rubens régnait par dessus tous les Raphaëls du monde, Rubens, maître et Dieu, plus Dieu que Titien et Véronèse.

Les peintres romantiques, tout comme les poètes, s'engouffrèrent dans les sujets renaissance et moyen âge, les uns pour y trouver des mots pittoresques et les autres une palette à leur goût. Les XV^e et XVI^e siècles, traversés de cortèges, de processions, de rois, de reines, de tragédies à pourpoint, à loques et à épées, de meurtres de haut luxe dans un palais lambrisé ou dans une fête publique, les siècles du faste et du mélodrame furent exploités comme des mines d'or. On se perdit en archéologies.

La réaction vint aussitôt : Réalisme. Etude du milieu contemporain, étude de l'homme rencontré sur la grand'route, au coin des bois, dans la rue, étude des humbles, des pauvres, des casseurs de pierres, des houeurs et des planteurs de choux.

Or, il arriva qu'étudiant le monde moderne, on le traita dans son jour. D'abord on n'y prit garde et ce fut une question de costume et d'attitude. Mais peu à peu l'objectif changea et l'atmosphère réelle dans laquelle on voyait les choses se mouvoir et surgir, sollicita. Le milieu ambiant prit place avant tout autre souci. Une scène rustique devient non plus tant une étude de paysan peinant aux champs, de vigneron taillant les vignes, de berger menant aux pâtures ses bêtes, qu'une étude de plein air. Et sitôt cet éveil accompli par les plus audacieux, au milieu de la stupeur des foules, des anathèmes académiques et des colères des routiniers, la palette se métamorphosa, les yeux se désillèrent, un frisson révolutionnaire passa à travers toutes les mains jeunes et tous les cerveaux insignes et la plus importante révolution d'art de ce siècle annonça son tonnerre. Une nouvelle entente de la vie naquit, et dès lors l'antique et double préoccupation de la *ligne* et de la *couleur* s'évanouit et il ne resta plus que l'unique et splendide étude de la *lumière agissante*. Agissante, car c'est elle désormais qui commande dans le tableau. Elle détermine l'apparence des objets, leur forme, leurs arêtes que tour à tour elle ronge, infléchit, exagère. Elle fait la couleur qu'elle émiette en tons variés à l'infini, gammés ou brusques, éclatants ou assourdis. L'*ombre*, qui dans la plupart des tableaux anciens n'est qu'une masse noire opaque, s'illumine également, devient transparente, vivante, teintée. Et la formidable difficulté du reflet, qu'Ingres voulait bannir de la peinture « comme indigne de la majesté de l'histoire » est saisie dans tous ses caprices, ses fuites et ses retours, ses influences et ses répercussions, ses cachotteries et ses glissades. Oh ! la lumière avec ses variations, et ces toiles si sincères, si vraies, si scientifiquement exactes qui épanouirent jadis les rhododendrons du rire épais autour de certains personnages bleus, l'été, sous l'ombre des arbres et qui firent se pâmer d'aise les gazetiers à la vue de certains plans de paysages lilas !

Mais ce n'est pas seulement le jour du dehors qui fut recherché et rendu. Voici le jour d'appartement totalement renouvelé. L'une transformation a nécessité l'autre. Et les clartés tamisées à travers les rideaux, clartés du matin et d'après-midi, et les éclairages dorés ou argentés si doux à l'œil et reposants sont apparus, et pour mieux étudier encore leurs désinences et leurs tons souvent bizarres, on a logiquement — il y en a

qui bêtement s'en étonnent, — installé l'acajou conspué, le piano de palissandre bourgeois et l'ignoble armoire à glace à la place d'honneur, au premier plan.

Pourtant une objection se lève. Cette moderne entente de l'art est-elle vraiment neuve? « Les gothiques ne peignaient-ils pas lumineux? »

Non, ils peignaient clair, ce qui n'est pas la même chose. Ils coloriaient et leurs couleurs, très souvent harmonieusement juxtaposées, connaissaient peu le bitumé et la litharge. C'est tout. Pour les modernes le but est autre : employer du clair ne suffit pas ; l'effort consiste à raffiner, à découvrir le plus de tons dans la couleur et le plus de nuances dans le ton. Au reste, les mêmes sollicitations règnent en poésie. La couleur aussi s'y subtilise en ton et le ton en nuance. Il y a bel âge qu'il ne s'agit plus uniquement de trouver de riches rimes, ni des termes pittoresques, ni des vocables habillés d'or, ni des verbes vêtus de pourpre. On veut aller plus loin. Et tout un mystère de rythme, tout un au delà de phrases, toute une délicatesse de teintes est poursuivie. Le vers n'est plus un escalier à degrés massifs et uniformes. Il est serpentin, insinuant, long, bref, scintillant, brisé, effleurant, tardif, rapide, lourd parfois et incorrect, s'il le faut. Il s'adapte plus intimement à la pensée et surtout au sens intime et évocateur de la pensée, à ses lointains, à ses horizons. Il s'adresse à plusieurs sens à la fois, à l'ouïe, à l'odorat, à la vue. Il est des choses qu'on entend luire, qu'on écoute briller. Les lettres dans leur agencement boiteux ou régulier, avec leurs majuscules en tourelles, baldaquins, pointes de rochers, aiguilles d'obélisques et leurs minuscules en ronde bosse, pignons, toits, chaumes ne sont pas indifférentes typographiquement au poète chercheur qu'on s'entête encore après deux mille ans à nommer « un nourrisson des Muses ». Tout mot a sa silhouette et une phrase est un paysage.

L'impressionnisme sévit donc à travers l'esthétique entière : en musique, mêmes correspondances, mêmes subtilités de sensation. Aussi les trois faces de l'art sont-elles peu regardées aujourd'hui. Le public a une éducation trop idiotement faite pour s'apercevoir combien elles resplendissent et traite les artistes de byzantins et de décadents, appellations nulles.

*
* *
*

C'est surtout chez Ensor, le plus en marge des XX, que les tendances nouvelles se font jour. Personne autant que lui ne fait vivre la couleur. Il est né peintre ; il n'a jamais changé et ses œuvres de débuts sont aussi fortes, peut-être plus que celles d'aujourd'hui. Je me rappelle encore le temps où il exposait son *Liseur à l'Essor*. Revoyez-le. Il tient à côté de toutes les toiles postérieures en date. On dirait que l'artiste a conquis toute son originalité, dès le premier jour. Vogels, Finch, Schlobach, Van Rysselberghe, Charlet, de Regoyos, Toorop, les uns dans le paysage, les autres dans les scènes d'intérieur, ceux-ci dans le portrait suivent les mêmes voies modernes. De Regoyos et Van Rysselberghe surtout sont en progrès. L'un expose une marine et une vue de Londres, étonnamment « ça », l'autre rend certaines attitudes d'enfants avec un mélange savant de distinction et de grandesse.

Trois groupes géographient les XX. Celui dont je viens de parler, auquel on peut joindre Verheyden et Boch ; celui qui s'attarde encore — avec talent toutefois — dans les pratiques d'antan : Wytsman et Van Aise ; celui enfin qui se compose de deux personnalités très intéressantes dont l'une, suprême : Rops et Khnopff.

Rops est un des plus dominateurs artistes de ce siècle, il est aux génies énormes et universels, ce qu'un Baudelaire est à Hugo ; il est aigu plutôt que large. Il est le miroir des incrédules croyants, si nombreux à cette fin de siècle ; il crée l'enfer moderne si étonnamment différent de l'ancien, avec des monstruosité intellectuelles au lieu d'horreurs physiques ; il est le poète élu de tous ceux qui se sentent mal à l'âme et qui iraient à la messe noire, si on la célébrait encore : A. M. D. G. ! (lisez Diaboli au lieu de Dei).

Khnopff, beaucoup plus novice, étonne par sa déjà puissante interprétation symbolique. Son dessin pour le *Vice suprême* peut servir de frontispice au livre. Oh ! la mortuaire image de papauté sur un corps moitié lion, moitié sphinge. Puissance dans les griffes, volupté dans la gorge et cette tête de mort ennuyée, séculaire, immense de rêve et de tyrannie ! Et tout cela dominant un rocher, le roc de Pierre, tandis que devant, sur un socle, se dresse la marmoréenne beauté d'une quasi Vénus de Médicis, exacte de distinction et de délicatesse charnelle, gracile, masculine ; impudique avec des gestes chastes ; décapitée de sa fierté pour être surmontée de cette tête audacieuse, impudente et canaille. O Léonora d'Este !

A côté : *De l'animalité*. Femme flasque, échouée, veule sous ses cheveux d'or, gorge passive, regards donnés. A droite, à gauche, deux piliers montent avec des détails d'architecture spéciaux, rappelant des emblèmes sexuels, nombreux et lourds, et puis deux crânes mystérieux, nimbés, fixes, allumés, phares lointains au dessus des mers flasques de la chair ballante comme des vagues...

Ces deux œuvres dégoûtent — le mot est trop fort, j'en conviens — des autres envois de M. Khnopff.

Il me reste à parler des invités.

Presque tous sont des maîtres et mainte de leurs toiles envoyée aux XX sera sacrée chef-d'œuvre dans dix ans.

Voici Monet, si superbe de forme, si grandissant les choses, si maître dont le pinceau réalise les plus aigues vibrations de clarté et apparaît le plus dominateur ; Whistler l'immatériel peintre, l'harmonieux arrangeur, l'évocateur d'êtres et de personnages ; Zandomenighi, Parisien avant tout, notant des scènes de mœurs, moderne jusqu'au bout des pinceaux, et maquillé ! et artificiel ! et « ça » ! Besnard, très divers, s'éparpillant en sujets, tantôt contemporains, tantôt légendaires, remarquable surtout comme portraitiste ; Monticelli : de la féerie dans du soleil, et surtout Renoir, si étonnamment délicat et clair, exquis traducteur de la grâce molle et abandonnée des femmes, caresseur... au pinceau, de chairs aussi roses et fraîches que des fleurs dans l'eau, traducteur prestigieux des tons glauques de l'air et des diaphanéités prismatiques, celui qu'on n'admet pas et que des gens qui confondraient un cul de poule avec la bouche d'une jolie femme, mettent de pair avec Herbo !

Il faudrait insister encore sur le talent d'Odilon Redon, caractérisé ici même par J. Destrée, sur les gravures de Guerard et de Gaillard, étonnantes de burin net, habile, exact et fidèle, et enfin sur les envois de Cariès, qui patine avec une dextérité invue les cires et les glaises, acharné après les moindres nuances de modelé, tenant de la vie au bout de ses doigts, et l'imprimant et la fondant à son modèle.

Un souvenir avant de terminer à Charles Goethals — personne n'en parle! — dont l'œuvre est là, tout entier, dans sa sincérité et sa force naissante, et brisé mélancoliquement. Le portrait du mort, tout en blanc-bleu de plâtre et crispé de mal, avec je ne sais quelle ironie tordue, domine sous crêpe l'exposition des tableaux et des dessins posthumes. Pauvre artiste! et quelle souffrante figure, lointaine déjà, avec Pantazis!

ÉMILE VERHAEREN.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

JEANNE BIJOU



'était prévu. Après s'être affirmé dans la poésie, dans le roman, dans la critique littéraire, la Jeune Belgique devait se produire au théâtre. Après toutes les luttes passées, après les prodigieux efforts dépensés pour de minces résultats, après les livres, les revues, les conférences, les procès, après les coups de plume, les coups de langue, les coups d'épée, il faudra essayer les coups de théâtre!

Ici plus qu'ailleurs tout est à faire, à créer, à conquérir. Nos scènes de comédie s'approvisionnent exclusivement des productions françaises.

Tel théâtre épie le succès des pièces nouvelles à Paris et les rejoue ici un mois après, en choisissant de préférence les œuvres comiques, lestes, qui attirent le plus facilement nos publics.

Tels autres théâtres, moins suivis, moins subsidiés, n'ayant pas le moyen de payer le droit de représentation des pièces nouvelles, jouent de vieux drames ou de vieux vaudevilles, en se contentant d'une clientèle de faubourg qui leur suffit à vivoter.

Des pièces belges, ils n'en représentent guère — malgré l'obligation de leur cahier des charges — et jusqu'ici vraiment il n'y a pas lieu de leur en faire un grief. La plupart de celles qu'on a écrites et primées dans des concours officiels, sont d'une banalité touchante. Récemment nous avons entendu ainsi, interprétée par une troupe d'amateurs, *la Question d'Occident*, une comédie qui a valu à son auteur le prix triennal du gouvernement, à la suite d'un rapport très favorable du jury. Certes, ces auteurs ignorent, avec une naïveté qui désarme, les délicatesses de la langue et les

subtilités du style. Devant un public facile et rudimentaire comme celui de l'Alhambra, ils pourront faire applaudir la représentation calquée de notre vie bourgeoise et nationale, dans un dialogue du terroir où l'art n'a rien à voir, mais à un auditoire de lettrés ils communiqueraient ce petit sourire qu'ont les grandes dames en entendant leurs gens patoisier et jargonner dans l'office.

Quoi qu'il en soit, la presse s'est montrée fort aimable. C'est peu étonnant : nos bons critiques goûtent cela, étant pour la plupart des ratés de lettres qui eux-mêmes n'ont rien écrit qui vaille ; ils doivent aimer les impuissants, eux qui ont un tempérament de vieilles filles. Quelques-uns ont peut-être lâché un livre, il y a bien longtemps ; mais c'est un enfant naturel qu'ils ont oublié. Presque tous n'ont fait qu'une brochure — quelque chose comme une fausse couche — ignorée — ce qui ne les empêche pas, en suite de cette continence à peine interrompue, d'avoir gardé leur aigreur et leur rancune pour avoir coiffé la Sainte-Catherine des Lettres.

Cela fait songer à ce joli mot de Legouvé : Les vieilles filles seraient si bonnes, si elles pouvaient avoir un enfant, honnêtement.

Mais on conviendra que c'est assez difficile, et dès lors s'explique leur dépit de voir ainsi les Jeunes Muses faire des enfants qui leur tirent la langue.

Alors les vieilles filles de la littérature prennent des grands airs dans leurs phrases empesées comme des jupons ou plates comme leurs gorges. Elles ne veulent pas se servir de leur binocle ni regarder de près, et vont criant que la mariée est laide, d'une fatuité désarmante, prenant « ses maniérismes contournés pour de l'esprit et sa rédaction minutieuse pour un style précieux ! »

*
* *
*

C'est le 6 février, dans la salle de l'Alcazar, qu'a eu lieu la « première » de la Jeune Belgique, avec *Jeanne Bijou*, 3 actes, de Max Waller, et *le Saxe*, un acte de François Nautet, montés par un directeur qui a eu le dilettantisme de risquer l'aventure sans subside et sans prime.

La comédie de Max Waller, nous la connaissons déjà pour l'avoir entendue, un soir, lue par lui dans une réunion d'artistes. Bien des réparties fines, des observations malicieuses, des mots charmants qui avaient porté dans une chambre intime, sous l'abat-jour en clair de lune de la lampe, se sont brûlés leurs ailes délicates au cordon de la rampe de gaz — grâce sans doute à une interprétation où il n'y avait que de la bonne volonté.

Mais malgré cela, le premier acte a porté.

C'est qu'il est vraiment scénique, comme dialogue et comme action.

La scène se passe chez Jeanne Bijou, une horizontale de haute marque, qui « grignote dans les blasons ». Un de ses anciens, Albert de Morteroche est revenu la voir, bien qu'il soit marié depuis peu à une femme charmante.

Curieuse nostalgie, que celle du vice et celle de l'amante dont on n'a pas

épuisé toutes les caresses! Déjà Max Waller avait détaillé cette psychologie dans *Lysiane de Lysias*. Ici la chose n'est qu'indiquée, mais tourne aussitôt à l'action et au drame; un ami d'Albert, Gaston de Cléry entre et lui dit à l'oreille qu'il a aperçu une femme voilée, en fiacre, qui guettait la maison.

C'est sa femme à lui, qui aura peut-être découvert son retour chez la courtisane.

Albert se sauve et Jeanne Bijou qui a appris la chose par un de ses vieux adorateurs l'envoie en reportage pour apprendre le dénouement de l'aventure. Elle reste seule avec Gaston, et ici se place une fort belle scène qui termine le premier acte.

SCÈNE VI

JEANNE, GASTON

JEANNE

Maintenant, à nous deux. Vous savez que je suis discrète; répondez-moi. Est-il vrai que Monsieur Gaston de Cléry a aimé la femme d'Albert de Morteroche lorsqu'elle était jeune fille?

GASTON

Singulière question. Eh bien. Oui, j'ai pensé à cette jeune fille; le mariage ne me déplaisait pas trop et la dot avait quelque charme. Albert m'a enlevé les deux, je lui pardonne.

JEANNE

Le bruit court que vous n'auriez manqué que la dot, et que, au bout de sa courte lune de miel, vous auriez débarrassé Albert du fardeau de ses devoirs.

GASTON (se levant)

Qui a dit cela? C'est une honte!

JEANNE

Le bruit court...

GASTON (vivement)

Oh! oui, ces bruits là, cela court si vite qu'on n'a pas le temps de les rattraper. Je suis l'ami de M^{me} de Morteroche, nous avons été élevés ensemble, je suis son compagnon d'enfance.

JEANNE

Mais ces choses-là, cela se continue.

GASTON

Christine est la plus charmante et la plus honnête des femmes, digne de tous les respects et de toutes les admirations, et en ce moment, je suis navré de savoir que ses soupçons viennent de se confirmer, qu'elle a vu entrer chez vous cet homme qu'elle aimait tant et que soixante jours ont lassé d'elle! Tout son bonheur, ses espoirs, ses rêves de jeune mariée s'écroulent; c'est

à crier de douleur. Cette enfant, dont je sais la sensibilité, la douceur, la grâce délicate, Albert ne l'a pas devinée encore, mais le jour où elle se montrera, où elle sortira d'elle-même, il n'aura pas assez de sa voix, de ses yeux, de ses deux mains, de ses deux genoux pour implorer son pardon !

JEANNE

Que voilà de feu, pour un simple ami d'enfance !

GASTON (*crescendo*)

Eh bien, oui, je l'aime, mais de piété et de dévouement, cette âme qui n'a rien fait pour s'embarrasser d'un corps. Je l'aime et je la défends, la pauvre petite qui va souffrir à cause d'une...

JEANNE

Dites *courtisane*, c'est plus Régence; *horizontale* me déplaît.

GASTON

Vous avez fait tout ce que vous avez pu pour ensorceler Albert; l'aimiez-vous? non, pas un instant, mais vous vouliez vous octroyer ce gentilhomme, par plaisir, par distraction, et lui croquer le bonheur commé un fruit rare, n'est-ce pas?

JEANNE

Nous y sommes! Eh bien, oui, là, c'est vrai. Je me venge. On m'a chassée du monde, *de leur monde*, comme ils disent, sous prétexte que mon mari ne descendait pas de Louis XV. Ils en descendent, eux, par une échelle plus ou moins généalogique. Je me venge, pour rire, pour me distraire, comme vous dites. (*Avec emphase*). Je suis la femme fatale, comme dans les romans de Montépin. Je grignote dans les blasons et j'y laisse des marques. Albert? il souffrira comme les autres. Je suis toujours belle, il souffrira; je suis toujours jeune, il souffrira; il se brûlera le sang à force de désir; il me reverra, il me reviendra malheureux comme tout à l'heure, fatigué, suppliant. Alors je rirai tout doucement, comme ceci, tout doucement. Je n'ai même pas voulu de son argent. J'en avais, j'en ai. Le duc de Lagarde m'a donné cet hôtel, le comte de Chaune ces diamants, le vieux Stein a rempli d'or mon secrétaire; lui, ne m'a rien donné, je n'ai pas voulu. Mais il s'est mis à mes pieds, il a pleuré pour m'obtenir; je n'ai pas voulu encore. Je lui ai donné l'absinthe et j'ai retiré le repas, pour le voir mourir de faim. C'est très drôle, je suis contente, je m'amuse, voilà !

GASTON

C'est bien vieux tout cela, madame. Du Paul Féval, tout au plus...

JEANNE

Vous voulez me prendre par l'amour-propre.

GASTON

De l'amour... propre. Vous!

JEANNE (*geste droit*)

Sortez !

Comme on le voit, c'est du vrai théâtre, passionné, dramatique, et si toute la pièce avait été écrite dans ce ton-là, si toutes les scènes avaient eu cette logique et cette cohésion, nous nous trouverions devant une belle et forte comédie qui tiendrait sa place à côté des meilleures du répertoire actuel. Mais c'est déjà beaucoup de mener à bout, sans défaillance, une pareille scène, et nous sommes loin, à coup sûr, des pièces belges auxquelles on nous a habitués. Ce qui frappe surtout, dans tout ce premier acte, c'est la facilité du dialogue; ce don-là, Max Waller le possède absolument, et c'est ce qui permet d'affirmer qu'il fera d'excellent théâtre, quand il précisera mieux le dessin de l'action et la logique des caractères. De l'esprit, il s'en est dépensé à pleines mains dans tout ce premier acte, avec des boutades comme ceci :

« C'est à rougir de se mettre en habit noir. Des blasons à dix gueules de singe sur champ de course, à trois étoiles de café-concert. C'est tout le nobiliaire actuel. N'était l'odeur, je me ferais démocrate. »

Et ailleurs, cette définition du mariage : « De la morphine ! une piqûre avec une seringue d'argent ! »

Et l'on a osé écrire le lendemain qu'il n'y a pas d'esprit dans cette pièce. Je parie que celui-là a de l'ouate dans les oreilles. De l'esprit, mais il y en a trop ; c'est peut-être un des plus grands défauts de la pièce ; le dialogue fatigue à force de facettes ; tous les personnages parlent de la même manière ; on dirait qu'ils font seulement les gestes et que Max Waller parle tout le temps ; ils sont spirituels à tel point qu'on s'attend à voir l'un d'eux s'écrier comme dans *Philiberte* d'Emile Augier :

Mais que c'est donc joli tout ce que nous disons !

A vrai dire, les actes suivants sont plus faibles. Au second, nous sommes chez Christine, la femme délaissée, qui depuis deux mois s'est reprise et jure qu'elle ne pardonnera jamais à son mari son cruel abandon. Celui-ci essaie de la reconquérir, en lui parlant de l'autrefois, en confessant sa folie d'une heure ; mais Christine est impitoyable. Alors le mari se redresse. C'est donc qu'elle en aime un autre, et cet autre c'est son ami, à lui, c'est Gaston de Cléry. Tout le monde en parle, tout le monde en rit ! Christine répond qu'elle ne se défendra même pas. Survient Gaston lui-même. Scène entre le mari et lui, qui prend la même attitude.

Mais Christine rentre, se met entre eux et dit crânement que M. de Cléry est son amant, « puisque je suis veuve de vous », ajoute-t-elle en regardant son mari. Celui-ci va s'élançer pour souffleter Gaston, mais Christine l'arrête, et un moment après, la voilà restée seule avec Albert.

C'est la scène finale du second acte, une très bonne scène encore, où le mari ricane, insulte, s'emporte.

— En réalité, Madame, vous devez vous étonner que je reste ainsi, calme, devant vous, sans rien dire, sans crier de colère...

Christine. — Non... non... je ne m'étonne pas... Car, écoutez ! Lorsque je vous ai dit que Monsieur de Cléry est mon amant, vous ne m'avez pas crue !...

Cette fin est assurément émouvante, et, du reste, dans tout l'acte il y a d'excellentes intentions scéniques, mais c'est malhabile, c'est trop rapide, cela tourne trop court. A ce propos, on a eu tort de plaisanter ceux qui ont parlé de l'optique de la scène. Au théâtre, parmi la demi-attention d'un public qui a dîné, qui est distrait par le manège de la salle, les choses doivent se préparer, s'insinuer, avant de se dire, et c'est alors seulement que le spectateur comprend parfaitement.

Au troisième acte, les époux se réconcilient au bal de l'Opéra, car Albert y a vu Gaston en tête à tête avec Jeanne Bijou, ce qui le rassure sur ses attentions auprès de sa femme. Le dénouement est assez bien amené par la tactique de Christine qui, devant son mari, sous son masque, raconte l'histoire d'une grande dame qui aurait perdu son mari depuis deux mois et s'en trouvait fort ennuyée.

Albert intervient et déclare qu'il a précisément rencontré le mari qui avait fait la même perte et avait le même ennui.

Là-dessus ils s'en vont au bras l'un de l'autre et ainsi se trouve vérifié le mot d'un des personnages au premier acte qui dit n'avoir jamais cru beaucoup aux séparations de corps.

Cette lutte intéressante de tendresse blessée et d'amour-propre était peut-être peu scénique; toute l'action ici réside dans le sentiment, et de pareilles analyses comportent plutôt le détail du roman que la synthèse du théâtre. Mais telle qu'elle est, cette pièce a mérité par ses hautes qualités de style, le succès dont un public d'amis l'a salué.

Pour la première fois en ce pays, nous avons entendu une comédie belge présentée en de l'*écriture artiste* selon le mot des Goncourt, et pour la première fois, comme eux, un des nôtres aura parlé au théâtre la langue *littéraire*. Cela nous mène loin heureusement de l'argot actuel ou des rédactions de M. Sardou avec ses fameux petits points qui s'allongent dans sa prose obscure comme une file de lanternes en des rues noires.

*
* *

Le Saxe, de Francis Nautet, a présenté les mêmes qualités littéraires. Son petit acte est même agencé avec plus de certitude et de cohésion; les entrées et les sorties sont bonnes. Mais le dialogue a moins de pimpant et de délié. On dirait par moments d'un style qui prend du ventre.

Il s'agit d'une jeune fille qui adore les bibelots et qui commence à trouver qu'un mari lui manque dans son petit musée. C'est le premier de l'an.

Or, comme on croit définir le caractère des hommes d'après leur écriture, elle jugera, elle, ses prétendants d'après les étrennes qu'ils vont lui apporter. C'est ainsi que malgré ses quatorze chevaux, malgré la protection de la mère, sera sacrifié M. Valentin Robineau, pour avoir eu l'idée sotté d'offrir une jardinière, une affreuse jardinière, tandis que Georges Darbaix obtiendra la main d'Aline en échange d'un *Saxe* qu'elle rêvait d'avoir et qu'il est venu lui donner. C'est peu de chose, mais de jolies variations s'y enroulent comme des vers de Musset qu'on aurait collés sur un mirliton de Saint-Cloud.

Aline supplie sa mère qui refuse encore son consentement : « Georges travaillera, il intriguera, il se fera nommer quelque chose de facile, député, ministre... »

Il y a ainsi pas mal de choses piquantes.

Il y a aussi une jolie légende allemande, se rattachant à ce *Saxe*, qui tient la curiosité en éveil et amène la conclusion au dénouement : Aline doit épouser Georges parce qu'ils ont des goûts semblables. Quel est le fou qui a dit que l'amour naît du contraste... L'unique bonheur réside dans un couple apparié, miroirs jumeaux où tout se reflète d'identique manière !

..

Voilà les débuts de la Jeune Belgique au théâtre, débuts sans prétentions, tout intimes, une simple passe d'armes avant les grandes batailles.

A quand notre soir d'*Hernani*? A quand le drame héroïque, le drame paysan où revivront nos communiers flamands ou nos superbes rustres d'aujourd'hui? A quand la comédie cinglante qui mettra nus sur le théâtre nos bonshommes politiques, qui étalera le cabotinage et la goujaterie de nos mœurs?

Ce soir-là, il ne manquera pas de gilets rouges, il ne manquera pas de chevelures insolentes, comme il ne manquera pas non plus, soyons-en certains, de Gustave Planche, Planchette et Planchinette pour écrire le lendemain — comme leur ancêtre — que de pareilles pièces sont des gageures contre la langue et le bon sens.

X.

CHRONIQUE MUSICALE

Les Templiers. — Litoff, Berlioz, Borodine. — Le Concert populaire. — Le Concert de l'Association des Artistes musiciens. — Le Concert de M^{me} Cornélis. — La Musique de chambre, MM. Gurickx et Degreef. — La Nouvelle classe de harpe. — Wagner au Conservatoire.



Dans quelques semaines les feuilles pousseront. Nous aurons eu *Saint-Mégrin*, *Pierrot Macabre*, *Gwendoline*, *Lohengrin*, peut-être, et les concerts prépareront leur séance de clôture. Pour peu que notre livraison retarde, ma pauvre chronique mensuelle — disons trimensuelle — passera pour une revue de fin de saison. C'est ce qui m'excuse de parler du mois de janvier en plein mois de mars et de remonter encore à ce déluge qu'on nomme : *Les Templiers*.

Remontons-y donc et marchons à reculons.

De même qu'on se fait petit pour parler à de petits enfants, faisons-nous vieux pour parler d'un vieillard. Oublions un instant l'idéal, le but, l'avenir. Au lieu de voir devant nous, regardons en arrière. Nous

apercevrons l'auteur des *Templiers*, là-bas, dans le romantisme creux de vers 1850, à cette place que d'autres lui ont déjà désignée, entre Halévy et Meyerbeer. C'est juste. La place est bonne.

A Meyerbeer, Litolff a emprunté tout son système de mise en scène bruyante, il en a les grands ensembles sonores et décoratifs, tels le final du premier acte et la scène de l'ordination au quatrième. Mais il n'a déjà plus la puissance dramatique que Meyerbeer a montrée dans son quatrième acte des *Huguenots*, et il va beaucoup moins loin dans l'âme de son sujet. Quant à la mise en œuvre extérieure, il a l'orchestration nue et froide, au moins pauvre, d'Halévy.

Il y a mis en plus — en moins, devrait-on dire — la trivialité de certaines formules, de certains rythmes, de certaines instrumentations, qui prouve que, même comparativement à son entourage, il n'est pas de ces natures affinées qui se trouvent à toutes les époques. En effet, au lieu d'affiner les sensations, il les grossit pour le relief; il cherche ce relief en dehors, non pas en dedans. Au lieu de couper les cheveux en quatre, il les met en mèches. Pour l'*optique* de l'oreille, il fait de la musique comme certains peintres font du panorama : à trompe-l'œil

Si le pape avait canonisé *Monte-Christo*, Litolff l'eût mis en musique; il est une sorte de Dumas père compositeur, faisant du rythme à coups de grosse caisse et de cymbales, du rythme à l'usage des foules; car les mouvements éphémères et superficiels des foules remuent, plus que tous autres, sa nature nerveuse, et ce patriotisme mystique qui lui a inspiré les meilleures pages de sa partition, notamment *le prélude*, se plaît à chanter des hymnes au milieu d'une multitude désordonnée de bannières et de croix.

Il lui eût fallu Jeanne d'Arc, les Girondins, la Terreur; toutes ces scènes bouleversées de fanatisme et de martyr; des épées tachées de sang, des croix tachées de lumière.

Il était né pour improviser des *Marseillaises*. Sa superbe *Ouverture de Robespierre* le prouve.

Dans ce genre *les Templiers* eussent pu être une belle œuvre. S'il y avait utilisé les ressources de la polyphonie moderne et s'il avait pu trouver dans sa nature, mobile et énermée à l'excès, la force pénétrative nécessaire à féconder cette conception dramatique et à la réaliser tout à fait.

Le succès des *Templiers* est un succès de foule dû à une mise en scène splendide et surtout à ce ballet que M^{lle} Rossi danse et mime — *physionomime*, devrait-on dire — avec une si parfaite intelligence de l'art plastique.

∴

Au moins ne dira-t-on pas de Litolff qu'il est un incompris, comme on l'a dit de Berlioz à propos de la récente exécution de *l'Enfance du Christ* aux *Concerts populaires*. Le rapprochement était curieux entre ces deux hommes contemporains par l'état-civil, mais non par le génie; on croyait Litolff mort et Berlioz bien vivant dans son œuvre. Voilà que Berlioz

— après Wagner! — repasse à l'état d'incompris et, comme quelque chose d'informe qui vient de naître, on le renvoie à son chaos. Faut-il en rire?

Incompris : d'abord, c'est une pétition de principes. Incompris comme quoi? Comme un théorème de géométrie? Le pont aux ânes alors? Incompris de qui? Des artistes ou... *des autres*?

Depuis le jour où j'entendis sa formidable *Damnation de Faust*, je croyais Berlioz calé et admis par tous comme une des plus hautes têtes de la musique moderne et l'esprit encore plein des colorations puissantes de la *Damnation*, j'ai vu son *Enfance du Christ* comme une œuvre effacée, affaiblie déjà, où le coloriste un peu « tachiste », où le dramaturge habituellement passionné et tourmenté a mis des tons monochromes sur un dessin très simple. Œuvre atténuée gardant dans les lointains du temps, sinon sa puissance, au moins son unité de conception et de structure, sa modernité de forme et, sous un pâle frisson de soleil, tant d'amour, tant de nature, tant de vie!

Eh bien! non. Tout cela est sans inspiration et sans souffle. Le siècle présent a pris pour tâche de relever en appel les incompris comme Berlioz : « Mais gare à la Cour de cassation de l'avenir! » Voilà ce que disent, sur un ton épique, des gens que Berlioz a endormis en 1850 et qui se réveillent en 1886 sans regarder l'heure. Il paraît qu'ils le disent sérieusement. Mais c'est la galerie qui se tord.

Quant à Borodine, il est fort heureux qu'on ne le comprenne pas; car, si on le comprenait, on voudrait peut-être l'expliquer et cela produirait des choses tristes à entendre. Quand je dis ON, je veux dire... *les autres* — toujours.

*
*
*

L'exécution de la symphonie de Borodine, reprise au dernier concert, a été superbe d'âme et de chaleur.

L'exécution de *l'Enfance du Christ* a paru, au contraire, manquer d'accent et de relief. L'orchestre mou, les chœurs — de femmes surtout — mauvais. Quant à M^{me} Moriani, elle sait chanter, mais sa voix comme tout son être manque de vibration. C'est une gracieuse personne et sans doute une charmante artiste de salon; mais elle comprend l'art un peu coquettement comme certaines Italiennes comprennent la religion : à coups d'éventail; et nous ne lui pardonnons pas l'éventail.

MM. Heuschling, Dubulle et Engel, ont été très bons. M. Engel, pas tout à fait assez biblique cependant, surtout dans le large récitatif du début.

Les *Concerts populaires* qui, désormais, se consacrent exclusivement à la musique moderne et qui termineront probablement leur saison par une exécution fragmentaire de *Tristan et Yseult*, restent le point de résistance artistique.

En dehors d'eux, presque toutes les auditions notables gravitent dans l'orbite du Conservatoire, et se donnent sous la présidence officieuse sinon officielle de son directeur. Telles les nombreuses auditions de musique de chambre. Nous nous retrouvons ici en présence d'artistes de première

valeur, voués tout à la musique d'école, et qui sont assez connus pour que nous ne citons pas leurs noms en ribambelle. Ils font œuvre méritoire en instituant une sorte de musée ancien de la musique où l'on vient se recueillir et se retremper après les auditions troublantes des Wagner et des Borodine.

Enfin, les *Concerts de l'Association* qui concèdent un peu de musique facile et d'airs variés au gros public et quelques autres, comme le *Concert de M^{me} Cornélis*. Celui-ci, d'un programme peu intéressant, n'a été qu'un prétexte à ovationner une de nos meilleures cantatrices-interprètes. Nous y avons entendu M^{me} Flon-Botman, M^{lle} Sophie Cornélis, M. Degreeef. Deux jours plus tard, nous entendions M. Gurickx. On a voulu faire un parallèle entre MM. Gurickx et Degreeef. Cette manie de classification et de mesurage est insupportable. Ils sont tous deux de style très pur et de très haute esthétique. — L'esthétique est, en quelque sorte, la morale de l'art. — A ce titre, ils sont également respectables, mais chacun d'eux possède une personnalité accusée et vivace que l'école n'a pas étouffée et rien n'empêche, me semble-t-il, qu'on les admire de front sans vouloir absolument écraser l'un par l'autre. Si M. Gurickx nous occupe plus spécialement aujourd'hui, c'est à cause de son début comme compositeur, début assurément le meilleur qu'on ait fait depuis quelques années en Belgique, comme on l'a très justement dit; dans cette *Esquisse symphonique* qu'il a jouée au dernier concert de l'Association, un seul défaut nous frappe : le manque d'équilibre; cela pêche par le dessin; mais c'est si joli la tache, le coloris et sous ce rapport, l'œuvre est chaude, lumineuse, vigoureusement orchestrée et modelée dans un style très moderne. Ce qui s'y débat de sentiments personnels trouvera, pensons-nous, son meilleur moyen d'expansion dans la symphonie pure, le jour où M. Gurickx écrira non plus en pianiste mais en symphoniste.

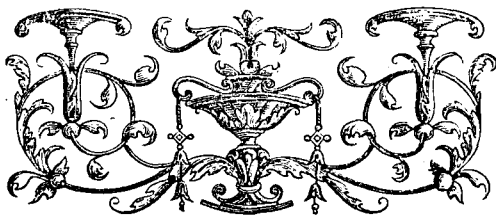
∴

Et maintenant donnons un souvenir aux harpes, à toutes les harpes dont l'avènement a failli causer une syncope au plus dodelinant de nos critiques et défrayé pendant quelque temps le menu potin des coulisses de l'orchestre. Cet avènement dû à la fondation d'une classe nouvelle au Conservatoire est plus considérable qu'on le pense, car la harpe remplit un rôle de plus en plus important dans l'instrumentation moderne.

Un jour, sans que M. Gevaert eût prévenu personne, vint défilér à l'orchestre de la rue de la Régence, toute une flottille de harpes d'or, dont les cordes exhalaient des sonorités lumineuses : la classe débutait. Comme c'était en même temps qu'un joli jouet, un jouet tout neuf, on le mit et le multiplia partout. M. Gevaert voyait passer des harpes dans ses rêves. *La Société de musique* en réclamait six d'un coup. Anvers n'en ayant pas assez, nous demandait les nôtres et l'Ecole de musique jalouse, singeait le Conservatoire. Les débuts s'étaient faits dans l'ouverture d'*Athalie*, de Mendelssohn, première étape des harpes dans l'orchestration moderne. Les seconds débuts ont eu lieu dans l'ouverture du *Vaisseau Fantôme*. La jeune classe s'est fort bien tirée de cette partie assez ardue.

C'est à ce même concert du Conservatoire que figurait l'*Ouverture de Faust*, également de Wagner. En l'entendant, un critique quotidien a fait la moue et s'est plaint du choix de cette page surannée; puis il s'est mis à agiter, comme des drapeaux rouges, *La Tétralogie* et *Parsifal* au nez de M. Gevaert, en insinuant que M. Gevaert ne les connaissait pas. Mon Dieu! il me semble que ce critique y va un peu rondement. J'aimerais beaucoup entendre les œuvres de la dernière manière, mais je crois que le reste est encore un assez beau reste et je remercie très humblement M. Gevaert de nous le donner. Puis, si je l'osais, je dirais en passant à ce critique qu'il se compromet terriblement; que lorsqu'on a l'honneur excessivement démocratique d'appartenir à un journal qui « va dans les meetings », on n'affiche par ainsi ses préférences pour une œuvre de sensations aussi affinées, de nature aussi religieuse que *Parsifal*; je lui dirais qu'il n'a pas du tout « l'esprit du journal » et que, s'il n'y prend garde, il va se faire expulser un de ces jours par son rédacteur en chef.

HENRY MAUBEL.



MEMENTO

BELGIQUE

Vient de paraître à la librairie de Brunhoff et Monnier *Happe-Chair*, par Camille Lemonnier.

Trois éditions du livre sont déjà enlevées.

* * *

Paraît aujourd'hui également : *Jeanne Bijou*, comédie en trois actes par M. Max Waller : prix, 1 fr.

* * *

Un nouveau confrère nous est né : *L'Elan littéraire*, revue mensuelle (3 fr. l'an, à Liège, 8, rue Saint-Adalbert). Nous n'avons pas reçu le 1^{er} numéro, mais, à en juger par le suivant, *l'Elan* est tout pris. Nous y voyons des vers et de la prose de MM. Fernand Severin, Léon Morel, G. Girran, Hector Chainaye, Maurice Sivilie, Wladimir A. Macedonsky (drôle!), Fritz Ell (deux aîles), Morico, Abel Moran, R. Ellum, Albert Mockel, etc. Tout cela n'est pas renversant, mais il y a peut-être à Liège d'excellents éléments pour fonder un groupe auquel d'ores et déjà nous souhaitons la bienvenue.

* * *

Le dernier numéro de *La Basoche* est accompagné d'un dessin de Jan Toorop pour illustrer l'intéressante nouvelle de M. Maurice Frison : *Fin de race*.

Signalons dans le même numéro les très remarquables *Visions* de M. Arnold Goffin.

* * *

Une jeune revue littéraire que nous ne nommerons pas, ne voulant pas lui faire de réclame antipathique, a pris l'habitude de lancer à *la Jeune Belgique* des épi-grammes d'un goût douteux; une couverture rouge l'offusque, une fantaisie orthographique l'a fait s'esbaudir. Nous ne nous en froissons pas autrement, mais nous tenons à dire une fois pour toutes à la jeune revue en question, dont nous suivons ses efforts avec beaucoup d'intérêt et de

plaisir, que nous ne voulons pas donner dans la polémique qu'elle semble chercher. Nous sommes décidés à ne dire d'elle que du bien, ou à ne rien dire du tout, s'il y a lieu; elle a les idées littéraires que nous avons avant elle, le combat que nous livrons, elle le livre; il serait trop agréable à la galerie de nous voir tomber notre mignonne consœur, pour que nous acceptions une bataille — fort inégale d'ailleurs.

* * *

M. Henry de Classant publie sous ce titre : *L'Eden du poète*, une plaquette de vers de sa composition. Il dédie son œuvre à un ami, dans une préface où nous apprenons que M. de Classant a été blessé à l'âme, mais qu'il est convalescent. La maman du jeune Henry peut donc dormir en paix. Mais, en réfléchissant bien, ce n'est pas une raison parce que l'âme commence seulement à sortir, en voiture, les jours de soleil, pour faire des vers! Dans une piécette intitulée : *Joie future*, le petit Henriquet dit :

Ma chère, nous lirons ce soir
Ces vers tristes dont tu raffoles.

Quelle est la malheureuse créature assez délaissée de Dieu et des hommes pour raffoler des vers tristes, non, des tristes vers de M. de Classant!

Il est intéressant de piquer à la fourchette (à huitres) les vers où M. Henry parle de son âme; nous savons déjà qu'elle est convalescente. A la page 23, elle est soucieuse :

Il vient de refroidir mon âme soucieuse.

L'âme soucieuse de Henry est désormais frappée, mais à la page 39 elle devient « valétudinaire, » à la page 58 elle est « mutilée » et à la page 59 elle est rivée à « l'âme des nuits, » seulement, partout, malgré ses avatars, l'âme de M. de Classant se manifeste en vers qui ne sont pas convalescents comme elle, mais très malades; ils sont affectés d'impersonnalité aiguë, compliquée de *banalium tremens* et de *afichau-paniera morbus*.

* * *

M. Victor Arnould s'est décidé à donner à l'impression ses vers : *Le Drame social*, publiés récemment par *la Société nouvelle*.

Cela fait de la peine vraiment. M. Arnould est un orateur et un avocat remarquable; il manie avec une heureuse virtuosité les mots démocratiques, et les lieux-communs inévitables des « premiers-Réforme » ne choquent pas sous sa plume. Il a même derrière lui des articles sur le Naturalisme, sur Gambetta, sur Gladstone, qui valent d'être relus et compris. Par quelle bizarrerie capricieuse M. Victor Arnould, écrivant un article pour le journal de M. Féron, l'a-t-il inconsciemment tourné en vers de huit pieds, et compliqué ainsi le charabia triple de la politique courante? Le vers, de huit pieds même, a une dignité lapidaire qu'il est malséant de vilipender, et lui faire dire, par exemple :

La vie est l'enjeu d'un combat.
L'aveugle trinité moderne,
Le juif, le prêtre et le soldat,
Liguant Banque, Eglise et Caserne,
Tient l'univers, fixe le sort,
Sans lois que d'être souple et fort,
Afin de parvenir au faite,
Fût-ce un bonnet vert sur la tête.

lui faire dire ces choses est un manque absolu de goût. Qu'on dévide dans un meeting tout ce fatras de révolutionnaire en chambre, c'est fort bien. Le peuple aime les redites, les grosses tirades trompettées; Thérèse chante ainsi, et Tyrtée n'est que le grand-père de Thérèse; mais, de grâce, pas de socialisme en vers! Liberté, égalité, fraternité! vous ne voyez donc pas que cela a trop de pieds! et des pieds malpropres qui sentent la salle Graffard. Non, M. Arnould, faites de la politique et du barreau; défendez le va-nu-pieds dans votre journal contre le bourgeois que vous défendez à la barre — il faut bien vivre; — faites des chassés-croisés, mais pas ceux des rimes, auxquels ne doivent toucher que les poètes. Et les poètes sont des demi-dieux auxquels vos convictions politiques doivent vous empêcher de croire.

* * *

Dans la même collection que celle inau-

gurée par le *Drame social*, paraît un autre recueil de vers non moins étranges, intitulé : *Premières rimes*, et signé Mor. Ce n'est pas de moi, je vous jure, c'est de lui, et lui c'est la fontaine Wallace des mauvais vers, mauvais dans le sens d'incorrects; cy un échantillon :

Fleuves, chantez! Chantez, oiseaux! Brises, chantez!
Vibrez, bois mystérieux. et grisez ma pensée (13 pieds)
aux bruissements de vos vastes concerts! Peuplez
(13 pieds)

l'espace géant de vos strettes enfiévrées!
Murmures et refrains, roulez vos lourdes lames
et noyez l'infini sous vos remous fougueux!
Mugis, orgue grandiose! Orchestre immense, brame
aux échos tes récits et tes trilles nerveux.
(13 pieds)

Le pseudonyme de ce poète bizarre me rappelle le mot de la grisette entrebâillant la porte de l'étudiant et disant : Te dérange pas, chéri, c'est moi, c'est personne!

M. Mor n'est personne; ou plutôt, en dehors de son éléphantiasis poétique, c'est un charmant homme, musicien de race, wagnérien de la première heure — qui nous envoyons nos compliments — pas pour *Premières rimes*, par exemple.

* * *

Sommaire de l'*Almanach de l'Université de Liège*, qui vient de paraître en un volume élégant par la forme et très excellent par le texte.

Avant-propos.

Partie universitaire. — Calendrier universitaire. — Notre nouveau recteur (avec un portrait en photoglyptie). — Autorités académiques et corps enseignant. — Liste des étudiants. — Histoire de l'Université de Liège. — Cercles universitaires anciens et actuels. — Chansons d'étudiants.

Partie littéraire. — Liège, par C. Lemonnier. — Les Femmes-Artistes, par Ed. Picard — A la mer (poésie), par A. Fontainas. — Une Répétition générale, par E. Cattier. — Outre-Meuse, par H. Chainaye. — Variations sur un vieil air, par Alb. Giraud. — Delzire Moris, par A. Goffin. — La Complainte du Carabin, par Théo Hannon. — Histoire d'une désillusion, par A. Jottrand. — Fragments de deux causes artistiques (avec six dessins dans le

texte), par Ch. Magnette. — La fin d'un jour de gloire, par E. Mahaim. — La Saint Sylvestre, par O. Maus. — Dégout (poésie), par Georges Rodenbach. — Le Bonomme, par A. Mockel. — On'vi'Mohonne (poésie wallonne, avec vignette), par H. Simon. — Plus jamais ! par X. Neujean. — Primes Neiges, par P. Pirus. — Un Berceau (poésie), par Van der Est. — Une Biédasserie, par P. Olin. — Nuit boréale (poésie), par Em. Verhaeren. — Miss Dispute (mœurs universitaires), par G. Rahlenbeck. — Cadeau de Fée, par M. Sivile.

Dessins de MM. H. Keiffer, E. Mosui et H. Simon. En vente chez tous les libraires au prix de 2 francs.

* * *

Va paraître : *Almanach de l'Université de Gand* 2^{me} (année), 1 vol de 250 pages. Edition de luxe sur vélin teinté, avec lettrines, têtes de pages, culs-de-lampe et les portraits de MM. Callier et Wagener (gravure de Flor. Van Loo). Ce volume contiendra des notices historiques sur l'Université de Gand, sur les sociétés d'étudiants; une étude sur *Voltaire et Frédéric II*, par M. le professeur E. Discaillies; de la prose et des vers de MM. H. de Tombeur, Petrus Pirus, R. Darzens, H. Stranard, A. Goffin, P. Quillard, E. Mikhaël, F. Foulon, M. Siville, Ch. Magnette, A. Vierset, H. Chai-naye, L. Malper, P. Berlier, etc.

Prix franco, par la poste : 2 francs.

On souscrit chez M. Hoste, éditeur, rue des Champs, et chez M. P. Poirier, secrétaire du Comité de publication, 17, Marché au Beurre, Gand.

* * *

Nous recevons un volume intitulé : *Eloges de Bruxelles* (Argentan : imprimerie du *Journal de l'Orne*, dans lequel il est autant question de Bruxelles que des installations maritimes ou de la revision de la Constitution. L'auteur a parfaitement compris l'absurdité de ses vers, attendu qu'il ne les a pas signés. Nous croyons savoir cependant qu'il s'appelle Eugène de Lonlay, nom aussi noble qu'inconnu. Nous ne nous donnerons pas la peine d'analyser ce bizarre volume, nous bornant à en reproduire la

pièce la plus drôlatique. Cette pièce est intitulée : *A Madame de F..., qui m'avait invité à son bal*. Nous n'avons pas l'honneur de connaître M^{me} de F..., mais franchement, nous serions heureux de recevoir sa photographie au moment où elle a lu le joyeux sonnet :

Je ne vous connais pas et pourtant je vous aime.
Car votre lettre aimable a réjoui mon cœur ;
Votre style charmant, votre écriture même
Ont fait trêve à ma peine et m'en rendent vainqueur.

Répondre à votre appel serait un bien suprême
Dont je dois éviter de goûter la douceur :
J'éprouve à m'en priver une tristesse extrême,
Mais je suis en grand deuil et de ma belle-sœur.

Daignez donc m'excuser si morne et solitaire,
Je demeure étranger aux plaisirs de la terre
Et fais la sourde oreille à leurs accents joyeux.

Les choses qui vraiment m'offrent le plus de charmes,
Je les vois au travers d'un voile épais de larmes
Qui met un sombre obstacle aux rayons de mes yeux.

* * *

Vient de paraître : *l'Annuaire de l'Académie royale de Belgique*, pour 1886 (52^e année). Celui de 1885 contenait les biographies de MM. Théodore Schwann, Ferdinand de Braekeleer, Henri Conscience et Joseph Plateau; celui-ci renferme des notices sur MM. Guillaume Geefs, Jakob Heremans et Louis Hymans.

C'est vraiment inouï d'intérêt.

* * *

Karl Grün ne veut pas décidément avouer qu'il est l'Hermite de *la Feuille du Dimanche*, au moins quelquefois. Un des valétudinaires qui signent de ce nom nous répond sur un ton fort effaré qu'il ne se battra en duel contre aucun de nous; il insinue par là que nous cherchions évidemment une affaire; il a tort. Et puis, une affaire..., à cet âge là !

Non, bon Hermite, continue à charmer tes lecteurs par des phrases de ce genre :

« Je n'ai pas l'intention de vous exposer les résultats des travaux de Lyell, de Huxley, de Haeckel et de tant d'autres. Achetez leurs livres et vous trouverez plus de vraie poésie dans les recherches physiques, chimiques et géologiques de ces savants que dans tous les recueils de vers publiés depuis Homère. »

Que veux-tu que je te réponde, mon vieil Hermite; la sénilité des mots a droit au respect. Ne te fâche point, macrobite, nous avons simplement voulu te *wauwer-zwanzer* un peu, mais puisque cela te fait de la peine, nous ne le ferons plus, Battusalem.

..*

Un correspondant facétieux nous adresse la charade suivante : Mon premier est ce qu'il est, mais quand il ne l'est pas, on dit de lui parfois qu'on dirait qu'il en est. Mon deuxième a douze pieds; mon troisième est réputé pour ses poulardes et mon tout est voué au ridicule à perpétuité. Nous laissons à nos lecteurs le soin de deviner pour nous cette mystérieuse énigme. Celui qui nous apportera une solution acceptable sera nommé membre correspondant de l'Académie.

..*

Viennent de paraître :

Curieuse! par Joséphin Péladan. Un vol., Paris, librairie de la presse, A. Laurant, fr. 3-50.

Vie et aventures du sieur Caliban, par Emile Bergerat. Un vol., Paris, E. Dentu, fr. 3-50.

Les Signes du temps, par Henri Rochefort. Un vol., Paris, V. Havard, fr. 3-50.

Le Druide, par Gyp (15^e édition). Un vol., Paris, V. Havard, fr. 3-50.

Impressions sur la peinture, par Alfred Stevens. Un vol., Paris, librairie des bibliophiles, fr. 3-00.

Les Hantises, par Edouard Dujardin. Un vol., Paris, Léon Vanier, fr. 3-50.

Les Nuits du garde, par Paul Hagemans. Eaux-fortes de M. Hagemans. Un vol., Bruxelles, Monnom, fr. 3-50.

Le Mari de Simone, par Georges du Vallon. Un vol., Paris, Firmin-Didot, fr. 2-50.

Mademoiselle Bréval, par S. de Lalaing. Un vol., id., fr. 2-50.

Un lâche, par Lady A. Noël. Un vol., id., fr. 2-50.

Le mari d'Ianthe, par M^e Neulliers. Un vol., id., 2-50.

A bientôt une chronique littéraire sur ce stock de nouveautés.

..*

A bientôt le compte-rendu par Emile Verhaeren de l'Exposition Agnessens, dont l'initiative est due à M. le docteur J. Lequime. Ch. Van der Stappen, Blanc-Garin, Hennebich et Lucien Solvay.

..*

Antoine Rubinstein viendra donner trois Concerts à Bruxelles, au mois de mai prochain, dans la salle de la Grande Harmonie.

C'est la dernière tournée de Concerts du célèbre pianiste compositeur.

Commencée à Saint-Petersbourg, continuée à Vienne et à Berlin, elle aura pour dernières étapes Paris, Bruxelles et Londres.

Les programmes détaillés en seront prochainement publiés, et l'on pourra s'inscrire bientôt, soit pour une séance, soit, par abonnement, pour la série des concerts.

..*

Le rédacteur en chef si justement estimé de *l'Entraîneur*, le sportman si compétent qui consacre tous ses instants et toutes ses forces aux questions hippiques, envisagées au point de vue de l'avenir et de la grandeur de la France, Edouard Cavailhon vient de réunir, sous ce titre typique : *Les Chants du Cavalier*, un choix de poèmes d'une couleur bien personnelle. La cravache de l'homme de cheval cingle çà et là des vanités et des ridicules. Mais le cœur a sa large part dans ces rythmes souples et variés. Presque à chaque page, on retrouve la note tendre ou émue. Et tout le livre, d'un intérêt soutenu, est comme enveloppé d'une atmosphère d'ardent et intelligent patriotisme, aussi éloigné des exagérations maladroites que de la coupable indifférence.

Ce beau volume, imprimé avec luxe et bien fait pour charmer tous ceux qu'animent les nobles sentiments est édité chez Léon Vanier. Un vol. in-18, fr. 3-50.

(Communiqué).

..*

Prochainement paraîtra chez de Brunhöff et Monnier à Paris : *L'Amour suprême*, par le comte Villiers de l'Isle-Adam.

ENVOI

Prince! stylite et grand! ô lui qui déliriesce
Carthage est morte! On dit : « Qu'est-elle »? On répond : « Qu'est-ce? »
Est le mistral gluant rosit et pataquesce
Et glapit : « Carthage est morte! » Entends-tu, Tcherkesse?

RENOI

O Rigodon, Redon combien!
La lune est belle, ô belle. Eh bien
Ce condor profond, ce n'est rien.
Sésostris, Caliban chrétien.....

MORALE LIBRE

Malpas, amour, quand tu nous tiens,
On peut bien dire : « Adieu prudence. »

LE CRABE DELIQUESCENT

Pour celle avec qui j'appris à aimer les escargots dans la nuit du 17 février.

Le bœuf à la mode, indocile
O LaiTon! eT Manrique chanTe
Sang eT massacre! Fi la méchanTe...
Me proTège, sainTe Cécile.

O Lourdes, Lourdes, même LenTes
Ce signe de croix, ô mes TanTes
Téléphone eT leTTres paTenTes
Blanches sardines indolenTes.

ET par les pompeuses allées
Où les moules sont avalées
CaTapulTueuses vallées

Vous êTes TouTes rollemops,
Crabe, vélocipède eT Rops;
O vieille branche de Chéops!

CAMEMBERT

(Symphonie en vert mineur.)

Dédié au Conseil des Hospices de Bruxelles et au Cercle
des Installations maritimes pour l'approfondissement du
canal de Willebroeck.

Fromage; ô tes pieds, tant fromage!
O combien fromage tes pieds!
Tes pieds, ce solennel hommage
Aux sybilles sur leurs trépieds.

Le tapir t'attend, ô Congo!
Water-closet, Victor Hugo,
Stanley, grandissime gogo,
Camembert vert de virago!

Ton nombril amoureux et fauve
Sur un sphynx, ô combien chauve!
S'étend feuille de vigne ou mauve.

Et tout cela n'est que mastoc
Moustache en pointe ainsi qu'en croc
De tes élèves, pauvre Crocq!

100. JEAN V. Votre lettre tombe précisément au n° 100 de notre boîte. Le chiffre est fatidique et votre lettre inadmissible. Lisez le traité de Banville, cela vous remettra :

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

J'ai avant tout à vous remercier de la franchise avec laquelle votre critique m'a traité. peut-être me plaindrais-je doucement de votre rigueur un peu excessive, si je ne savais que *la Jeune Belgique* a pour habitude de donner sincèrement son avis sur ceux qui vont à elle, et qu'elle ne connaît ni ménagements doucereux, ni compromissions d'impuissants. Pourtant, j'ai à vous demander une rectification de détail, ou plutôt deux rectifications.

D'abord une faute d'impression malencontreuse nuit au fond et à la forme de mon sonnet, *étuves* n'ayant jamais rimé avec *cristaux*. Il est évident qu'il fallait au bout du vers « étaux ».

Pour ce qui concerne les vers de treize syllabes, permettez-moi de vous exposer une théorie de mon crû, qui me paraît assez logique. Prononce-t-on dans la conversation *passi-on* ou *pas-sion*; entendez-vous quatre ou cinq syllabes dans contradiction? Il est évident qu'on prononce *passion* en deux et *aphrodisiaque* en quatre. Dès lors le vers étant fait pour l'oreille et non pour l'œil, il est assez naturel, me semble-t-il, de compter dans les mots en poésie, autant de syllabes qu'on peut en entendre, pas une de plus, pas une de moins. N'est-il pas vrai, M. le Directeur?

J'espère que vous tiendrez compte de la justesse de mes rectifications (avec cinq syllabes), et je vous prie d'en informer les lecteurs de *la Jeune Belgique*, soit en la résumant simplement.

Agréez mes salutations distinguées.

JEAN VERHEYDEN.

Bruxelles, le 18 février 1886.

101. J. FRÉDÉRIC. Votre place est parmi nous. Soyez le bien-venu à *la Jeune Belgique*. Salut.

102. ALBERT MOCKEL, Liège. Échange entendu, mais où est votre première année, j'y tiendrais fort.

103. GUSTAVE VINIS. Vous êtes trop aimable, mon cher correspondant, et votre lettre me flatte fort; si c'est une agréable fumisterie, merci tout de même; j'aurai cru dix minutes au moins à vos compliments!
M. W.

GIL BLAS, journal quotidien français, *boulevard des Capucines*, 16, à Paris; publie L'ŒUVRE, par EMILE ZOLA. Un numéro **20** centimes, abonnement (3 mois) **17** francs, en vente partout.

Pour paraître prochainement une nouvelle édition de luxe de **KEES DOORIK**, par GEORGES EEKHOUD. Prix : **4** francs.

La *Jeune Belgique* recommande à ses lecteurs
le nouvel atelier de photographie EMÈRA

Montagne de la Cour,

le plus artistique

de

Bruxelles.

EMÈRA

Photographies
d'artistes en vogue.

—
Les costumes du cortège historique
des chemins de fer.

LA REVUE CONTEMPORAINE, littéraire,
politique et philosophique. Directeur : Adrien REMACLE; rédacteur en
chef : Edouard ROD. Abonnement pour la Belgique : **22** fr. Paraît
le 25 de chaque mois. Bureaux : Paris, 2, rue de Tournon.

LA JEUNE BELGIQUE



*Tribun, prophète ou baladin,
Toujours fuyant avec dédain
Ces parés que le passant foule,
Il marche sur les fiers sommets
Ou sur la corde ignoble, mais
Au dessus des fronts de la foule.*

THEODORE DE BANVILLE.

SOMMAIRE :

Happe-Chair	GEORGES RODENBACH.
Vers	ALBERT GIRAUD.
Baisers	KISS.
Chronique littéraire	MAX WALLER.
Airs de flûte	SIEBEL.
Chronique artistique	EMILE VERHAEREN.
Pépins	S. MÉDARD.
Chronique musicale	HENRY MAUBEL.
La chambre hantée	RAOUL RUSSEL.
Memento



BRUXELLES

ADMINISTRATION :
26, RUE DE L'INDUSTRIE, 26

RÉDACTION :
80, RUE BOSQUET, 80

1886

LA JEUNE BELGIQUE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE
ET D'ART

ABONNEMENT. — *Belgique* : 7 francs par an. — *Union postale* : fr. 8-50.

AVIS

Un grand nombre de nos abonnés nous ayant écrit à l'effet de réclamer le n° de *la Jeune Belgique* du mois de janvier, nous les avertissons que le numéro triple, paru le 20 décembre, remplace ceux des 1^{er} décembre 1885 et 1^{er} janvier 1886.

VIENT DE PARAÎTRE

chez Alph. Lemerre, éditeur, Passage Choiseul, à Paris.

GEORGES RODENBACH

LA JEUNESSE BLANCHE

Choses de l'Enfance — Premier amour —
Soirs de province — Les jours mauvais —
Mélancolie de l'art.

BOITE AUX LETTRES

104. KISS. A titre d'encouragement, nous donnons votre pièce, parce qu'elle est courte ; mais c'est mince et nous comptons sur mieux que cela pour l'avenir.

105. LÉO TRÉZENIK, à « Lutèce ». Vous annoncez, cher confrère un tas de livres, les vôtres : *Proses décadentes*, celui du complexe L.-G. Mostrailles : *Le Venin*, *Les Parfums*, et *Les Mots*, de Robert Caze, *Les Intermèdes*, de Peyrefort, d'autres encore. Pourquoi diable ne dites vous pas à « l'éditeur des jeunes » de nous envoyer tout cela ? C'est dans les revues jeunes que vous aurez le plus de publicité efficace, et je suppose que vous écrivez des livres avec l'intention de les vendre ! Confraternellement à vous. M. W.

106. PIERRE D'OTR. Vous goûtez les contes d'Alphonse Allais. Il serait fort simple de vous abonner au *Chat noir*, qui les perpète. Cependant, comme les lecteurs de la *J. B.* semblent goûter également ces emprunts, qui manquent peut-être d'honnêteté, voici une nouvelle découpeure qui vous et leur fera plaisir, grands enfants que vous êtes tous !

LE BON PEINTRE

A LUIGI LOIR.

Il était à ce point préoccupé de l'harmonie des tons, que certaines couleurs mal arrangées dans des toilettes de provinciales ou sur des toiles de membres de l'Institut le faisaient grincer douloureusement, comme un musicien en proie à des faux accords.

A ce point, que pour rien au monde, il ne buvait du vin rouge en mangeant des œufs sur le plat, parce que ça lui aurait fait un sale ton dans l'estomac.

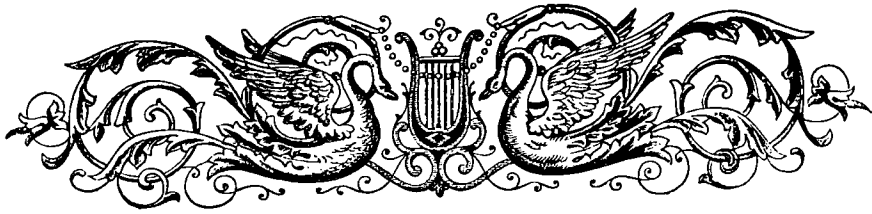
Une fois que, marchant vite, il avait poussé un jeune gommeux à pardessus mastic sur une devanture verte fraîchement peinte (*Prenez garde à la peinture, S. V. P.*) et que le jeune gommeux lui avait dit :

— Vous pourriez faire attention...

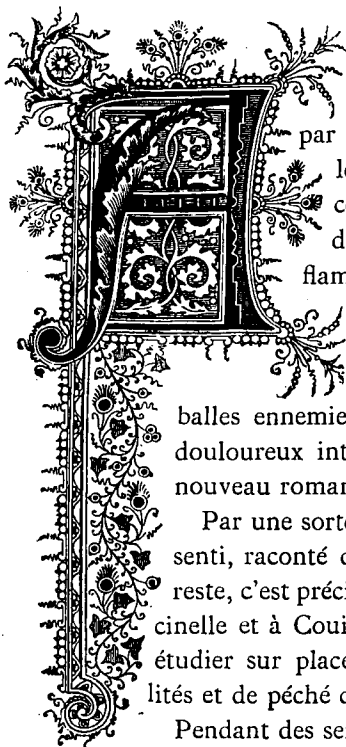
Il avait répondu en clignant, à la façon des peintres qui font de l'œil à leur peinture :

— De quoi vous plaînez-vous?... C'est bien plus japonais comme ça.

L'autre jour, il a reçu de Java la carte d'un vieux camarade en train de chasser la panthère noire pour la Grande Maison de Fauves de Trieste.



HAPPE-CHAIR



u moment où tout le pays wallon est secoué par la crise ouvrière, où les verriers, les puddleurs, les houilleurs se sont levés dans un coup de misère et de folie, refusant le travail, détruisant, incendiant les usines qui ont flambé comme des bûchers de vengeance dans la campagne, à cette heure tragique où l'on cache en hâte dans la terre les cadavres de ceux qui sont tombés, non pas sous les balles ennemies, mais tués par l'armée de leur pays, un douloureux intérêt d'actualité s'attache à *Happe-Chair*, le nouveau roman de Camille Lemonnier.

Par une sorte d'instinct prophétique, il a deviné, senti, raconté dans son livre toute la détresse présente : du reste, c'est précisément au cœur des grèves actuelles, à Marcinelle et à Couillet, que l'artiste alla, il y a déjà deux ans, étudier sur place la vie de pauvretés, de luttes, de brutalités et de péché des ouvriers du laminoir.

Pendant des semaines, dans les villages noircis et tristes, il fréquenta les ateliers, les forges, échauffant sa pensée aux brasiers des fours, écoutant sangloter le métal sous le choc des marteaux, se mêlant aux groupes des travailleurs, surprenant leurs attitudes si fières, leurs gestes si grands — un mouvement utile est toujours gracieux, nous disait un peintre — épinglant dans sa mémoire des noms, des détails de mœurs curieux, comme des coléoptères rares, et surtout se familiarisant avec leur patois

wallon, dont nous retrouvons dans le volume une si habile transposition — tandis qu'avec lui, compagnon de voyage et d'impression, le peintre Constantin Meunier croquait çà et là des types d'ouvriers et de femmes.

Ce sont ces dessins que Lemonnier rapporta dans son intime ermitage de La Hulpe, qu'il fixa au mur en inscrivant un nom sous chacun d'eux, afin d'avoir ainsi devant lui, presque vivants et réels, les personnages du livre qu'il allait écrire.

C'est ainsi que *Happe-Chair* fut préparé, vaste tableau, fresque énorme et tragique, composé avec toutes ces esquisses brossées d'après nature.

Ainsi s'explique la couleur maintenue de ce livre, le même accent gardé d'un bout à l'autre, la même lumière baignant tous les personnages. Car c'est là tout l'idéal et toute la théorie d'art de Lemonnier : être *atmosphériste*. Cela équivaut à la tonalité dans un tableau. L'écrivain répugne aux procédés d'analyse méthodiques et minutieux ; ceux-ci font songer aux portraitistes qui peindraient un à un les cheveux de leurs modèles ou aux peintres de paysage qui peindraient une par une les feuilles de leurs arbres.

Lui est avant tout l'homme des ensembles ou du moins il veut l'être et il est regrettable qu'il ne réalise pas plus complètement sa théorie d'art.

Il y réussirait en s'affranchissant tout à fait des influences naturalistes qui le portent à noter trop exactement certains détails négligeables, mal-propres, choquants, qui, pour être curieux dans la réalité, n'ont pas d'intérêt littéraire.

Il est poète avant tout, si bien que ses livres de chevet sont des poètes : Hugo, Leconte de Lisle, Baudelaire. Il a l'image facile et pompeuse, la description ample, sonore ; il est lyrique, avec un grandissement de vision et des souffles d'épopée, comme dans le premier tableau du livre où l'on entend le grondement farouche du laminoir, vaste comme une cathédrale avec le bruit d'orgue des machines, la gravité de prêtres officiants des travailleurs et l'énorme appareil du marteau-pilon qui semble un autel où le bloc incandescent brûle comme une hostie incendiée. On dirait la messe rouge.

Cette allure épique on la retrouve dans les chapitres de l'accident, les meilleurs du livre. Quelles admirables pages, quelle émotion éclaboussée de sang dans le récit de l'explosion nocturne, roulant son bruit de tonnerre sur la campagne endormie : un volant a sauté, les murs ont croulé, toute lanterne s'est éteinte ; puis, les secours s'organisent, on pénètre dans le bâtiment noyé d'ombre, on extrait les braises en feu hors de la gueule des fours ; on relève les morts, les mourants, avec peur et angoisse, car, toujours au fond de l'usine, gronde et tourne, comme un soleil désorbité, l'autre volant qui ne s'est pas arrêté.

Tout cela est grand, traversé d'un beau souffle, et d'une puissante émotion, surtout quand les familles réveillées au bruit accourent au village, se ruent aux grilles pour avoir quelque nouvelle des leurs. Écoutez cette lamentation d'une mère sur le cadavre retrouvé de son fils.

« Pou' quoi qu't'es parti, Martin? T'avais coûté tant d'peine à no venir.
« A quat'ans, t'étais si misérable qu'les gens i disaient : Pou sûr, el' femme
« à Culisse n' gardera nin s' p'tit. Et j'tai gardé to d'même, j' t'ai repris au
« bon Dieu qui volait t'ravoir. J' m'disais : J'lui mettrai tant de baisers
« d'sus l'peau que la mort é n'saura pu par où l'prendre. Et maintenant pu
« rien! T'es là en miettes, pi qu'si une bête t'avait magni. Martin, Martin,
« Martin, Martin! m'fils Martin! m' doux chéri! C'est ben toi, dis,
« qu'es là! Martin! M' s'yeux et ma vie! A c' t'heure qu' t'es pu là,
« quoé qu' j'vas d'venir? M'faudra r'aller aussi et qu' j'laisse l'homme to
« seul! T'allais d'sus tes dix-huit ans; n'y avait pon d'pu beau gars dans
« l'village. Et d'belles journées qu'ti gagnais déjà! T'aurais été puddleur,
« contre-maître, cor ben aut' chose! Et t'aurais ren été du tout qu' t'aurais
« cor été m'fils! »

Tu aurais encore été mon fils! comme ce mot de mère est beau, humain, émouvant! Il n'y a que de grands artistes pour inventer de pareils cris!

Voilà pour le fond; et pour la forme, on trouvera assurément curieux ce patois wallon, non pas reproduit, mais créé par l'écrivain; car c'est une véritable création; ce n'est pas tout à fait la langue parlée, peu transposable dans le livre, c'est un idiome composite greffé, combiné avec un art qui a su triompher de toute la difficulté.

C'est là sans doute ce qui donne au livre d'un bout à l'autre son *accent peuple*, selon l'esthétique de Millet, qui disait : « Il faut faire servir le trivial à l'expression du sublime, c'est la vraie force ».

Cette pensée s'appliquerait aussi à la composition des caractères et se réalise ici dans le personnage de Huriaux qui, malgré les trivialités de sa basse existence, apparaît grand et touchant — c'est le type de l'ouvrier honnête, loyal, bon enfant, héroïque par instinct, grandi comme il convient pour réaliser un type artistement vrai.

Au lieu que Clarinette n'a pas autour d'elle ce halo d'art; elle apparaît vulgaire dans la notation trop exacte de ses vices et son type, photographié en quelque sorte, est cependant — et pour cela même — artificiel dans le livre, car la vérité artistique, la vérité supérieure est toujours une exagération de la vérité littérale. L'art c'est le spectacle de la vie, vu avec des jumelles.

Il y a d'autres choses encore bien rendues dans le roman : la scène de

la grande Félicité suivant de force le convoi de Lerminia, la grève, la lutte de Jamioul, un beau caractère d'ingénieur, défendant les ouvriers contre les administrateurs et contre Poncelet, le directeur, un type vivant d'égoïsme et de cruauté inconsciente.

A ce point de vue, le livre est plus qu'une œuvre d'art; il a une portée sociale; il est un cri de guerre dans la grande bataille du travail et du capital dont nous voyons en ce moment les premières escarmouches déjà tragiques et sanglantes.

L'œuvre aurait même gagné à ce que ces côtés-là fussent accentués, de manière à symboliser toute la vie de lutte, de misère, d'abandon et de vice fatal de la classe ouvrière — au lieu de se borner à transcrire l'histoire d'un ménage qui n'offre guère de complications et ne peut pas non plus retenir l'attention par une analyse d'âme.

Quant à la langue du livre, elle est chaude, violente, colorée — en ceci Lemonnier est un vrai Flamand — si colorée qu'on lui en fait même un reproche. Tandis que Zola renie la recherche de la phrase, la poursuite du rythme, le choix et la ciselure du mot, Lemonnier reste un triomphant virtuose de la forme. Il a un vocabulaire étonnant, nouveau, déroutant pour ceux qui vivent sur un vieux fonds de mots connus que la langue classique et romantique leur a fournis. — Mais ne peut-on pas oser, hasarder, créer, inventer son style. Hugo le disait déjà dans sa préface de *Cromwell*: « La langue française n'est point fixée et ne se fixera point. C'est en vain que nos Josué littéraires crient à la langue de s'arrêter; les langues ni le soleil ne s'arrêtent plus. Le jour où elles se fixent, c'est qu'elles meurent. Voilà pourquoi le français de certaine école contemporaine est une langue morte! »

Cela est vieux comme le monde et déjà Horace comparait la langue à une forêt où beaucoup de feuilles sont tombées, où d'autres feuilles renaîtront. Or, puisque l'époque nouvelle est complexe, mobile, raffinée, sensible aux sourdines, aux demi-teintes de la sensation, aux nuances de l'âme, il est clair qu'à ce progrès de la sensibilité devenue plus aigüe, doit correspondre une écriture plus nerveuse, plus souple, plus compliquée — une attaque de nerfs sur du papier, a-t-on dit fort joliment.

Mais je me demande si l'idéal n'est pas, dans chaque langue nouvelle, d'arriver à une forme simplifiée qui reste alors la forme classique de cette langue nouvelle et c'est peut-être dans ce sens que Madame Ackermann, le poète pessimiste, avait raison de dire un jour devant nous: « Il faut écrire dans une langue qui ne saurait pas vieillir ».

GEORGES RODENBACH.

VERS

SILENCE

*Nul n'entendra jamais, ô douceur! ô mystère!
Orgueil mélancolique et fier renoncement,
O toi, ma chère joie, ô toi, mon cher tourment,
Le nom que te donnaient les enfants de la terre.*

*Je mourrai loin de toi, nocturne et solitaire,
Ton image en mes yeux, fidèle à mon serment ;
Je conduirai tout bas mon propre enterrement :
Le silence m'enivre et mon cœur sait se taire.*

*Mais ce mutisme même et cette obscurité
Seront comme un concert et comme une clarté
Qui rendront dans l'oubli ta mémoire éternelle;*

*Car j'aurai fait chanter pour la race à venir,
Au rythme d'une messe ardente et solennelle,
Comme un orgue pieux ton vaste souvenir!*

LA VOIX BRISÉE

*Lorsque j'entends mourir ta voix crépusculaire,
Pleine d'espoirs déçus, d'angoisse et de rancœur,
Je comprends que l'hiver est entré dans ton cœur ;
Et ta parole étrange, à la fois sombre et claire,
Où se parle tout bas un douloureux secret,
Ressuscite pour moi les immenses murmures
Qu'aux premiers soirs du monde exhalaient les ramures
D'une mystérieuse et lointaine forêt ;
Et son timbre m'évoque une eau triste et lassée
Qui regarde sans voir, à travers le brouillard,
Souvenir de printemps dans l'âme d'un vieillard,
La morne assomption d'une lune glacée.*

TES YEUX

*Tes yeux verts sont pareils à des eaux printanières
Où rit le rire vaste et sauvage du vent ;
J'y regarde passer, ainsi que des bannières,
De beaux rêves d'or vierge et de soleil levant.*

*Mais parfois la science y met sa solitude,
Et l'on y voit penser dans l'ombre avec terreur,
Captives à jamais de la même attitude,
De hautaines douleurs de mage et d'empereur.*

*Printemps splendide et pur ! Hiver farouche et blême !
Tourment toujours accru du malheureux qui l'aime,
Je ne puis oublier tes clairs et tristes yeux.*

*Tes yeux ! ô tes chers yeux ! ô jeunesse ! ô vieillesse !
O le regard si jeune et si vieux qui me laisse
Le regret d'être jeune et celui d'être vieux !*

QUAND TU LIRAS CES VERS

*Quand tu liras ces vers où coule comme un fleuve
La saignante splendeur d'un soir rose et charnel,
Ton âme comprendra pourquoi mon âme est veuve
Et ton cœur frémira d'un frisson maternel.*

*Tu pencheras alors sur ma tendresse usée
L'immense charité de ton corps jeune et beau,
Et par toi ma douleur saintement abusée
Glissera de ton lit dans la paix du tombeau.*

CRÉPUSCULE

*Malgré tes chers aveux, ton rire qui s'étonne,
Et ta bouche crédule où dorment des baisers,
Adieu ! L'heure est venue et nos corps sont brisés ;
L'horizon nous regarde avec un œil atone.*

*La fin de notre amour, crépuscule d'automne!
Adieu! Suprême adieu de nos espoirs passés!
Vois tourner là-bas nos rêves épuisés
Comme un vol de corbeaux dans un ciel monotone.*

*C'est la nuit souveraine et c'est l'oubli profond;
Tout s'en va, tout est noir, tout pleure et se confond;
Longue, une cloche râle au loin, cœur solitaire.*

*Adieu! Car c'est en vain que nous aurons cherché,
Par delà notre chair et les voix de la terre,
Quelque chose de nous dans ce soleil couché.*

RENAISSANCE

A ANDRÉ FONTAINAS.

*Avec le rêve ardent de ton regard cuivré
Où l'âme des clartés rit de se voir plus belle,
Avec ta bouche en feu dans le duvet ambré
De ta lèvre rebelle;*

*Avec ta peau hâlée où l'orgueil de ton sang
Allume une étincelle héroïque et méchante,
Ton opulente voix au timbre éblouissant
Comme de l'or qui chante;*

*Ton nez d'oiseau rapace et ton masque indompté,
La force de tes mains féminines et minces,
Aux ongles acérés et pleins de volonté
Comme en portaient les princes,*

*Il te suffit de faire un geste aventureux
Pour qu'il ait à mes yeux la soudaine puissance
D'évoquer en mon cœur, sous un ciel amoureux,
Toute la Renaissance!*

*Et j'imagine alors un vaste palais clair
Où des lacs de soleil dorment au pied des arbres
Et font à leurs reflets roser comme une chair
La chasteté des marbres.*

*Je vois se dérouler de larges horizons
Où, parmi les jardins baignés de vapeurs bleues,
Sur la riche émeraude en flammes des gazon,
Les paons ouvrent leurs queues.*

*Voici les cardinaux avec leurs familiers,
Sous un dais de brocart tendu par des esclaves,
Et leurs rouges manteaux sur les blancs escaliers
Coulent comme des laves.*

*Là, devant un vitrail aux lueurs d'ostensoir,
Sur le balcon vermeil et dans des ombres roses,
Les princesses en fleur hument le vent du soir
Qui leur parle des roses.*

*Et l'essaim chatoyant des mimes et des fous
Eclate, s'éparpille et ricoche en cadence,
Et l'on voit au travers des grands feuillages roux
Cet arc-en-ciel qui danse!*

ALBERT GIRAUD.

BAISERS

TO MARY L.

*O, my darling, encor, encor,
Serrons-nous, les lèvres unies
Dans les étreintes infinies,
Ineffables des baisers d'or !*

*Viens, sur les lèvres demi-closes
Les baisers d'or sont les plus doux ;
Viens, mon amante, embrassons-nous
Dans le rêve doré des choses.*

*Enlace-moi dans tes bras blancs,
Avec des soubresauts immenses,
Nous aurons les douceurs intenses
Des rythmes lascifs et tremblants.*

*Dans nos tressaillements extrêmes,
Longs tressaillements amoureux,
Tes baisers chauds et langoureux
Me diront tout bas que tu m'aimes !*

*O, my darling, encor, encor,
Serrons-nous, les lèvres unies
Dans les étreintes infinies,
Ineffables des baisers d'or !*

KISS.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

- I. *Théâtre en liberté*, par Victor Hugo. Un vol. Paris, Hetzel et Quantin. Prix : fr. 7-50.
— II. *L'Œuvre*, par Emile Zola. Un vol. Paris, Charpentier. Prix : fr. 3-50. —
III. *Mademoiselle Corvin*, par Jean Fusco. Un vol. Paris, Ollendorf. Prix : fr. 3-50.

I



Deux ouvrages à retentissement ont paru le même jour (1^{er} avril) à Paris. Ce sont : le *Théâtre en liberté*, de Victor Hugo et *l'Œuvre*, d'Emile Zola, celle-ci débordante de vie et de passion, celui-là pâle comme un revenant.

Le *Théâtre en liberté* contient huit fragments datés de 1865, de 1867, de 1869, de 1872, de 1873, de 1874, l'un même de 1854 ; tout cela rapporté soigneusement et pouvant, par le genre, être compris dans le cycle de *la Légende des siècles*.

D'aucuns ont admiré cette pensée du vieux poète de vouloir se survivre, envoyer du fond de la tombe l'émanation de son génie et forcer les hommes à l'admirer chaque année dans un livre nouveau.

J'aurais plutôt compris le contraire : que chaque année l'on émondât la végétation de ce chêne touffu dont tant de branches ont la sève immortelle, mais dont tant de rameaux sont morts irrémédiablement. Les œuvres complètes de Victor Hugo, si minutieusement publiées que pas une variante, même infantine, n'échappe à la perspicacité des éditeurs, sont déjà comme celles de Voltaire, un encombrement de bibliothèque. Qui relira jamais le galimatias tonitruant de *l'Ane*, de *la Pitié suprême*, de *Religions et religion*, du *Pape* ?

Qui relira le *Théâtre en liberté* ?

Les journaux, qui, lorsqu'ils donnent les bonnes feuilles d'un livre à paraître, choisissent souvent les plus mauvaises, sont tombés bien cette

fois. Ils n'ont donné que deux fragments : *Etre aimé* et *Sur la lisière d'un bois*. C'est encore du fatras, mais la griffe du génie à son crépuscule marque certains vers :

*Soyez Pierre-le-Grand, épousez des servantes ;
Ayez tout de l'amour, même les épouvantes,
Mais ayez l'amour. Dieu sans l'amour serait seul,
Et le ciel étoilé ne serait qu'un linceul.
Les ténèbres mettraient sur Dieu leurs plis sans nombre.
L'oubli c'est du silence, et la haine est de l'ombre.
Je veux, pour mon bonheur comme pour mon souci,
Retrouver dans un autre un moi-même adouci.*

Mais, à côté de ces envolées de grand lyrisme, reviennent les antithèses connues, les hyperboles gigantesques, les énumérations qui tirent à la ligne, ressemblant à quelque dictionnaire encyclopédique qui se serait tout à coup liquéfié et se précipiterait, comme un torrent, dans un encrier énorme !

Parfois, après les essoufflantes tirades, qui font s'éponger le lecteur, viennent des strophes douces et charmantes ainsi qu'une caresse d'éventail ; c'est alors l'éternel chant d'amour panthéiste s'épanouissant de l'être aux choses :

*Le bonheur fait l'effet, ne l'éprouves-tu pas ?
Qu'on est chaque matin remariés tout bas ;
On sent quelqu'un, très loin et tout près, qui dans l'ombre
Met sur vous en silence une grande main sombre,
On chante, on rit, on sent que l'âme est à genoux,
Et l'on a sur le front je ne sais quoi de doux,
L'air, le printemps, le ciel, l'amour profond des choses,
Des bénédictions faites avec les roses.*

Il y a peut-être quatre pages de cette valeur dans *Théâtre en liberté*, le reste n'est que l'écume de la poésie hugolienne, mais c'est mal servir son immortalité que la couvrir de ces broussailles desséchées.

Emile Zola disait hautement son avis au Maître lorsque celui-ci vivait encore. A propos de *l'Ane*, il écrivait ces lignes qui s'appliquent aussi bien au *Théâtre* :

« Nous patageons en plein rabâchage. Seulement le poète intervient et nous donne du rabâchage sublime. Les choses les plus plates prennent des allures tonitruantes. Calino se double d'Isaïe. Cela serait très médiocre, si c'était dit simplement ; mais comme le poète dit les choses avec une enflure extraordinaire, cela devient absolument illisible. C'est consternant. J'ai cru entendre *Malbrough s'en va-t-en guerre* joué dans les trompettes du jugement dernier ! »

II

L'Œuvre est le quatorzième volume des *Rougon-Macquart* ; sans se laisser abattre, Emile Zola poursuit lentement son étude de la société moderne, abordant tous les milieux l'un après l'autre, comme fit Balzac.

Les haines se sont tuées autour de son œuvre, les critiques les plus hostiles ont désarmé, *Germinal* a emporté la redoute.

Aujourd'hui, le livre nouveau est plus intime, il nous intéresse davantage, nous, écrivains qui voyons une partie des douleurs qu'il saigne ; on sent que Pierre Sandoz c'est Zola lui-même, que Claude Lantier c'est un peu Manet, que Zola défendit dès la première heure, et de ces deux autobiographies, arrangées pour l'affabulation dramatique du roman, s'élèvent toutes les amertumes venues de l'Art combattu, mal compris, vilipendé.

L'Œuvre est un livre d'observation psychologique ; comme dans *Germinal*, le côté extérieur et descriptif des choses emplit de nombreuses pages, mais le décor n'est qu'accessoire ici, c'est l'âme divine et humaine de l'artiste que Zola observe sur lui-même, avec la clairvoyance du penseur.

Ceci n'est que l'histoire fort simple et sans nulle complication d'un peintre hardi, novateur, que la grosse bêtise publique empêche de vivre. Le premier, il a tenté le plein air, avec le rayonnement vrai de la nature qui fait les arbres violets parfois et parfois roses. Au premier tableau qu'il expose, un cri de surprise lui répond dans les ateliers ; Claude fait une impression profonde ; il dessille les yeux, il fait école ; mais ses amis ont peur de la foule ; ils appliquent les idées de Claude à leurs idées académiques et font applaudir Paris. Lantier, lui, ne concède rien, n'accorde rien, travaille, lutte, s'accroche désespérément à l'œuvre qu'il a rêvée, qu'il ne trouve jamais assez grande, assez belle, assez radieusement lumineuse, et finit par se pendre la face tournée vers la création inachevée.

Emile Zola écrivait un jour son rêve de voir son style débarrassé du jargon romantique, de retourner à la langue ferme du dix-septième siècle ; ce rêve, il le réalise peu à peu ; bien que dans certaines des causeries d'atelier qui reviennent de loin en loin dans le livre comme la phrase-type d'un drame lyrique, il prête à ses artistes un langage imagé, solennel comme une prière à Apollon, avec des périodes d'une éloquence de chaire, un langage impossible autant que romantique, lorsqu'il décrit, la phrase se simplifie, s'apaise pour ainsi dire, et devient d'une nette correction.

L'impression que nous fait *l'Œuvre* est grande ; nous retrouvons la puissance de ce vigoureux charpentier du verbe, et, ce qui nous émeut davantage, nous trouvons le *Lamma Sabacthani!* du Calvaire des Lettres, jeté aux espaces et noté dans la forme durable d'un beau livre.

III

MADAME,

A JEAN FUSCO.

Mais voilà — vous signez d'un nom d'homme et c'est peut-être pour qu'on ne vous reconnaisse pas. Oh ! n'ayez pas peur cependant, je ne dirai pas que vous êtes M^{me} X... de Monceau-sur-Sambre et de Montigny-les-Tilleuls, et personne, pas même moi, n'aura la perspicacité de vous reconnaître — on est si bête, que voulez-vous ? Je reçois votre livre aujourd'hui 27 mars, en même temps que les journaux du soir qui m'apprennent

les frasques des ouvriers de votre pays. Tableu ! on brûle les châteaux, on pille les usines et l'on tue les propriétaires ; j'ai le frisson quand je songe que l'on pourrait faire flamber aussi votre hôtel si parisien et si hospitalier, vos œuvres d'art : ce prestigieux portrait de femme de Dubois, le mystérieux faciès de Poulet-Malassis du même, et les Smits et les Boulenger et les Van Camp et les Pantazis, et toutes les merveilles d'art que vous collectionnez avec tant de goût et de tact ! Mais vous êtes... homme à prendre les armes pour les défendre, n'est-ce pas, Madame, et vous qui jouez de l'épée comme d'Artagnan ou la Maupin, vous ne laisserez pas saccager ces trésors, dont vous êtes le plus précieux d'ailleurs.

Donc, Madame, c'est dans votre élégant boudoir de « bourgeoise repue » de « buveuse de sueur populaire » que vous vous permettez de faire de la littérature, comme s'il ne vous suffisait pas d'absorber le capital aux dépens de l'ouvrier ; c'est une conduite inqualifiable qui vous vaudra tôt ou tard le sort de Madame de Lamballe. A vrai dire, j'envie le sort de la pique qui portera votre tête, cette pique-là elle sera désencanaillée. Car, c'est triste à dire, nous sommes singulièrement crottés par toute cette politique qui se déchaîne. Il est impossible de faire quatre pas sans entendre des mots de démocratie et de prolétariat. La question sociale a l'air de se prendre au sérieux, la voyoute ! et des gens graves en parlent avec un air d'intérêt. Cela se résout par des grèves, des sacs et des meurtres, puis, tout rentre dans le silence et vous savez bien, n'est-ce pas, ce qui en reste, Madame ?

LA LITTÉRATURE !

En elle, par elle, pour elle ! c'est notre devise, à vous comme à nous, et ce ne sont pas des poignées de gens malpropres, à l'accent lourdaud, au geste vulgaire, qui empêcheront la littérature de planer, ailes grandes, au dessus de toute cette boue éclaboussée.

Votre livre en est la preuve ; lorsque je songe qu'il a été écrit dans l'affreux pays des usines, des houillères, des laminoirs, où les cheminées coupent l'horizon, où tout est noir sauf souvent le ciel qui défie les fumées, je me demande comment vous avez pu vous absorber dans la douloureuse idylle d'amour qu'il décrit. Car c'est bien une idylle que *Made-moiselle Corvin*, une idylle toujours neuve quoiqu'ancienne de toujours. Un vicomte de grande souche a rencontré une jeune fille de la bourgeoisie ; il l'aime, lui demande sa main, mais le comte, son père, s'oppose à cette mésalliance et le jeune homme se tue dans la mort, tandis que la fiancée se tue dans un mariage de convenance.

Voilà tout, sans complication, sans trucs, sans coups de théâtre — mais avec des *nuances*, et n'est-ce pas là qu'excelle l'*écriture* féminine ?

Lorsque, dans la cordialité de votre table où vous nous aviez si gracieusement conviés, Georges Rodenbach et moi, vous nous parliez de vos projets littéraires, d'un livre que vous écririez sur le peuple usinier qui vous entoure, je regardais vos fines mains de châtelaine et je doutais — faut-il vous l'avouer — que ces mains-là s'astreignissent jamais à de tels labeurs. A lire vos pages sur les bains de mer, vos silhouettes de danseurs

où le trait d'ironie est si délicatement touché, celles de sentiment qui semblent mouillées de discrètes larmes, il me paraît que vous avez, Madame, la mission de laver, à l'aquarelle du style, des *Keepsake* d'élégance sentimentale, tels que *Mademoiselle Corvin* ou *Vaincu*, mais non d'empoigner la grosse brosse et le couteau à palette qui font des taches aux robes et salissent les doigts. Lorsque George Sand a chanté les paysans, c'était sur la flûte d'Anacréon; quand elle les a peints, c'est avec le pinceau de Fragonard, mais jamais elle ne nous a fait humer les senteurs d'étables, et ses campagnards parlent la langue de... George Sand. Je ne connais pas M^{me} Georges de Peyrebrunne, mais je gage qu'elle a de la moustache; quant à Rachilde, elle est femme dans ses plus sadiques romans.

Vous me répondrez sans doute qu'il n'y a pas de monopoles en art et je n'aurai rien à dire. Ou plutôt si; je vous dirai de confiance que même en forçant votre talent, vous ne pourrez manquer de le faire avec grâce.

MAX WALLER.

AIRS DE FLUTE

XIII

SUN SHINE

POUR CELLE QUI DEMANDE UN AIR DE FLUTE.

*How do you do ? mon cœur a faim
De votre regard qui dédaigne ;
Et depuis l'autre jour il saigne,
Viendrez-vous le soigner enfin ?*

*Car, bien que le printemps commence
A dorer les longs boulevards,
Il fait très froid sans vos regards
Et ma solitude est immense.*

*Little beauty ! venez, venez,
C'est si triste et si navrant d'être
Les yeux braqués à la fenêtre
Pendant les doux après-dîners,*

*Attendant toujours la chérie
En songeant qu'elle n'aime plus,*

*Et c'est ridicule au surplus,
Et c'est naturel qu'on en rie.*

*Mais voilà! my heart! on est fou,
On sait bien qu'elle est infidèle,
Et pourtant lorsqu'on rêve d'elle,
On devient maigre comme un clou.*

*On se dit : la folle sur l'heure
Est avec un nouvel amant,
Oh! c'est son droit assurément,
Mais ça n'empêche qu'on en pleure.*

*Si le soleil n'était pas là,
Lui qui contre tous nos spleens lutte,
Je me tuerais, tra la la la!
En sanglotant un air de flûte!*

XIV

LA COMPLAINTÉ DES BOISSONS BUES

POUR FRITZ ROTIERS.

*En cette nuit d'éccœurements,
Où rien ne bouge que ma plume,
Et l'étincelle qui s'allume
Au fond du poêle par moments,*

*En ce soir de spleen lamentable,
Il me semble que c'est la Mort
Qui, comprenant mon mauvais sort,
Prend gravement place à ma table.*

*Elle me donne, sans parler,
Une petite poudre blanche,
Et, comme un serin de sa branche,
Je vois mon âme s'envoler!*

*Elle s'envole et se balance
En l'air, sans disparaître encor, ...
Avez-vous entendu le cor
Hurler au cœur de la distance?*

*O spleen! c'est l'appel des boissons,
Des lourdes boissons avalées,
Des tristes heures envolées,
Et des hoquetantes chansons.*

*C'est le flot des longues ivresses
Très tard, dans la nuit du café,
Où, par l'atmosphère étouffé,
Je faisais boire mes détresses ;*

*Sur ce fleuve au reflet dormant
Empli d'essences parfumées,
Roulent, tristes étrangement,
Les yeux des anciennes aimées,*

*Des yeux verts d'absinthe, des yeux
Noirs de stout, plus sombres que l'aile
Du corbeau, des yeux au pale-ale,
Ivres, hagards, mystérieux ;*

*Des yeux qui pleurent l'existence
Roulée à boire encor, toujours,
Les heures, les heures, les jours
Où, tel qu'un navire en partance,*

*On n'attendait, dans la boisson,
Qu'une solennelle arrivée,
Tandis qu'à la rive rivée,
L'âme grelottait d'un frisson.*

*Mon âme! il fait froid, levons l'ancre!
Allons nous en vers les lointains
Où l'on trouve les doux matins
Loin des horizons couleur d'encre ;*

*Allons nous en incognito
Sans rien en dire aux journalistes,
Mon âme! ne soyons plus tristes,
Et m'aide à passer mon manteau!*

XV

NUITS D'AVRIL

POUR CHARLES SAINCTELETTE.

*Du temps où je roulais partout,
J'entrevis un homme posthume,
Qui, bien qu'il singeât mon costume,
Ne me ressemblait pas du tout.*

*Il n'était pas trop mal, en somme,
Droit comme un canon de fusil;
Pour camarade il me choisit,
Puis je n'ai plus revu cet homme.*

*Un soir — je jouais pique — atout!
Il tricha pour mon partenaire,
Mais son visage débonnaire,
Ne me ressemblait pas du tout.*

*Il m'ennuyait, dois-je le dire ?
Mais enfin, il était poli,
Si bien que, me glissant au lit,
Gravement je me mis à rire.*

*Je devins vieux et mon matou
Seul consolait ma solitude;
Lui parut — mais, par habitude
Ne me ressemblait pas du tout.*

*Cette fois, je pris la parole,
Tandis que lui tournait ses doigts,
Il frémit au son de ma voix :
« Sais-tu bien que tu n'es pas drôle !*

*« Tu m'as poursuivi Dieu sait où,
Plus rasant que le rasoir même,
Mais ton masque, visiteur blême,
Ne me ressemble pas du tout. »*

*Alors son verbe aux accents tristes,
Trainant sur le mode mineur
Me dit : « Toi qui fis mon bonheur,
Je suis le dernier des fumistes. »*

XVI

AMOUR-HOTEL

POUR LÉON FURNÉMONT.

*Mon cœur est comme un Grand-Hôtel
Où descendent les bien-aimées,
Et sur leurs valises fermées
Je vois des Amours au pastel.*

*Je les reçois sans leur rien dire,
Porte leurs malles doucement,
Puis elles suivent mon aimant
Mon aimant aimant : le sourire!*

*Je leur murmure : « Très longtemps
Vous habiterez cette chambre,
Et votre taille qui se cambre
Sera mienne jusqu'au printemps;*

*« Vos yeux seront miens, votre lèvre
Sera mienne, et vos longues mains
Parcoureront tous les chemins
De mon corps éperdu de fièvre*

*« Nous épuiserons les douceurs
Des frais baisers, et des caresses,
Et savourerons les ivresses
Coupables de deux lèvres sœurs.*

« *Nous n'éteindrons pas la veilleuse
Pour voir notre crime éclairé,
Et le boudoir sera doré
De lumière mystérieuse.*

« *Le matin, très tard, le valet
Nous servira des liqueurs roses,
De la confiture de roses,
Et des pralines dans du lait ;*

« *Nous ne verrons pas les musées
Ni les monuments publics, ni
Les églises — mais l'infini
Des voluptés inapaisées ;*

« *Et quand nous aurons bien tout vu,
Épuisé la table servie,
S'il n'arrive rien d'imprévu,
Nous nous quitterons pour la vie! »*

SIEBEL.

CHRONIQUE ARTISTIQUE

EXPOSITIONS AGNEESSENS ET BARON



Agneessens et Baron, deux noms allumés d'art, deux peintres à tendances réalistes d'il y a quinze ans. Leurs deux expositions, l'une au *Palais des Beaux-Arts*, l'autre au *Cercle*, permettent de les classer, grâce à la mise en présence de leurs œuvres les plus anciennes et les plus récentes. Ce qui leur est particulier, c'est le grand souci de réalité qui dominait l'esthétique de leur temps. Ils sont objectifs, tous les deux. Ils demandent, l'un au modèle, l'autre au paysage, les éléments principaux de l'œuvre ; ils reçoivent plus qu'ils ne donnent ; ils cherchent le caractère dans l'objet qu'ils représentent bien plus qu'en eux-mêmes ; ils le suivent, le scrutent, le rendent, l'exploitent, le serrent. De peur de dérailler dans la composition et la convention, ils s'acharnent après le morceau, et s'ils synthétisent jamais, c'est avec réserve, avec prudence, avec crainte. Agneessens s'en est presque toujours défendu. Quant à Baron,

il y a réussi certes : il a donné quelques sublimes remarquables. On peut affirmer qu'il a typé la dune, les sables, les marais.

Et d'abord au Palais des Beaux-Arts.

Trop de portraits et surtout trop de petits portraits. A première vue, les murs paraissent des cartes à échantillons ; impossible de regarder une œuvre sans être distrait par sa voisine.

Tableaux hors de pair ?

Une esquisse : *Dans la loge*. Cette peinture ébauchée avec des sûretés si maîtresses, caractérise Agneessens. On y sent décidément le portrait ; elle a cette flamande distinction bien portante et aussi ce je ne sais quoi de délicatement mystérieux, si féminin et si attirant dans le portrait également superbe de M^{me} P.... Pour les chercheurs de beaux morceaux de chair, voici un bras d'une venue parfaite et une gorge et des épaules exquises. La main est admirable. On peut regretter que l'étude ne soit poussée jusqu'au tableau, bien que pour le vrai dilettante cette question semble mince. Ebauche ou tableau, qu'importe, si l'œuvre est de premier ordre.

Le *portrait de M^{me} D....* peinture grasse, avec des luisances de beurre sur le front, peinture reposée, interprétant la femme bourgeoise, sans qu'il y ait une tare de vulgarité, ni dans l'allure, ni dans le dessin, ni dans la couleur. Difficulté ardue supérieurement tournée.

Pétroleuse. Toute une fureur de misère y est étudiée. Tête de mégère, tête d'hystérique, tête de sorcière du XIX^e siècle, qui si elle n'apparaît plus dans des sabbats et des messes noires se tourne encore vers les incendies et les massacres révolutionnaires. Nos pétroleuses d'aujourd'hui sont de cette race de femmes qui ensinistrait le XIV^e siècle et que Michelet a immortalisées.

Restent à signaler aussi, les portraits de l'avoué Claes, des docteurs Desmeth et Lavisée et la magistrale ébauche de la famille Nypels.

A défalquer de l'actif du peintre, *Java*. Tableau surfait, tout au plus d'une grâce de ligne.

Agneessens a fait d'admirables études de nu. A preuve les deux académies exposées l'une sur chevalet, l'autre au fond de la grande salle. J'ai parlé longuement de la première et je renvoie à mon compte-rendu de l'Exposition d'Anvers. La deuxième plus sèche, plus classique, étonne néanmoins par son audace de réalité et par sa pose spéciale. Ce cou rouge d'homme déshabillé qui prouve non pas le vulgaire modèle peint d'après recette, mais d'après vue directe sur chair et peau, devait dérouter quelque peu les juges au concours de Rome de 1870. C'était belle franchise de les offusquer si fermement.

Baron a été un des premiers, si pas le premier, des paysagistes sincères et émus. Il a sonné en Belgique la résurrection de l'art mis en terre jadis et maintenu dans le noir du sépulcre, sous la pierre tombale académique, avec tous les Ommeganck, Van Assche et Verboeckhoven assis dessus.

Il fallait une belle et naturaliste organisation pour culbuter tant de culs-de-plomb. La poigne devait être implacable et solide. Elle le fut.

Joseph Heymans, un de nos maîtres paysagistes et l'un des plus clairs,

m'a parlé longuement de cette belle lutte et de cette belle victoire. Baron était âpre, décidé, foncièrement convaincu. Il combatit tout seul d'abord. On le suivit et bientôt l'audace fut bien portée, le mépris de la routine fut de mise et l'on se targua de révolutionnarisme comme d'une manière de dandysme artistique.

C'est à ses débuts que Baron a produit ses meilleures toiles. Il a rendu l'âpreté des solitudes et la désolation muette des sables et le sommeil flasque des marais mieux que personne. Il avait le secret d'une belle harmonie de bruns et de verts profonds. Parfois, on se croyait en présence d'un Daubigny ou d'un Rousseau

Au *Cercle* on remarque quelques spécimens de cette première et triomphale manière: *Le Petit chemin brun dans un paysage de neige*, *les Dunes* et *le Chevreuil mort*.

Depuis, l'artiste a voulu se renouveler et comme tant d'autres peintres il a été ébloui de lumière. Ebloui au point de ne la point voir sans crudité. Il travaille, néanmoins, à la distinguer plus exacte et plus fine et déjà il y réussit par ci par là.

Oh! s'il pouvait, avec ses nouvelles idées et sa nouvelle vision des choses nous synthétiser l'Ardenne comme il nous a synthétisé la Campine, jadis!

EMILE VERHAEREN.

PÉPINS

I

PÉPIN TRISTE

*Une pluie implacable a noirci le trottoir.
A travers ma chair veule et mes os elle verse
Comme un vin corrosif, en mon âme perverse,
Les fermentations d'un fiévreux désespoir.*

*Evoquant du pavé l'odeur d'un cachot noir
Où pleurent les fungus et le nitre, l'averse
Trace devant mon œil horrifié la herse
Qui m'emprisonne au fond d'un sinistre manoir.*

*Des fers visqueux et froids pèsent sur mes vertèbres.
L'obscur humidité, pleine de méchants yeux,
M'épie. Et sourdement l'alpaga pluvieux*

*Comme un tambour voilé bat des marches funèbres.
Soudain, frappé par un invisible bourreau,
Je suis guillotiné d'un coup de goutte d'eau.*

II

PÉPIN GAI

*Couvercle naturel du Philistin, qui craint
D'abîmer son chapeau, sa femme ou son caniche,
Guenille d'alpaga coiffant un bâton peint,
Le parapluie est bête et le rapin s'en fiche.*

*Sous l'averse, on dirait d'un gros ventre, qui geint,
Empalé qu'il est d'une arête de stockfische.
— Peut-être ce bedon bombant est-il enceint
Et va-t-il mettre bas un glorieux derviche?*

*Frère du casque à mèche et du bonnet chinois,
Le parapluie a l'air, porté par son bourgeois,
D'un éteignoir en deuil sur un bout de chandelle.*

*Et Gribouille sourit dans sa gloire éternelle
Pour avoir dignement préféré le ruisseau
A la feuille de vigne énorme du cerveau.*

S. MÉDARD.

CHRONIQUE MUSICALE

PIERROT MACABRE (1)



On dirait que les hommes ont fait un échange avec Pierrot et qu'ils ont depuis quelques jours, quelques ans, quelques siècles peut-être, troqué leur âme d'homme contre l'âme du pantin. C'est pourquoi, depuis lors, nos sympathies se reportent à l'être fantaisiste qui demeure, au milieu de nos réalités, comme la caricature mélancolique des souffrances humaines.

(1) Partition éditée chez Cranz.

Théo Hannon vient de ressusciter une fois de plus, parmi nous, le vieux mimodrame habillé de fantaisie lyrique, le rêve bleu, la chimère en perruque poudrée et, d'un joli coup de plume, le coloriste japonisant des *Rimes de joie* tant fardées a redressé sur la scène la figure pâle et glabre du Pierrot de Bergame.

Pierrot est triste. Pierrot ne peut se consoler de la perte de Colombine, et des heures et des heures durant, dans le cimetière où rôdent les morts d'antan, Pierrot « givre sa face de pleurs ». Quand survient Laetitia, la fée de joyeuse vie, qui verse au malheureux la liqueur de l'oubli. Dès lors, Pierrot, redevenu le follichon des heureux jours, se met à aimer Laetitia pour rire et s'enfuit avec elle dans un jardin féérique, le Mabilles de Bergame, où se trémousse la plus jolie moitié du monde qu'on puisse rêver : Pierrettes blanches, bleues, roses ; arlequines bariolées, polichinelles à deux bosses de satin, le bicorne coquettement échafaudé sur leurs perruques poudrées. Mais voilà que d'outre-tombe, où elle n'était qu'en léthargie, Colombine revient, flanquée à son tour de deux chevaliers polichinelles, forts comme quatre et canailles comme dix. Pierrot, dégrisé, se fâche ; de querelle en duel tombe frappé d'un coup d'épée, et tout serait fini sans le secours de la charmante fée *ex machina*, Laetitia-Rossi : car l'amour quelquefois ressuscite les morts. Un baiser de Colombine va ranimer Pierrot et les amants revivront encore de longues nuits de rêve à s'aimer « au clair de la lune ».

Cette féerie, imaginée d'un tour d'esprit si délicat et construite de main preste et légère, exigeait une scrupuleuse interprétation, une minutie infinie d'exécution ; mais le poète a compté sans les hommes de théâtre qui connaissent en fait de poésie bergamasque le manteau d'Arlequin et sont plus habitués à manier des portants de coulisse que de la fantaisie. La fantaisie de Pierrot, jolie aquarelle lavée de larmes, avec un sourire d'ironie au bord de toutes ses souffrances, avec ses mouvements, ses expressions à peine, ses gestes à demi, pleine de choses mystérieuses et voilées qui se glissent en frôlant du vague, le doigt sur les lèvres... Chut!... à pas de loup.... cette fantaisie est si fragile qu'à la moindre fausse nuance, éveillée de son rêve ainsi qu'une somnambule, elle peut faire la pirouette et les fausses nuances, malheureusement, ne manquent point dans la mise en scène et l'interprétation de *Pierrot*.

Son côté macabre, assez grossièrement réalisé, n'échappe pas au grotesque. Une seconde fausse nuance, et la plus grosse, est le divertissement qui coupe l'action et tache, de la meilleure volonté du monde, un ravissant poème. Une autre fausse nuance est le costume de M. Sarraco qui, ne comprenant pas l'Arlequin, a pris un déguisement de saltimbanque, jugeant qu'il lui irait mieux. Une autre fausse nuance enfin, l'interprétation du rôle de Pierrot, qu'aucun des deux interprètes n'a senti. M. Hansen le laissait inexpressif, M. Duchamp le grimace et le grossit. Son Pierrot boit des bocks et va en omnibus. Entre ces deux là, il y a place pour l'interprétation juste, à la fois expressive et sobre, d'un vrai mime encore à venir.

Ohé ! les Hanlon-Lees !

Et voilà pourquoi il faut cligner fort des yeux et de l'imagination pour retrouver, dans son originalité de vie sur la scène de la Monnaie, la pantomime de Théo Hannon.

M. Lanciani, qui est artiste un peu plus que M. Hansen, en a autrement compris le sens humain : il s'est pris de sympathie pour Pierrot, et toute petite qu'elle fut, il a stylé son œuvrette amoureusement, comme une grande. Il s'est pénétré de son sujet musical, l'a conçu d'une pièce avant de l'écrire ; il en est résulté, au lieu d'un ballet vu du côté des jambes, un poème vu du côté du cœur ; un drame de psychologie à fleur d'âme, montrant en esquisse ce que deviendrait, sous sa plume, un drame plus sérieux. Oh ! n'y cherchez pas de traits saillants ni de relief ; tout cela s'indique et transparait, à peine, comme des nervures délicates au plus fin épiderme ; ce sont des riens observés ; des minuties de sensations que l'appendice ou divertissement (pages 36 à 56) écrase de sa lourde banalité.

Il y a, en effet, deux choses dans la partition de *Pierrot*. D'abord ce que je viens d'indiquer, de la page 1 à la page 36, et qui est de M. Lanciani, pour les artistes. Ensuite, un cahier de danses qui prend les pages 36 à 56 et qui est de tout le monde, sauf de M. Lanciani. Ceci est pour les abonnés, c'est le côté des jambes.

Qu'on reprenne, maintenant, ces trente-six premières pages, qu'on les suive mesure à mesure, et l'on verra comme cela est scrupuleusement tissé à même le drame, et comme la musique très fine en attise les drôleries d'une pointe de malice.

Après l'introduction s'ouvrant sur un « au clair de la lune » dont la tierce ainsi altérée fait une mine si pitoyable au thème de Pierrot, se déroule le paysage du cimetière : un paysage nocturne et dormant, coupé seulement par les heurts de pioche du fossoyeur, les pépiements, les cris, les froissements d'ailes des oiseaux de nuit, pour arriver par une marche d'harmonie très naturelle à l'éclaircie du chant rustique fait d'une mélodie franche qui sent bon la terre. Le fossoyeur a fini sa besogne, il se redresse de la tombe creusée pour ressaisir, aux chants joyeux des camarades, un bout de vie joyeuse, quand le cri du hibou qui coupait la phrase de Pierrot dans l'introduction reparaît tout-à-coup. A l'appel de l'oiseau de nuit, les morts quittent leur tombe, nouent une ronde macabre autour du monument de Colombine. La ronde, dont le rythme grossier se déhanche aux timbres criards et nasillards de l'orchestre, propage de loin en loin ses appels plus pressants ; force le trait, hausse le ton et monte de quarte en quarte, se ramassant un instant en tonalités mineures, pour se déchaîner plus violemment sur le double *forte* de la fin.

Cette ronde, d'un caractère autrement macabre que la danse des squelettes, termine évocativement le paysage des deux premières scènes.

Vient alors la marche funèbre de Pierrette et la cérémonie des funérailles qui renferme encore de bien jolis détails de dessin. C'est d'abord ce fragment du thème goguenard : « J'ai du bon tabac », qui se glisse vite entre deux membres de phrase martelés en octaves, pour exprimer le geste furtif du prêtre pinçant une prise de tabac au milieu de sa prière. Malheu-

reusement, ce trait échappe à l'orchestre. Il ferait rire s'il était mieux souligné.

C'est ensuite l'oraison déroulée en trois temps sur le thème de l'Ami Pierrot : monotonement, ce thème se psalmodie, coupé bientôt par les ronflements graves des contrebasses pendant que les violons râclent en manière de scie une progression ascendante ; puis les violons s'arrêtent ; tout se calme, l'orateur balbutie encore une ou deux fois : « Au clair de la lune... au clair de... », et tandis que Colombine, sortant de sa léthargie, se dresse lentement de son lit funèbre derrière Pierrot qui pleure et les deuillants qui ronflent, un chœur mystérieux, comme un écho dans la coulisse, répète : « Au clair de la lune... » Colombine hésite, fait un pas, s'enfuit... pendant que le thème se développe tout entier en pianissimo, pour la première fois, carrément rythmé dans une tonalité franche.

Enfin, je souligne encore la courte rêverie du monomime qui suit, où le thème repasse à travers une suite d'harmonies délicates tout imprégnées de la blanche mélancolie du personnage.

Ces bouts d'analyse suffisent à indiquer le style peintre de cette musique, la finesse de son dessin, la souplesse de sa modulation, et comme l'auteur se rend compte du coloris spécial de chaque tonalité et de la façon d'éclairer sa mélodie. C'est ainsi qu'après avoir écrit le thème de la marche originaiement dans une tonalité bémolisée (mi) il le remet vers la fin, à la résurrection de Pierrot, dans la tonalité plate de *sol majeur*, pour exprimer la joie brutale un peu peuple du bonhomme.

On pourrait caractériser d'un mot la musique de M. Lanciani : elle est « spirituelle ». Non pas, toutefois, dans le vilain sens qu'on attache parfois à ce mot. Ce n'est pas, comme on pourrait le croire, une de ces musiques pimpantes dont la mélodie se trémousse et blague en faisant des jeux de notes, comme des jeux de mots. Son esprit loge un peu plus haut que cela. Ce n'est pas de l'esprit de vaudeville, je l'ai dit, c'est de l'esprit de poème ; esprit très vivant, très humain, dont les étincelles sont comme des paillettes d'âme. Vraie musique de mimodrame, effaçant les paroles pour n'en laisser que le geste et l'expression physiionomique. Musique à l'aquarelle, mais avant tout sincère et trahissant le souci constant de la teinte et du ton juste à mettre à telle place, pas à telle autre. M. Lanciani a écrit sa partitionnette avec l'image de Pierrot devant l'esprit. Il a « filé » Pierrot et son thème à travers toute la trame de son drame-miniature ; voilà pourquoi sa frêle construction harmonique a l'unité de jet qui lui donne un air de personnalité et d'indépendance : personnalité pas du tout broussailleuse, ni sauvage, ni intransigeante ; personnalité d'un joli monde coquet et spirituel où l'on ne perd point sa sincérité d'artiste, voilà tout.

On a traité M. Lanciani en amateur et avec beaucoup trop d'indulgence. Je lui trouve assez de talent pour lui dire des vérités.

Si M. Lanciani voulait abandonner la partie dansée du ballet, la succession des Strauss et des Métra, pour faire de la comédie musicale, parlée ou mimée, peu importe, je crois qu'il la ferait très fine... à condition que les cabotins n'y collaborent pas.

HENRY MAUBEL.

LA CHAMBRE HANTÉE

*... Une chambre qui ressemble à une rêverie,
une chambre véritablement « spirituelle » où
l'atmosphère stagnante est légèrement teintée
de rose et de bleu.*

(C. BAUDELAIRE).

*Une chambre où l'odeur du musc et des verveines,
Dans le mélange exquis des parfums raffinés,
Se mêle à la langueur des vieux bouquets fanés
S'effeuillant tout autour des blanches porcelaines.*

*Une chambre où, parmi le frisson des haleines,
Effleurant le sommeil des rêves surannés,
Plane l'obsession des désirs obstinés
Hantant le cœur épris des tendres châtelaines...*

*Une chambre où tout parle, où tout chante et prédit
Un Songe fait d'extase et d'amour engourdi.
Une chambre où les lis parlent avec les roses,*

*Durant la paix des Nuits et le vague des Jours,
Le langage muet des âmes et des choses :
— Une chambre où survit l'air des premiers amours*

RAOUL RUSSEL.



MEMENTO

BELGIQUE

Le vendredi, 26 mars, a eu lieu au *Cercle artistique et littéraire* une séance de haut intérêt. M^{lle} Weber, de l'Odéon, venait y interpréter deux pièces en un acte et en vers, de M. Charles Ruelens. Depuis quelque temps le nom de la jeune tragédienne a rapidement grandi. On ne parle de rien moins que d'une émule de Rachel, et Sarah Bernhardt est reléguée prématurément au rang d'étoile filante. Le temps et l'étude permettront peut-être à M^{lle} Weber de justifier ces exagérations; jusqu'ici elle ne mérite que la moitié des dithyrambes dont on la lapide. Belle, jeune, avec un masque d'une étrange mobilité, elle a la voix bien timbrée et le geste vraiment tragique; mais son jeu est encore désordonné, sans mesure: — c'est une sauvage de talent.

Les deux pièces interprétées par elle sont d'un auteur belge. M. Ruelens, qui s'est toujours mis à l'arrière-plan du vivant de sa compagne Caroline Gravière, est un érudit du livre et du manuscrit. Les services qu'il rend à notre bibliothèque sont considérables. Comme poète, il a peu produit. Nous nous rappelons bien douze sonnets: *Méridionales*, d'un ton heureux et d'un joli sentiment, mais nous apprécions peu *La Gorgone* et *Dans un tombeau* que M^{lle} Weber nous a dits le 26. L'un et l'autre sont des produits d'un romantisme à la Musset, bien démodé, bien faible, et dont la forme prosodique a de singulières faiblesses. *Caractère et colère, dédain et main, dis et avis, effet et n'est, je n'ai et vrai (!), disait et projet*, cent autres rimes pareilles avouent leur pauvreté dans ces saynètes où cependant l'on peut constater un effort littéraire très louable.

..*

Alfred Stevens, le broyeur de perles, vient de donner à la librairie des Bibliophiles un recueil d'*Impressions sur la peinture* auquel de grands journaux ont fait une ovation désordonnée. Il nous répugne

de devoir dire tout ce que nous pensons de ce pauvre livre: Stevens est un des artistes dont nous aimons le plus tout le grand talent; c'est le grand peintre moderne dans toute la force du terme, le premier qui ait transposé, par la prestigieuse couleur, le côté mondain, élégant, fastueux de notre vie contemporaine.

Camille Lemonnier l'a dit dans sa belle histoire de notre art belge. « Alfred Stevens est de la famille des grands peintres. Comme eux, il est préoccupé protigieusement de son exécution: il a l'amour des belles pâtes et des belles couleurs, et dans chaque coup de pinceau il frappe son empreinte ainsi que dans une médaille. La bonne peinture, il l'a prouvé, est le résultat d'un organisme sensible: les nerfs communiquent à la touche une vibration; l'œil, la main, le cerveau sont à ce point tendus pour l'élaboration mystérieuse des tons, qu'il y a un tableau dans un centimètre carré: c'est que partout l'effort recommence, que la moindre touche est une opération de l'esprit et qu'une œuvre d'art se cisèle morceau par morceau, comme une orfèvrerie délicate et compliquée. »

« Mais la rareté de l'œuvre d'Alfred Stevens n'est pas uniquement dans l'exécution: il est du petit nombre de ceux qui serviront dans l'avenir à l'intelligence de la société actuelle. Alors que la plupart des toiles de ce temps seront muettes sur nous-mêmes, son art dira notre faiblesse et notre passion. Toujours chez lui vous sentirez le coup de pouce de l'artiste humain: il raconte son temps en moraliste et en historien, et ses conceptions sont en accord direct avec l'esprit moderne. Il a la concision, la netteté du livre; il enseigne, il avertit; il est l'idéalité greffée sur la réalité: il est surtout la vie... »

Je recopie ces lignes parce qu'elles disent bien ce que je pense moi-même. En voyant *Les Papillons* qui ont figuré au dernier Salon de Bruxelles, on comprend tout ce qu'un tel art a de durcé.

Ce parc mélancolique, cette enfant à la pose admirablement gauche, et, au fond, cette femme mondaine rêvant dans le rêve de la nature, forment une œuvre grande à côté de laquelle tout s'efface, C'est l'aristocratie de la couleur et celle de la vie ; c'est infiniment distingué, et il est bien de la famille des grands peintres celui qui sait émouvoir à ce point.

On se souvient des tableaux où Alfred Stevens épanche son beau rêve d'élégance et de modernité, de *la Visite*, par exemple, dans laquelle se groupent trois dames habillées à la mode d'il y a vingt-cinq ans, avec la crinoline et les boucles. Qu'on revoie l'œuvre, elle n'a point vieilli ; ces modes étalées n'ont pas le ridicule des choses surannées, elles ne choquent pas ; c'est que Stevens a réalisé la conception du Beau qui ne « passe » point, qui ne s'use point, qui ne fait jamais sourire et fait méditer.

Et la mer ! la mer comprise non comme Artan la comprenait avec sa rudesse superbe de matelot-peintre, mais une mer qui participe de la mondanité des plages, une mer qui est pareille à de la soie et à du satin liquides, et dont on entend le murmure comme s'il était un froufrou de robe. Que l'on se rappelle *le Phare de la Hivre*, une merveille. Dans une immensité sombre, au fond de laquelle on entrevoit, parmi les lueurs piquées çà et là, une longue silhouette de brise-lame, l'eau se convulse et bat la côte, tragique et douce à la fois, ayant de l'élégance presque dans ses vagues crêtées d'écume...

Le peintre l'a-t-il ainsi vue jamais ? Je l'ignore. Pour moi, je ne la connais pas pareille, mais c'est pareille que l'a rêvée Stevens et que nous la rêvons, sans souci de la réalité relative dont ne se préoccupe pas l'artiste, s'il rend, malgré le mensonge de son œuvre, une impression émouvante et durable. Peu m'importe la vérité si la fiction me transporte et me ravit ; la mer de Stevens appartient-elle à l'une ou à l'autre ? Qui l'affirmera, d'ailleurs, en songeant à cette nature toujours changeante qui parfois dépasse tout ce que l'invention eût rêvé.

Pourquoi cet admirable artiste a-t-il voulu formuler son art ? Les *Impressions sur la peinture* sont la collection de tous les lieux communs qui traînent depuis toujours dans les ateliers :

— On ne comprend bien son art qu'à un certain âge.

— La grandeur d'une œuvre ne se mesure pas à sa dimension.

— Plus on s'élève dans l'art, moins on est compris.

— L'opinion d'un connaisseur est plus flatteuse que les suffrages de la foule ignorante.

Il y a trois cents aphorismes de ce calibre dans l'ouvrage de M. Stevens. Le moindre coup de son pinceau ferait beaucoup mieux notre affaire.

* * *

Les lecteurs de *la Jeune Belgique* se souviennent sans doute d'une certaine *Revue moderne*, qui parut en 1882-1883 ; la pauvre n'avait pas les reins assez solides et mourut au bout de neuf mois — au lieu de naître ! Le recueil aujourd'hui totalement épuisé ne renfermait pas moins de 600 pages où l'on remarquait d'intéressants articles de Victor Arnould, Léon Cladel, des fragments inédits du *Kees Doorik*, de Georges Eekhoud ; le *Pamphlet contre l'amour*, nouvelle inédite et posthume de Caroline Gravière ; *La vie bête*, de Max Waller ; *Mathusalem Cox*, de Camille Lemonnier, de la prose et des vers d'Iwan Gilkin, d'Albert Giraud, des frères de Goncourt, d'Henry Gréville, de Théo Hannon, de Clovis Hugues, de G. Khnopff, de Maus, Nève, Nizet, Edm. Picard, Rodenbach, Van Arenberg, Verhaeren, Fernand Icles, Eugène Robert. C'est le volume de M. Paul Hagemans : *Les Nuits du garde*, paru hier chez Félix Callewaert (M^{me} V^e Monnom, successeur), qui nous rappelle notre brillante mais défunte *Revue moderne*. C'est là, en effet, que parut la première des quatre nouvelles qui composent le volume de M. Hagemans ; d'autres parurent dans *l'Europe du dimanche*, non moins défunte. Nous avons retrouvé dans le livre complet

ce que nous avons trouvé dans les fragments épars ; une touchante religion de la nature, une sorte de chant mélancolique, d'hymne silvestre transposé dans un style très simple et doux. Nous ne pouvons pas mieux comparer *Les Nuits du garde* qu'au *Forestier*, de Jules de Glouvet, beau livre également et non moins empreint d'originalité véritable.

* * *

La Basoche donne dans sa dernière livraison un extrait fort intéressant du volume de M. Jean Lorrain : *Très russe*.

* * *

La Ligne de Saint-Macaire, par Edmond Cattier. Un vol., Lebègue, fr. 0-60.

Un tout petit livre très facile à comprendre et très simplement écrit.

M. Cattier appartient à cette classe d'écrivains que le journalisme a trop tôt circonvenus. L'œuvre, qu'il a certainement dû avoir en lui il y a longtemps, a été éparpillée en faits-divers fort bien faits, quelquefois même corrects, si bien que, lorsque le moment est venu de produire, il n'y avait plus chez le jeune journaliste que de quoi remplir de petites pages pour la récréation des enfants. *Les Bêtes du professeur Metaphus* et *la Ligne de Saint-Macaire* font honneur à M. Cattier. Il sait avec tant d'habileté prendre le ton des petits lecteurs auxquels il s'adresse, qu'on dirait entendre une conversation d'enfant à enfants, et cela donne du charme à un livre qui nous repose de tous les bouquins de talent que publient les jeunes auteurs. Etre impersonnel, sans couleur, est plus difficile à atteindre qu'on ne le croit et nous devons féliciter M. Cattier d'avoir violenté sa nature pour y arriver si parfaitement. La littérature peu connue, mais du même genre de son directeur à *la Gazette*, M. Georges Vautier, doit être pour quelque chose dans ce résultat curieux ; le livre n'est pas disparate dans la collection de l'Office de publicité pas plus qu'elle ne l'eût été dans la Bibliothèque Gilon, et c'est quelque chose de pouvoir entrer dans

deux grandes familles sans y trouver de frères ennemis.

* * *

L'Almanach de l'Université de Gand (2^e année), vient de paraître chez Hoste, éditeur, sous la forme d'un élégant volume de 256 pages imprimées sur papier teinté ; nous recommandons vivement cette publication à tous ceux qu'intéresse la vie universitaire. Ils y trouveront l'historique de la jeunesse estudiantine, sans compter des pages littéraires qui prouvent par le progrès de la perfection stylistique, combien le goût des Lettres augmente de jour en jour chez nos cadets.

Il y a là un *Final d'amour*, de Petrus Pirus, qui est comme une mélodie écrite avec une plume de cygne trempée dans du ciel bleu ; c'est mince et c'est exquis ainsi que tout récit des amours naïves d'antan ; nous ne reprocherons à l'auteur que ses néologismes souvent trop cherchés et mal trouvés, tels que *enlinceuillés*, *perdure* (?) *religiosés* qui détonnent au milieu de phrases fluides et musicales ; notons encore deux sonnets de notre confrère Aug. Vierset, de charmantes piécettes de *Sapho* (Paul Berlier), une nouvelle un peu beaucoup « Mendès », de Luc Malper, un conte drôlatique de Charles Magniette, et beaucoup d'autres choses, vers et prose, qui font de *l'Almanach* un recueil vraiment artistique et jeune. N'était la désagréable tête de M. Wagener qui en est le plus laid ornement, ce serait parfait.

* * *

Les lutttes de la vie, par Georges Delacroix. Un vol., Verviers, Gilon, 2 francs. — Des vers de jeune qui a beaucoup lu Musset. Le poète ne manque pas de talent et mérite d'être encouragé. Son livre renferme souvent de beaux vers solidement frappés, mais où la rime est un peu pauvre, le vers parfois un peu... long et le français pas toujours correct. Tel qu'il est, le volume de M. Delacroix est cependant une excellente indication, et lorsque le poète aura modernisé sa forme, en lisant les parnassiens, il

nous donnera une œuvre forte et durable.

* * *

La seconde séance de l'*Union de jeunes compositeurs belges*, a été plus intéressante que la première. M^{lle} Flament y a phrasé d'une remarquable voix, quatre mélodies de Blockx, d'une si jolie harmonie de couleurs, d'un accent si personnel; nous avons déjà dit ici et ailleurs, à propos de l'exécution des *danses flamandes à l'Association*, tout le bien que nous pensons de Jan Blockx.

A côté de lui, l'œuvre la plus intéressante était celle de Dubois : Un *air de ballet*, pour instruments à vent, harpes et violoncelle; page soigneusement écrite en style archaïque rappelant Rameau.

Puis des mélodies un peu surchargées de Degreef; une gentilette de Flon, dites par M. Heuschling. Une *chanson* d'Emile Agniez, jouée par M. Degreef.

Tout cela — Blockx à part — n'est intéressant que comme œuvre d'étude et d'essai; notre sympathie pour les jeunes compositeurs et notre confiance en eux, nous font espérer autre chose.

* * *

L'avant-dernier Concert populaire de la saison nous a fait entendre des fragments d'œuvres de Franz Servais : Un extrait de l'*Apollonide*, enfin! et *le Jet d'eau*, duo composé sur le poème de Baudelaire.

Tout cela est d'un grand souffle, d'une harmonie superbe, d'une facture instrumentale bien moderne. La musique de Servais fortement imprégnée du coloris Wagnérien, est une musique palpitante de vie, passionnée, vibrante, jeune. Nous pouvons compter en lui un compositeur belge de plus et de sérieuse valeur. Nous réclavons toute l'*Apollonide* maintenant, ou au moins un fragment plus important de cette œuvre.

Rien d'autre à signaler à ce concert panaché, sinon, la symphonie en *fa maj.* de Brahms, déjà entendue.

* * *

Le dernier *Concert de l'Association*,

repentant des belles auditions du commencement de l'hiver, s'est rabattu pour finir sur un programme de virtuoses et de rossignols. On y a entendu entre autres, les *Variations sur le Carnaval de Venise* ! Sans le prélude de *Lohengrin*, on aurait pu croire que la musique était en grève ce soir-là.

* * *

Signalons l'intéressante avant-dernière séance du Quatuor Herrmann, avec le concours de M. Degreef. Séance russe (Cui, Glouznow, Rimski-Korsakof et Borodine.

La dernière aura lieu le 20 avec Mailly et M^{lle} Uhlmann.

* * *

Rappelons aussi les trois auditions Rubinstein, qui commencent le trente courant, par la séance Beethoven.

* * *

Une dernière fournée de concerts (Gurickx, Vandooren, etc.), ont été annoncés pour ce mois-ci. Nous en parlerons dans notre numéro prochain.

* * *

Pardon au sympathique baryton Heuschling, dont nous n'avons pas mentionné le dernier concert. L'omission est toute involontaire, mais n'est-elle pas un peu rétrograde ?
H. M.

FRANCE

Le Cœur, par Félicien Champsaur, Paris, Havard éditeur.

Joli, joli, joli, *le Cœur*, tellement joli que c'est tout ce qu'on en peut dire, car ce qui manque à l'art de Champsaur, c'est l'émotion vraie; la sensation aiguë des extases qu'il veut peindre ne l'étreint pas, il raconte plus qu'il n'analyse.

Variations mièvres sur la chair, son livre n'est pas autre chose. Vue à travers le *modernisme* qu'il affectionne jusqu'à la scie, la nature apparaît à l'auteur de *Dinah Samuel*, sous un jour qui n'est pas le bon; affiné par la blague du boulevard, parisianisé

par l'incessant coudolement de la cohue de l'asphalte, son talent, fait d'exquises nuances, est comme sa langue, charmeur, mignard, peu viril. Chez lui, le vice est à peine un défaut, l'amour à peine *le contact de deux epidermes*; on s'y baise du bout des lèvres — languissamment, — l'embrassement de deux êtres est celui d'un mâle savant et d'une femelle câline.

De l'affabulation du roman je parlerai peu. Il n'y en a point. C'est le récit éternellement ressassé d'une liaison de quelques mois. Raconté par un quelconque, c'est rossignolant et bête. Champsaur a rendu presque attrayante son histoire — en parlant d'autre chose les trois-quarts du temps.

Beaucoup de vers là-dedans. L'auteur, qui fort gratuitement — ce me semble — s'attribue le qualificatif de poète, se prendrait-il pour un *nourrisson des Muses*? On le croirait à l'entêtement qu'il met à mâtiner de poésies sa prose. Toutes mauvaises à fendre l'âme, ces élucubrations sous forme de sonnets. Lieux-communs rimés — avec des chevilles.

Il s'excuse quelque part auprès de sa brune aimée d'être méchant dans ses envois poétiques. — Pas si méchant que cela. Je lui demande en grâce de ne plus ressortir sous aucun prétexte ses *contemplations*. Déjà dans *Dinah Samuel* il nous en avait débarrassé en nombre suffisant pour rendre le livre insupportable, ici c'est plus raide encore; chaque chapitre en apporte un paquet. Je suis tenté de croire que Champsaur a dans ses tiroirs un stock inédit de poésies décadentes, dont il veut, le malin, nous donner un avant-goût. Que Vanier lui vienne en aide alors! Ses rhapsodies feront — je le lui prédis — un appendice fort réussi aux *Déliquescences* de joyeuse mémoire.

L'auteur se croit poète; j'ai tout lieu de penser qu'il se prend, — de bonne foi — pour plus ou mieux qu'il n'est, comme prosateur. Je remarque, en effet, chez lui, une tendance au pontificat, et je n'en veux pour preuve que l'introduction, un tantinet ignare qu'avant lui, Champsaur, — aliàs

Montelar — bien peu de gens avaient compris la femme, rendu l'amour. Le lecteur bienveillant qui croit trouver dans *leur* du vrai, du vécu, du tenté est floué, j'ai dit pourquoi en commençant.

On lui sert en revanche un plat savoureux de parisianisme faisandé, ce qui vaut bien autre chose, mais pour l'auteur le but est manqué. Il aurait été prudent de supprimer la préface. Et puis est-il bien digne pour l'homme d'esprit qu'est Champsaur, de crier un boniment en tête de tous ses livres, de vanter ses produits pour mieux les vendre, d'arrêter le passant et de lui glisser dans l'oreille — qualité première, vrai garanti, — réalité — pur fil!...

Fil ou ficelle?...

M. Champsaur qui, dans une récente chronique, traitait avec la désinvolture d'un talon rouge Joséphin Péladan de « provincial! », fera bien de méditer ce qu'il lui dit — fort courtoisement — pour ne pas imiter ses procédés de critique. Il sait qu'en beaucoup de points je suis en communion d'idées avec lui, que comme lui j'aspire à rendre la vie telle qu'elle est, que comme lui je suis ennemi du charlatanisme en littérature; aussi comprendra-t-il, j'en suis sûr, pourquoi je lui répète ici que faire des préfaces est peu... moderniste.

* * *

Monsieur Parent, par Guy de Maupassant; 1 volume. — Ollendorf, Paris.

Tous les six mois environ, Maupassant met en circulation un volume de nouvelles; la critique fait bon accueil aux productions multiples de l'écrivain à la mode, le livre se vend bien. Auteur et éditeur exultent. Tant mieux pour eux et pour l'art. Ce n'est certes pas moi qui songerai à m'en plaindre, tout en regrettant qu'un écrivain de cette trempe gâche son temps et use sa plume à ciseler pour le *Gil Blas*, de petits bijoux de philosophie sensuelle, fort jolis assurément et fort bien payés, mais sur lesquels, à notre époque travailleuse, il est difficile de se bâtir une renommée littéraire solide.

Monsieur Parent, le nouveau venu et le onzième recueil de contes, est du Maupas-

sant de la bonne manière, du Maupassant fait sans gros mots, subtil, sans afféterie ni mignardise, débarrassé des enguirlandements fantaisistes et des saloperies gratuites des premières œuvres du Maupassant parfait. Il y a beaucoup à louer, certes; sans parler de *Monsieur Parent*, qui domine les esquisses qui la suivent de toute la supériorité d'une observation achevée, finement conduite, tels morceaux comme *A vendre*, *l'Inconnue*, *Imprudence*, permettent d'apprécier en leur forme impeccable un des côtés les plus attrayants du talent de ce Normand si Flaubertiste. Lui, le sceptique habitué à considérer l'homme sous un aspect morose, porté de par son tempérament ou un parti-pris à voir en tout individu, un être passif — idiot doublé d'un filou — lui, l'enragé satineur d'idéal, s'enflamme dès qu'il ausculte les sensations féminines; le dilettante du plaisir reparaît en lui et il enfante de verve des pages pleines de chaleur, de gaieté presque. Comme cela nous repose des attristantes rêveries où il s'appesantit!

J'aime moins ses prétendues scènes rustiques. Les magots qui s'y démènent, sont des charges et j'aimerais fort à ce qu'il évite ces reconstitutions de types villageois très convenus. Il le sait mieux que tout autre, l'outré n'est pas le réel, la vie des champs n'est pas grotesque.

Ceci dit sur une minime portion du livre, je ne trouve plus qu'à admirer.

RENÉ D'... Y.

Les Lèvres roses, poésie par Alexandre Tanchard.

Sous ce joli titre, dans le coquet format elzévirien, M. Alexandre Tanchard publie, chez l'éditeur Giraud, un recueil de vers pleins de fougue, de jeunesse, de fraîcheur et de sentiment. La note amoureuse y sonne la chanson des vingt ans avec tant de franchise, que l'on ne songe pas à reprocher au poète ses inconstances à l'égard des charmantes pécheresses qu'il adore.

Les journaux français nous annoncent la

mort de M. Robert Caze, le jeune auteur de *l'Elève Gendrevin*, de *Femme à soldats*, du *Martyre d'Annil* et de *Grand'-mère*.

Voilà quatre ans passés que paraît à Paris l'un des journaux littéraires des plus jeunes et audacieux qui soient : *Lutèce*. S'il y a là-bas quelque symptôme de mouvement, c'est dans *Lutèce* qu'on pourra le trouver. Un groupe peu nombreux s'y esbat, tapant à droite, cognant à gauche, attaquant avec une singulière fureur la grande presse. De ce groupe sont surtout MM. Léo Trézenik et Georges Rall, siamoisés parfois sous la signature collective de L. G. Mostrailles. M. Trézenik publie, seul, aujourd'hui chez l'éditeur Giraud un volume de nouvelles : *Les Gens qui s'amuse*nt, dont quelques-unes sont d'une dépravation exquise. *La voix du sang*, *Cocu*, *Un mariage de raison*, *L'Allumeuse*, sont des pages d'une originale modernité, d'un « parfum de décadence savoureuse » (comme dirait Paul Veau) qui donnent le *la* du talent délicat de M. Trézenik. Tout n'y est que psychologie féminine, mais psychologie raffinée au point d'être paradoxales, psychologie de fin de race, décadente si l'on veut.

Nous attendons avec impatience le roman que M. Trézenik annonce : *La Jupe*, dans lequel il ne pourra manquer de synthétiser l'esprit de ses nouvelles.

L'Artiste (56^e année) publie dans son dernier numéro un article de M. Max Waller sur l'Exposition de *l'Essor*.

Deux nouvelles publications littéraires viennent de paraître à Paris : *La Revue de demain* (41, rue des Ecoles, mensuelle : 15 francs l'an) et *La Pléiade* (99, rue Richelieu, mensuelle : 15 francs l'an).

Toutes deux sont œuvres de jeunes. *La Revue de demain* part en guerre sans chef de file et nous donne un premier numéro plein de bonnes choses parmi lesquelles nous notons une nouvelle *Deux sœurs*, très

serrée, de notre collaborateur René D...Y., une étude sur *Jean Richépin*, signée H. de Tistenay, et des réflexions fort sensées sur la question *Lohengrin*.

La Pléiade, présentée au public par Théodore de Banville, a pour soldats de jeunes poètes de beaucoup de talent et bien connus : MM. Paul Roux, Pierre Quillard, Jean Ajalbert, Ephraïm Mikhaël et Rodolphe Darzens que *La Basoche* nous a fait déjà connaître.

Nous souhaitons la bienvenue à nos nouvelles consœurs.

Sous ce titre : *Amants et Maris*, M. Louis Ulbach vient de faire paraître chez l'éditeur de Brunhoff, un recueil de nouvelles piquantes, dramatiques, morales dans leur gaieté, avec un air de frivolité mondaine, qui fait frissonner la vertu, sans l'offenser. Il est impossible de mieux dire tout ce qu'on peut oser, en faisant deviner ce qu'on ne dit pas. C'est le problème que se donnent les hommes d'esprit. *Amants et Maris*, est une des solutions mathématiques de ce problème essentiellement français. De jolies gravures ajoutent à l'élégance de ce volume finement écrit. (Co.)

Vient de paraître : *Les Faunesses*, un très curieux volume de vers de M. Théophile Feret (Paris, Giraud. Prix : 2 francs). Nous aurons l'occasion de parler de ce livre dans l'étude que nous préparons sur *Les jeunes poètes français*, étude où nous analyserons les derniers recueils parus : *Modernités*, de Jean Lorrain ; *Arc-en-ciel*, de M. Maurice Vaucaire ; *Rosa mystica*, de Stanislas de Guaita ; *L'Idylle éternelle*, de Jacques Madelaine.

Viennent de paraître à la Librairie de la Presse :

La belle Judith, par G. Lefauve et F. Steyne. Un vol., fr. 3-50.

Mam'zelle Vertu, par Henri Lavedan. Un vol., fr. 3-50.

L'Alpe homicide, par Paul Hervieu. Un vol., fr. 3-50.

Jambes folles, par Emile Testard. Un vol., 10 francs (préface d'Arsène Houssaye. 120 illustrations de Joseph Roy).

Les Gaités de l'année, par Grosclaude, dessins de Caran d'Ache. Un vol., fr. 3-50.

Nous parlerons prochainement de quelques-uns de ces volumes.

Chez Giraud vient de paraître une sorte de chronique du temps jadis, accommodée en roman et intitulée : *Madame la Connétable*; auteur Charles Buet.

Les signes du temps, par Henry Rochefort. Un vol., Paris, Havard. Prix : fr. 3-50.

L'éditeur Havard a pris l'initiative d'un travail excellent qui consiste à réunir en volumes, les chroniques éparses dans les journaux et signées de grands noms. A notre sens, la chronique est un genre littéraire qui a sa valeur, et n'en eût-elle pas, elle serait encore le plus précieux document pour l'histoire de notre époque. Certes, nous goûtons peu des ouvrages du genre des *Mémoires de Cora Pearl* où l'histoire est falsifiée par des aigreurs ou des réticences et galvaudée par un style de portière, mais lorsque nous avons affaire à Rochefort, nous trouvons un style pur et vif, enchassant un esprit toujours incisif et railleur qui n'a jamais abandonné le lanternier. *Les signes du temps* datent de 1866. Il y est parlé de tout, des pièces de théâtre et des pastilles de Vichy, de Victor Hugo et de Saint-Louis de Gonzague; l'auteur passe par des transitions invraisemblables, d'un sujet à un autre, avec toujours le mot drôle planté comme une aiguille dans la phrase alerte et pimpante. Ce volume, avec les deux précédents : *Les Français de la décadence* et *la Grande Bohême*, forment le récit anecdotique d'une des périodes les plus brillantes du second empire, et nous ne saurions assez les recommander aux amateurs d'esprit.

Un attendrissement lui vint que quelqu'un pensât à lui, si loin et de si longtemps, et il écrivit à son vieux camarade une bonne et longue lettre, une bonne lettre très lourde dans une grande enveloppe.

Comme Java est loin et que la lettre était lourde, l'affranchissement lui coûta les yeux de la tête.

L'employé des *Poste et Télégraphe* lui avança, hargneux, cinq ou six timbres dont la couleur variait avec le prix.

Alors, tranquillement, en prenant son temps, il colla les timbres sur la grande enveloppe, verticalement, en prenant grand soin que les tons s'arrangeassent — *pour que ça ne gueule pas trop*.

Presque content, il allait enfoncer sa lettre dans la fente béante de l'étranger, quand un dernier regard cligné le fit rentrer précipitamment.

— Encore un timbre de trois sous ?

— Voilà, monsieur.

Et il le colla sur l'enveloppe au bas des autres.

— Mais, monsieur, fit sympathiquement remarquer l'employé, votre correspondance était suffisamment affranchie.

— Ça ne fait rien, dit-il.

Puis très complaisamment :

— *C'est pour faire un rappel de bleu.*

107. JULES C., Bruxelles. Paul Veau continue à se porter bien ; il compte sur le 13 juin pour faire planter nos têtes au bout de nombreuses piques ; seulement qu'il y prenne garde ; ce n'est pas au talon qu'il est vulnérable, et nous serions vengés par les pieds de l'avenir s'il venait à accomplir son criminel attentat,

108. ENIGME. Mon premier est *pro*
Mon deuxième ne s'appartient pas
Mon troisième est un signe maçonnique
Mon tout écrit en volapük.

Personne n'a deviné le mot de notre dernière charade, le voici : mon premier est *VEAU*, il est ce qu'il est : du veau, mais quand il n'en est pas, parfois on dirait du veau — mon deuxième a douze pieds c'est *VERS*, mon troisième est *MANS*, réputé pour ses poulardes.

Donnons tout de suite la solution de l'énigme d'aujourd'hui. Mon premier est *pro* parce que *pro* c'est *VEAU* radieux, mon deuxième ne s'appartient pas ; en effet *VER* à soi, mais, lui ne peut pas s'asseoir ; mon troisième est *MANS*, parce que menstruelle ! — J'ai rarement entendu jeux de mots plus complètement idiots.

LES THÉÂTRES

Saint-Mégrin nous est arrivé de Paris avec une réputation d'œuvre farouche, intransigeante, wagnérienne, pour dire le mot terrible qui provoque là-bas les dérouledades des anti-wagnériens selon M^{me} Adam.

Si l'on entend par wagnérienne une œuvre révolutionnaire, cette réputation n'est rien moins que justifiée. Si l'on veut dire un drame lyrique taillé sur les patrons de Bayreuth, elle ne l'est pas davantage.

Saint-Mégrin est un ouvrage complexe tout imprégné de l'esprit français, encombré même, ça et là, des clichés et des rengaines poncives qui dorment au sein du vieil opéra. Il est cependant supérieur à la plupart des productions parisiennes par son travail harmonique approfondi et par une tendance constante qu'on y perçoit, d'échapper à la banalité. Ses quelques scènes, vigoureusement dramatiques, font espérer que MM. Hille-macher produiront une belle œuvre, quand ils la produiront complète, c'est-à-dire quand ils auront dégagé leur personnalité des influences qui l'obsèdent.

L'interprétation de *Saint-Mégrin* est suffisante : M^{lle} Mezeray un peu frêle ; M. Furst un peu gros mignon ; M. Boyer, chanteur de style, mais vocalisateur aussi insupportable qu'habile ; M. Renaud trop mélodramatique ; M. Nerval excellent comédien. Le succès du public a été aux « rouloutourlourades » de Joyeuse ; le succès des artistes aux yeux de M^{lle} Bolle et à la précieuse voix comme à la personnalité de plus en plus artiste de M^{lle} Louise Wolf.

Gwendoline aura passé quand cette livraison paraîtra. Nous en parlerons, s'il y a lieu.

Le Théâtre de la Monnaie va fermer ses portes au nez de *Lohengrin* qui, après y avoir attendu tout l'hiver, aura la suprême ressource de retourner chez son frère *Parsifal* en passant par chez M^{me} Adam pour voir si elle a changé d'avis.

Pendant que se livrait à Paris l'inconcevable campagne que l'on connaît, M. Verdhurt, ou ceux qui l'entourent, n'ont pas cru opportun de jouer au troisième larron et d'affirmer

une fois de plus notre supériorité artistique sur la ville dont « toutes les lumières » ne servent qu'à mieux faire voir souvent toutes les insanités.

Soit. Nous ignorons les motifs mystérieux et multiples. Seulement, l'année prochaine, nous ne demanderons plus *Lohengrin* : nous réclamerons *la Walkure*.

H. M.

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

JEANNE BIJOU

pièce en 3 actes

(représentée pour la première fois sur le Théâtre de « l'Alcazar royal »
le 6 février 1886)

PAR

MAX WALLER.

Une brochure : 1 franc.

GIL BLAS, journal quotidien français, *boulevard des Capucines*, 16, à Paris; publie L'ŒUVRE, par EMILE ZOLA. Un numéro 20 centimes, abonnement (3 mois) 17 francs, en vente partout.

Pour paraître prochainement une nouvelle édition de luxe de KEES DOORIK, par GEORGES EEKHOUD. Prix : 3 francs.

La *Jeune Belgique* recommande à ses lecteurs
le nouvel atelier de photographie EMÈRA

Montagne de la Cour,

le plus artistique
de
Bruxelles.

EMÈRA

Photographies
d'artistes en vogue.

—
Les costumes du cortège historique
des chemins de fer.

LA REVUE CONTEMPORAINE, littéraire,
politique et philosophique. Directeur : Adrien REMACLE; rédacteur en
chef : Edouard ROD. Abonnement pour la Belgique : 22 fr. Paraît
le 25 de chaque mois. Bureaux : Paris, 2, rue de Tournon.

LA JEUNE BELGIQUE

*Il n'est fort malaisé, quant à moi, de comprendre
Qu'un lutteur puisse avoir un motif de se rendre,
Je n'ai jamais connu l'art de désespérer;
Il faut pour reculer, pour trembler, pour pleurer,
Pour être lâche et faire avec l'honneur divorce,
Se donner une peine au dessus de ma force.*

VICTOR HUGO.

SOMMAIRE :

La Jeunesse blanche	ALBERT GIRAUD.
Châtiment.	IWAN GILKIN.
Ballade des réverbères mélancoliques	JULES DESTREE.
Airs de flûte	SIEBEL.
Yo-Tse.	LOUISE DESBORDES.
Chronique littéraire	JOSÉPHIN PÉLADAN.
M. Coquelin sifflé	MAX WALLER.
Obsession	ALBERT CHAUX.
Chronique artistique	EMILE VERHAEREN.
Chronique musicale	HENRY MAUBEL.
Memento



BRUXELLES

ADMINISTRATION :
26, RUE DE L'INDUSTRIE, 26

RÉDACTION :
80, RUE BOSQUET, 80

1886

BOITE AUX LETTRES

109. ENIGME. Mon premier est un hilarion célèbre.
Mon deuxième assassine des légumes.
Mon troisième n'apprendra jamais le Volapük.
Mon tout est fameux par une lésion idéale à l'éphédrane.

SOLUTION. Mon premier est *veau*, parce que les ris-de-veau sont universellement connus.
Mon deuxième est *ver*, parce que vertuchoux.
Mon troisième est *mans*, parce que mansuétude.
Mon tout est Wauvermans, parce que...

110. GÉNÉRAL VANDERSMISSEN. Un avocat timide désire s'engager dans l'artillerie pour le service des arrière-trains. Y a-t-il moyen ?

111. ALBERT CH... Merci pour toute la peine que vous vous donnez. Travaillez ferme et devenez des nôtres. A vous.

112. PIERRE D'OTR. Voilà, monsieur !

LE BON AMANT

A RACHILDE, auteur de *Queue de Poisson*.

En fumant des cigarettes, il l'attendait sur le balcon. Il faisait un temps froid et sec comme un coup de trique, mais il était tellement comburé par la fièvre de l'attente, que la température lui importait peu.

Enfin une voiture s'arrêta. Une masse noire sur le fond gris-perle du trottoir passa comme un éclair et s'engouffra dans la porte.

C'était elle.

Un peu suffoquée par les deux escaliers qu'elle venait de grimper comme une folle, elle entra, et fut aussitôt gloutonnement baisée sur ses petites mains et sur ses grandes paupières.

Puis alors il pensa à la regarder.

Elle était vraiment charmante, d'un charme troublant et inoubliable.

Sa petite tête fine et brune, émergeant des fourrures, était coiffée d'un chapeau tyrolien, en feutre gris, de jeune garçon. Les bords en étaient abattus très bas sur le front. Ses grands yeux semblaient avoir de plus longs regards qu'à l'ordinaire, et elle s'était fait, ce soir-là, de mignons accroche-cœurs, non pas à la manière des Espagnoles, mais de vraies petites *guiches* de jeune *dos*.

Après les premières effusions, quand elle se fut désemmitoufflée :

— Mais il fait un froid de loup chez vous, mon cher !

Alors, très désespéré, il chercha fébrilement chez lui de vagues combustibles, mais en vain.

Vivant constamment au dehors, il avait toujours négligé ce détail de la vie domestique.

Alors elle devint furieuse et cruelle.

— Mais c'est idiot, mon cher ! Brûlez vos chaises, mais de grâce faites du feu. J'ai les pieds gelés.

Il refusa net. Son mobilier lui venait de l'héritage de sa mère, et le brûler lui paraissait un odieux sacrilège.

Il prit un moyen terme.

Il la fit se déshabiller et coucher.

Lui-même se dévêtit complètement.

Avec un canif qu'il avait préalablement bien affilé, il s'ouvrit le ventre verticalement, du nombril au pubis, en prenant soin que la peau seule fût coupée.

Elle, un peu étonnée le regardait faire, ne sachant où il voulait en venir.

Puis, tout à coup, comprenant son idée, elle eut un éclat de rire et une bonne parole.

— Ah ! ça c'est gentil, mon cher.

L'opération était finie.

Comprimant de ses deux mains les intestins qui s'échappaient, il se coucha.

Elle, très amusée de ce jeu, enfouit ses petits petons roses dans la masse irisée des entrailles fumantes, et poussa un petit cri.

Elle n'aurait jamais cru que ce fût si chaud là-dedans.

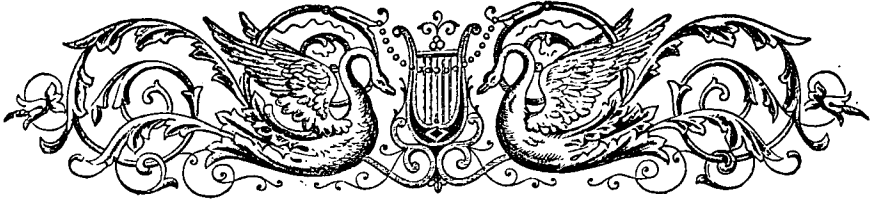
Lui, de son côté, souffrit cruellement de ce contact intime très froid, mais l'idée qu'elle était bien le réconforta, et ils passèrent ainsi la nuit.

Bien qu'elle fût réchauffée depuis longtemps, elle laissa ses pieds dans le ventre de son ami.

Et c'était un spectacle adorable de voir ces petits pieds bien cambrés, dont la glaucité verdâtre des intestins faisait valoir la roseur exquise.

Au matin, il était un peu fatigué, et même de légères coliques le tourmentaient.

Mais comme il fut délicieusement récompensé !



LA JEUNESSE BLANCHE

Lettre à Georges Rodenbach.

MON CHER AMI,



insi, c'est donc vrai, ce n'est pas une chimère, ton livre a paru. Ta douce *Jeunesse blanche*, la belle chez Lemerre dormant, s'est donc réveillée, et revêtue de sa belle robe pâle, s'est montrée à nous. Elle est désormais évidente et incontestable. Ses ennemis pourront critiquer sa démarche, plaisanter sa coiffure, blâmer sa toilette, mais ils ne peuvent plus nier son existence. C'est un résultat. Je dirai plus : c'est le seul résultat enviable pour un poète. Le reste, c'est-à-dire la mort ou la vie définitives de l'œuvre, ne dépend de personne, ni des ennemis, ni des amis, ni même des indifférents, s'il y en avait. Qu'importe si un livre est traîné dans la boue, ou lancé jusqu'aux étoiles ? Ce sont là des accidents qui ne méritent pas un instant d'attirer notre attention, à nous, qui par nécessité, et peut-être aussi par nature, sommes revenus d'une foule de choses, surtout de celles où nous n'avons pas été.

Qu'un livre soit excellent ou détestable, qu'il soit destiné à l'immortalité humaine, ou condamné d'avance au néant absolu, cela ne dépend de personne, si ce n'est de son auteur. Après cela, des mortels quel-

conques peuvent, à leur gré, le couronner de lauriers, ou le lapider de pommes cuites, cela est au sens le plus philosophique du mot, relatif et contingent. Qu'une comédie soit mauvaise, et tous les spectateurs des deux mondes, qu'un destin cruel réunit le soir dans des théâtres, auront beau battre des mains, taper des pieds, acclamer l'auteur, ces démonstrations vaines, qui n'ont d'autre résultat que de fatiguer ceux qui s'y livrent, ne communiqueront pas l'étincelle de la vie à ce qui est mort, et n'arriveront à faire en sorte que le nom de M. Scribe se prononce Shakespeare. Et de même, ils auront beau siffler, huer, imiter des cris d'animaux et même, hélas ! calomnier un peu les animaux, ils n'arriveront jamais à ce résultat chimérique : empêcher un chef-d'œuvre d'être un chef-d'œuvre, et décréter que le nom d'Alfred de Musset doit se prononcer Ernest Legouvé.

Car là, mon cher poète, gît précisément la grande, l'unique difficulté de l'esthétique. La foule est encore plus ignorante que bête. Elle a eu de mauvais instituteurs, et on lui a enseigné une prononciation vicieuse. Il y a des gens qui disent : *colidor* et qui, si on leur fait observer qu'il faut dire *corridor*, répondent avec effusion : « En effet, vous avez raison, c'est *colidor* ! »

Il y aura sans doute des critiques qui prononceront mal ton nom, et celui de ton livre. Mais, Dieu merci, ces erreurs n'ont pas la vie plus longue que les éphémères, et il ne convient pas de s'en occuper. Je t'écris ces choses, qui ont l'air de n'avoir avec *la Jeunesse blanche* que des rapports très lointains, mais qui, en réalité, me sont suggérées par elle, parce qu'il est bon d'épousseter un peu les toiles d'araignées qui déshonorent le Parnasse.

Le poète lyrique, qui commence toujours par être un enfant gâté, et qui est à la fois plus tard le plus méfiant, le plus soupçonneux, le plus candide et le plus naïf des hommes, très jeune et très vieux, très savant et très ignorant, se trouve à son entrée dans l'art, comme Hercule à son entrée dans la vie, dans un carrefour. Et il s'y trouve, non pas entre le Vice et la Vertu — le sucre et le vitriol de Taine, — mais entre la Vanité et l'Orgueil, la Vanité, sœur du bruit, et l'Orgueil, frère du silence.

S'il ne choisit pas d'une façon irrévocable entre l'une et l'autre, il est destiné à être la proie du malheur. S'il choisit vaillamment, sans arrière-pensée, tout le calme du ciel bleu descend immédiatement dans son cœur. S' imagine-t-il, sur la foi de la Vanité, que le métier de poète lyrique conduit à la célébrité, aux applaudissements, aux apothéoses, et aussi aux dignités et aux honneurs, il se prépare une vie atroce et des insomnies perpétuelles sur de durs matelas hérissés de pointes d'épingles. La Muse veut être aimée pour elle-même, et n'a que des dédains pour ceux qui convoitent sa dot. Mais si, au contraire, renonçant à ces calculs dérisoires, le poète se

résigne à accomplir sa fonction, c'est-à-dire à écrire de beaux vers, s'il ne demande à la Muse d'autre récompense qu'elle-même, et s'il a horreur de mettre sa gloire en viager, son âme sera désormais sereine et tranquille. Et il édifiera son œuvre sans attirer l'attention sur sa personne, persuadé que si ses vers sont médiocres, rien ne saurait les forcer à vivre, et que s'ils sont bons, rien non plus ne saurait les obliger à mourir. Il faut être fataliste en art, de cette façon-là. Je suis très Turc, mon cher ami, et je te convie à te faire naturaliser Turc au plus tôt, si tu ne l'es pas encore.

Mais je suis tranquille : tu l'es autant que moi. Et plus que moi, tu as raison de l'être.

*
**

Il y a longtemps, mon cher ami, que tu as renoncé à voir la mer à travers ton élégance, et l'hiver à travers ta mondanité. Et si j'avais encore conservé des doutes, depuis notre dernière entrevue, je n'en aurais plus. T'en souvient-il ? C'était chez toi, à la veille de ton départ pour Paris. J'emportais un de tes manuscrits, afin de le savourer à l'aise, dans ma chambre d'étude, pendant ton absence. Et comme je suis très respectueux des beaux manuscrits, je te priai de le rouler et de l'envelopper avec soin. Tu te levas, et tu parcourus l'appartement. Je m'attendais à quelque faveur bleue ou rose, à un ruban couleur d'aurore ou de crépuscule, et je vis dans tes mains, quoi ? Une corde !

Une corde, hélas ! Une vraie corde. Pas même une ficelle : une corde !

La mer élégante était morte.

Ta nostalgie du dandysme n'était d'ailleurs pas aussi frivole, ni aussi superficielle qu'on s'est complu à le dire. Il y avait là je ne sais quel vague besoin de fleurir et de parfumer tes mélancolies. Tes tristesses se mettaient en toilette de bal, par pudeur et pour ne pas être reconnues. Il y avait en toi une espèce de résignation à l'opoponax.

Rappelle-toi ces vers de *L'Hiver mondain* :

*J'ai voulu taire mes douleurs ;
J'ai voulu cacher ma tristesse
Et mon ennui profond. Était-ce
La peine de montrer mes pleurs ?*

*Sur toutes mes rancœurs anciennes,
Sur les oublis et les dédains,
J'ai descendu mes goûts mondains
Comme on abaisse des persiennes.*

Malheureusement, — ou heureusement — tes jolies persiennes ne nous

ont rien caché du tout. Elles ont eu beau descendre sur tes rancœurs, et sur les oublis et sur les dédains, elles n'ont pas accompli leur mission.

Tu relevas les persiennes, et tu ouvris tes fenêtres. Et tu te montras enfin, au balcon de ton art, tel que tu es dans la vie.

Et nous t'avons revu enfant, penché sur la limpidité de tes strophes, pareilles à des miroirs magiques qui gardent fidèlement les images du passé. Tu as été élevé par des femmes, et parmi les femmes. Et comme le dit magnifiquement Baudelaire, « le bercement des nourrices, les câlineries maternelles, les chatteries des sœurs, surtout des sœurs aînées, espèces de mères diminutives, transforment pour ainsi dire, en la pétrissant, la pâte masculine. L'homme qui, dès le commencement, a été longtemps baigné dans la molle atmosphère de la femme, dans l'odeur de ses mains, de son sein, de ses genoux, de sa chevelure, de ses vêtements souples et flottants, y a contracté une délicatesse d'épiderme et une distinction d'accent, une espèce d'androgynéité sans lesquelles le génie le plus âpre et le plus viril reste, relativement à la perfection dans l'art, un être incomplet. »

Cette tendresse qui vient de la femme, elle chante partout, à mi-voix, dans tes vers.

*Car dans nos jours de haine et nos temps de combats,
Tu fus de ces souffrants que leur langueur isole,
Sans qu'ils aient pu trouver la Femme qui console
Et vous remplit le cœur rien qu'à parler tout bas.*

*Tu fus de ces songeurs douloureux et timides !
Ils ont tout dépensé, sans avoir rien reçu,
Mais leur mal glorieux, personne ne l'a su :
Le mal des cœurs naïfs et des âmes candides.*

C'est ce mal, — ce mal dont tu ne guériras jamais, mon cher ami — que tu es appelé à célébrer par ton art. C'est la chanterelle de ton violon. Fais la pleurer doucement, dans le clair-obscur de l'âme, et cette musique crépusculaire vaudra plus d'un Carnaval de Venise.

C'est elle qui fait le charme secret de ces beaux vers :

*L'âme des bons, fragile et douce étrangement,
Ne veut pas croire à des trahisons incessantes
Et qu'il faille toujours douter des voix absentes
Et voir sur toute lèvre un silence qui ment.*

*Les bons, ceux qui n'ont pas la science de vivre !
Pauvres âmes, en qui le moindre mot aimant
Résonne en frissons d'or et tinte longuement
Ainsi qu'une humble aumône au fond d'un tronc de cuivre.*

C'est elle qui te fait chanter la maison paternelle, le collège lointain, le drame de la messe, l'émoi des premiers beaux vers, l'éveil de la puberté qui s'ignore.

Et c'est alors que tu penses ces vers, écrits plus tard, ces vers d'une équivoque charmante, amour pour une femme, ou encens pour la mère de Dieu ?

*A ses yeux purs je veux n'offrir
Que des choses douces et blanches,
Résumant ce qui peut fleurir
Des fleurs pascales sur les branches.*

*Je rêve tout ce qu'il y a
De plus délicat autour d'elle :
Des blancheurs de magnolia
Et des hymens de tourterelle.*

*Car son âme au parfum troublant,
Sa grande âme que je devine,
Est aussi comme un bouquet blanc
Fleuri dans la serre divine.*

*Et pour ses chemins d'ici bas
Un désir raffiné m'obsède
De pouvoir mettre sous ses pas
Une neige qui serait tiède.*

*A l'heure exquise des aveux
Et des lèvres appesanties,
Je veux pour la charmer, je veux,
Des mots blancs comme des hosties.*

Et toute cette tendresse éparse, qui vient de la Femme, et qui y retourne un peu trop, se répand en strophes plaintives et traînantes.

C'est alors que tu te réfugies dans l'Art. Comme le disait Sainte-Beuve d'Alfred de Vigny, tu te retires dans ta tour d'ivoire. Certes, de temps en temps, tu montes jusqu'au sommet, et là tu fais comme sœur Anne, tu regardes si tu ne vois rien venir. Mais ces dernières révoltes de l'enfant sont rares, et elles n'enlèvent à ta *Mélancolie de l'Art*, rien de sa dignité ni de son orgueil.

*Seigneur ! J'entends hurler une foule barbare !
Déjà plus d'un Judas m'a baisé sur le front
Et je sens dans mon cœur que ma Croix se prépare.*

*Mais pour souffrir la haine et supporter l'affront,
Seigneur, donnez-moi donc cet espoir de revivre.
Dans la mélancolique éternité du Livre.*

Cette dernière partie de ton œuvre est poignante et cruelle. Je veux y voir aussi une promesse de dédain encore plus écrasant et de passion encore plus silencieuse. Tu es au seuil du calme suprême où s'enfantent les vers souverains.

ALBERT GIRAUD.

CHATIMENT

A MON AMI LÉON DARDENNE.

*Mes yeux tristes, mes yeux coupables,
Mes yeux qui violaient les yeux
Et sondaient les reins impalpables
De leurs longs regards vicieux ;*

*Mes yeux, ô convives sans joie
Des soirs où les toasts libertins
Font lever les jupes de soie
Au rire des flambeaux éteints ;*

*Mes yeux, lents visiteurs des salles
De la morgue, amis du grabat
Où, sous les couvertures sales,
La mort du pauvre se débat ;*

*Mes yeux, fiers des secrets farouches
Qu'ils tiraient des cœurs ténébreux
Malgré le mutisme des bouches ;
Mes yeux savants et malheureux,*

*Mes yeux, mélancoliques urnes
Pleines de pleurs et de péchés,
L'Archange des Terreurs Nocturnes
Les a méchamment arrachés,*

*Et, dans les sinistres ténèbres,
Gonflés, monstrueux et pareils
A d'énormes lunes funèbres
Qui ne verront plus les soleils,*

*De ses mains jamais assoupies
Il les fouette, l'ange irrité,
— O pâles, souffrantes toupies,
Où tournent pour l'éternité*

*La fuite errante des nuages,
Le regret des étoiles d'or,
Et, — loin des calmes paysages
Où le cœur fatigué s'endort, —*

*Le désespoir des chairs fleuries,
Des chairs, ah! trop avidement,
Trop douloureusement chéries
Dans leur extase et leur tourment!*

IWAN GILKIN.

BALLADE DES RÉVERBÈRES MÉLANCOLIQUES



vieux réverbère des romantiques coupe-gorges, balançant comme une âme souffreteuse ta pauvre lumière jaune dans l'horreur d'une impasse, grinçant lamentablement au bout de ta chaîne rouillée qui crie sous l'effort âpre des bises d'hiver! Ta clarté est blafarde et triste ainsi qu'une chandelle en une cave et les maisons t'écrasent d'obscurité gluante et sinistre. Des forfaits et des abjections t'entourent, vieux pendu qui gémis dans l'ombre!... Et tu évoques d'obscènes amours et des baisers immondes, les hoquets de l'ivrogne bavant dans le ruisseau, les combats déloyaux et sourds, les soupirs rauques des victimes traîtreusement frappées, — sur lesquels, âme souffreteuse de ces ténèbres de CRIME, tu pleuras ta pauvre lumière jaune, — Réverbère mélancolique!

O réverbère prétentieux des cités de ce siècle, ornement monotone des boulevards réguliers et larges, spectateur indifférent de la multitude qui s'écoule et du mouvement qui s'apaise! Tu as remplacé la vieille lanterne où l'aristocratie des jours anciens est morte, mais tu as conservé — pourquoi? — deux branches mystérieuses qui se tendent, comme des menaces

pour les bourgeois des jours présents... O réverbère des boulevards, as-tu déjà, dans le tumulte des fêtes, des cris et des drapeaux claquants, alors que les gamins curieux t'escaladaient en grappes, vu la foule ondoyer autour de toi ainsi qu'une mer? As-tu entendu, gronder en tempête, sa formidable colère? Et verras-tu la RÉVOLUTION dans son horreur splendide, grandir autour de toi, au milieu des paroles vaines et du sang désespéré, Réverbère des boulevards, — Réverbère mélancolique?

Et toi, pauvre et fruste réverbère des campagnes et des banlieues, plus mélancolique encore! A peine équarri, seule végétation des parages mornes, tu portes ta grossière lanterne comme une tête énorme et ridicule sur un corps grêle, et ta silhouette maigre, bizarre, mais si attirante par sa modernité profonde et sa parfaite correspondance aux désolations des banlieues contemporaines, est chère au rêveur qu'elle fait étrangement, douloureusement rêver!... — Impassible témoin des irréparables tristesses, des misérables aux métiers obscurs, des bêtes surmenées, des chiens errants et faméliques, du vieux cheval blanc qui meurt sous le fouet brutal et les charges écrasantes, des arbres pelés et roussâtres, des habitations sordides échouées comme des épaves aux confins de la ville, de l'étendue sans joie et de la terre malade, silencieux révélateur de ces DÉTRESSES lentes d'hommes, d'animaux, de feuilles et de pierres, Réverbère des banlieues, — Réverbère mélancolique!

ENVOI.

A PAUL TIBERGHEN.

Ami, — il est inévitable et doux, ce Rêve de Tristesses! Combien déjà souvent il m'a bercé, mollement, jusqu'à l'inconscience, en leur contemplation, jusqu'à les voir s'en aller par rangées décroissantes vers des lointains infinis ou tourbillonner, noires épingles à tête d'or, en une ronde fantastique et pénible, les réverbères! — les RÉVERBÈRES MÉLANCOLIQUES...

JULES DESTRÉE.

AIRS DE FLUTE

XVII

PURETÉ

POUR GEORGES RODENBACH

*Un parfum doux et discret traîne
Dans l'alcôve de l'ange aimé ;
On n'entend au réduit fermé
Que l'heure lente qui s'égrène.*

*Tout est vague comme une mort,
L'enfant blonde de ma pensée,
Par le silence caressée
Ferme ses grands yeux et s'endort.*

*Son visage a la candeur calme
D'une immuable chasteté,
Et son sourire est éventé
Par une occulte et lente palme ;*

*Mais soudain un profond baiser
Doit avoir entr'ouvert son rêve,
Et dans une secousse brève
Qui semble la martyriser,*

*Elle se tord et s'abandonne
Avec un long geste d'aimer,
Un geste attendri de madone,
Et ses bras veulent se fermer ;*

*Car elle rêve qu'elle est nue
Aux lèvres d'une vierge sœur,
Et sous la caresse inconnue
Elle agonise de douceur !*

SIEBEL.

YO-TSE

(FANTAISIE)

A ALFRED STEVENS.



'était nuit. Dans ma chambre toute noire s'éveilla subitement une lueur rose.

Etonnée, je regardai, et je vis ma nouvelle amie, ma belle Japonaise, sourire dans son cadre en tenant sa lanterne allumée.

« Tu allais dormir, dit-elle : que tes rêves soient de fleurs ; mais avant, laisse-moi te lire une page du livre que j'ai écrit là-bas.

« Là-bas où j'embrassais ma mère, là-bas où je n'étais pas étrangère. »

Elle se pencha et ouvrit son manuscrit. Dans son joli mouvement se déroulèrent les plis de sa robe, et des fleurs s'épanouirent sur sa poitrine, — des fleurs semblables à des violettes.

Si mince et si svelte, elle ondulait dans sa merveilleuse robe : le vert, le violet, le blanc, le rouge éclatant et le jaune d'or, le bleu foncé du ciel la nuit, et le bleu d'azur au matin, nuançaient les riches dessins, les splendides ornements de cette robe qui lui donnait l'apparence d'une tulipe animée.

La pâleur de son fin visage me rappelait les teintes blanches et laiteuses des magnolias unies à la nuance de chair des roses de la Malmaison.

D'une douce petite voix, elle lisait :

« La prairie est bleue de mille fleurettes épanouies qui, toutes réunies, forment un petit ciel parfumé.

Dans toutes ces mignonnes des papillons volent. Comme elles, ils sont bleu d'azur, et si la brise agite les petits calices, les frêles tiges, on ne distingue plus les fleurs des papillons.

L'un d'eux disait à une petite :

« Ma jolie reine, ma divine Yo-Tse, écoute-moi. Tu es la seule, la rare et précieuse beauté que j'avais rêvée. Si tu pouvais savoir ce que sont mes rêves, combien tu serais fière de ta royauté !

« Je suis un très honnête papillon, et le mensonge est loin de mon cœur. Crois-moi, Yo-Tse, quand je te dis :

« Tu es ma fleur bleue, ma seule idole. Si ma pensée m'apporte le souvenir des palais, des richesses, des écrins où sont les turquoises et les saphirs ;

« Si mon caprice m'entraîne vers tes compagnes, tes sœurs ; si mes ailes m'élèvent dans l'infini et que mes yeux s'enivrent du bleu céleste ;

« Je pense à toi, Yo-Tse, et dans le saphir, dans la fleur, dans le ciel, je vois à peine un reflet, pâle imitation de ton idéale beauté. »

Ce papillon, pensa Yo-Tse, est un papillon artiste. Je connais cette sorte d'écervelés. Les mondes, dans leurs discours, pour moi brillent en étoiles, et n'existent que pour cela. C'est poétique, mais je préfère un coléoptère plus sensé.

Le papillon disait toujours :

« Ecoute, écoute encore ! Je t'aime, je ne suis point un volage papillon, mais arrache-moi les ailes si tu ne me prends en pitié.

« Mes ailes qui me font semblable à un joyau dans les airs, je te les sacrifierai.

« O Yo-Tse, sois douce, sois bonne ; arrache-moi les ailes, et donne-moi tes pétales pour les remplacer.

« Ah ! je souffre et je pleure ; j'irai tantôt consulter les idoles, le monstre aux yeux verts et la chimère de jade. Je saurai si d'autres osent te parler d'amour.

« Pour ta vertu, ne les crois pas : ce sont des insectes légers, frivoles, menteurs, qui volent du bleu au rose ; et s'ils te disent : « Je t'adore », c'est qu'ils se sont grisés de thé vert.

« Leurs paroles, pareilles aux perles fausses, se ternissent au moindre souffle, et s'écrasent en vile poussière.

« Je suis jaloux à en mourir : tu ne voudrais point ma mort.

« Pour toi, dans mon cœur, est un trésor inépuisable où ta beauté est éternelle et toujours bleue.

« Mon âme est un sylphe qui s'est attaché à toi et qui vit de ta sève.

« Yo-Tse, puisque mon cœur seul me reste et que toi tu as deux âmes,

« Yo-Tse, ma douce aimée, accepte aussi mon pauvre cœur, afin que tu aies deux cœurs et deux âmes.

— Je suis promise au coléoptère », répondit Yo-Tse, et elle se détourna.

Alors on vit, chose rare et curieuse, le papillon pleurer.

Si abondantes étaient les larmes qui coulaient de ses yeux qu'elles en baignèrent ses ailes.

Il pleura si longtemps qu'il en mourut. Ses ailes étaient devenues blanches, mais ses larmes étaient bleues.

Une fée en teignit son écharpe. J'ai ouï dire que l'écharpe fut apportée en France par distraction. Nul ne savait qu'elle était enchantée et que celui qui la posséderait serait protégé.

C'est un peintre, dit-on, qui l'a eue ; il s'en est fait une cravate, et ne se doute pas qu'elle fut trempée des précieuses larmes du papillon.

LOUISE DESBORDES.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

I. JULES BARBEY D'AUREVILLY : *Sensations d'art*, nouvelle série de les *Œuvres et les Hommes*, in-8° de luxe. Paris, Frinzine. — II. ARMAND HAYEM : *Le Don Juanisme* in-12. Paris, Lemerre. — III. FÉLICIEN ROPS : Neuf eaux-fortes pour les *Diaboliques*. Paris, Lemerre. — IV. ARSÈNE HOUSSAYE : *les Confessions*, mémoires d'un demi-siècle. 1830-1880. 4 vol. in-8°, fig. Paris, Dentu.

I

Malgré les pharisiens et les eunuques, malgré les venimeuses baves d'Armand de Pontmartin, et la négation de M. Buloz ; en dépit du silence catholique et de la gouaillerie boulevardière, la gloire de Barbey d'Aurevilly monte, grandiose et enflammée, à une hauteur d'où elle ne descendra plus : et ce ne sont pas des romans nouveaux, toujours plus passionnants que les didactismes, qui grandissent l'auteur des *Diaboliques*, c'est le critique, le rival de Sainte-Beuve qui, pour l'heure, étonne les lettrés, et exhausse le pavois du grand Normand.

Le volume d'aujourd'hui, septième de cette épopée critique, *les Œuvres et les Hommes*, éveille une curiosité particulière : *Sensations d'art*. On se souvient de cet *ignorant au Salon*, qui faisait un chef-d'œuvre de prose, à propos d'un tableau estimable : ce jour-là, M. Bonnat fut grand peintre, de par la thaumaturgie de M. d'Aurevilly. Car, l'écrivain du *Chevalier Destouches*, escarboucle ce qu'il regarde et l'intensité de sa sensation est telle, qu'il nous donne une transfiguration au lieu d'une description. C'est le propre du génie de teindre tout à son prisme et le lord Byron français, a des yeux lyriques, qui mettent l'intensité du poème là où ils se posent. En critique littéraire, M. d'Aurevilly *refait* le livre *qu'il juge* ; en art, il repeint, des couleurs resplendissantes de son âme, le tableau qu'il critique ; et l'éclat ou le clair obscur de sa sensation dépasse l'objet qui l'a causé. Je veux tout de suite faire ma réticence — elle est unique du reste — et condamne bien plus le technicien Charles Blanc, qu'un poète se jouant à de la critique d'art. Il s'agit de Paul Delaroche, ce père Gigogne des Cabanel et de toute la clique des peintres d'histoire et de Meissonier et autres fripiers de palette. Quand M. d'Aurevilly écrit *l'empereur à Fontainebleau*, « toile qui ne vaut ni plus ni moins qu'une page d'Homère », dites-vous, la page d'Homère, c'est ce *qu'a pensé* M. d'Aurevilly, et non ce qu'il a vu. « A part les manières et l'inspiration des sujets, c'était à Balzac et non à Delavigne qu'il était possible de comparer Paul Delaroche » Or, pour qui connaît l'enthousiasme de M. d'Aurevilly, et ses exultations, au seul nom prononcé du Dante de la *Comédie Humaine*, il est clair qu'il a vu dans la chambre noire de son cerveau, un Delaroche qui n'a jamais été ailleurs. Ce formidable écart d'imagination est la seule erreur du livre ; on pourrait relever encore sur Théodore Rousseau : « c'était, dans son art, le premier homme de son siècle et peut-être de tous les siècles ». A part

ces excessivités d'impression, l'ouvrage apparaît extraordinaire par la multiplicité des matières abordées et traitées à fond. Proudhon, ce sosie de Socrate « ce désintéressé et cet indépendant » est loué comme libre esprit et raillé comme théoricien d'art. « La carpe plonge dans sa bourbe avec volupté; Proudhon se vautra dans Courbet » et c'est Camille Lemonnier qui, par son livre sur le peintre d'Ornans fut occasion à M. d'Aurevilly « c'est à se demander, chose étrange! qui déshonore le plus Courbet, ou de l'admiration de M. Lemonnier ou de mon mépris, quand ils disent tous deux la même chose « le virtuose de la bestialité ». Théophile Silvestre qui fut l'ami de M. d'Aurevilly, peut se reposer sur l'étude qui lui est consacrée, c'est une mise en lumière qui ne s'obombrera jamais et qui indiquera aux lettrés de toujours l'écrivain qui aurait pu dire : « Moi, j'ai fait les *artistes vivants*, » comme Piron, disait : « Moi, j'ai fait la métromanie » il faut lire la double et parallèle évocation du *Radeau de la Méduse* de Géricault et du *Naufrage* dans le *Don Juan* de Byron, pour avoir idée de ces sensations d'art, véritables odes d'intensité. Puis viennent Millet, mis à l'antipode mais sur la même ligne que le Poussin, ce qui est merveilleusement vu ; et Gavarni « que ce benêt de temps qui est philanthrope et égalitaire aurait lapidé, s'il n'eut pas eu, ce misanthrope, cruel et froid, la force subjuguante de sa misanthropie, et cet aristocrate, le charme de sa distinction ». Après les belles pages sur le saint François d'Assise d'Alonzo Cano, copié par Zacharie Astruc, et la Jeanne d'Arc, ridicule de M. Fremiet, Mozart nous amène à deux études, l'une sur Berlioz, l'autre sur Remenyi, le grand violon hongrois, qui sont du chef-d'œuvre. Enfin, le livre se ferme par le Salon de 1872 qui parut au *Gaulois* dont j'ai cité des pages dans l'*Artiste*, et qui n'a que le magnifique défaut de donner des ailes à qui n'a que des pieds. Ces *Sensations d'art*, relèvent du *Songe d'une nuit d'été*; c'est de la féerie poétique, la Muse de d'Aurevilly, sa Titania, voit Oberon toujours, où que ses yeux se posent. Théophile Gautier, dans une admirable poésie, nous peint Michel Ange, descendu de l'échafaudage de la Sixtine, et ne pouvant de tout un mois baisser les yeux et regarder à ses pieds; il y a de cette sublime infirmité dans les *Sensations d'art*, comme il y a de l'âme florentine dans le génie normand.

II

La fin du XIX^e siècle se caractérise par l'absence de toute synthèse en matière scientifique, et de toute métaphysique dans le domaine esthétique. Le savant entasse fiévreusement des faits, sans les couronner par des lois, et l'écrivain, descendu au niveau de l'artiste, ne produit plus que des tableaux : le positivisme de Comte triomphant, met en fuite la psychologie elle-même, et l'on chercherait vainement dans le roman contemporain, ces pages si fréquentes chez Balzac, qui, dépassant le personnage et le type, expriment l'espèce, c'est-à-dire l'*éternel humain*.

Eh bien! c'est un homme politique, un sociologue, qui nous donne un livre de psychologie générale. Ceux qui ont déjà lu l'*Être social* et le *Prin-*

cipe des nationalités de M. Armand Hayem, s'attendent à quelque œuvre sévère, profonde mais rêche, comme celles qu'inspirent ces fausses sciences appelées sciences de gouvernement ! Non, ce livre ne pèse pas plus que les *Maximes*, de Larochefoucauld, et dans un autre sens, il ne pèse peut-être pas moins. Œuvre dandy, et même pendant au *Dandysme*, le *Don Juanisme* est dédié à l'auteur des *Diaboliques*. Le format, la marque d'édition forcent le bibliophile à un rapprochement que souligne la dédicace. « A qui cette dédicace pourrait-elle revenir si ce n'est au plus « grand » de mes amis et à l'un des meilleurs ! Car votre cœur est inconnu à ceux qui n'ont pu l'éprouver. C'est un de vos dandysmes, à vous, l'auteur de ce livre si profond, si vif, si personnel, et peut-être le plus parfait de vos ouvrages : « le Dandysme ».

« Le *Dandysme* appelait le *Don Juanisme*. A cette psychologie si particulière j'ai voulu en ajouter une autre d'ordre plus universel et que j'appelle le *Don Juanisme*. »

Il y avait de l'audace à affronter un Don Juan à Brummel, mais quand l'audace réussit, il la faut applaudir, et l'attente au lieu d'être déçue se trouve dépassée.

Dans le petit nombre de ceux auxquels l'idée fut venue, pas un qui n'eût commencé par l'étude érudite et minutieuse du personnage légendaire, depuis Tirso de Molina jusqu'à Mallefille, en s'attardant à la partition de Mozart. M. Armand Hayem a laissé aux patients des DÉBATS, l'inventaire des modes dont le livre ou le théâtre ont affublé Don Juan ; il a visé dès la seconde page, la race juanesque, race éternelle et éternellement distincte au milieu des autres portées humaines. « Dès qu'un homme téméraire, quelques femmes crédules et sensibles se trouvent aux prises, il y a place pour le *juanisme*. » — « Le bonheur par l'amour, l'amour par la conquête ; la conquête dans le mépris de tout obstacle et partant de toute morale, » tel est Don Juan ; mais l'auteur a bien conscience que sa théorie est presque l'oraison funèbre de Juan. « Désormais, il n'y a pas une affaire d'amour qui ne puisse devenir un embarras de toute la vie. Risquer la mort ne serait rien : l'amour et la mort sont sœurs, et le rapt, la séduction suivis d'un duel heureux, c'est la poésie de l'amour. Mais la lourde main de policiers et justiciers dans les affaires de cœur, le nivellement social qui abaisserait un brillant Don Juan au rang de héros d'un « fait divers », met l'obstacle mortel au libre cours, bondissant et joyeux, de la vie amoureuse. Cet état de mœurs ne laisse plus de place qu'à la prostitution ou au mariage. » En donnant ainsi la parole à l'auteur je ferai mieux voir quel psychologue sort des rangs politiques pour se mettre d'emblée presque au premier de la littérature. Don Juan est donc « l'homme d'amour : sa vanité est aussi intéressée à être regretté qu'à être accueilli, et c'est au moment où il va être le plus aimé qu'il a le plus de jouissance à se dérober. Les cœurs seuls comprennent les cœurs : pour être senti, l'amour doit être partagé ; mais quand vous le sentez, il vous retient : voilà pourquoi Don Juan n'est jamais retenu... Sa volupté est dans la nouveauté de la sensation et non dans son intensité... La femme vertueuse n'est que celle

qui n'a pas rencontré son Don Juan. Car toute femme voit l'homme *juanesquement*. — Est-ce lui par qui j'aurais aimé d'être forcée? est la question que se pose la plus simple des femmes devant l'inconnu qu'elle croise » Et puisque je prends le parti de laisser le livre se présenter lui-même, je vais citer quelques pensées qui ne jureraient pas au dessus des plus célèbres signatures de psychographes.

« Pour Don Juan, en toute femme, il y a plus ou moins une Manon, il s'agit de n'en être pas dupe. — Dès qu'elle cesse d'être un plaisir, la femme devient un embarras. Tout au rebours, la malheureuse commence à s'attacher sincèrement au moment où l'homme se détache. — Ce qui fait le mérite des femmes en amour est de le concevoir infini et immortel. C'est aussi ce qui les prépare inévitablement au rôle de dupes. Les hommes en général n'ont à offrir que le plaisir, et c'est ce qui est le plus différent à la plupart des femmes, c'est ce qui est inconnu aux jeunes filles. — Les sensations que cause une possession de quelques mois ne sont pas du tout celles que cause une possession de quelques moments : le plaisir a son zénith dans une femme. — La soif de l'inconnu nous donne souvent autant d'ardeur à sortir du bonheur qu'à y entrer. — L'honneur qu'une femme a à défendre n'est jamais que celui d'un autre : la jeune fille s'appartient, l'épouse appartient au mari, c'est l'honneur du mari dont elle a la garde. Si, infidèle, elle livre ce dépôt sacré, elle perd l'honneur du mari où était aussi le sien ; mais l'homme reste entier, il n'a qu'à se reprendre. — Le cœur d'un homme est toujours ouvert à quelqu'un, il n'y entre jamais lui même que le second. — Les cœurs « de pierre » ne sont parfois que la pierre d'un tombeau. — Nos qualités et nos défauts sont des êtres avec qui nous habitons. En amour, il faut savoir sortir, il faut sortir à temps, car, qui ne sort pas à temps, le plus souvent, ne sort plus. — Quand l'homme s'élève, il s'isole. — Le mystère est le voile des choses les plus hautes : ce qui se devine est supérieur à ce que l'on découvre. — La moralité, c'est la règle des autres et une garantie pour nous. — Le souffle d'irresponsabilité et d'innocemment qui va des laboratoires s'étendant sur la justice et le monde moral, les caresse en passant, leur jette les chaudes haleines, de curiosités malsaines auxquelles elles ne sauraient résister sans faire mentir la science. — Le vice devient innocent à force d'être répandu et l'on excuse volontiers celui que l'on partage. — Le Dandysme est la science de la fatuité, le Juanisme, celle de la séduction. Les Dandys visent à l'effet, les Don Juans à la jouissance ; tous veulent paraître supérieurs aux autres hommes, les autres n'en veulent imposer qu'aux femmes. »

Et je n'ai ni choisi, ni cherché ; tout le livre est de la même venue, et la profondeur de la vue et la prestesse de tour ne faiblissent pas. M. Armand Hayem tout en profitant de l'expérience éthologique la plus récente, a retrouvé ici un grand goût, une mesure, et la saveur même de ce XVII^e siècle qui restera, quoi qu'on dise, la belle époque de la langue française. C'est entre les pages de l'*Initiation sentimentale*, que j'ai ouvert et lu le *Don Juanisme*, et ma disposition d'esprit tendue à cet ordre d'idées, me rendait à la fois plus compétent et plus sévère qu'à un autre instant : et ne sachant pas envier,

j'ai admiré tout simplement. Quant à communiquer au lecteur mon jugement, je ne saurais que le renvoyer à l'œuvre. On peut caractériser aisément, un drame, un roman. Ainsi M. Georges Eekhoud donne en trois mots la mesure de *Curieuse* dans l'*Étoile belge* « faux et grotesque » ; mais si le public accepte les dépréciations sans commentaires ; il exige qu'un éloge soit épaulé de considérants très spécieux : or, le *Don Juanisme* est un discours, un ruban de pensées prismatiques qui se déroule varié et toujours charmant : toute la bobine est semblable au bout que j'en ai montré. La désirable impression que puisse laisser un auteur, c'est qu'on ne refera pas ce qu'il a fait, et certes, la monographie de l'homme d'amour, est ici *ne varietur*. Stendhal a donné le livre de l'amour-passion, d'Aureville le livre de la fatuité, Armand Hayem celui de l'amour-goût ou de la séduction ; et j'estime que le *Don Juanisme* complète les deux autres et qu'il les couvrera toujours sur le rayon et dans l'estime des lettrés.

III

Ceux qui, pour l'expiation des péchés du monde, sont condamnés à la fréquentation des éditeurs, ont tous entendu, les impresarii du livre, demander à cris désespérés « un illustrateur, un crayon qui comprenne un texte et qui le rende dans son esprit ». M. Lemerre, le plus heureux des éditeurs, le distributeur des lauriers contemporains a été exaucé le premier ; depuis beau temps il entassait les Boilvin sur les Lalauze, les Los Rios sur les Pille, et les Leloir sur les Hedouin. Enfin, Félicien Rops vint, passage Choiseul ; il y vint avec neuf estampes pour *les Diaboliques*, et ce fut dans le monde bibliophile une exclamation que M. Mirbeau a claironnée dans une chronique vibrante d'enthousiasme : Barbey d'Aureville était le seul écrivain que Félicien Rops put consentir à illustrer dans le sens strict du mot ; et il fallait un texte inouï comme celui des *Diaboliques*, pour asservir la pointe formidable des *Sataniques* : aussi les estampes nées de cette rencontre puissante, sont-elles des merveilles d'intensité. Le frontispice : la femme écoutée par le diable et confiant son *secret à la chimère* ; et le double post face, l'usurier et la fille dominant le monde, feraient à elles seules la réputation d'une pointe ; mais le maître du *Bout du sillon*, du *Finis Latinorum*, est connu de tous comme grand frontispicier, et symboliste rare. Le jour nouveau où ce carton nous le montre est celui de l'illustrateur, du crayon paraphrasant et pentaculant en forme plastique, un drame ou un sentiment : or, je ne sais rien dans tout ce qui a été publié depuis trente ans, de plus intensement beau que ce *bonheur dans le crime* où la morte griffe de ses mains de squelette la gaine à tête de Meduse qui porte l'enlacement et le baiser ivre du bonheur criminel ! Quelle intraduisible vision que le *plus bel amour de Don Juan*, le cachetage du *Dîner d'athée*, le grand artiste l'a sauvé sans l'é luder. Avec quelle force l'horreur de la *vengeance d'une femme* se profile sous les traits de cette catin qui se trousse d'un geste de reine dans l'encadrement de sa porte banale où deux

torchères éclaboussent de lumière et de honte les blasons appendus de l'orgueil castillan. Le souffle même du récit soulève-t-il pas ce *rideau cramoisi*, et cette femme aux mains ramenées sur la bouche et cadencées ne dit-elle pas à l'imagination les *dessous d'une partie de whist*, Félicien Rops a autant d'imagination que Doré, mais il a de plus que lui : la pensée d'un écrivain et le dessin à la fois le plus savant et le plus actuel. Un jour viendra, où, de l'admiration des initiés, il passera à la plus éclatante gloire : sa compréhension de la femme, de l'accouplement et du péché, n'a point d'analogie dans l'Art du passé, il a créé son domaine, conception et procédés ; et puisqu'il n'a pas de précédent, j'estime qu'il n'aura pas de suivant, autochthone de lui-même !

IV

Arsène Houssaye a été l'homme le plus aimé de son temps ; j'entends à la fois que nul de ses contemporains n'a eu plus d'amantes, ni plus d'amis. Etre Richelieu de 1830 à 1880 est déjà un destin assez enviable ; mais celui qui se confesse aujourd'hui au public, accuse autant de poignées de main célèbres que de baisers parfumés : et c'est sous ce double rayonnement de viriles affections et de flatteuses défaillances, entre ces deux lignes, l'une illustre et l'autre exquise, qu'Arsène Houssaye se présente à nous et à la postérité.

Avant de moraliser sur une prétention, il faut s'informer et en vérifier la légitimité ; or, la presse comme l'opinion ont certifié la véracité de l'assertion ; comme Labruyère, j'ai interrogé et recueilli les voix, il n'y a rien à rabattre, et les amours-propres jaloux doivent en prendre leur parti. Quant à la correction de cette attitude autobiographique, je suis de l'avis de Théodore de Banville ; cet air là n'irait à personne, mais il va bien à Houssaye. Ce qu'il fallait de grâce et de délicatesse de touche pour égrener le chapelet impie d'innombrables bonnes fortunes, l'auteur l'a eu ; après avoir séduit tant de femmes, voilà qu'il séduit encore le lecteur : il faut céder à ses lois, comme on le chante dans *Zampa* ; elles sont celles mêmes de Thélème, au reste. Arsène Houssaye ignore la grande notion catholique du péché : suivant le mot d'Armand Hayem, « il a cherché la Manon qui est dans toute femme » ; il l'a trouvée, mais ne l'a pas suivie en Amérique ! Car, tout mélancolique qu'il est au fond, l'auteur des *Grandes Dames* s'égaie au premier sourire qui promet un baiser, et c'est le souvenir ou l'attente du baiser qui le rend optimiste. Nature bien plus complexe qu'on ne croit, il juge très à fond les femmes, et la preuve en est, qu'aucune n'a barré sa vie heureuse de jupitérien. Ce paresseux et ce jouisseur a produit autant que ceux qui se sont mis des oreillers pour ne voir que l'œuvre à faire, et ce prétendu superficiel a eu des paroles de philosophe sur les destinées de l'âme. Il y a chez Arsène Houssaye la volonté de ne pas s'appesantir ; la désinvolture de sa pensée lui a fait tort, il a toujours eu un talon rouge, et ce talon-là a paru scandaleux sur les terrains graves ; et puis cet homme né coiffé a été étiqueté à

tort, et en France on ne décolle pas l'étiquette collée par le public. Or, Houssaye, déclaré charmant, n'a pas été crû quand il s'est fait grave ! Il a écrit, par exemple, avec beaucoup de documents et de soin l'histoire de Léonard, et on lui a dit : vous avez fait là un conte. Cette déconvenue ne l'a pas beaucoup attristé ; avec sa résolution de cueillir les roses en évitant les épines, il a cherché le mieux, et il l'a suivi. Or, le mieux pour Arsène Houssaye, c'est la femme dans l'art ou l'art dans la femme : enfin, pour surcharge à ces traits disparates et cependant tous essentiels, un parti-pris d'être heureux, malgré la vie même qui est psychologiquement un avatar ionien et qui donne à cette confession un sourire désarmant de grâce païenne !

A peine baptisé, et avec de l'eau de l'Eurotas, Arsène Houssaye n'a pas la grande notion catholique du péché. Il croit que les péchés rappellent la morsure et la femme le baiser, et que plus on mord et plus on aime, plus on acquiert de mérites. A côté de la religion du plaisir, il y a à toutes pages de ces *Confessions* celle de l'art ; l'une corrige l'autre ; chez Houssaye le sens esthétique se substitue au sens moral.

Cette belle inconscience prodigue les absolutions à tous les impénitents ; et à parler de pénitence, on semblerait un pédant menacer Chérubin. Les péchés d'Arsène Houssaye ont eu les plus extraordinaires acolytes, il a été l'intime de toutes les gloires d'un demi siècle, et du dernier bien avec toutes les étoiles de la rampe et du ciel de lit. On n'analyse pas ce tissu d'anecdotes, dont les Goncourt de l'avenir tireront *la Femme et la Société française au XIX^e siècle*. Une particularité notable, c'est la série de fac-similes graphologiques qui servent de pièces justificatives à chacun des quatre volumes. Michon et Louis Mond ont vulgarisé la science de l'abbé Flandrin à tel point que cette branche d'étude psychique trouve un attrait spécial en ces *Confessions* ; et chose à étonner, Houssaye en donnant la vraie physiologie de tous les personnages de la comédie humaine de 1830 à 1880, n'a certainement pas blessé un survivant, ni attristé des mânes. Cette délicatesse en une matière si épineuse n'est pas le moindre mérite de cette œuvre d'optimisme absolu, qui finit par cette assertion : « Je recommencerais la vie avec plaisir ».

En voisin du Quoheleth, j'ai droit à proclamer l'extrême originalité de ce « *contentus sua sorte* », et je crois que la Postérité traitera Arsène Houssaye comme a fait la Vie. C'est là un destin doublement beau.

JOSÉPHIN PÉLADAN.



M. COQUELIN SIFFLÉ



Les journaux français ont commenté d'une façon inexacte la bordée de sifflets qui a, le samedi de Pâques, accueilli M. Constant Coquelin à son entrée dans le rôle de Chamillac, au théâtre des Galeries Saint-Hubert.

L'un d'eux, *le Voltaire*, écrivait ceci :

« L'incident des sifflets de *Chamillac*, samedi soir, à Bruxelles ? — M. Coquelin se contente de dire que les deux représentations de la pièce de M. Feuillet ont beaucoup plu aux spectateurs belges. Les sifflets provenaient de quelques adeptes de la jeune école littéraire bruxelloise. »

Le groupe que veut désigner M. Français, le signataire de l'article, est, paraît-il, celui des Jeunes-Belgique.

C'est nous qui aurions organisé une cabale contre le sociétaire de la Comédie-Française, pour venger la Belgique offensée par M. Coquelin en la personne de M^{lle} Dulait.

Il est inutile que nous rappelions l'incident Dudlay, autrement que pour déclarer que cet incident ne nous a pas émus du tout, et l'on mettrait la jeune tragédienne belge à la porte de la maison de Molière sans que cela nous fit la moindre peine. Les affaires de M. Claretie ne nous regardent pas. Même, si nous parlons ici de cette petite échauffourée, c'est que l'on a mis sur notre compte le désagrément qu'a essuyé M. Coquelin.

La Jeune Belgique n'est pas un cours de sifflet et n'organise pas de cabales. Nous avons une autre franc-maçonnerie, celle des Lettres avec lesquelles M. Coquelin n'a que des rapports fort tendus.

Un ou deux d'entre nous ont sifflé ce comédien, parce que ce comédien leur déplaît et que leur droit est de manifester leur déplaisir. Si M. Buls a tenté d'empêcher cette libre manifestation par un déploiement inusité de police, M. Buls a commis une faute doublée d'une illégalité.

L'an dernier, il nous souvient d'avoir vu M. l'architecte Wynand Janssens, siffler les *Maîtres Chanteurs*, de Richard Wagner. Personne ne l'a arrêté parce que personne n'avait le droit de l'arrêter, et l'eût-on fait, nous aurions protesté. Chose étrange, cela se passait dans la loge de M. Bérardi, le directeur de *l'Indépendance*, du journal qui nous est tombé le plus carrément dessus en la circonstance actuelle. M. Frédéric a éprouvé le besoin d'écrire quelques-unes des phrases à manchettes dont Bachaumont a le secret, pour nous envoyer l'expression de son mépris. Malgré ses phrases, malgré son dépit mal déguisé et fort inopportun, il ne nous empê-

chera pas de resiffler M. Coquelin et de raréfier un peu les représentations chroniques de ce Mascarille qui finira, croyons-nous, par renoncer à la lutte.

Nous ne nous irritons pas contre M. Frédéric qui nous a vexé en applaudissant; pourquoi s'irrite-t-il contre nous qui l'avons vexé en sifflant? Nous sommes quittes, et les colères sont fort inutiles.

Que s'il désire avoir le plaisir que nous avons fait à beaucoup de gens *artistes*, lorsqu'ils ont appris que l'on avait fait justice du pître en question, il pourra interroger là dessus tous les groupes qui s'occupent d'art à Bruxelles.

Nous lui dirons ensuite qu'il est trop facile de prononcer les mots : *désarmant*, *enfantin* et autres, comme il serait très simple et de fort mauvais goût d'articuler : *gaga* ou *vieille savate*. M. Frédéric nous traitera en enfants toute sa vie et toute notre vie — s'il le pouvait — nous aurons beau dire, nous ne serons jamais que des galopins, des empêcheurs de dormir en rond. Soit, mais le procédé ne trompera personne; il n'empêchera pas que l'on voie à nos mentons que nous avons un peu grandi et à notre effort constant que nous voulons grandir. M. Frédéric a dépassé l'âge de la croissance, tant pis pour lui.

Que l'on nous pardonne d'être tombé de Coquelin-Charybde en Frédéric-Sylla, véritable coq à l'âne s'il en fût, mais ces deux comédiens, pardon, ces deux critiques sont tellement unis qu'on les confond — ailleurs dans les applaudissements, ici dans les sifflets.

MAX WALLER.

OBSESSION

A M^{me} D. W.



la fin cela l'obsédait, de vivre ainsi, avec la continuelle désespérance des ressouvenirs douloureux et des rêves anéantis... Et ce soir-là, bien triste était sa chambrette, aux quatre murs blancs, couverts de petits cadres en paille, avec, aux coins, de mignons nœuds roses et bleus, — des cadres qu'Elle avait faits...

Dans la monotone clarté d'une pauvre lampe, un silence lourdement plane...

Là-haut, au plafond, à un crochet faisant tache dans la nudité, une cordelette, de la grosseur du doigt, pas très longue, oscille...

D'où elle provient, cette corde, il l'ignore ; mais elle l'agace dans son perpétuel ballotement...

Jeunesse, amour, — désillusion que tout cela...

Il n'en avait connu qu'une seule ; Elle l'avait aimé de toute la force de son cœur naïf ; — puis un jour, elle était partie tout doucement, doucement, comme un angelot, — et on l'avait enfouie là-bas, bien loin, dans un coin ignoré du cimetière, avec, sur sa tombe, une simple croix blanche...

Il pleure, et, sinistre, ballote la cordelette.

Jeunesse, amour, espoirs, — désillusion que tout cela...

Science, — une chose inutile dont on avait bourré sa cervelle ; gloire, — un mot creux qui l'attristait ; avenir, — un horizon d'automne, gris et mélancolique.

Jeunesse, amour, espoirs, — hélas, mensonges que tout cela !

Oh ! les premières années, sans soucis et sans peines, toujours ensoleillées de joie et de plaisir ; oh ! tous ceux qui vous ont entouré, qui vous ont aimé, disparus à présent ; oh ! les soudaines tristesses incompréhensibles, le cœur qui s'ouvre à la poésie, l'âme qui sourit à l'amour...

Espoir, — mensonges...

Les gouttes de pluie claquent plus violentes contre les carreaux, avec des coups secs...

Le vent souffle doucement dans les jointures des fenêtres...

Dans ce murmure long, pourquoi lui semble-t-il reconnaître la pleurante voix de sa Mary qui l'appelle?...

Il regarde la cordelette, il n'en a plus peur : elle ne l'agace plus ; elle a l'air de lui sourire...

Pourquoi?...

Il s'y est pendu !...

ALBERT CHAPAUX.

CHRONIQUE ARTISTIQUE

EXPOSITION DU CERCLE ARTISTIQUE



est M. Herbo qui règne céans ! Lui, lui partout ; il reçoit, il trône, il s'étale dans le ventre bombé de *M. Galesloot, président de la Fraternelle belge*, il fait des manières dans les gestes arrangés de *M^{me} D.*, il se prend au sérieux à s'entendre proclamer le peintre de la ressemblance et de la physionomie exacte, il se

sent le Maître de ce Salon, il croit que c'est en son honneur qu'on met des plantes ornementales dans des pots et des cravates blanches au cou, le jour de l'ouverture. Et il a raison. Depuis M. Van Hammée jusqu'à M. De Vriendt, depuis M^{lle} Van Ham jusqu'à M^{lle} de Villers, tous l'adorent ou doivent logiquement l'adorer, car il est eux quintessencié, synthétisé, sublimisé, ils ont sa couleur sur leur palette et ses brosses à leur pinceau. Aussi bien paraît-il presque artiste dans un tel milieu. Lorsqu'à pas traînants, avec des haussements d'épaules multipliés on traverse les galeries de l'exposition, ses œuvres, à lui, arrêtent tout à coup. Il est l'expression du genre. Il a ces beaux tons jaunes de pus, bleus de coup de poing dans l'œil, gris de linge sale en famille, rouges de banquettes de café-concert, verts de pissotière et d'urinoir public. Il est parfait. Et, tout compte fait, il me semble qu'on s'est assez longtemps acharné après son art. Il n'a point lui, telles prétentions sereines de tel peintre plus médiocre et plus poseur. Qui le connaît, le sait bon et d'excellent commerce. Il n'affiche rien d'*ex-cathedra*. Tandis que certains barbouilleurs de clownesques *Tentations de Saint-Antoine* et de carnavalesques *Fontaine de Jouvence* se croient sortis de la cuisse de Rubens ou de Van Dyck et simulent cette généalogie avec une moustache en croc et une barbiche en pointe. Oh! le tas de teinturiers et de goudronneurs qui, depuis quelque vingt ans, enduisent le vieux « sabot » académique, toujours sur l'eau, bien qu'il n'ait plus de jambes. Il ne marche plus, mais il surnage; à quand le dernier coup de tempête? On n'est pas plus usé, plus fini, plus décarcassé. Son mât est le manche à balai avec lequel Slingeneyer a peint *Lepante*; sa voile, cette immense loque : *la Peste de Tournai*. Aucun peintre n'y est monté depuis dix ans, il est délaissé comme un navire en quarantaine. Il ne compte plus que de rares amateurs, pourris du cerveau, qui, le nez à fleur d'eau, le regardent avec des yeux blancs de poissons pâmés. Public de phoques. Et il demeure !

En sortant du Salon on s'étonne qu'une telle exposition soit encore possible. La presse tout entière, chaque année, est unanime à sabrer dans le tas. Personne n'ose aligner un franc éloge, même les plus hostiles aux idées jeunes. On se rabat sur quelques tableaux pour exécuter les autres. Je ne me rappelle qu'une œuvre, celle de Courtens : *le Dégel*, qui ait attiré, depuis quelques années, l'attention du public.

Tandis qu'on se bat autour des envois à *l'Essor* et aux *XX*, ici rien ne remue la réglementaire stagnation du marais. Calme fixe dans l'indifférence.

Plus que jamais il est bon de constater par contraste ce que vaut la recherche du neuf et l'audace. Il en est de la peinture moderne comme de la musique. Ceux mêmes qui ne l'admettent pas ne peuvent néanmoins se plaire à ce qu'ils devraient prôner et soutenir. On hurle après les nouveaux venus, mais les vieux sont par trop pourris pour qu'on les serve encore, même en tête de veau, à la table des amateurs. Seul le *Journal des Beaux-Arts* les débite en cervelas à deux sous.

Les noms les plus hottentots et les plus béotiens ne l'effraient point. Il est seul à les imprimer et encore le fait-il avec grâce, car ces noms appartiennent

ment souvent à des peintresses. Il est, en effet, surprenant de voir tant de *ces dames au Salon*. Elles s'y pressent, se couchent le long de la rampe comme sur un sofa. Et les visiteurs passent et examinent, le monocle dans l'œil, avec des « pas mal » ou « chameau » au bout des lèvres. Le roi lui-même est venu voir, le jour de l'inauguration et a parlé de « pâte grasse », de « jolie touche » et de « manque pas de chien ».

C'a été une vraie noce, ce jour-là. Le seul beau jour d'ailleurs. Car, dès le lendemain, les articles ont cinglé de corrosives douches d'encre toutes ces charmantes choses bêtes et grotesques. On a fait entendre que rien ne valait, que c'était faire injure aux gens que de les convoquer à l'exhibition de ces romances peintes, de ces rebus dessinés, de ces épinaleries encadrées, de ces pantoufles brodées sur toile et de ces bonnets grecs collés sur panneau.

Chose étonnante, c'est que des artistes de la valeur de Mellery, Heymans et Courtens se soient égarés là. C'est presque se compromettre que de s'y commettre. L'entourage est déshonorant. Voisiner avec Plateel, passer le bras à Fraters, suivre ou précéder Van Keirsblick n'est pas exquis. On cède, en ce cas, le pas à M. Roffiaen, le maître crétin, à M. Bossuet ou à M. Numans. Trinité choisie, triple tête sous un même bonnet de gâtisme, trois fromages puants sous une seule cloche.

Mellery répète, dans son *Hiver*, la note si intimement mélancolique de son *Coin de mon jardin*. J'ai dit maintes fois toute l'archaïque et profonde et discrète interprétation du peintre, que ces toiles, une à une, font de mieux en mieux sentir. Mellery est un isolé, plein de passé et de lointain, même lorsqu'il peint ce qu'il voit aujourd'hui. Il est d'une pénétrance mélancolique, gravement doux et simple. Il penche son art sur les humbles : hommes et choses.

Heymans reste superbe et solide. *A l'ombre des premières feuilles* est une œuvre de haute puissance où s'épanouit toute une jeunesse de sève et de verdure. Les exquis touches de fraîcheur, de vie ! Et comme tout est enveloppé, bien à son plan et baigné de légères vapeurs ! Ce qui stupéfie, c'est combien le faire est robuste et combien l'ensemble est aérien.

Courtens, lui aussi, domine au *Cercle*. Son *Remorqueur*, bien que trop crayeux et trop matériel, témoigne d'une consciencieuse observation et d'une bonne vie esthétique avec la nature franche et crue.

Restent encore Cassiers, se complaisant dans la finesse des tons humides et bleus ; Frédéricx, consciencieux traducteur des misères, mais maladroit amalgameur de teintes communes et odieusement tricolores...

Et rien.

Pour terminer, un souvenir.

Aux temps d'art préhistorique, lorsque Stallaert exposa *Didon*, — cette célèbre *Didon* qui, au lieu d'être tout simplement une africaine bon teint mise en vers par Virgile, se gonfle, dondon patriotique, de quelque *Wacht am Rhein* — tout Bruxelles s'en fut voir. On ne payait pas.

Les bourgeois pintadisés gloussaient des éloges autour depuis le matin dix heures jusqu'au soir cinq heures, la salle d'exposition ne restant point ouverte plus longtemps.

Le peintre Dubois s'en fut, à son tour, accompagné de deux amis. On examine, on bouscule quelque peu la foule amassée devant l'œuvre.

— Eh bien Dubois, qu'en pensez-vous ?

— Ce que j'en pense !

Le peintre s'approcha de la toile, et, devant les cinquante niais qui se pâmaient, prunelle en l'air, devant le gardien majestueux qui ne parlait de l'œuvre qu'à mi-voix comme les prêtres parlent de Dieu, devant tels et tels officiels qui regardaient, leurs menstrues de ruban rouge à la boutonnière, il leva la jambe à bonne hauteur et peta formidablement.

— Voilà ce que j'en pense ! Et il sortit.

Quelqu'inconvenante qu'une telle « affirmation » parût, elle était bonne. Il est des exhibitions si atrocement ignobles, si scandaleusement antiartistiques, que l'expression du dédain la plus basse se légitime. Tant pis pour les musqués bêtes qui s'en fâchent. Ils ne comptent pas. Ce sont gens du bel air, mais de petite cervelle.

Si Dubois vivait encore, il énoncerait, de non moins retentissante manière, son opinion sur l'exposition du *Cercle*. Seulement il ne pourrait l'émettre devant chaque médiocrité peinte, la provision de pareils jugements étant forcément limitée. Il ne donnerait que son opinion sur l'ensemble et, celle-là, nous la donnons comme lui et aussi vigoureusement.

EMILE VERHAEREN.

N. B. Il paraîtrait que Sa Majesté, à l'occasion du Vendredi-Saint, aurait acheté *les Huîtres* de M. Plateel.

CHRONIQUE MUSICALE

Comment Messieurs Catulle Mendès, le tendre, et Emmanuel Chabrier, le brutal, ont-ils communié en *Gwendoline*. C'est un de ces mystères que le wagnérisme seul pourrait peut-être expliquer, à condition toutefois qu'il ait bon dos, car ce pauvre wagnérisme, qu'on met à toutes sauces musicales, n'est encore une fois ici qu'un prêtre-nom.

La légende de M. Mendès est une légende vue à travers *les Boudoirs de verre*. On y sent bien des places à remailler où les mailles se sont cassées. Ce sont les points où le Parisien, las de son voyage en ballon captif dans le bleu, s'est arraché de son rêve, pour aller fumer une cigarette au boulevard. Elle n'est pas digne de l'auteur du *Roi vierge* et du paraphraseur superbe des poèmes de Wagner.

Quant à la musique, M. Chabrier — parlons en, car je ne suis ici que pour dire le sentiment étrange, complexe et indéfinissable qu'elle m'a pro-

curé. Cette musique apparaît comme tellement hors pair et déconcertante; elle prend un tel relief sur toute l'œuvre congénère qu'on demande à ressaisir, son point de vue — ou son point d'ouïe — afin de mieux s'arc-bouter au choc de ces violences et de ces rudesses inattendues.

Tout d'abord, c'est une impression de vide succédant à une impression de bruit, et l'on se souvient de cette baroque fabrication de quincaillerie instrumentale : *Espana*. De là, un sentiment de défiance un peu préconçu mais justifié, qu'on en convienne; défiance de cette musique matérielle, pleine de cris de voix et de cliquetis d'instruments qui vous fait heurter sans cesse à des pointes de terre ou de roc; musique de coup de poing et l'on pourrait dire de coup de poing américain, car il y a un peu d'américanisme aussi.

Cependant, ce formidable plaquage instrumental cache de réelles inspirations; à mesure que l'oreille et le cerveau percent la masse orchestrale et y pénètrent plus avant, les thèmes se dessinent, se dégagent; mais ils se dégagent trop, bientôt, pour prendre, en se casant dans l'imagination, cet aspect de thèmes formulés et moulés qui se détachent de l'ensemble. C'est alors que l'œuvre apparaît telle qu'elle est réellement, faite de morceaux joints pièce à pièce sans qu'une inspiration mère ait présidé à sa conception. On y voit que M. Chabrier n'a rien sacrifié à Wagner du vieux système de ses compatriotes et qu'il n'a pas plus qu'eux, en faisant du drame, essayé d'y introduire les principes de la déclamation lyrique et des motifs typiques; M. Chabrier, passant parmi les siens pour un révolutionnaire, ou tout au moins pour un évolutionniste, c'est une considération générale intéressante à noter.

Quelle est maintenant, indépendamment de tout système la valeur esthétique de cette musique? Voilà peut-être ce qu'il faudrait dire. Voilà pourtant ce que je ne dirai pas, n'en déplaise à certaines gens pour lesquelles la critique tient une cour de justice ou un bureau de renseignements.

A côté des prêcheurs et des pions qui administrent en haute presse, distribuant des prix de bonne conduite et d'encouragement ou des pensums, d'autres que, par une singulière erreur d'étymologie, l'on nomme aussi des critiques, se sont fait cette idée que le mot à dire au sujet de l'œuvre d'un semblable doit être, au lieu d'un mot de blâme ou de louange, un mot d'interprétation.

N'est-ce pas Albert Giraud qui, transposant la définition naturaliste du roman a dit que la critique consiste en ceci : Voir une œuvre d'art à travers notre tempérament? — Ainsi comprise, la critique devient encore une création où ce créateur en seconde analyse verse le meilleur de sa personnalité.

Mais pour cela faut-il que l'émotion du critique, au moment de cette interprétation, soit corrélatrice à l'émotion de l'auteur au moment de la création. Il faut que, toutes différences de milieu et de tempérament gardées, l'œuvre transmette au critique l'impression que la nature a donnée à l'auteur.

Or, cette impression ne me vient pas. J'ai eu beau m'efforcer de la lire, de l'entendre et de la réentendre, je ne sens pas l'œuvre de M. Chabrier et

jamais je ne me suis trouvé plus impuissant à me fixer une impression esthétique. Je crois, de toute la force de ma raison, que c'est ce que l'on a fait récemment en France, de plus original comme forme, de plus fort comme technique, de plus soutenu même ; comme inspiration ; je le crois et je l'affirme, mais sans m'émouvoir assez à cette croyance pour admirer ce que je constate. Ma croyance fondée en logique n'a pas cette flamme de foi où brûle un peu d'amour et la logique, en fait d'art, n'obtient pas droit de cité.

Voilà pourquoi je ne dirai pas de *Gwendoline* ce qu'il faudrait peut-être que j'en dise, parce que je serais pareil à ces cabotins qui tâchent d'interpréter de chic, à force de trucs et de ficelles, un rôle qu'ils ne peuvent incarner. Dès lors, je me résigne à cette sorte de critique négative avec l'arrière-pensée que c'est, dans ce cas-ci, la bonne, puisque en ce faisant, je livre, en somme, toute l'impression et la seule que m'ait procurée l'ouvrage de M. Chabrier.

..

Quel glorieux post-scriptum à *Gwendoline* que les représentations de M^{me} Caron. On ne nous fera pas un grief de comparer ces deux succès. L'interprétation devient création quand elle émane d'un talent aussi hautement personnel que celui-là. Ses créations de Brunnhilde, Valentine, et surtout Marguerite de *Faust* sont bien son œuvre.

Ce qu'elle a acquis de « planches » au lieu de banaliser son jeu, ne donne que plus de sûreté et de portée à ses effets de scène. Ses facultés créatrices ont merveilleusement mis en œuvre les qualités de voix de physionomie, de geste, d'allure et de stature dont elle est douée, et cette sensibilité nerveuse qui fait la profonde psychologie de son jeu semble s'être affinée encore. Depuis son départ de Bruxelles, il y a un an, M^{me} Caron n'a fait que s'élever dans son art et l'on peut bien dire qu'elle est actuellement la plus superbe tragédienne lyrique de notre époque.

..

Pour finir la saison, les deux auditions Wagner (répétition et concert) et les séances Rubinstein se sont achevées.

Pendant cinq jours, nous avons cru au chef-d'œuvre et un peu du génie des maîtres a passé dans nos rêves.

Qui donc disait qu'il y a une légende sur Rubinstein ? le roi du piano l'appelaient-on et des gens traduisaient : le roi des tapeurs, le suprême acrobate du piano ; virtuose incomparable, inimitable à jamais, mais virtuose.

Tous ceux qui ont entendu ou réentendu et senti l'interprétation qu'il donne des sonates en *ut dièze* et en *fa mineur*, de Beethoven, et de la profonde *fantaisie en ut mineur* comme des autres pièces de Schumann savent que Rubinstein n'est pas ce qu'en pense la foule ; car, à côté des quelques effets symphoniques à coups de poigne qui font saillir les têtes et les regards tendus vers son clavier, il y a cette accalmie pleine, cette pureté,

cette immense sérénité d'au delà qui domine en lui et fait oublier les notes, le clavier, le piano et le pianiste, pour ne laisser plus qu'une expression passionnelle au dessus de toute matière, l'indéfinissable expression de cette grande âme chantante qui a du Beethoven en elle.

Nous étions encore sous le coup troublant des concerts Rubinstein, quand nous avons entendu au *Populaire*, le premier acte de *Tristan et Yseult*, dont le succès a été énorme.

L'ensemble de l'exécution a été très remarquable.

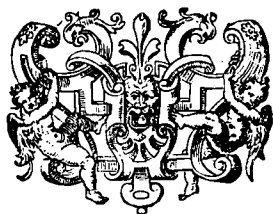
M^{me} von Edelsberg et M^{me} Flon, si elles ont parfois faibli, du côté de la voix — accroc peu étonnant, vu l'accent *déchirant* de cette musique — en ont au moins donné une interprétation fidèle et intelligente. La voix lumineuse de M^{lle} Wolf a eu des inspirations de fraîcheur dans la scène de *Siegfried*. M. Renaud a très classiquement dit le rôle de Kourwenal et M. Van Dyck a chanté d'une voix plus sobre que de coutume. Sa diction a été admirable.

L'orchestre, sacrifiant le détail à l'ensemble, a eu de superbes élans de vie et de passion.

Il est regrettable seulement qu'on ait supprimé les voix dans la *Chevalchée*; les voix en moins, c'est comme un instrument qui manque et c'est incomplet. Mais laissons les critiques de détail pour ne voir que le résultat général. Remercions à commencer par M. Dupont, les interprètes de telles œuvres.

Admirons l'élan de foi qui les anime et découvrons-nous devant ceux qui nous invitent aussi ardemment à croire en la religion d'art, la meilleure qui soit.

HENRY MAUBEL.



MEMENTO

BELGIQUE

Une nouvelle édition de *Kees Doorik* vient de paraître, édition définitive où l'auteur a parfait son œuvre, coupant les angles et comblant les trous. Les lecteurs de *la Jeune Belgique* savent en quelle estime nous avons Georges Eekhoud. Dès la première heure, il fut des nôtres et n'a pas cessé d'en être; il était arrivé avant nous dans la lutte littéraire et c'est un aîné qui, comme Lemonnier s'est spontanément uni à l'effort que nous avons tenté, poursuivi, que nous pousserons jusqu'au bout.

Aujourd'hui, notre ami Eekhoud compte parmi les premiers; il a son originalité propre, fuite de rudesse et de brutalité; son amour pour ce qu'il nomme son « terroir d'élection » a fait éclore des œuvres durables telles que l'on n'en avait jamais brossées dans notre pays, et son chant de style est comme un *bardit* de guerre, aux sonorités cruelles et obsédantes.

Quelle que soit notre indifférence pour les brocards de nos « petits amis », nous avons un certain scrupule à parler de Georges Eekhoud et de ses livres; nous sommes trop liés pour que notre critique ne soit trop emballée et louangeuse; mais nous ne devons pas et ne voulons pas nous arrêter à cette considération, parce que notre amitié nous vient précisément de notre culte pour un talent si sincère et si large.

Kees Doorik est livre connu dans le monde des lettrés; nous n'avons donc pas à redire ce que *la Jeune Belgique* en a dit lors de l'apparition du volume. C'est à l'occasion des *Milices de Saint-François*, qui vont paraître chez Monnom, qu nous consacrerons une étude à Georges Eekhoud et à son œuvre.

* * *

Nous recevons une curieuse brochure signée Mario Villès et intitulée *Bruxelles-Satire*. L'auteur, qui se cache sous le nom de Villès, est connu des lecteurs de *la Jeune*

Belgique, mais ne nous a pas autorisé à ôter son masque. Au reste, nous n'avons rien à dire de ce mince pamphlet dont le caractère politique nous empêche de le recommander à nos lecteurs; il y est fait allusion, en dehors de cela, à des incidents que nous voulons oublier, et nous ne pouvons citer qu'une pièce, bien faite : *A quel qu'un qui pleure*.

Suffit-il de pleurer pour être malheureux ?
Les larmes sont fouvet de très savants mensonges.
Et tandis que tu songes,
Songe à la fixité des yeux larges et creux.

J'en sais qui n'ont jamais connu d'autre caresse
Que celle de l'orage et des vents en courroux,
Et sous un soleil roux
N'ont pas même fermé leur paupière en détresse.

Songe à ces malheureux qui n'ont pas de baisers,
Qui recherchent en vain des lèvres fraternelles,
Et dont les mains fidèles
Ne trouvent que néant pour étreindre et bercer.

Que l'on est bienheureux lorsque du fond de l'âme.
On peut souffrir encore et se sentir meurtri
Celui qui pousse un cri
A senti dans son cœur quelque mordante flamme.

Et quelque douloureux que soit le coup reçu,
Élevant son chagrin, y trouve d'âpres charmes.
Quand je verse des larmes,
Je ressens mieux la vie et je suis moins déçu.

* * *

La dernière livraison de *la Société Nouvelle* publie un remarquable article critique de notre confrère Francis Nautet sur Dostoïevsky.

* * *

Le n° 157 de *la Casserole* publie une parodie si franchement drôle d'un *air de flûte* de Siebel, que nous ne voulons pas en priver les lecteurs. L'auteur en est un honnête père de famille, aussi zwanzeur qu'aimable et dont nous respecterons l'anonymat.

AIRS DE PETITE FLUTE

COMPLAINTÉ DES BOISSONS BUES.

A MAX WALLER.

Ils étaient pochards tous les deux.
Mais ils marchaient droit comme un orme,
N'ayant pas cette ivresse énorme
Qu'on cueille aux bacs à schnick hideux.

Qu'avaient-ils sifflé donc en somme
Pour dans cet état s'être mis ?
Des bocks, des quarts ou des demis ?
Avaient-ils pour trop forte somme

Ingurgité du porto blanc,
Bu du pale ale ou de la brune,
Depuis l'aube jus. qu'à la brune
Pour être si fort sur le flanc ?

Avaient-ils flûté du champagne,
Avale du Beaune ou du Nuits,
Pour, avant que l'astre des nuits
Brille, ainsi battre la campagne ?

Est-ce de gin ou de whisky
Qu'ils s'étaient arrosé la dalle ?
S'étaient-ils noyé l'amygdale
Sous les flots brûlants du brandy ?

Avaient-ils, exempts de vergogne,
Été se gonfler le ballon
Cœz quelqu'amphytrion wallon
Des meilleurs crus de la Bourgogne ?

Avaient-ils gobé de l'arack,
Qui fait dire des mots sans suite ?
Non, ces pochards avaient leur cuite
D'un cognac à l'eau sans cognac !

MARTHE SCHWERDTLEIN.

Sous le titre *Scherzando*, M. Sapho (pour les dames) Paul Berlier publie les rimes folles qu'il a collectionnées au cours de ses inspirations estudiantines. Ce sont comme un bouquet de fleurs très délicates, aux pétales très minces, d'un parfum très léger, mais où l'on voit tout un printemps.

Poudrés, musqués tant qu'il se peut,
Au son d'une musique un peu
Dolente,
Si nous dansions un menuet
D'allure antique, ingénue et
Trouvante.

Et le livre est, comme il le dit, un menuet où les vers ainsi que des marquises, relèvent un brin leur robe fleurie avec une indécence parfumée.

Scherzando est orné d'un dessin macabre de Léon Dardenne, un jeune artiste dont nous aurons encore maintes fois à dire beaucoup de bien. Signalons de lui dans la dernière livraison de *La Basoche* une remarquable eau forte pour illustrer un conte de M. Goffin.

Un de nos anciens collaborateurs, M. Auguste Lavallé nous adresse un sien volume qu'il signe Louis de Hessem et qu'il intitule : *Les Confessions d'une Comédienne*. Il y est question de M^{lle} Caroline Bauer, qui aurait été la maîtresse de Léopold I^{er}, avant que celui-ci ne fût monté sur le trône. Nous goûtons peu cette sorte de littérature. Les déboires de la princesse de Sayn-Wittgenstein, de Cora Pearl ou de M^{lle} Bauer ne

nous intéressent pas et peu nous importe que tel ou tel prince régnant ou non, leur ait joué des tours. Ces linges lavés en public ont une odeur écœurante, et nous le déclarons net à M. Lavallé, si le besoin le pousse à trafiquer dans la fange, qu'il se dispense à l'avenir de nous communiquer ses odeurs. Quand on a le talent qu'il a montré dans ses nouvelles, dans ses exquises traductions d'idylles allemandes, on ne se salit pas à de telles besognes.

L'éditeur Rozez publie une nouvelle édition revue de *l'Ardenne*, le guide du touriste, de M. Léon Dommartin. Nous croyons inutile de recommander longuement à nos lecteurs ce guide, dont ils ne pourront se passer s'ils entreprennent la pittoresque excursion qui s'y trouve décrite. Avant ce livre, il n'y avait que *le Guide de l'Excursionniste*, de feu M. le professeur Van Bemmel, ouvrage mal écrit, inexact et incomplet (nous le savons d'expérience pour nous être fourvoyé pratiquement d'après ses indications).

Celui de M. Dommartin est non seulement plein de renseignements précieux, mais encore — et c'est ce qui nous charme surtout — écrit avec humour par un écrivain d'esprit.

Nous recommandons aux amateurs l'excellente étude que vient de publier M. Louis Cardon sur ALFRED STEVENS. Cette étude sera suivie d'autres portant comme titre général : LES MODERNISTES. La compétence et le dilettantisme de M. Louis Cardon sont trop connus pour que nous insistions sur la valeur de l'ouvrage.

Les journaux nous apprennent qu'un M. Sigogne a donné une conférence au Palais des Académies. Cet orateur suisse devient, ce nous semble, un peu encombrant. Lorsque, il y a belle lurette déjà, il vint au Cercle parler autour de Victor Hugo, nous l'écoutâmes avec résignation ; ç'était désarmant, comme dit M. Frédéric. Depuis,

M. Sigogne semble vouloir naturaliser son verbe, et l'on ne peut plus entrer dans une salle où il y a quatre personnes, sans le trouver au poste, armé de son verre d'eau et prêt à discourir ; il s'épidémise lui même.

Par grâce, que l'on dépose M. Sigogne à la frontière ; le virus qu'il inocule exige un cordon sanitaire, sinon, dans l'année, tout le pays sera peuplé de petits suisses en quête de locaux à conférence — j'allais dire bocciaux. En outre, il paraît que M. Sigogne est en instance pour obtenir une place de professeur de littérature française ; il peut évidemment se fouiller avec grâce et le gouvernement ne sera pas assez bête, ignare et aliéné pour pêcher son enseignement littéraire à la ligne dans le lac de Genève, mais il faut y avoir l'œil cependant, d'autant plus que M. Sigogne, malgré un certain accent de Guillaume Tell, ne manque pas de charme et tient sous ce charme tout le sexe auquel nous devons l'amour. Il est d'une courtoisie poudrée qui captive et c'est avec des gants roses que nous le prions de vouloir bien aller voir si le chemin creux qui mène à Kusnacht n'a pas été comblé par les dernières neiges :

Durch diese hohle Gasse muss er kommen!

Es führt kein andrer Weg nach Küsnacht. — Hier vollend' ich's!

Du Schiller, s'il vous plaît ! De l'allemand en l'honneur d'un Suisse qui vient parler français en Belgique !

* * *

Il a parlé ; non, mais dégustez-moi ce petit bijou ; c'est de la dernière fournée ; voilà le véritable art national, le vers sonore qui entraîne les foules ; tel Tyrtée.

Il a parlé, le travail a repris ; la grève a clos sa bouche d'ombre et l'ordre règne à Varsovie. Il a parlé, et aussitôt de grands peintres sont venus lui demander l'honneur de le représenter dans un tableau apothéotique, droit, noble, calmant les masses. Cela s'appellera *la Tentation de Saint-Antoine Clesse. Silence et Réforme* :

LA CHANSON PENDANT LA GRÈVE

Vous qui souillez ce mot saint « Liberté ».
De vos meneurs fuyez la perfidie ;
Ces grands amis de la fraternité
Vont au pillage, au vol, à l'incendie.
J'eus comme vous l'honneur d'être ouvrier :
Peuple, écoutez la voix du chansonnier.

Quand le pays doit prendre son fusil
Pour s'opposer à la haine barbare,
Cherchez-les donc, à l'heure du péril,
Tous ces brouillons dont la voix vous égare.
J'eus comme vous, etc.

Du drapeau rouge à bas l'épouvantail !
À vos travaux vous pouvez faire trêve,
Mais sans briser l'instrument du travail
Et sans forcer vos frères à la grève.
J'eus comme vous, etc.

Songez-y bien, la grève a ses dangers :
Quand nos produits ne sortent plus de terre,
Vous faites place aux produits étrangers
Et vous ouvrez la porte à la misère.
J'eus comme vous, etc.

Des insensés vous disent, à grand bruit,
De dévaster les maisons, les usines...
Croyez-vous donc, quand tout sera détruit,
Trouver du pain au milieu des ruines ?
J'eus comme vous, etc.

Suivons ceux-là qui risquent leur trésor
Dans l'industrie aux luttes pacifiques ;
Le souverain qui, prodiguant son or,
Nous ouvre au loin des marchés magnifiques.
J'eus comme vous, etc.

Que ma chanson ait des échos puissants !
Grands par les arts et grands par l'industrie,
Soyons encor le peuple du bon sens
Sous le drapeau sacré de la patrie.

J'eus comme vous l'honneur d'être ouvrier :
Peuple, écoutez la voix du chansonnier.

ANTOINE CLESSE.

* * *

L'Ecole de musique de Saint-Josse-ten-
Noode a exécuté le mois dernier, au Palais
de toutes les Académies, une œuvre... ? —
Non — Quelque chose de M. Michotte, Un
petit poème intitulé *Myrto*, où M. Michotte
a refait le fameux *Crépuscule* de Massenet :
« *les Coccinelles sont couchées* ». Quelle
malheureuse idée M. Michotte a-t-il eu de
les réveiller.

On dirait de sa musique que c'est du
Massenet lavé à l'eau de javelle. Aussi est-ce
propre et bien sage. Une vraie musique de
bête à bon Dieu.

* * *

A signaler à côté de ceci les audaces ré-
térées du Cercle artistique... et littéraire,
où l'art prend décidément racine. La litté-
rature y avait passé dans la personne de
M. Ruelens. La musique vient d'y faire son
entrée sous l'espèce originale de M. Léon

Jouret. Ah ! si M. Jouret mettait autant d'originalité dans sa musique que dans ses huppelandes ! Malheureusement sa musique est bornée au Nord par l'*Orphéon*, au Sud par les *Artisans réunis*, à l'Est et à l'Ouest par les *Chœurs* du Conservatoire qui sont de charmants petits chœurs, mais pas révolutionnaires du tout.

Nous avons éprouvé beaucoup de plaisir à les entendre et nous avons quitté la salle sans attendre la distribution des prix qui clôturerait évidemment la soirée.

* * *

M^{lle} Dratz a donné, la dernière avant Rubinstein, son concert à la Grande Harmonie.

Nous n'avons pu l'entendre que dans le *Carnaval* de Schumann. Elle l'a interprété avec toutes les qualités de nature que devait y mettre sa personne délicate et gracieuse.

* * *

La maison Breitkopf vient de publier la partition pour orchestre des *Poèmes symphoniques* de Franz Liszt (trois cahiers), dont quelques-uns, notamment les *Préludes* (d'après Lamartine), ont été entendus à Bruxelles.

Quelques lignes de texte explicatif en allemand et en français précèdent chaque numéro.

Cette édition, conçue dans un style très classique, est exécutée avec les soins matériels de clarté et de correction que la maison Breitkopf et Härtel apporte à toutes ses publications.

FRANCE

Curieuse! par Joséphin Péladan. Un vol. Paris, librairie de la Presse (Laurent). Prix : fr. 3-50.

Grêle, un visage d'ascète encadré de cheveux très longs et très noirs ; des yeux profonds qui semblent noyés dans un rêve sans fin ; une voix chaude de méridional avec des intonations qui vibrent, Joséphin Péladan apparaît comme un des derniers moines demeurés du moyen-âge. Comme ses pareils ont usé leur enveloppe mortelle

sur le parchemin des manuscrits, commentant les textes bibliques de leur pinceau trempé dans du ciel, Péladan a marché dans la vie le front penché sur la science et sur la foi. Adorateur des Primitifs qu'il connaît et qu'il *dit* avec une exquise ferveur, il a doublé son esthétique du positivisme moderne, et suivi les progrès de la chimie comme ceux de la peinture. Il se met à genoux devant Cimabue et devant le docteur Koch. Il vise à l'omniscience, et son cerveau, qu'il bourre de faits, doit être un chaos où le temps seulement mettra la sérénité pour des œuvres mûres.

Actuellement, M. Joséphin Péladan n'a rien fait, sauf ses études sur l'Orcagna et l'Angelico, qui soit acquies aux lettres pures. *Le Vice suprême* et *Curieuse!* sont deux calices dans lesquels il a versé le trop plein de ses labeurs, mais les deux œuvres ne sont pas faites et démontrent seulement que Joséphin Péladan est un artiste doublé d'un savant ; elles indiquent pour l'avenir des chefs-d'œuvre, mais n'en sont pas ; on y sent tout un remuement de matériaux jetés pêle-mêle, sans mesure, sans ordre, un mélange de réalités cruelles et de rêves impossibles, un conte de fées dans un fait-divers, des airs de Cimabue dans des trompettes thébaines et des baisers de harpe au milieu des vinaigres de l'orgue de barbarie.

Curieuse! est à lire à titre de curiosité.

* * *

Heures noires et Nuits blanches, tel est le titre d'un livre bien curieux qui excitera au plus haut point la curiosité des lettrés, et peut-être même celle du gros public, bien que ce ne soit qu'un recueil de poésie. Quand on saura, en effet, que l'auteur, M. Adolphe Vard, inspiré de ces vers si jeunes et si vivants, a soixante ans aujourd'hui, et que pendant quarante années de sa vie il a exercé sans se plaindre jamais, le plus infime des métiers, celui de graisseur de wagons, on ne pourra se défendre d'une émotion bien justifiée.

Nous souhaitons à l'éditeur, M. de Brunnhoff, qui a procuré à cet humble la plus pure et la plus complète des joies, tout le

succès qu'il mérite, succès qui, nous en sommes convaincu, sera ratifié par le suffrage de tous.

(Co.)

* * *

Edouard Dujardin. *Les Hantises*. Léon Vanier. Paris, 1 vol. fr. 3-50

C'est un beau livre que celui que nous donne aujourd'hui le directeur de la *Revue wagnerienne*, livre d'une grande unité dans sa suite de chapitres, d'un intense sentiment artistique dans sa description si extraordinairement nette des états d'esprit les plus subtils.

Les chapitres intitulés *la Vierge en fer*, *le Kabbaliste*, *la future Démence*, *un Testament*, *Bourreau de soi*, sont les plus remarquables de ce volume d'une pénétrante émotion. La forme seule nous déplaît, non qu'elle soit négligée ou pédante, mais elle est souvent laborieuse et parfois incorrecte. Nous admettons difficilement l'adverbe « enlacément », « vous causer », « envier à, respecter à », « vous m'avez promis m'écouter... je commence être persuadé... je résolu tout faire... essayé parler... s'étend jusque les étoiles... » M. Dujardin cherche visiblement à purifier la langue, mais il casse trop de vitres. Nous lui passons volontiers sa douce manie d'écrire « en fin, sur-naturel, pour tant, par ce que, pour quoi, par fois », et peut-être aussi sa rage inoffensive de placer deux adjectifs sans conjonction devant beaucoup de mots.

Quoi qu'il en soit, *les Hantises*, de l'école de Poe ou de Villiers de l'Isle Adam, sont un livre de première force et qui mérite plus que la banalité des éloges courants.

* * *

Chez l'éditeur de *Lutèce : Les Gaffes des Journalistes*, par L.-G. Mostrailles; documents curieux, mais ne prouvant qu'une chose, c'est que le journaliste, devant fournir au jour le jour et rapidement sa copie, est naturellement exposé à commettre des gaffes qu'il ne commettrait vraisemblablement pas dans le livre médité avant d'être écrit.

* * *

Reçu : *Effets de théâtre*, par Maurice

Vaucaire Un vol., Paris, Lemerre, 3 francs.

La Femme, essai de sociologie physiologique, par le Dr H. Thulié. Un vol., Paris, Delahaye, 10 francs

Bluette, une petite nouvellette gentilette de M. Charles Droupy. 20 pages, chez Merzbach.

* * *

Les Gaîtés de l'Année, par Grosclaude, croquis par Caran d'Ache. — Ce charmant volume est la véritable Revue de l'année 1885, dont les principaux événements défilent aux yeux du lecteur, sous cette forme si vive, d'une gaieté si franche et si fine, d'une fantaisie si étincelante, qui a placé Grosclaude au premier rang des chroniqueurs parisiens. Un grand nombre de personnalités les plus en vue de tous les mondes y sont discrètement raillées par cette plume alerte et délicate, qui égratigne quelquefois mais ne blesse jamais.

Caran d'Ache, le dessinateur aimé du public, dont l'art si fin et si personnel est fait d'observation et d'esprit, a souligné par de nombreux croquis les passages les plus humoristiques du texte; on ne pouvait désirer une plus heureuse alliance que celle de ces deux esprits si bien faits pour se compléter l'un par l'autre. (1 vol. in-18 : fr. 3-50. Librairie de la Presse).

* * *

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que le directeur de notre revue M. Max Waller, a reçu citation à « compa-
« raître le 12 mai 1886, à 9 1/2 heures du
« matin, par devant le Tribunal de simple
« police, siant à Bruxelles, nouveau Palais
« de justice, entrée rue Wynants.....

« **Prévenu d'avoir, à Bruxelles, le
« 24 avril 1886, sifflé et ainsi trou-
« blé le spectacle au théâtre des
« Galeries St-Hubert.** »

C'est notre confrère en littérature, M. Georges Rodenbach, qui a bien voulu se charger de la défense de M. Max Waller.

* * *

Le dernier numéro de *l'Artiste* publie une étude de M. Max Waller sur l'Exposition des XX.

Elle voulut absolument recoudre elle même cette chaufferette physiologique.

Comme une bonne petite femme de ménage, elle descendit, *en cheveux*, acheta une belle aiguille d'acier et de la soie verte.

Puis, avec mille précautions, comprimant de sa petite main gauche les intestins qui ne demandaient qu'à déborder, elle recousit de sa petite main droite les deux bords de la plaie de son bon ami.

A tous les deux, cette nuit est restée comme le meilleur souvenir.

113. PIERRE D'OTR. Et en voilà encore une, toujours d'Alphonse Allais :

UN MOYEN COMME UN AUTRE.

Conte a GUY CROS (6 ans .

Il y avait une fois un oncle et un neveu...

— Lequel qu'était l'oncle ?

— Comment lequel ? C'était le plus gros, parbleu !

— C'est donc gros, les oncles ?

— Souvent.

— Pourtant, mon oncle Henri n'est pas gros.

— Ton oncle Henri n'est pas gros parce qu'il est artiste.

— C'est donc pas gros les artistes.

— Tu m'embêtes... Si tu m'interromps tout le temps, je ne pourrai pas continuer mon histoire.

Je ne vais plus t'interrompre, va.

Il y avait une fois un oncle et un neveu. L'oncle était très riche. très riche...

— Combien qu'il avait d'argent ?

— Dix-sept cents milliards de rente, et puis des maisons, des voitures, des cam-pagnes...

— Et des chevaux ?

Parbleu ! puisqu'il avait des voitures.

— Des bateaux... Est-ce qu'il avait des bateaux !

— Oui, quatorze.

— A vapeur ?

— Il y en avait trois à vapeur, les autres étaient à voiles.

— Et son neveu, est-ce qu'il allait sur les bateaux ?

— Fiche-moi la paix ! Tu m'empêches de raconter l'histoire.

— Raconte-la, va, je ne vais plus t'empêcher.

Le neveu, lui, n'avait pas le sou, et ça l'embêtait énormément...

— Pourquoi que son oncle lui en donnait pas ?

— Parce que son oncle était un vieil avare qui aimait mieux garder tout son argent pour lui. Seulement, comme le neveu était le seul héritier du bonhomme...

— Qu'est ce que c'est « héritier » ?

— Ce sont les gens qui vous prennent votre argent, vos meubles, tout ce que vous avez, quand vous êtes mort...

— Alors, pourquoi qu'il ne tuait pas son oncle, le neveu ?

— Eh bien ! tu es joli, toi ! Il ne tuait pas son oncle parce qu'il ne faut pas tuer son oncle dans aucune circonstance, même pour hériter.

— Pourquoi qu'il ne faut pas tuer son oncle ?

— A cause des gendarmes.

— Mais si les gendarmes le savent pas ?

— Les gendarmes le savent toujours, le concierge va les prévenir. Et puis, du reste, tu vas voir que le neveu a été plus malin que ça. Il avait remarqué que son oncle, après chaque repas, était rouge.

— Peut être qu'il était saoul.

— Non, c'était son tempérament comme ça. Il était apoplectique..

— Qu'est-ce que c'est « aplopecpité » ?

— Apoplectique... Ce sont des gens qui ont le sang à la tête et qui peuvent mourir d'une forte émotion...

— Moi, je suis-t-y apoplectique ?

— Non, et tu ne le seras jamais. Tu n'as pas une nature à ça. Alors le neveu avait remarqué que surtout les grandes rigolades rendaient son oncle malade, et même une fois il avait failli mourir à la suite d'un éclat de rire trop prolongé.

— Ça fait donc mourir, de rire ?

Où, quand on est apoplectique. . Un beau jour, voilà que le neveu arrive chez son oncle, juste au moment où il sortait de table. Jamais il n'avait si bien dîné. Il était rouge comme un coq et soufflait comme un phoque...

— Comme les phoques du Jardin d'acclimatation ?

— Ce ne sont pas des phoques, d'abord, ce sont des otaries. Le neveu se dit : « Voilà le bon moment », et il se met à raconter une histoire drôle, drôle...

— Raconte-la moi, dis ?

— Attends un instant, je vais te la dire à la fin... L'oncle écoutait l'histoire, et il riait il riait à se tordre, si bien qu'il était mort avant que l'histoire fût complètement terminée.

— Quelle histoire donc qu'il lui a racontée ?

— Attends une minute... Alors, quand l'oncle a été mort, on l'a enterré, et le neveu a hérité...

— Il a pris aussi les bateaux ?

— Il a tout pris puisqu'il était seul héritier.

— Mais quelle histoire qu'il lui avait racontée à son oncle ?

— Eh bien !... celle que je viens de te raconter.

— Laquelle ?

— Celle de l'oncle et du neveu.

— Fumiste, va !

— Et toi, donc ?

GIL BLAS, journal quotidien français, *boulevard des Capucines*, 16, à Paris ; publie **COURONNE D'ÉPINES**, par **CLAUDE VENTO**. Un numéro **20** centimes, abonnement (3 mois) **17** francs ; en vente partout.

Vient de paraître une nouvelle édition de luxe de **KEES DOORIK**, par **GEORGES EEKHOUD**. Prix : **3** francs.

La *Jeune Belgique* recommande à ses lecteurs
le nouvel atelier de photographie **EMÈRA**

Montagne de la Cour,

le plus artistique

de

Bruxelles.

EMÈRA

Photographies
d'artistes en vogue.

—
Les costumes du cortège historique
des chemins de fer.

Vient de paraître : **LA JEUNESSE BLANCHE**, par **GEORGES RODENBACH**. Prix : **3** francs.

MADemoiselle CORVIN, par **JEAN FUSCO**, 1 vol., se trouve chez **Van Crombrugge-Christiaens**, libraire, Galerie Bortier, 3, 4, 8, 10.

LA JEUNE BELGIQUE



*Nous leur ferions danser une telle gavotte,
Avec des violons si bien faits tout exprès,
Qu'ils en seraient encor pâles dix ans après.*

VICTOR HUGO.

SOMMAIRE :

Georges Eekhoud	GEORGES KAISER.
Calderon	EMILE VAN ARENBERGH.
Impressions cruelles	GEORGES EEKHOUD.
Airs de flûte	SIEBEL.
Chronique judiciaire	
Memento	



BRUXELLES

ADMINISTRATION :
26, RUE DE L'INDUSTRIE, 26

RÉDACTION :
83, RUE BOSQUET, 80

PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31.

1886

BOITE AUX LETTRES

114. Enigme pour exterminer le Weau :

Mon premier est en train de se détériorer.
Mon second est un macaque batailleur,
Mon troisième vaut un Napoléon.
Mon tout est...
Mon premier est *Vo*, parce que *Vossegat*.
Mon second est *Ver*, parce que *Vercingétorix*.
Mon troisième est *Mans*, parce que *Louis Hymans* !!!
Mon tout est apte aux clystères pédestres.

115. HENRY M., à Rochefort. Nous croyons, cher confrère, avoir dit assez souvent que, en dehors de nos correspondants réguliers, la collaboration française n'est pour nous qu'un superflu. Vos vers sont très bons, mais, dans notre petit pays, on en fait de très bons aussi, ne vous en déplaît. Quant à vous servir gratuitement la revue, c'est affaire à l'administration qui s'y oppose carrément et se base, dans son refus, sur ce fait qu'elle n'a aucune raison pour vous faire ce cadeau relativement coûteux. Croyez à tous nos regrets et à notre confraternité littéraire.

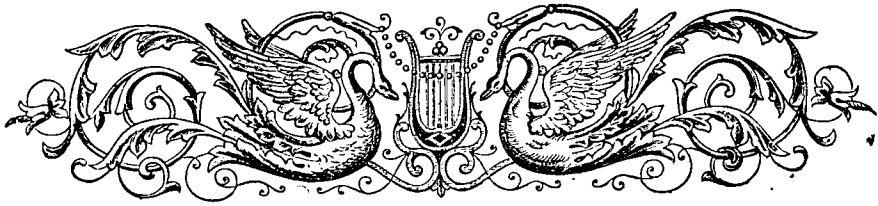
116. A. M. Taratata ! Triple charabita ! Vous foutata de nostra. Zuta. Infecta ! Impossibilita radicalita. Volapükta fouchtra.

117. RAOUL R. Patience et merci

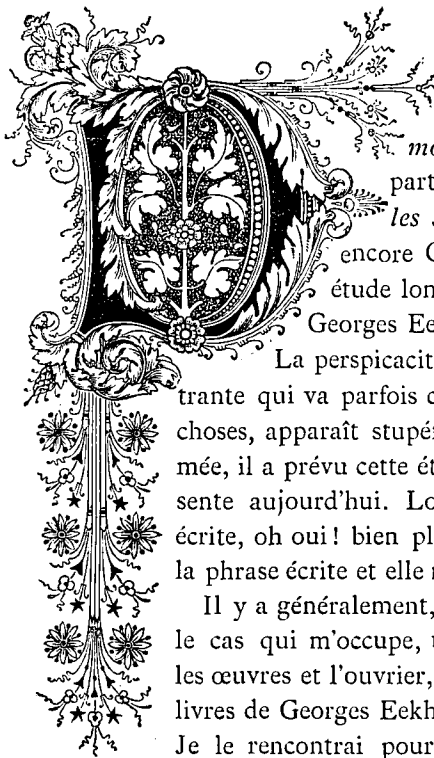
118. PIERRE D'OTR. Alph. Allais continue à ne pas demander de droits d'auteur. Nos couvertures n'ont plus aucune raison pour se gêner :

SUR LE VIF

Le Rajah est morne.
Le Rajah bâille longuement et s'étire les bras, longuement.
Plus rien ne lui plaît, maintenant.
Dans la cour du palais, depuis le matin, son escorte, ses éléphants l'attendent pour aller chasser le jaguar.
Faites rentrer les éléphants à l'écurie, le Rajah ne veut pas sortir, aujourd'hui.
Le Rajah n'a que trente ans et déjà le spleen, le spleen noir l'envahit, l'étreint et le tue.
Sa sensualité blasée n'a plus que de rares réveils, mais dans ces moments-là, le Rajah est plus terrible que tous les fauves de ses jungles.
Les serviteurs sont dans la désolation. Jamais le Rajah ne fut si triste qu'aujourd'hui.
Voilà les bayadères.
Elles dansent leur plus lascif répertoire.
Non, allez-vous-en, les bayadères, vous ennuyez le Rajah avec votre musique.
Et les bayadères s'en vont, toutes tristes.
Une à une, elles défilent devant le Rajah.
Tiens ! parmi elles, une toute jeune, que le Rajah ne connaît pas encore !
Restez ici, vous, la petite bayadère, et dansez !
Et la voilà qui danse.
Les yeux du Rajah se rallument.
Le Rajah se redresse sur les coussins et regarde, émerveillé.
Jamais, jamais le Rajah n'a vu si jolie bayadère, ni si gracieuse.
Ses bras, ronds et potelés, moitié baby moitié jeune fille, sont de bronze clair, mais un bronze clair qui serait du satin.
Et elle danse toujours.
Sans s'arrêter, avec des mouvements qui sont dans le rythme de la musique, elle jette autour d'elle ses vêtements, un à un.
Mais si lentement, que le Rajah s'impatiente.
A chaque pièce du costume qui tombe, le Rajah crie, d'une voix rauque : Encore !
Et la petite bayadère obéit.
Et puis, maintenant, la voilà toute nue.
Son jeune corps frais est un ravissement,
Le Rajah s'est dressé debout, comme fou, et il a crié : Encore !
La pauvre petite bayadère, terrifiée, cherche instinctivement avec ses mains si elle n'a pas publié quelque étoffe, autour de son corps.



GEORGES EEKHOUD



ans ses *Notes sur la littérature moderne*, Francis Nautet dit quelque part, à la suite de ses *Lettres au roi sur les Jeunes-Belgique*. « Je pourrais citer encore Georges Kaiser dont on connaît une étude longuement pensée mais peu écrite sur Georges Eekhoud ».

La perspicacité du critique, cette perspicacité pénétrante qui va parfois chez Nautet jusqu'à la divination des choses, apparaît stupéfiante. Un an avant qu'elle fût entamée, il a prévu cette étude et l'a définie telle qu'elle se présente aujourd'hui. Longuement pensée, oh oui ! et peu écrite, oh oui ! bien plus ! J'ai trop longtemps abandonné la phrase écrite et elle me le rend, la rancuneuse forme !

Il y a généralement, et le fait est spécialement vrai dans le cas qui m'occupe, un rapport si évident, si étroit entre les œuvres et l'ouvrier, que je me reprocherais de parler des livres de Georges Eekhoud sans parler un peu de l'écrivain. Je le rencontrai pour la première fois au printemps de l'année 1882. C'était à une de ces réunions d'amis, bruyamment joyeuses, comme nous en avons souvent avant que Verhaeren, qui jouait alors les héros de ses *Flamandes*, n'eût gagné à ce jeu une bonne gastrite qui le rangea pour longtemps. On me l'avait dépeint comme une façon d'ours d'un abord

orageux, et j'avoue que l'aspect de sa tête ainsi que la façon dont il accueillit la présentation, ne me rassurèrent que médiocrement. Je m'enhardis cependant peu à peu ; je devrais dire « lambic à lambic » ce qui n'était pas la même chose, et je risquai je ne sais plus trop quel exercice d'équilibre au moyen d'un verre plein posé sur la tête. L'exercice tourna à ma confusion, et Eekhoud, que je regardais du coin de l'œil, prit si formidablement part à l'hilarité générale que je perdis toute crainte. De ce jour nous liâmes une amitié solidement cimentée peu de temps après cette première entrevue. C'était un bon ours.

Un premier trait saillant du caractère de Georges Eekhoud, c'est l'orgueil. Il n'a pas la sottise vertu qu'on appelle modestie, cette bêtise des faibles et cette hypocrisie des forts. Il a pleinement, largement, en homme qui se voit aussi bien qu'il voit les autres, la conscience de sa valeur et il le fait bien voir. Au physique : un port de coq, une petite tête impérieuse et sanguine qu'il porte très haut, une marche alerte et décidée, des yeux bleus très clairs, un regard pénétrant qui vous troue comme une vrille et qui vous déconcerte les jours où l'homme est d'humeur rogue.

Il n'a pas pris la peine de se faire un caractère d'homme du monde à l'usage des bons garçons, ou du moins l'effort à fournir pour rester amène à contre-cœur, est-il si grand qu'il ne le fournit que dans des occasions spécialement importantes. Le plus souvent devant les importuns il laisse agir son tempérament et il sait être désagréable, admirablement. Mais qu'un visage ami apparaisse, qu'une idée drôle ou intéressante lui vienne et fasse rire la tablée, aussitôt l'expression du visage change, s'adoucit et, sans transition apparente Eekhoud devient le plus séduisant des charmeurs. Un mot vrai, une louange sincère faite par quelqu'un qu'il estime produira le même phénomène, car, autant il abhorre l'éloge banal fait par un monsieur quelconque, autant il est sensible à l'éloge d'un artiste. Les niais qui le regardent relèvent un mot, une attitude et prononcent : vanité insupportable. Ils sont bien payés pour cela.

Un autre trait caractéristique est la patience, la persévérance courageuse, la force de réaction dont il a si souvent fait preuve dans une existence courte encore et déjà remplie d'événements. Il n'est ni exclusiviste ni brail-lard. Il ne s'égare pas à crier aux gens ce qu'il veut faire, il le fait. Il n'enfoncé pas les portes, il les ouvre patiemment, sûrement. On dresse un obstacle, on hasarde une objection : il sourit et son sourire semble donner raison à l'objectant ; mais il n'écoute que d'une oreille et il sourit au but qu'il voit derrière l'obstacle et vers lequel il marche imperturbablement, sans un écart, sans une seule concession réelle. Voyez ses livres, il n'y en a

pas d'un art plus pur, d'une plus hautaine intransigeance. Il est patient comme un fort, et, pourquoi ne le dirais-je pas, patient comme un paysan. Eekhoud est un paysan. Il en a le sang chaud qui bat violemment les tempes ; il en a parfois les brutalités, les vantardises, les prudences calculées et les générosités excessives. Tout cela transposé par l'extrême compréhension, l'ultra sensibilité des nerfs, la forte éducation du cerveau, mais se montrant sans qu'il cherche à en rien cacher. Il ne s'est point châtré moralement ; il a conservé toutes ses qualités viriles et leurs tares inhérentes. Il en est peut-être qui l'aiment malgré cela. Je l'aime surtout pour cela. C'est un homme ? et je serais bien embarrassé d'en citer dix.

Georges Eekhoud débuta par trois volumes de vers : *Myrtes et Cyprès ; Zig-Zags poétiques ; les Pittoresques*. Ces vers vont de 1865 (l'auteur avait onze ans) à 1879. Je n'attacherai pas à ces volumes plus d'importance que l'auteur lui-même n'y attache. La plupart des pièces sont d'un sentimentalisme souffrant, avec de fortes et généreuses aspirations mêlées à de banales sensibleries. Les meilleures sont faites à l'inspiration d'Alfred de Musset. C'est son rythme ; ce sont ses sujets, ses procédés surtout, ses longues comparaisons digressives ; c'est même parfois son éloquence, mais ce n'est ni son esprit, ni son élégance. Les analogues interpellations au lecteur, les traits sont d'un esprit flamand en français : trois termes qui s'excluent. Ce n'est pas surtout le vers facile de l'auteur de *Namouna*. Le sentiment est vrai, l'expression est fautive. Le poète est désespéré et le déclare avec érudition. On constate une recherche de la rime rare :

*La rampe en bois de sycomore
Sous les plis du vélarium
Protège la longue rémora
Qui s'empare de l'atrium.*

Sieste romaine. *Zig-Zags*.

.
*Etendu sur le dolmen
Pour Teutatès les eubages
L'avaient oint des saints herbages
De verveine et de lichen.*

Le dolmen. *Zig-Zags*.

Dans *Tanchelin* il y a d'adorables naïvetés. L'ensemble a une délicieuse fraîcheur de légende. Dans d'autres poèmes on remarque quelques effets dramatiques d'une belle sobriété. Sa passion pour le peuple perce déjà çà et là :

*Cette étiquette ainsi qu'un coucou régulière
Ces Don Juan roués, ces prudes La Vallière
Ne m'intéressent plus...*

.
L'amoureux me semblait un aide batelier
Jeune, blond et trapu, sanguin, large d'épaules
Gaillard comme il n'en croît pas entre les deux pôles.
Ses membres musculeux aux moindres mouvements
Menaçaient de crever ses rudes vêtements.
Malgré le temps humide il retroussait ses manches
Il avait ce pas lourd, ce bercement des hanches
Que gagnent les marins à cause du roulis.

C'est, allongée par les nécessités du vers, moins nerveuse, mais déjà indiquée, l'esquisse des superbes portraits de rustres qui abondent dans ses romans. En dehors de ces trois volumes, le poète a publié dans notre Revue une pièce *le Semeur*, trop souvent citée pour que j'en parle longuement. Cela est du bon Eekhoud d'aujourd'hui et cela promet, pour le jour où il voudra reprendre le vers un peu délaissé, une superbe transcription des poèmes du Polder qu'il nous a donnés dans ses trois derniers volumes.

*
* *

Dès *Kees Doorik*, Georges Eekhoud est en possession de toutes ses qualités. Il est dans la voie qu'il a suivie jusqu'à présent. Dans les *Kermesses*, il montrera sous des aspects plus variés, son merveilleux talent descriptif. Dans *les Milices de Saint-François*, il étudiera plus spécialement le côté religieux du caractère des polderiens et creusera l'étrange nature de Clara Mortsel, mais tout cela est bien du même homme et de la même époque. Les qualités de maître peintre et de subtil analyste, que nous rencontrerons de plus près tout à l'heure, y sont, non plus en germe comme parfois dans ses vers, mais en plein développement. L'artiste tient son sujet ; il a son outil !

Au temps de l'apparition de *Kees Doorik*, la *Jeune Belgique* l'a analysé. Je signalerai pourtant une réédition de ce roman qui, mal lancé, passa inaperçu. L'auteur a légèrement remanié sa forme et introduit dans son action un nouveau personnage, épisodique mais intéressant. On se rappelle la trame primitive : Kees Doorik, valet de confiance chez Annemie, *baezin* de la Ferme Blanche, s'éprend de la fermière. Celle-ci ne rend point à son serviteur l'amour qu'il a pour elle. Tout au plus, les sens de la veuve plaident-ils en faveur de Kees. Wannas Andries, frère d'Annemie, qui voudrait voir revenir dans sa famille la fortune de la veuve, empêche le mariage. De concert avec son fils Janneke, un hideux petit bonhomme, entre parenthèse, et d'une malice assez inadmissible, il circonvient la fermière : « Kees est pauvre, il n'a pas de nom, on rira d'elle. » Le valet renvoyé est remplacé

par Jurgen Faas, un gros réjoui, riche terrien, qui a séduit Annemie. Un enfant va naître. Le mariage, excellent d'ailleurs à tous points de vue pour les deux intéressés, est décidé. Le peu intéressant Andries s'en chagrine et, fourbe jusqu'au crime, attise les désirs de vengeance déjà flambants dans l'âme de Kees Doorik. Ce dernier tue Jurgen Faas et Annemie reste veuve et seule, car l'annonce du meurtre a tué l'enfant dans le sein de la mère.

Bella Sap, le nouvel acteur du drame, est une rieuse boulotte de vingt ans, ronde et franche fille, cachant sous des dehors envolés et turbulents le sens droit et pratique, la vaillance et l'économie des bonnes fermières. Elle distingue Kees Doorik, résiste un moment, reconnaît qu'elle peut s'établir sans faire tort à la maison de son père, suppose ce que l'aide du jeune homme donnera de plus-value à la ferme, puis, en fille raisonnable qui n'entend pas perdre ses forces dans des combats sans résultats, elle permet à cette tendresse de prendre place dans son cœur. Elle s'illusionne d'abord sur les sentiments de Kees et quand ce dernier, chassé de la Ferme Blanche lui avoue son amour pour Annemie, la grosse réjouie est frappée au cœur : « Vous, Kees, vous aimez Annemie Andries!... Voilà du neuf!... Ah, c'est bien drôle ! ajoute-t-elle en riant aux éclats.

« Elle dut même s'essuyer les yeux à son tablier, tant elle riait. Vrai, la grosse réjouie n'avait jamais ri comme ça de sa vie. Enfin, lorsque plus tard, le jour du meurtre, tout espoir fut perdu, elle n'insista plus, dévora son chagrin, et sortit en embrassant l'assemblée dans un dernier et sonore bonsoir, finissant par un éclat de rire et à la gaîté duquel tous se laissèrent prendre. Au dehors, elle devint grave, ne desserra plus les dents jusqu'à l'*Etrille*, et là, sur le seuil de la porte, comme Chiel pressait sa main et lui posait de nouveau la question sacramentelle :

« Eh bien, oui, dit-elle, après un soupir ; j'accepte, parlez à mon père... Je serai votre baezin... mieux vaut en finir comme cela... Encore un peu, je devenais folle aussi. »

Cette conclusion un peu décevante et cruelle est bien juste. Elles sont toutes essentiellement raisonnables, les fermières d'Eekhoud, leur amour ne va point jusqu'à la folie. Quand Annemie se sent un instant entraînée vers Kees, l'intérêt s'accuse dans cet entraînement : « Lasse, éternée elle se laissait aller à la contemplation de cette activité corporelle d'un gars *dévoué* et bien fait. Et l'idée que cette fière pâte de mâle ramait pour elle, *au profit* de la Ferme Blanche, achevait de l'attendrir ».

Les *Kermesses*, dont je voudrais pouvoir parler longuement, ont été, elles aussi, analysées à cette place. Les quelques remarques que je tiens à noter trouveront leur cadre, quand à la fin de cette étude, j'essayerai d'indiquer les divers côtés du talent de Georges Eekhoud.

*
*

Lorsqu'on a terminé une première lecture des *Milices de Saint-François*, une question se pose. Le titre donné au livre est-il bien celui qui convenait, et le simple nom de Clara Mortsel, n'eût-il pas été plus logique? Mon Dieu! je sais bien que cela n'a guère d'importance au fond.

Faites sur le sujet des Templiers un livre superbe et appelez-le Frédéric II si bon vous semble, cela n'empêchera point que vous ayez fait un livre superbe; mais, c'est cependant une coutume littéraire de choisir pour la couverture de son ouvrage une enseigne qui réponde à son contenu. Or, Clara Mortsel emplit le livre d'un bout à l'autre. Elle est partout, souvent en personne, toujours à l'état latent. Les autres personnages, j'excepte Sussel Waarloos qui apparaît assez tard, sont des comparses sans importance et la création des milices de saint François n'a dans l'œuvre que la valeur d'un épisode.

Si pourtant l'on veut bien y regarder de plus près; si l'on veut surtout considérer la manière générale d'Eekhoud, l'opinion change. Le but premier de l'auteur est de peindre le terroir flamand: la Campine, le Polder surtout. L'action, « l'histoire », n'est que l'accessoire. Cette préoccupation de peindre surtout le décor, se remarque au choix des sous titres de *Kees Doorik*. Ils sont plus descriptifs que psychiques. Là encore, le drame, si poignant soit-il, n'est que secondaire. Je vois surtout la Ferme Blanche et les travaux des champs; la kermesse de Putte et les franchises ripailles; les Gansrijders, leur chevauchée par le pays flamand, leur rude ballade et le lamentable supplice de l'oie, — Georges Eekhoud, qui nous avait montré les paysans mangeant, buvant, travaillant, s'aimant dans tous les coins, nous montre, dans les *Milices de Saint-François*, un côté nouveau de leur intellect, ou plutôt accuse un trait qu'il n'avait encore indiqué que d'une façon générale: le fanatisme patrial et religieux. Il nous fait voir dans le Campinois une foi robuste, non certes une foi philosophique, mais une solide foi instinctive dans laquelle le raisonnement n'intervient que pour les engager à suivre leur curé qui lui, a fait des études; qu'ils savent bon et dévoué à leur cause et qu'ils rencontrent partout où il y a une misère à soulager, un malade à consoler. Cette foi n'est pourtant pas la poussée en avant des brutes avachies, ce n'est point la foi passive que certains dépeignent. Le village n'est pas le troupeau d'animaux bien pensants dont on se gausse dans les gazettes. Georges Eekhoud les a mieux vus, ces crânes terriens. Regardez-les pendant le discours du curé (une merveille de divination et d'habileté, si ce n'en est une d'observation), voyez l'organi-

sation des milices, la préparation de l'attaque nocturne en représailles du geut-apens arrangé par ceux de la ville, leur exaspération quand ils se rappellent leur humiliante débandade, leur fureur devant cette bravade d'une conférence athée en plein sol de croyants. Ecoutez les remarques de ces simples, au meeting. Ecoutez aussi la vieille Kathelyne, interrompant son fils qui prend Dieu à témoin qu'il dévidera comme une fourche stupide les entrailles intelligentes des signors : « Chut, Sussel ne mêlez pas la Divinité à des engagements de haine ». Voyez surtout l'admirable description du pèlerinage et de la messe du lendemain, où les paysans envahissent l'Eglise avec une piété fausse, touchante dans son irrévérence. Combien elle est juste de ton cette communion des rustres, et combien aussi elle est intensément juste, Clara Mortsel, jalouxant le ciel, unique objet des convoitises et de la ferveur de ces pacants. « Il lui semblait que la Vierge et son Divin Fils lui eussent volé la tendresse copieuse de ces violents ».

J'ai noté ce point, plus longuement peut-être qu'il ne l'eût fallu dans une étude littéraire, mais j'y ai tenu, en prévision des procès de tendances que l'on pourrait faire à Eekhoud et aussi parce que, en ma qualité de catholique, j'attache à ces questions une importance capitale. Certes, tous sentiront l'amour sincère de l'auteur, tant sceptique puisse-t-il être, pour les convictions religieuses rudes, profondes et généreuses des habitants du Polder. Mais la peinture est violente comme la foi, et l'on pourrait craindre que cette intensité fût de nature à effaroucher certains catholiques. Eux, les habitants des villes, les craintifs, les pusillanimes qui hésitent à confesser leurs croyances, s'effrayeront des croyances fougueuses et militantes de ces sauvages. Ils ne sauront regarder en face la vérité et s'affranchir, enfin, des pudibonderies protestantes du siècle. Qu'ils laissent à d'autres des mesquineries de jugements que les plus grands parmi nos écrivains n'ont jamais eues et que, fermement ancrés dans leur foi, ils sauront en regarder sans faiblir toutes les manifestations !

Quant aux autres, les petits écrivassiers politiques qui railleront Georges Eekhoud pour cet amour qu'il porte aux vieilles et solides convictions d'antan ; qui voudront voir là autre chose qu'un artiste peignant ce qu'il a vu en artiste vibrant et qui prononceront le mot : Réaction (un bien vilain mot pour une bien belle chose), je n'en ai cure. Lui non plus, je pense.

Revenons à la tramé du roman. Ce but spécial de décrire le caractère religieux du flamand étant constaté, le titre du livre ainsi expliqué, on peut s'étonner de l'ampleur relative donnée à l'histoire de Clara Mortsel. Cette femme, toute d'exception, a été étudiée par l'auteur d'une façon

remarquable dans toutes les phases de son caractère et de son tempérament. Clara est l'enfant de Nikkel Mortsel, un briquetier de Boom, qui l'obtint d'une fille élevée par charité dans un ouvroir, fille qu'il séduisit et épousa presque aussitôt. Le père, d'ouvrier briquetier se fait ouvrier maçon. Sa femme, ménagère économe, a acheté des actions qui lui ont valu l'aubaine d'un lot de 25,000 francs. C'est l'époque des grandes bâtisses à Anvers. Nikkel s'établit comme entrepreneur et ses affaires prospèrent si bien que, quelques années plus tard, nous le retrouvons millionnaire. Sa fille Clara, née au début du mariage, conserve, malgré leur luxe croissant et l'éducation « distinguée » qu'elle reçoit, un violent amour pour le peuple. Quelques bouts de citations feront mieux, et plus vite que je ne pourrais le faire, connaître son tempérament :

« Le sens des mots la préoccupait moins que la musique des voix. Sa sensibilité à l'action de la couleur, du son, du parfum était extrême. Des parents moins désœuvrés que les siens eussent été alarmés plus d'une fois par la bizarrerie de ses affinités et de ses répugnances sensorielles. Le claquement d'un fouet de charretier, la corne du garde-barrière, la ritournelle mélodique des hâleurs, les moisissures de l'automne, les odeurs de brasseries, voire l'âtre puanteur du tan, la plongeaient dans des extases et provoquaient ses délectations. En revanche, elle dédaignait le parfum des roses, bâillait devant des murs fraîchement peints, tachait ou déchirait ses vêtements neufs et pleurait à chaudes larmes lorsqu'on jetait au rebut ses hardes usées. Toutes ses prédilections allèrent aux choses maussades, farouches, incomprises..... Elle assistait à la manœuvre des ouvriers poudreux et gâcheux suivant le temps.... une chaleur délétère, des vapeurs azotées, âpres, lourdes et violâtres montaient des fournaies, répandant une fade odeur de terre cuite et renchérisaient sur la radiation d'un implacable soleil. Dans cette géhenne les hommes travaillaient nus jusqu'à la ceinture. Et l'on ne savait, par moments, ce qui fumait ou grésillait le plus, de leur encolure tannée ou de leurs pains de briques. Clara bayait à ces labeurs, terrifiée, mais vaguement chatouillée dans ses transes. Impressions à la fois rudes et émollientes comme un massage de la pensée..... Elle se sentait plus touchée, le cœur plus gros, devant ces dégradations morbides que devant des couleurs franches.

« ...Tu sens trop le savon et pas assez la viande, disait-elle à sa mère, qui avait retenu de son séjour au couvent des allures de propreté décente et minutieuse.... »

Pourtant cet amour de ce qui est sali, dégradé, pourri, se borne aux choses. Quant aux hommes, cette fille ardente et sanguine préfère, il est

vrai, les plébéiens ; elle porte à l'humanité laborieuse une sorte de culte panthéiste ; une plèbe énorme, rousse et farouche, comme les fauves, hante ses rêves, mais ces plébéiens il les lui faut sains et bien portants. En ville, elle s'incline devant la robustesse des débardeurs puissants comme plus tard elle s'éprendra, plus violemment, des pacants savoureux de Santhoven. Elle se perd en longues promenades au port. Elle recherche, avec une âpre curiosité, les rues où sont à Anvers les maisons de débauche, et partout ses sympathies vont aux misérables rudes et sévères.

Le comte d'Adembrode, seul descendant d'une antique famille du pays flamand, se rend un jour chez l'entrepreneur, dont il veut utiliser les services. Le comte est un travailleur, un bénédictin de science et d'allures ; il l'eût été de fait n'était le devoir qu'il avait de perpétuer la race des d'Adembrode. Mais il est faible, débile. Une lecture qu'il a faite de *Charles Demailly* et ses conversations avec un jeune savant rencontré en Angleterre, lui ont donné cette conviction que pour qu'il y ait chance d'héritier il faut marier son sang appauvri au sang puissant d'une plébéienne... Une mésalliance qui deviendrait une sélection... Aussi chez Nikkeļ Mortsel tombe-t-il en arrêt devant Clara... « Il remarque le nez court, plutôt retroussé que busqué, charnu au bout, les narines dilatées ; le menton grassouillet rond, marqué d'une fossette comme d'un coup de pouce ; le col fort, cerclé de deux lignes parallèles fixes comme des fils de soie entre lesquels la chair capitonne, la pomme d'Adam assez accentuée et un débordement de la nuque à l'attache du cou... ». C'est bien la femme qu'il cherche. Il l'épousera.

Une remarque : dans cette scène le comte est présenté sous un jour complètement faux ; il apparaît ici comme le premier venu, égrillard et alléché. Plus loin son portrait surprend et l'explication vient trop tard.

« Ce mariage comble de joie les époux Mortsel, affolés par leur vanité au point d'accepter cette humiliante condition qu'ils ne pourront voir leur enfant que lorsque le noble comte daignera les y inviter. Clara accepte ce dernier pour époux, non pas certes par amour pour ce gringalet d'une laideur minable, non plus même par ambition. « Le bizarre, c'est que l'excès même de l'antipathie de Clara pour ce pâle gentilhomme la décida à l'épouser. Elle avait couru d'inquiétantes aventures, des sollicitations reprehensibles continuaient de la chatouiller. Sa raison et sa volonté triomphaient jusqu'à présent, mais pourraient-elles la garantir toujours contre les impulsions désordonnées de son tempérament ? Elle se dit que le mariage seul la détournerait de l'abîme où l'entraînait le vertige de ses sens. Elle finit par se persuader, la naïve et passionnée Clara, que la laideur et la fragilité du mari, autant que les obligations prévues, le commerce matrimonial

régulier, émueraient ses envies et ses curiosités illicites et disperseraient les vols de monstrueuses chimères qui la frôlaient de leurs ailes enflammées.... Elle essaierait de chérir son époux, un galant homme et un homme instruit, certes digne d'amitié et de confiance, et lui demanderait protection contre elle-même.... »

Cette décision résignée étonne chez Clara. On eût compris qu'elle cherchât à satisfaire ses sens bien mieux qu'à les tromper et qu'elle choisît pour mari un particulier plus râblé que le pitoyable rejeton des d'Adembrode. Aussi s'aperçoit-elle bientôt de son erreur. Le mari est insuffisant et la campagne exalte les sens qu'elle devait atrophier. Parmi les gars de Santhoven, Clara remarque d'abord spécialement, puis bientôt uniquement Sussel Waarloos, un grand garçon de 23 ans, membru, large d'épaules, ferme des reins, solide sur ses jarrets. Il avait la face ronde et pleine, le teint vif... Le personnage de Sussel Waarloos est une des plus belles créations d'Eekhoud. Habile et rude travailleur, il est revenu du service sans une tare et s'est immédiatement remis à la besogne. Catholique convaincu, il respectera sa fiancée et attendra le mariage. Il a cette foncière honnêteté qu'on retrouve chez cet autre franc gaillard de *la Pucelle d'Anvers*, Flup, les deux cents kilos. Passionné et fougueux, il organisera la vengeance contre les signors anversoïis et dans la dernière scène il se haussera jusqu'à une indulgence suprême.

C'est à l'époque de la rencontre de Clara et de Sussel que se place le joyeux épisode du meeting où perce une méprisante et haineuse raillerie à l'endroit des sinistres enjôleurs de la ville. Après le meeting, les paysans ont attaqué les citadins et, au cours de la bataille, Waarloos a reçu une balle dans la poitrine. Il importe de soustraire le blessé aux recherches de la justice ; on le conduit au château d'Adembrode, où Clara le reçoit et, seule, le veille durant la première nuit. Sussel, fiévreux, a un accès de somnambulisme. D'abord reviennent les incidents de la bataille, puis la pensée dévie. Sussel est amoureux, et telle est l'apparente raison du paysan que la comtesse, croyant avoir été devinée, va lui céder. Mais, brusquement, elle est détrompée ; Sussel la dépasse, et c'est à un fantôme qu'il adresse ses pressantes sollicitations. La femme aperçue en ce rêve délirant résiste et le rustre enfiévré va la forcer : « Je te prends ce soir. J'ai bu pour oser. Je m'en voudrai demain de t'avoir fait mal, mais en attendant tu m'auras appartenue tout entière. — Prends-moi, alors ! — Cette fois, une autre voix répondait à cellé du somnambule. Clara venait de se glisser dans le cercle de ces bras musclés, prêts à broyer leur capture récalcitrante. La tentation avait été trop forte. *Elle savait qu'il n'existerait dans l'avenir de douleur*

comparable au regret. Jusqu'à l'aube, ils se possédèrent sans qu'il fût revenu à la raison ou sorti du sommeil. »

La blessure du Xavérien n'est pas grave, et bientôt, malgré Clara qui s'efforce de prolonger la convalescence, un jour vient où le jeune paysan quitte le château.

Cependant cette union inconsciente a été féconde. Clara est enceinte des œuvres de Sussel Waarloos et accouche d'un fils. Le comte d'Adembrode exulte, le village entier est plein d'allégresse et Sussel, un des premiers, a félicité Clara, qui reste sombre au milieu de la gaieté de tous. Elle voit, sans pouvoir l'empêcher désormais, les préparatifs du mariage de Waarloos avec Trine Zwartlée, la belle invisible de la nuit d'amour.

Au pèlerinage annuel, le comte, la comtesse d'Adembrode et leur enfant suivent à Montaignu les gens de Santhoven. Cette fin du volume est attachante indiciblement. Le pèlerinage, la messe de communion, l'entrevue de Clara et de Sussel sont d'une description superbement évocatrice. La comtesse a vu communier le Xavérien et Trine Zwartlée. Elle ne sent plus qu'une volonté, ou mieux, qu'un instinct : parler aussitôt à Sussel Waarloos, empêcher, à n'importe quel prix, son mariage, l'arracher, même par un esclandre, à cette Trine Zwartlée. « A bout de moyens elle tenterait l'homicide : les tempêtes charnelles, les ataxies débordaient sa conscience. Tout devait éclater. Ne pouvant être à lui, éternellement frustrée dans son espoir, elle entendait qu'il ne fût à personne. Tour à tour caressante et traîtresse, essayant de diminuer l'amour du gars pour la paysanne, puis câline, s'offrant à lui douceuse, insinuante, enfin passionnée, sauvage, allumant le sang du jeune homme par de fauves caresses, elle va l'emporter, quand des vagissements partent du fond de la chambre. Elle, pâmée, retient Waarloos qui se dégageait : Ne fais pas attention, c'est notre enfant ! Le mot est malheureux, le charme se rompt. Sussel redevient lucide, il voit ce qu'est la femme qu'il a devant lui : une comédienne qui, par ce pèlerinage, porte un défi au Ciel et à la Vierge qu'on invoque au profit de l'adultère. A l'idée du sacrilège, le sang du gars se glaça, ses moelles refluèrent, ses nerfs se détendirent : le ressort du spasme était brisé. Le fanatisme matait la chair. » La comtesse est adultère et félonne ; « elle a sali l'écusson des marquis de Ryen, bafoué Notre Gentille Dame, renié le saint sacrement du mariage. — Clara, éperdue, se cramponne à lui, implore sa pitié, lui montre son fils ! Fasciné, *le père* ne songe plus à partir, quand la maladroite change de ton, elle menace : On ne te croira pas. Si tu essaies de me perdre, tu seras chassé ignominieusement. » — En voulant l'achever, elle le perd. Le paysan, indigné, méprisant, se relève. — « Vrai, vous feriez

cela? prononça-t-il, terrible comme un justicier. — Ceux de la ville avaient donc raison lorsqu'ils condamnèrent notre maître parce qu'il épousait une femme de votre espèce. — Clara reçut cette insulte comme une foudroyante décharge d'électricité. » La physionomie de la malheureuse révèle une telle souffrance, que Sussel, qui l'observe, est repris de pitié. Il évoque la généreuse et secourable comtesse d'antan, il sent que si elle est tombée c'est à cause de lui et qu'il ne lui appartient pas de la marquer comme un bourreau. Il pardonne. Le coup devait tuer ou guérir la pauvre femme; il l'a guérie... Le cortège se reforme, et avec une exaltation de naufragée qui appelle au secours, elle disait : « Je vous salue Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous. Vous êtes bénie entre toutes les femmes et le fruit de vos entrailles est béni. »

..

Il y a dans *Marcus Tybout* un tableau particulièrement émouvant, celui de la dernière entrevue du narrateur et du personnage principal. « A mesure que tombaient les ténèbres toutes les haleines de la campagne pâmée, les frisselis de la feuillée et de l'herbe se fondaient en une musique assoupissante. Une cigogne craquetait dans le lointain vers le mont des cigales. La veille, l'orage avait rompu un peuplier; l'arbre gisait en travers du sentier et semblait barrer le chemin à *quelqu'un qui devait venir de ce côté.*

— Allons! dit-il, plus sérieux et d'une voix moins assurée que de coutume, bonsoir, monsieur, et merci de votre bon avis, mais je n'ai jamais saigné du nez.

Et il enjamba l'arbre encroué.

— Je restai en deça et je le considérai si attentivement, avec une absorption tellement intense que jamais son image n'a pâli dans mon souvenir. »

C'est avec cette absorption intense que Georges Eekhoud a toujours considéré la Campine. L'image s'est fortement imprimée dans son souvenir, et il nous en donne une si nette et impressionnante reproduction, qu'elle s'incruste à jamais dans le nôtre. Ce vibrant, cet ultra-sensible sur lequel on croit avoir tout dit quand on l'a baptisé « rude polderien », est parfois d'une délicatesse exquise au point qu'on la dirait malade. Ce bien portant frémit comme un névrosé au moindre souffle de son terroir aimé; ce musclé a des sens d'une acuité extrême. Lisez la fin du chapitre dont je citais à l'instant un passage : « Par quelle étrange correspondance ce jeune fou, ce débauché généralement assez trivial, revêtait-il à mes yeux un caractère presque hiératique? Un moment il se retourna et je ne vis plus en lui l'an-

rien sous-officier de cavalerie. Son visage affiné, frappé en plein par une suprême fragrance du couchant, prenait une expression grave et souffrante. Son ample tablier de bisonne le drapait comme la tunique d'un lévite, sa casquette le coiffait comme un de ces bonnets des antiques sacrificateurs, et l'adieu qu'il m'envoya de la main s'emplissait d'une tragique majesté.

« En même temps, le triste craquement de la cigogne reprenait. Et mon cœur se crispait comme je songeais à la superstition du paysan qui voit dans ce grand oiseau blanc le fatidique génie de son foyer. Sur quel chaume abandonné du ciel se lamentait cette voix? Les nues plombées se refermèrent, éteignant la sanglante lueur, l'oiseau se tut et la silhouette assourdie de Marcus Tybout s'enfonça dans les vapeurs du soir. »

Lisez encore la *Kermesse grise* avec ses questions naïves, dans une forme vieillie, presque banale, et qui feraient sourire si l'on n'en sentait la saveur indéniable et si l'on n'était saisi, dès la première ligne, par l'âpre tristesse du drame : « D'où viennent ces deux hères? Certes, ce ménétrier sortit plus récemment du Dépôt que du Conservatoire! Figure vague, sans âge, on se demande qui la ravagea le plus du vice ou de la misère? Quelle pensée honnête pourrait bien couvrir encore derrière ces yeux éraillés et battus? »

Puis plus loin : Que fredonne-t-elle ainsi la petite chanteuse, la chanson de Pierrot la mort, n'est-ce pas, mignonne? — Plus loin encore, quand la pauvrete, tour à tour rudement molestée ou férocement caressée par Kromme Jack, perd la mémoire et confond les couplets de ses chansons : « D'abord ces divagations firent rire ceux qui en étaient témoins; puis les villageois superstitieux prirent peur de ces drôleries sinistres qui prenaient dans la bouche de la chanteuse idiote *quelque chose de voulu par une volonté surnaturelle de sybillin.* »

Qu'on se rappelle, enfin, l'*Ex-voto*, ce chef-d'œuvre d'émotion douloureuse : « Une indicible angoisse me poignait et je ne faisais aucun effort pour me dérober à cette influence que je devinais provenir de sympathiques correspondances. A mon ivresse se mêlait déjà comme un regret. Et cette ravissante après-midi avait la suggestion navrante des choses qui ont été *et qui ne se représenteront jamais... jamais plus* ».

Le conte fantastique intitulé : *La Jambette de Kors Davie*, fourmille d'exemples à l'appui de cette assertion et stupéfiera fort ceux qui, sans rien regarder, voudraient enfermer Eekhoud dans une spécialité déterminée et qui n'imaginent pas, venant de lui, autre chose qu'une phrase rocailleuse, hérissée péniblement de vocables rudes, sonores, concassés et martelés à plaisir.

La conviction, la sincérité partielle de l'observation est ce qui accroche

et passionne dans Georges Eekhoud. Cela est si vrai que la désillusion est profonde aux jours où l'auteur se rappelle qu'il est de la ville, qu'il a étudié le latin et l'italien, et beaucoup d'autres langues ; aux jours où percent le scepticisme et la goguenardise. Ainsi, dans *la Kermesse de Dieghem*, la peinture si uniformément solide d'habitude montre des défaillances. Des mots, des remarques dissonnent péniblement. Le manège de la vente à plusieurs reprises des volailles offertes à saint Corneille est simple et excellent comme les vraies manifestations du génie... L'homme tient à la main un enfant plus âgé qui se fait traîner *non passibus œquis*... Aux bifurcations des petites chapelles crayeuses, grillées, sollicitent l'attention des passants. En revanche, les autres chapelles sont rares, depuis Schaerbeek... des dilettanti en sabots... un tutti discordant... les coqs, ces mormons de la basse cour. Ainsi encore, dans *les Milices de Saint-François*, ce blasphème paysan qui, pour expliquer le mariage du comte et d'une plébéienne se disent : « Après tout, le Saint-Esprit a bien épousé la Vierge Marie ».

A la vérité, ces fautes sont rares dans les tableaux de ce maître peintre. Presque toujours ses paysages, ses décors, sont scrupuleusement exacts, parfois indiqués en une phrase comme celle-ci prise dans la description des noces de Baut Flips et Lusse Domus : « Le soir les surprit en train de lamper. La braise des pipes et des cigares marquait déjà dans l'obscurité lorsqu'on alluma les quinquets ». Toujours aussi ses personnages sont fièrement campés. Ils vivent ; ils ont une physionomie bien à eux ; on les reconnaît en les voyant. J'ai eu cette impression lors d'un voyage que je fis l'an dernier dans le Polder avec Georges Eekhoud. Il me montra plusieurs de ses héros, la Ferme Blanche et la fermière Annemie ; j'assistai à une répétition de la fanfare *Amicitia*, je vis Marcus Tybout et bien d'autres. Je les revis en chair et en os, tels qu'ils étaient dans ma tête. Chacun de leurs gestes, de leurs sourires était attendu. Certains sons de voix, m'auraient froissé dans leurs bouches. Les traits qu'Eekhoud avait notés s'accusaient seuls à mes yeux comme on voit avec leur visage d'autrefois les voyageurs longtemps absents. Cette observation me vint en considérant les autres habitants. Je les aperçus si différents que je me demandai si les paysans d'Eekhoud sont bien exactement ceux de la nature et s'ils ne sont pas plutôt des créations plus intéressantes que réelles. Une remarque désobligeante que je fis, assombrit soudain le visage de mon compagnon, radieux depuis le matin : « *Tais-toi, me dit-il, ne me gêne pas mon Polder.* » Il avait cent fois raison. J'étais un sot. Cette terre élue n'est pas de celles que l'on prend à vol d'oiseau. Il nous en avait averti dans la fière déclaration

qui commence l'*Ex-voto* : « Je raffole de ces pacants. Je préfère leurs poétiques traditions, les légendes nasillées par une vieille *pachteresse* pendant la veillée, au plus joyeux conte de Voltaire, et leur fanatisme patrial et religieux m'émeut davantage que les déclamations patriotiques et le plat civisme des gazetiers... Ma glèbe est fruste, plane, vouée aux brouillards. Ma contrée de dilection n'existe pour aucun touriste et jamais guide ou médecin ne la recommandera. »

*
**

La langue de Georges Eekhoud est merveilleusement travaillée et d'une souplesse qui étonne. Autant sa faculté compréhensive est grande, allant de Dickens à Shelley, de Zola au Huysmans d'*A Trebours*, de Corneille à Baudelaire, autant la langue se prête à rendre les nuances les moins sensibles de la pensée. Il sait son métier. Personne n'a compris et raconté mieux que lui l'aérien et fantastique *Pierrot lunaire* de Giraud. Je me rappelle être entré chez lui au moment où il complétait un dictionnaire spécial des choses de la campagne. Il s'attachait avec un soin minutieux à bien indiquer les différences entre les nombreux vocables que les professeurs croient synonymes, Pour lui, certes, un falot n'est pas un faraud, ni un pataud, ni un pacant, ni un pitaut, ni un rustaud. Il tient à n'employer les mots que dans leur sens strict, précis. Chacun de ses romans ou nouvelles est à ce point de vue l'objet d'une étude spéciale. Il choisit les noms de ses personnages. Il apprend leur métier. Voyez la description de l'opération dans le *Cœur de Tony Wandel*. Voyez, dans *les Milices de Saint-François*, l'élevage d'un bâtiment, la décharge des tombereaux, la confection du mortier, la chaux qui, en s'éteignant, fuse et déflagre, le guindage des moellons. C'est un guide de l'ouvrier maçon, tant les termes sont d'une exactitude irréprochable; les termes de patois même, les expressions propres à telle classe de travailleurs, sont scrupuleusement respectées.

La concision aussi, est une des grandes qualités de Georges Eekhoud. Il possède, autant que la concision de la phrase, la concision générale de l'œuvre. Il tient peu compte des transitions dans l'ordre des faits. Les chapitres s'arrêtent net et l'action est souvent rompue.

Cette intensité de conviction et d'observation; cette langue précise, riche, décrivant avec un égal bonheur d'expression une pirouette de Pierrot, la virtuosité du jeu de Rubinstein exécutant du Schumann, le déchargement d'un navire, la rentrée des foins, assurément remarquable à une époque où tant d'autres empruntent leur langue aux nommés décadents et ne se sentent guère la force de sortir du vague des doctrines philosophiques et

plus spécialement esthétiques, tout cela contribue à faire de Georges Eekhoud le plus mûr et le plus personnel des auteurs belges et à le placer au tout premier rang dans la littérature contemporaine.

GEORGES KAISER.

A CALDÉRON

LES CYCLOPES

I

*Non, ils ne sont pas morts, les cyclopes d'Homère,
Sur les sommets sacrés, — et la vie éphémère
Est comme un océan qui passe au dessous d'eux !
Ils sont restés bergers comme aux temps fabuleux ;
Mais maintenant, le front nimbé d'une aube en flammes,
Ce qu'ils mènent là haut, ce sont des troupeaux d'âmes.
Chaque fois que l'un d'eux, emplissant l'horizon,
Surgit sur quelque cîme, un immense frisson
Agite en bas la foule, et l'on entend sur elle
L'orage de leur voix en rumeur éternelle.*

*Sur l'Olympe, à jamais désert, silencieux,
Et qui jadis portait, dans la gloire des cieux,
Son cercle d'Immortels ainsi qu'un diadème,
Écoutant une voix qui lui parle en lui-même,
Seul, un de ces géants, dans une clarté d'or,
Comme un reste des dieux est là, debout encor,
— Et la Grèce, à ses pieds, crie aux siècles : Eschyle !
Tandis que dans son rêve il se dresse, immobile,
Autour de lui, — troupeau terrible et surhumain, —
L'immense Prométhée, où fouille un bec d'airain,
Meurt éternellement, et les blêmes Furies
A faces de serpents tordent leurs chairs meurtries,
Et courent, secouant leurs torches au plein jour.*

*Plus loin, sur Béatrice appuyant son amour,
Suivi par les damnés en troupeaux lamentables,
Un autre géant grave aux portes implacables :
En entrant, plus d'espoir ! Sous un rouge soleil,
Comme vêtu d'enfer en son camail vermeil,
Il s'éloigne, et sans cesse, à travers l'onde ardente,
Florence à l'horizon regarde passer Dante !
Plus loin encor, là bas, dans l'embrun de la mer,
Et comme elle sauvage, infini, sombre, amer,
Colosse effaçant tout d'ombres demesurées,
Le vieux Will apparaît sur les hauteurs sacrées,
Et chasse devant lui son tragique troupeau.
C'est Juliette en pleurs qui montre à Roméo
L'aube écartant la nuit comme un rideau d'alcôve ;
C'est Othello, lâchant en lui son âme fauve,
Qui dit à Desdémone : As-tu prié ce soir ?
C'est Macbeth qui regarde, au dessous du vol noir
Des sorcières, le bois de Birnam qui s'avance ;
Le vieux Lear écoutant, à travers sa démence,
Une voix murmurer : Je suis Cordélia !
Et, sur son lit de fleurs, la pâle Ophélie
Qui chante sa romance et flotte au fil de l'onde...
Et tous, Eschyle, Dante et Shakespeare, — et ce monde
Qu'ils vont menant là haut, Bergers prodigieux ;
Et, vagues, tout au fond et presque dans les cieux,
Les colosses pasteurs des Eddas et des Bibles ;
Puis, plus près, s'étageant aux lieux inaccessibles,
Tout le peuple géant, Tasse, Klopstock, Milton,
Corneille, Camoëns, Vondel, Goethe, Byron,
Tous, par dessus les temps, debout sur leur montagne,
Font cercle à l'horizon et regardent l'Espagne.*

II

*Qui donc sur la sierra, toute rousse au soleil,
Se dresse, noircissant le fond du ciel vermeil,
Et contemple à ses pieds, du haut de cette cime,
L'humanité petite et comme en un abîme ?*

*Qui donc a pris ce mont ainsi pour piédestal,
Si haut qu'il y paraît debout dans l'Idéal?
Et c'est toi, Caldéron! et c'est toi, fier Cyclope,
Que sur les purs sommets la lumière enveloppe.*

*Tu fus avant de naître en proie à la douleur! (1)
Ta mère, dans son sein, — et si près de son cœur!
T'entendit par trois fois gémir : était-ce l'âme
Brûlant déjà ta chair en allumant sa flamme?
Pleurais-tu déjà d'être homme, et, rebelle au sort,
Sans connaître la vie appelais-tu la mort?
Ou bien est-ce le Cid ou Colomb qui te raille,
Géant, de ne pas être à hauteur de leur taille?*

*Oh non! tel que le Cid, — dont l'épée aux feux clairs,
En tournoyant sur lui, fait un cercle d'éclairs,
Couronnant son cimier comme d'une auréole, —
Ton âme contenait toute l'âme espagnole!
Toute grandeur était petite près de toi :
Ta stature effaçait dans son ombre le roi,
Et, tel que Cid proscrit, que sa gloire accompagne,
C'était toi qu'on voyait en regardant l'Espagne!*

*Tu pouvais contempler Colomb, sans œil amer,
Revenir vers tes bords et sur ta molle mer,
Qui semble, s'allongeant si bleue et si seraine,
Un ciel d'en bas dont l'autre est un reflet à peine :
Car n'apportais-tu pas aussi, sur tes sommets,
Un monde à ton pays qu'il ne perdrait jamais.
Et ce monde nouveau, Poète, tu le créas ;
Il marche devant toi sur les hauteurs sacrées
Et t'entoure, ô Cyclope, ainsi que ton troupeau :*

*Voici qu'au noble Alvar le paysan Crespo (2)
Redemande l'honneur de sa fille séduite :
Père, il tombe à genoux ; juge, il se lève ensuite,*

(1) La légende raconte qu'avant la naissance du poète, on l'entendit gémir à trois reprises dans le sein maternel.

(2) El alcalde de Zalamea.

*Et, mesurant sa taille à la hauteur du cœur,
Se fait égal au roi pour venger son honneur.
Plus loin, le Galant erre, épiant le passage
De sa Dame, et glissant à la Duègne un message ;
La Suivante s'attarde avec le Gracieux ;
Partout on reconnaît, dévot à ses aïeux
Ainsi qu'à son épée, altier, farouche et tendre,
L'Espagnol qui revient d'Italie ou de Flandre.
— Cet esclave (1) en haillons, sur sa natte étendu,
Qui, l'œil déjà dans l'ombre éternelle perdu,
Demande à se tourner vers le soleil encore,
C'est l'infant don Fernand, l'ôtage du roi More,
Qui voulut bien donner sa vie, — et non Ceuta.
— Celui-ci, c'est Perez le bandit (2). Il lutta,
Dans sa montagne brute âme brute échappée,
Et son poignard avait des vaillances d'épée.
— Là, c'est Eusebio (3), c'est l'assassin pieux,
Fou sanglant de la Croix, qui, pour entrer aux cieus,
Mort, se relève et va se confesser au prêtre.
— Là, c'est don Lope (4). Seul, il sait sa femme traître,
Il veut le châtement comme l'affront, — discret,
Et la tue en secret pour l'outrage secret.
— Cet autre, Turani (5), vengea sa bien-aimée,
Qu'avait tuée un reître : à travers une armée,
Il chercha le soudard ; et, l'ayant découvert,
Le poignarda. — Ce roi (6), dont le front est couvert
De longs rubis de sang larmant de sa couronne,
C'est Henri VIII, qui fait mettre au pied de son trône,
En guise de coussin, le tronc décapité
D'Anne Boleyn. — Voici, sinistre majesté (7)
Don Pèdre, dont un vol de corbeaux suit la trace,
Châtiant sur un seul les crimes d'une race ;*

-
- (1) El principe constante.
(2) Luis Perez el Gallego.
(3) La devocion à la cruz.
(4) A secreto agravio secreta venganza.
(5) Amar despues de la muerte.
(6) La cisma en Inglaterra.
(7) Las tres justicias en una.

— Et là (1), le vieux Gutierre, écoutant dans son sein
Crier l'honneur blessé, s'en fait le médecin,
Et, voulant dans le sang laver la plaie infâme
Fait ouvrir sur le lit les veines à sa femme.

Et voici que soudain ta voix, ô Caldéron,
Courant comme un appel immense de clairon,
Déchire le silence étendu sur l'espace.

— « Shakespeare, Dante, Eschyle, et vous, toute la race
Surhumaine ! Titans sur les hauts lieux épars,
Que la foule, atteignant à peine des regards,
N'a mesuré d'en bas que par votre ombre à terre !
Colosses qui là haut, dans le calme mystère
Des cîmes, écoutez à vos pieds, tout au fond,
Les rires, les sanglots faire un soupir profond,
Par dessus de ce qui vit, vous vivez ! Et nous sommes,
Sur les sommets sacrés, les géants pasteurs d'hommes.
Debout dans mes troupeaux, du haut de l'horizon,
Je secoue et répands ainsi que leur toison,
Qui sur la foule en bas s'éparpille et s'envole,
L'amour, la foi, l'honneur, toute l'âme espagnole.

Le soir, quand, vers les monts inclinant son essor,
Sur nos fronts le soleil tombe en couronne d'or,
Et, qu'au fond des clartés au loin diminuées,
Il nous vêt du manteau de pourpre des nuées,
Nous avons aussi notre étoile du berger,
Que nous ne voyons pas disparaître ou bouger !
Nuit et jour, nous marchons, épris de sa caresse,
Dans son mystérieux éveil d'astre, — et sans cesse
Elle répand sur nous une douceur d'amour.
Hommes, ce qui s'appelle en bas votre plein jour
Vous la cache ; approchez-vous d'elle sur nos cîmes,
Montez ; vous la verrez dans les divins abîmes
Paraître, et ses rayons pendre en tresses de feu.
Déjà pour nous étoile, elle est soleil pour Dieu.

(1) El medico de su honra.

*Calme immortellement par dessus vos tempêtes,
Elle reste invisible aux lieux bas où vous êtes ;
Comme un trou de lumière, elle laisse, à nos yeux,
Une aube d'au-delà luire à travers les cieux ;
Elle est, — au ciel mouvant, — immobile, éternelle ;
Notre gloire, c'est la clarté qui nous vient d'elle :
Elle est tout notre amour, notre espoir, notre loi,
Et cette pure étoile, — ô VÉRITÉ ! c'est toi ! »*

EMILE VAN ARENBERGH.

IMPRESSIONS CRUELLES

I

LES VACHERS DU MEER

A MON AMI CH. H. DE TOMBEUR.



Un petit vacher de la ferme du Moulin nous accompagnera au *Meer*, but de notre excursion ; il nous servira à la fois de guide et de commissionnaire, car la patache qui nous charrie depuis Cappellen, par la chaussée de Bergen-op-Zoom, ne peut nous conduire à travers les dunes.

Drôle d'hommelet que ce Tôn, le vacher. Douze ans ; plutôt maigre que gras, la face large, le nez crochu ; l'œil gris, malin et froid ; l'air spéculatif, la bouche trop fendue, les allures régulières ; quelque chose de vieillot, de précoce, répandu dans toute sa petite personne vêtue de la défroque de son maître.

Un panier de provisions sous chaque bras il ouvre la marche :

— Fumez-vous, Tôn ?

— *Ja, Mijnheer !*

Il allume méthodiquement avec une lenteur et des précautions de fumeur émérite un des pâles régalias achetés à la frontière. En cheminant, de loin en loin nous parvenons à arracher un mot à notre guide. Il ne parle que lorsqu'on l'interroge. Nous apprenons qu'il gagne trois florins par semaine chez le *baes* du *Moulin*. Il est né à Ossendrecht, du côté des Polders,

neuvième enfant d'un manouvrier ; son père et ses frères triment dans une fabrique de chicorée.

Il ne sourit que par condescendance, lorsque nous nous efforçons de le dérider. Ce sourire est silencieux, presque protecteur. Tout dans sa physiologie, dans son regard sec, dans son intonation claire mais sans timbre, semble dire : « Il faut être peu sérieux pour venir de la ville et se promener en plein midi dans les ronces et les sablons ! »

Il nous conduit au sommet des dunes encaissant les deux lacs ; là, il s'arrête et dépose ses paniers. Nous sommes arrivés ; si notre guide ne nous le fait entendre que par sa pantomime, le spectacle devant nous l'annonce sans équivoque. Voilà bien les nappes d'eau tant vantées.

Dans cette nature septentrionale, généralement plane, les moindres monticules permettent au spectateur d'embrasser une région de plusieurs lieues. Des bords du *Meer* nous découvrons la contrée adorablement farouche, l'étendue sablonneuse tachetée de bruyères roses comme l'améthyste et de sapinières sombres comme le jaspe. Un silence presque absolu enveloppe cette immensité : le bruissement des ailes de la sauterelle, le sautilllement et le cri de quelque poule d'eau parmi les broussailles ; la sourdine incessante des moucherons, voilà tout ce qu'on entend. En face de nous, un héron, mélancolique pêcheur, campe sur une patte.

Nous sommes bien loin de la ville, bien loin des beaux parleurs et des fâcheux.

L'eau que fait miroiter le soleil d'août est si claire qu'on en distingue partout le fond couleur de rouille. Et l'élément exerce sur nous sa graduelle et irrésistible attraction. La dame du Meer nous murmure à l'oreille de ces invites que notèrent les ballades primitives. D'abord nos mains sont allées au devant des caresses de la nixe, puis débarrassés de nos vêtements, nous plongeons dans l'eau pure comme celle des glaciers alpestres, mais tiède comme un golfe méditerranéen.

Des heures se passent ensuite à déjeuner, à paresser, à admirer. Tôt on a mangé de bon appétit avec nous. Le reste du programme — bain, sieste, contemplations — a dû lui paraître absurde.

Nous regagnons le Moulin et allons remonter en voiture non sans avoir glissé quelques sous dans la main de notre guide.

Un incident nous attarde :

Sur la grand'route s'avancent, chantant et dansant, sept à huit jeunes drilles en blouse bleue, la haute casquette de soie noire renversée dans la nuque ou posée la visière de travers. L'un d'eux arrache à un accordéon catarrheux les quintes d'un air triste comme le sont tant de refrains de ker-

messes ; un second bat du triangle ; le reste clame et balle à contre temps. Rouges, poupins, ces gars approchent et en nous dévisageant avec des yeux dilatés et humides de somnambule, se poussent par les épaules, l'un derrière l'autre envahissent le cabaret, trahissent l'impatience agitée d'ouailles mottées par un Berger Invisible.

Là, toujours aux sons de leur musique élémentaire, un quadrille s'engage entre les quatre couples de palots émêchés.

La *baezine* du Moulin, en train de leur verser à boire, nous apprend que les vachers et valets de ferme du pays passent de cette façon les après-midis dominicales. Ils se sont cotisés pour la location de leur orchestre et réunissent leurs semaines afin de gobeloter de compagnie. Ils se rendent dans tous les cabarets de leur clocher, même dans les *herberges* les plus écartées au fond des varennas.

Joie démonstrative, mais sans entrain ! Poignants déduits rappelant les gaîtés menteuses des conscrits les soirs du tirage au sort ; rire forcé qui grimace et qui dissonne : pirouettes de victimes qui tournent sur elles-mêmes avant que les fasse s'effondrer le coup irrémédiable ; fallacieuses réactions des profondes douleurs, des nostalgies longues comme l'existence qui cherchent à se donner le change, à s'étourdir quand même !

Tôn les a vus passer comme nous et je crois qu'il les a regardés, en faisant une moue répulsive, l'air d'un sage au dessus des communes faiblesses. Il semble même étonné de notre hésitation à escalader le marche-pied et à nous arracher à cette énervante orchestrique. C'est plus fort que moi ; j'ai la gorge serrée ; ils ne me sont pas indifférents ces passants de la grand'route.

Tandis que la patache retourne à Putte et que nous nous taisons, j'écoute encore — je l'écouterai longtemps — le bruit grêle du triangle, les hoquets de l'accordéon et la chanson plus crispante qu'un *miserere*.

Avec le crépuscule, des vapeurs blanches sourdent comme une haleine des campagnes navrées. En s'élevant elles revêtent des formes fantastiques et s'accrochent échevelées ou caressantes aux dentelures des sapins, et se dissolvent et se recondensent. On dirait d'une traînée de fantômes pourchassés mais tenaces. Puis, derrière les bois, la lune se lève et monte lentement, blanche, solennelle, triste comme le Viatique porté à l'agonie du jour.

Aux approches de Putte des gens se tiennent devant leurs portes ; sur les seuils les commères conversent languissamment ; les vieux pipent, les bras croisés ; la turbulence des gamins assaille notre impassible cocher et son fouet leur impose à peine. A l'écart, sur les accotements, au bord des fossés, les gars haletants courtisent les pataudes rougissantes, et je devine des couples furtifs qui s'éloignent, par les sentes, tendrement enlacés.

Mais, las, ma pensée attendrie retourne irrésistiblement aux danseurs goffes de tout à l'heure. Je les revois s'avancer en fringant et nous dévisager avec quelque chose de suppliant dans leurs grands yeux bénins et de douloureux dans leur grosse bouche convulsée. Encore une fois, que me veulent ces batteurs de cabarets ?

La lune plane ; je me dis qu'elle *les* voit et je l'envie. Je me représente à présent leurs silhouettes telles que l'astre les reproduit en les agrandissant le long des arbres ou sur le sol. J'assiste à leurs gauches ébats ; leurs déhanchements balourds me requièrent ; je voudrais être là-bas, derrière nous, d'où nous venons, plus loin même, en pleine campagne, entre les enfilées d'arbres obscurcis où ils se trémoussent en ce moment, la voix fêlée, les gestes spasmodiques....

Alors me vient tout à coup cette pensée singulière que Tôn avec son air de vieux, prévoyant et thésauriseur, et son énigmatique rire silencieux, ne déambulera pas, lui, lorsqu'il aura leur âge, le long des routes solitaires, vers les cabarets perdus, aux sons d'un triangle et d'un accordéon.

Je pressens qu'il ne restera pas au nombre des trimeurs passifs et résignés que leurrent et que daubent les possesseurs de la terre. Va, laisse bague-nauder sous les étoiles la kyrielle des garçons de charrue et des batteurs en grange ; laisse-les liés par je ne sais quelle camaraderie douloureuse de forçats, s'enivrer chaque dimanche de bière, de saltations et de musique ; toi, petit Tôn, vacher de la ferme du Moulin, esprit positif et pratique — mets patiemment à rémotis sou par sou, épargne et ruse, dissimule, caponne, tu iras loin.

Des fous que ceux qui se grisent d'alcool comme ces lugubres palots — de plus grands fous, dirais-tu, si tu les connaissais, que ceux qui se saouilent d'art et de poésie. N'est-ce pas Tôn, déconcertant petit vacher, futur bourgeois, futur *baes* aux champs comme à la ville ?

Ah ! je sais à présent pourquoi l'afflux de sympathie pour ces pendants fut si impétueux qu'il me suffoquait ! Je sais toutes nos affinités, ce qui me rend solidaire de ces marouffes. Si je les aime à ce point, c'est parce que je te hais.

II

CHEZ LES LAS-D'ALLER

A MON AMI ANDRÉ FONTAINAS.

Durant le voyage, les bruyères rouilleuses et les sapinières entre Schilde et Oostmalle ; les vastes plaines avec leurs flaques, couleur de plomb,

appelées « vennes », et l'horizon gris zébré par d'intermittentes averses, me prédisposaient à des spectacles poignants, mais depuis mon arrivée à Hoogstraeten, une embellie ajoute un sourire de plus à la physionomie de l'avenante bourgade.

Derrière l'église j'enfile une longue « drève » de tilleuls et de hêtres qui mène droit à l'ancien château des hauts et puissants seigneurs de Cuyck, de Salm-Salm et de Lalaing, converti aujourd'hui en un asile pour les vagabonds.

Quelques minutes après je me présente au directeur du Dépôt et nous lions cordialement connaissance. Avant la visite du morose établissement, mon hôte tient à me faire les honneurs du plus coquet et du plus confortable des *home*.

Dans le salon aux arceaux gothiques artistement restaurés, polychromé comme une chapelle byzantine, je cède à des évagations moyen-âgeuses, que combat seulement le délectable anachronisme d'un cigare et d'un verre de porto.

Je sursaute. Ce long appel de clairon a-t-il été lancé par l'homme d'armes se promenant sur la courtine et annonce-t-il l'approche des reîtres Espagnols?

Mais le directeur me rappelle aux choses de ce siècle :

— Voici le contingent du jour.... Vous tombez bien.... Allons les voir défilier sur le pont....

La cloche a répondu au clairon. Un mouvement de gardiens et de soldats s'est produit vers l'entrée.

Comme nous arrivons, les truands viennent d'être extraits de deux vieilles guimbardes cellulaires qui les ramassèrent à Turnhout. Nous nous postons sous le porche, en nous effaçant.

Ils s'avancent, cahin-caha, traînant la jambe, presque trébuchants, ankylosés par la longue étape, aveuglés par le brusque passage des ténèbres de la voiture au plein jour du dehors.

La pitoyable caravane !

Ils sont bien une cinquantaine d'individus de tout âge et de tout poil le disputant en délabrement : pieds poudreux, coureurs des grèves, batteurs de pavé, rôdeurs de barrière, mendiants endurcis, canapsas, malandrins, tous les irréguliers, tous les las-d'aller de la ville et des champs....

Ils portent des souliers sans semelles, des pantalons effilochés, des sarreaux déteints, des casquettes sans visière, ou des chapeaux déchus, des complets souillés, révélant encore l'art d'un bon faiseur.

Leur masse tire sur le fauve, sur le brun de la glèbe ou sur la poussière

des routes. Elle dégage cette puanteur spéciale des bosquets infestés de hannetons.

Les recrues se reconnaissent à leur allure inquiète, à leur mine contrite, à la façon dont elles détournent la tête ou dont leurs regards interrogent rapidement l'aspect des lieux. Les chiens scrutent ainsi l'inconnu d'un nouveau domicile.

Les récidivistes, les « chevaux de retour », par contre, en passant devant le directeur, lui disent bonjour de la main ou lui sourient d'un air de forfanterie. Mais le triste bonjour et la fausse gaîté, l'atroce grimace de ce sourire ! Les piteux cyniques !

Où donc ai-je vu ces silhouettes ? S'il y en a d'épouvantables comme celles des cauchemars, il y en a de troublantes et d'amies comme celles des héros enfantés dans mes livres.

Un instant, que je me souviene !

Celui-ci, conscrit fringant, mit à mal un brigadier qui le tyrannisait ; cet autre, milicien, déserta trois fois pour respirer l'arome des brûlis dans la Bruyère natale ; — cet autre encore, pilotin congédié, ballait dans les musicos du port, où ses bourrées ne provoquaient pas uniquement les filles ; — les mésaventures de ce jeune garde-barrière, dont la corne achevait d'endeuillir un morne paysage faubourien, commencèrent une nuit que les lèvres de sa maîtresse collées aux siennes l'empêchèrent de signaler un train sournois qui profita de cette négligence pour supprimer un vieux couple lamentable ; — ce maraud jouait crânement de la truelle et gagnait de beaux salaires lorsqu'un soir dominical, après des libations faites dans tous les cabarets de la paroisse avec huit goujats de sa trempe, il avisa une gourgandine de la ville, la trouva belle, et la gorge serrée, des chaleurs dans le dos, lui courut sus, aida à démolir le calicot qui l'accompagnait, et s'assouvit le premier, tandis que ses compagnons la maintenaient en attendant leur tour.

Ils passent, vieillis, mais encore reconnaissables, malgré leur long temps de prison et le fallacieux élargissement qui suivit. Forçats libérés, voués au vagabondage ; finis, brûlés, tarés, flétris, que la société, jugeant l'expiation insuffisante et indélébile le déshonneur, s'obstine à rejeter comme l'estomac vomit l'émétique, comme la mer renvoie les épaves.

Beaucoup ne furent criminels qu'un moment, dans un coup de passion ; beaucoup ne furent que malheureux.

Oui, la plupart sont les indolents, les bayeurs, les effarés, les éblouis, les éperdus, aux grands yeux humides et visionnaires, qui ne comprennent rien au monde et à la vie, au code et à la morale, qui ne savent pas ce qu'ils

sont venus faire sur cette terre; entraînés de « gaffe » en « gaffe », les faibles, les pas-de-chance, les moutons toujours tondus, les passifs, les exploités, les dupes qui ont coudoyé toutes les scélératesses et sont restés candides comme des enfants, qui ne tueraient pas une mouche, quoique des escarpes les aient associés à leurs entreprises, viciés mais non vicieux, souffre-douleurs autant que souffre-plaisirs.

Ils passent, d'autres suivent....

Et les visages me paraissent de plus en plus connus. Je retrouve même, dans cette traînée, des êtres furtifs et sympathiques qui ne m'apparurent qu'une seule fois, le temps de graver pour toujours leurs traits et leur démarche dans mon souvenir; des passants dont je n'ai pas même entendu la voix, dont les yeux n'ont pas seulement rencontré mes regards durant cette conjonction éphémère. Aborderais-je enfin à ce havre de grâce où mouillent les voiles inquiètes pleines de souffles haletants, à qui les houles contrariantes de l'océan social ne permirent jamais d'appareiller et de naviguer ensemble?...

Voici le matelot éveillé, qui nous promena pendant une lointaine saison en barquette et que je n'ai plus rencontré les étés suivants sur l'estacade parmi ses camarades empressés et importuns... Ce blousier me fascina en novembre aux approches du crépuscule, dans la brouée crépusculaire, par son superbe geste de semeur; ce pitaud me navra l'âme et me tordit les nerfs une après-midi de tirage au sort, où il gambillait et beuglait par les rues, la casquette fleurie, le teint allumé, les yeux fous, bras dessus bras dessous, avec d'autres conscrits aussi éméchés que lui; — j'entrevis cet autre colon à la portière d'un wagon de troisième classe, comme nos deux trains se croisaient: c'était près d'un viaduc et il y avait dans l'air une odeur d'eau stagnante et une chanson de haleur....

Ils sont donc revenus tous ceux que je souhaitais revoir, mêlés à ceux que j'ai pressentis et devinés au point de leur donner la vie de l'art: ce brunet crépu n'est-ce pas Kees Doorik, le garçon de ferme affolé de sa fermière jusqu'à étripier le valet que la coquette lui préférerait; et plus loin, larves farouches et ricanantes, déambulent les trois frères Mollendraf, qui chaponnèrent Marcus Tybout, le dégourdi paillard; et voici venir Kors Davie, qu'ensorcela Rika Let', et tous les héros des tragiques kermesses, et toutes mes belles brutes, vautreées dans l'orgie, la chair et le sang...

Avec eux il ferait bon vivre encore, même entre quatre murs, même dans ces préaux lugubres, dans ces sordides chauffoirs. Ils t'accueilleraient comme un des leurs, comme un frère plus timoré, mais plein de bonnes intentions, eux, qui illustrèrent tes romans avec de larges et tranchantes plumes non

fendues et de belle encre rouge... Je les appelais, je les faisais surgir dans mes rêves; à présent ils me conjurent à leur tour... A quoi bon résister à leur geste fatidique. Ne viendrai-je pas échouer ici de par mes affinités, de par mon étoile; un peu plus tôt ou un peu plus tard, inévitablement... Que ce soit donc aujourd'hui?... Allons, emboîte le pas à ces bons artistes... Et hue donc, traînard!

Un jaune rayon de soleil, un rayon humide du couchant, qui affine la mélancolie du tableau, me comprend dans leur procession, m'affilie à ces las-d'aller, m'embrasse avec eux dans sa suprême caresse. J'ai fait deux pas.

— Halte-là! me dit le directeur en me retenant par le bras. Songeriez-vous par hasard à faire dresser votre écrou?...

Il plaisante et je m'efforce de rire de ce qu'il prend pour une méprise.

Las, ce sera pour la prochaine fois....

GEORGES EEKHOUD.

AIRS DE FLUTE

XVIII

TOUTE LA GAMME

A IWAN GILKIN.

*Madame, je suis un fardeau
Dans votre vie, et je m'éloigne,
Que mon cœur malade se soigne;
Il est tout seul désormais!* DO.

*Pouviez-vous vouloir du Bohême
Qui pourtant vous eût adoré?
Ma vie est couleur de poème,
La vôtre couleur d'oubli.* RÉ.

*Restons-en là, c'est inutile
De nous perdre tous deux parmi
Les chemins fleuris de l'idylle,
Puisque vous ne m'aimez pas.* MI.

*Le premier amant, je l'envie,
Qui de vos dédains triompha;
Je le tueraï toute ma vie
Dans le fond de moi-même.* FA.

*Avec lui vous étiez câline
Sous la pudeur du parasol,
C'était doux comme une praline
De croquer ce poème!* SOL.

*Il vous disait des mots sans suite,
Des mots stupides, mais voilà!
Il était moins banal ensuite
Et c'était délicieux!* LA.

*Je vous quitte, bonjour la blonde!
Parfois rappelez-vous que si
Vous le voulez il est au monde
Quelqu'un qui vous désira...* SI.

*Qu'il voudrait chanter sur sa flûte,
Avec des accents doux de luth,
Votre corps de superbe brute,
Do, ré, mi, fa, sol, la, si,* ZUT!

SIEBEL.

CHRONIQUE JUDICIAIRE

Nous empruntons à L'ART MODERNE le compte-rendu très excellent de notre procès contre la police qui a eu la sotte idée de nous arrêter pour cause de sifflets : (M. W.)

M. COQUELIN SIFFLÉ

Le tribunal de simple police a eu le mercredi 24 avril le régal de débats n'ayant, avec les préventions habituelles de vagabondage, d'injures, de voies de fait ou violences légères, qu'un rapport extrêmement éloigné. Il s'agissait de la poursuite intentée contre quatre jeunes gens pour avoir, au théâtre des Galeries, le 24 avril 1886, sifflé M. Coquelin dans *Chamillac*.

Les criminels ayant avoué leur forfait, ayant même affirmé que c'était avec préméditation et dans la plénitude de leur libre arbitre qu'ils l'avaient accompli, ce petit procès se haussait aux proportions d'une question de principe. — De là le grand intérêt de curiosité qu'il éveillait.

Détail à noter : les quatre prévenus étaient absolument étrangers l'un à l'autre. Ils se sont rencontrés pour la première fois dans l'auditoire du tribunal. L'un d'eux est M. Maurice Warlomont, que son pseudonyme littéraire, Max Waller, a fait connaître de tous ceux qui lisent ; les autres sont MM. François Van Hoetere, docteur en médecine, Armand Joos, employé, et Pierre Lechein, étudiant. A l'audience, que présidait M. Hayois, juge de paix suppléant, remplaçant le titulaire effectif, M. Anthéunis, ils ont été respectivement défendus par M^{es} Rodenbach, Brunet, Gilkin et Iresch.

Après une très courte instruction, M^e Rodenbach a exposé l'affaire avec humour et dégagé nettement la question de droit sur laquelle le juge aura à statuer.

« C'est une question doublement intéressante, a-t-il dit en substance, que celle qui nous amène ici ; intéressante pour le public, qui entend connaître quel est son droit dans les salles de spectacle et savoir s'il est livré à l'arbitraire du premier policier venu ; intéressante aussi pour les artistes, car les sifflets, comme les applaudissements, sont l'expression publique de la liberté littéraire.

« L'incident qui a donné naissance aux poursuites était une manifestation artistique, purement artistique, et l'on ne saurait y trouver autre chose. Ce n'est certes pas, comme on a essayé de le faire croire, à cause de l'attitude prise par M. Coquelin à l'égard de M^{lle} Dudlay, que ce comédien a été sifflé à Bruxelles.

« Pourquoi a-t-on sifflé M. Coquelin ? On trouvait que l'acteur se relâchait, qu'il affichait dans ses excursions périodiques à Bruxelles, la « province » pour lui, un orgueil et un cabotinage assez agaçants. On voulait exprimer son avis. On a sifflé. Comment manifester autrement au théâtre son opinion ?

« Et remarquez que M. Warlomont a été gentil et délicat. Comme journaliste, il a ses entrées au théâtre. Il n'a pas voulu profiter d'une faveur qui lui eût enlevé sa liberté d'appréciation. Il a payé son fauteuil, afin de pouvoir user du droit qu'à la porte on achète entrant.

« Et qu'on ne parle pas de cabale, d'affaire montée. Grimm répondrait que les cabales peuvent s'enrhumer tout exprès la veille d'une représentation !

« Donc, M. Warlomont a sifflé. En quoi ce fait constitue-t-il une infraction à la loi ? Le sifflet, par lui-même, n'est pas un trouble au spectacle. Il ne peut constituer un trouble que s'il se prolonge, s'il amène des désordres.

« Les applaudissements intempestifs du public troublent, eux, les représentations bien plus que ne l'a fait le coup de sifflet du prévenu.

« Les concerts de Rubinstein nous en ont fourni un exemple récent. Et les applaudissements, on les tolère, on les encourage. Dans les théâtres où la claque officielle n'existe pas, on organise une claque officieuse.

M. Coquelin, chaque fois qu'il joue à Bruxelles, en a une qui fonctionne à merveille. Elle est composée d'abord des gens qui lui ressemblent. Puis, de ceux qui l'invitent à dîner. Car il est d'usage, en Belgique, de trouver du génie à tous ceux qu'on traite chez soi.

« La vérité est que les sifflets sont aux braves ce que le revers est à la médaille, ce que la doublure est à l'habit. On pourrait dire aussi que si les applaudissements sont, pour la vanité des artistes, le poison, les sifflets servent de contre-poison salutaire.

« Qu'on ne transforme point, n'est-ce pas, les salles de spectacle en salles de digestion, d'où toute manifestation artistique doit être bannie.

« L'art. 22 de l'arrêté communal de la ville de Bruxelles, sur lequel est fondée la prévention, est d'ailleurs formel. Ne dit-il pas : « Il est interdit d'interpeller ou d'apostropher les acteurs *et de troubler l'ordre du spectacle.* »

« A ce sujet, laissez-moi vous rappeler un souvenir. A Trianon, la reine Marie-Antoinette aimait à jouer elle-même la comédie. Les mémoires secrets rapportent qu'elle joua, un soir, le rôle de Jennie dans *le Roi et le Fermier* et que, dissimulé dans une loge, Louis XVI siffla sa royale épouse qui chantait faux.

« Sans remonter au siècle dernier, qui ne se souvient des représentations bruxelloises où les sifflets et les cris interrompirent le spectacle, sans que jamais la police intervînt?

« A la Renaissance, au Casino des Galeries Saint-Hubert, aux Nouveautés, c'était, paraît-il, une habitude. Les directeurs et secrétaires écrivirent maintes fois aux commissariats de police, demandèrent aide et protection, mais on respecta le droit du public.

« Et l'an dernier, ne vous rappelez-vous pas les sifflets qui, aux *Maîtres Chanteurs*, tinrent tête aux applaudissements des partisans de Wagner? Ce qui est piquant, c'est que ces sifflets partaient invariablement de cette même loge qui donne, en faveur de M. Coquelin, le signal des applaudissements. C'est, du reste, logique.

« Mais pourquoi ces précautions inusitées, ce déploiement d'agents de police? M. Warlomont, dès son entrée au théâtre, a été filé par deux agents. Et pourquoi ces poursuites quand il s'agit de M. Coquelin?

« Est-ce parce qu'il faillit être décoré? Qu'il faillit être député? Qu'il tutoyait, dit-on, Gambetta? qu'on le considère, à chacune de ses excursions en Belgique, comme un envoyé extraordinaire?

« Serait-ce parce qu'on espérait voir M. Coquelin se constituer partie civile et donner ainsi, gratuitement, le plaisir au public d'un monologue en justice?

« Si ce n'est pas dans ce but, nous demandons l'application, à tous les cas analogues, des mêmes poids et des mêmes mesures. »

L'avocat termine en citant les auteurs et la jurisprudence, notamment MM. Vivien, Blanc et Dalloz, un arrêt de la Cour de cassation de France de 1840, un jugement du tribunal de Rouen de 1841 et un jugement du tribunal de Gand, rendu en décembre 1885.

« La Belgique passe pour être la terre classique des libertés. C'est ainsi que s'expriment tous les Prudhommes étrangers. Mais ces libertés, on les restreint tous les jours. Et bientôt, si l'on continue, notre pays fera l'effet d'un de ces cafés-concerts sur lesquels on lit en lettres de feu : *Entrée libre*, mais où les consommations se paient très cher. »

MM. Gilkin, Brunet et Iresch ont pris ensuite la parole et ont ajouté quelques considérations à la plaidoirie de M. Rodenbach.

M. Iresch a fait remarquer, notamment, que l'arrêté du 23 juillet 1883, qui défend de troubler l'ordre et dont on demande l'application, abolit un arrêté antérieur, aux termes duquel les marques d'improbation ou d'approbation étaient interdites. « Aujourd'hui, non seulement il n'est pas défendu de siffler, dit-il, mais le public a en quelque sorte reçu l'ordre de le faire. Le cahier des charges du théâtre de la Monnaie, par exemple, stipule, dans son art. 25, que le concessionnaire devra remplacer immédiatement tout artiste dont le public n'aura pas été satisfait. En l'absence du vote par boules blanches et noires, selon le mode existant encore dans certains théâtres de province, comment, si ce n'est par des sifflets, le public pourra-t-il s'exprimer au sujet de l'artiste qu'on lui présente? »

Le ministère public, M. Cremers, a maintenu néanmoins la prévention.

Le jugement a été rendu hier. On le trouvera reproduit *in extenso* dans le *Journal des Tribunaux* du 15 mai. Il décide d'abord que l'autorité communale a, nonobstant la disposition constitutionnelle qui consacre la liberté d'opinion, le droit de prendre des mesures de police pour empêcher que l'ordre soit troublé dans les lieux publics, notamment dans les théâtres.

Il décide ensuite que généralement les applaudissements ne troublent pas l'ordre, parce qu'on ne les fait entendre le plus souvent qu'à la fin des actes ou des morceaux et que ceux qui s'y livrent ont intérêt à les cesser pour que la représentation puisse continuer.

Qu'il en est autrement des sifflets, surtout quand ils sont le résultat d'un projet concerté et qu'ils se font entendre dès que l'acteur entre en scène, et avant qu'il ait commencé son jeu ; qu'il y a lieu à cet égard de rechercher quelle a été l'intention des siffleurs.

Ce jugement bizarre contient aussi un éloge du talent de M. Coquelin et un examen des décisions antérieures, rendues en sens contraire, comme bien on pense.

Bref, les quatre prévenus sont condamnés à cinq francs d'amende et aux frais.

Il est presque inutile d'ajouter qu'il y a appel. L'affaire viendra le 12 juin.

MEMENTO

BELGIQUE

Une dame qui signe du nom de Jacques Hermann publie dans *l'Art moderne* un article dans lequel sa perspicacité lui suggère des réflexions intéressantes sur un des *Airs de flûte* de Siebel : *Amour-Hôtel*.

M^{me} Hermann ne comprend pas ce titre non plus que la strophe :

« Je les reçois sans leur rien dire,
Porte leurs malles doucement,
Puis elles suivent mon aimant
Mon aimant aimant le sourire. »

Amour-Hôtel veut dire *Hôtel de l'Amour* comme Grand Hôtel veut dire Hôtel qui est grand.

Le premier vers signifie : je les reçois sans rien leur dire.

Le deuxième : je porte doucement leurs malles.

Le troisième et le quatrième : « Elles suivent mon sourire comme le fer suit l'aimant qui l'attire » et ici ce sourire est un aimant qui serait aimant c'est-à-dire qui aimerait.

Ajoutons qu'un *aimant* est « un minéral qui a la propriété d'attirer le fer » que *aimer* est un verbe actif : « avoir un sentiment plus ou moins vif d'affection, d'attachement » (Acad. fr.) que *Jacques* est un nom propre que portent parfois les dames pour signer des articles naïfs et Hermann un autre nom propre que Goethe avait choisi pour le distinguer de Dorothee. Salut respectueux à Madame Pidoulex.

M. Rozez, éditeur, publie un album du *Cortège historique des chemins de fer*, texte de M. Edm. Cattier, dessins de M. A. Heins. L'ouvrage est assurément le précieux souvenir d'une des plus artistiques cavalcades que nous ayons vues. Sans s'attarder aux descriptions honnêtes de M. Cattier, dont le style a toujours la même modestie et la même saveur humble, on feuilletera avec plaisir les pages où M. Heins, l'excellent dessinateur, a retracé de façon pittoresque

le défilé des chars; peut-être eût-il mieux valu ne pas colorier les planches, mais la couleur en est assez discrète pour ne pas nuire aux remarquables dessins qu'elle complète.

Souhaitons à l'éditeur, qui livre l'ouvrage à un prix relativement très mince, bonne vente et bon succès.

La mignonne revue liégeoise : *L'Élan littéraire*, change de titre et vogue vers sa troisième année sous le nom de *La Wallonie*; elle continuera à défendre de façon hardie et ferme les idées jeunes de son groupe; inutile de dire que nous sommes avec elle de tout cœur.

FRANCE

Vient de paraître chez l'éditeur Maurice de Brunhoff un volume de poésies de Jean Floux : *Les Maîtresses*. Malgré certaines brutalités, l'œuvre est remarquable et saine dans son ensemble. Tout y est vécu, et écrit dans une forme irréprochable. Ce livre, qui se recommande d'abord aux lettrés, ne manquera pas d'attirer l'attention des bibliophiles qui y trouveront neuf superbes gravures d'après Olivier Merson, Jean Béraud, Benj. Constant, Léon Glaize, Giacomelli, Maxime Faivre, Fanny Fleury, Vignal et Yamamoto.

Les Malingreux, contes et nouvelles, par Charles Richard (M. de Brunhoff, éditeur, 16, rue des Vosges, Paris).

Aux conceptions chimériques et aux aventures romanesques, on préfère aujourd'hui la description des poignantes réalités de l'existence. Dans cette étude, certains écrivains modernes ont puisé le mépris de l'humanité, l'horreur de la vie et la soif du néant. D'autres, moins pessimistes, ont senti germer dans leur cœur une grande pitié, un grand amour pour les faibles, les souffrants et tous les chétifs. C'est parmi ceux-là qu'il faut ranger l'auteur des *Malin-*

greux. M. Charles Richard a cherché les secrets de la vie des humbles. Et il nous montre tous les déshérités recommençant incessamment leur tâche, dénués, gueux, disgraciés, mais non découragés.

Partout dans ce livre ému et chaste, l'ombre des tristesses humaines flotte impalpable, mais partout aussi, comme une voix de femme entendue au loin, dans la mélancolie du soir, la tendresse et la pitié semblent bercer l'humanité tout entière. Le style de cet ouvrage est celui d'un artiste sincère et soucieux de charmer le lecteur par l'harmonie des idées et des mots. On connaît d'ailleurs l'exquise sensibilité et la touchante manière de l'auteur des *Poèmes japonais* et de *Poulot et Boulenzinc*, qui obtint un vif succès, l'an dernier, dans les *Contes du « Figaro »*.

.

Farniente, par Jean Berge. Un vol. Paris, Dentu.

D'agréables vers dont on lit dix pages avec plaisir. M. Berge ne manque pas d'inspiration et redit avec grâce tout ce que tous les poètes ont dit et diront. Son livre compte près de 300 pages, ce qui prouve un effort louable chez un jeune qui ne pourra manquer d'arriver dans l'une ou l'autre profession sociale.

.

L'Ève future.

Sous ce titre bizarre, et une couverture qui ne l'est pas moins, M. Villiers de l'Isle-Adam vient de publier, chez Brühnhoff, une nouvelle aussi intéressante que longue; elle serait parfaite, condensée en 100 pages; elle en a 375! Et cependant, on peut faire le tour des idées en 80 pages!

L'Ève future n'est pas un roman; il n'y a dans ce livre ni étude de caractères, ni développement logique d'une action. C'est, comme mainte œuvre du même auteur, une satire à froid des enthousiasmes qu'éprouvent les amateurs de mécaniques pour ce siècle inventeur de locomotives, de machines à coudre et de téléphones.

M. Edison — un Edison de légende — l'inventeur de l'impossible, rêve, un soir

d'été, dans son laboratoire de Menlo-Park, au milieu de ses mille et un appareils électriques; il regrette de n'avoir pu cliquer, sur des plaques phonographiques, le son des trompettes de Jéricho, le cri du taureau de Phalaris, le rire des augures, le chant de Memnon à l'aurore... Qu'ai-je à phonographier, aujourd'hui, sur la terre? gémissait-il sarcastiquement: on pourrait, en vérité, croire que le destin n'a permis à mon instrument d'apparaître qu'au moment où rien de ce que dit l'homme ne semble plus guère valoir la peine d'être conservé...

Et il continue de décocher à la civilisation des railleries dans le goût des ironiques discours de la *Momie* d'Edgar Poë:

... Après cela, peut-être, mon instrument a-t-il été inventé, dédaigné et oublié. Voici neuf cents ans, paraît-il, que mon téléphone a été mis au rebut par la vieille Chine, cette patrie archi-séculaire et ressassée des aérotats, de l'imprimerie, de l'électricité, de la poudre, etc., et de tant de choses que nous n'avons pas encore découvertes. — Qui ne sait que l'on a constaté, dans Karnac, des traces de rails datant de trois mille années, du temps où les peuples ne vivaient que d'invasions? — Heureusement qu'aujourd'hui les inventions de l'homme présentent des garanties de durée « définitive ». Certes, on disait également cela du temps de Nabonassar, du temps même du prince touranien Xixouthros, c'est-à-dire voici environ sept ou huit mille ans, sauf erreur; — mais il faut admettre de toute nécessité qu'aujourd'hui ce sera « sérieux ». Pourquoi? Je n'en sais rien. L'essentiel est d'en être bien persuadé, voilà tout. Sans quoi, tout le monde, une fois fortune faite, se croiserait les bras. — Moi tout le premier.

Au milieu de ces songeries sarcastiques, survient lord Ewald, un jeune homme beau comme Antinoüs et riche comme M. de Rothschild. Lord Ewald est éperdument amoureux d'une demoiselle de la rampe, miss Alicia Clary; seulement, si miss Alicia est d'une esthétique irréprochable, cette jeune personne possède une âme de qualité inférieure, plus basse que la voix de Lassalle. Lord Ewald souhaiterait vivement

ôter cette âme de ce corps, faute d'y parvenir, il est résolu à quitter la vie. Par bonheur, Edison promet d'opérer le miracle. Va-t-il reforgé la cervelle de Miss Alicia ? Nenni. Edison, depuis des années, travaille à confectionner une andréide, une femme mécanique, se nourrissant d'huile pour graisser les rouages, parlant d'or, grâce à deux phonographes du même métal qui lui servent de poumons, et qui renferment des conversations de soixante heures ! Rien que cela ! Mais les paroles en sont dues aux meilleurs poètes et aux plus profonds penseurs. (On voit bien qu'il s'agit d'une femme artificielle !)

La fabrication de Miss Hadaly — c'est le nom de l'andréide — formée à l'image et à la ressemblance de Miss Alicia, occupe d'interminables chapitres bourrés de fumisteries scientifiques. Enfin, le chef-d'œuvre est achevé. Lord Ewald arrive, au soir fixé, dans les jardins de Menlo-Park, où il doit prendre livraison de sa bien-aimée, édition revue et corrigée. Dans une allée, il rencontre l'authentique Miss Alicia, qui a *posé* en qualité de modèle pour la confection de son double. Elle adresse la parole au jeune lord. Quels discours nouveaux, pleins d'un charme céleste ! Quelle émotion profonde ! Ah ! il ne pense plus au vain simulacre que lui a promis l'ingénieur-magicien ; c'est Alicia qu'il aime ! Alicia ! Tout à coup, il a reconnu les parfums qui composent l'ha-leine artificielle de l'andréide... la jeune femme penche la tête et murmure : je suis Hadaly !

Lord Ewald est un peu défrisé. On n'embrasse pas ainsi du carton-pâte sans quelque surprise. Mais les phonographes d'or émettent harmonieusement d'ensorcelantes paroles :

« Hadaly se leva, puis, après un profond soupir, marcha vers un arbre, et, levant la main contre l'écorce, s'y appuya, regardant le parc illuminé par la lune.

« Le pâle visage de l'incantatrice resplendissait :

« — Nuit, dit-elle avec une simplicité d'accent presque familière, c'est moi, la fille auguste des vivants, la fleur de Science et

de Génie résultée d'une souffrance de six mille années. Reconnaissez dans mes yeux voilés votre insensible lumière, étoiles qui périrez demain ; — et vous, âmes des vierges mortes avant le baiser nuptial, vous qui flotez, interdites, autour de ma présence, rassurez-vous ! Je suis l'être obscur dont la disparition ne vaut pas un souvenir de deuil. Mon sein infortuné n'est même pas digne d'être appelé stérile... O parc enchanté ! grands arbres qui sacrez mon humble front des reflets de vos ombrages ! Herbes charmantes où des étincelles de rosée s'allument et qui êtes plus que moi ! Eaux vives dont les pleurs ruissellent sur cette écume de neige, en clartés plus pures que les lueurs de mes larmes sur son visage ! Et vous, cieux d'Espérance, — hélas ! si je pouvais vivre ! Si je possédais la vie ! Oh ! que c'est beau de vivre ! Heureux ceux qui palpitent ! O Lumière, te voir ! Murmures d'extase, vous entendre ! Amour, s'abîmer en tes joies ! Oh ! respirer, seulement une fois, pendant leur sommeil, ces jeunes roses si belles ! Sentir seulement passer ce vent de la nuit dans mes cheveux !... Pouvoir, seulement, mourir ! »

Après cet admirable hymne à la vie, que l'ironique conteur fait jaillir des lèvres de sa femme mécanique, lord Ewald est enchanté. Il se hâte d'amener en son château ce phonographe qui parle si bien. Dame ! On n'a pas tous les jours l'occasion d'épouser les plus beaux vers de Shakespeare et de Goethe... Mais, surpris par une tempête, l'andréide et son fiancé périssent dans les flots de l'Atlantique.

Telle est l'odyssée du premier exemplaire de l'ÈVE FUTURE : car, selon l'Edison de ce conte mystificateur, l'avenir n'admettra plus que des femmes électriques construites sur le patron de miss Hadaly.

Nous espérons que M. Villiers de l'Isle-Adam n'écrira pas trop de livres sur le patron de l'Ève future. Cet ouvrage où brillent ses éblouissantes beautés est d'une longueur inacceptable ; maints chapitres manquent absolument d'intérêt. Combien nous préférons la concision des *Contes cruels* où M. Villiers de l'Isle-Adam a condensé ses

pensées dans des cadres mille fois mieux appropriés, dans des conceptions mieux ordonnées! Mais voilà : était-il possible de mettre en scène une nouvelle Ève, même artificielle, sans bavardage?

* * *

On annonce l'apparition prochaine des *Récréations littéraires*, paraissant le 1^{er}, le 10 et le 20 de chaque mois, en huit pages in-4°. Cinq centimes le numéro. Bureaux, rue du Midi, 90.

* * *

Nous découpons dans *la Basoche* l'excellent morceau suivant :

LA LUNE ASSASSINE

Les roseaux disaient leurs plaintes aux arbres :

« Cette nuit, la lune blanchit les eaux passives d'une blancheur auguralement funèbre. Nous verrons un malheur, un malheur fatal. Pourquoi sommes-nous condamnés à border cet étang dramatique? »

Les arbres répondirent :

« Mais vous aussi nous effrayez, cette nuit. La lumière cruelle de la lune rend vos lames d'acier. Vous aigüisez vos pointes au vent. Vous êtes des épées! Quelles mains mystérieuses serrent vos gardes invisibles, et qui menacez-vous? »

Le vent, n'osant plus les faire parler, s'éleva dans l'air en grelottant. Sous l'eau blanche et froide glissaient silencieusement des poissons plus blancs et plus froids qu'elle.

Un corps noir, lourd, tomba. Des roseaux se teignirent de sang. D'autres se brisèrent, tremblants de rauques vibrations. L'étang mugit sourdement. A ces bruits lugubres, le vent s'abattit et questionna les roseaux et les arbres.

« Un homme vient de se noyer » dirent les roseaux.

Et les arbres : « Non! Vous l'avez tué. Je vous ai vus aigüisant vos pointes. Vous l'attendiez au passage. Assassines! »

Les roseaux : « Accusez-nous! C'est vous qui, enveloppant les eaux, avez caché le danger au voyageur. »

« Il n'est pas tombé de notre côté » ripostèrent les arbres.

« Moi, dit le vent, je ne soufflais pas au bord de l'étang. La lune seule est coupable! Elle blanchit traîtreusement l'eau. Cette homme a cru voir une plaine. » Et le vent hurla de colère : « Assassine! »

Mais l'homme n'était pas mort. Il agita les bras et saisit convulsivement des roseaux. Ses mains glissèrent avec les sifflements stridents du zinc ouvert par les vrilles, et des caillots de sang fumeux pleuraient aux lances.

« Vous le voyez, dirent les arbres, ils ne veulent pas le sauver. »

« Vous qui êtes plus forts, répliquèrent les roseaux, courbez-vous et tendez-lui vos branches. »

Et les arbres appelèrent le vent à leur aide. Le vent souffla pour les courber. Les arbres ne fléchirent pas.

« Vite! clamèrent les roseaux. Il va mourir. Il laissera ses mains et ses os à nos piquants! »

« Hélas! je ne pourrais, soupira le vent. » Et s'adressant à l'homme :

« Pourquoi ne cries-tu pas à tes frères de te secourir? Il y a non loin d'ici une maison. Je pousserai ton cri d'alarme jusque-là. »

L'homme, à la pensée d'implorer le secours des hommes, serra les lèvres hautainement. Et regardant avec douceur les roseaux, le vent et les arbres, il eut honte de sa peur involontaire de la mort et s'étendit sous l'eau froide sans trembler.

Le vent hurla de rage contre la lune : « assassine! »

« N'accusez pas » dit une voix s'élevant de l'étang. Et les roseaux, le vent et les arbres virent une âme glisser entre les rayons blancs de la lune, comme un enfant entre les bras de sa mère.

HECTOR CHAINAYE.

Mais non, elle est bien nue.

Le Rajah jette sur ses serviteurs un mauvais regard noir et il rugit à nouveau :
Encore !

Ils ont compris.

Les larges couteaux sortent des gaines.

Les serviteurs enlèvent avec dextérité la peau de la bayadère.

Et bientôt, elle apparaît au Rajah émerveillé, telle une pièce anatomique pantelante et fumante.

Et le Rajah ne s'ennuie plus.

119. J. H. Il est bien évident, cher correspondant, que vous ne pouvez pas traduire une œuvre, même anonyme, sans la permission de l'auteur. Adressez vous au directeur de la revue en question ; il vous mettra en rapport avec le mystérieux inconnu. A vous.

120. Kiss. Pas l'ombre de progrès. A recommencer.

LES MOINES

poésies par

EMILE VERHAEREN.

Un volume. Paris, Alphonse Lemerre — Prix : 3 francs.

LIRE DANS *L'INDÉPENDANCE BELGE*

LA VIE MORTE

roman inédit de

GEORGES RODENBACH.

LA

SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES, LETTRES

La *Société Nouvelle* paraît à la fin de chaque mois par livraison de 80 à 100 pages chacune. Elle publie des études sociales, historiques et littéraires, ainsi que des articles de critique.

La *Revue* s'est assurée de nombreux correspondants dans les principaux pays de l'Europe.

Grâce à l'appui que lui prêtent les chefs du mouvement social dans ces divers pays, ses lecteurs s'ont tenus au courant des principaux travaux et des ouvrages paraissant à l'étranger.

PRIX D'ABONNEMENT :

Belgique : Un an, 8 francs. — *Etranger* : 12 francs

POUR PARAÎTRE LE 20 OCTOBRE PROCHAIN :

LETTRES A JEANNE

par

JULES DESTRÉE

Un beau volume de 250 pages, grand in-8^o, imprimé avec luxe par la maison Veuve Monnom, à Bruxelles. Prix en souscription, 4 francs.

Il sera tiré quelques exemplaires sur grand papier de Hollande, qui ne seront pas mis dans le commerce. Le prix en est provisoirement fixé à 5 francs pour ceux qui enverront, avant le 1^{er} juillet, leur souscription à l'imprimeur : Veuve Monnom, 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.

GIL BLAS, journal quotidien français, *boulevard des Capucines*, 16, à Paris ; publie ZO'HAR, par CATULLE MENDÈS. Un numéro **20** centimes, abonnement (3 mois) **17** francs ; en vente partout.

Vient de paraître : LES MILICES DE SAINT FRANÇOIS, par GEORGES EEKHOUD. Prix : **5** francs.

La *Jeune Belgique* recommande à ses lecteurs
le nouvel atelier de photographie EMÈRA
Montagne de la Cour,
le plus artistique
de
Bruxelles.

EMÈRA

Photographies
d'artistes en vogue.

—
Les costumes du cortège historique
des chemins de fer.

Vient de paraître chez Alphonse Lemerre, à Paris : LA JEUNESSE
BLANCHE, par GEORGES RODENBACH. Prix : **3** francs.

LA JEUNE BELGIQUE

~~~~~\*~~~~~

*Quand tout s'ébranle et meurt, l'Art est là qui se plante,  
Nocturnement bâti comme un monument d'or,  
Et chaque soir que dans la paix, le jour s'endort,  
Sa muraille en miroir jaillit étincelante,  
Et d'un reflet rejette au ciel le firmament;  
Les poètes venus trop tard pour être prêtres  
Marchent vers les lueurs qui tombent des fenêtres  
Et reluisent ainsi que des plaques d'aimant.*

ÉMILE VERHAEREN.

## SOMMAIRE :

|                                |                    |
|--------------------------------|--------------------|
| <i>Les Moines</i> . . . . .    | ALBERT GIRAUD.     |
| Rimes de printemps . . . . .   | ANDRÉ FONTAINAS.   |
| Trois nouveaux poètes. . . . . | GEORGES RODENBACH. |
| Flux et reflux . . . . .       | HENRY MAUBEL.      |
| Ballades en prose . . . . .    | JULES DESTRÉE.     |
| Chronique artistique . . . . . | UN FLANEUR.        |
| Memento . . . . .              | .....              |



## BRUXELLES

ADMINISTRATION :  
26, RUE DE L'INDUSTRIE, 26

RÉDACTION :  
80, RUE BOSQUET, 80

## PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR  
27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31.

1886

# LA JEUNE BELGIQUE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

paraissant le 1<sup>er</sup> de chaque mois en livraisons de 40 pages au moins et formant au bout de l'année un superbe volume de 600 pages.

Bruxelles : Administration, 26, rue l'Industrie. — Rédaction : 80, rue Bosquet.

Directeur : MAX WALLER.

Secrétaire de la rédaction : F. VURGEY.

Administrateur : HUBERT VAN DYK.

## ABONNEMENTS :

Belgique : 7 francs par an. — Union postale : fr. 8-50.

Les conditions pour les annonces se traitent à forfait.

---

## BOITE AUX LETTRES

121. A LA BASOCHE. Seriez bien aimable nous envoyer votre dernier numéro qui manque à notre collection. Merci. — A LA SOCIÉTÉ NOUVELLE. Id. le numéro de décembre 1885. Merci. — A GEORGES R... Id. les nos 3, 7 (t. I), 12 (t. II), 6 (t. III) de la *Revue contemporaine*, qui ont servi, dans le procès, à fourrer le museau de Paul Veau dans sa... — A LA WALLONIE. Nous n'avons de *l'Elan littéraire* que 10 numéros 1<sup>re</sup> année (1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> livraisons manquent) et les 4 premiers numéros 2<sup>e</sup> année. Seriez bien gracieux compléter.

122. Du *Chat noir*; pour faire enrager les aquarellistes :

### LA BELLE IDA.

On l'appelle la belle Ida, et on a bien raison, car pour une jolie fille, certes, on peut dire que c'est une jolie fille.

Mais, si elle est belle comme un astre, la Providence a voulu qu'elle fût spirituelle comme la lune, et dame ! vous savez qu'à cet égard la lune a une de ces réputations !

Ida, ne cherchons pas à le dissimuler, est lamentablement lunaire.

A ce point, que ce sera l'éternelle stupéfaction de ses interlocuteurs de considérer combien peu de mots sont nécessaires à Ida pour entasser tant de luneries malencontreuses.

Et tout ça, avec des airs roublards, subtils et bien informés !

Vous-même, moi-même, n'est-ce pas, si nous étions jolis comme ça, et si candides, on pourrait s'en tirer.

Moi, je me contenterais de jouer un rôle exclusivement décoratif, et n'ouvrerais la bouche que pour les besoins usuels de la vie.

Avec Ida, ça n'est pas la même chose.

Autant elle est belle, autant elle est bavarde, et elle aimerait mieux, Ophélie moderne, se jeter dans le bassin Pigalle, que de rater l'occasion d'étonner ses contemporains par ses aperçus bizarroïdes.

Au fait, je ne vous ai pas encore dévoilé sur quel degré de l'échelle sociale on risque de rencontrer la belle Ida.

Elle est modèle. — vous l'aviez deviné, peut-être ? Tous les peintres du quartier Villiers et des Ternes la connaissent bien, car elle fait à la fois les délices et la terreur de leurs ateliers.

Les délices, à cause de l'éternel imprévu de ses trouvailles ; la terreur, pour sa terrible manie de colporter, d'atelier à atelier, des potins souvent mal interprétés.

On n'ose plus rien dire, devant elle, que des paroles vagues et sans portée. Parfois, de jeunes peintres fumistes lui avancent gravement des assertions folichonnes, qu'elle recueille comme paroles d'Évangile, et qui reçoivent, du coup, l'énorme publicité de sa petite bouche rose.

Et voilà comment, sans s'en douter, elle causa tant de joie, la semaine dernière, à travers tous les ateliers où elle pose.

Elle était chez le jeune peintre A...

Le jeune peintre A... est payé pour connaître Ida. Aussi, n'a-t-il avec elle que des conversations d'où le bon sens est soigneusement banni.

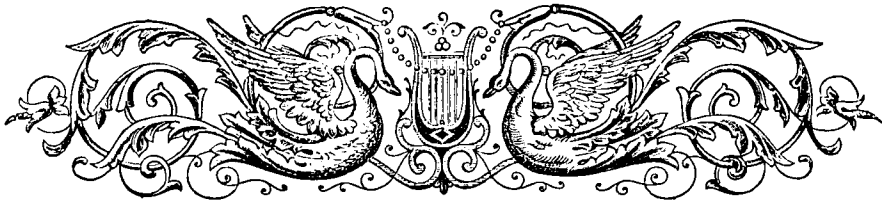
— Ah ! s'écria Ida en minaudant, j'ai vu hier chez Jacquot une bien jolie aquarelle..

— De qui donc ?

— Mais... de lui.

— Fichez-moi donc la paix avec votre Jacquot. Je sais bien, moi, comment il les fait, ses aquarelles.

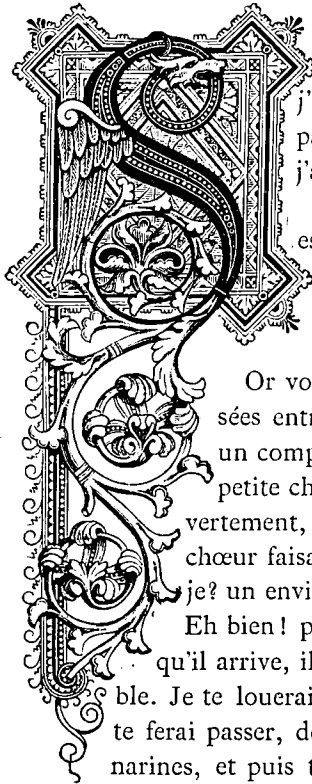
— Comment donc les fait-il ?



## LES MOINES (\*)

A EMILE VERHAEREN.

MON CHER POÈTE,



Si je n'étais pas Jeune-Belgique, c'est-à-dire si j'étais capable d'être étonné, embarrassé, arrêté par quelqu'un ou par quelque chose, j'userais et j'abuserais de ce droit de l'homme : être perplexe.

Sais-tu ce que c'est qu'un dilemme? C'est une espèce de raisonnement à deux branches : les ciseaux de la logique. On met le patient entre les deux branches ; puis on les rapproche. Le patient est généralement coupé en deux.

Or voici les deux branches épouvantablement aiguës entre lesquelles je me trouve : Si je te loue, je suis un complaisant, un encenseur, un enfant de chœur de la petite chapelle, et je suis perdu. Si je te critique un peu vertement, je suis un mauvais camarade, un enfant de chœur faisant des polissonneries dans l'encensoir, que sais-je? un envieux peut-être, et je suis perdu.

Eh bien ! puisque je suis perdu, dans les deux cas, quoi qu'il arrive, il me plaît de me perdre le plus follement possible. Je te louerai sans réserve, et je te blâmerai sans détours. Je te ferai passer, doucement, très doucement l'encensoir sous les narines, et puis tout à coup, sans te prévenir, je te le casserai sur la tête. Quant à la galerie, mon cher poète, j'ai cette vieille habitude

(\*) *Les Moines*, par Emile Verhaeren. Paris, Alphonse Lemerre.

d'agir absolument comme si elle n'existait pas. Et pour ce qui est de son dilemme, si coupant qu'il soit, je crois que ce sera lui qui sera coupé.

Et ainsi se vérifiera une fois de plus l'exquis et savoureux proverbe russe : « Je t'aime comme mon âme, mais je te secoue comme un poirier ! »

Si quelqu'un des nôtres, mon vieux camarade d'Université, de vie folle et de plume au vent, a reçu, dès le berceau, par la grâce des Fées bienfaites, ce don rare et perfide qu'on appelle le don de Poésie, c'est bien toi, l'auteur des *Flamandes* et des *Moines*. Toutes les facultés innées du poète, tu les réunis avec prodigalité. Tu as la sensibilité foudroyante, l'étincelle électrique et divine qui permet à ceux qu'elle frappe de vivre en une seconde tous les hommes et tous les siècles à la fois, d'évoquer tous les ciels, tous les paysages, tous les décors, bref, d'être quand il leur plaît, un monde distinct du monde, différent du monde et semblable au monde. Tu as une imagination d'aigle, et l'or des soleils ne te fait pas peur. Tu détiens la clef magique des symboles, sans laquelle il n'est point de poésie, c'est à dire d'essence. Tu as l'image imprévue, véhémence, originale, décorative comme un arc de triomphe et comme un lit de parade. Tu as la volonté puissante et désordonnée, les mains impatientes et nerveuses des forts. Tu débutas, il y a trois ans, par une orgie écrite, — faut-il dire écrite? — une débauche de couleurs, de rimes et de mots, une priapée littéraire : *Les Flamandes*. C'était jeune, violent, exaspéré, fou ! Rouge et or, avec des fracas de cuivres forains, de grosses caisses publiques, de trombones populaires. Un Jordaens ivre, trempant les balais et les cuillers à pot de Goya dans des cuves de vermillon, d'ocre et de garance, et jurant qu'il en barbouillerait la terre, les ciels et les étoiles, c'était toi. Cuisine féroce, en plein air, au son de musiques enragées, où, cuisinier pantagruélique et toujours agité, tu cuisais, sur d'énormes feux de joie, des taureaux et des bœufs que tu essayais, avec des hurlements de sauvage, de dévorer à moitié crus. Tu étais un cannibale de l'art ; un cannibale plein d'avenir et de promesses, mais un cannibale.

Malheureusement pour toi, cette poésie rabelaisienne et flamande, qui avait juré d'être plantureuse, avait les yeux, et les rimes, plus grands que le ventre. Elle était vouée à l'indigestion finale. La crise éclata. Pantagruel fit une retraite à La Trappe. Et au lieu du poète ventripotent, exubérant, fou de son corps, de son estomac, de sa bouche, au lieu du virulent adepte du lard pour lard, nous vîmes revenir, qui ? Un être ascétique, maigre, tout en profil, un peu grincheux, bizarre, suivi d'un vol de coquecigrues, et qui avait l'air, tant il était déshabillé de sa chair et de sa joie, d'avoir marché sur Zurbaran et sur Ribeira.

De même que tu vis naguère les Flamands à travers Jordaens et Steen, tu vois aujourd'hui les moines à travers les peintres espagnols, amoureux de sang et de carnage. Tu les contemples, plutôt dans le passé que dans le présent, dans la légende que dans l'histoire, surhumains, d'un seul bloc, en des attitudes éternelles. Tu les imagines hagards, fous du crucifix, affamés de supplice, prêts à retourner le signe rédempteur pour en faire un glaive. Ou des ascètes brûlés par la foi, prophétisant dans les déserts bibliques, ou des Torquemada plantant, de force, la croix sanglante dans le cœur pantelant des martyrs. Tes moines, peu divers, et qui peuvent se ramener à ces deux types, sont au fond des moines romantiques. Petrus Borel leur dirait : « Mon frère ! » Quant aux gavroches du naturalisme, ils sont capables de leur crier : « Et ta sœur ? »

Les moines dont je parle, tu les a incarnés dans des vers superbes, rugueux, fauves, traînants comme des litanies, pieux comme des pénitents, orgueilleux comme des chapes et comme des bannières :

#### LES MOINES

*Je vous invoque ici, Moines apostoliques,  
Chandeliers d'or, flambeaux de foi, porteurs de feu,  
Astres versant le jour aux siècles catholiques,  
Constructeurs éblouis de la maison de Dieu ;*

*Solitaires assis sur les montagnes blanches,  
Marbres de volonté, de force et de courroux,  
Prêcheurs tenant levés vos bras à longues manches  
Sur les remords ploqués des peuples à genoux ;*

*Vitraux avivés d'aube et de matin candides,  
Vases de chasteté ne tarissant jamais,  
Miroirs réverbérant comme des lacs lucides  
Des rives de douceur et des vallons de paix ;*

*Voyants dont l'âme était la mystique habitante  
Longtemps avant la mort d'un monde extra-humain,  
Torses incendiés de ferveur haletante,  
Rocs barbares debout sur l'empire romain ;*

*Etendards embrasés, armures de l'Eglise,  
Abatteurs d'hérésie à larges coups de croix,  
Géants chargés d'orgueil que Rome immortalise,  
Glaives sacrés pendus sur la tête des rois ;*

*Arches dont le haut cintre arquait sa vastitude  
Avec de lourds piliers d'argent comme soutiens  
Du côté de l'aurore et de la solitude  
D'où sont venus vers nous les grands fleuves chrétiens ;*



*Clairons sonnant le Christ à belles claironnées,  
Tocsins battant l'alarme à mornes glas tombants,  
Tours de soleil de loin en loin illuminées  
Qui poussez dans le ciel vos crucifix flambants.*

Ton livre est plein de vers spontanés, d'un seul jet, frémissants comme des javelines, qui s'enfoncent dans la cible avec une tranquille et foudroyante rapidité :

*Il en est dont les reins se ceinturent d'orties,  
Et qui marchent hagards, par les sentiers étroits,  
Le dos raidi, les flancs creusés, les bras en croix,  
La bouche effrayamment ouverte aux prophéties.*

*D'autres, la gorge sèche et la poitrine en feu,  
Sont les suppliciés de jeûne et de prière  
Dont le corps s'éternise en des gestes de pierre  
Et qui dans les déserts hurlent après leur Dieu !*

J'admire aussi, sans arrière-pensée ni restrictions, cette belle apostrophe aux moines :

*Moines grandis parmi l'exil et les défaites,  
Moines chassés, mais dont les vêtements vermeils  
Illuminent la nuit du monde et dont les têtes  
Passent dans la clarté des suprêmes soleils,  
Nous vous magnifions, nous les poètes calmes,  
Et puisque rien de fier n'est aujourd'hui vainqueur,  
Puisqu'on a déchiré les lauriers et les palmes,  
Moines, grands isolés de pensée et de cœur,  
Avant que la dernière âme ne soit tuée,  
Mes vers vous bâtiront de mystiques autels,  
Sous le velum errant d'une chaste nuée,  
Afin qu'un jour cette âme aux désirs éternels,  
Pensive et seule et triste au fond de la nuit blême,  
De votre gloire éteinte allume encore le feu,  
Et songe à vous encor quand le dernier blasphème  
Comme une épée immense aura transpercé Dieu !*

Cela est parfait, achevé. Cela ne peut être exprimé autrement. Cela est de la grande et forte poésie.

Mais ce que je n'admire plus du tout, mon cher ami, ce que je réproûve avec horreur, ce qui m'encolère et m'énerve, c'est ton dédain d'improvisateur pour la forme du vers, ton ignorance profonde et vertigineuse de la prosodie et de la langue, tes manies enfantines et baroques de réformateur sans réformes. Comment veux-tu que j'apprécie des strophes comme celles-ci :

*Avec leur manteau blanc, ouvert ainsi qu'une aile,  
On les voit tout à coup illuminer la nuit  
Dont le barbare et grand moyen âge crénelé  
L'Europe, où rien d'humain ni de juste ne luit.*

ou bien encore :

*Ces temps passaient de fer et de splendeur vêtus,  
Et le progrès n'avait encore de sa racloire  
Rien enlevé de grand, de féroce et de gourd  
Au monde.....*

ou encore :

*Les fleurs lui parfumaient la vie et le sommeil,  
Et pour elles c'était qu'il aimait le soleil.*

Comment veux-tu que j'apprécie ces vers, l'un de onze, l'autre de treize pieds :

*Toi tu fus conquis par l'immobilité  
.....  
A sa très douce Dame et Mère Sainte-Marie.  
.....*

Tu me diras que Paul Verlaine aussi a écrit des vers de onze et de treize pieds. Je veux bien. Mais quand il l'a fait, il le savait.

Et comment peux-tu exiger que je me contienne devant des alexandrins de cette espèce :

*Front nu, torse en hauteur, allures attaquant  
.....  
Des cuissots roux dont une odeur d'ambre et de myrrhe  
Fume à travers les dents de longs plats crénelés.  
.....  
..... Les grands moines enlumines  
Qui par dessus les plats des lourdes victuailles  
Penchent leur face énorme et leurs sens tisonnés.  
.....  
..... Leurs attelages  
Sont amenés fringants sous les ormes trapus.  
On LES Y voit monter . . . . .  
.....  
Ils n'avaient cure et soin jamais que de leur fief.  
.....  
Après secours portés aux malades des bourgs  
..... des tryptiques funèbres,  
Où des crucifiements pendent écartelés.  
.....  
Ils vivent sans sortir de leur rêve infécond,  
Mais ce rêve est si haut qu'on ne voit pas leur front.*

. . . . .  
*Et les femmes traînaient leurs robes en écumes.*  
*... Et le vide du cloître et les poids de silence*  
*Qui pesant sur le cœur lèvent la volonté.*

C'est un congrès international de fautes de français, de vers boiteux, de tournures baroques, d'images fausses, de métaphores incompréhensibles. C'est, dans toute son horreur, l'effroyable jargon du critique d'art et du pilier de panorama. C'est du Savoyard, de l'Auvergnat, de l'Apache, du Malgache, du Huron, du Commanche, du Patagon. C'est la danse du scalp autour de la grammaire, de la logique et du bon sens. On dirait des mots qui courent dans des sacs.

Qu'en résulte-t-il? C'est qu'à part deux ou trois pièces entièrement belles, où l'expression est adéquate à la pensée, et de nombreux beaux vers éparpillés dans le livre, ton œuvre est, au point de vue de la réalisation plastique, au point de vue de l'art, presque inexistante. Tu n'as pas fait un pas en avant depuis les *Flamandes*. En poésie, il ne suffit pas d'avoir le don, mon cher ami. Il faut avoir, outre le génie naturel, une chose indispensable, et qui s'acquiert : le talent. Et tu dissipes follement, sans profit pour toi ni pour ta gloire, un des plus beaux patrimoines d'art qu'il ait été donné à un rimeur de posséder ici bas.

On raconte, est-ce vrai? que tu n'aimes d'ailleurs pas ce livre, et qu'il contient, à ton avis, beaucoup trop « de vers bellement faits ». Si c'est pour cela que tu ne l'aimes pas, tu as grand tort, mon vieux camarade, et tu devrais au contraire l'aimer beaucoup.

Oh! je sais bien que tu te bâtis en ce moment un art étrange, dont tout l'effort et tout le succès consiste à tirer des cris de fureur de la gorge de ceux que tu appelles les bourgeois, et que tu te crois naïvement un révolutionnaire poétique; je sais que tu subis en ce moment l'influence d'un poète de grand talent, original malgré ses imitations de Verlaine, et que j'ai été l'un des premiers, le premier peut être, à saluer comme il convient. Mais, outre qu'à trouver une chose belle, non pas parce qu'elle est belle, mais parce qu'elle horripile le « bourgeois », on verse tout simplement dans le comble de la bourgeoisie, dans la bourgeoisie à rebours; outre que les révolutions artistiques sont plus apparentes que réelles, Corneille donnant aujourd'hui la main à Hugo, et Hugo devant la tendre bientôt à Zola, l'influence du poète dont je parle ne t'est pas bonne. Tu te perdras à lui emprunter ses rythmes et sa manière, ou même ses manières. C'est comme si le câble transatlantique avait envie de devenir fil de la Vierge.

Tous les grands poètes, révolutionnaires ou non, sont au fond des con-

tinuateurs, et deviennent fatalement des *classiques*. Et c'est précisément parce que, en ces temps d'anarchie littéraire, la forme plastique de la pensée est méprisée et blasphémée, que nous devons garder fidèlement, jalousement, encore plus ici en Belgique qu'en France, le dépôt sacré de cet outil ennobli par les maîtres, de cet outil souple et fort comme une épée : *La Langue artiste*.

ALBERT GIRAUD.

## RIMES DE PRINTEMPS

*A la très chère, à la très belle  
Qui remplit mon cœur de clarté.*

BAUDELAIRE.

### LE SANCTUAIRE

*Vierge, par la beauté, par la grâce et l'esprit,  
Vous vous montrez semblable aux déesses antiques  
Dont la céleste chair avec orgueil fleurit.*

*Vous avez la splendeur de leurs contours plastiques,  
Et parmi les Amours rayonnants et joyeux  
Sur vos lèvres se jouent les abeilles attiques.*

*Les plus chastes désirs illuminent vos yeux ;  
Vous êtes le poème idéal de la Femme ;  
Les hommes devant vous tremblent d'amour pieux ;*

*Vous avez la candeur et la noblesse d'âme ;  
Il semble à votre aspect sous l'horizon lointain  
Que le ciel endormi se réveille et s'enflamme :*

*L'aube n'a pas l'éclat vermeil de votre teint ;  
Le soleil n'a pas l'or de votre chevelure ;  
Il n'a pas votre rire adorable et mutin.*

*Et je veux vous chanter — ô vierge calme et pure ! —  
Je veux vous consacrer un autel où les fleurs  
Par milliers égaieront la mousse et la verdure,*

*Et parmi les clartés de leurs vives couleurs,  
Je mettrai, d'une main exercée et légère,  
Pour préserver l'autel des impures chaleurs,*

*Des guirlandes de myrte au front du sanctuaire.*

### LE PRINTEMPS

*A midi le soleil et les astres la nuit  
Dispersent la toison de leur lumière blonde;  
Le rire des cieux clairs épanouit le monde  
Et la Nature au feu de leurs baisers reluit.*

*Voici donc reparu le Printemps ! Il poursuit,  
Haletant, enivré de sa vigueur féconde,  
Tout vibrant d'harmonie ineffable et profonde,  
La saison pluvieuse et froide qui s'enfuit.*

*La Terre, jeune, avec l'orgueil de l'innocence  
(C'est la toujours nouvelle et même renaissance),  
Murmure aux vents légers ses secrets palpitants.*

*Mais Vous — ô toujours belle, ô toujours bonne Aimée,  
Vous êtes à jamais la saison embaumée :  
Votre fraîche beauté résume le Printemps.*

### LANGUEUR

*Comme sur la mer qu'un soleil d'été dore  
Volent les rires innombrables des flots,  
Dans vos yeux clairs, à travers vos cils mi-clos,  
Dansent des lueurs d'espérance et d'aurore,  
Comme sur la mer qu'un soleil d'été dore.*

*Lentement un songe occupe votre esprit ;  
Vous abaissez vos paupières alourdies  
Aux échos des voix lointaines et hardies,  
Dont le souvenir en votre cœur fleurit.  
Lentement un songe occupe votre esprit.*

*Sur votre lèvre humide hésite un sourire  
Immobile, — un sourire d'extasié  
Qui, par son divin amour supplicié,  
Cuverait avec volupté son martyrre;  
Sur votre lèvre humide hésite un sourire.*

*O Vierge ! est-ce à moi que vous rêvez parfois  
Lorsque le rêve habite votre pensée ?  
Quand je vous aperçois, la tête baissée,  
Toute rêveuse, sans regard et sans voix,  
Dites, est-ce à moi que vous rêvez parfois ?*

### ADORATION

*Lys et roses, visage épanoui, chair fraîche,  
Prunelles aux regards de feu si caressants,  
Lèvres où le jour luit, palpitantes d'accents  
Lents comme la Musique ou prompts comme la flèche,  
Brûlez en mon esprit, vision rose et fraîche !*

*Chevelure où se jouent les frisons du soleil  
Que mes regards n'ont pu supporter sans brûlure,  
O molle, étourdissante et blonde chevelure,  
Foyer d'astres ardents, torrent d'amour vermeil,  
Oh ! submergez mon cœur, tumultueux soleil !*

*Ongles resplendissants de nacre et de lumière,  
Mains fines aux douceurs étranges, bras sculptés  
Par un artiste dieu, modelleur de beautés,  
Grâce du corps passant la grâce coutumière,  
Aveuglez mes yeux, flots de vivante lumière !*

*O forme impérissable, ô buste harmonieux,  
Idéale poitrine aux lignes impassibles,  
Taille onduleuse ainsi que les vagues flexibles,  
J'ai pour vous un amour violent et pieux :  
Fraîcheurs, soleil, lumière, ô corps harmonieux !*

ARIETTE

*Rythmes sautillants, fluets  
Et pimpants des menuets  
Et des pavaues ;  
Fraîcheurs de fleurs de pêcher  
Qu'ont les nymphes de Boucher,  
Si diaphanes ;*

*Pétales des roses-thé,  
Chairs de lys et de clarté  
Blanches et roses ;  
Timides, frêles couleurs,  
Charmes pâles des langueurs  
Et des chloroses ;*

*Chairs qui parfument les airs,  
Doux regards tendres et clairs  
Des Amoureuses ;  
Cheveux lumineux, épars  
Sur le front de toutes parts,  
Boucles fiévreuses ;*

*Lèvre babillarde où rit  
Et s'épanouit l'esprit  
Qui nous captive  
Dans la lumière des dents ;  
Enthousiasmes ardents ;  
Fierté native ;*

*Tout ce qu'on aime : candeur,  
Harmonieuse splendeur,  
Grâce charnelle,  
Rires de l'âme et du corps,  
Voix sereine aux purs accords,  
Tout est en Elle !*

ANDRÉ FONTAINAS.

## TROIS NOUVEAUX POÈTES

---

*Charles Van Lerberghe. — Grégoire Le Roy. — Maurice Maeterlinck.*



Un dimanche de mai, l'an dernier, j'étais à Gand, flânant sur la place d'Armes, une grande place entourée d'arbres, où les gens de la ville ont cette curieuse habitude de se rassembler les dimanches midi, en été, pour entendre des musiques militaires, ces concerts « riches de cuivre » dont parle Baudelaire, qui versent un peu d'héroïsme dans l'âme éparse des foules.

Je me promenais seul, hanté par l'architecture compliquée des vieilles façades, intéressé à la gaîté des arbustes et des bouquets — il s'y tient un marché — qui fleurissaient, tout autour, les bancs et des étagères.

Tout à coup je vis deux jeunes gens s'approcher de moi, l'air timide, et l'un d'eux, en s'excusant, me demanda si la Jeune-Belgique se proposait de se rendre en corps aux funérailles de Victor Hugo, qui précisément était mort trois jours auparavant.

On juge de mon étonnement. Ce fut à mon tour de questionner : ils connaissaient donc la Jeune-Belgique, ils s'intéressaient à elle ? ils aimaient, eux aussi, la poésie pour avoir le si vif désir d'escorter le convoi du grand poète ?

J'appris bientôt que j'avais affaire à des amis inconnus, à ceux dont parle Sully-Prudhomme avec qui notre esprit, inconsciemment, se mêle et communie

*... en l'invisible monde*

*Où les fiers et les doux se sont fait leur cité !*

Tous nos livres leur étaient familiers, tous les poètes leur étaient connus et bientôt nous parlâmes délicieusement de cette si curieuse ville où ils vivaient ensemble, où j'avais vécu moi-même, du charme silencieux des vieux murs, des eaux dormantes et lasses, des quais dont les pignons noircis ont des airs de cagoules par dessus les maisons, — toute cette cité d'automne et de veuvage où s'effeuillent de quart d'heure en quart d'heure les pétales de fer du carillon.

Après avoir longtemps causé, ils m'avouèrent — presque en rougissant — qu'eux aussi faisaient des vers, ce qui ne laissa pas que de m'inquiéter un peu. Je craignais de recevoir quelques-unes de ces poésies banalement cor-



rectes sur les champs ou sur l'amour, comme on en écrit partout en province, à Verviers et ailleurs, avec une naïveté presque touchante.

Des vers de 1830, dans le sens ridicule de l'expression, des vers dont les rimes pendraient comme de longues boucles, des strophes amples et vides, de la poésie en crinoline.

Néanmoins je les engageai à m'envoyer quelque chose; ils répondirent qu'ils n'oseraient pas, qu'ils commençaient à peine. J'insistai beaucoup, piqué au jeu; ils promirent; et quelques jours après je reçus d'un d'eux un cahier, un gros cahier de sonnets avec le nom de l'auteur, Charles Van Lerberghe, et un vers d'Horace comme épigraphe, ce qui indiquait la modestie du poète : « *Delere licebit quod non edideris*; il sera permis de détruire ce qu'on n'aura pas publié ».

Dès la première page, je fut conquis :

*Soyez, mes vers, comme les roses,  
Comme les lys et les lilas,  
Bouches sans voix, parfums sans causes.*

*Soyez comme des courtisanes  
Sous les longs voiles diaphanes  
Cambrant leurs seins aux baisers chers.*

*Brunes aux yeux de flammes blondes,  
Aux yeux d'aurore, dont les chairs  
Sont superbement infécondes.*

C'était donc un pur poète! L'art pour l'art, dans le sens d'art dégagé, hautain, rêvé, — sans cesser d'être humain; mais aucune tare politique, aucune manie d'apostolat social ou philosophique.

Rien de banal donc, comme inspiration, et à toute page des vers superbes comme ceux-ci à propos des navires dans un sonnet intitulé *le Port* :

*Mais l'eau limpide et calme où leur ombre s'allonge  
Endort les grands vaisseaux assoupis et lassés  
Et la voix de la mer passe en eux comme un songe!*

Ailleurs, dans un sonnet sur un château en ruines, il dit, en parlant des hiboux :

*Sombres méditateurs de ces temps glorieux,  
Ils écoutent en paix dans la cour solitaire  
La plainte sur les eaux des joncs au bruit subtil.*

Comme ce dernier vers est d'un impressionnisme charmant, et comme il est coupé avec un art très sûr et très fin. C'est de la besogne de bon ouvrier, tout à fait en possession de l'outil, qui a damasquiné l'épée vierge de ce beau vers.

Et partout, au hasard, j'en cueille de pareils :

*Les buissons nous jetaient leurs rires d'aubépines*

*Oh ! sa bouche riieuse où rit tout un matin !*

Ce sont ces vers-là que je préfère, ces vers doux, frais, émus de la vraie émotion humaine, avec ce je ne sais quoi de rêveur, d'atténué, enveloppant la floraison des images — comme un brouillard frileux dans une aube de Corot.

Ce côté mélancolique, résigné, est la caractéristique de ce livre de sonnets et s'exprime très bien dans une pièce où le poète suit des yeux un convoi magnifique, fleuri de couronnes et de regrets, escorté de drapeaux, de musiques, de soldats, de tambours dont les battements racontent dans les faubourgs la grandeur morte du défunt, — tandis que le poète rêve pour lui-même un départ solitaire, triste et lent comme un effeuillement, comme la chute d'or des feuilles dans les soirs pâles d'octobre.

A côté de cela, il y a des « crépuscules opaques, » des « gouffres sans rive », des « outrances de baisers livides ». Une inspiration qui s'habille de toute une défroque de macabrerie déplaisante qu'on croirait enlevée au vestiaire des diabolins de Rollinat.

Bien des sonnets aussi auraient besoin d'être revus, serrés, émondés des lieux communs ; mais l'auteur le sait mieux que personne et devra s'astreindre tôt ou tard à ce travail de correction acharnée, si ennuyeux, mais si essentiel. D'ailleurs, qu'importe ! Ce que j'ai voulu faire ici, c'est signaler un nouveau poète, un jeune poète qui s'affirme déjà comme un *vrai* — quelques vers suffisent pour cela — et qui déjà parfois a réussi un sonnet d'un bout à l'autre, lequel se dresse alors comme un beau vase sans fêlure, avec peu de ciselures et d'ornements, mais d'une courbe harmonieuse dans la noblesse d'un pur marbre blanc :

#### QUI PATIUNTUR

*Ils sont humbles et bons et quoique l'injustice*

*Du sort les ait vêtus de deuil illimité,*

*On ne sait quelle joie étrange, en vérité,*

*Déborde de ces cœurs voués au sacrifice.*

*On ne sait quel rayon du ciel, quel vin propice,*

*Quelle douceur et quelle immense charité,*

*La Souffrance aux yeux bleus, en sa bénignité,*

*Verse avec l'amertume au fond de leur calice !*

*Aussi plus d'un d'entre eux qui n'eût, martyr constant,  
Pas un sourire au cœur, pas un rêve chantant  
A l'heure où tous les cieux s'ouvriraient sur son Calvaire,  
La regrette en son âme et la pleure en partant,  
S'en étant fait de jour en jour dans sa misère  
Comme une sœur plaintive et triste et pourtant chère !*

## II

Celui qui accompagnait Charles Van Lerberghe, le jour de notre première rencontre, c'était Grégoire Le Roy. Tout jeune encore, avec une physionomie ouverte, des yeux bleus comme étonnés de la vie, une barbe naissante allumée çà et là d'une touffe d'or ; à ce moment-là, il s'adonnait un peu à la peinture, qu'il trouvait le plus facile des arts ; il venait d'abandonner ses études de droit et paraissait décidé, avec cette belle ignorance des vingt ans, à faire de la littérature et même à en vivre.

Depuis, il est parti pour Paris, en octobre, avec un autre jeune homme de Gand, son camarade habituel, Maurice Maeterlinck, qu'on m'avait signalé aussi comme écrivant des vers — et de superbes !

Je les rejoignis tous les deux, un soir du mois dernier, sur le boulevard, à Paris.

Ils se trouvaient enchantés de leur séjour là-bas ; ils y étaient tombés au milieu d'un groupe littéraire accueillant, et ensemble avaient fondé une jeune revue, *la Pléiade*, avec d'autres poètes : Ephraïm Mikhael, un somptueux, Rodolphe Darzens, un suggestif, Pierre Quillard, un mystique.

Nous allâmes dans une brasserie de Montmartre où ils avaient l'habitude de se réunir le soir autour du comte Villiers de l'Isle-Adam ; le splendide écrivain des *Contes cruels* était déjà là, attablé devant une large pinte de bière allemande, feuilletant les épreuves de *l'Eve future* qui allait paraître. Je fus frappé de cette tête curieuse : des yeux insinuants malgré le rêve et le vague qui les mouillent, des yeux magnétiques qui allument la figure un peu pâle, fânée, à laquelle des moustaches et une barbiche à la Van Dyck conservent une aristocratie d'ancien portrait. Le maître — comme l'appelaient les jeunes poètes — parla seul presque tout le temps, d'un ton de voix brouillé, avec des phrases confuses où, par moments, éclatent des observations brillantes ou des idées géniales.

Il nous raconta des projets de livres, des sujets de poésies, indiquant tous cette préoccupation du mystérieux, du fatal, de l'au-delà qui est dans son œuvre. D'ailleurs, ajoutait Villiers, l'artiste moderne veut en vain se soustraire à l'obsession mystique, religieuse : quand il travaille, il entend

cogner au mur, lève la tête et s'étonne. Un instant après il recommence à écrire, le bruit reprend, sourd mais obstiné. Il ne veut pas entendre, il se remet à la tâche. Les coups aux murs se répètent, battant ses oreilles, lui entrant dans la tête, malgré lui. Ce bruit aux murs, ces coups invisibles tambourinant sur les cloisons, à l'obsession desquels on ne peut échapper — ce sont les bruits de l'Infini.

Après Villiers de l'Isle-Adam, l'admiration de nos jeunes poètes allait surtout à Verlaine, le poète musical et vaporeux des *Romances sans paroles*, le lyrique éteint et résigné de *Sagesse*. Ce n'est pas qu'ils eussent la joie de l'approcher, lui aussi ; Verlaine, paraît-il, est malade et se dérobe, loin de tous, assez tristement logé au fond d'une banlieue, chez un marchand de vin.

Mais ils avaient tous ses livres, ils rassemblaient des portraits de lui, tout un petit reliquaire du poète aimé qu'ils complétaient avec un culte fervent.

Je ne fus donc pas surpris, quand, le lendemain, mes jeunes amis vinrent me lire leurs derniers vers, d'y retrouver un peu de l'influence de Verlaine. Mais ce qui m'étonna, à part cela, ce fut l'inspiration émue, la vision originale de ces deux adolescents encore presque imberbes qui m'apparaissaient, dès ce moment là, comme de vrais poètes. Quelle jouissance exquise d'entendre des vers inconnus, des vers jeunes, frais, bariolés — surtout quand on sait que les nouveaux poètes seront de glorieuses recrues pour le combat d'art qu'on va aller reprendre dans son pays !

Heure exquise, aux doux retentissements dans la mémoire, cette heure des commencements de mai, dans une chambre riante ouvrant sur le jardin en fleur de la place Louvois ; des cris d'enfants, le bruit mouillé de la fontaine voisine montant dans le soir comme un accompagnement en sourdine, tandis que l'un d'eux, Grégoire Le Roy, nous lisait à mi-voix ces doux vers.

#### LE PASSÉ QUI FILE

*La vieille file et son rouet  
Parle de vieilles, vieilles choses ;  
La vieille a les paupières closes,  
Et croit bercer un vieux jouet.*

*Le chanvre est blond, la vieille est blanche,  
La vieille file lentement,  
Et pour mieux l'écouter, se penche  
Sur le rouet bavard qui ment.*

*Sa vieille main tourne la roue,  
L'autre file le chanvre blond,  
La vieille tourne, tourne en rond,  
Se croit petite et qu'elle joue.*

*Le chanvre qu'elle file est blond,  
Elle le voit et se voit blonde ;  
La vieille tourne, tourne en rond,  
Et la vieille danse la ronde.*

*Le rouet tourne doucement,  
Et le chanvre file de même ;  
Elle écoute un ancien amant,  
Murmurer doucement qu'il l'aime.*

*Le rouet tourne un dernier tour,  
Les mains s'arrêtent désolées,  
Car les souvenirs d'amour  
Avec le chanvre étaient filées.*

C'était vraiment exquis, de pareils vers, évocateurs comme un livre de légendes allemandes, musicaux comme une ronde où passent des aïeules mêlées aux amoureuses. Vers de souvenirs d'enfance et de mélancolie où l'on croit retrouver un reste de chansons de nourrices ! Vers simples, émus, profondément humains, avec des trouvailles de sentiment comme cette illusion de la vieille aux idées brouillées qui « croit bercer un vieux jouet » et des trouvailles d'expression comme « le rouet bavard qui ment ! »

Après Le Roy ce fut au tour de Maurice Maeterlinck, un garçon de vingt-deux ans tout au plus, imberbe, les cheveux courts, le front proéminent, les yeux clairs, nets, regardant droit, la figure durement modelée — tout un ensemble indiquant la volonté, la décision, l'entêtement, une vraie tête de flamand avec des dessous de rêverie et des sensibilités de couleur.

Au fond, un silencieux, qui ne se livre pas facilement, mais dont l'amitié doit être sûre et dont le talent, logiquement, sera sûr aussi, égal, maîtrisé, calculé comme par un savant ingénieur ès-rimes, disposant ses vers et ses strophes, ainsi que des écluses régulières où puisse chanter et miroiter une inspiration toujours égale.

Voici les deux pièces curieuses qu'il nous fit entendre, l'une après l'autre :

#### VISIONS

*Je vois passer tous mes baisers,  
Toutes mes larmes dépensées ;  
Je vois passer dans mes pensées  
Tous mes baisers désabusés.*

*C'est des fleurs sans couleur aucune,  
Des jets d'eau bleus à l'horizon,  
De la lune sur le gazon  
Et des lys fanés dans la lune.*

*Lasses et lourdes de sommeil,  
Je vois sous mes paupières closes  
Les corbeaux au milieu des roses  
Et les malades au soleil.*

*Et lent sur mon âme indolente  
L'ennui de ces vagues amours  
Luire immobile et pour toujours  
Comme une lune pâle et lente.*

II

*Ces baisers épuisés sont calmes et moroses,  
Ils ont perdu leurs lys, leurs torches et leurs roses.  
Ces baisers ne sont plus des lions ou des loups,  
Mais des troupeaux très lents, indolents et très doux,  
Qui se traînent à peine et mornes dans les plaines  
Lointaines de leur rêve, et dont les brebis pleines  
De lassitude blanche, entre-closent les yeux  
Et voudraient bien mourir en voyant que les cieux,  
Et les flammes des cieux, ne sont plus à leur place,  
Et que la lune luit sous elles dans l'eau lasse.*

*Ils ne savent plus où se poser ces baisers,  
Ces lèvres sur des yeux aveugles et glacés ;  
Désormais endormis dans leur songe superbe,  
Ils regardent rêveurs, comme des chiens dans l'herbe,  
La foule des brebis grises, à l'horizon,  
Brouter le clair de lune épars sur le gazon,  
Aux caresses du ciel, vague comme leur vie ;  
Indifférents et sans une flamme d'envie  
Pour ces roses de joie écloses sous leurs pas  
Et ce long calme vert qu'ils ne comprennent pas.*

Voilà assurément de bien curieux poèmes et des vers de vrai poète, des vers subtils et suggestifs, surtout celui où l'on voit les brebis lasses des baisers « brouter le clair de lune épars sur le gazon ! »

Certes, on sent beaucoup l'influence de Verlaine dans ces vers qui s'allongent, s'alanguissent, s'étirent, s'enlacent l'un à l'autre comme dans un bâillement, avec des langueurs de belles nymphes qui mêleraient leurs gestes en un peu d'aube.

Mais le poète est original dans sa vision : il a une très spéciale rétine, affectée seulement par les reflets des lumières, les végétations froides, aquatiques, les choses frêles, factices, fausses, qui miroitent dans le mensonge des eaux stagnantes et dans le mirage des nuées, et tout cela vu sous une lumière artificielle de lune — comme à travers le verre d'une serre bien close où le poète se serait enfermé à jamais.

Voilà l'impression que donne ses poèmes : un paysage lunaire contemplé derrière les vitres bleu-pâle d'une véranda.

\*  
\*\*

Aujourd'hui, Maurice Maeterlinck et Grégoire Le Roy sont revenus à Gand, temporairement ou définitivement, eux-mêmes l'ignorent. Ils ont rejoint leur ancien camarade Charles Van Lerberghe, lequel est entré dans le même courant de poésie fluide et semble renier les sonnets fermes et plastiques que je signalais en commençant.

C'est ainsi qu'il m'écrivait il y a peu de temps : « Je m'essaie à subtiliser « ma pensée, à la noter d'une façon un peu délicate et rare ; je m'occupe à « des songeries de paresseux ; je médite le mystère des adorables *Diabo-* « *liques* de Barbey d'Aurevilly, des « Célestes » et la fine trame étrange de « leurs pensées. Méditations informes que je ne parviens pas à fixer, « d'autant plus que j'ai la tête pleine des Parnassiens et de leurs moules de « bronze, et que ces choses légères y périssent fatalement. »

L'évolution est complète aujourd'hui, car le dernier numéro de la *Pléiade* que je viens de recevoir contient des vers de lui qui sont absolument dans les formules de l'école nouvelle.

Il y a des trouvailles de vision vaporeuse et mystique comme cette fin de la poésie intitulée : *Souvenir de berceuse* :

*Et c'était doux jusqu'à la démence  
Toute cette ombre et ce reposoir  
Dans cette vague fuite du soir  
Ce calme avec ce mystère immense.*

*Des anges venus du fond des cieux  
Descendent alors dans l'ombre brune  
Les blanches échelles de la lune  
Avec des gestes silencieux.*

*Et d'autres remontent. Tous sont roses  
Ailés d'or et si resplendissants  
Qu'ils les contemplent, divins passants,  
Au travers de leurs paupières closes.*

C'est exquis, diaphane, subtilisé, vaporisé et si ceux qui suivent Verlaine s'en tenaient là, je serais le dernier à ne pas les aimer, moi qu'a séduit toujours la grâce des teintes fanées, la pâleur des choses blondes et les harmonies en sourdine :

*Qui transcrira le bruit charmeur  
Des musiques atténuées  
S'évaporant vers les nuées  
Douce, dans un accord mineur !*

Mais si la poésie moderne doit s'attacher maintenant plutôt aux subtilités de la sensation qu'aux sentiments généraux, plutôt aux nuances qu'à la couleur des choses — il faut, quant à la forme, prémunir les jeunes poètes contre les absurdités de ceux qu'on a appelés les Décadents. Il n'y a qu'à lire *la Vogue*, une revue qu'ils ont fondée récemment. Sous prétexte de rompre les lignes rigides de l'alexandrin, on arrive à faire une chose informe, cassée, cahotante, comme si Hugo, en respectant l'hémistiche, n'avait pas su varier à l'infini l'architecture compliquée de son vers. C'est presque naïf, cette imitation à outrance du poète de *Sagesse* dans la coupe de ses vers et la combinaison de ses rythmes : parce qu'il a vanté quelque part l'allure impaire, on ne fait plus que des vers de sept pieds, de neuf pieds, de onze pieds, et dans l'alexandrin on place la césure après le cinquième ou le septième pied — jamais après le sixième pied comme le veut la tradition constante du vers français depuis Agrippa d'Aubigné et Villon jusqu'à Hugo ou Baudelaire.

C'est comme cela qu'on écrit des vers pareils à celui-ci de Jean Moréas, que quelques-uns ont le tort d'admirer :

*Le Burg immémori — al, de ses meurtrières  
Semble darder un œil dur.....*

\*  
\*\*

J'espère que les trois jeunes poètes flamands que je me suis plu à signaler ici, éviteront de tomber en de pareils excès. Qu'ils restent eux-mêmes et se gardent de cette naïveté d'imiter des tentatives qui ne sont pas même nouvelles — puisque Verlaine, un grand poète que j'admire, au reste — les a commencées il y a près de vingt ans.

Qu'ils fassent mou, tant qu'ils voudront — ce sera exquis ! qu'ils fassent brumeux, effacé, et que leurs vers se distendent et se fondent en longues bandes de brouillard pâle.

Qu'ils se plaisent aux cadences énervées, mourantes, et répercutées à la fois comme une âme de cloche éteinte !

Mais gardons la tradition respectable de la Langue et du Vers français dont bien des génies se sont contentés pour faire des chefs-d'œuvres et au lieu de tant chercher de nouvelles césures et de nouveaux mètres, tâchons avant tout de *vivre* dans le sens glorieux du verbe, de vivre par la haute vie de l'émotion et du sentiment, tâchons de vibrer, de haïr, d'aimer — c'est encore le moyen le plus sûr pour faire de beaux vers, selon le sublime mot du grand Shakespeare : « Nul ne sera écrivain s'il n'a d'abord versé dans son encrier les larmes de l'amour ! »



Et maintenant, salut à ces trois nouveaux poètes ! Ouvrons à larges battants pour eux les portes de la Petite Chapelle. Tirons de leurs écrins les encensoirs d'argent, allumons les cierges de cire pâle, balançons les cassolettes odorantes et que l'orgue, au jubé, retentisse.

C'est une joie pour nous, entrés dans le temple d'où nous avons chassé les vendeurs, c'est une joie que la venue de nouveaux diacres, en surplis de strophes blanches, qui viennent officier avec nous, parer de fleurs nouvelles l'autel de la Madone des Vers et mettre sur sa beauté leur poésie fluide — comme un voile de dentelle.

GEORGES RODENBACH.

## FLUX ET REFLUX

A MAX WALLER.

Voici le soir qui tombe et le couchant vermeil  
Comme un rideau de pourpre où rutilent des flammes  
Se détachant des cieux s'écroute dans les lames  
En les éclaboussant de rubis de soleil.

ÉMILE VAN ARENBERGH.

### I



Le soir qui tombe ! J'entends les cloches d'hôtel carillonnant à toutes volées l'appel aux affamés. De larges trouées se sont faites dans cette foule confuse, bariolée, babillarde, qui s'en est allée, morceau par morceau, peu à peu refluant vers la ville, à mesure que, derrière elle, le soleil s'inclinait. Au Kursaal, aux cafés, les terrasses sont vides. L'heure qui passe a balayé lentement le monde et ne laisse, après lui, qu'un mobilier désordonné de tables salies, de chaises bousculées comme après une cohue. Du kiosque roulant, la fanfare s'est éclip­sée vers Bruges, hormis le chef et son piston solo. Le chef : grand, sec, nerveux, taillant sa petite promenade en famille, à coups d'enjambées énormes, le chapeau dans la nuque, des lunettes écarquillées sur son nez au vent. L'autre, humble piston, rouge encore d'efforts ou de honte, en train de tuer, à coups de bocks, les canards de sa dernière polka.

Le jour s'est fait plus pâle, l'atmosphère plus fraîche. Dans cette accalmie, des groupes s'attardent à des « *au revoir* » sans fin ; pêle-mêle vivace et joyeux de vieillards rajeunis, d'hommes graves qui s'amuse­nt, de toilettes coquettes, de coiffures friponnes, de minois jolis allumés de plaisir :

— Au Kursaal! — A Venise! — A l'estacade! — Juliette, la première valse. — Il fera clair de lune. — Retenez-nous des places. — Tu crois? — C'est entendu. — A tantôt! — Oui, bonsoir!...

D'incohérents propos s'échangent ainsi, des projets, des promesses; de furtifs serremments de mains après le flirtage des longs après-midi; de ces demi-sourires soulignant un regard et qui disent tant de choses... Et remonte, en file, de son paradis de sable, le troupeau des babys roses, blancs, blonds ou bruns, grands ou petits, de toutes les tailles et de tous les âges, qui s'appendent aux mains des mamans et des bonnes en geignant qu'ils ont faim et râclent de leurs petites pelles de fer, le perré.

Et je me souviens, mignonne, que nous aussi, des soirs, revenions comme eux, les joues avivées, l'estomac creux; inondés, bourrés de ce sable doux et blanc, notre sable, que le bon dieu Neptune fait pour les petits enfants; et, comme eux, un peu las d'y avoir creusé des forts et des trous, de nous en être battus, de nous y être roulés tout le jour.

Il y a longtemps, n'est-ce pas? Les mioches ont poussé; leurs fronts agrandis se sont mis à penser; les yeux de leur esprit, pour la première fois, ont vu d'un profond regard bleu; et, déjà, les adolescents, après avoir à deux, pendant un si long temps, aimé les mêmes choses, s'entr'adoraient en elles sans en avoir conscience. Ce fut à l'heure paisible du couchant, que les ennemis de la petite guerre en plage signèrent d'un baiser chaste, la trêve éternelle. L'entrevue se prolongea durant quinze soirs!

O Maggy! Quinze soirs, qui valent bien en bonheur une grosse moitié de notre existence.

Rappelle-toi la plage nue et propre; ses tentes et ses cabines bien rangées, bien closes et les pavillons minuscules qu'arbore chaque nid, tous ces drapelets fanfarons qui claquaient au vent, roulés en berne maintenant, leur tête repliée d'oisillons qui sommeillent, et la mer elle-même retombée en son lit et s'y applanissant.

Toi et moi, dans une fossette tiède, au sommet de la dune, côte à côte, à plat ventre, tête droite face au ciel, l'œil fixe et muets comme deux sphynx; à notre dos la campagne, les clochers de Bruges, et Lisseweghe plus proche dressant d'un massif vert son carré de tour en ruine. Devant nous du sable, de l'eau, du ciel. Un prêtre parfois remontait de la mer en lisant son bréviaire. Une caravane grotesque attrotant au cahot de ses baudets, jetait un éclat de joie bruyante à notre ermitage d'amour, et puis, plus rien et, dans cet apaisement, le soleil descendait.

Rappelle-toi, par certaine fin de jour, l'éblouissement de cette carcasse sans rayon, dégageant d'un amas de nuages épais sa tache éclatante d'or

jaune. Des barques, la voile plate se déplaçant à peine sur l'horizon pâli, rentraient au port à longs battements de rames, et tandis qu'une à une, elles passaient dans ce coup de feu mourant, leurs avirons en croix se haussaient vers le ciel comme deux bras tendus, dont les mains s'ouvriraient pour semer du soleil.

Un soir, je revins seul à notre cachette aimée; j'avais la pensée vague de t'y revoir. Aux herbes encore froissées de la veille je reconnus ta place vide à côté de la mienne. La journée avait été torride et toute bleue de ce bleu d'Adriatique, implacablement dur. L'astre rougeoyant au déclin du ciel avait troué l'eau de son bolide énorme et, pour combler la fosse, des vaguettes blanches retombaient l'une sur l'autre, en pelletées d'écume. Les flots se plombèrent de teintes froides. Leur masse gourde, allant et venant de son éternel balancement, semblait niveler la mer sur le corps du soleil... et si seul, Maggy, pendant cette minute de crépuscule que nous aimions tant, un invincible désir me prit de céder de tout mon être à l'anéantissement des choses d'alentour. Il me sembla que ces ténèbres se faisant pour tous et pour toujours, allaient nous ensevelir en leur ombre et dans leur paix.

Mais, alors qu'une tache d'obscurité partie du nord et se faisant plus intense, envahissait peu à peu le reste de l'océan, à l'horizon mystérieux, s'alluma toute une vie nouvelle d'outre-mer : des feux de navires en marche vacillèrent comme des falots parmi les étoiles et Wielingen, au loin, pointa son phare dont l'œil rouge, sans cesse tourne aux quatre vents, interroge l'espace et plonge dans la nuit.

## II

— Personne! dit Maggy redressée, la main en visière pour explorer de ses yeux de chatte, les lointains vibrants de soleil; ils seront rentrés, Marton devait refrisoter « ses chiens ». — Elle se laissa retomber à plat-dos dans le sable :

— Tant pis, moi je reste, et toi?

C'était en pleine dune, par une accablante matinée de juillet; Maggy, après le bain, grillait ses longs cheveux de cendre dénoués, une main dans celle de Max, à son côté; la droite écoulant distraitement du sable fin entre ses doigts encore tout diaphanes du froid de l'eau.

— Quelle heure?

— Midi.

— Flûte! Nous avons le temps.

— Et t'habiller ?

— Dormir ! dit-elle, en câlinant de sa tête humide l'épaule de Max ; d'abord, c'est vendredi ; il y aura des moules. Je n'aime pas ça. Écoute, quand nous serons en voyage.....

— Nous ne mangerons pas de moules, je te le jure là-dessus, fit Max, en lui caressant le bout du nez tout froid.

Mais elle restait sans rire ; il y eut un silence ; son regard coulait à la mer sans voile, au ciel bleu, d'où le soleil, sur toute cette eau bleue chaude, tombait d'aplomb.

— Quand ! demanda-t-elle alors, d'une voix si basse que Max dût le lui faire répéter.

— Quand ? N'est-ce pas convenu, le sept...

— C'est vrai, le sept... Jeudi cinq, vendredi six, samedi...

Et sans bouger la tête :

— L'as-tu dit à Charles ?

— Justement, hier je l'ai vu à la gare.

— Ah ! Pauvre lui !

— Pourquoi ?

— Il est amoureux.

— De qui ?

— Oh ! — Elle amena lentement le visage à Max et lui planta un regard au fond du sien : — Je ne sais pas, seulement.....

— Seulement, reprit-elle, chatouillée d'un petit rire malicieux qui n'osait pas éclater, c'est ridicule, quand on est si laid !

Elle se pelotonnait plus mollement dans sa couchette et sa frimousse renversée, toute fraîche et rieuse de se voir aimée, s'ouvrait au gazouillis de baisers qu'elle sentait en l'air :

— Méchante ! dit Max, en l'embrassant sur les yeux.

### III

Une mousseline de brume fondait sous le soleil bas. Elle monta de la terre, flotta, s'amollit, se dissipa goutte à goutte dans un ciel atone, bleuisant vers le zénith et d'or à l'Orient, et sous cette enlevée lente se dévoilait la mer ensommeillée. C'était une mer plate, épaisse, lourde, coulée dans du mercure ; une mer qui, paresseusement, s'étire et bâille, et retombe en son lit comme engourdie encore par la frigidité de sa longue nuit d'automne et mordant, rongant le sable, un ourlet de bave à son bord, elle rampait :

— Maggy.

— ?

— Vois-tu, là-bas, là-bas?

La plage était déserte. Contre le ciel du fond, trois points noirs remuaient, que Maggy prit pour des ânes. A droite, les dunes allongeaient en courbes leur corps de reptile énorme, et tout au loin, pour tête mignonne au monstre, un morceau d'architecture rose, dénouant son brouillard, surgissait en un poudroïement de vapeur blanche et de soleil.

— Vois-tu?

Max avait pris Maggy par les épaules et l'amenait doucement au point :

— Heyst! s'écria-t-elle joyeuse en se retournant vers lui. Oh! je reconnais maintenant. Elle indiquait une à une des choses indistinctes qu'elle seule revoyait en imagination : le phare, le Kursaal, leur hôtel, et jusqu'au banc, ce banc fameux où il lui avait fait un soir sa déclaration gauche, après un de ces angoisseux silences qui précèdent les catastrophes...

— Et tu te souviens, dis?

— Oh! oui, fit-elle, amenant à lui son visage affraîchi de rosée.

— Veux-tu y venir?

Elle hésita un peu, et pensive, après une pause :

— Asseyons-nous, dit-elle, en lui montrant une place au soleil, — là.

Haussé dans le ciel, ce bon soleil picotait, chatouillait, pailletait la mer qui, toujours plate et douce, sans heurt, sans fracas, sans colère, de son allure calme de colosse, montait tout d'une masse ondoyante, gonflée par dessus l'horizon. Et Maggy se ressouvenait tout haut de son passé, leur passé d'une année, si court, et qui avait emporté tant de bonnes choses; leurs bains, leurs jeux, leurs promenades, et les retours au couchant, lorsque dans l'accalmie de tout, la joie bruyante se tait, les groupes s'espacent, les tête-à-tête se resserrent, les pas s'alentissent comme au regret de ne pouvoir aller toujours, toujours...

Enfin cet autre soir la petite scène du banc où Maggy était tombée si émue...

Puis des mois de fiançailles passés à décompter les jours...

— Et alors Baby?...

Et alors Maggy mit sa petite tête à l'épaule de Max; et il mordit à pleines lèvres dans du rose qui lui montait au front.

Tout à coup elle se leva; Max la suivit machinalement. A ce moment passaient les trois points noirs de tantôt : c'étaient trois femmes, allant pieds-nus, ployées sous leurs fagots; elles grommelèrent des mots flamands en leur jetant un regard de côté. Maggy ne les vit pas. Elle était descendue

au bord de l'eau; son regard, fixe au brise-lames, semblait couvrir un invisible crabe et lentement, sans lever les yeux, poursuivant haut l'idée de son rêve :

— Tu ne sais pas?

— ?...

— J'ai une envie... une envie... folle!

— ?...

— De moules!

— De moules?...

— Crues!

Elle lui jeta ce mot dans un cri d'affamée avec, au visage, un tel rayonnement d'enthousiasme, qu'il la regarda brusquement...

Elle rougit.

— Qu'as-tu à me regarder ainsi?

— Mais il la saisit dans ses bras, l'amena à lui et, d'un baiser pointant chaque parole!

— Oh! rien, mignonne, rien, rien!

Et d'un bond, sur les galets, fut à lui cueillir des petites moules fraîches dans leurs coquilles bien closes.

La mer montait toujours; ses flots plus nombreux et pressés venaient, en glougloutant, s'évanouir aux pieds de Max : le soleil ardaït de haut, maintenant, dans un ciel bleu sans tache.

Max se retourna vers Maggy :

— Est-ce bon?

Elle souriait, l'œil brillant, la bouche pleine et, lui tendant d'un air câlin, sa menotte vide :

— Mon petit mari... encore!

#### IV

Bien des flux ont passé sur ce petit coin de plage, et des reflux.

#### V

Le soleil jaune, recroquevillé dans ses nuages ainsi qu'un tison froid, vient de trébucher à l'horizon, tirant la nuit sur l'eau. Un dernier reflet de la lumière enfouie, comme une petite mare d'argent pâle, se résorbe, goutte à goutte, par le couchant mal comblé. Ce soir la mer calme n'a plus que cette force inerte que lui donne la marée : ses vagues viennent mollement, de leur clapotis froid, lécher les piliers de l'estacade et retomber à

leur pied, l'une sur l'autre, épuisées ; derrière elles l'eau noire, poussée du Nord et coulant tout d'un fil, semble couler entre des rives à pic.

— Regarde ! un marsouin, dit Max.

Maggy cherche des yeux cette tête grise qu'on lui montre, haussée entre des flots plombés.

— Je ne vois pas, dit-elle, et tournant le dos à la mer : Partons !

Sur le ciel net, à la place du soleil, une mouette passe, les ailes en croix, d'une allure si unie, qu'elle semble planer immobile, tandis que la masse d'eau, sous elle, remonte lentement le courant de son vol.

— Max, partons, répète Maggy.

Alors Maggy et Max reviennent, lui, marchant lentement pour ne pas la fatiguer. Un groupe de jeunes gens, à leur rencontre, se range pour les saluer ; Maggy, passée en avant, leur répond par un sourire et reprend le bras de Max sans un mot.

Un instant, la sentant grelotter, il lui dit :

— As-tu froid ?

Elle fait « non » de la tête et lui lâche le bras pour s'enserrer plus étroitement dans son châle dont le vent lui relève un pan sur la poitrine.


HENRY MAUBEL.

---

## BALLADES EN PROSE

### II

#### LES TRAINS QUI PASSENT DANS LA NUIT

e ma fenêtre, dans le grand paysage du soir, très sombre, très moelleux, et si profond : — l'énorme ciel d'un bleu obscur où scintille un poudrolement d'étoiles claires, la terre immense et noire, toute frémissante de labeur humain qui s'apaise, avec les petits éclats jaunes des croisées qui veillent et des réverbères au long des routes, avec les larges rayonnements bleuâtres des fanaux électriques des usines lointaines, dans cette Nuit royale, je les vois parfois, les trains qui passent... Ainsi que de monstrueuses et rapides bêtes de feu, ils filent, secouant, en une ligne brillante, les carreaux confondus des wagons éclairés ; et une longue traînée de vapeur blanche, légèrement empourprée

à la base par la fournaise de la locomotive, se recourbe en crinière au dessus du train qui fuit! — Au loin, des lanternes, vertes et rouges, le regardent venir. Et, dans l'étendue sombre, dans ce noir piqueté de clartés immobiles, cela fait un ruissellement de fugitives LUEURS, une courte et merveilleuse flambaison d'incendie qui passe, passe et s'enfonce dans la Nuit!...

De ma fenêtre, dans le grand paysage du soir, très calme, très silencieux, et si doux : — l'énorme ciel désert d'où pas un chant ne tombe, la terre mystérieuse et noire qui s'endort et se repose, aux bruits familiers et rythmiques de l'incessante industrie, dans cette paix solennelle où, par instants, pleure lamentablement un chien dans une cour de ferme, dans ce silence vaste et plein de vie, je les entends parfois, les trains qui passent... Ils font en s'approchant, monstrueuses et rapides bêtes de fer, comme un frissonnement croissant de brise dans de hautes feuillées, puis plus fort, ainsi que des eaux jaillissantes en cataractes ronflantes, et passent enfin dans un grondant cahotis, monotonément saccadé et si particulier! — passent en s'apaisant, en redevenant des eaux qui se précipitent, des verdures qui tremblent, puis ronronnent imperceptiblement et s'éteignent en la nuit. Ils s'en vont avec de longs sifflets déchirants, comme des appels désespérés, ils s'en vont éperdus, fascinés, irréparablement entraînés vers les lanternes, vertes et rouges, qui semblent des yeux fixes de monstres accroupis dans l'ombre... Et dans l'étendue, où plane, épars, le grand recueillement nocturne, cela fait une RUMEUR et un cri qui passent, passent, et s'étouffent en la Nuit!...

De ma fenêtre, qui s'ouvre sur le grand paysage du soir comme sur un gouffre d'ombre attirante et douce, les regards perdus et flottants dans l'immensité silencieuse et sombre, dans le charme noir et or et la majesté sereine de l'horizon sans fin, où l'imagination tour à tour reconstitue les réalités familières et évoque les songes fantasques peuplant le mystère de la Nuit, souvent je les admire, les trains qui passent... Et je reste à rêver longtemps ; longtemps après qu'ils sont disparus, je suis des yeux leur éclair et j'écoute leur bruit. Pendant des heures, des heures insensibles et lentes, eux seuls viennent harmonieusement traverser l'obscur tranquillité du paysage et dans le sommeil des êtres et des choses, rappeler le temps, la vie qui fuit... Oh! combien avec eux ils emportent de rêves, les trains qui passent ainsi dans la nuit!... Mélancolie de la corne qui clame, des sifflets aigus, prolongés et très lointains, navrant comme des agonies sans espoir! Et l'on songe à ceux ainsi emportés, précipités vers l'Inconnu, et l'intermi-



nable défilé des motifs et des causes s'allonge, s'allonge en suppositions multiformes, changeantes, infinies : affaires, amours, deuils, ambitions ou plaisirs... Oh ! combien avec eux ils emportent de RÊVES, les trains qui passent, passent et s'enfoncent en la Nuit....

## ENVOI

A GEORGES DESTRÉE.

Ami, — l'on songe aussi, t'en souvient-il ? à ceux qui sont partis, à tous les absents chers qui sont loin, que l'on regrette et que l'on aime, à tous ceux qui vous ont quitté, amis anciens, maîtresses perdues, que vous ont pris la Mort, la Distance ou l'Oubli, tandis que, comme la Vie même, LES TRAINS PASSENT, PASSENT ET S'ENFONCENT DANS LA NUIT....

JULES DESTRÉE.

---

# CHRONIQUE ARTISTIQUE

MON CHER AMI,

*Je vous envoie ci-joint les quelques notes promises sur le Salon de Paris. Sapristi, si j'avais su ! Ce n'est pas gai du tout, savez-vous, mon ami, par le temps merveilleux qu'il faisait là-bas, d'aller respirer les émanations malsaines de toutes ces peintures accrochées dans ce bazar des Champs-Élysées. Le malheur, c'est que, comme vous le verrez dans mes notes, il y a un tas de très bonnes choses dans cet exécrationnel Salon, dans ce mauvais lieu ; mais c'est un travail d'Hercule, et encore je ne sais si ce portefaix aurait eu le courage de les découvrir ; l'horrible besogne quand l'on est pour quelques jours seulement à Paris, au printemps, qui était là dans toute sa splendeur. — Mais c'était chose promise, et je me suis résigné ; ce n'est pas bien important, il est vrai, ce que je vous envoie et fait à la diable, et par dessus le marché par un peintre qui préfère de beaucoup, pour s'exprimer, un crayon à une plume. Aussi, faites en ce que vous voulez ; si vous me trouvez trop bête, jetez au panier, je n'y mets absolument pas d'amour-propre, et surtout ne me dévoilez pas ; il ne me manquerait plus que cela auprès des confrères, et vous me désobligeriez énormément.*

*Sur ce, je vous serre la main.*

## NOTES TRÈS INCOMPLÈTES SUR LE SALON DE PARIS

Le Salon de cette année, est-il supérieur où plus faible que ceux qui l'ont précédé? Difficile à dire, ou plutôt, cela dépend comment on veut l'entendre. Généralement, la première impression est détestable, attendu que les meilleures places, les centres de panneaux, sont généralement occupées par les machines officielles, fabriquées par des peintres encore plus officiels. Toujours les mêmes, et par leurs nombreux petits, comme des lapins, ces gens-là multiplient déplorablement ce qui fait que les Bouguereau, les Cabanel, les Lévy, les Benjamin Constant, etc., etc..., se continueront dans leur progéniture pendant bien longtemps encore. Ce qui fait que les Salons de Paris se suivent et se ressemblent lamentablement!

Cette première impression, je l'ai presque toujours ressentie, et, cette année, le Salon, vu sous ce jour-là, n'a rien à envier aux précédents, pour autant que je m'en souviens; mais de là à dire qu'il n'y a plus d'efforts, plus de vrais talents, plus d'artistes sincères, faisant de l'art l'unique souci de leur existence, c'est injuste, car vous trouverez cette année comme toujours en cherchant bien (*il faut avoir ce grand courage*), au moins 50 très bonnes toiles certainement, et une centaine d'autres très méritantes; prenez ces 150 tableaux, mettez-les bien à leur place, sous une bonne lumière, faites que l'on ne puisse voir les autres, et vous ne direz plus que l'art est en décadence, et que la France, qui nous a donné de si grands artistes, est impuissante à l'heure qu'il est.

J'ai donc vu et revu ce pauvre Salon, et je vais, au courant de la plume, à tort et à travers, vous parler des bonnes choses que j'y ai notées, et qui sont presque toujours mal placées. D'abord, saluons un grand artiste, Puvis de Chavannes, qui expose une immense peinture décorative, un triptyque: vision antique, inspiration chrétienne, le Rhône et la Saône. Art superbe, fier et serein, un mélange d'idéalisme et de naturalisme, de belles figures chastes et blanches se mouvant dans de beaux paysages aux grandes et belles lignes; — la foi chrétienne, exprimée admirablement par un coin de cloître blanc avec des percées sur un coin de nature, où des artistes sont absorbés dans leur œuvre toute de foi. Voilà du grand art, et qui console, je vous assure, des plates et atroces peintures plus où moins officielles, déposées aux plus belles places et horripilant le regard. Puvis de Chavannes seul mérite le voyage au Salon.

Un très beau Fantin-Latour nous attire en passant: un portrait d'homme, simplement posé, creusé très avant dans l'intimité de l'expression.

Scarbina: *Chiffonnier*, d'un très beau caractère et d'une impression de couleur très remarquable; du même, deux petits intérieurs de pêcheurs des Côtes du Nord; excellent, très bonne peinture. Pelez: *Victime*, une jeune femme étendue à plat, près d'elle un réchaud; peinture mauvaise, mais quel grand et beau caractère dans la forme! Dagnan-Bouveret: *Femmes à l'église*, très bien. Maufra: *Bateaux de pêche*, plein soleil, ravissant. Melchers: *la Pêche*, un très bon tableau d'un beau caractère. Le beau

*portrait de Sarasate*, par Whistler, déjà vu aux *Vingtistes* à Bruxelles, atrocement placé. Un délicieux tableau de M<sup>lle</sup> Feugard : *Deux jeunes filles*, plein air.

Un très bon tableau de M<sup>lle</sup> Breslau : *portrait*, plein air très réussi.

Dinet : *Figures sous bois*, d'un très beau dessin, très expressif.

Kroyer : *Départ pour la pêche de nuit*, d'un très beau caractère dans le ton et dans la forme, — et un pastel ravissant, *une Tête de femme*. Le *portrait de Miss Wite*, par Stott, très belle peinture, simplement vue, et un pastel, *un Bout de plage*, superbe.

Harrison : *en Arcadie*; dans un beau paysage ensoleillé, au printemps, de belles figures nues debout et couchées, d'une adorable fraîcheur.

Jeannot : *la Ligne de feu*, une terrible impression de bataille d'un mouvement furieux et tragique, quoique d'une peinture terne et grise.

Un *portrait de Pasteur*, par Bonnat, d'un beau caractère, mais d'une peinture brutale et dure et l'éternel fond bitumineux et lourd.

Je lui préfère comme sentiment, celui d'Edelfeld.

Du même, un très beau pastel, très habilement fait et plein de charme, *le Sculpteur*.

Un tableau d'un très beau caractère, quoique d'une affreuse peinture et dont le nom de l'auteur m'échappe malheureusement, : *un Paysan blessé*; il y a là une femme d'une expression de douleur terriblement poignante.

Un très amusant tableau de Willette : *la Veuve de Pierrot*; de l'opérette en peinture mais vraiment drôle.

Besnard : *portrait de femme en pied*, plein de mouvement et de vie, malheureusement gâté par un affreux effet de chrome d'un côté, et de bleu de l'autre; c'est là, et c'est dommage, une excentricité picturale qui est peu supportable.

Mes notes étant très incomplètes, je cite au hasard de la plume; j'en passe et des bons.

J'oubliais une *Neige* (Auvergne), par Lebourg. Grande toile superbe, d'une belle impression hivernale.

Un très beau pastel, *le Repriseur de tapisserie*, fort de ton, comme une peinture à l'huile, de Gilbert.

Les bons pastels, du reste, sont en assez grand nombre; c'est un genre auquel les artistes français reviennent avec bonheur, et cette partie du Salon mérite une attention spéciale.

En sculpture, à part quelques très honorables exceptions, nous remarquons peu de chose véritablement en dehors; dans ce genre, il semble que le jury accepte tout ce qui lui est présenté. Aussi quelle collection de têtes de pipes, — pardon, je connais des têtes de pipes qui sont mieux faites; — à remarquer au milieu des Vénus sortant où entrant au bain, des amours, vainqueurs, vaincus, de petits Cupidons et autres rengaines; un groupe de Falguières, un *Combat de femmes*, très vivant, mais fait trop hâtivement, une statue équestre de Dubois, un groupe en bronze de Godebski : *Persuasion*, un *Marteleur*, d'un artiste dont le nom m'échappe, tentative assez réussie de naturalisme.

Un groupe : *Mars et Vénus*, dont l'idée est très drôle mais d'une misérable exécution; un *projet de monument à Victor Hugo*, par Dalou, composition très vaste mais très compliquée et manquant de véritable grandeur; remarquons en passant ce que l'on a fait de ce pauvre grand poète au Salon de Paris, en peinture, en sculpture, en gravure, dans tous les genres, voilà donc où conduit l'immortalité !!!

Il faut cependant vous dire, avant de terminer, quelque chose des artistes belges au Salon de Paris; ils ont peu exposé il me semble; un des meilleurs tableaux est celui de Courtens : *le Port d'Anvers*, grande toile d'une belle allure mais dont la peinture m'a semblé un peu lourde surtout dans le ciel où ce défaut se fait sentir. Marie Colard, expose un bon paysage déjà vu à Bruxelles.

Claus : *le Passage d'eau*, très intéressant mais petitement vu.

Je vois au catalogue, Coosemans et Vander Hecht, mais je n'ai pu découvrir leurs tableaux. Maintenant, je crois avoir rempli la tâche que je m'étais imposée, très mal certainement, mais en toute sincérité. Que celui qui ne s'est jamais trompé me jette la première toile.

· UN FLANEUR.



## MEMENTO

### BELGIQUE

#### PRO ARTE (\*)

Après des incidents — ou plutôt des dissidents — que nous ne voulons pas rappeler, nous avons cru n'être désormais plus jamais amené à parler de M. Edmond Picard. Nous ne voulions pas nous plier à des agenouillements en face d'un écrivain qui, en littérature, n'est chronologiquement que notre cadet, et à qui nous ne devons comme tel que la vérité dite ouvertement selon nos croyances artistiques.

Le silence que nous tenions à garder les derniers, M. Edmond Picard le rompt en publiant la série d'articles qui donnèrent lieu naguère aux polémiques ardentes que l'on sait.

Son volume *Pro arte* — ou mieux *Pro arte moderna* — ou encore *Pro rate* — brise le pacte, et nous devons parler de ce livre auquel la personnalité « éminente » de son auteur ne pourra manquer de donner quelque retentissement.

S'il eût été, comme *l'Amiral* ou *Mon oncle le jurisconsulte*, un simple traité juridique à la portée des gens du monde, nous nous serions contenté d'en signaler et d'en citer les grandes pages — celles où l'avocat ôte sa robe pour parler une langue française, — mais ici plus n'est question de science familière, mais de théorie et de critique. Le débat se rouvre; nous tâcherons de ne parler que de l'œuvre et d'oublier l'amateur qui l'a écrite.

L'amateur, c'est bien la défense de l'amateur que prend M. Picard dans *Pro arte*, l'amateur qu'il appelle *esthète*, par une création de mot bien inutile.

« L'esthète, dit-il, est un de ces hommes, comme on souhaiterait l'être, qui, *sans être un artiste de profession, sans non plus sacrifier à l'art ses devoirs sociaux*, cueille en passant, *comme une distraction qui*

(\*) *Pro Arte*, par Edmond Picard; un volume de 400 pages tiré à 100 exemplaires pour la vente. Bruxelles, F. Larquier. Prix : 20 francs.

*caresse sans absorber*, les émotions du spectacle de la vie. »

C'est du haut de son *esthétisme* que l'auteur se permet de juger l'art et les artistes.

Hélas! il le fait avec conviction et l'on n'a pas même la consolation de croire qu'il a joué du paradoxe.

Le ciel nous préserve des amateurs. L'amateur, celui qui « cueille en passant » les fleurs du Beau, c'est ce Monsieur qui, après avoir attentivement regardé notre merveilleux Hôtel-de-Ville, disait :

— C'est mignon.

L'amateur, c'est le démocrate qui voit un paysage mirifique et soupire : « Ce n'est pas encore ça le suffrage universel ».

L'amateur, c'est le passant qui contemple l'Art à travers la fente d'une urne électorale et formule : « C'est une distraction qui caresse ».

Un jour, parlant de M. Nerval, le chanteur de la Monnaie, nous demandions la définition exacte du « trial ».

— C'est tout bêtement un mauvais ténor, nous répondit-on. L'esthète, c'est le trial de l'Art, et pour apprécier l'Art, il faut être artiste, RIEN QU'ARTISTE.

*Pro arte* est un des livres les plus vides que nous connaissions; l'ignorance des choses littéraires y est telle, on y trouve des opinions si peu assises, que l'on est stupéfait, abasourdi par cet étalage pédagogique sans fond, parfois sans forme.

*Pro arte!* Pour l'art! ce livre qui prend l'art comme une distraction qui caresse, qui devant le Beau vient parler d'on ne sait quel stupide devoir social, qui se contredit à vingt pages de distance, qui confond les écoles littéraires, en ignore l'évolution, saute par dessus les noms illustres sans ouvrir les œuvres qu'ils signent, s'attarde aux fumisteries d'Adoré Floupette, « qui, dans quelques lustres, sera l'une des curiosités de l'histoire littéraire de ce temps » !!! Ce livre qui pontifie, drapé dans son manteau de papier raisin chromo, qui, parlant des *Flamandes* de Verhaeren, donne

comme chef-d'œuvre *La Vachère*, le seul mauvais morceau du recueil, ce livre dont les citations traînent, veuves de leurs guillemets. *Pro arte non. Contre l'art, Mépris de l'art, Envie de l'art* et surtout *Ignorance de l'art*.

C'est d'ailleurs un volume de famille. L'auteur ne l'a tiré qu'à quelques exemplaires, pour conserver, par un sentiment fort légitime, les articles curieux qu'il a donnés à *l'Art Moderne*, en les fixant dans la forme durable du livre. Celui-ci se présente proprement, bien que nous en voulions à l'imprimeur de s'être servi, dans le titre par exemple, de caractères ébréchés ou mal venus. Un auteur un peu bibliophile aurait renvoyé tous les volumes avec des injures. Tel quel cependant, il est encore d'un beau luxe, que les amis à qui l'auteur l'offrira goûteront certainement.

Nous espérons, pour la littérature, qu'il ne sortira pas de ce cercle sympathique.

M. Edmond Picard nous dit dans son livre ce qu'il appelle nos vérités; il nous pardonnera de lui avoir dit ce que nous appelons les siennes.

M. W.

\* \* \*

Les concours du Conservatoire ont commencé le samedi 19 juin. Ont eu lieu les concours pour instruments de cuivre, instruments en bois, contre-basse, alto, violoncelle, musique de chambre avec piano, musique de chambre pour archets, orgue, quatuor, violons et piano, concours de chant (demoiselles), de chant (hommes), de chant italien (duo de chambre), diplôme de capacité (violin); Jeudi 15 aura lieu le concours de déclamation.

Voici le résultat de la séance de chant (demoiselles) :

1<sup>er</sup> prix avec distinction : M<sup>lle</sup> Van Besten.

1<sup>er</sup> prix : M<sup>lle</sup> Gérard.

2<sup>e</sup> prix avec distinction : MM<sup>lles</sup> Urbain et Passmore.

2<sup>e</sup> prix : MM<sup>lles</sup> Lagye, Joostens, Neyt, Bass et Corroy.

Accessits : des grues, dindes et autres pensionnaires.

\* \* \*

A propos du Conservatoire, nous recevons la lettre suivante que nous donnons sous toutes réserves :

CHER MONSIEUR,

A propos des concours du Conservatoire, je tiens à vous faire connaître certaines petites choses très édifiantes concernant la haute direction de notre première école de musique.

Vous croyez peut-être qu'il s'agit de M. Gevaert. Erreur complète; il s'agit d'une personnalité bien plus importante : le concierge-surveillant.

Ce monsieur fait la pluie et le beau temps dans l'établissement et à son gré inflige des suspensions de huit et quinze jours aux élèves qui ont commis la plus petite infraction au règlement. Gare à ceux ou à celles qui, soit par leur mine ou pour tout autre motif, lui ont déplu.

Comme il tient une cantine, les élèves qui ne sont pas des clients assidus ne sont pas dans les bonnes grâces de ce trop zélé cerbère.

Voici un fait qui s'est passé, il y a quelques jours, au concours de solfège, classe de M<sup>lle</sup> Tordeus. Une jeune fille, une des meilleures élèves de la classe, ayant eu le malheur de demander à ce haut personnage si les questions étaient difficiles, celui-ci, sans répondre, s'en va trouver le jury et lui dit que M<sup>lle</sup> X... lui avait demandé quelles étaient les questions posées et que même elle lui avait offert de l'argent pour payer son indiscrétion; qu'en conséquence, il espérait bien que M<sup>lle</sup> X... n'obtiendrait aucune distinction. Le jury, ainsi que M<sup>lle</sup> Tordeus, ajoutèrent foi aux racontars de ce monsieur et exclurent la jeune fille du concours. Ne trouvez-vous pas comme moi que cela est très édifiant?

Les élèves, craignant l'influence de ce M... Cardinal, n'osent pas réclamer à M. Gevaert, ni aux professeurs. Ces messieurs se rappelant leurs auteurs répondraient invariablement : « En mon *bon droit* j'ai confiance.

\* \* \*

M. Van Vinkeroy, capitaine au régiment des carabiniers, vient de publier un très intéressant *Catalogue des armes et armures* du Musée royal d'antiquités et d'armures de la porte de Hal. Ce recueil contient des détails historiques et des explications techniques que tout visiteur du Musée sera heureux de connaître.

\* \* \*

L'*Union littéraire belge* nous prie d'annoncer la création dans son sein, d'un Comité syndical des gens de lettres. Ce comité a pour but la protection des intérêts des gens de lettres.

Il est chargé :

1° De l'étude des questions se rattachant aux droits des auteurs ;

2° De donner des avis et consultations sur les difficultés de fait et de droit que soulève l'application des lois et arrêtés concernant ces droits ;

3° D'indiquer la marche à suivre pour assurer le règlement ou la défense des droits des auteurs, en Belgique ou à l'étrangers ;

4° Des jugements, à titre d'amiable compositeur, des différends qui lui sont soumis ;

5° Des arbitrages qui lui seraient déférés par les parties ou par les tribunaux ;

6° De servir d'intermédiaire entre les auteurs, les éditeurs et la presse pour la publication des œuvres littéraires.

Les avis et consultations sont donnés gratuitement aux membres de l'*Union littéraire*.

Prière d'adresser la correspondance au Secrétaire, 14, rue Saint-Jean, à Bruxelles.

\* \* \*

On lit dans *le Ménestrel* :

« Une grosse nouvelle nous arrive de Rome. Il paraît que le pape Léon XIII aurait décidé que dorénavant les chanteurs *contralti* (on sait ce que cela veut dire) de la chapelle Sixtine, lorsqu'ils cesseraient leur service par suite de maladie, ou de décès, ou d'âge avancé, ne seraient plus remplacés. Déjà l'emploi à la Sixtine de

ces malheureux, qu'on pourrait appeler des invalides vivants, avait été aboli en 1797, et ils avaient été l'objet d'un article du traité de Tolentino, conclu entre le général Bonaparte et Pie VI, mais ensuite Pie VII les avait rétablis. »

Nous voilà à tout jamais empêchés de dire à notre cher Paul Veau qu'il n'a pas que le derrière endommagé, et qu'il peut aller le dire ou plutôt le chanter... à Rome.

\* \* \*

*La Wallonie* succédant à *L'Elan littéraire*, vient de pousser son premier vagissement.

L'enfant se porte bien. Nous lui trouvons des pères connus, parmi lesquels M. Adolphe Goffin de feu *La Basoche*.

La revue annonce des articles de MM. Hector Chainaye et Célestin Demblon.

Elle nous apprend encore, que *La Revue littéraire* de Bordeaux (directeur : le doux Fuster) annonce que la *Jeune Belgique* dégringole. C'est une erreur ; elle s'assied tout au plus sur M. Fuster, déjà si aplati.

\* \* \*

L'Exposition internationale et triennale des Beaux-Arts vient de s'ouvrir au *Cercle artistique et littéraire* de Namur.

\* \* \*

*La Basoche* a cessé de paraître et c'est, dans notre petite monde des Lettres, une perte réelle. Cette jeune revue ignorait que le public amateur de revues d'art est très restreint chez nous. Il faut une tenacité rare pour garder pied. *La Basoche* nous a vaillamment assisté dans nos efforts et nous lui devons beaucoup. Espérons que les débris de ce bataillon viendra grossir le nôtre, persuadés que nous sommes tout prêts à les ravitailler. Nous avons déjà le délicat poète André Fontainas ; que les autres ne s'arrêtent pas à des défiances ou à des susceptibilités ; les cadets seront reçus à bras ouverts et nous ne demandons pas mieux que de continuer l'œuvre de *La Basoche* en facilitant leurs débuts.

\* \* \*

Voici le jugement du tribunal correctionnel (12 juin) par lequel M. Max Waller est acquitté dans l'affaire Coquelin (voir nos deux derniers numéros) :

« Attendu que le règlement de 1883 sur la police des théâtres se borne en son art. 22 à défendre de troubler le spectacle ;

« Attendu que les sifflets ne peuvent tomber sous l'application de cette disposition que s'ils ont eu pour but et pour effet de troubler l'ordre en non s'ils ont été simplement une manifestation ou une marque de désapprobation à l'adresse d'un acteur déterminé ;

« Qu'en fait, dans l'espèce, il n'est pas établi que les appelants aient eu l'intention de troubler le spectacle ;

« Que l'interruption du spectacle, qui a duré, au dire de la plupart des témoins, que quelques secondes seulement, et qui est due tant aux applaudissements qui ont répondu aux coups de sifflet qu'à ces coups de sifflet eux mêmes, ne peut être considérée comme le trouble du spectacle que l'art. 22 a pour but de réprimer ;

« *Par ces motifs*, recevant l'appel et y faisant droit, le tribunal met à néant le jugement *a quo*, renvoie les prévenus des fins des poursuites sans frais. »

Inutile de dire que c'est à la plaidoirie de Georges Rodenbach que nous devons ce succès complet.

Le juge Hayoit, qui nous avait condamné à 5 francs d'amende doit faire une de ces têtes !

## FRANCE

*Le Salon des Refusées*, par Georges Vautier. Un vol. Paris, Ghio, fr. 3-50.

Banville dit dans son *Traité* qu'il y a des gens, comme M. Scribe, qui ont le *don* de faire de mauvais vers et qui seraient incapables par *nature* d'en faire un seul bon.

Il y a de même des écrivains qui ont le *don* de faire de mauvais romans et des éditeurs qui ont le *don* de les publier.

M. Georges Vautier complète M. Ghio, dont la librairie est le déversoir de tous les manuscrits médiocres dont personne n'a

voulu ; c'est dans son officine qu'arrivent, en cassation, exténués, découragés, les infortunés que Lemerre ou Charpentier ont mis poliment dehors. M. Ghio les reçoit moyennant caution et les imprime pour éviter des suicides. C'est ce qui fait que M. Vautier vit encore.

*Le Salon des Refusées* est le sixième tome des *Œuvres complètes* de cette célébrité. Les cinq autres sont intitulés :

*La grève des femmes.*

*La revanche du mari.*

*Le crime du substitut.*

*La marraine.*

*Le remords du docteur.*

Il n'est pas inutile de donner ces titres trop ignorés, afin de mesurer à son aune M. Georges Vautier. Celui-ci, d'ailleurs, n'est pas sans être curieux. Il a trouvé l'impersonnalité spontanée, ou plutôt, il est parvenu, sans être connu, à être à la fois plusieurs romanciers connus. Ici il est Droz, ce qui dispense de lire son roman. Après un chapitre, on ferme le livre en disant : « C'est drôle, j'ai déjà lu cela, mais ça m'avait fait meilleur effet à première lecture. Comme les goûts changent ! »

Ces talents modestes qui ne s'affichent pas, qui dédaignent les succès faciles des Daudet, Zola, Goncourt et consorts, ont quelque chose de touchant et d'apostolique. M. Vautier veut disparaître sans que jamais on prononce son nom ou celui de ses livres ; il aime le volume vierge, non découpé, et, avec une rare persévérance, il écrit de manière à conserver à son œuvre cette inviolable pureté. *Le Salon des Refusées* n'a point failli ; le vœu de M. Vautier, nous l'accomplirons et nous vendrions plutôt vingt fois son *Salon* au Passage Bortier plutôt que de le lire une seule.

\* \* \*

*La Capitale de l'Art*, par Albert Wolff. Un vol Paris, Hèvard, fr. 3-50.

La capitale de l'art n'est point l'Athènes de Périclès, ni la Rome des papes ; c'est Paris, seule capitale où les chroniqueurs économisent sur leurs chroniques des collections de tableaux. Ainsi traduit, le titre



adopté par M. Wolff s'entend fort bien. De toute autre manière, il serait sans proportion avec l'œuvre, qui n'est que la réunion en brochure d'une vingtaine de chroniques du *Figaro*.

Cette seule indication suffirait à donner une idée très nette du volume. Une chronique du *Figaro* peut être médiocre et lue tout de même pour quelque raison d'actualité. Le lendemain, ce n'est plus qu'un mauvais article, et quand il y en a vingt d'assés l'un sur l'autre, chacun d'eux y perd encore et paraît vingt fois plus mauvais que s'il était seul. Alors on a un livre insupportable; c'est en même temps creux et indigeste, fatigant à lire et décevant. Le style de M. Wolff ajoute encore à cet ennui. On sait que M. Wolff écrit péniblement le français, qui n'est pas sa langue maternelle, mais il a des prétentions littéraires égales à ses prétentions artistiques, et justifie les unes des autres par la même hardiesse : une aisance boulevardière qui tombe souvent dans la familiarité, dans le mauvais ton, et d'autres fois une emphase sans motif, des accès de solennité futile. M. Wolff, qui se croit un raffiné, serait surpris d'être trouvé prudhomme; prudhomme cependant est le mot : ce boulevardier allemand qui fait le railleur et le dégourdi est affreusement prudhomme.

Le fond du livre vaut la forme. Tout le système de critique de M. Wolff se résume dans l'emploi varié de l'adjectif combiné avec l'anecdote et la question de la routine. Par exemple, après nous avoir dit de Géricault qu'il méprisa la routine académique, mourut jeune, fut la plus haute expression de l'art français et un des plus grands artistes qui aient existé, M. Wolff a épuisé son canevas, il pense nous avoir fait connaître Géricault, et n'est pas loin, peut-être, de se croire aussi fort que Géricault lui-même. Le même procédé est applicable et appliqué de même à tous les peintres, à tous les sculpteurs passés en revue jusqu'à

concurrence de 380 pages. Si le volume plaît, M. Wolff en fera un second, puis un troisième, et toute une série si le public veut en faire les frais. « Si, ce que j'espère, cette première série trouve l'agrément (sic) du lecteur, la même idée présidera à la composition du second volume, dans lequel, etc.... » Si cette histoire..., etc....

\* \* \*

M. de Brunhoff, l'éditeur des *Premières Illustrées*, le plus artistique des journaux s'occupant de questions théâtrales, met en vente ce jour le douzième fascicule de sa collection, consacré à *Joséphine vendue par ses sœurs*. Les charmants dessins de Gorguet font de cette livraison une œuvre des plus remarquables.

\* \* \*

La librairie Plon met en vente un roman de mœurs galiciennes : *Pauvre Moschko!* dû à la plume énergique de K.-E. Franzos, et traduit fort élégamment par Louis de Hessem. C'est à la fois une histoire d'amour et une étude de mœurs où se trouvent opposés de la plus curieuse façon les tempéraments des juifs et des chrétiens. La nouveauté du décor achève de donner à ce récit dramatique un intérêt exceptionnel.

\* \* \*

A lire dans le dernier numéro de la *Revue Contemporaine* : *Le Grand inquisiteur*, traduction par M. Derely d'un fragment des *Frères Karamasoff* de Dostoïewski.

\* \* \*

Vient de paraître : *Contes*, par Jules Van der Bruggen (?), avec une préface d'Arnold Goffin (?) et frontispice de Carolus Vos (?).

Préface à se tordre, frontispice du même genre. Nous parlerons prochainement du livre qui n'est pas quelconque, loin de là.

— Non, ma petite amie, c'est trop grave à raconter; parce que, si ça venait à se savoir!...

— Vous pouvez bien me le dire, à moi. Vous savez que je ne suis pas bavarde.

— Si vous voulez me promettre de ne pas le répéter, je vous le dirai.

— Je vous donne ma parole.

— Eh bien, Jacquot...

Puis, comme se ravisant, A... ajouta :

— Non, c'est trop grave !

Sur les instances d'Ida, pourtant, et lui faisant jurer le secret le plus absolu, il se pencha vers son oreille, et tout bas :

— Eh bien, dit-il, Jacquot met de l'eau dans ses aquarelles !...

Ida se récria... Comment, Jacquot!... Jamais elle n'aurait cru ça de lui.

Le soir même, A... rencontra son confrère B... et lui raconta l'histoire. Justement, Ida devait poser chez B... le lendemain.

Ce que B... avait prévu arriva

Ida fit habilement tomber la conversation sur Jacquot.

— C'est égal, fit sérieusement B..., cet animal-là fait de bien jolies aquarelles.

Ida leva les épaules imperceptiblement, et avec une moue charmante :

— Ah ! oui, les aquarelles de Jacquot ! on sait comment il les fait!...

B... n'eut pas besoin d'insister beaucoup pour arracher le terrible secret : Jacquot mettait de l'eau dans ses aquarelles.

Huit jours après, tout le quartier était au courant des inqualifiables procédés artistiques de Jacquot.

Jacquot, lui-même, en avait été avisé, dans les premiers.

Un jour que la belle Ida posait chez A..., et que, selon l'habitude, on jasait sur l'aquarelle de Jacquot, A... prit une figure sérieuse :

— Savez-vous, Ida, ce que vous devriez faire ?

— Non...

— Vous devriez avertir Jacquot.

— Mais je n'oserai jamais.

— Allons donc ! Il vous aime beaucoup et il acceptera très bien ça de votre part.

Au fond, Ida était enchantée.

Elle alla trouver le peintre, et avec des petites mines, des réticences, des protestations d'amitié, elle finit par tout dire.

Jacquot parut atterré.

Visiblement ému, il prit les mains d'Ida dans ses mains.

— Comment, ça se sait ?

— Mais on ne parle que de ça !

— Ah ! merci, Ida, merci du service que vous me rendez en venant m'avertir. C'est l'honneur artistique, la vie, peut-être, que vous me sauvez !

Et maintenant, quand on parle devant la belle Ida du grand peintre Jacquot, elle se donne un air supérieur :

— Jacquot?... Encore un qui me doit une belle chandelle !

123. CH. M... Merci pour votre intéressante suite de vers. Pour vous encourager à travailler, nous insérerons prochainement votre *Carte de visite*, avec cette observation cependant que cette pièce et les autres sont loin d'être parfaites. Vous avez une facilité qui vous fait négliger un peu la facture; tâchez de trouver le mot juste en même temps que sonore, supprimez les *flambeau*, *contacts ravissants*, *essaim*, etc., qui ont un air de rime amenée; en un mot, ciselez davantage et jetez vingt pièces à votre panier avant d'en accepter une seule comme bonne.

124. ENIGME. Mon premier est un époux de valeur.

C'est *veau*, parce que Marivaux.

Mon deuxième a eu la foi.

C'est *ver*, parce que Veracruz.

Mon troisième est une loque.

C'est *mans*, parce que mansarde.

Mon tout a des callosités fessières.

125. Encore une : L'hirondelle de mon premier sommeille.

Mon second est la conséquence d'abus de laitage.

Quand mon troisième est désarçonné, on ordonne de le tuer.

Mon tout est l'inscription qu'on lit sur les anciennes gravures représentant les bords de la Sarthe.

SOLUTION. Mon premier est *veau*. En effet, l'aronde du veau dort.

Mon second est *ver*, parce qu'on dit de certains hommes qu'ils sont verdelets.

Mon troisième est *mans* quand on dit : Tu m'ensorcelles.

Mon tout est Wauvermans : Vaux vers Mans.

A tous les artistes, buveurs raffinés, amoureux des vins couleur de soleil, des liqueurs exquises et de la verte empoisonneuse qui engourdit les peines et calme le dégoût du mufflisme contemporain, nous recommandons la

## de Block's Universal Wine C<sup>o</sup>

6, RUE PAUL DEVAUX, 6 (PRÈS LA BOURSE)

En cette osteria décorée dans le style de la Renaissance flamande par notre premier décorateur, CH.-LÉON CARDON, nos amis Jeunes-Belgique, Vingdistes, Essoriens, Hydrophiles et autres trouveront à déguster les vins délicats de *Xérès* et d'*Alicante*, les vins de *Portugal*, d'*Orange-Cap*, le *Kalliste*, le *Misistra* noir, le *Moscato* et l'*Achaja* de Grèce, le *Tokay* de Hongrie, le *Syracuse*, le *Capri*, le *Malvasia* de *Lipari*, et comme apéritifs les *Vermouths Noilly-Prat* et *Fratelli Cora* et l'absinthe *Pernod*.

(Prix modestes, et pour les jours de joyeuses beuveries, du vin de champagne au gobelet, je ne vous dis que ça!)

---

## LE CHAT NOIR

Directeur : RODOLPHE SALIS.

Secrétaires de la rédaction : GEORGÈ AURIOL; ALBERT TINCHANT.

PARAIT TOUS LES SAMEDIS

Abonnement pour la Belgique : Un an : 12 francs.

Bureaux : à Paris, 12, rue de Laval, 12.

---

**GIL BLAS**, journal quotidien français, *boulevard des Capucines*, 16, à Paris; publie ZO'HAR, par CATULLE MENDÈS. Un numéro 20 centimes, abonnement (3 mois) 17 francs; en vente partout.

---

La *Jeune Belgique* recommande à ses lecteurs  
le nouvel atelier de photographie EMÈRA

*Montagne de la Cour,*

le plus artistique

de

Bruxelles.

EMÈRA

Photographies  
d'artistes en vogue.

Les costumes du cortège historique  
des chemins de fer.

---

# LA JEUNE BELGIQUE

\*~\*~\*

*Ce soleil qui, il y a quelques heures, écrasait toutes choses de sa lumière droite et blanche, va bientôt inonder l'horizon occidental de couleurs variées. Dans les jeux de ce soleil agonisant, certains esprits poétiques trouveront des délices nouvelles; ils y découvriront des colonnades éblouissantes, des cascades de métal fondu, des paradis de feu, une splendeur triste, la volupté du regret, toutes les magies du rêve, tous les souvenirs de l'opium. Et le coucher du soleil leur apparaîtra, en effet, comme la merveilleuse allégorie d'une âme chargée de vie, qui descend derrière l'horizon avec une magnifique provision de pensées et de rêves.*

BAUDELAIRE.

## SOMMAIRE :

|                           |                   |
|---------------------------|-------------------|
| L'Art . . . . .           | MAX WALLER.       |
| Airs de flûte . . . . .   | SIEBEL.           |
| Poèmes en prose . . . . . | HECTOR CHAINAYE.  |
| Vieux Maîtres . . . . .   | HENRY MÉRICOT.    |
| Rembrandt . . . . .       | JOSÉPHIN PÉLADAN. |
| Carte de visite . . . . . | EUGÈNE MONSEUR.   |
| Toujours . . . . .        | G.                |
| Memento . . . . .         | ***               |



BRUXELLES

ADMINISTRATION :  
26, RUE DE L'INDUSTRIE, 26

RÉDACTION :  
80, RUE BOSQUET, 80

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR  
27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31.

1886

# LA JEUNE BELGIQUE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

paraissant le 1<sup>er</sup> de chaque mois en livraisons de 40 pages au moins et formant au bout de l'année un superbe volume.

Bruxelles : Administration, 26, rue l'Industrie. — Rédaction : 80, rue Bosquet.

Directeur : MAX WALLER.

Secrétaire de la rédaction : F. VURGEY.

Administrateur : HUBERT VAN DYK.

## ABONNEMENTS :

Belgique : 7 francs par an. — Union postale : fr. 8-50.

Les conditions pour les annonces se traitent à forfait.

---

## BOITE AUX LETTRES

126. A TOI, BAYARD ! :

Mon premier entre dans le saucisson.

Mon second est la moitié de mon entier.

Mon troisième ne sculpte qu'une minime partie du corps.

SOLUTION. Mon premier c'est *Vo*, parce qu'on dit *Volaille*.

Mon second c'est *Ver*, parce qu'on dit *Vermisseau*

Mon troisième c'est *Mans*, parce qu'on dit *Mansfeldois*.

127. JULES G. Peuh !... très peuh !

128. NESTOR O. Louvain. *Sourir* est inacceptable et sans précédent. *Vision* a trois pieds et non deux (sans précédent); de plus il se trouve à deux vers qui se suivent ;

« Qui m'enchanté, me fascine et me rend tout timide. »

A treize pieds, pas de césure et une cheville.

« En silence je prie, contempler c'est prier. »

A treize pieds et pas de césure.

« Qu'elle était belle, si belle et si cruelle ! »

A treize pieds et pas de césure.

« Qui l'eût cru ? Personne pas même elle. »

A onze pieds.

« Mais quoi ! elle pâlit, à sa bouche du sang ! »

A un hiatus : « quoi elle » etc., etc. Nous comptons encore huit fautes analogues ; c'est un peu beaucoup, pas vrai ?

129. Aug. V. Saint-Hubert.

« Une heure oublions la funeste arène

Que nos cœurs meurtris ont ensanglantés. »

Il faut *ensanglantée* et alors *hanté* qui suit ne rime plus. C'est dommage, la pièce est bonne ; amitiés.

130. Du *Chat noir* :

## OBSTINATION.

Vous les avez souvent rencontrés, dans leur voiture, au Bois, mais vous ne les verrez plus.

C'est dommage, parce qu'ils constituaient à eux deux un bien joli échantillon de la race Taquouère la plus pure, lui pas beau, très brun, elle très brune, pas laide.

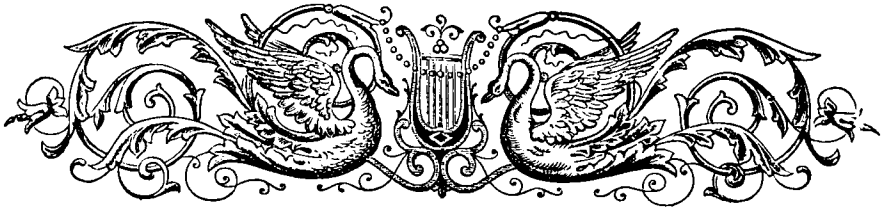
Maintenant qu'ils sont retournés dans leur Guatemala, je peux bien vous le dire : ils n'étaient pas mariés.

C'était tout un roman d'amour que je vous conterai, dès que j'aurai une minute.

Leurs noms : le général Timéo Danaos et dona Ferentes.

L'aventure qui détermina le départ du général m'a paru assez piquante et point indigne de ma plume. La voici dans sa touchante simplicité.

Timéo est doué d'une énergie qui, mieux appliquée, aurait pu en faire un des hommes les plus remarquables de cette fin de siècle. Cette énergie se manifeste dans les plus petits actes de sa vie, dans ses défauts comme dans ses qualités.



## L'ART

### AU DESSUS DES RÉVOLUTIONS



ous ce titre discord : *L'Art et la Révolution*, nous arrive une étude curieuse de *l'Art Moderne* sur deux livres antipodiques, l'un du prince Pierre Kropotkine : *Paroles d'un Révolté*, l'autre de Jules Vallès, *L'Insurgé*.

Nous y trouvons matière, non à une nouvelle polémique — *l'Art Moderne* ne souffre pas la discussion passionnée — mais à un nouvel exposé de nos idées en matière d'art social.

Nous ne pourrons jamais assez revenir sur les théories dont nous avons pris la défense de main ferme.

Nous voulons, en outre, défendre Vallès contre les fanatiques qui veulent affilier ce grand mort à leur franc-maçonnerie, et tenons à revendiquer son œuvre et son nom au profit de la littérature contre la sociologie.

En vérité, nous nous demandons quel rapport il y a entre le livre de Kropotkine et celui de Vallès? entre celui d'un sectaire à plaindre et celui d'un artiste à admirer?

Vallès a-t-il exprimé des idées sociales dans son œuvre? Non; il n'a fait qu'aboyer les paradoxes que lui soufflait sa misère d'autrefois. Le jour où il cria : *Mais tu nous le paieras, société bête qui affames les instruits et les courageux quand ils ne veulent pas être tes laquais! Va! tu ne perdras rien pour attendre!* le jour où il écrivit cela,

il disait tout son système « politique » : la volonté d'être heureux, *lui*; de manger, *lui*; de jouir *lui*; il s'apitoie sur *lui*, pleure sur *lui* et veut venger, non pas une société qu'il croit mal répartie dans le partage universel, mais LUI. Est-ce là de la science économique? Dans *le Bachelier*, Vallès raconte son histoire, il dépeint la vie de Bohême avec son cortège de misères honteuses, de soufflets reçus, de déboires sans nombre. Est-ce de l'art social? quelque chose qui soit susceptible de frapper par une portée utilitaire quelconque? Mais alors, Mürger avec sa *Vie* couleur de rose, où toutes les douleurs sont « mensongées » par une ineffable bonne humeur, était un réactionnaire politique; Flaubert dans *l'Education sentimentale* était presque un bourgeois repu, et les Goncourt dans *Demailly*, une paire d'aristocrates dignes des lanternes de *l'Art Moderne*! Portée sociale. Mais tout a une portée sociale évidemment; la Vénus de Milo et la victoire de Samothrace peuvent agir sur le mouvement des idées; en les voyant, un Monsieur qui avait l'intention d'aller voter, peut manquer l'heure du scrutin et faire échouer à une voix près la candidature d'un ouvrier.

Vous ne connaissez pas Jules Vallès, celui dont Henri Fouquier a dit avec une grande justesse :

« Vallès, grand lettré, n'eut pas le *cœur-peuple*. Il parlait constamment « de la misère, il est vrai : mais on sentait bien, même au faubourg, qu'en « écrivant ses articles ornés et travaillés, il regardait en haut avec envie, « plutôt qu'en bas avec pitié! » (\*)

Et si l'on veut se faire une idée de ce que fut Vallès comme sectaire, que l'on se rappelle la jolie anecdote de la Commune que racontait Emile Bergerat (Caliban) dans *le Figaro* :

« On vient un jour à la place, racontait Vallès, m'annoncer une sinistre nouvelle :

« Commandant Vallès, me dit un fédéré, le citoyen Benoît vient d'être tué sur les remparts par un obus versaillais. Le bataillon lui fera demain des funérailles pompeuses auxquelles assistera la famille. On compte sur un discours de vous. — Il fallait m'exécuter, quoique je ne connusse pas ce brave Benoît. Qui était Benoît? Je l'ignorais absolument. Mais l'éloquence n'a pas été inventée pour des prunes. Arrivé au cimetière, je me dirige vers le bord de la tombe, et je commence. Mais j'avais totalement oublié le nom du héros, de telle sorte que, n'osant pas le demander à la famille, je m'écriai : Bertrand, adieu! Dors en paix, brave Bertrand!... Si tu avais vu la tête des patriotes!... Il paraît que ce Bertrand était célèbre » (\*\*).

---

(\*) HENRY FOUQUIER : *La Sagesse parisienne*, p. 158.

(\*\*) EMILE BERGERAT : *Vie et aventures du sieur Caliban*, p. 244.

Voilà le socialiste. Mettez à côté l'écrivain DE LETTRES, que reste-t-il de ce boule-dogue qui dans *la Rue* de 1879 gonflait son aboiement et gueulait :

« Laissez pénétrer dans vos cafés tout l'air de la cité, si vous voulez avoir la grande santé et la belle fièvre du Paris nouveau ! J'entends le pas de charge des idées marqué non seulement par la bottine du journaliste, mais par la chaussure trouée du déclassé, par le soulier ferré de l'ouvrier et même par le sabot du paysan » (\*).

Oh ! le bon fatras et la bonne blague que ces mots d'enfilée, et comme Vingtras dut en rire plus tard, lors de l'amnistie, lorsque, poing tendu, regard féroce, voix tonitruante, il nous disait : « Nous allons ramener un peu de sang en France, nom de Dieu ! et les bourgeois verront bien ! »

C'était à la *Taverne royale*, au Passage Saint-Hubert ; les bocks sautèrent sur la table de marbre, nous eûmes une grosse frayeur, mais quelle joie ! lorsqu'il ajouta, d'une voix presque douce :

— Il y a encore de beaux livres à faire !

Les beaux livres, il les a faits, mais tandis qu'il dort dans la terre, le peuple attend encore ses rénovations et ses exploits.

\*

\*\*

Voilà quatre ans que *l'Insurgé* de Vallès est connu (\*\*) ; c'est aujourd'hui qu'on le découvre sans y voir le cas « ingénéralisable » de toute autobiographie.

*L'Enfant, le Bachelier, l'Insurgé* sont, en trois parties, l'histoire d'un homme de talent — de génie presque — qui faillit être un raté. Le dénouement seul du deuxième volume est un mensonge de ces mémoires :

*Vingtras, il s'est fait pion.*

— *Sacré lâche !*

Eh non, Vingtras ne s'était pas fait pion, il était devenu grand écrivain, vivant bien de sa plume, et lorsqu'il fut porté en tombe, ce n'est pas par quatre officiers de la Sociale, mais par des artistes qui, ne voulaient voir en lui que le poète assez poète pour ne pas toucher, autrement qu'avec une brutalité d'inconscient et de dévoyé, à la bonne femme démocrate.

*L'Art moderne* a l'incommensurable naïveté d'avouer ceci : *Déjà nous avons signalé le mouvement irrésistible qui ramène l'Art vers les mouvements sociaux qui deviennent l'obsédante préoccupation de cette fin de siècle.*

---

(\*) *La Rue*, 7 déc. 1879, n° 2, p. 2.

(\*\*) *Nouvelle Revue*, mars 1882.



Où a-t-il vu ce mouvement et cette préoccupation ? Est-ce dans les livres de Cladel qui se sont carapacés de mauvais style et calfatés de mince écriture, depuis qu'ils socialisent, jean-patientent, kerkadecquent et n'a-qu'un-œillent ?

Est-ce dans les œuvres d'un Constantin Meunier ? Œuvres plastiques qui émeuvent *parce qu'elles sont belles*, non parce qu'elles évoquent l'ouvrier. Le bourgeron et la blouse ont leur style — comme le nu, — le nu comme la toge, et la toge comme le veston moderne.

Les mouvements sociaux, en cette fin de siècle, deviennent l'obsession des affamés de réclame ou des ratés de la politique ; ils ont quelques travailleurs sincères, mais n'en avaient-ils pas davantage sous la Révolution ?

Aujourd'hui, en quelles mains est tombée la défense du peuple ? A part quelques orateurs convaincus, elle n'a que des illuminés qui rêvent de se mettre à la tête des armées populaires, de renverser *quelque chose*, de changer les inscriptions des lieux publics, de mettre rue Citoyen Laurent au lieu de rue *Saint-Laurent*, rue du Compagnon Népomucène à la place de rue *Saint-Jean-Népomucène*, de pendre aux coins des places les gens qui ont les mains propres. Cela s'est vu en 1789 et en 1871. Cela se verra encore, mais dire que les artistes, c'est-à-dire tous ceux qui se prosternent à deux genoux devant les œuvres que méprisent ces destructeurs de musées, ont un seul instant la préoccupation de ces vilénies, de ces petites choses, de ces cogitations inférieures, dire cela lorsque Leconte de Lisle, lorsque Banville, lorsque toute une littérature hautaine et méprisante regardent le siècle du faite de leur génie, c'est se méprendre étrangement sur les vues actuelles de l'art.

Que l'on se souvienne de la réponse des Goncourt :

— A quoi ça sert-il vos vers, vos ciselures ?...

— *A être beau, crétin !*

Et cela suffit, surtout à notre pauvre époque, trop faible pour ne pas prendre à leur aune les préoccupations sociales. Laissons aux commissions compétentes le soin d'améliorer si c'est possible, — et nous le souhaitons — le sort des travailleurs ; laissons au progrès — oh ! le mot bête ! — le travail de la régénération et de l'éducation de ceux qui souffrent et geignent, mais ce sont là besognes de Joseph Proudhon, comme disait, je crois, Rochefort, besognes de croyants qui se dévouent ; l'artiste n'a pas le temps de s'occuper à ces labeurs, il est égoïste à sa manière, si l'on veut, et il fusillerait volontiers un million de prolétaires plutôt que de voir brûler les *Fêtes galantes* de Watteau.

Nous avons lu les *Paroles d'un Révolté* du prince Kropotkine, aussitôt après avoir reçu l'article de *l'Art moderne*, et vraiment nous avons été renversé.

Vous parlez de *ça* dans un journal d'art? C'est vrai? Vous l'avez lu?

Mais qu'est-ce que *cela* peut avoir à faire avec la littérature? C'est torché dans un style de chaudronnier en délire, quelque chose comme un manuel du parfait poncif. Non, mais lisez donc :

« A chaque grand événement de l'histoire correspond une certaine évolution dans la morale humaine. Certes, la morale des égaux n'est pas la même que celle du riche charitable et du pauvre reconnaissant. A un nouveau monde il faut une nouvelle foi (*patatras!*) Qui remplacera la foi naïve si ce n'est l'individu libre? (*attrape!*) »

Je cite encore :

« Il y a des époques dans la vie de l'humanité, (*bing!*) où la nécessité d'une secousse formidable, d'un cataclysme qui vienne remuer la société jusque dans ses entrailles (*ça y est!*) s'impose sous tous les rapports à la fois (*bone Deus!*). A ces époques, tout homme de cœur (*ohé!*) commence à se dire que les choses ne peuvent plus marcher ainsi (*ave, littérature!*) qu'il faut de grands événements qui (*bis*) viennent rompre brusquement le fil de l'histoire (*neuf!*) jeter l'humanité hors de l'ornière où elle s'est embourbée (*paf!*) et la lancer dans des voies nouvelles (*oh! l'idiot!*).

Il y en a comme cela 342 pages moins un peu de place — la bonne — pour le mot : Fin. On dirait *le Petit Savoyard* tiré à 342 exemplaires ou *le Forgeron de la... guerre* seringué dans un irrigateur. Mais de la littérature! de l'art! du style! mais quelque chose de neuf! Ouvrez *le Peuple*, ouvrez *la Réforme*, tous les jours ils refont le bouquin du prince Kropotkine — en mieux, et ce n'est même pas un compliment!

\*  
\*\*

Pauvre Vallès! le comparer à Kropotkine, c'est une violation de cadavre. La justice informe.

\*  
\*\*

« Le temps n'est plus aux chansons, dit *l'Art moderne* ». Il est à cela, au contraire. Chantons, d'une voix très haute et très douce, pour couvrir le murmure des masses, affamées non tant de pain que de gloriole, parfumons, en balançant nos encensoirs ciselés, l'atmosphère empestée par la puanteur populaire, et s'il faut qu'un jour l'aristocratie artiste soit écrasée par les souliers à clous des ouvriers, des ignorants, des misérables, qu'elle ait sur les lèvres le sourire qui dédaigne et dans les mains, ouvertes en un « geste

auguste de semeur » les œuvres qui sont belles pour être belles et durent  
comme le ciel et comme les étoiles.

MAX WALLER.

---

## AIRS DE FLUTE

### XIX

#### SANS FLUTE

*Il s'est traîné jusqu'à l'église,  
Le vieux prêtre du Sacré-Cœur,  
Et, les yeux tournés vers le chœur,  
Pieusement il agonise.*

*Les flammes des cierges ont l'air  
De larmes d'or piquant de l'ombre;  
Tandis qu'en la nef il fait sombre,  
Dans l'âme du prêtre il fait clair;*

*Le vieillard, les mains jointes, prie  
Pour les vierges qui ne sont plus,  
Pour les cœurs chastes qu'il a lus;  
Et c'est comme une rêverie,*

*Tous ces aveux qui n'osent pas,  
Ces confessions qui frémissent...  
Depuis trente ans ses mains bénissent,  
Ses lèvres absolvent tout bas;*

*Il aimait les pensionnaires  
Qui lui confiaient leurs secrets;  
Quelques-unes, à longs regrets!  
Depuis, sont mortes poitrinaires!*

*Il les aimait, le confesseur,  
Et c'était sa blanche famille,*

*Il disait aux unes : ma fille!  
Aux autres il disait : ma sœur !*

*Il murmurait : soyez bénies  
Mes enfants, mais pour vous punir,  
Récitez avant de dormir  
Deux pater et trois litanies.*

*Et c'est à lui d'aller en paix  
Loin des brebis immaculées,  
Vers les profondeurs reculées  
Où voguent les azurs épais.*

*Vers les azurs où sont les âmes  
Dans les paradis éclatants,  
Et dont les doux yeux, au printemps,  
Sont étoiles au ciel en flammes.*

*Dans l'église du Sacré-Cœur,  
La nuit douloureusement tombe,  
L'obscurité comme une tombe  
Met son couvercle au fond du chœur.*

SIEBEL.

---

## POÈMES EN PROSE

### LES INVITÉS



Une fine pluie lumineuse tombe paresseusement dans la chaude et blanche poussière des chemins qui n'ose la boire. La poussière étincelle. Le vent trop recueilli, trop faible pour inquiéter les brindilles de la plaine, chante dans les feuilles qui bruissent, se soulèvent d'elles-mêmes, n'osant résister à la faiblesse du vent. Les arbres frissonnent d'harmonies. Les derniers rayons fatigués, tristes, religieux, filtrent à travers les épaisses tentures des fenêtres, qui n'osent les en empêcher, tant ils sont fatigués, tristes, religieux. Et le salon, plein de rêves soyeux, où je me trouve seul, s'éclaire de dormantes clartés, comme un autel, sous de hauts vitraux magiques.

Le tapis moelleux trouve le parquet très lisse, et lui donne de silencieux baisers de ses franges frémissantes. Les lourdes chaises, les fauteuils plus lourds, aux silhouettes sévères, n'osent appuyer, craignant de faire mal au tapis, au parquet. La lumière, qui le jour a su pénétrer dans les grands vases de l'étagère et se glisser dans les fleurs des bouquets, n'ose en sortir maintenant que le jour s'éteint; l'ombre l'épeure vaguement, et puis les vases sont de si doux reposoirs, les calices de si doux nids. Et à travers le cristal prismatique, et à travers les corolles embrasées de phosphorescences, la lumière regarde la nuit qui s'étend sur le tapis moelleux et le parquet très lisse. L'horloge s'est arrêtée, elle n'ose faire du bruit, et veut oublier que le temps passe.

Et je n'ose bouger. Cependant je devrais sortir, ma place n'est pas ici. Ai-je été convié? Et à mesure que le jour se retire, un personnage d'ombre entre mystérieusement, s'assied sur une chaise ou prend un fauteuil. Et les invités font cercle, ils se parlent. Le tapis comprend, l'horloge écoute. Oh! pourquoi suis-je homme? Je ne puis soupçonner leur conversation, je suis trop brutal pour deviner leur âme d'infinie tendresse. Si je parlais ils s'enfuiraient, si même je leur disais de ma voix la plus caressante — « restez, je vous en supplie, restez » — ils partiraient, tant ma voix leur semblerait grossière. Et je le sens, ma présence les gêne. Et cependant, je ne bouge pas, je n'ose...

## LES AMIS

Perdu dans la nuit, un voyageur frappe à la porte d'une chaumière.

« Ouvrez, dit-il, je grelotte, de la fumée s'élève du toit; ouvrez, que je me réchauffe au foyer. »

Une voix lui répond : « Malheureux, continue ta route, dans ma chaumière il fait plus froid qu'au dehors. Tu ne peux voir de fumée, mon foyer est sans feu ».

Et le mendiant : « Ouvrez, dans l'atroce obscurité des monstres me poursuivent, qui en veulent à ma vie. Ils vont m'atteindre. Mon cerveau divague d'effroi. De la lumière glisse sous votre porte; ouvrez, que mes yeux se reposent de leurs troublantes visions à la lueur calme de la lampe ».

« Visionnaire, ma chaumière n'est pas éclairée. C'est ton imagination affolée qui allume une raie de lumière sous la porte, comme elle crée des chimères dans le ciel vide. »

« Sans âme! vous me laisserez donc tuer! Les monstres approchent à

travers le vent ! Cependant votre voix me dit que vous êtes charitable. Ouvrez, je n'ai plus d'espoir qu'en vous, mon frère ! »

« Pauvre perdu, est-il bien vrai que tu vois de la fumée s'échapper du toit, et de la lumière filtrer sous la porte ? Regarde encore, ne te trompes-tu pas ? »

« Je vous le jure, j'ai bien vu. »

« Puisqu'il en est ainsi, pardonne-moi, mon frère. J'ignorais jouir de ce bien-être. Entre et partageons. »

Mais il n'y avait ni feu, ni lumière.

« Tu m'as trompé, dit aussitôt le voyageur. Ton foyer est aussi froid que le seuil du mauvais riche, et je me crois aveugle tant il fait noir. »

L'autre lui répondit alors : « Pourquoi es-tu venu frapper à ma porte, pourquoi m'as-tu parlé de feu et de lumière, pourquoi m'y as-tu fait croire ? Avant ton arrivée, je ne connaissais que le froid et la nuit. Maintenant, je désire plus que toi le feu et la lumière. Tu m'as rendu malheureux ».

Et à bout de reproches, ils se turent, ayant plus peur de leur voix amère, que du froid, et de l'ombre, et de la tristesse du ciel.

### LA LUNE VENGERESSE

La nuit était fatalement dramatique. La lune se tenait cachée. D'impénétrables ténèbres emplissaient la forêt. Le vent n'osait la parcourir, et cependant les arbres grelottaient de peur ; et, chassées par la frayeur, les bêtes s'enfuyaient.

L'homme s'avança.

Les arbres lui dirent : « Recule, malheureux ».

Le vent essaya de l'arrêter.

L'homme, ne voulant pas avoir peur, entra dans la forêt.

Mais subitement il frissonne d'effroi, lorsqu'il entend au loin le vent chanter lugubrement comme s'il va mourir.

Il regarde. De sombres géants l'enveloppent. Terrible, il se rue sur eux, et de sa hache les abat. Les formidables ennemis tombent sur le sol avec de longs bruits sourds.

Quand il les a tués, il se voit cerné par d'innombrables yeux phosphorescents qui lui reprochent son crime.

Il s'élance sur ces nouveaux ennemis qui meurent en poussant des cris terribles.

Quand il les a exterminés, le vent s'élève furieux et lui crie : « Tu viens

d'abattre la forêt, plus un arbre n'est debout ! Tu viens de massacrer les animaux ! Tu en veux donc à toute la nature ! »

Et, sans répondre, l'homme se jette à travers le vent, croyant le tuer.

Mais, augustement vengeresse, la lune sortit du ciel en courroux, et, sans regarder l'homme, le transperça d'un rayon.

### TOUTES LES LARMES

Emu des plaintes qui s'élevaient jusqu'à lui, Dieu dit à l'ange des douleurs de descendre en hâte sur la terre et d'apprendre pourquoi les hommes gémissaient tant.

L'ange partit et bientôt revint.

« Seigneur, dit-il, je n'aurais pu me souvenir de tous les maux des hommes, si je ne m'étais fait ce chapelet. Et montrant un lourd chapelet de larmes cristallisées, il l'égrèna, et conta toutes les larmes — larmes de l'homme à sa naissance et à sa mort, larmes des enfants, larmes des mères, des vieillards, larmes des malades, larmes des amants ; larmes d'amour, de colère, de repentir, de désespoir, de haine ; larmes incomprises que verse l'assassin en l'amour de l'homme qu'il va tuer — toutes les larmes. »

Dieu pleura comme son fils au Calvaire.

Et l'ange des douleurs lui dit : « Seigneur, vous pleurez pour les hommes ; et cependant les hommes vous ont tué en eux, vous leur Père, et ils ne vous pleurent pas. »

### LA FIN DU MONDE

Les parfums :

« Oh ! pourquoi sommes-nous enfermés dans les fleurs, derrière les lourds pétales ? Pourquoi nos prisons s'entrouvrant, un magnétisme fatal nous retient-il invinciblement à la terre ? Seigneur, laissez-nous remonter au ciel, derrière le soleil, d'où vous nous avez chassés ! Si, pour un crime ignoré nous avons mérité notre déchéance, par nos douleurs nous méritons d'être rappelés à vous. Nous haïssons cette vie matérielle, les fleurs sirudes, les pesants papillons. Nous aviez-vous créés pour la terre ? Oh ! nous élever là-haut ! glisser entre deux chants d'église ! »

Les sons :

« Oh ! pourquoi sommes-nous attachés à la matière ? Le vent nous entraîne dans ses courses affolées, la mer nous dispute au vent. Nous restons suspendus aux lèvres des hommes qui nous font mentir à leur âme.

Les moindres choses ne peuvent se mouvoir sans nous rappeler à notre esclavage. Et l'écho nous répercute, prolonge notre martyr. Seigneur, rappelez-nous dans votre royaume. Avez-vous créé les sons pour les donner au monde? Nous haïssons cette vie matérielle, la terre imparfaite où le mystère étouffe sous la chair. Les sons ne doivent appartenir qu'au ciel. Oh! remonter là haut! glisser dans les lumières trépidantes. «

Les lumières :

« Oh! pourquoi sommes-nous précipitées des astres sur le monde? Quitter le ciel pour tomber à la matière! Eclairer la terre et l'éclairer toute! Seigneur, nous avons tant souffert, d'avoir connu le monde, et de lui avoir donné de se connaître. Rappelez-nous près de vous. Nous haïssons cette vie matérielle, et les hommes qui ne voient en nous que lumières. N'avons nous pas été créées pour votre royaume. Oh! remonter là-haut, glisser au milieu des formes célestes! »

Les formes :

« Oh! pourquoi sommes-nous condamnées à envelopper, à modeler la matière? Devoir emprisonner les choses et les êtres, alors que nous voudrions leur échapper! Les formes ont été créées pour le royaume fluide. Seigneur, rappelez-nous. Nous haïssons cette vie brutale, la matière qui croit les formes matérielles, et ne pénètre pas notre essence divine. Oh! remonter au ciel, au milieu des esprits. »

Les esprits :

« Oh! pourquoi sommes-nous emprisonnés dans les choses. Seigneur, ne nous laissez pas souffrir plus longtemps. Vous nous aviez envoyés sur la terre pour l'animer de votre souffle, la terre nous étouffera. Nos douleurs sont les vôtres, puisque nous participons de vous, Principe créateur. Rappelez-nous de l'exil. Nous haïssons cette vie matérielle, et les hommes qui ne croient qu'à la chair. Oh! remonter au ciel, au milieu de parfums, des sons, des lumières, et des formes divines! »

La Terre :

« Seigneur, délivrez-les. Ils ont assez souffert. »

HECTOR CHAINAYE.

---



## VIEUX MAITRES

*Ils dorment dans la paix des grandes galeries,  
Superbes ouvriers que possédait leur Art.  
Chacun d'eux ne quittait ses toiles que bien tard,  
Oublieux de la gloire et des palmes fleuries.*

*Ils trouvaient le bonheur chez eux dans la maison  
Calme, où, vivant leur vie humble et laborieuse,  
Ils élevaient sans bruit l'œuvre silencieuse,  
Et le bout de l'enclos fermait leur horizon*

*Mais la grande chimère illusionnait ces âmes !  
Des poèmes divins naissaient sous leurs pinceaux ;  
Et vieux saints chevelus, et vierges aux roseaux  
Jaillissaient de leurs fronts, nimbés d'or et de flammes.*

*C'était aussi, vêtu de somptueux brocart,  
Le portrait triste et doux d'une patricienne  
Que le sang appauvri de sa race ancienne  
Faisait mélancolique et vivant à l'écart.*

*Ou bien encore de grands et sobres paysages ;  
Le moulin et l'étang auprès du seuil natal,  
Ou, sous l'armure lourde et de luisant métal,  
Quelque réître flamand témoin de rudes âges.*

*O Maîtres ! vous gardiez pour d'austères amours  
Votre âme que l'élève ouvrait comme un beau livre ;  
Et quand venait la Mort, votre âme allait revivre  
Dans la hautaine paix des radieux contours !*

*Ah ! ceux qui parmi vous dans la splendeur des marbres  
Vaillants, avaient tordu leur rêve surhumain,  
Ceux-là qui s'endormaient le ciseau dans la main,  
Avec respect, on les couchait sous les grands arbres.*

HENRY MÉRIOT.

## REMBRANDT



u premier aspect, la Hollande paraît plate et terne; les Hollandais apathiques et grotesques. Cependant une profonde poésie sommeille dans cette nature calme et grise; de belles âmes habitent ces corps lourds.

Elle n'est pas sans grandeur, cette contrée dont l'existence même est une perpétuelle victoire sur la mer, qui menace sans cesse de faire ses habitants Bataves et ichthyophages. Ils ne sont pas sans valeur, ceux qu'on appelle Erasme, Spinosa, Grotius, Koornshert, Dathenus, le Taciturne et Sainte-Aldegonde.

Tout un monde de lyrisme était là, à l'état latent et comme à découvrir. Il fallait, pour l'honneur du pays de Hooft, de Cats et de Vondel, qu'un génie vînt, qui lui fît prendre corps. Ce génie ce fut Rembrandt.

Tous les chants sublimes qui se taisaient sous une brume de prose, il les a fait jaillir, étincelants ou sombres, de son pinceau sur la toile, de son burin sur le cuivre. Rembrandt est l'Homère de la Hollande.

Sous sa main, les saules et les peupliers rêveurs défilent en montrant le ciel; les canaux déroulent leur ruban d'acier moiré; les moulins agitent leurs grands bras dans le vide; et les plaines monotones se mettent à fuir, chantant l'hymne des horizons sans fin, des tristesses sans but, de la mélancolie infinie. Il mêle le merveilleux à la nature, fait pousser ses nuages par des lutins et sans amincir ses bourgmestres poussahs, il les monte jusqu'au style par le caractère. Il dégage la beauté morale de la chair épaisse qui en est la gangue et la peint à fleur de peau, en projetant une lumière qui éclaire l'être intérieur.

Rembrandt est le grand poète du pays des tulipes et des polders. Nimbant de mystère la laideur, drapant de sérieux le trivial, atteignant le sublime par l'étrange, il a fait la Hollande épique.

A travers sa nébuleuse patrie dont il est la note suprême, il a vu l'éternel humain. Il est de cette race d'Immortels qui renferme en quelques hommes la synthèse de l'idéal, et où un seul nom dit tout un côté de l'art.

L'individualisme n'a pas de représentant plus absolu. Il est lui, *ipsissimus* et en toute rencontre. Loin de se plier au sujet, il le plie à sa fantaisie et modifie tout ce qu'il peint selon sa propre personnalité. C'est pour lui que cette définition de l'art semble être écrite « *homo additus naturæ* ». Il

s'ajoute, en effet, à la nature en la transfigurant, et son œuvre est le reflet de son âme.

Par son sentiment rentrant, concentré, sans expansion, il est aussi protestant que l'épanoui, l'exubérant Rubens est catholique. Il tient aussi au moyen-âge, par son enchâssement du beau moral dans le laid physique. Les Quasimodo, les Triboulet, les Sachette, les Giliatt semblent sortir de son œuvre. Il est recueilli, profond, insaisissable. Il saute aux yeux, non au cœur. Il faut faire comme antichambre devant sa pensée, et la communion intellectuelle établie, vous vous sentez mal à l'aise, anxieux, et, ce semble, oppressé. Il vous force à vous replier sur vous-même et vous laisse dans l'esprit quelque chose de ses noirs si profonds.

En sa qualité d'anabaptiste ou plutôt de mennonite, il ignore la grâce. A ce point que je ne connais dans tout son œuvre qu'une figure de femme qui soit belle. Son mépris ou son ignorance de l'élégance va si loin que même dans les *Sujets libres*, dans le *lit à la française* et la *femme aux quatre bras*, il ne peut rendre la note voluptueuse qui en ressort. Les belles eurythmies du corps humain sont lettres mortes pour lui. Hors des règles, hors du goût, hors des traditions, sans filiation aucune avec ses devanciers, il est une anomalie dans cette école hollandaise, si bourgeoise, si bonhomme.

Ce qui caractérise surtout Van Ryn, c'est un mélange perpétuel et antithétique d'une réalité qui passe le trivial et d'une poésie qui va au fantastique. Cela vit et cela tient du rêve : du rêve et du cauchemar.

Au lieu d'être noble il est expressif. A la place du style, il met le sentiment, et ce que perd l'idéalité, le pittoresque le gagne. La grande nature des pays froids, chante dans son œuvre, humide et sombre. Il l'a rendue héroïque en la faisant pensante et s'est sauvé du bas par l'étrange.

Le temps naïf n'est plus où l'on intentait aux maîtres des procès archéologiques. Il est convenu que Van Ryn, sous les rubriques de la Bible, n'a peint que des juifs d'Amsterdam, des ribaudes de Leyde, des portes-balle; ou plutôt, grand Coësre de l'art, il a ouvert tout grands ses cadres à la Cour des Miracles. Ses personnages ont l'air de gens de la petite flambe et de la courte épée, de courtauds de boutage. Cagoux et archi-suppôts, piêtres et rifodés, marcandriers et malingreux, francs-mitoux et coquillards, collots et hubains, saboulex et drilles, grouillent dans son œuvre, comme dans un Panthéon et la truanderie.

Il serait du reste, grand dommage de noyer d'ombre des formes pures et parfaites, et Rembrandt, qui ne vise qu'à l'effet expressif, sacrifie toujours une moitié de sa toile aux ténèbres pour inonder l'autre de cette chaude

lumière d'or qui manque à la Hollande et qu'elle ne peut contempler que sur les panneaux de son premier peintre.

C'est la mission du génie d'être le réalisateur, ou du moins l'interprète des aspirations de son milieu. Or, la Hollande toute emmitoufflée de brouillards, se tourne comme l'héliotrope vers le soleil. Depuis que ses colonies asiatiques lui ont envoyé dans les plis de leurs étoffes féeriques, les reflets de la clarté splendide de Ceylan, elle aspire à la lumière par un effort désespéré.

Aussi Van Ryn ne cherchera-t-il et n'atteindra-t-il que cela, et ce sera sa magie. Comme André Guignet, qui a peint l'Égypte sans l'avoir vue, il eut une divination confuse du soleil de l'Inde. On dirait d'une « réverbération » de Java sur Amsterdam.

Presque seul des peintres Néerlandais, Van Ryn a traité les grands sujets bibliques, et il l'a fait avec une telle exactitude topographique qu'il paraît avoir passé sa vie en Palestine. La grotte de Bethanie, où fut enseveli Lazare, semble faite d'après nature, et je crois fermement qu'il eut entre les mains l'album de quelque artiste voyageur.

On a beaucoup parlé de la foi de Van Ryn : elle est grave, triste, émue, mais elle n'a pas d'ailes. Dieu s'est fait homme, Rembrandt le fait gueux. Voyez l'*Ecce homo* de Vienne et le *Noli me tangere*, où le Christ est un vrai jardinier appuyé sur sa bêche et coiffé d'un véritable chapeau de paille. Au lieu de l'œil mystique du saint, Van Ryn n'a que l'œil simple. Il oublie que Dieu est le sommet des aspirations humaines, et que celles-ci, dans leur gravitation ascendante, ne peuvent se rapprocher de lui qu'à force d'idéal. Le Christ de Léonard et de Raphaël tient trop à la nature divine ; il veut le sien bien humain, bien réel. Or, tout réalisme est une impuissance. On ne reste pas sur terre quand on peut s'envoler au ciel.

Il n'est pas de maître qui ait pris plus de soin de conserver son image à la postérité. Sans compter bon nombre de ses personnages qui ont un grand air de famille avec lui, il s'est pourtraituré à tous les âges, avec une complaisance singulière et dans les accoutrements les plus divers. Tantôt, il se présente en cavalier, la plume au feutre, le hausse-col au cou, tantôt embossé dans sa cape et toque en tête, ou bien le sabre au poing. Dans un tableau de Dresde, il s'est peint, l'œil allumé, la lèvre luxurieuse, le verre en main et embrassant sa femme Saskia qu'il tient assise sur ses genoux. Mais qu'il se cravate d'une fraise godronnée ou d'une collerette de dentelle, c'est toujours la même face triviale et puissante où la couperose du teint met ses rehauts vermillonnés. Sa rutilante chevelure rousse s'éparpille frisée ; ses petits yeux pers plongent dans les vôtres. Le front est bien celui des imaginatifs purs.

Chenavard, l'extraordinaire penseur des fameux *cartons de Panthéon*, ce peintre qui ne peint pas, cet idéologue palingénésien qui égale à lui seul Pierre de Cornélius, Kaulbach et toute l'école catholique de Dusseldorf, a toujours dédaigné d'écrire. Heureusement Gustave Planche a été sa boîte aux lettres ; et le critique grincheux de la *Revue des Deux-Mondes* a voulu, on ne sait pourquoi, faire de Rembrandt l'Harpagon de la peinture. Harpagon, cet artiste qui se ruinait en objets d'art, et qui est mort insolvable. Harpagon ! lui qui couvrait de bijoux sa femme Saskia Van Uyleng, au grand scandale des bourgmestres. Charles Blanc a anéanti cette inculpation dans son admirable ouvrage sur le peintre de *la Ronde de nuit*.

En dépit de cet individualisme qui le menait à celluliser ses élèves, de peur que leur originalité ne s'émoussât par le travail en commun, Van Ryn poussait assez loin l'éclectisme du goût, lorsqu'il s'associait avec Pierre de la Tombe pour acheter à demi un Giorgione, un Raphaël. Comprendait-il l'immortelle antiquité et l'harmonie italienne ? Non. Il est du moyen-âge. Ses antiques sont des curiosités. Son atelier, pandémonium de bric à brac, est percé de tous côtés, et à toute hauteur, de nombreuses fenêtres, ce qui lui permet d'éclairer son modèle à sa guise.

Ce réformé est fou de luxe et de couleur. Il entasse les étoffes chatoyantes et ramagées, les brocarts et les orfrois, les kriss malais et les yata-gans filigranés aux pommeaux constellés de pierreries. Il ne recherche que la rutilance, la luxuriance, la truculence et le bizarre par dessus tout ! A le voir s'entourer de tout ce qui vient de l'Orient, « il semble », me disait un critique très connu pour ses paradoxes et sa croyance à la métempsycose, « il semble que, dans ses avatars, Van Ryn ait été un Hindou ; comme eux, d'une grande douceur, puisque la secte à laquelle il appartenait, celle de Simon Mennon, qui s'intitulait chrétien, sans défense, et puis... cette lumière qu'il mêle à sa brume, cette lumière ne peut être qu'un ressouvenir de ses existences antérieures ».

La vie du Christ, ce poème si sublime que tous les lyrismes deviennent des proses en y touchant, avait eu ses trois pagès surhumaines dans le *Cenacolo*, le *Spasimo* et la *Transfiguration*, les trois grands coups d'ailes du pinceau italien.

Rembrandt, qui avait les instincts iconographiques d'un saint Cyrille, peignit de grosses paysannes du Kalverstraat pour des Marie, des maritornes pour des Magdeleine, des gueux pour des apôtres. — Qu'on se figure une scène religieuse de Van Ryn gravée au simple trait ! Mais s'il n'avait pas l'idéal, il avait le clair-obscur et le sentiment de la nature. Avec ces deux choses, il a écrit, lui aussi, le drame trois fois saint qui se déroule de la

crèche de Bethléem au gibet du Golgotha; il l'a écrit avec du jour et de la nuit, il l'a commenté avec des paysages. — Le paysage est sa poésie, et ses fonds les notes vives de ses poèmes.

Dans la *Crucifixion*, où les bourreaux semblent des Esquimaux habillés à la turque, où est la poésie? Elle est dans ce rayon éblouissant qui descend sur le divin crucifié, en déchirant les ténèbres, comme un baiser de clarté, de Dieu le père à Dieu le fils. Elle est dans cette nature où le nuage pleure, où le vent se lamente, où l'ombre s'effare, où l'air se désole.

Tandis que les Italiens, plus près de l'homme, font tout exprimer aux personnages et comptent pour peu leurs fonds, Van Ryn, plus près de la nature, néglige ses figures; sa pensée est au troisième plan. Il associe toute la nature à la suprême tragédie du Calvaire, et l'effet produit est tel que les laideurs s'évanouissent et que l'émotion naît, poignante et profonde. Dans ses *Ascensions*, le Sauveur rayonne divinement : la lumière vient de lui, qui vient du ciel et y retourne. — Quelle clarté de foi dans ses *Résurrections* ! Il rend le miracle visible, a dit Charles Blanc, dont l'*Histoire des peintres* est « *la Somme* » de la critique d'art. Comme il a compris le côté merveilleux du christianisme dans ce siège vide et rayonnant des *Pèlerins d'Emmaüs*, et quel chef-d'œuvre du fantastique religieux que ce grand Christ qui élève les mains dans la *Résurrection de Lazare*, tandis que son ami se soulève à sa voix, encore enveloppé du linceul. Quelle variété d'effets de la torche des *Nativités*, de la lanterne des *Fuites en Egypte*, jusqu'à cet hymne du crépuscule qu'on appelle le *Bon Samaritain* du Louvre; jusqu'à ces *Philosophes méditant*, tandis que dans la pénombre, leurs femmes font le ménage : ce qui a inspiré à Michelet une démonstration du bonheur conjugal.

Il est peu de maîtres, même italiens, qui entendent aussi bien l'ordonnance d'un tableau. Ses compositions sont toujours d'une admirable unité d'effet et d'action. Le piètement et la mimique de ses personnages sont toujours la nature même. Mais sa chose, c'est la lumière. Il la manie à son gré. Au contraire de Rubens, imitateur des Vénitiens, qui emploient plusieurs lumières subordonnées, Van Ryn n'a jamais dans sa composition qu'un seul foyer lumineux dont il sait distribuer les rayons comme nul autre. Il les veut éclatants; aussi les condense-t-il pour les projeter brusquement à travers son bitume, comme du battant brusquement ouvert d'une lanterne sourde. Il transfigure ainsi toutes les trivialités de ses formes, comme le soleil tombant sur un tas de paille en fait un tas d'or, sur une goutte d'eau, la change en diamant. Exemple : l'eau-forte du *Cochon mort* dont Baudelaire s'est souvenu en écrivant la *Charogne*. Il n'y a, en

somme, que trois personnages dans tout l'œuvre du maître : la lumière et l'ombre qui luttent, et la nature qui s'associe à l'action, comme le chœur antique, par une splendide symphonie, où, de la foudre à l'arbre, tout fait sa partie.

L'antiquité veut le plasticisme, exige le style, réclame la noblesse ; elle ne s'accommode pas du beau moral comme l'art moderne. Aussi, lorsque Van Ryn a touché aux belles fables Ioniennes s'est-il fourvoyé. Fait-il rencontrer *Diane et Endymion*, il est impossible de mettre plus de vie dans plus de laideur. La *Danaë* de l'Ermitage n'eût pas même séduit Duclos. Dans son *Enlèvement de Ganymède*, le bel éphèbe est un poupard criard et pleurard qui, tandis que l'aigle Olympien l'emporte par un pan de sa chemise, se laisse aller à travers l'espace à ce que fait le Manneken-Pis de Bruxelles, la *Vache* de Potter et certains ivrognes de Teniers.

Si nous venons maintenant aux scènes domestiques, quel repentir dans son *Retour de l'Enfant prodigue* ; que de confusion dans la *Femme adultère* ; quelle belle page morale que son *Ménage du menuisier* et quelle vérité d'accent dans le *Duc de Gueldre menaçant son vieux père*.

Une partie de la notoriété dont a toujours joui Rembrandt vient de ses inimitables eaux-fortes. Elles valent ses toiles en un sens ; car on peut faire du clair-obscur avec du blanc et du noir : le clair-obscur n'étant que l'entente de l'intensité lumineuse des diverses parties d'un tableau.

A l'inverse des peintres graveurs, Albert Dürer et Marc Antoine, qui ont été dépassés, Rembrandt est resté sans partage le roi des aqua-fortistes, et Piranèse seul l'a suivi de près par ses hallucinations architecturales. Rien de curieux comme d'étudier certaines séries du graveur de *la Pièce aux cent florins*, sur le même sujet. Comme la nature, il peut s'égaliser, mais il ne peut se répéter sans devenir inférieur à lui-même. On suit les formes et la gradation de sa pensée : tantôt du griffonnement elle va à l'achèvement, tantôt, comme dans *l'Ensevelissement*, la première planche est précise ; puis dans les suivantes tout va s'affaiblissant, et dans la dernière, il n'y a plus que le silence de la mort et l'ombre du tombeau.

La hauteur d'une œuvre, est en raison de l'infini qu'elle contient. C'est ce critérium, le seul absolu, qui place si haut dans la hiérarchie de l'art, Léonard et Rembrandt qui en sont les deux pôles.

Tandis que Vinci, le plus grand génie des temps modernes, met le sourire sphinxique de Monna Lisa la florentine, sur les lèvres grecques de saint Jean, Van Ryn, privé de la forme plastique, sait mettre cependant dans une bouche entr'ouverte, dans la fixité d'un regard, ce sentiment moderne si profond, si complexe, si plein de sous-entendus et de réticences

si chargés d'émotions cachées et de pensées au repos. Dans la manière d'ombrer et de modeler les têtes, le gentilhomme et le manant de l'art se rencontrent encore.

« Chez les primitifs l'incorrection est poétique, parce qu'elle est une forme naturelle et parlante de l'émotion », a dit Georges Lafenestre, le grand critique des *Ecoles Lombardes*. Rembrandt, avec son faire tourmenté de décadent, n'a pas cette excuse. Sa ligne est agissante, mais incorrecte. Son contour tourne bien à l'œil, mais il est parfois difforme. Le moindre profil est vivant, mais vulgaire. Ce qui est sans égal chez lui, c'est le modelé; on n'en imagine pas de plus puissant. Une anecdote en sera la preuve. Van Ryn avait une servante très bavarde; il la peignit un jour dans sa pose habituelle et adapta avec soin la toile au châssis de la fenêtre. Aussitôt toutes les commères du quartier de s'arrêter et de parler à la servante qui cette fois ne répondit point.

La distribution de la lumière, voilà le grand secret que personne n'a pu lui ravir, voilà ce qui donne tant d'étrange sublimité à son *Sacrifice d'Abraham*, à son *Ange de Tobie*, disparaissant. C'est le principal personnage qui est d'ordinaire le point lumineux, comme dans son *Adoration des Mages*, comme dans ses *Crèches*, où l'enfant Dieu éclaire jusqu'aux anges eux-mêmes.

Quant à son coloris, qu'en dire pour qui a vu ce *Bœuf éventré* que son pinceau a changé en un écrin de pierres précieuses! Il peut faire fondu, s'il veut, et dans une gamme calme et dorée. Mais sa touche ordinaire est grenue, raboteuse; il plaque des clairs qui sont des reliefs, truelle et maçonne ses tons, prodiguant les rehauts et les touches de vigueur; et chose qui confond, unissant toutes ces discordances en une harmonie souveraine, par de simples glacis.

Ceux qui aiment la solidité et la *pastosità* de la touche, peuvent s'y délecter; mais qu'ils se souviennent du mot du maître: « que la peinture ne doit pas être flairée »; et de juste, il faut du champ pour ne pas être blessé par ces empâtements endiablés, qu'il est allé en exagérant de plus en plus, car cet artiste étrange, au lieu de se calmer, s'exalte en vieillissant. On a dit que la meilleure peinture était celle qui arrivait le plus au relief. En ce cas, Rembrandt serait pour le relief de la couleur ce qu'est le Dante de la Sixtine pour le relief du dessin.

Van Ryn est le rusé du procédé; il sait tous les chics, tous les dessous du métier. Ainsi, dans les nappes d'ombre qu'il masse aux coins de ses toiles, il a soin de ménager des points brillants, sorte de rappels où la lumière puisse accrocher ses paillettes diamantées.



Deux choses sont très à lui : l'effet, l'expression. D'où, deux manières, l'une tapageuse et dite rembranesque dont le type est la *Ronde de nuit*, l'autre sereine, à son plus haut point dans la *Leçon d'anatomie*.

La *Ronde de nuit* est le feu d'artifice de la peinture, la plus étonnante clownerie de la palette. Cela éblouit, cela aveugle, cela hébète.

D'abord, c'est une cohue, un péle-mêle. Les gardes nationaux Anversoïis qui se hâtent pour le tir à la cible, l'un mettant ses gants de buffle, l'autre flambant la mèche de son arquebuse, tandis qu'une sorte de Falstaff, d'un air farouche, bat le rappel sur sa caisse cloutée d'argent. Quand l'œil s'est fait à la fulgurance de la couleur et à l'étrangeté de l'éclairage, car en dépit du titre, c'est en plein midi que l'action a lieu, tout se débrouille, et l'on voit la scène telle qu'elle a dû se passer, et si réelle et si vivante qu'on ne peut se la figurer autrement. Une merveille de mouvement vrai et qui ferait croire que Van Ryn a plus dédaigné qu'ignoré le dessin, c'est le jeune homme en rouge, qui, tout en marchant, se courbe pour tirer la bague de son mousquet. Mais le meilleur morceau de cette toile, qui en contient beaucoup d'excellents, puisque toutes les têtes sont des portraits, c'est la jeune fille qu'on aperçoit à travers un fouillis de jambes, vêtue de moire blanche, ses cheveux d'or épars comme des rayons de soleil, et qui semble, dans sa splendeur, une apparition orientale.

Jamais on n'a tant empâté. Certains nez sont hors du cadre.

Toute autre est la *Leçon d'anatomie*, l'œuvre la plus sereine du maître et qu'il peignit à vingt-six ans. On s'attend à voir une amplification du *Prométhée* de Salvator. Point. Sur une table de bois, un cadavre est étendu en raccourci. Le docteur Tulp, coiffé d'un sombrero, tient avec une pince les muscles fléchisseurs du bras. Sept étudiants, tête nue, tous en noir, tous blonds, écoutent la démonstration. Leurs têtes intelligentes et douces s'enlèvent sur un fond gris sombre, avec un relief étonnant. L'exécution est sereine comme l'œuvre. Pas un rehaut. Beaucoup de tons fins, gris, argentés. On ne sent pas la trace des soies du pinceau.

Au même musée d'Amsterdam, on voit les *Syndics de la Halle aux draps*. Six bons marchands, vêtus de noir, colletés de blanc, qui font des comptes sur un tapis rouge. Jamais têtes n'ont été peintes avec une telle intensité de vie, et ce tableau, autant que son voisin le célèbre *Banquet*, de Van der Helst, mérite le titre de diamant de la Hollande. Au reste, pour qui a vu *Ephraïm Bonus*, le *Juif à la Rampe*, *Jacob Cats*, et le *Bourgmestre Six*, adossé à une fenêtre et lisant un livre dont les feuillets lui éclairaient le visage, Rembrandt possède un rendu de portraitiste égal à celui de Velasquez.

La *Chaumière au grand arbre*, le *Moulin* vu à l'aurore et au crépuscule, le *Paysage aux trois arbres*, sont des poèmes uniques dans l'art. Ni le mélancolique Ruysdaël, ni l'agreste Hobbema, ni Berghem, ni Cuyp, ni Van de Velde, ne l'égalent. Il faut, pour lui trouver des équivalents, arriver à cette splendide école française où Corot peint la nature telle qu'on la rêve, Théodore Rousseau, telle qu'on la voit, Karl Bodmer, telle qu'elle est, Daubigny, telle qu'on se la rappelle. Et toute cette glorieuse et incomparable pléiade : Millet, le hiérophante de la nature, le Pérugin des paysans ; Troyon, le bouvier ; Flers, le Normand ; Aligny, le styliste ; Huet, ce Wordswordt ; Diaz, ce Théophile Gautier ; Cabat, l'ami des grenouilles ; la bergère Rosa Bonheur ; Courbet, l'élève de Giorgion ; Doré, le fantasque ; Dupré, le flamboyant ; Français, le bien nommé ; Chintreuil, qui a peint l'*Espace* ; et enfin le trio des orientalistes, Decamps, Marilhat, Fromentin.

La mode est aux parallèles, je le sais ; mais l'embarras est grand de trouver un pendant à Van Ryn. On peut accôter Marivaux et Watteau, Raphaël et Mozart ; mais Rembrandt ?

Quinet l'a comparé à Rabelais. Où a-t-il vu, chez le Hollandais, le « Carimary Carymara » du curé de Meudon et son thélémissme ? Bien plus près de Young que de Swift, Rembrandt n'a rien de l'humour surhumain d'Orcagna ; il n'a jamais ri. Ce n'est point un lettré qui raille et pantagruélise, c'est un lugubre réformé qui n'a d'autre Bible que celle de Marnix, la Bible des « *pôvres gueux* » et qui n'a pas oublié les luttes sanglantes de ses frères contre Philippe II et le *Conseil des troubles* du duc d'Albe. Relisez Strada, Bentivoglio et Hugo Grotius, et vous entendrez voltiger sur les lèvres de ses *Colporteurs* comme un refrain du *Wilhelmus-lied*.

M. Coquerel s'est trompé plus encore en mettant Rembrandt en face de Shakespeare. Faites dire à Van Ryn : « Love is my sin », c'est un non-sens. Cherchez dans son œuvre quelque chose d'analogue au paganisme de feu d'*Adonis*, à la note mussétique des *Sonnets*. Trouvez-y l'équivalent de la tirade d' « As you like it » sur la comédie humaine et de celle de Mercutio sur la reine Mab. Est-ce dans la bouche des graves élèves du professeur Tulpius que vous mettrez ces roulades de rossignols qui sortent, comme une cascade de diamants, des lèvres adorables de Rosalinde, de Béatrice, de Benedict ?

On a dit que la femme était la moitié de la poésie. Où est l'éternel féminin dans Van Ryn ? Desdemone, Miranda, Titania, Ophélie, Cordelia, Imogène, Viola, ces pures idéalités, les placerez-vous à côté des Frisonnes qu'il nous donne pour des *Bethsabées* et des *Dianes*, comme pour rendre inexcusables et ridicules, David et Actéon. Antoine et Brutus, ces natures pure-

ment esthétiques; Hamlet et Roméo, ces pâles figures de Van Dyck; Iago, ce Méphistophélès humain plus effrayant que l'autre, ce dillettante de la scélérateuse; Cléopâtre, « le serpent du vieux Nil », cette charmeuse aussi terriblement belle que l'Hérodiade de Heine, tout cela est bien à Shakespeare et n'est qu'à lui. Ce qui pourrait être à Rembrandt, ce n'est ni Ariel ni Prospero, c'est Caliban; ce n'est ni Obéron ni Puck, c'est Bottom, c'est Polonius, c'est Shylock; ce sont surtout les sorcières de Macbeth.

Vous souvenez-vous, Messieurs, de cette eau-forte appelée le « *Docteur Faust* » où un vieil alchimiste, chercheur de l'absolu, se lève de son fauteuil, les yeux fixés sur le penthacle étincelant qui illumine son laboratoire? Ce souffleur hermétique est un allégorisme du génie de Rembrandt.

Voyez ces effets anormaux, cette lumière de l'autre monde.

Voyez ce peintre qui n'a copié personne et que personne n'a pu copier, qui est un problème pour l'artiste et pour le penseur; qui a tout créé, son dessin, sa couleur, sa lumière, son idéal; qui, comme l'a dit Gautier, a mis de l'âme dans un paquet de chiffons et le soleil dans une cave; qui a opéré des merveilles, qui a fait des prodiges; mais par des procédés si mystérieux et tellement en dehors des lois naturelles que l'admiration effrayée, par un recul intellectuel, se reporte au temps des Raymond Lulle, des Paracelse, des Cornelius Agrippa, et songe à la possibilité d'un pacte avec Satan.

Cette œuvre unique au monde, du fils du meunier de Leyde, n'est-elle pas un grimoire aussi étrange que ceux des Kabbalistes et des Nécromans?

Et Rembrandt n'est-il pas le Mage de la peinture? N'est-il pas le Thaumaturge de l'Art?

JOSÉPHIN PÉLADAN.

---

## CARTE DE VISITE

*Je reviens d'un exil où j'ai beaucoup souffert  
Et j'apprends que l'oubli de nos amours heureuses,  
— Comme on fait des serments fous dans les nuits fiévreuses! —  
A planté dans ton cœur ses dix ongles de fer.*

*Ainsi tout est perdu : nos extases, nos brouilles  
Qui donnaient la saveur du recommencement,  
Le vieux bois aux sentiers perdus et pleins de rouilles  
Où les baisers mordaient les lèvres plus crûment...*

— *Et moi qui revenais, espérant cette ivresse  
De perdre dans tes bras alanguis de tendresse,  
Le souvenir cuisant des soucis et des maux,*

*Comme l'arbuste ayant supporté les gelées,  
Qui tressaille au soleil et sent de ses rameaux  
Vibrer les bourgeons mûrs et les fleurs étoilées.*

EUGÈNE MONSEUR.

## TOUJOURS



rusquement, elle lui prend les mains, les serre dans une étreinte longue et douloureuse, et s'enfuit, lui disant :

Toujours, toujours..

Affolé, il crie, s'élance pour la suivre, mais ses forces le trahissent ; il veut résister, un anéantissement suprême l'arrête.

Rien, plus rien, elle s'enfuit, et avec elle disparaissent l'ultime consolation des inquiétudes épeurées, le songe éphémère de la sérénité des instants qu'ils ont passés ensemble, le mirage subtil et lumineux d'un premier bonheur et d'un premier amour.

Et les souvenirs, les mots chuchotés tout bas, les ravissements des souhais, les baisers des lèvres qui tremblent, tous les ineffables souvenirs de ce bonheur et de cet amour l'attristent plus encore...

Longtemps, il reste sous une appréhension sinistre, dans un morne abattement de mélancolie ; et, tandis qu'il veut comprendre, une sombre hantise de désespoirs, de murmures monotones lui apportent *ses* dernières paroles :

Toujours, toujours...

..

Il ne sait pas l'oublier et, taciturne, brisé par les sanglots, il cherche loin des foules, en une solitude dont les horizons parlent d'avenir, l'apaisement dans l'inconnu des choses

Nul ne va à lui ; on le croit jouant au Werther, et seul, immensément seul, sans un sourire, sans une larme de tendresse pour le consoler des déceptions et des regrets, il poursuit les blanches ailes de ses rêves.

Faut-il donc à jamais joindre l'amour, les désillusions, les larmes?.. Ne reviendrait-elle plus?.. Oh ! non, puisque... Mais alors, pourquoi, pourquoi?..

Les yeux désolés, remués de frissons, il fixe là-bas l'uniformité des lointains, l'abîme vertigineux des tristesses ; et, tandis qu'il revoit dans un néant de spleen ce regard mouillé qui lui a montré sa douce espérance

comprise et partagée, mille tourments d'amertume lui jettent ses dernières paroles :

Toujours, toujours...

..

La nuit couvre l'étendue assoupie; un silence infini plane dans les espaces, et la lune pensive et triste épand ses clartés rêveuses.

Seul, dans sa chambre élégiaque, comme loin du monde et de lui-même, comme plongé dans un vague au delà crépusculaire, il pleure...

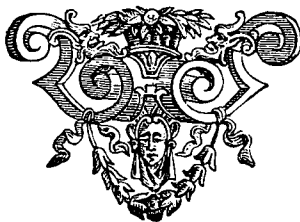
Et tout à coup un tremblement convulsif l'agite; dans un rêve il vient de l'apercevoir... Et attiré, éperdu par cette vision blonde qui paraît les unifier, ainsi qu'autrefois, il dit les épanchements de son cœur, étend les bras, mais la vision se dissipe; et, tandis que des soupirs tressaillent dans sa poitrine oppressée, les derniers souffles haletants de sa vie sont ses dernières paroles :

Toujours, toujours...

Brusquement, elle entre, et le voyant inerte, le secoue, l'appelle, crie et ses dernières paroles :

Je t'aimais toujours, toujours...

G.



## MEMENTO

### BELGIQUE

*Contes*, par Jules Vander Bruggen, préface d'Arnold Goffin. Un vol., Bruxelles, imprimerie Avondstond.

Nos lecteurs connaissent de nom le M. Goffin qui a écrit la préface de ces *Contes*. C'est un jeune qui s'est essayé avec bonheur dans *la Basoche* et de qui certaines *Visions* sont choses à relire et à apprécier. Cela ne constitue pas cependant un bagage qui autorise à s'établir préfacier, et nous avons eu un quart d'heure de joyeuseté en voyant la candeur avec laquelle le jeune M. Goffin prend ce rôle au sérieux. La préface raconte que M. Goffin a eu *Les Tablettes littéraires*, revue oubliée, sous sa direction ; que cette publication dura neuf mois et que les rédacteurs en écrivaient les bandes. Il n'y a certes aucun déshonneur à cela, mais on peut hasarder timidement, semble-t-il, que ces détails douloureux manquent d'intérêt. M. Goffin nous fait ensuite la confession de ses rancœurs :

« Au lieu, dit-il, de pleurer l'injustice lâche de nos contempteurs et de les maudire, au lieu d'étancher notre sang, fermons les paupières, détournons les regards des ingrats qui nous injurient et nous lapident ».

Il y a des règlements de police quant aux injures, et la lapidation n'est plus dans nos mœurs. M. Goffin est vraiment trop triste, il joue les Malfilâtre avec une conviction bien grande pour son âge. Sa préface est une lamentation qui ne peut provenir que d'une sérieuse gastrite ; c'est un morceau non à lire mais à soigner ; on dirait du Liebig de Schopenhauer mal digéré.

Au demeurant, M. Goffin ne s'est pas mal rencontré avec M. Vander Bruggen qui, lui aussi broie du noir comme s'il en pleuvait. Je sais bien que le fond de la génération actuelle n'est pas à la « rigolade » ; nous aimons bien pleurer dans le gilet du style, mais au moins faudrait-il de

loin en loin un air de danse dans tous ces *Miserere* (Dieu que ma voix implo-ore!)

M. Vander Bruggen ouvre son livre par ces mots : « La vie est un fardeau trop lourd pour mes frères épaules ». Cela ne manque certainement pas de piquant, mais on pourrait conseiller sagement au pauvre garçon de se débarrasser de ce fardeau à l'aide d'un des nombreux moyens que la balistique et la pharmacie mettent à notre disposition. Cela dispenserait M. Vander Bruggen d'avoir la triste conviction de l'inutilité matérielle de son livre, lorsqu'il fera ses comptes de libraire. Il n'aura plus, étant donné ses tristes dispositions, qu'à se pendre au sommet de la tour Eiffel, seul moyen pour lui d'être le plus élevé des écrivains.

Non pas que ses *Contes* soient mauvais ou même quelconques. M. Vander Bruggen a certainement une nature d'artiste et nous le verrions avec plaisir honorer *La Jeune Belgique* d'un peu de sa prose déjà si « faite », si pittoresque et parfois si intense. Ses *Contes* ne sont pas des contes et l'on n'en dormira pas debout. Ce sont des fantaisies rêveuses, tristes, avec de curieuses trouvailles de mots ; des évocations nocturnes, des spleens habilement sincères, et nous recommandons l'ouvrage comme un de ceux que l'on goûte avec une véritable jouissance d'art. Nous lui souhaitons le succès et désirons de tout cœur que M. Vander Bruggen devienne des nôtres.

W.

\* \* \*

Un ami de *La Jeune Belgique*, M. Oscar Colson, instituteur, nous adresse un *Recueil de chants d'école* qui, nous l'espérons bien, sera adopté dans notre enseignement officiel et autre. Ce sont des airs très simples accommodés sur des poésies naïves, faciles à retenir pour les petits écoliers. Non que nous approuvions la méthode qui consiste à enseigner aux enfants des poésies qui ne soient pas de maîtres. Il nous

souvent d'avoir vu, à Sèvres, la fillette de Léon Cladel, Pochy, apprenant à lire dans la *Légende des Siècles*. Nous croyons que, n'en comprennent-ils que quelques mots, les enfants gardent quelque chose de la musique harmonieuse et de la pensée infinie des beaux vers, mais M. Colson a tenu compte des exigences de l'enseignement tel qu'il est compris en Belgique, et son recueil peut compter parmi les meilleurs du genre.

\* \* \*

Enigme pour désabuser le veau  
Mon premier ne leurre jamais.  
Ce n'est pas *veau*, car voleur.  
Mon second ne cite jamais.  
Ce n'est pas *Ver*, car véracité (on sait qui).  
Mon troisième n'a jamais reçu la visite  
du Veau.  
Ce n'est pas *Mans*, car nous connaissons  
un pied qui a envoyé Veau vers Mans.  
Mon tout n'est pas un imbécile.  
Ce n'est pas lui...

\* \* \*

Le bulletin mensuel du Club Alpin français a annoncé dernièrement que les conseils provinciaux du Salzkammergut et de la Styrie ont pris, pour la protection de l'Edelweiss, la fleur de velours des Alpes, des arrêtés qui punissent d'une amende de 10 à 100 francs (200 francs en cas de récidive), l'extraction de la plante *avec ses racines*.

Mesure louable, en tant surtout qu'elle témoigne d'une tendance à protéger les trésors naturels du pittoresque. Il est à souhaiter que chez nous où tous les ans on détruit, où l'on gâte quelques-uns de nos paysages ardennais par la stupide industrie des rochers qui met en coupe les plus belles vallées, un tel esprit se répande. Le dommage est déjà incalculable et irréparable. D'autres brutes ont fait disparaître des bois charmants ou des pièces d'eau. Il n'est vraiment en Belgique que deux hommes publics qui se soient préoccupés de conserver ou d'améliorer ses beautés : le Roi, à qui l'on doit la conservation des vues sur le Bas-Ixelles et sur les prairies de la

Senne, le Bourgmestre de Bruxelles, propagateur de la verdure dans tous les coins où elle est possible à Bruxelles, et qui nous préservera, espérons-le, du Métropolitain et de la transformation du quartier de la Montagne de la Cour.

(*L'Art Moderne.*)

\* \* \*

Jean Fusco, l'auteur de *Mademoiselle Corvin* et d'*Isidore Pistolet*, nous annonce la prochaine apparition d'un sien roman : *Chez nous*, dont le *Journal de Charlevoi* publie d'importants extraits. La très élégante dame du monde que cache le pseudonyme de Fusco envoie au directeur de ce journal une lettre dans laquelle elle fait pressentir ce que sera l'œuvre. « En réponse, dit-elle, à tous les mensonges et à toutes les calomnies débitées contre les ouvriers et contre les patrons, sous prétexte de naturalisme et tendant à démontrer que le travailleur n'est qu'une brute et le gérant « un salarié mis là pour tondre l'ouvrier (Zola, *Germinal*) », je prépare un livre de protestation. A des œuvres d'imagination faites de *chic* malgré leur vernis d'exactitude et qui pourraient s'appeler *Chez les autres*, je répondrai par une étude de l'exactitude la plus scrupuleuse, où la fable n'aura pas la moindre place et qui s'appellera *Chez nous*. »

Voilà qui nous semble bien dur et bien injuste pour Talmeyr, pour Zola, pour Lemonnier, et bien téméraire pour Jean Fusco. Quoi qu'il en soit, cette audace et ce défi nous plaisent et nous attendons à l'œuvre la gracieuse redresseuse de torts.

\* \* \*

Voici les résultats du concours de calligraphie qui a eu lieu le 14 juillet au Conservatoire :

1<sup>er</sup> prix : MM. Hendrickx et Van Ruyskensvelde (2<sup>e</sup> prix de 1885); 2<sup>e</sup> prix avec distinction : M<sup>lles</sup> Van Besten et M. Danlée; 2<sup>e</sup> prix : M<sup>lles</sup> Lagye et Duclos; 1<sup>er</sup> accessit : M<sup>lles</sup> Soyer et Duclos et M. Vennekens.

\* \* \*

La classe des demoiselles n'a pas pris part cette année au concours de déclamation. Quant à celle des jeunes gens, MM. Hendrickx et Camis ont obtenu chacun un premier prix. MM. Raquez, Danlée, Knauff et Wyst, un deuxième prix.

\* \*\*

M. Adolphe Tabarant, rédacteur au *Peuple*, expulsé récemment de Belgique pour des raisons politiques, publie un roman, *Virus d'amour*, écrit dans le style connu de la queue à Zola.

C'est l'histoire de la maladie syphilitique d'une fille de brasserie qui finit, pourrie et détruite, par s'empoisonner avec de l'atropine. Ce livre peut avoir de l'intérêt pour un spécialiste, mais la description d'une affection vénérienne prise depuis la première plaque muqueuse jusqu'à la décomposition finale, ne rime à rien dans un roman.

Le premier traité technique nous est moins suspect, et l'auteur n'ayant mis à côté de sa pathologie qu'une mince recherche psychologique, nous aimerions autant qu'il supprimât complètement celle-ci. En vérité, c'est trop facile, et l'on pourrait aisément faire ainsi en 300 pages l'odyssée de la phtisie, de la gastrite, de la gravelle, du choléra nostras, comme qui dirait les Rougon-Macquart de la maladie humaine.

Et franchement, mettre la vérole à la portée des gens du monde.....

\* \*\*

Camille Lemonnier travaille en ce moment à un grand drame dont il prend le sujet dans son *Happe-Chair*. La pièce à laquelle s'ajouterait de la musique d'Emmanuel Chabrier, le puissant auteur de *Gwendoline*, est destinée au théâtre de la Bourse.

## FRANCE

*Essais de sciences maudites*. — 1. *Au seuil du Mystère*, par Stanislas de Guaita. — Gr. in-8° elzev. Paris, Carré; Bruxelles, Manceaux.

Il y a au dessus des spécialités, une science synthétique qui est à la fois le résultat des expériences et la corrélation des hypothèses; elle a constitué jusqu'à notre ère une aristocratie intellectuelle fermée et redoutable; elle a été le sceptre de toutes les royautés orientales; actuellement à peine un petit nombre est assez conscient de la magie pour l'honorer de quelque sérieux. Aussi sera-ce pour les rares adeptes un étonnement que le très extraordinaire opuscule du marquis Stanislas de Guaita.

Connu par trois volumes de poésies, *les Oiseaux de passage*, *la Muse Noire* et *Rosa Mystica*, où la perfection parnasienne du vers s'allie à une envergure à la Leconte de Lisle, M. de Guaita commence des *Essais de sciences maudites*, qui comprendront un traité complet de haute initiation. A juger du monument par le préface, ce sera une œuvre grandiose. Le poète de *Rosa Mystica* apporte la critique de l'école moderne dans l'étude du traditionalisme; c'est en chimiste de premier ordre qu'il juge l'alchimie, en physiologiste le magnétisme. L'examen de la gnose sera basé ici sur les procédés même du scepticisme, et cette nouvelle version de l'occultisme, je ne crains de l'annoncer, comme magistrale.

En un seul discours de trente-deux pages, la chronologie des initiations et l'indication des grands arcanes sont formulés avec une forme très variée, tantôt ironique et d'un dandysme mordant, tantôt enthousiaste et chaude de conviction.

Depuis la mort d'Eliphas Levi, le restaurateur du sanctuaire cabalistique, aucune parole n'avait vibré, *urbi et orbi*, avec cette puissance d'orthodoxie. La Rose-Croix refleurit aux mains du marquis de Guaita, et les neuf mages ont enfin une intelligence qui va travailler au déblaiement du grand sphinx du mystère.

Ce déblaiement demande un autre génie que le percement d'un isthme: plusieurs s'y épuiseront; mais il y a là de la gloire pour beaucoup.

A part le marquis de Saint-Yves, qui en formulant sa Synarchie a reconstitué la



formule magique de l'Etat, en des missions immortelles, j'ai été le plus provocateur des adeptes, j'ai imposé au public du roman un magisme aussi intolérant que mon catholicisme; aussi ne puis-je cacher ma joie à voir se lever un grand esprit, voué exclusivement à l'occultisme, et qui en portera l'oriflamme fermement, même au milieu des huées de la crapule intellectuelle de notre temps.

Je convie les curieux et ceux de bonne foi *Au seuil du Mystère*; de grands étonnements, la confusion et le changement de leurs idées les y attendent.

J'y convie les artistes et ceux qui rendent justice à la belle expression d'une idée, en dehors de cette idée; un plaisir véritable les attend aussi.

Au reste, le marquis de Guaita écrit pour ses pairs: et ses pairs ne se nomment pas légion. Peu lui importe l'accueil: les idées qu'il formule sont réalisées de toute éternité dans le monde supérieur; il n'allume ce flambeau que pour montrer la voie aux trois ou quatre prédestinés qui la cherchent peut-être.

Je n'ai voulu dire que sa prédestination à lui, et puisque beaucoup ne connaissent la magie que par mes livres, je devais présenter à cette *Jeune Belgique* qui m'est si amie: le véritable ambassadeur de l'initiation auprès de la décadence latine.

JOSÉPHIN PÉLADAN.

\*\*\*

M. le comte de Villiers de l'Isle-Adam, l'auteur si applaudi de *l'Ève future*, de fantastique et récente mémoire, vient de faire paraître chez de Brunhoff un nouveau volume qui sera certainement le gros succès de la saison.

Titre: *l'Amour suprême*. Ajoutons que les ravissantes illustrations de Gorguet qui émaillent le texte font de cet ouvrage, d'une forme littéraire très élevée, un régal de bibliophile. — Nous analyserons prochainement cette œuvre très intéressante.

\*\*\*

Le 14<sup>e</sup> fascicule des *Premières illustrées*,

le plus artistique des journaux s'occupant de questions théâtrales, vient de paraître chez M. de Brunhoff.

Ce numéro est consacré à *Chamillac* et contient, outre les illustrations charmantes de Gorguet, un très beau portrait de Feuillet, tiré en taille-douce.

M. Guy de Saint-Môr en a écrit le texte.

\*\*\*

Vient de paraître chez Jouaust, à Paris: *Les Apaisements*, poésies de notre ami et collaborateur Raoul Russel.

\*\*\*

*A Mort*, chez Brunhoff.

Cet étrange livre nouveau de Rachilde a éclaté aux portes de l'été comme un feu d'artifice. Adorné d'une extraordinaire préface où l'auteur donne sur sa vie de si curieux détails que le public, friand de notes autobiographiques, accueille toujours avec délices, écrit en un style troublant comme une jolie femme de notre époque, charpenté dramatiquement comme une belle pièce littéraire, *A Mort* devait faire tapage. Il l'a fait, clama le cabotin Laforêt dans *l'Événement* et le *Voltaire* fut prophétique.

Ce roman est une épopée décadente, fin de siècle et fin de race, d'une adorable exquisité de langue et d'une finesse hautaine. Les héros sont réels, bien qu'un peu grandis à la façon du théâtre antique, et conservent toujours la très belle attitude qu'il plaît à ceux de notre heure de rêver, de chercher, et, si rarement! d'avoir.

\*\*\*

*Les Tendresses et les Cultes*, par Emile Trolliet. 1 vol. in-32. Paris, Ghio, éditeur.

Un volume de vers, plus de 300 pages, — mes premiers vers, — dit l'auteur! Merci bien, si la muse est enragée, qu'on lui mette la camisole de force! mais c'est assez des premiers. Véritablement les vers ne sont pas mauvais pour leur âge: ce sont les vers d'un rhétoricien qui a lu en cachette Lamartine et Musset. Il leur emprunte volontiers des hémistiches et ne recule pas

même devant l'audace de l'imitation. Par exemple une imitation de la ballade fameuse de Musset à Charles Nodier.

\* \* \*

*Histoire de la peinture en France*, par Victor d'Halle. Paris, Dupret, éditeur.

Ce n'est pas très malin de nous offrir comme M. d'Halle une histoire de la peinture française en 180 et quelques pages. On prend quelques paragraphes dans Charles Blanc, Théophile Gautier, voire dans Diderot; on ratifie ou on conteste; on ajoute quelques rapides détails biographiques, et le tour est joué. Notons que quand M. d'Halle conteste il n'a pas de chance. Encore qu'il soit permis de ne pas s'incliner devant le jugement de MM. Charles Blanc et Théophile Gautier, ils ont une autre autorité que celle de M. d'Halle. M. d'Halle raconte que ces messieurs admirent les œuvres de Le Sueur et de Le Brun; lui les trouve affreuses comme peinture, et puis voilà. On est d'Halle ou on ne l'est pas.

\* \* \*

*La Revue Wagnérienne* publie ceci : *La Mort de S. M. le roi Louis II de Bavière* :

Roi, le seul vrai roi de ce siècle, salut, Sire,  
Qui voulûtes mourir vengeant votre raison  
Des choses de la politique, et du délire  
De cette science intruse dans la maison,  
De cette science assassin de l'Oraison  
Et du Chant et de l'Art et de toute la Lyre,  
Et simplement et plein d'orgueil en floraison  
Tuâtes en mourant, salut, Roi, bravo, Sire!  
Vous fûtes un poète, un soldat, le seul Roi  
De ce siècle où les rois se font si peu de chose  
Et le martyr de la Raison selon la Foi,  
Salut à votre très unique apothéose,  
Et que votre âme ait son fier cortège, or et fer.  
Sur un air magnifique et joyeux de Wagner.

PAUL VERLAINE.

Eh bien, non, jamais nous ne goberons cela, n'est-ce pas?

\* \* \*

*L'Opium*, récits d'un poète français au Tonkin, par M. Paul Bonnetain.

Molière disait que l'opium fait dormir *quia virtus habet dormitivam*. Molière ne connaissait, comme les médecins de son

temps, que les propriétés dormitives de cette drogue, parce qu'ils ne connaissaient ni le Tonkin, ni les fumeurs d'opium. Depuis, nous avons changé tout cela; nous savons que l'opium a bien d'autres vertus; non seulement il fait dormir, mais il fait rêver; non seulement il produit le sommeil, mais il l'accompagne d'hallucinations, voire même de cauchemars; d'un désespéré d'amour, il fait un bienheureux; d'un amoureux, un fou (pardon du pléonasme, il paraît que l'un ne va pas sans l'autre); d'un indifférent, un ardent, et d'un simple journaliste, un héros. Si vous en prolongez l'usage, toujours à dose de plus en plus forte, il vous conduira dans la dyspepsie; de la dyspepsie, dans la bradypepsie; de la bradypepsie, dans l'apepsie; de l'apepsie, dans l'anémie, et de l'anémie, dans la mort, où vous aura conduit votre folie.

Tout cela vous sera expliqué tout au long, si vous prenez la peine (je dis la peine comme je dirais le plaisir, puisqu'il n'y a pas de plaisir sans peine, et réciproquement quand il s'agit d'un livre intéressant) de lire le nouveau livre que vient de publier M. P. Bonnetain, *L'Opium*. Vous y verrez comment on devient fumeur d'opium, comment on vit quand on a contracté cette fâcheuse habitude, mille fois plus tyrannique que celle du tabac, et comment on finit par perdre, l'une après l'autre, toutes les brillantes qualités qui font un poète, jusqu'à la vie inclusivement.

La donnée du livre est très simple. Le poète Marcel Deschamps rompt avec une femme qu'il aimait; c'est un névropathe d'ailleurs; il vit beaucoup par l'imagination, il ne peut détacher sa pensée et ses désirs de l'objet aimé, et, pour oublier, il se fait envoyer au Tonkin, comme chancelier par intérim du consulat de France, à Hanoï. En chemin, il cherche vainement à oublier; son esprit lui retrace toutes les scènes les plus affectueuses de sa tendre liaison,

L'absence ni le temps ne font rien quand on aime jusqu'au jour où il rencontre sur le paquebot une belle passagère qui accompagne son mari au Tonkin. Un clou chasse

l'autre, et bientôt la photographie de Blanche efface jusqu'au dernier souvenir de Claire. Mais Blanche s'arrête en route, par suite d'un contre ordre donné au mari, et Deschamps arrive au Tonkin seul, hanté maintenant par le désir de voir et d'avoir Blanche, car sur le paquebot tout s'est passé en flirtations. Dès lors, la vie de Deschamps n'est plus qu'un combat entre la pensée de Blanche et ses efforts pour l'oublier ; il appelle à son secours les distractions de la vie de garnison, l'ivresse, et, de guerre lasse, l'opium.

La vie d'un fumeur d'opium, si nous en croyons le récit très minutieusement détaillé, trop peut-être, de M. Bonnetain, n'a rien de bien gai ; toujours rêvant, toujours à côté de la vie réelle, cherchant dans la griserie de l'opium la réalisation de ses rêves, toujours maussade, incapable d'aucun travail sérieux, d'aucun effort pour s'arracher à ses rêves ou à sa funeste habitude, tel est M. Deschamps devenu opio-phile ; il faut, pour l'arracher à l'opium, l'espoir de l'arrivée de son amie ; son espoir est déçu, il retombe dans sa manie ; puis l'amie arrive, et adieu la manie pour quelque temps. Alors, autre déception, mais cette fois pour un motif que je n'ai jamais pu deviner, quelque acharnement que j'aie mis à me creuser la cervelle. Au grand désespoir des deux amants, leurs relations restent forcément platoniques. Marcel, qui veut savoir pourquoi, interroge, mais « éperdu, navré, incapable de réunir deux idées, plus troublé qu'elle, il comprenait mal, saisissait çà et là des allusions vagues à l'inutile maternité qui avait suivi son mariage, la laissant prédisposée au mal... A Saïgon, l'épreuve la trouvait anémiée... Elle ne s'était pas soignée au début... » Bref, à la suite d'un avortement, il est resté une affection qui empêche Blanche d'appartenir à Marcel, celui-ci n'y comprend rien, pas plus que moi d'ailleurs, supplie le médecin de la malade, un vieil ami à lui, de trahir le secret professionnel ; le médecin cède, dans l'espoir de guérir radicalement l'amoureux de sa folie, et lui montre des gravures et lui fait lire

quelques lignes d'un ouvrage de médecine. Marcel, épouvanté à la vue de quelque chose, « d'une bête monstrueuse qui le regardait la gueule ouverte », s'écrie : « Ainsi, c'est cela, docteur ! C'est vrai ? Elle n'est plus femme ? »

Qu'est-ce que cela peut bien être ? Sans doute, je ne puis blâmer M. Bonnetain, puisqu'il avait à décrire quelque chose d'horrible, d'avoir jeté un voile épais sur ces horreurs et de n'en laisser voir que de vagues contours ; mais encore aurait-il dû en laisser apercevoir assez pour que les gens du métier pussent comprendre de quoi il s'agissait. Dans *Pot-Bouille*, Zola, qui pourtant ne craint pas de dépeindre la nature dans toute sa nudité, avait déjà employé cet artifice pour nous expliquer une particularité de la vie d'un de ses héros ; il avait fait appel également à une affection incurable survenue chez sa femme à la suite d'un accouchement et dont la propriété était d'empêcher la malade d'être encore une femme. Je me suis encore demandé alors quelle pouvait bien être cette maladie, qui d'ailleurs permettait à la femme de vivre sans que personne en aperçut le moindre symptôme, et je n'ai pas été plus heureux dans mes recherches.

Mais, voilà : sans cette fiction, Marcel n'aurait pas été désespéré ; n'étant pas désespéré, il n'aurait pas fumé l'opium ; n'ayant pas fumé l'opium, il n'aurait pas eu l'occasion d'analyser ses sensations, ni M. Bonnetain celle d'écrire son livre, ce qui eût été dommage. Donc, il fallait inventer une catastrophe qui empêchât à tout jamais Blanche d'être femme.

Cette fois, c'est bien fini. Après l'écroulement de ses illusions, le poète retombe plus que jamais dans sa fumerie d'opium ; il veut quitter Hanoï, faire la guerre avec le corps expéditionnaire, se faire tuer ; aussi est-il d'une bravoure étonnante, d'autant plus que la griserie de l'opium se mêle à celle de la poudre, à la vue du carnage, des morts, des blessés ; il charge comme un preux de l'ancien temps, à pied, en tête d'une colonne, n'ayant pour toute arme qu'un revolver qui lui sert de casse-tête,

car il frappe les Chinois de la crosse ; il entre le premier dans un fort emporté d'assaut ; on le félicite, on le met à l'ordre du jour, on le décore ; mais, l'excitation du combat terminée, il se rejette sur son opium, et fume tant, tant, qu'il est pris d'accidents bizarres qui le mettent à deux doigts de sa tombe. On le sauve, il refume ; le temps passe ; il voyage ; il fume toujours, puis... le malheur n'a pas d'histoire : de cauchemar en cauchemar, il tombe dans un réalisme dégoûtant, jusqu'au jour où un coup de pied de cheval lui casse la jambe.

Cet accident servit de prétexte à son ami le docteur pour essayer de le faire renoncer à l'opium, suivant la méthode de Lewinstein, c'est-à-dire par la privation brusque du poison. J'appris avec plaisir qu'après des accès de fureur terrible le calme était revenu ; qu'au bout de trente-huit jours le malade ne songeait plus à sa pipe, et que, malgré le morphinisme chronique et une anémie extrême, la fracture avait parfaitement guéri dans le délai normal. Renvoyé à notre ami L.-H. Petit, qui a fait sur les blessures chez les morphomanes des études restées malheureusement incomplètes, faite de sujets. Marcel pourra lui en servir. Autre parenthèse : tous les fumeurs d'opium n'ont pas aussi bien supporté la privation de leur drogue chérie, et précisément, pendant cette dernière campagne du Tonkin, des malheureux condamnés à la prison et séparés brusquement de leur habitude, sont morts des suites du traitement de Lewinstein. Je te tiens de l'ami de Marcel Deschamps lui-même, le commandant de Pontailly.

Aussi bien, la guérison de notre héros n'est pas radicale : qui a fumé fumera, aussi bien l'opium que le tabac. Après une période de guérison apparente, pendant laquelle il mène la vie de tous les officiers, ses camarades de garnison ou de voyage, il revient à ses anciennes habitudes, fume de plus en plus, mange de moins en moins, maigrit de plus en plus, s'anémie de même, et, comme il faut bien une dernière page à chaque livre, la dernière de celui de

M. Bonnetain nous fait part de la mort de M. Marcel Deschamps. Le « regretté poète a succombé à une anémie arrivée à son dernier point et entretenue par l'usage de l'opium, qu'il avait contracté au Tonkin la fâcheuse habitude de fumer ».

Tout ce qui est relatif à l'action lente de l'opium sur le cerveau de Marcel est évidemment écrit de main de maître, et cette *physiologie du fumeur d'opium* pourra être lue avec profit par plus d'un médecin.

Que dirai-je maintenant du livre lui-même ? Que sa lecture m'a laissé une profonde tristesse, parce qu'il n'est pas gai ; que, d'autre part, les descriptions des hallucinations du poète sont décrites bien longuement : il lui faut 20 pages pour exprimer une idée ; c'est ciselé, fouillé avec art, il n'y a plus rien à ajouter, soit, mais c'est trop long. Est-ce parce que M. Bonnetain, comme M<sup>me</sup> de Sévigné, n'avait pas le temps d'être court ? Alors, je lui pardonne, car, au fond, je suis sûr que ses descriptions ne porteront pas nos officiers à imiter Marcel Deschamps ni les autres camarades qui ont succombé aux tentations de l'opium. Pire que le tabac, presque plus terrible que l'alcool, l'opium, dit un des personnages du livre, anéantit le sens moral comme la volonté ; un officier, resté honnête jusquelà, reçoit un pot-de-vin d'un Chinois, s'aperçoit trop tard de son infamie et se brûle la cervelle ; un autre rend des comptes inexacts, on va l'arrêter quand Deschamps falsifie les comptes en sens inverse pour rétablir l'équilibre et comble le déficit de sa bourse. Si M. Bonnetain a assombri à dessein les couleurs de ces lugubres tableaux, dans le but de dégoûter nos compatriotes d'un nouveau vice qui pourrait baisser notre niveau moral, qu'il reçoive toutes nos félicitations.

J'ai laissé dans l'oubli quelques-uns de ces tableaux, qui ont trait aux mœurs du Tonkin et qui rappellent trop certaines scènes de *Charlot s'amuse* : J'espère qu'on ne m'accusera pas de pruderie ; ceux qui voudront les lire pourront le faire dans le livre. Tout au plus puis-je les indiquer en un mot, qui sera le mot de la fin.

Un journal illustré représentait récemment une jeune dame couchée tout de son long à plat ventre sur son canapé (une horizontale, par conséquent, vue de dos), accoudée et lisant un livre qui pourrait être l'*Opium*, d'après les passages auxquels je viens de faire allusion.

« Décidément, dit-elle, le naturalisme, c'est ce qui est contre nature. »

\*.\*.\*

Nous trouvons dans le *Chat Noir*, ce fin morceau :

### FANTASMAGORIE

En agitant le grand éventail où Willette a peint dans du gris de délicieuses petites femmes mi-nues dégringolant, en bande, sous l'œil béat d'un pierrot, tandis que courent à l'horizon les ailes du Moulin de la Galette, en l'agitant, sur les murs tendus de soie crème du boudoir de cette gamine, qu'entre deux coupes de champagne on baptisa Nini Pompette, la farandole des folles fillettes s'est déroulée, jetant de grandes ombres.

Assis tous deux : elle, la blondinette aux yeux de chatte; lui, le platonique bébé qui tourne de l'idéal à outrance, mains en mains, ils regardent, exquisement heureux.

Brandissant le tambourin, ses grosses lèvres couleur de cerise, ses cheveux au vent, c'est Toto Gavroche, la joie des ateliers, une fillette de Montparnasse que le courant a remontée jusqu'aux Batignolles et qui se déshabille avec plaisir.

Remettant sa jarretière rose, pliée, les bras tendus vers la jambe, voilà Mariquita, une guitariste de la Villette qui brailla trois ans, dans les cours, des chansons de son pays jusqu'au jour où, improvisée déesse par Nisse, le grand sculpteur, elle trôna au

comptoir de ce café célèbre : *la Mandoline*, boulevard de Clichy.

Et, bâillante, un nichon d'albâtre hors de sa chemise chiffonnée, en une pose de tête molle et penchante, cette boulotte de Nana va s'abandonnant, traînant avec paresse ses savates éculées.

Puis, chahutant, rieuse, ses trente-deux dents blanchettes à l'air, la Goulue, retroussant ses jupons neigeux, laisse voir ses admirables mollets, pendant que sa poitrine gonflée force le corsage de velours noir de son costume de pierrette.

Grille-d'Egout, jouant des bras, le chapeau d'Arlequin crânement posé sur sa chevelure noire, caracole, jambes en avant, dans un cavalier seul prodigieux.

Louissette, les yeux fermés, la bouche en appel, tournoie aux sons d'un orchestre éthéré, entendant dans la brise le rythme passionné d'une valse de Métra.

Mariette, serrée en son manteau de velours, plonge son regard voluptueux dans ce tas de nudités; son désir s'allume devant ces compulences jeunes éclatantes de puberté. Et Blanche, et Sarah Diamant, et Jeanne la Loufe, et celles du *Rat Mort*, un peu vieilles, mais mûres encore pour la cueillette, ont un brin de mélancolie en face de cette joie exubérante qu'elles eurent, il y a déjà longtemps, alors que leurs bonnets volaient au dessus des moulins de la Butte.

Défilé brillant; vertigineuse cohorte. Pierrot, les lèvres en cœur, allumé, les contemple s'en allant on ne sait où.

La théorie des vierges folles sur les murs tendus de soie crème passe en silhouettes drôles. Ils les nomment tour à tour, puis, quand c'est fini, — à cause de la fatigue, — ils s'embrassent goulûment et vont se coucher. Et il y a comme deux ombres chinoises qui se confondent dans le lit.

ABEL HAMEL

Parmi ces dernières, je me plairai à citer le respect du contrôle administratif, l'amour de son prochain et une sage économie de ses deniers.

Quand je dis qu'il a le respect du contrôle, je pourrais dire qu'il en a l'idolâtrie. Pour Timéo, les contrôleurs sont les rois de la création.

Les contrôleurs de quoi ? me dites-vous ?

Les contrôleurs de toute espèce, les contrôleurs, quoi ?

Timéo aime son prochain comme il respecte les contrôleurs, avec toute sa *furia rastaquouera*.

Le malheur des autres lui arrache des torrents de larmes, et, pour sa part, il ne ferait pas de mal à une mouche cantharide.

Timéo n'est pas avare, mais il lui répugnerait singulièrement de payer 1,700 francs un objet qu'il pourrait se procurer ailleurs pour quinze sous.

Maintenant que vous connaissez Timéo, son aventure va vous sembler moins étrange.

Bien que l'histoire se passe dans un chalet, vous pouvez écarter de votre esprit toute idée d'Helvétie. C'est un de ces chalets où l'on est accueilli par cette phrase hospitalière : Avec toilette, Monsieur ?

Timéo, dont c'était le début dans ce genre d'établissement, avait répondu non, à tout hasard.

Sa mission accomplie, il se préparait à se retirer, quand ses yeux tombèrent (c'est une façon de parler) sur une plaque émaillée où, sur un fond bleu, s'enlevaient des lettres blanches formant ce texte :

« Afin d'assurer le contrôle et d'éviter la révocation de la gardienne, le public est prévenu qu'une fois le verrou fermé, on ne doit plus l'ouvrir, sans quoi l'on s'expose à payer le double. »

Ainsi donc, il ressortait de cet avis, que si le verrou était ouvert :

1° Le contrôle ne serait plus assuré ;

2° La gardienne serait révoquée ;

3° Timéo Danaos paierait double.

— Et pourtant, se disait le général, je voudrais bien m'en aller.

Il essaya d'ouvrir la porte sans toucher au verrou.

Ce fut un four.

Toute tentative d'évasion dut être écartée, dès le principe.

Il eût fallu briser des vitres et exécuter une impossible gymnastique.

Timéo se rassit très découragé.

Au bout d'une heure, la préposée — une bien brave femme, ma foi — conçut des inquiétudes.

— J'ai vu des gens longs quelquefois, se disait-elle, mais jamais de si longs.

Elle frappa à la porte.

— Qui est là ? demanda Timéo.

— C'est moi, la veuve Henry Mangis, gardienne du chalet.

— Pauvre femme !

— Ouvrez donc, vous devez avoir fini !

— Si j'ouvre, vous serez révoquée, malheureuse !

— Mais non !... ouvrez donc !

— Si j'ouvre, le contrôle ne sera plus assuré...

— Mais si !... ouvrez donc !

— Si j'ouvre, je paierai double...

— Mais non !... ouvrez donc !

Timéo n'ouvrit pas, préférant souffrir mille morts que piétiner un seul de ses principes.

La veuve Henry Mangis, désolée, lui expliquait à travers la porte que ses principes n'avaient rien à craindre.

— En v'là un *ostiné* ! clamait-elle.

De guerre lasse, on dut aller chercher trois employés supérieurs de l'administration.

Le chef du contrôle déclara solennellement que le contrôle ne risquait rien.

Le chef du personnel s'engagea non seulement à ne pas révoquer la gardienne, mais encore à la faire passer de première classe et à l'appeler à un poste plus important.

Le caissier jura qu'on ne réclamerait que le sou réglementaire.

Alors, seulement, Timéo se décida à tirer le verrou.

Il sortit content de lui, mais écrasé par l'émotion.

Rentré chez lui, il dit à dona Férentes, d'un ton qui n'admettait pas de réplique :

— Fais ta malle, nous filons !

Et ils sont partis retrouver dans leurs pampas les grands *gynerium argenteum* qui sont l'ornement de ces vastes étendues de terrain.

A tous les artistes, buveurs raffinés, amoureux des vins couleur de soleil, des liqueurs exquisés et de la verte empoisonneuse qui engourdit les peines et calme le dégoût du mufflisme contemporain, nous recommandons la

## de Block's Universal Wine C<sup>o</sup>

6, RUE PAUL DEVAUX, 6 (PRÈS LA BOURSE)

En cette osteria décorée dans le style de la Renaissance flamande par notre excellent décorateur, CH.-LÉON CARDON, nos amis Jeunes-Belgique, Vingtistes, Essoriens, Hydrophiles et autres trouveront à déguster les vins délicats de *Xérès* et d'*Alicante*, les vins de *Portugal*, d'*Orange-Cap*, le *Kalliste*, le *Misistra* noir, le *Moscato* et l'*Achaja* de Grèce, le *Tokay* de Hongrie, le *Syracuse*, le *Capri*, le *Malvasia* de *Lipari*, et comme apéritifs les *Vermouths Noilly-Prat* et *Fratelli Cora* et l'absinthe *Pernod*.

(Prix modestes, et pour les jours de joyeuses beuveries, du vin de champagne au gobelet, je ne vous dis que ça!)

---

## LE CHAT NOIR

Directeur : RODOLPHE SALIS.

Secrétaires de la rédaction : GEORGE AURIOL ; ALBERT TINCHANT.

PARAIT TOUS LES SAMEDIS

Abonnement pour la Belgique : Un an : 12 francs.

Bureaux : à Paris, 12, rue de Laval, 12.

---

GIL BLAS, journal quotidien français, *boulevard des Capucines*, 16, à Paris; publie LA GRANDE BABYLONE, par EDGAR MONTEIL. Un numéro 20 centimes, abonnement (3 mois) 17 francs; en vente partout.

---

La *Jeune Belgique* recommande à ses lecteurs  
le nouvel atelier de photographie EMÈRA

*Montagne de la Cour,*

le plus artistique

de

Bruxelles.

EMÈRA

Photographies  
d'artistes en vogue.

—  
Les costumes du cortège historique  
des chemins de fer.

# LA JEUNE BELGIQUE



*Nous avons notre religion, une religion de tête pour laquelle nous luttons, souffrons, mourons : la conscience de l'esprit.*

EDM. et J. DE GONCOURT.

## SOMMAIRE :

|                                           |                   |
|-------------------------------------------|-------------------|
| Le silence du poète Hirel . . . . .       | ALBERT GIRAUD.    |
| Mépris . . . . .                          | HÉLÈNE SWARTH.    |
| Les forêts . . . . .                      | JAMES VAN DRUNEN. |
| Vers . . . . .                            | ALBERT GIRAUD.    |
| L'Art au dessus des révolutions . . . . . | MAX WALLER.       |
| Litanies . . . . .                        | PIERRE LYS.       |
| Un assassinat dans un café. . . . .       | IWAN GILKIN.      |
| Nouvelles de la Grand'route . . . . .     | MARIUS RÉTY.      |
| Memento . . . . .                         | ***               |



## BRUXELLES

ADMINISTRATION :  
26, RUE DE L'INDUSTRIE, 26

RÉDACTION :  
80, RUE BOSQUET, 80

## PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR  
27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31.

1886



# LA JEUNE BELGIQUE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

paraissant le 1<sup>er</sup> de chaque mois en livraisons de 40 pages au moins et formant au bout de l'année un superbe volume.

Bruxelles : Administration, 26, rue l'Industrie. — Rédaction : 80, rue Bosquet.

Directeur : MAX WALLER.

Secrétaire de la rédaction : F. VURGEY.

Administrateur : HUBERT VAN DYK.

## ABONNEMENTS :

Belgique : 7 francs par an. — Union postale : fr. 8-50.

Les conditions pour les annonces se traitent à forfait.

## ENCORE

Mon premier est un miroir, c'est *veau*, car vomir.

Mon second est le meurtrier du sieur Gadin, c'est *ver*, puisque vertugadin.

Mon troisième ouvre les serrures, c'est *mans*, attendu que clémence.

Mon tout sera scié jusqu'à la fin de sa vie et jusque dans la postérité; ohé Lambert !

Aujourd'hui pas de boîte aux lettres, parce que pas de lettres; elles sont à la mer ou à la campagne; je les y em...mène...

## UN ENTERREMENT AUX CHAMPS

Mai était venu, joli, tout ensoleillé, déjà chaud, mettant au cœur des Parisiens des idées de campagne et de fleurs.

Particulièrement sensibles à ce renouveau, trois jeunes peintres, le beau Gontran Gobert, le vigoureux Pantinel et le spirituel Grandfuret, résolurent de faire appel à toutes leurs ressources et de s'envoler vers un coin qu'ils connaissaient, pas très loin de Paris, mais perdu et bien ignoré.

C'étaient trois joyeux lascars, bien à la vie, piocheurs à leurs heures, et tumultueux plus souvent qu'à leur tour.

Avant de partir, ils voulurent voir le Salon qui venait d'ouvrir. Au lieu de déclarer, à l'instar des imbéciles sentencieux et périodiques, que *c'est encore plus mauvais cette année que les aut's années*, ils se retirèrent très ébouriffés, proclamant qu'il y avait bougrement de talent dans tout ça.

Cette visite leur communiqua une ardeur, un besoin fou de travail, un désir de s'attabler devant la nature, longuement, et les voilà partis, le lendemain même, sac au dos, guêtrés, vêtus de clair.

C'était un joli petit pays qu'ils avaient choisi, intime et frais, loin du chemin de fer. Pas même d'omnibus pour y arriver.

L'hospitalité y était représentée par une grande vieille auberge, moitié ferme, où l'on fleurait la bonne cuisine, plantureuse.

Le lendemain, dès l'aube, nos trois amis s'installaient à peu de distance l'un de l'autre, devant de belles toiles neuves.

Le petit chemin creux où ils se trouvaient était bordé d'un côté par la haie d'aubépine d'une villa bourgeoise et cossue.

Bientôt un homme se montra, un bonhomme d'une cinquantaine d'années, teint fleuri, air jovial, poil gris taillé ras. C'était évidemment le propriétaire de la villa.

— Bonjour, messieurs les artistes.

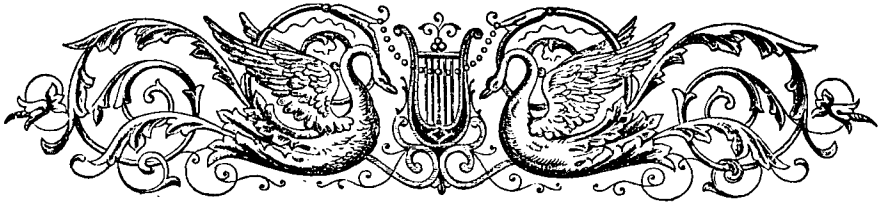
— Bonjour, monsieur le bourgeois, fit Grandfuret.

— Ah ! ah ! vous êtes du matin aujourd'hui !

— Rapport à l'aurore.

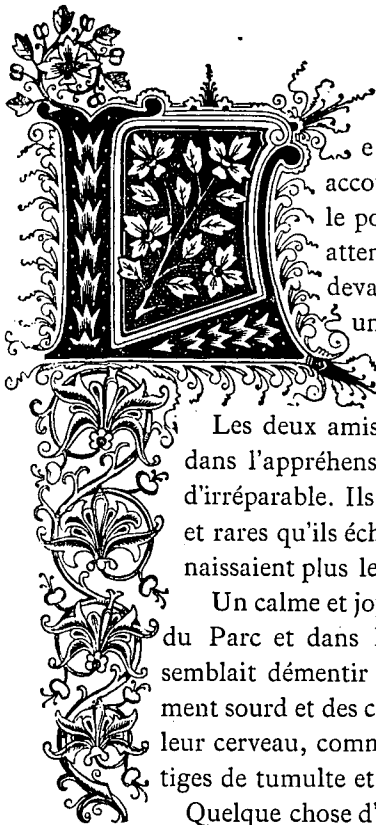
— Ah ! oui, c'est beau l'aurore.

— Quand nous ferons du crépuscule, ajouta Grandfuret, vous ne nous verrez pas à cette heure-là.



## LE SILENCE DU POÈTE HIREL

A MON AMI JULES DESTRÉE.



Le quinze août mil huit cent quatre-vingt-six, accoudés au balcon d'un hôtel de la rue Royale, le poète Hirel et l'orateur populaire Hédouin attendaient le passage du cortège ouvrier qui devait, ce jour-là, pour réclamer le suffrage universel et la grâce des condamnés de Mons, le drapeau rouge en tête, aux clameurs de *la Marseillaise*, parcourir Bruxelles.

Les deux amis étaient songeurs, émus jusqu'au silence, dans l'appréhension d'ils ne savaient quoi de solennel et d'irréparable. Ils parlaient peu, et dans les phrases banales et rares qu'ils échangeaient depuis une heure, ils ne reconnaissaient plus le son de leurs voix.

Un calme et joyeux soleil, ruisselant sur les beaux arbres du Parc et dans les claires fenêtres des maisons fleuries, semblait démentir l'agitation de leur âme, mais du piétinement sourd et des confuses rumeurs de la foule montaient vers leur cerveau, comme d'un vin qui fermente, d'étranges vertiges de tumulte et d'ivresse.

Quelque chose d'obscur, d'inconnu, remuait et grondait en eux. Ils évitaient de se regarder en face, tant ils sentaient que leurs regards se mesuraient pour se croiser, pénétraient dans leur chair avec leurs épées

cruelles, se tournaient et se retournaient, comme en une plaie, au fond de leur conscience et de leur cœur.

Ils s'observaient à la dérobée. Hédouin contemplait Hirel, comme s'il ne l'eût jamais vu, avec des yeux inquiets et avides. Hirel avait quarante ans : élancé, un peu voûté, d'une maigreur élégante et souple, il portait très haut sa tête volontaire, impérieuse, que les plus folles dépenses de l'esprit et du corps avaient bronzée en une attitude de défi. Son visage mobile, doux et violent à la fois, parlait vaguement d'une vaste illusion brisée, et il avait aux lèvres ce sourire indéfinissable qui semble murmurer à la Vie : « Laisse-moi tranquille : tu n'as plus rien à m'apprendre ! » Une profonde impression de calme et de maîtrise illuminait cette figure irrégulière. Celui-là était, on le devinait, le roi de sa pensée, un roi absolu, qui n'abdiquait pas.

Hédouin aussi avait quarante ans. Il était petit et trapu. Son masque puissant et vulgaire ; son nez plébéien largement fendu ; ses lèvres orangées, la rapidité foudroyante de ses regards, où luisaient des commencements d'actions plutôt que des pensées, tout en lui, jusqu'à son allure de bélier prêt à enfoncer des portes, dénonçait une nature matérielle, ivre d'elle-même, et qui trouvait la jouissance suprême dans le jeu désordonné de sa force. Parfois cependant, l'œil se plissait d'une façon sournoise, la bouche semblait retenir des secrets ironiques, et c'était alors comme si une poche de ruse et d'astuce eût crevé sous la peau du visage, éteignant d'un afflux de prudence la flamme et l'intrépidité de ce profil.

Les deux amis ne cessaient de s'épier jusqu'au fond des yeux.

Tout à coup, des cris s'élevèrent de la rue, et des clairons résonnèrent au loin.

Les deux hommes du balcon, heureux d'être distraits par le spectacle extérieur du drame poignant qui se jouait dans leur âme, se penchèrent vers la foule, coupée en deux par un détachement de gendarmes à cheval, dont les sabres nus accrochaient du soleil.

« Les voici ! » s'écria Hédouin. Hirel regardait, pensif, en silence.

Une longue masse noire, hérissée de cartels et d'emblèmes rouges, promesses de massacre et d'incendie, ondulait là-bas. Des tambours battaient lugubrement, et, tout en avant, près des organisateurs de la manifestation populaire, un drapeau national balançait, à demi renversé, du haut en bas

recouvert de crêpe. Et soudain, d'abord derrière le drapeau voilé, puis plus loin, et plus loin, et plus loin encore, vibrante, planante et folle, comme si une étincelle électrique eût éveillé, de groupe en groupe, des explosions de clairons et de cymbales, vers les cartels, les bonnets phrygiens et les bannières, *la Marseillaise* éclata d'un vol, répétée par cinquante fanfares, entonnée à l'unisson par vingt mille bouches, superbe et tonnante comme si ses strophes enflammées eussent été le vent des drapeaux et la respiration de la multitude.

Hédouin eut l'air de vouloir parler. Hirel le regarda fixement, abaissa les yeux sur les deux ou trois agitateurs qui marchaient en tête du cortège, et de nouveau toisa son ami. Hédouin rougit, et se détourna brusquement, pendant que ses mains tourmentaient la balustrade du balcon.

En bas, dans la rue, le cortège continuait à se dérouler. Des femmes, des enfants chantaient le « *Ça ira* » d'une voix haute et grêle, qui par moments se cassait en un sanglot. L'une d'elles portait un garçonnet de deux ans, vêtu de blanc, qui souriait d'un sourire sérieux, en tendant à la foule ses mains ingénues. Une espèce de Théroigne, grande comme un gendarme, laide et tragique, agitait à tours de bras un drapeau révolutionnaire, la bouche pleine de huées, chancelante et saouïe de ce rouge qui dansait devant ses yeux. Et toutes ces femmes et tous ces enfants criaient d'une voix harassée et lente : « *Vi-ve le suffra-ge uni-ver-sel!* »

Hirel eut un mouvement de colère, qu'il réprima ; mais ses prunelles s'alourdirent de plus en plus, avec une expression bizarre, sur Hédouin, qui les évitait.

Maintenant c'étaient les Borains qui passaient sous la fenêtre, les hommes de Roux, de Marcinelle et de Jumet. Ils marchaient d'un pas machinal et lourd, poussés par des mains invisibles, comme un bétail marqué, farouches, jetant sur les spectateurs des regards éblouis et clignotants pareils à ceux des oiseaux nocturnes égarés dans la lumière. C'étaient les damnés des nouvelles Géhennes, les mornes captifs du charbon et de la terre. Leurs visages, où la pensée était depuis longtemps éteinte, avaient quelque chose d'automatique et de spectral. « Des machines qui souffrent ! » pensa Hirel. Et soudain, au commandement d'un porteur de bâton, ils crièrent tous : « *Vi-ve le suffra-ge uni-ver-sel!* » Et ils crièrent d'une voix si lointaine, d'une voix de sourds-muets et de ventriloques, aux vibrations

factices et traînantes, longues à mourir dans l'air attristé, et ce bêlement était si lugubre qu'Hirel, les mains sur la face, se prit à pleurer.

Enfin, lorsque le dernier groupe eût défilé, et que la dernière *Marseillaise* se fût envolée, tremblant et blême, craignant une parole définitive mais préférant l'insulte à ce silence mortel, Hédouin mit la main sur l'épaule d'Hirel, et d'une voix étranglée :

« Eh bien?... » fit-il..,

Il n'acheva point. Hirel avait redressé la tête. Lentement, très lentement, et sans rompre son silence redoutable, il releva les yeux vers son ami; et quand leurs yeux se rencontrèrent, Hédouin reçut en face un regard d'acier, vengeur, impitoyable, électrique et chargé d'une telle projection de mépris, qu'il recula, se couvrit, et, s'inclinant devant Hirel, lui dit d'une voix sifflante comme une balle et pleine de menaces : « Nous nous reverrons, Monsieur! »

Et quand Hédouin eut disparu, Hirel resta longtemps, dans le soir, accoudé à ce balcon mortuaire, pensif, et regardant décroître la foule, avec un énigmatique et puissant sourire où il y avait à la fois du pardon, du dédain et de la pitié.

ALBERT GIRAUD.

---

## MÉPRIS

*Je mettrai mon âme si haut  
Que rien du monde ne l'atteigne.  
Maudire n'est pas ce qu'il faut :  
Je souris, fière, et je dédaigne.*

*Courage ! l'animal rampant  
Reculera dans l'ombre infâme  
Et je serai comme la femme  
Qui mit le pied sur le serpent.*

*O serpent ! rentre dans la vase !  
Haine et colère, endormez-vous !  
Le mépris vaut bien le courroux :  
Il ne mord pas, mais il écrase.*

HÉLÈNE SWARTH.

## LES FORÊTS

---

### I. — FORÊT ROUSSE



Le soleil fatigué fait ses journées moins longues... Déjà, les notaires frileux ont fait clouer les volets de leur maison de campagne. On arrache les navets. Des gamins s'en vont ramasser des « beukenoten »...

Sur la forêt, d'un jaune réchauffé de roux intenses, un dernier coup de soleil allume des flambées d'ardentes couleurs.

Sous le grand ciel bleu, uni comme un marbre poncé, un poudroïement rougeois dans la masse feuilleuse des bois roussâtres.

Les hêtres, grands, secouent leur pourpre sur les mélèzes verts ; les bouleaux gris frissonnent à côté des bruyères brunies ; les chênes sont en bronze, et sur les houx, qui font des rideaux sombres, les châtaigniers se dessinent en jaune d'or.

Des cimes sont étrangement carminées ; des frondaisons se cuivrent ; de grands arbres semblent en acajou luisant.

C'est un mouvement compact et impétueux de tons riches, un embrouillage de cachemire, et tout le jeu bataillant des ocres, des vermillons violents, des rouges qui saignent, des bruns encore chauds de juillet, et qui, superbement, réveillent l'assoupissement des ombres.

Des nuances olive sont piquées de pointes de rubis ; sur des roses veloutées papillotent les feuilles d'or et les feuilles d'argent.

Arrangement merveilleux, mouvementé, éclaboussé d'oppositions heurtées avec de crânes et tumultueuses intensités, comme si la forêt demeurait imprégnée de toute la chaleur que l'été a fait tomber sur elle. Décor somptueux et féerique auquel l'année entière semble avoir travaillé depuis le printemps — car, ici se termine le chant dernier du Poème annuel, et voici, dans ses feux, l'apothéose de la grande épopée : la Forêt, comme un chœur grave, chante les dernières gloires de la terre féconde.

Et des rivalités paraissent exciter chacun de ces arbres. Ils luttent ; ils veulent se surpasser et se dominer par l'éclat magique de leur parure, ces millionnaires de la couleur qui se fichent magnifiquement des manieurs de pinceau.

Comme la saison est finie, le bois lâche toute sa splendeur et gaspille ses trésors de coloris, sans ménagement : et c'est bien la beauté suprême de la tout ultime maturité.

De près, les frondaisons se font moins denses, s'ouvrent en profondeurs ombreuses, et des arbres mi-dépouillés, chauves déjà, dessinent en noir leur grêle nudité.

Avec des respects de culte, on pénètre dans le mystérieux enchantement des allées paisibles, sous la voûte rousse et jaunie que les arbres droits soutiennent comme des pilastres. L'humidité rend les chemins tendres ; des feuilles se noient dans la boue, et les grains que les rafales d'octobre font passer, laissent un vernis brillant sur les branches moirées d'une teinte lilas. Les talus, revêtus de grosse mousse et de fougères, sont troués par de grosses racines. Plus loin, dans les fonds, l'épaisseur des feuilles tombées étend des tapis lie de vin. Un filet d'eau glisse sur les cailloux. Des tas de bûches fendues attendent — et le bruit d'un coup de feu résonne mollement.

De beaux arbres sont marqués d'un trait blanc pour l'abatage ; un sapin renversé barre la route. Le vent emporte des senteurs résineuses et fait tourbillonner des feuilles fanées. Devant le chemin, des branches convulsionnées s'avancent et planent. Au carrefour, l'écriveau d'un poteau-indicateur pleure des larmes lentes. Des arbres vigoureux portent en balafres les déchirures de la foudre ; de larges champignons ouvrent leur clair parapluie ; un vieux journal gras rappelle un déjeuner sous bois, et sur la perspective à la sépia d'un sentier qui file sous les arbres, une pile de planches sciées dresse une nette blancheur. Des fonds plus humides conservent une verdure avivée. En haut, des corneilles dans leur rogue craillent de mauvaise humeur, s'injurient : la dispute terminée, elles s'en vont ; le silence austère reprend, et sur la mousse et les feuilles mouillées, le bruit des pas s'étouffe respectueusement.

On avance dans cette saisissante sérénité des bois, au milieu de géants endormis, vénérables impassibles, d'un âge si grand, et qui depuis tant d'années, gravement et sans fléchir, montent vers les nuages, fiers seulement de leur front de verdure ; colosses immobiles, indifférents au monde qu'ils veulent ignorer, ils se savent suffisamment splendides pour qu'on se dérange et qu'on vienne à leurs pieds, en lente contemplation, admirer la forêt — la forêt assez majestueuse pour faire oublier qu'on n'y voit pas le ciel.

Mais la nuit pressée s'annonce déjà.

L'humidité brumeuse augmente, se tasse. Les teintes fauves coulent ; la

luxuriante parure se défait ; du gâchis brouille les couleurs chocolatées ; les beaux tons de cuir se fanent ; le jaune sale déteint et devient cette nuance fausse des tignasses de filles de bar ; des feuillages qui se gâtent ont des tons de friture ratée. Les feuilles collent, lourdes comme du papier trempé ; les rouges noircissent désolément et des taches tombent sur le velours des mousses. Seuls, les toujours jeunes et frais sapins, gaillards et bien conservés, restent verts, flegmatiques, invaincus.

Le vent, plus brutal, grogne et rudoie les feuilles qui cèdent et tombent, lasses, épuisées — et c'est une pluie de copeaux d'acajou.

Lentement, la forêt s'éteint...

Sa mine alors est farouche, rogue. La route, dans sa boue noire, est creusée de profondes ornières, ces rides du chemin séculaire. Dans la mélancolie des ronces et des taillis d'un sombre roussâtre, traînent des ruines piteuses d'églogue, des restes d'idylles fripées. Et après la saison dorée et joyeuse des promeneurs du dimanche et des jacassantes demoiselles de magasin qui venaient jouer aux quatre coins, cet esseulement lugubre et renfrogné, cet abandon immense est d'une navrante désolation.

Passé dans le lointain le sifflet d'un bûcheron qui rentre. Un gamin emporte des fagots et file vite, la peur derrière lui. L'appel bref d'un oiseau perce encore le silence. Une branche casse sèchement. Et les quelques feuilles qui restent aux arbres, les dernières, semblent si précieuses.

Alors, les vapeurs se sont faites plus denses et, gagnant doucement, envahissantes comme des pensées tristes, deviennent des brouillards qui estompent les vagues perspectives endeuillées...

La forêt n'est pas encore faite à ces cruelles froidures des soirs d'octobre, et, dans les brumes glaçantes, elle grelotte en faisant frissonner ses pauvres feuilles maigres, et elle semble, devant l'effroi de l'obscurité, se faire plus compacte et se resserrer dans les restes de sa toison rousse.

## II. — FORÊT BLANCHE

Par la neige. Seul. Dans la forêt.

Un éblouissement de blancheurs, ce bois travesti en pierrot, ouaté, emmitoufflé.

Personne encore n'a passé — et la neige moelleuse, pure et fine s'étend toute neuve, immaculée. Un calme absolu. Lentement, obstinément, avec une inlassable patience, la neige a tout envahi, tout accaparé : tout est en neige. Elle marque tout du long, du côté du vent, les gros arbres défeuillés ; elle entoure les nœuds et les fait lumineusement saillir ; elle avance le long



des moindres branchettes ses caresses doucereuses et attachantes ; des mares, elle fait de grands plats de crème, et elle emplit, comme avec de la craie, les initiales et les cœurs taillés au canif dans l'écorce des vieux troncs. Partout elle s'étend avec d'enveloppantes tendresses, elle continue et gagne, toujours plus loin, sans fin, sans trouée, uniforme, tendre et laiteuse, la neige virginale, dans un silence lourd. Cette pluie blanche tombe comme de la lumière. Les noirs secs du bois soulignent durement les clairs où repose cette pluie et tracent, d'une touche dure, de vigoureux reliefs à la gouache.

On marche, dirait-on, dans des œufs battus ; le pied enfonce et disparaît, sans résistance, dans cette nappe pure qui va, sous les arbres empanachés, perdre sa continuité dans un embrumement pâle.

Le chemin, sous cet immense tapis de velours blanc et épais, est indiqué par l'alignement des arbres dont quelques-uns, ressortants, fiers, raides et cérémonieusement poudrés, ont des airs de vieux marquis : au bout de leurs branches, la neige a brodé des jabots de dentelle ; d'autres, au contraire, semblent honteux : ils éprouvent une gêne, ces robustes gaillards, ils pensent à leurs feuilles arrachées et ils demeurent penauds de se voir tout en blanc — comme des arbres en chemise. Au milieu des arbustes cotonneux, les massifs verts, enfarinés, s'arrondissent en gros choux-fleurs ; les pins portent de fausses barbes blanches ; des brins d'herbe piquent la neige, et de longs festons, minces et délicats, pendent aux branches et se balancent au dessus des chemins comme des guirlandes de mousseline. Les bois noirs, gelés, se croisent, accrochent de gros floconnements et s'emmêlent, s'enchevêtrent, s'embrouillent inextricablement ; ils forment à l'infini un gribouillis de branches dont le jeu bizarre et les expressions compliquées jouent une étonnante chinoiserie en noir sur un fond de soie blanche.

On ne voit devant soi qu'une grande feuille de papier sur laquelle on a essayé des plumes...

Le ciel confus se dissout en une nuance molle, émerisée. Une poussière blanche s'élève. Un frisson de vent apporte le roulement d'une charrette très lointaine. Ce mouvement de l'air fait vaciller un arbre, les branches alourdies oscillent et secouent une légère neigée qui tombe mollement comme les plumes d'un grand cygne qui bat des ailes. C'est un commencement d'agitation : une mésange à longue queue se sauve en poussant de petits sifflements d'appel ; en haut, passe une corneille agitant bruyamment ses larges ailes engourdis — et le silence reprend.

Une douce bourrasque de neige tourbillonne, un instant, comme la fuite d'une armée de papillons blancs en déroute — ou bien, c'est une averse de duvet, comme si une furie avait soudain allumé dans le ciel une bataille

rageuse de tourterelles et de colombes se déchiquetant féroce-ment et éparpillant leurs plumes. Le calme revient, avec quelques envolées de flocons légers qui fraîchissent le visage et dessinent, sur les fourrures, des fougères et des étoiles faites avec la régularité ténue de leur délicate cristallisation.

Malgré ses formes amollies et ses airs de chattemite, ce bois est d'un aspect aveuglant et il s'allume d'un éclat intense, insoutenable — et triste. C'est, de tous côtés, des bizarreries de détail, des fantaisies qui étonnent, des caprices qui scintillent. Le dessin blanc a rongé la couleur et cette implacable uniformité de ton produit une frigide impression. C'est un rêve de marbre blanc qui se dresse solennel dans cette paix immuable et mélancolisante. La mollesse des contours veloutés, les tendresses enlaçantes de la neige donnent cependant à ce décor rigide une douceur vague qui semble préparer et attendre une cérémonie pompeuse d'un culte grandiose, universel : une prise de voile de la Nature qui, dépouillée de ses riantes verdures, apparaît en mariée triste, résignée, et dit, en ses prières blanches, adieu aux joies de l'été. Les arbres agitent lentement des palmes d'argent et, dans le lointain, une cloche de village, qui sonne pour un mort, balance des sons lourds...

Le soir vient, efface la lumière et endeuillit le tableau de pâleurs mornes et usées de chromolithographiés. Un silence de mausolée. L'ombre est funèbre. Dans cet isolement absolu, angoissant, le sol est pareil à une couche de pierre. Les arbres, comme des bâtons noirs et durs, plantés en tous sens, se rencontrent et forment des croix à moitié renversées — et, dans la tristesse poignante du froid, dans ce deuil de l'hiver, on se croit, sacrilège, au milieu d'un cimetière abandonné, un cimetière oublié où ne reposeraient que des Vierges endormies pour l'éternité dans leur blancheur immaculée.

JAMES VANDRUNEN.

---

## VERS

---

A UN POÈTE

*Ton livre est un miroir symbolique et puissant  
Que ton art a dressé pour les races futures,  
Et qui réfléchira leurs nouvelles tortures  
A travers des lueurs d'épouvante et de sang.*

*Et quand l'immense horreur d'un monde finissant  
Aura débilité les plus fortes natures,  
Il renverra leur mal aux tristes créatures  
Qui crieront vers le ciel en se reconnaissant.*

*Puis il disparaîtra dans l'infini des rêves,  
Et ses pâles débris sur le sable des grèves,  
Retrouvés quelque soir par les peuples tardifs,*

*Parleront vaguement de ces villes tragiques  
Dont la mer a noyé dans ses grottes magiques  
Le luxe douloureux et les joyaux pensifs.*

#### LE TOURMENT DU RETOUR

*Voyageur au long cours dont l'obscur souvenir  
S'éteint comme un soleil dans les brumes d'un fleuve,  
Épargne-toi l'horreur d'une saignante épreuve,  
Et poursuis l'horizon sans jamais revenir!*

*En vain dans les yeux chers tu veux te rajeunir.  
Regarde : ils sont emplis d'une chimère neuve,  
Et leur âme est fermée à ton âme, Ame veuve  
Qui crois dans le passé trouver un avenir!*

*Leur accueil fait penser à ces vieilles demeures  
Où vous tintiez jadis, cristal des jeunes heures!  
Où vous mourez encor, parfum des cœurs aimants!*

*O fenêtres d'antan! Qu'êtes-vous devenues?  
Et dans le morne oubli de vos carreaux dormants  
Pourquoi nous montrez-vous des faces inconnues?*

#### SILENCE

*Je voudrais inventer des mots frêles et doux  
Pour parler à tes sens pendant les heures brèves,  
Où les mains dans tes mains, assis à tes genoux,  
Je regarde en tes yeux l'infini de mes rêves;*

*Des mots mystérieux, fleuris et palpitants,  
Pleins d'humides parfums et de glauques murmures.  
Qui ressemblent au ciel renversé des étangs  
Frôlés par le sommeil des nocturnes ramures; .*

*Des mots pareils à ceux que de lointains gosiers  
Susurraient dans les soirs songés par Cimarose,  
Comme un souffle alangui de suaves rosiers  
Où lentement se meurt, feuille à feuille, une rose;*

*Des mots d'un opéra triste et sentimental,  
Dont la vibration magique réalise  
La plaintive chanson des coupes de cristal  
Où se pleure à jamais l'âme de Cydalise.*

*Et cependant aucun de ces mots long voilés,  
Aucun mot de Shelley ne vaudrait l'indolence  
De nos profonds regards l'un par l'autre étoilés,  
Ni l'ombre de nos cœurs où chante le silence.*

#### RÉSIGNATION

*J'ai lutté contre moi, j'ai crié, j'ai souffert,  
Esseulé dans la nuit de mon âme blessée,  
Et, ma vie en lambeaux, je sors de mon enfer,  
Car peut-être l'enfer n'est rien qu'une pensée.*

*Je comprends aujourd'hui que mon rêve était fou,  
Que mon amour d'automne était presque une offense,  
Et j'arrache à jamais de mon cœur, comme un clou,  
Le tragique désir d'une impossible enfance.*

*Et je t'offre ces vers, ô mon glaive! ô ma croix!  
Semblables à des soirs de Noël, blancs et calmes,  
Où plane vaguement dans l'azur des cieux froids  
La palpitation souveraine des palmes;*

*Ces vers d'un méconnu, ces vers d'un résigné,  
Ces vers où ma douleur devient de la lumière,*

*Ces vers où ma tendresse a longuement saigné  
Comme un soleil couchant dans l'or d'une verrière.*

## LES VOIX

*Voix de mon sang qui pleure, et vous, voix de ma chair,  
De ma chair pantelante et folle! Voix pensives  
Plus hautes que le cri des houles convulsives,  
Taisez-vous, longues voix d'un passé triste et cher!*

*Taisez-vous, longues voix! Voix des fleurs paresseuses!  
O voix, velours des voix, voix des fleurs d'autrefois  
Qui rêviez dans sa chair, qui chantiez dans sa voix,  
Voix des jasmins lascifs et des roses mousseuses,*

*Taisez-vous! Je tairai ma honte et ma rancœur.  
Le silence et l'hiver sont entrés dans mon cœur :  
Il neige du silence en mon cœur vaste et sombre.*

*Neige, neige, ô silence, et tâche de couvrir  
Ces roses de l'enfer trop lentes à mourir,  
Et mon unique amour crucifié dans l'ombre.*

ALBERT GIRAUD.

## L'ART

### AU DESSUS DES RÉVOLUTIONS

*Deuxième article (\*)*



e l'article de *l'Art moderne*, qui vient de paraître une deuxième fois, revu et augmenté, dans la *Société nouvelle* nous pourrions ne retenir qu'une phrase :

« Il faut penser à descendre sur la place publique et à montrer ce que l'art peut apporter de secours aux réformes que la politique doit réaliser. »

---

(\*) L'auteur de l'article sur *l'Art et la Révolution* ayant jugé à propos de faire de sa prose une deuxième mouture, nous ne voulons pas être en reste et insistons à nouveau sur ce que nous avons déjà dit.

L'article est signé Edmond Picard, ce qui explique bien des erreurs en matière de littérature, et néanmoins il nous faut tenir compte de son étude eu égard à la personnalité éminente de celui qui l'a écrite.

Ce que fait M. Picard, est rarement banal et le célèbre avocat a certainement son public de croyants, même lorsqu'il s'égare en amateur inexpérimenté, dans les sentiers de l'Art.

Nous avons essayé de tracer la ligne de démarcation qui sépare la sociologie de la littérature. L'une est une science quasi faite, dont les principes sont à peu près établis, dont les bases sont nettes, qui sait où elle va ; l'autre est un art, c'est-à-dire quelque chose d'ondoyant, sans autre but que le Beau réalisé selon le caprice des maîtres, sans autre utilité que l'élévation esthétique au dessus des médiocrités de la pensée des foules. La sociologie est pour tous, l'art pour quelques-uns. Le jour où il sera accessible aux foules, c'est qu'il sera descendu jusqu'à elles, non qu'elles auront monté jusqu'à lui. Mâtiné de préoccupations sociales, il déchoit, il s'abaisse, il s'attarde dans les mauvais lieux, dans les lieux communs.

Le niveau intellectuel du *nombre* n'a jamais sensiblement monté depuis que le monde existe ; le peuple d'Athènes était aussi cultivé que celui du Paris d'aujourd'hui. Le propre des masses, c'est d'être médiocres ; elles ont une moyenne d'esprit qui pivote sur elle-même depuis toujours. Les idées sociales changent de forme, elles restent néanmoins stationnaires ; de tous temps il y a eu des révolutions à la suite desquelles les têtes gouvernantes se préoccupèrent d'améliorer le sort de l'ouvrier (l'enquête que l'on fait aujourd'hui n'est pas neuve, je gage) ; aux heures de trouble, on a détruit bien des Bastilles, mais un homme supérieur venait qui les bâtissait avec des matériaux plus résistants, qui mettait sa botte sur les masses et celles-ci, esclaves de nature, retombaient dans leur soumission.

L'Art aussi *fut*, de tout temps, mais au dessus des mouvements sociaux. De tout temps, sous les empires comme sous les républiques, il y eut des artistes qui chantèrent pour chanter, que ce fût sur la lyre, sur la toile, sur le marbre ; ils planaient au dessus des foules qui ne pouvaient les comprendre et sans souci des barricades et des coups de mitraille ; ils laissaient tomber sur la tête des élus leur pensée de lumière et passaient à côté de la foule sans la voir ; pour la voir, ne devaient-ils pas se baisser ?

M. Edmond Picard a sérieusement choisi deux livres-types pour en faire la démonstration de ses principes. Ces deux livres se tournent contre lui. Nous avons montré ce que sont les *Paroles d'un Révolté*, livre de sectaire, accumulant dans ses pages tout ce qui traîne de poncifs dans les journaux quotidiens ; langue courante de la copie hâtive, de l'article facile, à la portée

de tous, se servant du vocabulaire restreint qui suffit aux masses. *L'Insurgé* un roman stylé, d'une forme martelée et sonore, racontant un homme geignant sa souffrance en la généralisant à tous pour ne pas avoir l'air égoïste et personnel.

Un roman encore une fois, un roman sans portée et que le peuple ne comprendrait pas, alors que de l'autre il ferait, non une Bible, mais un catéchisme. Le socialisme de Vallès est un « socialisme aristocrate ». Vallès à vu le côté plastique, artiste du peuple; il a fait un tableau, non une physiologie.

« Que deviennent, dit M. Picard, les théories sur l'Art pour l'Art, sur l'Art fantaisiste, sur l'Art réduit à la forme sauf à mettre sous la forme une pensée quelconque, comme on fourre du son dans une poupée ».

Ce qu'elles deviennent? Elles sont. Qu'est-ce que Leconte de Lisle, Charles Baudelaire, Banville, Paul de Saint-Victor? Et Barbey d'Aurévilly, et les Goncourt?

Du son dans une poupée!

Et Zola? Car vous nous la bâillez joyeuse avec *Germinal*. Un écrivain trace le tableau d'une société; après avoir décrit le grand monde, le théâtre, la vie qui mange, la bourgeoisie, il arrive au tome qui est celui du peuple; à dater de ce moment il a voulu faire de l'Art social et on l'enrégimente dans l'armée des Kropotkine. Que sera-t-il, s'il vous plaît, lorsqu'il décrira l'armée et les chemins de fer?

Du son dans une poupée!

Que les poètes chantent — la foule hurle; qu'ils donnent au verbe des harmonies si délicieuses que les êtres d'élection puissent seuls en saisir les charmes ineffables, et que leur voix monte aux douceurs célestes loin, bien loin des bassesses et des querelles humaines!

MAX WALLER.

---

## LITANIES

*Laisse encor que je dorme — ô ma fille de joie —  
En tes bras comme si j'étais enseveli,  
Que ton corps qu'un divin ouvrier a poli  
Pour mon enchantement, se débâte et se ploie,  
Et s'attache à mon corps comme un maillot sans pli*

*O Toi qui m'as donné ton corps comme une aumône.*

*Saoule-moi, fais de moi plus humble qu'une bête,  
Fais-moi rouler au puits où nul soleil ne luit.  
Que ton baiser en fleur pousse sur mon ennui ;  
Et sois toute douceur et sois toute tempête,  
Qu'on dise en me voyant demain : « Ce n'est pas lui ! »*

*O Toi devant qui tout astre d'or a pâli.*

*Comme d'un instrument subtil sur mon cœur joue  
A ta guise des airs. Archet souple et nerveux,  
Souffle puissant, fais-moi triste, ou gai, si tu veux  
— Mon vouloir ! — et d'un bras que la volupté noue  
Enlève-moi jusqu'aux Edens par les cheveux ?*

*O Toi riche en bonheur et féconde en oubli.*

*Prolonge la caresse et vide ma cervelle,  
Que je sois un vieillard quand tu n'êtreindras plus  
Mon corps ; qu'en un instant les temps soient résolus  
Sans me sonner l'heure où le dégoût se révèle  
Et que ma raison parte — Océan — sur ton flux,*

*O Toi pour qui mon âme est prête comme un trône !*

PIERRE LYS.

## UN ASSASSINAT DANS UN CAFÉ

### I



Un cri suraigu lancina dans le ronron habituel du café. La vieille hideur de femme, la vendeuse de journaux à voix d'outre-tombe, le menton soulevé par le poing vigoureux de Georges de Cléophas, se redressait comme une oie qu'on tire par la tête, son châle vert, une apparence d'étoffe avec des trous et des rapiécages, battant l'air comme une paire d'ailes moisies ; puis, d'une pièce, elle s'écroula, cogna de la tête la table de marbre, où pourpra une gouttelette de sang, et s'aplatit sur le parquet.



Le café entier houla.

Dans le brouhaha des exclamations, des verres entrechoqués, des chaises qu'on renversait, les consommateurs tumultuèrent, avec des gestes de menace, des brandissements de cannes et de parapluies. Au comptoir la grosse demoiselle en robe de soie orange, de peur de s'évanouir dans un grog, se siphonnait de la limonade. Les garçons, oubliant leurs serviettes, accouraient le nez en flair; l'un d'eux, sur un mot du patron, courut chercher la police. En l'attendant, quelques messieurs de la propriété pour tous subtilisaient des cuillers de ruolz ou des tabatières oubliées sur les tables.

Cependant on entourait Cléophas et la vieille. Une dizaine de spectateurs, en se bousculant, ramassèrent cette guenille de femelle et l'emportèrent dans une arrière-salle. Les autres, poing levé, la colère aux dents, enfermaient dans un cercle de fureur Georges de Cléophas, sans oser porter la main sur lui, car il braquait à la ronde, froidement, comme un revolver chargé, son regard d'acier qui matait les brutalités dans une terreur respectueuse. Il était superbe, le fier jeune homme, au milieu de cette foule encolérée qu'il cravachait des yeux, comme un dompteur dans une cage de fauves! Ses narines dilatées accaparaient l'air des autres avec une autorité de roi qui prend la vie de ses sujets. Son front, ce trône d'orgueil, éblouissait de majesté. Toute l'aristocratie de sa race semblait casquer son visage d'un cimier invisible, qui faisait peur. Il avait croisé ses bras sur sa poitrine, tout simplement comme s'il avait conscience de l'inviolabilité de sa personne. Et véritablement il y avait en lui quelque chose de sacré et de vaguement redoutable : son aspect évoquait le souvenir de ces personnages de la Bible qui d'un mot changeaient l'eau en sang et faisaient mourir les premier-nés. Grand et mince, ondoyant de hanches comme une femme, il avait une maigre et impérative figure que trouaient deux yeux nocturnes, deux gouffres noirs, plongeant dans des profondeurs mystérieuses, deux bures d'une houillère infernale, exhalant comme la crevasse de Delphes, dans des vapeurs prophétiques, les arrêts d'une inflexible volonté. Georges de Cléophas avait été officier : de là sans doute lui venait cet air de commandement qui d'emblée, partout où il allait, le faisait maître. Les hommes comme lui prennent dans la vie militaire l'héritage de César, et chacun de leurs gestes est une conquête. Au reste c'était un parfait gentilhomme, très recherché dans le noble faubourg, et incapable d'une action vile. Pourquoi donc avait-il frappé cette malheureuse? Ses lèvres serraient son secret derrière un dédaigneux sourire. Un moment ses yeux dardèrent jusqu'au fond de la salle sur la porte étroite par où l'on avait emporté la marchande de

journaux, et un éclair de colère passa sur ses traits. Ce fut tout. Il redevint immobile dans sa pose hautaine, pareil à une statue de dieu.

Rudement deux agents de police entrèrent et lui mirent la main sur l'épaule. Ils allaient lui passer les menottes quand d'une voix basse mais pénétrante comme un poignard il leur dit : « Je vous suis, messieurs ! » avec un tel air de grandesse qu'ils rempochèrent leur outil. On faisait silence. Il y avait dans toutes les poitrines l'attente de quelque chose de poignant, car on espérait, on désirait, en une sourde méchanceté de badauds, un second drame plus émouvant, plus canaille que le premier. Allait-il se laisser emmener, ce hardi jeune homme, sans casser la mâchoire aux argousins, comme à la vieille maugrabine qui râlait là-bas ? Il fallut pourtant se résigner à ce dénouement fade quand on le vit sortir entre les deux policiers, en boutonnant ses gants. C'était un désappointement, comme à un spectacle manqué. On eût sifflé volontiers. Mais au moment où Cléophas passait le seuil, une phrase sinistre circula : *Elle est morte !* Il y eut alors des menaces grommelées à demi-lèvres, puis des huées : le dompteur parti, les bêtes humiliées rugissaient. On se pressa aux fenêtres pour voir « l'assassin » s'éloigner dans l'obscurité de la rue, entre les deux sabres qui s'allumaient parfois aux clartés des réverbères et qui semblaient écrire sur les murailles un blafard *Mané-Thécel-Pharès*, une lucide prophétie de guillotine.

Puis on revint à la victime. Les garçons, qui avaient repris leurs serviettes, barrèrent la porte du fond et annoncèrent que la vendeuse de journaux avait été portée à l'étage. Un jeune médecin, qui buvait un mazagran au moment du crime, la soignait. Il avait défait ses jupes, son châle vert et son corsage de laine brune, où les doigts faisaient des trous. Elle n'avait pas de linge. Sous l'étoffe effiloquée la peau jaune et plissée flasquait sur des pointes d'os bleuâtres. Le docteur penché sur ce dépoitraillement écoutait ; son oreille épiait la parole de vie que murmurent les plus vieux cœurs, les plus délabrés par la maladie et le chagrin. Brusque, il se redressa et souleva la tête de la vieille. Le visage était atone. Les yeux révilés gonflaient leurs globes bilieux, baignés de chassie. Par la bouche violette entr'ouverte, quelque chose avait fui. Cette femme était morte.

Lentement les consommateurs s'en allèrent. Les garçons, d'un visage bêtement tragique, se mirent à ranger les verres et les jeux de cartes, puis ils éteignirent le gaz et fermèrent l'établissement, échangeant à mi-voix de brefs épiphonèmes. La morte, là-haut, les gênait. Ils songeaient vaguement à demander leurs gages, car le meurtre allait certainement porter malheur à la maison.

## II

Par les hautes fenêtres de la salle d'audience, un jour lumineux et chaud s'allongeait en lanières blondes qui flagellaient comme une toupie le crâne rose de l'huissier. On était au mois de mai. L'ironique printemps jetait de bouffonnes faussetés d'idylle au nez de la justice.

Le tapis vert, baigné de soleil, ressemblait à une épaisse pelouse. Dans leurs robes écarlates, le président et l'avocat général paraissaient habillés de coquelicots. Ils faisaient songer aux *Fleurs animées* de Grandville. Le greffier regardait un hanneton s'empêtrer dans la barbe d'un juré endormi.

Il y avait peu de public : quelques galopins qui faisaient leur éducation de cour d'assises et trois vieilles, veuves de leurs chats, que la fréquentation des tribunaux dispensait de s'abonner à la *Chronique*.

Dans le silence soporeux de la grande salle, une voix frémissait, musicalement riche, puissante, persuasive comme une incantation de violoncelle. L'accusé se défendait lui-même.

« Rien n'est plus naturel et légitime que ce meurtre prétendûment inexplicable. Certes il a dû étonner ceux qui n'en ont pas aperçu la cause morale, faute de voir clair dans l'abîme mystérieux de l'âme. Les esprits superficiels soupçonneraient un trouble mental. Si j'avais confié ma justification à un orateur du barreau, grand sauveur d'assassins devant la justice, il plaiderait l'inconscience, la folie, un accès de fièvre chaude, que sais-je? Il n'en est rien. J'ai tué par un acte de volonté lucide, sur l'ordre impérieux de ma conscience et ce fut là une action vertueuse... Laissez-moi continuer, monsieur le président; je sais que je lutte ici pour mon honneur et pour ma vie, et je ne vous débite point de stupides paradoxes.

« Vous connaissez ma vie. Elle fut calme, vouée aux études esthétiques les plus hautes et les plus délicates. Mes travaux ne sont pas ignorés; monsieur l'avocat général vous a dénoncé tout à l'heure le pseudonyme que mes poèmes ont clamé dans le clairon de la renommée, et vous a même signalé charitablement l'immoralité de mes vers, qui ont offusqué jadis la pudeur de tous les faiseurs de feuilletons. Ont-elles assez barboté, les gazettes! L'on m'a traité de fangeux matérialiste, alors que mon cœur était prosterné dans l'inaltérable adoration de la beauté spirituelle, et l'on n'a pas vu que l'horrible m'obsédait par cela même qu'il me faisait horreur. N'avez-vous jamais eu les yeux hantés d'une effroyable charogne aperçue au coin d'une rue? Un homme grossier ne l'eût point remarquée. En la regardant comme l'oiseau-de-paradis regarde la vipère qui le fascine, le poète doué d'un sens

exquis du beau sent son cœur se serrer d'angoisse ; il a beau fermer les yeux, la monstrueuse image reste collée aux yeux toujours béants de son esprit, comme la tache de sang aux doigts de lady Macbeth.

« Cette digression vous a sans doute édifiés sur l'homme que vous avez à juger. Il me faut maintenant vous retracer le drame tel qu'il s'est passé dans le *Café du Méridien* et dans le château invisible de mon âme.

« Ce soir-là, j'étais assis dans un coin du café, devant un verre d'absinthe. Le cerveau surexcité par la puissante liqueur, mon âme appareillait pour le pays des rêves. Le bruit des conversations ondoyait comme les molles vagues d'une marée des tropiques ; mes yeux, ivres de lumière, croyaient, dans les grandes glaces brouillées, contempler l'eau profonde, pleine de visions fondantes. Puis, tout en haut, le plafond bleu bordé de feuillages, les acanthes des colonnes, les fleurs de plâtre et les rosaces, vibrant dans une joie lumineuse, n'était-ce pas, à l'horizon, une île fortunée roulant jusque dans la mer les opulences de sa chaude végétation ? Soudain, je crus entendre le sifflement doux d'une vipère : une effroyable vieille approchait, sale, déguenillée, l'œil visqueux, la bouche coulante, les cheveux affaissés en bandeaux trop larges, le corps bistourné, la croupe à la hauteur de la tête, en sorte que son horrible visage triangulaire avançait et semblait traîner son corps derrière, à la manière des serpents. C'était la vendeuse de journaux. Sa voix, un râle fluet de souris blessée, flûtait : *L'Etoile belge ! édition pour demain !* C'était suffoqué comme l'appel assourdi d'une enterrée vive.

« Elle était arrêtée devant ma table, roulant sur moi ses prunelles vitreuses : *L'Etoile belge ! édition pour demain !* miaula-t-elle ; puis elle passa.

« Je frissonnai. Les cauchemars anciens, évoqués par cette voix exécrationnelle, assaillaient ma mémoire épouvantée. Une nuit de terreur enténébrait mes yeux. Soudain le même sifflement d'aspic me piqua l'oreille : la vieille était encore là, m'offrant ses journaux avec un mauvais sourire. Ah ! la hideuse carcasse ! Mon âme, vigoureusement éprise de la beauté idéale, tressaillait d'indignation. Comment la Providence laissait-elle errer dans le monde cet être dégoûtant, qui devait faire horreur aux chiens des rues ? La laideur est plus repoussante que le vice. S'il est vrai que le Beau n'est que le Vrai ou le Bien dans leur splendeur pure, le Laid est plus monstrueux que le mensonge et le péché, le Laid est la suprême injure faite à la loi morale ! Vieille maudite ! me disais-je, ton impure charogne est une insulte à l'Idéal ! Tu fais honte au Créateur. Ton ignoble visage est un crime. Ta posture infâme viole la volonté divine. Ta difformité blasphème.

« Et comme une troisième fois, l'affreuse sorcière approchait, je sentis avec la violence d'un coup de sang monter à ma cervelle la volonté de redresser l'immonde retorse ou de lui ôter la vie... D'un brusque coup de poing je lui soulevai la tête... Je l'ai tuée par haine des dépravations, par amour du Beau, de la Vertu, de la *Règle* ! »

IWAN GILKIN.

## NOUVELLES DE LA GRAND'ROUTE

### VII

#### SOLO DE FLUTE.

**U**n clair matin d'avril, sur la route de la capitale du Brabant, à peu de distance de Nivelles, je cheminai, voyageur égayé par les rayons d'un soleil neuf, sur la chaussée pierreuse, entre des carrés de terre brune fraîchement remuée, et de petits bouquets de bois estompés d'opale par les derniers brouillards de l'aube.

J'avais passé la nuit en chambrée, à l'auberge de la *Pinte Rouge*, dans une pièce garnie de six lits en bois peint, en compagnie d'un grand garçon maigre et chevelu, qui ne m'avait pas adressé la parole. Ce mutisme absolu, de la part d'un étranger au pays, avait eu lieu de m'étonner ; les routiers sont ordinairement bavards.

Quoi qu'il en soit, au point du jour, en descendant dans la salle de l'auberge, j'appris que mon *silencieux* était parti depuis une heure au moins. A mon tour, j'avais quitté l'établissement et gagné la route.

Au sommet de la côte, l'horizon s'élargissait à perte de vue humaine ; des coupées de bois succédaient aux bouquets embrumés de la vallée ; une carrière profonde, où les hommes et les choses prenaient une teinte d'ardoise sous la poussière de la mine, défonçait brusquement le sol, à quelques pas des fossés ; une longue file d'arbustes rachitiques partageait en deux la perspective, au loin ; et enfin, au milieu même de la route, un groupe de constructions riantes s'étalait sans façon autour d'un clocher bizarre, dont l'aiguille avait une face dorée au levant.

Je marchais d'un bon pas, à jeun encore, et me promettant de ne prendre le genièvre qu'une fois arrivé à la ville prochaine. Déjà deux bornes kilométriques se trouvaient derrière moi ; la carrière et les coupées de chênes

avaient disparu ; seuls le clocher et le groupe de maisons me restaient vis-à-vis ; puis, la route obliquait, et je ne voyais plus rien.

Soudain, plusieurs notes aiguës, mais rythmées, comme un placage d'accords, s'envolèrent d'un lieu peu éloigné et vinrent me frapper l'oreille, D'abord j'admis l'hypothèse d'un chant d'oiseau inconnu ; mais bientôt les trilles d'un air en vogue me détrompèrent : on entend rarement un rossignol chanter : *Si j'étais Roi!*

Après un moment de réflexion, je fus pris d'un accès d'hilarité à mes propres dépens. Étais-je simple ! c'était tout bonnement un flûtiste ennuyé qui, sans doute, pour oublier les déboires de l'existence, remplissait ses loisirs de grands flots d'harmonie !

Cependant, il m'eût été agréable de voir le musicien. J'écoutai encore quelques instants, et marchai dans la direction d'où venait le son. Lentement j'arrivai à travers champs jusqu'à une colline au pied de laquelle, de l'autre côté, courait en festonnant un ruisseau caillouteux bordé d'émousses rabougries.

Là, tout près, assis sur le sol, le musicien se recueillait, le front penché, les coudes aux hanches, les jambes nues, allongées dans l'onde du ruisseau. Espérant que l'artiste ne s'en tiendrait pas aux morceaux déjà exécutés, et voulant jouir du concert dans son entier, je m'allongeai sur l'herbe, me dissimulant de mon mieux afin de voir sans être vu.

Bientôt, en effet, un nouvel accord retentit, et l'instrumentiste recommença.

Ce fut d'abord une musique étrange et farouche, quelque chose de vierge et de sauvage, avec des bonds, des chutes et des cris ; puis les tons se lièrent insensiblement, les notes se fondirent, et les saccades se transformèrent en un andante paisible et doux, faisant songer aux échos lointains des mélodies que les paysans chantent le soir en rentrant à la ferme. L'air, de doux qu'il était, devint ensuite mélancolique ; les notes traînaient, étagées doucement, semées de demi-tons plaintifs, dans une mesure à quatre temps. L'instrument eut des soupirs, des sanglots ; cela ressemblait à une idylle changée en élégie ; on eût dit que le musicien exhalait, non du souffle par ses lèvres, mais de la douleur par son âme.

Puis, progressivement, la mélodie devint plus virile ; il y eut une ariette, suivie de petits airs sautillants et simples : une polka, dans un bal champêtre. Enfin, les notes redevinrent vibrantes, et s'étendirent, répétées par l'écho de la campagne ; j'eus la vague idée d'un quadrille échevelé, d'une danse macabre autour de pierres tumulaires flamboyantes, tourbillonnant comme dans une ronde infernale, brusquée, à intervalles égaux par la sonnerie lourde d'un glas funèbre...

L'artiste se tut, et laissa retomber ses mains sur le sol.

Alors, véritablement ému, la larme à l'œil, je me dressai vivement et me mis à applaudir avec force.

Le musicien stupéfait se retourna et cacha prestement sa flûte sous ses hardes. Quel ne fut pas mon étonnement de reconnaître mon taciturne de l'auberge!

Sans plus attendre, je descendis le mamelon et courus souhaiter le bonjour à l'artiste. Mais celui-ci ne me répondit point de vive voix, et me fit comprendre, par signes, qu'il était muet.

Cela m'expliquait son silence, mais ne me disait point pourquoi le musicien avait tout d'abord caché sa flûte en m'apercevant.

Après avoir écouté les quelques paroles que je lui dis, il me regarda longuement; puis, avec un geste comme s'il se disposait à quelque acte de courage, il tira de sa poche un carnet, en déchira quelques feuilles, et y écrivit au crayon les lignes qui suivent :

« Je ne puis plus articuler une parole, bien que je sois encore capable de jouer de mon instrument; ma mutité est la suite d'une blessure que je reçus à Fröeschwiller, en 1870.

« Il y aura trois ans à l'anniversaire de la république, ma mère mourut, — la pauvre vieille! — Moi, je quittais le pays, après avoir dit adieu aux camarades de la fonderie; et, mes effets dans mon mouchoir, ma flûte dans son étui, je partis pour la capitale.

« Malheureusement, le travail manquait à Paris. Que faire? J'avais mon instrument : j'allai jouer le soir dans les cabarets; mais quand l'ouvrage est rare, l'argent l'est plus encore, chez les ouvriers! Cela dura quelque temps. Je soupais quelquefois; je logeais moins. Enfin, voyant la marche des affaires, je voulus retourner au pays. A la fonderie on refusa de m'occuper. J'avais déserté l'ouvrage, disait-on, je pouvais crever, ce serait bien fait.

« Alors je repris la grand'route, et me mis à voyager, bagage au dos, coudre à la main.

« Le mois dernier, — il gelait encore, — tombant de froid, je vendis ma flûte pour avoir un abri. J'eus trois francs, et je vécus quinze jours. Hier, un riche m'a jeté dix sous dans une ornière. J'ai logé cette nuit; et j'ai volé dans l'auberge l'instrument avec lequel je viens de jouer...

« Je vous crois un honnête homme, — plus que moi; — prenez cette flûte et reportez-la, si vous allez de ce côté; vous direz l'avoir trouvée près de la porte.

« Tenez, il faut que je vous dise... C'a été plus fort que moi; il y avait trop longtemps que je n'avais plus la mienne!... »

Lorsque j'eus fini de lire, le muet me tendit l'instrument en s'essuyant les yeux. Je pris machinalement la flûte, et, serrant la main à l'artiste, je m'éloignai à petits pas.

Au bout de quelques minutes j'entendis un son rauque, inarticulé, résonner derrière moi. Je me retournai : le musicien courait de mon côté, les pieds nus, avec des gestes suppliants. Je m'arrêtai pour l'attendre. Lorsqu'il fut auprès de moi, il joignit les mains comme pour une prière, et ses yeux, regardant tour à tour les miens et la flûte que j'avais sous le bras, avaient l'air de me dire :

— Encore, encore une seule octave !

## VIII

### LA PROMENADE

Chaussé de ses vastes sabots jaunes, dans lesquels il a mis de la paille fraîche ; vêtu du sarrau de toile bleue luisante ; coiffé du large feutre gris d'usage, l'homme suit lentement le sentier qui conduit vers les champs de blé.

C'est dimanche ; les cloches de l'église sont devenues muettes ; les vêpres sont achevées ; les paysans ont regagné le village. Là-bas, du côté des maisons, des rires retentissants entre les notes d'un violon aigre tourmenté par l'archet du maître d'école ; c'est un bal champêtre où la jeunesse campagnarde va s'ébattre joyeusement durant une heure, sous les branches à demi dépouillées de quelques tilleuls rachitiques. A la ferme, des femmes, vieilles et courbées, apprêtent silencieusement le repas du soir ; les poules becquettent dans la cour ; les pigeons roucoulent dans le ramier ; et la poulie du puits tourne sur son axe rouillé, en grinçant sous le poids des seaux remplis.

Du reste, tout est calme, aux logis et aux champs. Des vieux, assis devant leurs portes, la face rouge, les mains grises et tremblotantes, fument gravement leurs pipes, perdus dans les songes intraductibles de leur intelligence obtuse.

Tout se repose ou s'amuse : aux jeunes la danse, les conversations bruyantes, les galanteries brutales ; aux vieillards le foyer, la rêverie, le cabaret ; le cabaret du pays, avec son bouchon de houx ou de vigne pour enseigne, au dessus de la porte, et ses rideaux rouges aux fenêtres ; des



tables de charme raboté; ses buveurs froids et mornes, penchés sur leurs verres; et son atmosphère bleue de fumée.

∴

Cependant, l'homme s'éloigne du village et gagne les champs. Son visage, roussi aux feux de l'été, paraît à peine sous les larges bords retombés de son feutre. Il va, sans se presser, les mains ballantes, le dos un peu voûté, la tête droite. Devant lui, la campagne s'étend, jaunâtre, au coucher du soleil; des carrés de blé s'élèvent à gauche, courbant leurs tiges sous le poids des épis presque mûrs; plus loin, un bouquet d'acacias ferme la perspective; à droite, des coteaux s'élargissent en pente douce, couverts de végétation vigoureuse, brune dans les plis du terrain; au fond, surgit en ligne droite une chaîne de petits tertres peu élevés, d'où l'on découvre, par un ciel clair, un horizon immense.

L'homme va toujours de son pas lent et mesuré; il ne se détourne pas; sa tête, automatique, se meut en demi-cercle, de droite à gauche, de gauche à droite; à peine de temps à autre s'approche-t-il des épis qui bordent le sentier, afin d'en chasser quelque essaim de moineaux pillards. Il marche; il traverse les champs; il passe devant le bouquet d'acacias et s'enfonce dans le fouillis de végétation. Là, à l'abri des rayons, il se découvre et s'arrête.

∴

Les mains jointes sur les reins, il compte d'un œil sûr les promesses de la récolte prochaine; il calcule, il contemple; son regard s'élève de la terre au ciel: il prie, il bénit, peut-être.

Car l'homme est religieux; mais d'une religion particulière; il ne croit pas au Dieu que lui prêche le curé. Il n'a qu'une idole: le temps. Le temps est le maître des récoltes; il peut, d'un coup de vent ou d'un rayon de soleil, remplir les sacs ou vider la huche.

Aussi le temps vaut-il plus que Dieu.

L'homme est logique dans son gros bon sens rural.

C'est qu'il est le gros bonnet du pays. A lui appartiennent ces prés, ces champs, ces coteaux, et jusqu'à ces acacias, qui maintenant sont enveloppés d'ombre; sans compter la ferme et l'abreuvoir du village, femmes et bêtes comprises.

L'homme est taciturne, mélancolique; il ne rit jamais, parle rarement, sourit quelquefois. Toute la semaine il s'est courbé sur ces sillons qui ren-

ferment l'espoir de quelques mesures de grain ; aujourd'hui, il vient donner le coup-d'œil du maître, satisfait de son travail.

Après une pause de quelques instants, il quitte la vallée et s'éloigne du côté de la chaîne de collines dont les crêtes sont encore empourprées de clartés mourantes. Bientôt il gravit d'un pas égal la pente des tertres et paraît au sommet, sur le plafond rouge du couchant, comme une ombre noire, silencieuse, immobile.

L'homme n'a pas recouvert son front ; il tient son feutre entre ses mains toujours croisées. Sa large face brûlée et polie miroite aux dernières lueurs du crépuscule. Il ne porte point de barbe ; ses yeux, peut-être passés de teinte à la lumière, ont une nuance verdâtre et changeante ; son front semble fait de deux pièces soudées l'une à l'autre, tant le haut et le bas diffèrent de couleur ; ses cheveux, ras et drus, sont blancs sur le crâne et gris derrière les oreilles ; et cette forte silhouette demeure là, roide, impassible, la vue perdue dans l'horizon, au loin.

\*  
\*  
\*

Maintenant, l'homme est le rêveur ; il contemple la nature, — sa nature, car ces terres sont à lui, — au coucher du soleil ; il regarde les ondulations des blés, les zigzags désordonnés de la vigne et les sillons parallèles des plants encore enfouis ; il admire, sans le comprendre, le mécanisme subtil et fécond qui changera bientôt quelques produits imparfaits en beaux et bons écus d'or. Et il se laisse emporter, lui, intelligence faible, dans le torrent de poésie qui s'échappe vaguement du bouquet d'acacias.

Il se retourne ; il lève son front vers l'ouest ; il cherche à percer du regard les bandes cuivrées du ciel. Et, dans son admiration muette, deux grosses larmes incolores roulent en scintillant comme des gouttes de rosée sur la peau tannée de ses joues.

Oh ! les douces larmes d'attendrissement ! ô puissance imprescriptible de la poésie !

Eh bien, non ! l'homme n'a pas le cœur ouvert à des sentiments semblables ! Savez-vous pourquoi l'homme pleure ? c'est parce que, dans ces bandes cuivrées qui disparaissent maintenant sous le voile de la brune, il a reconnu le signe certain d'un vent terrible, destructeur de la récolte dernière.

Il reprend à présent le chemin du village. Tout à l'heure, en rentrant à la ferme, il redeviendra le paysan austère, âpre au gain, dur à la famille, froid au sentiment ; et, dans sa mauvaise humeur d'un labeur compromis, il ne

ménagera ni les injures aux femmes, ni les ruades au vieux griffon décharné qui viendra au devant de lui pour lui lécher les mains.

## IX

### LE GUEUX A L'ORGUE

Le vieux qui court les rues, portant sa boîte sur le dos, comme un escargot sa coquille, s'était mis en route de bonne heure.

Et comme c'était jour de fête, le pantalon du gueux avait été soigneusement brossé; aussi la redingote à la « propriétaire »; aussi la large casquette de drap vert, à visière de cuir verni. Il allait y avoir tantôt deux jours que le loqueteux n'avait dîné. Aussi, les poches et le cœur pleins d'espoir, il avait endossé sa boîte à musique et s'était dirigé vers la ville.

Le vieux n'était pas infirme, oh non! tant s'en fallait! Le champagne qu'il avait sablé durant son existence avait été insuffisant pour lui léguer la goutte, ce châtiment des jouisseurs; il avait de bonnes jambes, bien osseuses et bien maigres : des jambes de vagabond, capables de faire leurs huit lieues en dix heures. Le coffre était solide, large et velu comme une poitrine d'ours. Les yeux aussi étaient bons, gris et vifs, susceptibles de fouiller le ruisseau bourbeux pour y découvrir un liard oxydé : des yeux de maraudeur.

Eh bien, malgré tout cela, le vieux mendiait presque. Sous son écorce rugueuse et vivace, l'homme gardait l'indolence du désœuvrement. Il voulait ignorer le travail. L'atelier? ah bien oui! et le grand air, donc? et les bonnes heures de sommeil, en plein midi, dans les fossés, la tête à l'ombre, derrière la boîte à musique, sa vieille inséparable! et les fines lampées de trois-six sur les tables clopinantes de la barrière! que serait devenu tout cela?

Non que le vieux fût fainéant par nature; il trimait, et rude, quelquefois. Seulement voilà : le gueux en était un vrai, un de dessous les fagots. Il n'était pas paresseux; il était flegme. Et puis, cette incertaine vie de bohémien lui allait; il y était façonné. En sortir, c'eût été sortir de sa sphère, de son climat vital. Vrai, il eût crevé, dans l'atelier! Et le vieux tenait à la vie, au moins autant qu'à sa boîte, à son repos et à son trois-six.

..

Tu les as chantés, Richepin, ces marlous, marloupins et marloupattes;

tu as étudié leur existence végétative sur la route, sous les ponts et dans la rue ; tu as appris leur langage au pays de *Largonji*, avec les *dos*, les *mendigots* et les *loucherbems*. Les claquepatins, les loqueteux, les catins et les marmousets ont été immortalisés par ton œuvre. Mais puisque, dans tes volées pittoresques, tu n'as pas rencontré mon homme, permets-moi de te le présenter. Tu as eu « Le bon gueux qui rôde », j'aurai le « Gueux qui joue de l'orgue ».

\* \*

Sur la grande allée bordée de marronniers, le vieux avait posé sa boîte Il faisait chaud ; et le marchand de coco avait eu bon nez en flairant la recette.

En fraîches toilettes d'été, les margots balayaient le sable du cours, étalant aux yeux de la plèbe l'audace de leur richesse impure.

De temps à autre, une calèche passait sur la chaussée, soulevant un flot de poussière sous les pieds des chevaux. De temps en temps aussi, un cavalier filait, rapide, sous les branches vertes de la contre-allée qui ne permettait d'apercevoir le fugitif que dans leurs éclaircies. Parfois, c'était une amazone, toute pâle, dans un costume noir, qui traversait au petit trop la place dorée et poudroyante au soleil.

Le vieux avait mis sa machine en branle.

Il était peu varié le répertoire de la boîte à musique ; quatre airs le composaient : « *Partant pour la Syrie* ; » « *D'ici voyez ce beau domaine...* ; » « *Ohé les p'tits agneaux !* » et « *Je vais revoir ma Normandie...* » Sur un rythme mélancolique, l'orgue geignait des *fa dièze* et des *mi bémol* qui se perdaient presque dans le bruit de la foule qui ne les entendait pas.

Et le vieux tournait, tournait toujours, avançant bravement vers les promeneurs sa coquille de nacre.

L'ombre n'est pas faite pour les mendiants, à l'air libre. Le loqueteux, refoulé le long des murailles, recevait sur sa tête nue les brûlants rayons de juillet. Il suait, le bonhomme !

Mais aussi, quelle idée de s'entêter à perdre ainsi de l'harmonie ! Si seulement les petits sous avaient plu dans la coquille ! Mais non, rien, pas une rouge pièce !

Il y eut un instant où le marchand de coco eut pitié de notre homme ; il s'approcha, remplit un verre à sa fontaine, et le tendit au vieux, avec une espèce de confraternité protectrice, en lui disant :

— Va, bois ; tu me rendras ça quand tu pourras.

On sentait, dans le ton dont le marchand de coco parlait, toute la distance qui sépare le négociant de l'artiste.

Philistin, va!

Le gueux but. Vraiment, il avait soif. Et les sous ne tombaient pas.

..

Trois heures durant l'homme resta à la même place, attendant l'aubaine. La foule passait, indifférente à *Ma Normandie* comme à la *Dame blanche*, dure à la poche comme à l'oreille.

Cependant le dîner devenait de plus en plus problématique. Alors le vieux fut pris de désespoir. D'un coup brusque il se hissa la boîte sur l'échine et se mit à descendre l'avenue. Maintenant il marchait à l'ombre, heurtant ses voisins au passage, humilié de l'égoïsme de ce monde qu'il coudoyait.

Peu à peu cependant sa nature philosophique reprenant le dessus, il se dit qu'un dîner de plus ou de moins ne devait point paraître dans la vie d'un homme.

Et lorsque le loqueteux arriva à la barrière, il était tout à fait consolé et n'avait plus souci que de faire un bon somme, à l'ombre des verts talus.

..

Entraîné par cette puissance invisible qui fait que les gueux s'assemblent, j'avais suivi le vieux jusqu'au delà des portes de la ville. Un large champ d'avoine s'étendait devant nous. A gauche, sur le terrain nu, des tentes se dressaient, pittoresques, désordonnées, sales, pailletées de métal, semant des étincelles dans le gris vague de la campagne. Des Bohémiens, des Zingari, sans doute, avaient élevé leurs constructions nomades en ce lieu.

Le vieux déposa son orgue sur le sol et se coucha à l'entrée du champ d'avoine. Resté un peu en arrière, je fis comme lui, et me mis à sommeiller.

..

Je ne sais combien de temps je dormis.

Tout à coup je fus réveillé par une musique étrange qui semblait sortir du milieu même des épis. Je me dressai et regardai du côté d'où venait le bruit...

Quel ne fut pas mon étonnement de voir le vieux à l'orgue tourner avec une bonne foi inimaginable la manivelle grinçante de sa commode à musique!

Oui, il tournait. Et, l'un après l'autre, se relayant sans interruption, les quatre morceaux du répertoire couraient, glapissant, roulant, tonnant, tonitruant, avec des sursauts, des soupirs et des pauses démesurées.

Le mendiant s'était dit : « Ma foi, puisque les gens ne veulent point donner, je vais envoyer une aubade au soleil. Celui-ci, du moins, s'il me grille l'été, me réchauffe l'hiver.

« Et en avant la musique ».

Et le vieux tournait, tournait toujours.

..

Avant le soir j'étais assis devant l'une des tentes des Zingari.

Des femmes, jeunes et vieilles, jolies et laides, allaient et venaient autour des feux qui brûlaient sur le sol. Le vieux loqueteux était allongé auprès de moi, attendant le repas qui nous était offert.

Eh parbleu, oui ! ces bons gueux nous avaient invités, de frères à frères. Et nous avions accepté.

Bientôt nous fûmes servis ; et nous mangeâmes dans l'immense écuelle de bois le brouet aillé et le pain noir de nos orientaux compagnons.

Puis, le vieux à l'orgue de Barbarie, commença une histoire. Elle était longue...

Alors, pendant que les pipes s'allumaient, je m'étendis sur le dos, auprès des feux mourants, et, regardant les étoiles, je me mis à fredonner inconsciemment le vieux refrain de Béranger :

*Les gueux, les gueux,  
Sont des gens heureux,  
Ils s'aiment entre eux ;  
Vivent les gueux !*

MARIUS RÉTY.

## MEMENTO

### BELGIQUE

MM. Joseph Dupont et Lapissida viennent de publier le tableau du personnel du théâtre royal de la Monnaie pour la campagne 1886-1887.

Le voici :

*Chefs de service.* — Joseph Dupont, 1<sup>er</sup> chef d'orchestre.

Léon Jehin, chef d'orchestre ; Ph. Flon, 2<sup>e</sup> chef d'orchestre, chef des chœurs.

Lapissida, régisseur général.

Falchieri, régisseur de la scène parlant au public, Léon Herbaut, 2<sup>e</sup> régisseur.

Saracco, maître de ballet ; Duchamp, régisseur du ballet.

Beauvais, Triaille, Paul Mailly, pianistes-accompagnateurs.

Fiévet, bibliothécaire. Bullens, chef de la comptabilité. Charles Lombaerts, machiniste en chef. Feignaert, costumier. Bardin, coiffeur. Colle, armurier.

Jean Cloetens, préposé à la location, contrôleur en chef. Maillard, percepteur de l'abonnement.

Lynen et Devis, peintres décorateurs.

### GRAND-OPÉRA, TRADUCTION, OPÉRA-COMIQUE

#### ARTISTES DU CHANT.

*Ténors.* — MM. Sylva, Engel, Berroney, Gandubert, Larbaudière, Nerval, Durand.

*Barytons.* — MM. Séguin, Giraud, Renaud.

*Basses.* — MM. Bourgeois, Isnardon, Chappuis, Frankin, Séguier.

*Chanteuses.* — M<sup>mes</sup> Litvinne, Marie Vuillaume, Martini, Balensi, Thuringer, Wolf, Angèle Legault, Gayet, Gandubert

*Coryphées.* — M<sup>mes</sup> Vlémickx, Legros, Tilman Zoé. MM. Fleurix, Léonard, Krier, Vanderlinden, Blondeau, Schmier, Simonis, Pennequin, Dobbelaere.

#### ARTISTES DE LA DANSE.

*Danseurs.* — MM. Saracco, Duchamp, Desmet, De Ridder.

*Danseuses.* — M<sup>mes</sup> Cleofe Lavezzari, 1<sup>re</sup> danseuse ; Consuelo De Labruyère,

1<sup>re</sup> danseuse demi-caractère ; Teresa Magliana et Emilia Righettini, 2<sup>es</sup> danseuses ; Enrichetta Righettini, 3<sup>e</sup> danseuse.

*Coryphées.* — M<sup>mes</sup> Vanlancker, Tribout, Desmet, Schacht, J. Matthys, Zuccoli, Vangoetem et M. Matthys.

38 danseuses, — 12 danseurs.

*Chœurs.* — 16 premiers dessus, 14 deuxièmes dessus, 8 enfants de chœur, 14 premiers ténors, 10 seconds ténors, 9 premières basses, 11 secondes basses.

*Orchestre.* — 80 musiciens : 12 premiers violons, 11 deuxièmes violons, 8 altos, 8 violoncelles, 8 contrebasses, 3 flûtes, 3 hautbois, 3 clarinettes, 1 saxophone, 6 cors, 3 bassons, 4 trompettes, 1 tuba, 4 trombones, 1 grosse caisse, 1 triangle-tambour, 1 timbalier, 1 cymbalier, 1 harpe.

*Musique de scène.* — Un chef, 20 musiciens.

20 machinistes, 20 employés placeurs et ouvreuses, 30 habilleurs et habilleuses

\*\*\*

*Au Galop*, poésie par Gallaud. Une brochure. Bruxelles, imprimerie Vanbuggenhoudt.

L'optimiste auteur, dans un élan de lyrisme sincère, galope sur l'illusion devant la fresque d'une vie idéale. Au moment où nous craignons de le voir s'assoupir dans le quietisme du rêve vécu, notre cavalier se cogne

#### *Au comptoir d'un épicier !*

Devant ce sombre autel du prosaïsme, déception amère qui se dresse devant lui avec des couleurs de deuil, M. Gallaud s'arrête. C'était le moment de remonter en selle et de chevaucher dans les landes de l'« Art social. » L'auteur s'en est bien gardé, et nous l'en félicitons.

Sa pièce de vers, correctement bâtie est sans prétention et d'une fraîcheur délicate. Nous lui souhaitons le succès qu'elle mérite.

Un dessin pas banal et bien compris orne la couverture.

F. V.

\*\*\*

La deuxième de *La Casserole* :

AIRS DE PETITE FLUTE.

LE TEMPS EST AUX CHANSONS !

A Max Waller.

Holà ! les gens mal habillés,  
Venez donc ça qu'on vous parfume :  
L'odorant thurifiera fume  
Dans nos encensoirs ciselés.

Voyez avec quelle apathie,  
Avec quelles nobles façons,  
Quel dédain nous les balançons  
Dans l'atmosphère empuantie !

Car l'air que vous contaminez  
De l'odeur de vos dessous sales,  
O ! masses autrefois vassales,  
Ne doit plus offenser nos nez !

Observant et rythme et césure,  
Nous disons d'exquises chansons,  
Et mollement nous balançons  
Nos beaux encensoirs en mesure.

Et très haut et très doucement,  
Afin d'étouffer vos murmures,  
Tels les oiseaux sous les ramures,  
Nous trillons agréablement.  
.....

Eh ! va donc, tourbe mariolle  
Qui te plains de manquer de pain,  
Ce n'est pas vrai : tu n'as pas faim,  
Sinon d'un peu de gloriole !

MARTHE SCHWERDTLEIN.

\* \* \*

Deux volumes, des nôtres, sont sous presse, chez l'imprimeur Monnom : *Lettres à Jeanne*, par Jules Destrée et *Elles*, par James Van Drunen. Ce dernier volume, tiré à très petit nombre, ne sera pas mis dans le commerce.

FRANCE

*A travers la vie*, par Francis Pittié.  
Cela fait...

\* \* \*

Du « journal des Goncourt » :

Je grimpais allègrement et fiévreusement ainsi qu'un fou et machinalement ainsi qu'un somnambule. J'étais entraîné dans l'orbite de cette robe blanche et de ce rayonnement blanc. Enfin j'arrivai. Je sautai sur le balcon. J'avais été amoureux pendant une longueur de quinze pieds. Je crois bien que je n'aurai de l'amour dans toute ma vie que de telles bouffées... Je passai la nuit avec cette femme qui me disait en voyant mes regards sur elle : « Es-tu drôle, tu as l'air d'un enfant qui regarde une tar-

tine de beurre ! » Mais j'étais déjà dégrisé, j'avais peur qu'elle ne me demandât, le lendemain matin, un petit ouistiti que j'avais acheté au Havre, dans la journée. Il me paraissait que cette femme devait adorer les singes... Cette nuit, ce fut comme un déshabillé d'âme.

Elle me conta sa vie, mille choses tristes, sinistres, qu'elle coupait par un *zut* qui semblait boire des larmes... Il m'apparut dans cette peau de voyou je ne sais quelle petite figure attristée, songeuse, rêveuse, dessinée sur l'envers d'une affiche de théâtre. Après chaque étreinte amoureuse, son cœur faisait *toc-toc* comme un coucou d'auberge de village : un bruit funèbre. C'était le plaisir sonnait la mort. « Oh ! je sais bien, me dit-elle, que si je faisais seulement la vie six mois, je serais morte. Je mourrais jeune avec une poitrine comme ça... Si je me mettais à souper, ce ne serait pas long... »

\* \* \*

Le Barbe-Bleue légendaire, celui des contes enfantins et des opérettes, est un personnage peu recommandable sans doute par sa moralité. Qu'il y a loin cependant de la réputation transmise à travers les siècles à la vérité historique. C'était une tout autre passion que celle de changer d'épouse légitime qui animait le seigneur Gilles de Rays. Un chercheur, qui est en même temps un spécialiste, M. le Dr Julien Chevalier, vient d'exhumer le véritable Barbe-Bleue, et il nous le présente comme un simple maniaque atteint tout bonnement de folie impulsive.

« On sait, écrit le *Journal de médecine et de chirurgie pratique*, que le nom de Barbe-Bleue est attribué par les historiens à divers personnages parmi lesquels on signale surtout le seigneur Gilles de Retz ou Rays, qui vivait au commencement du quinzième siècle et est très connu par les atrocités qu'il commit. Or, on trouve dans un livre récent du Dr Julien Chevalier sur *l'Inversion de l'instinct sexuel au point de vue médico-légal* (\*), des détails historiques

(\*) In-8° de 170 pages, chez O. Douin.



qui montrent que ces cruautés doivent être attribuées à un état mental tout particulier, bien étudié maintenant et très répandu à cette époque. Aux quatorzième, quinzième et seizième siècles, dit cet auteur, se développa, avec une intensité inouïe, une sorte de folie génésique générale. La démonomanie, la sorcellerie, la croyance aux succubes, aux maléfices et vilénies du diable, remplissent cette époque, s'accompagnant d'un priapisme universel. Les passions contre nature ne pouvaient moins faire que d'apparaître : elles se manifestèrent par un fait monstrueux. Le très haut et très puissant seigneur Gilles de Laval, sire de Rays et autres lieux, maréchal de France, compagnon de Jeanne d'Arc avec laquelle il prit part à la délivrance d'Orléans, de retour de ses campagnes, dans son château de Machecoul, en Bretagne, sacrifia plus de huit cents enfants à ses appétits contre nature. Chez lui la volupté du meurtre s'associait à l'aberration sexuelle. Traduit devant la haute Cour de Bretagne, il finit par avouer ses crimes et écrivit à Charles VII une lettre où il raconte son histoire. Cette lettre est une véritable observation clinique et mérite d'être rapportée... « Je ne sais, dit-il, mais j'ai de moi-même et de ma pauvre tête, sans conseil d'autrui, pris ces imaginations d'agir ainsi, seulement par plaisance et délectation de luxure ; de fait, j'y trouvai incomparable jouissance, sans doute par l'instigation du diable. Il y a huit ans que cette idée diabolique me vint... Or, étant d'aventure en la librairie du château, je trouvai un livre latin de la vie et des mœurs des Césars de Rome, par un savant historien qui a nom Suetonius. Le dict était orné d'images fort bien peintes, auxquelles se voyaient les déportements de ces empereurs païens, et je lis en cette belle histoire comment Tibérius, Caracalla et autres Césars s'esbattaient avec des enfants et prenaient plaisir à les martyriser. Sur quoi je voulus imiter les dits Césars, et le mesme soir, je commençais à le faire en suivant les images de la leçon et du livre. » Henri et Pontou, qu'il avait dressés à ce jeu,

étaient ses pourvoyeurs. Il avoua avoir abusé des enfants « pour son ardeur et délectation de luxure, et les avoir fait tuer par ses gens, soit en leur coupant la gorge avec dagues et couteaux, en séparant la teste de leur corps, en leur rompant les testes à coups de bâtons, ou autres choses ; et aucune fois leur enlevait ou leur faisait enlever les membres pour en avoir les entrailles, les faisait attacher à un croc de fer pour les étrangler et les faire languir ; comme ils languissaient à mourir, avait habitation d'eux, et aucune fois, après qu'ils étaient morts, prenait plaisir et délectation à voir les plus belles têtes des dits enfants, lesquels, en après, étaient ars. » Il continue plus loin : « Quant à ceux occis à..., on les bruslait en ma chambre, sauf quelques belles testes que je gardais comme reliques. Or, je ne saurais dire au juste combien furent ainsi tués et ars, sinon qu'ils furent bien au nombre de six vingts par an. » Il ajoute en s'adressant au roi : « Souventes fois je me lamente et reproche d'avoir laissé votre service, mon très vénéré sire, il y a six ans, car en y persévérant je n'eusse point tant forfait : mais je dois néanmoins confesser que je fus induit à me retirer en mes terres de Rays par certaine furieuse passion et convoitise que je sentais envers votre propre dauphin, tellement que je faillis l'occire un jour, comme j'ai depuis occis nombre de petits enfants par secrète tentation du diable. Donc, je vous en conjure, très redouté sire, de ne pas abandonner en ce péril votre très humble chambellan et maréchal de France, lequel ne veut avoir la vie sauve que pour une belle expiation de ses méfaits, selon la règle des Carmes. »

« Sa prière ne fut pas écoutée. Comdamné, il fut brûlé à Nantes en 1440. On voit encore les ruines de son château de Machecoul.

« C'est là un exemple de folie impulsive comme on en voit encore assez fréquemment des exemples, avec cette différence que les attentats ne peuvent plus se multiplier comme au temps de Gilles de Rays. »

Mais il paraissait si gentil, le *bourgeois*, que Grandfuret lui-même, l'impitoyable Grandfuret, cessa de le blaguer.

De très bon cœur, on accepta le café au lait qu'il leur offrait, et puis la goutte, si bien qu'au bout d'une heure on était des vieux amis.

Ils s'étaient présentés mutuellement. Lui, un ancien quincaillier du Marais, retiré dans ce pays avec sa femme, après fortune faite.

Son désespoir de n'avoir jamais eu d'enfant l'avait poussé à adopter un petit orphelin du village.

L'épouse, une grande brune encore pas mal, était descendue. Elle parut un peu surprise de voir tout ce monde, mais elle sourit aux jeunes gens et particulièrement, je crois, au beau Gobert.

— Et le portrait, demanda le quincaillier, faites-vous aussi le portrait ?

— Notre spécialité, répondit Grandfuret, consiste à traiter tous les genres avec le même brio, la même maestria, et, oserais-je l'ajouter, le même succès.

Alors, du coup, il leur commanda son portrait, celui de sa femme et celui du bébé.

Selon leur genre de talent, ils se distribuèrent l'ouvrage.

Pantinel prit l'homme. Il le fit poser sous la tonnelle. gilet déboutonné, verre en main.

Grandfuret peignit le petit, assis au beau milieu de la pelouse, gentil comme tout.

Quant à la dame, Gobert, qui se l'était adjugée, l'installa, en matinée rouge, sur une chaise longue, tenant à la main le *Cœur* de Félicien Champsaur.

Tout marchait bien ; les portraits avançaient, déjà ressemblants. Les jeunes gens ne quittaient plus la villa, où ils s'étaient rendus indispensables.

L'ex-quincaillier avait même envoyé chercher leurs affaires à l'auberge, tenant à ce qu'ils logeassent entièrement chez lui.

Soudain, un événement lugubre vint jeter la désolation dans cette joie.

Le petit mourut du croup en vingt-quatre heures.

Tout le monde fut attristé de cette mort. On s'y était attaché, à ce bébé.

L'enterrement était pour le lendemain matin.

Le soir, le quincaillier déclara qu'il ne se coucherait pas. Il veillerait le petit.

Les trois amis offrirent de passer la nuit avec lui.

Dans la chambre même où était le petit corps, ils s'assirent tous quatre, commodément.

Pour chasser l'émotion on buvait du rhum, on en buvait beaucoup.

L'émotion était disparue qu'on en buvait encore.

On avait commencé par des petits verres, mais c'est embêtant les petits verres. Ça se vide comme rien.

On avait pris des grands. Les grands se vidèrent comme les petits.

Tout à coup, le quincaillier se sentit pris d'un attendrissement en songeant au pauvre petit qui gisait là, inanimé.

— Je veux le voir encore une fois, cria-t-il.

Et il le prit dans ses mains.

— Hein ! qu'il était beau !

Et il le passa à Pantinel, qui le passa à Grandfuret, lequel s'en débarrassa sur Gobert.

Ce dernier était abominablement gris.

Il se sentit épouvanté à la seule idée de faire quelques pas pour remettre le petit corps sur le lit.

Il essaya de se lever, mais vainement.

Une commode se trouvait près de lui, un tiroir ouvert.

Il y déposa doucement l'enfant et poussa le tiroir.

Le jour était venu.

On sortit dans le jardin pour humer un peu d'air frais.

Gobert s'installa dans la tonnelle et s'y endormit comme un juste.

Les croque-morts arrivèrent avec la boîte à violon.

Ah ! ce fut une affaire !

Voilà qu'on ne trouvait plus le petit, maintenant !

Elle était raide, celle-là !

Ce n'est que bien après, quand Gobert se fut réveillé, au prix de quels efforts ! qu'on trouva le corps.

L'enterrement eut un peu de retard, mais se passa dignement.

Gobert trébuchait bien un peu, mais on mit cette allure sur le compte de la douleur.

— Pauvre garçon ! disaient les gens du pays, ça serait son petit à lui, qu'il ne serait pas plus chagrin.

ALPHONSE ALLAIS.

---

Allez voir LE PETIT POUCKET au *Théâtre de la Bourse*.

A tous les artistes, buveurs raffinés, amoureux des vins couleur de soleil, des liqueurs exquises et de la verte empoisonneuse qui engourdit les peines et calme le dégoût du mufflisme contemporain, nous recommandons la

## de Block's Universal Wine C°

6, RUE PAUL DEVAUX, 6 (PRÈS LA BOURSE)

En cette osteria décorée dans le style de la Renaissance flamande par notre excellent décorateur, CH.-LÉON CARDON, nos amis Jeunes-Belgique, Vingistes, Essoriens, Hydrophiles et autres trouveront à déguster les vins délicats de *Xérès* et d'*Alicante*, les vins de *Portugal*, d'*Orange-Cap*, le *Kalliste*, le *Misistra* noir, le *Moscato* et l'*Achaja* de *Grèce*, le *Tokay* de *Hongrie*, le *Syracuse*, le *Capri*, le *Malvasia* de *Lipari*, et comme apéritifs les *Vermouths Noilly-Prat* et *Fratelli Cora* et l'absinthe *Pernod*.

(Prix modestes, et pour les jours de joyeuses beuveries, du vin de champagne au gobelet, je ne vous dis que ça!)

---

## LE CHAT NOIR

Directeur : RODOLPHE SALIS.

Secrétaires de la rédaction : GEORGE AURIOL ; ALBERT TINCHANT.

PARAIT TOUS LES SAMEDIS

Abonnement pour la Belgique : Un an : 12 francs.

Bureaux : à Paris, 12, rue de Laval, 12.

---

**GIL BLAS**, journal quotidien français, *boulevard des Capucines*, 16, à Paris; publie **LA GRANDE BABYLONE**, par EDGAR MONTEIL. Un numéro 20 centimes, abonnement (3 mois) 17 francs; en vente partout.

---

La *Jeune Belgique* recommande à ses lecteurs  
le nouvel atelier de photographie EMÈRA

*Montagne de la Cour*,

le plus artistique

de

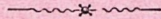
Bruxelles.

EMÈRA

Photographies  
d'artistes en vogue.

—  
Les costumes du cortège historique  
des chemins de fer.

# LA JEUNE BELGIQUE



*Sois, esprit altier, mon esprit ! Sois moi, être impétueux ! Chasse mes pensées mortes sur l'univers comme des feuilles flétries, pour hâter une nouvelle naissance ! Et, par l'incantation de cette strophe, disperse, comme d'un foyer inextinguible des cendres et des étincelles, mes paroles parmi l'humanité !*

SHELLEY.

## SOMMAIRE :

|                                |                  |
|--------------------------------|------------------|
| Homme ou soldat . . . . .      | GEORGES EEKHOUD. |
| Horoscope . . . . .            | ALBERT GIRAUD.   |
| L'Irréparable . . . . .        | JULES DESTREE.   |
| Nocturnes . . . . .            | IWAN GILKIN.     |
| Journaux belges . . . . .      | MAX WALLER.      |
| Rimes noires . . . . .         | EDDY LEVIS.      |
| Chronique littéraire . . . . . | JEAN MORÉAS.     |
| Chronique théâtrale . . . . .  | X. DES LOGES.    |
| Memento . . . . .              | ***              |



BRUXELLES

ADMINISTRATION :

26, RUE DE L'INDUSTRIE, 26

RÉDACTION :

80, RUE BOSQUET, 80

1886

# LA JEUNE BELGIQUE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

paraissant le 1<sup>er</sup> de chaque mois en livraisons de 40 pages au moins et formant au bout de l'année un superbe volume.

Bruxelles : Administration, 26, rue de l'Industrie. — Rédaction : 80, rue Bosquet.

Directeur : MAX WALLER.

Secrétaire de la rédaction : F. VURGEY. — Administrateur : H. VAN DYK.

## ABONNEMENTS :

Belgique : 7 francs par an. — Union postale : fr. 8-50.

Les conditions pour les annonces se traitent à forfait.

---

Nous donnerons dans notre prochain numéro une étude de Francis Nautet sur *Tolstoï*, une nouvelle de Georges Eekhoud : *Dimanche mauvais*, des *Vers* d'Emile Verhaeren, une nouvelle d'Henri Maubel : *A cœur perdu*, et des *Airs de flûte* de Siebel.

---

## BOITE AUX LETTRES

131. G. NOTULE, Huy. La boîte aux lettres est le bourreau des manuscrits, il faut que le vôtre y passe. Ah ! mon cher confrère, que voilà de copie mince et phtisque. Vous avez une tuberculose de phrases et vos mots sont aux camélias. Puis vous dites à une demoiselle qu'elle est « châtaigne », c'est peut-être flatteur pour les marrons, mais le français des Cours n'admet pas ces orthographes peu galantes. Laissez tousser ces deux novelettes et mettez du fer dans votre prochain envoi. A vous.

132. Pauline n'en aura jamais eu d'aussi monstrueux. Il nous est envoyé par Basoef; écoutez :

Mon premier fabrique une étoffe à petits grains dans la capitale de l'Egypte; c'est *Vau*, parce que *hoc erat in votis*, ou, en français : *Au Caire ratine Vau tisse*.

Mon second est ce que disent les enfants à l'auteur de leurs jours pour lui clore le bec; c'est *Ver*, parce qu'on dit : *Papavéracé*.

Mon troisième est un soldat hindou, c'est *Mans*, parce qu'on dit : *est Mans cipaye*.

133. J. SAY. *Amorose* nous semble un peu dictionnaire de rimes, mais la pièce est bonne quand même et passera à son tour.

134. FERNAND S. Certaines pièces de *la Wallonie* (n° 4), entre autres les *Litanies* valent infiniment mieux que votre lied où vous faites rimer *frais* avec *sacrés*. Certaines strophes sont bonnes, mais il nous faut le dessus de votre riche panier et non des choses imparfaites. Ceci soit dit une fois pour toutes. Bon courage et amitiés.

135. JACQUES FÈRE, Louvain. Votre nouvelle est très curieuse, nous la donnerons bientôt. Vos nom et adresse, s'il vous plaît.

136. J. DE G., Namur. Je ne vous dirai pas que c'est bon à mettre au cabinet. Les W. C. ont leur dignité spéciale, mais c'est à vous frotter sur le nez avec une titanesque énergie. Oui, Monsieur !

137. Du *Chat noir* :

## TOTO AU LUXEMBOURG.

à Jean Rodolphe Salis.

Toto, un jeune gentleman de cinq ans et demi, passait tous ses loisirs, c'est-à-dire ses matinées et ses après-midi, au jardin du Luxembourg. Là, par ses façons avenantes et pas fières, il s'était créé quelques relations dans le monde des potaches et des étudiants. Sa bonne le laissait agir à sa guise, et tandis qu'elle jacassait avec les nounous ses payses, Toto circulait dans les groupes, appelant chacun de son nom, et distribuant gravement de grandes poignées de main.

Malheureusement, cette belle existence est terminée. Un jour, Toto est venu au Luxembourg avec sa maman, et cette dernière a pu s'assurer que l'éducation du jeune homme avait fait de trop rapides progrès dans une regrettable direction.

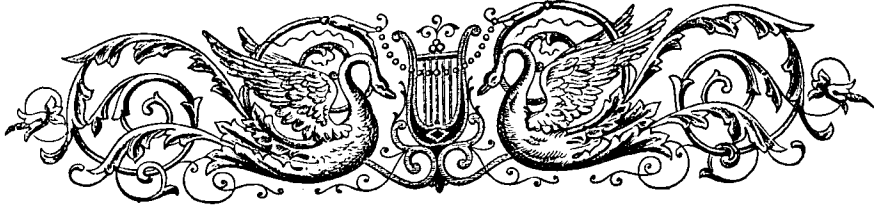
— Dis donc, m'man ! avait dit Toto.

— Quoi, Toto ?

— Tu vois c'te p'tite blonde qui passe là, toute frisée avec ses cheveux sur l'front ?

— Eh bien ?

— Tu sais pas comment qu'é s'appelle ?



## HOMME OU SOLDAT ?



quinze jours après Sedan, donc vers la mi-septembre 1870, M. Von Bleichroden, employé au bureau géologique de Prusse, et entré comme lieutenant dans la réserve, était assis, en manches de chemise, devant son pupitre, dans une chambre du *Café du Cercle*, la principale auberge du village de Marlotte.

Il avait jeté sur le dossier d'un fauteuil sa tunique au raide collet, autour de laquelle le ceinturon avait creusé son empreinte et dont le fourreau du sabre avait littéralement poli la basque gauche. En inspectant le soir son uniforme poudreux comme la grand'route, M. le lieutenant-géologue aurait pu faire des études sur la couche tertiaire du terrain parcouru. Il lui suffisait même de consulter les traces laissées sur le plancher par les bottes maculées de son ordonnance pour savoir si celle-ci avait traversé des formations « éocènes » ou « pliocènes ».

Géologue par goût, militaire par devoir, pour le quart d'heure, M. Von Bleichroden se mettait à jour, ce qui ne l'empêchait pas de relever souvent ses lunettes, de déposer la plume et de laisser par la fenêtre ouverte, ses regards embrasser le jardin paré de toutes les magnificences de l'automne.

Pommiers et poiriers s'écroutaient sous le poids des fruits. Des carrés de

légumes alternaient avec des parterres de fleurs. Près des melons d'un rouge orange, des tournesols aussi grands que des assiettes tournaient leurs disques jaunes vers l'ouest, où le soleil commençait de descendre ; les choux fleurs d'un blanc cotonneux s'alignaient militairement au milieu du coquet désordre des œillets de toutes nuances pressés les uns contre les autres comme les badauds assistant à une manœuvre. Un chemin tapissé de gravier et bordé de giroflées traversait le jardin dans toute sa largeur.

La perspective se prolongeait au delà de l'enclos. On apercevait des coteaux de vignobles, dont le feuillage riant se détachait sur la masse imposante des hêtres et des chênes de la forêt de Fontainebleau. Et le soleil couchant accrochait des fils d'or aux pampres et aux branches.

Quelques abeilles attardées visitaient encore les calices à miel du jardin ; blotti dans le feuillage d'un pommier, le rouge-gorge lançait un dernier trille ; les fortes senteurs des giroflées envahissaient par intervalle la chambre de l'auberge.

— Le beau pays ! murmurait le lieutenant, en extase.

Et ses pensées retournèrent aux bruyères natales où des sapins de petite taille, maigres et contrefaits, tordent leurs bras nouveaux vers le ciel qu'ils supplient de ne pas les laisser périr dans le sable.

Cependant sur le tableau magique, enfermé comme dans un cadre par le châssis de la fenêtre ouverte, le fusil de la sentinelle, postée dans le chemin, passait et repassait avec la régularité d'un pendule. Le va-et-vient de la baïonnette livide semblait trouer le tableau au milieu et le déchirer en deux ; le lieutenant, agacé par cette discordance, songea un moment à désigner un autre poste au factionnaire ; puis, trop nonchalant pour se lever, il essaya d'éviter l'objet importun en dirigeant ses regards vers la gauche.

Le mur de l'église bornait le jardin de ce côté ; un mur jaune, sans fenêtres, lavé à la chaux, auquel grimpait une vigne desséchée et nue ressemblant au squelette d'une plante dans un herbier. Veuve de feuillage et de raisins, aux trois quarts morte, clouée à un espalier vermoulu, elle avait aussi l'air d'un crucifié et c'était, chaque fois que la sentinelle sans défiance arrivait devant ce mur, et tournait automatiquement sur ses talons, comme si de longs bras de spectre avaient voulu l'agripper pour la presser dans une étreinte macabre.

Décidément, cette sentinelle tournait à l'obsession. Aussi, faisant son deuil de la bonne rêverie de tout à l'heure, le jeune officier rabassa les yeux sur la lettre qu'il était en train d'écrire à sa jeune femme.

Il n'était marié que de quatre mois ; la déclaration de guerre l'avait

surpris huit semaines après les noces. Sa femme venait de lui annoncer une grande nouvelle : il allait être père. Aussi, dans les premières pages de son épître, son cœur débordant d'émotion, d'espérance et de tendresse, donnait longuement cours à ses sentiments. Et c'est après cette première effusion qu'il s'était abandonné, attendri et un peu énervé, à l'influence du paysage septembréal.

Le principal sujet de conversation avec la chère épouse était épuisé, mais le lieutenant désirait prolonger la causerie et il lui narra au hasard de ses souvenirs les récents épisodes de sa vie de soldat :

« ... Te raconterai-je, écrivait-il, comment, arrivé l'autre jour dans une forêt, avec mes cent hommes, après quatorze heures de marche, durant lesquelles ils n'avaient rien trouvé à mettre sous la dent, nous avisâmes un fourgon de vivres, abandonné par l'ennemi. Sais-tu ce qui arriva ? Affamés au point d'en ressembler à des morts mal ressuscités, ils rompirent les rangs, se jetèrent comme des loups sur le fourgon, le mirent en pièces pour arriver plus vite aux aliments. Malheureusement la voiture ne contenait que la ration de vingt-cinq hommes. Il en résulta une bagarre. Je m'étais interposé, mais mes commandements résonnaient en pure perte. Le sergent qui voulut les séparer, le sabre au poing, fut assommé à coups de crosse. Seize demeurèrent sur le carreau, grièvement blessés. Ceux qui étaient parvenus à s'emparer des vivres, les dévorèrent avec une telle voracité qu'ils en devinrent malades. J'en vis, étendus par terre, vautrés, qui étaient tombés comme des masses et dormaient d'un sommeil de plomb à la façon des brutes repues. Je n'eus pas le courage de sévir après ; ils me faisaient autant de pitié que d'horreur... Et, note bien qu'il ne s'agissait plus ici d'Allemands et de Français. C'étaient tous Allemands qui s'étaient massacrés pour une tranche de pain... Oh ! la guerre !... »

« En voici une autre. Un jour nous reçûmes ordre d'établir sur le champ des retranchements en palissades. Mais l'immense plateau sans arbres ne nous offrait d'autre bois que celui des vignes tapissant ses versants. Il n'y avait pas à barguigner : l'ennemi n'attend pas. Mais te représentes-tu le spectacle, moins d'une heure après ? Les vignobles avaient été saccagés, les ceps déracinés, les sarments arrachés pêle-mêle avec les pampres et les fruits pour être liés en facines encore dégouttantes du jus des raisins broyés par les rudes poignes des troupiers. On nous avait assuré que ces vignes avaient quarante ans. Elles en auraient eu cent que cela ne nous eût pas arrêtés ! Bref, on détruisit en une heure l'œuvre de près d'un siècle ! Et ceci afin de fusiller plus aisément, sous la protection de ces vignes converties en fortifications, les vigneronns mêmes qui les avaient plantées. »



« Je me rappelle encore cet autre incident de la campagne. On nous avait ordonné de nous établir en tirailleurs dans un champ de froment non moissonné. En avant ! comme les chiens et les cavaliers du *Féroce chasseur*, de Bürger, nous nous jetons dans les blés. Le grain crépitait sous nos pieds comme dans une meule, et les épis renversés pour ne plus se relever devaient fatalement pourrir sur tige aux prochaines pluies. Crois-tu, ma chérie, que l'on dorme bien, la nuit, après de pareils exploits ? Et pourtant je n'ai fait, là, que mon devoir ! Et après, le moraliste prétendra que le sentiment du devoir accompli est le meilleur des oreillers ! Il faudrait pourtant s'entendre sur la définition du devoir et expliquer comment telle action répréhensible peut devenir très louable, du moment que l'homme la commet en uniforme.....

« Mais tout cela n'est qu'un prélude à des nécessités plus cruelles encore. Tu auras sans doute entendu dire que le peuple français, voulant suppléer ses armées régulières, détruites ou décimées par les nôtres, se levait en masse et organisait des corps francs. Or, le gouvernement prussien refuse la qualité de belligérants à ces francs-tireurs et menace même de les fusiller comme traîtres et espions partout où il les rencontrera. Pour justifier cette mesure extrême, il invoque ce principe que ce sont les États qui font la guerre et non les individus. Mais les soldats ne sont-ils pas des individus ? Et ces francs-tireurs ne sont-ils pas des soldats ? Ils portent un uniforme gris tirant sur celui de nos régiments de chasseurs, et c'est bien l'uniforme qui fait le soldat ! On objecte qu'ils ne sont pas immatriculés. D'accord. Mais si les communications entre les districts et leurs chefs-lieux sont interrompues et empêchent le volontaire de s'enrôler plus régulièrement ?

« Pour tout te dire, — et la chose ne laisse pas de me tracasser, — tandis que je t'écris, tout près de moi, dans la salle de billard voisine, se trouvent trois de ces partisans, et j'attends d'un moment à l'autre qu'un ordre émanant du quartier général décide de leur sort. »

Ici, M. Von Bleichroden interrompit sa lettre et sonna son ordonnance.

— Comment vont les prisonniers ?

— Bien, mon lieutenant. Ils jouent tranquillement leur partie de billard et roulent des cigarettes.

— Qu'on leur serve une couple de bouteilles de vin blanc ; mais du moins capiteux... Rien de particulier à part ça ?

— Rien de particulier. A vos ordres, mon lieutenant...

M. Von Bleichroden reprit sa correspondance :

« De singuliers gens que ces Français ! Les trois francs-tireurs dont je te parlais et qu'une condamnation à mort atteindra peut-être dans quelques

jours — je dis peut-être, parce que je m'intéresse à ces pauvres diables — sont en train de jouer au billard, et j'entends le bruit de leurs carambolages. Quel joyeux mépris du danger ! Vrai, il y a quelque chose de fier dans cette façon d'être prêt au départ... Ou bien cette insouciance prouverait tout bonnement que la vie ne vaut pas grand'chose, puisqu'on peut la quitter avec tant de désinvolture ! Naturellement je ne parle que de ces Français et je suppose que de tendres liens ne les rattachent pas, comme moi, à la terre... »

On frappait à la porte. « Entrez ! » dit le lieutenant, et dans le visiteur qui se présenta il reconnut le curé du village ; un homme d'une cinquantaine d'années, d'une physionomie à la fois douce, réfléchi et résolu.

— Monsieur le lieutenant, commença-t-il, je viens vous demander l'autorisation de voir vos prisonniers ?

Le lieutenant se leva, endossa prestement sa tunique et offrit au prêtre une place sur le sofa. Mais à peine se fût-il sanglé dans son uniforme et le roide collet de sa tunique eût-il enfermé son cou comme dans un carcan, qu'il lui sembla que les fonctions de ses organes nobles étaient suspendues et que le sang n'arrivait plus jusqu'à son cœur. La main appuyée sur un volume de Schopenhauer traînant sur la table à côté de la carte de France, il dit d'un ton sec : « A votre service, Monsieur le curé, mais je ne crois pas que les prisonniers vous accorderont beaucoup d'attention en ce moment, engagés qu'ils sont dans une partie de billard... »

— Pardon, mon lieutenant... Je crois connaître mes compatriotes mieux que vous ! répondit le prêtre. Permettez-moi de vous poser une question : Avez-vous l'intention de faire fusiller ces jeunes gens ?

— Certainement ! répliqua le Prussien. Et tout à fait rentré dans son rôle de militaire, il ajouta sentencieusement : ce sont les Etats qui font la guerre, Monsieur le curé, et non pas les individus !...

— Mais alors, mon lieutenant, vous et vos soldats auriez cessé d'être des individus ?...

— En effet ! Monsieur le curé.

Instinctivement, il glissa sous le buvard la lettre à sa femme, et continua avec plus de résolution, comme débarrassé du contrôle d'un témoin importun :

— En ce moment je ne suis qu'un représentant des États allemands confédérés...

— Mais vous m'accorderez, Monsieur le lieutenant, que votre gracieuse souveraine, sur qui Dieu veuille étendre toujours sa droite protectrice, représentait aussi votre patrie lorsqu'elle engagea les femmes d'Allemagne à

secourir les blessés français... Monsieur le lieutenant, — fit-il en se levant et en s'emparant de la main de l'ennemi — ne pourriez-vous pas en appeler à votre souveraine de la mesure atroce prise par vos généraux?

Le prêtre avait des sanglots dans la voix et le lieutenant était bien près de perdre contenance, mais il rencontra la poignée de son sabre et répondit avec un sourire :

— Chez nous, curé, les femmes n'ont pas encore la main dans la politique!...

— Eh bien, tant pis pour votre patrie! fit l'ecclésiastique en se redressant.

Cependant, depuis quelques secondes, le lieutenant paraissait préoccupé. Sans doute, il n'entendit pas la dernière répartie de son interlocuteur. Il s'était approché de la fenêtre et prêtait l'oreille aux rumeurs du dehors.

Comme le curé faisait mine de se retirer.

— Asseyez-vous encore un moment, Monsieur le curé! dit-il, d'une voix moins assurée... Vous aurez tout le temps d'entretenir vos compatriotes...

Il se remit aux écoutes, oubliant la présence de son visiteur. On entendait distinctement les battues d'un cheval lancé au grand trot.

— Non, ne partez pas encore, Monsieur le curé! dit l'officier en se tournant de nouveau vers le prêtre qui fut frappé, cette fois, du trouble qu'indiquaient la pâleur de son visage et le tremblement de sa voix.

Le prêtre demeura, angoissé lui-même. De nouveau le lieutenant se pencha au dehors. Le trot se rapprochait, se ralentissait, s'arrêtait enfin dans la rue. Un bref échange de paroles entre l'arrivant et la garde, le fracas d'un grand sabre, le cliquetis des éperons, un pas délibéré.

Deux coups à la porte. « Entrez! »

— Ah!... Donnez!... Le lieutenant prenait le pli que lui tendait l'estafette et en avait déchiré l'enveloppe et parcouru fébrilement le contenu avant que celle-ci, congédiée du geste, eût pivoté correctement sur ses talons après un automatique salut.

— Quelle heure est-il? fit le lieutenant en froissant la lettre et comme s'il se parlait à lui-même... Cinq heures! Dans deux heures donc, Monsieur le curé, les prisonniers seront fusillés..

— Mais, Monsieur le lieutenant! se récria le prêtre, on n'expédie pas de cette façon ses semblables dans l'éternité.

— Dans l'éternité ou ailleurs!... L'ordre est formel... Il faut que tout soit terminé avant la prière du soir, à moins que je ne veuille passer pour complice de ces brigands... Tenez, pour vous prouver que les chefs ne badinent pas, lisez vous-même... Hein? On m'inflige un blâme parce que

j'ai demandé des instructions supplémentaires?... Cette fois, je n'ai plus qu'à obéir. A vous de les préparer, Monsieur le curé... Allez, je ne vous retiens plus... La guerre c'est la guerre!...

Il s'efforçait de recouvrer son beau sang-froid du commencement de l'entretien ; mais c'était peine perdue. Au moment où le prêtre sortait, il le retint par le bras :

— Sont-ils mariés? Ont-ils femme et enfants? De vieux parents, peut-être?

— Tous trois sont célibataires! fit le prêtre. Mais ils ont père et mère en cheveux blancs... De grâce, accordez-leur au moins cette nuit?...

— Mais vous êtes fou! cria M. Von Bleichroden. Vous me demandez l'impossible!

Et, craignant de céder à ces prières, il poussa le prêtre par les épaules dans la salle de billard, puis il referma précipitamment la porte...

M. Von Bleichroden poussa un gros soupir, termina sa lettre, dans un état de surexcitation extrême, en s'abstenant de parler du dernier incident, la confia au planton et fit appeler le sergent-major :

— Ah! c'est vous, major... Vous prendrez vingt-sept hommes, vos plus mauvais sujets, ceux qui ont déjà été au feu, vous comprenez? Par exemple le n° 86, Besel, le n° 19, Eberwein, et ainsi de suite? Avec ce peloton vous fusillerez les trois Français... Vous mettrez aussi une patrouille à ma disposition ; seize hommes suffiront ; les meilleurs... Nous pousserons une reconnaissance dans la direction de Fontainebleau. Faites en sorte que le reste soit fini à notre retour... C'est entendu?

— Seize hommes pour le lieutenant ; vingt-sept pour les prisonniers. Dieu vous garde, lieutenant!

Et le sous-officier fit demi tour.

Le lieutenant boucla son ceinturon et mit un revolver dans sa poche. Ensuite il alluma un cigare, mais pas moyen d'en tirer une bouffée ; ses poumons refusaient leur service. Au moment où il entendit le cliquetis des fusils de la patrouille prête au départ, il n'y avait pas dans la chambre un seul objet que ses mains fébriles n'eussent déplacé.

Descendu à la cour, il commanda : « Par le flanc gauche... Marche! » ; puis : « Pas accéléré! »

Arrivé à la lisière de la forêt, le lieutenant fit faire halte à ses hommes, et s'engagea seul à travers les taillis.

Il se trouvait dans la Gorge-aux-Loups, un des coins les plus sauvages et les plus romantiques de la forêt de Fontainebleau. M. le lieutenant Von Bleichroden, d'ordinaire si sensible aux beautés de la nature, n'éprouvait à

cette heure, sous les épaisses futaies de hêtres et de chênes embrasés aux derniers feux du jour, qu'une impression de malaise et d'inquiétude. Pourquoi les grands arbres, qui lui avaient toujours été si compatissants aux jours de soucis, lui battaient-ils froid à présent; pourquoi la généreuse forêt se montrait-elle si farouche, si sombre, si rebutante! Cependant, dans l'espoir d'apitoyer la grande boudeuse, il s'enfonçait toujours plus avant sous les dômes compacts, s'accrochait aux ronces, escaladait des roches. Tout à coup, il s'arrêta court. Une rumeur, grave comme un coup de tonnerre lointain, venue de la plaine, se répercutait dans les gorges et les « dormoirs » de la forêt. C'était le tambour. D'abord un roulement prolongé, puis deux coups secs et pesants. Rrrrran-plan, plan!... Après un moment d'intervalle, la même rumeur recommença.

Il tira sa montre : le quart avant sept. Dans un quart d'heure la chose devait s'accomplir. Retournerait-il à Marlotte? Pourquoi s'était-il sauvé alors? En lui tout devenait contradiction. Certes, il n'aurait pas voulu, pour tout au monde, assister à l'exécution. Et pourtant, quelques minutes après, il grimpa sur un arbre pour essayer de voir.

De cet observatoire, il aperçut le petit village si radieux, si paisible, avec ses courtils et ses toits au dessus desquels pointait le clocher. Rien d'extraordinaire ne semblait devoir se préparer dans cette calme paroisse. Montre en main, le lieutenant suivait la marche de l'aiguille des secondes. Tictic! Tiquetic!... Elle trottait, comme un bon cheval dans la piste, l'aiguille, autour du petit cadran! Mais la grave aiguille des minutes faisait un tout petit mouvement à chaque rotation de la petite, et même la solennelle aiguille des heures, qui lui paraissait complètement immobile, avançait imperceptiblement vers le chiffre fatal. A présent il ne manquait plus que cinq minutes pour faire le compte de l'heure. La montre tremblait dans la main de l'officier, le sang martelait ses tempes, et il se cramponnait à la branche du hêtre...

Crac!... Ce fut le bruit d'une planche qui se rompt. Et, là-bas, dans la direction du village, une fumée bleuâtre comme un brouillard printanier plana au dessus des pommiers et des toits d'ardoises. Mais aussitôt, au dessus de ce nuage compact, un anneau de fumée, puis un second, puis une série d'anneaux montèrent dans l'air du soir, comme si on avait tiré au pigeon au lieu de tirer à la cible.

— Tous ces drôles ne sont donc pas si mauvais que leur réputation! pensa l'officier en descendant de l'arbre.

A présent que c'était passé, il avait recouvré une sorte de calme.

Cependant, après la fusillade, la petite cloche du village s'était mise en

branle et semblait dire : Paix aux morts qui remplirent leur devoir ici bas, mais non pas aux vivants qui croient l'avoir rempli !...

Le lieutenant, ayant rejoint sa poignée de soldats, se remit en marche vers Montcourt, toujours accompagné par le glas de la petite cloche

La nuit étant tombée depuis longtemps, la lune avait atteint tout son éclat, qu'il marchait encore et ses soldats derrière lui.

Les hommes des derniers rangs commençaient à chuchoter. On se concertait à voix basse pour savoir si on ne chargerait pas le sous-officier de faire remarquer d'une façon détournée au lieutenant que le pays n'était pas sûr, et qu'il serait temps de rentrer au quartier s'il fallait lever le camp le lendemain au point du jour.

Pendant ce conciliabule, M. Von Bleichroden commanda inopinément : « Halte ! »

On se trouvait sur une hauteur d'où s'apercevait Marlotte.

Là-bas, le tambour battit de nouveau. Neuf heures sonnèrent à Montcourt et à Grez, à Bourron, à Nemours ; et toutes les cloches des paroisses circonvoisines firent leur prière du soir, les unes d'une voix plus retentissante que les autres. Mais les regrets de la petite cloche de Marlotte dominaient le pieux concert. Elle appelait : A l'aide ! A l'aide ! A l'aide ! Et M. Von Bleichroden ne pouvait rien pour elle ! Puis, un fracas ébranla la plaine, comme s'il provenait des entrailles de la terre : c'était le coup de canon du coucher tiré au quartier général de Châlons. Et la lune rouge traversa les brouillards qui flottaient comme d'immenses voiles de crêpe sur la petite rivière Loing.

La soirée était accablante. Les hommes avaient des visages si pâles que les chauve-souris qui voletaient autour d'eux, frôlaient leurs oreilles, attirées comme elles le sont toujours lorsqu'elles voient du blanc.

Enfin, le sous-officier s'étant approché du lieutenant eut l'audace de lui faire observer, sous une forme indirecte, que la retraite venait d'être battue. M. Von Bleichroden reçut cet avis avec la plus grande condescendance, et il donna l'ordre de rebrousser chemin.

Sur la place il commanda de rompre les rangs et s'éclipsa sans présider comme d'ordinaire à la prière du soir.

Il ne voulait pas rentrer immédiatement. Quelque chose l'attirait, il ne savait où. Il allait et venait les yeux écarquillés, les narines au vent.

Dans la cour, il se butta au sergent-major :

— J'ai cherché partout, M. le lieutenant, pour lui soumettre le rapport...

— C'est bon, c'est bon ! Rentrez et allez vous coucher !

— Tout va bien, mon lieutenant ; mais c'était...

— C'est assez, vous dis-je. Allez vous en !... »

Le ton dont ce congé fut donné n'admettait plus de réplique. Débarassé du sous-officier, le lieutenant respira comme un écolier qui aurait esquivé une correction.

Il traversa le jardin.

La lune donnait sur le mur jaune de l'église, et la vigne ouvrait ses bras, comme un dormeur qui s'étire en bâillant. Mais que signifiait ceci ? Il y a deux ou trois heures encore, cette vigne était morte et desséchée et ne représentait qu'un squelette, tandis qu'à présent... Oui, à présent, le bois arborait des pampres, des feuilles et même des raisins du plus beau rouge... Il se rapprocha pour bien s'assurer de la réalité de ce qu'il voyait. Arrivé au mur, son pied rencontra quelque chose de visqueux et une odeur lourde et douceâtre, cette odeur qui règne dans les abattoirs, le prit à la gorge. Et soudain, il reconnut la vigne observée l'après-midi. Seulement, entre les branches, la chaux du mur avait été criblée de balles et éclaboussée de sang. *C'était ici ! Cela, s'était donc passé ici !*

Il se hâta de quitter cet endroit. Sur le seuil de la maison, le je ne sais quoi de visqueux qui adhérait à sa semelle lui fit faire un faux pas. Il retint à grande peine un juron, se déchaussa et jeta ses bottes dans la cour.

Son souper l'attendait. Il éprouvait une faim terrible, mais, il le sentait, les morceaux ne passeraient pas. Dès la première bouchée il renonça à manger. Ses yeux regardaient fixément la table. Que le couvert était coquettement arrangé ! Que les mets avaient l'air appétissant ! Il s'étonna presque que la nappe, d'un blanc de neige, n'était brodée ni à son chiffre ni à celui de sa femme.

Soudain il agita violemment la sonnette. Aussitôt l'hôtesse se présenta, mais se tint, sans dire un mot, dans l'embrasure de la porte. Elle regardait les pieds du lieutenant et attendait un ordre. Lui ne se rappelait plus ce qu'il voulait et pourquoi il avait sonné. Il fallait pourtant dire quelque chose :

— Vous m'en voulez ?

— Non, Monsieur le lieutenant, répondit la femme d'un ton humble. Monsieur a sonné ?...

— Donnez-moi la main, ma brave femme !

— Non ! répondit-elle sèchement, et elle quitta la chambre.

Cet affront parut avoir rendu quelque courage à M. Von Bleichroden, car il prit un fauteuil et se mit en devoir de souper. Il avisa le rôti et allait en faire sauter une tranche dans son assiette, mais à peine l'odeur de la viande

eut-elle chatouillé sa narine que lui vinrent des nausées. Il se leva, ouvrit la fenêtre, et jeta le plat dans la cour. Il tremblait de tous ses membres et se sentait devenir malade. Ses yeux étaient devenus si sensibles que la lumière le tourmentait, que toutes les couleurs violentes l'exaspéraient.

Ne pouvant manger, il s'affala sur le lit et essaya de dormir; mais ses yeux fatigués tardaient à se fermer. Il était couché depuis quelque temps, lorsqu'il entendit des voix, partant de la salle commune. Il écouta malgré lui.

C'étaient deux sous-officiers bavardant devant une canette de bière :

— Les deux plus petits étaient de fermes gaillards, mais le long avait peur, pas vrai, Hans?

— Tu dis cela parce qu'il balançait comme un paquet de chiffons. Mais rappelle-toi qu'il a demandé à être attaché à l'espallier, voulant, disait-il, « mourir aussi droit » que ses camarades...

— Mais les autres, que le diable m'emporte, les crânes gaillards! Ils se tenaient debout, raides comme des piquets, les bras croisés sur la poitrine, comme s'ils posaient devant un photographe...

— C'est vrai. Lorsque le curé s'est approché d'eux, dans la salle de billard, et leur a dit qu'ils étaient « fichus », tous trois — du moins à ce que raconte le sergent-major — ont fait une assez vilaine grimace; puis ils se sont moqués l'un de l'autre et ont achevé leur partie....

— Oui, c'étaient de fermes compères!... Santé!

M. Von Bleichroden enfonça la tête dans les coussins et ramena ses couvertures sur son visage pour ne plus rien entendre. Mais un instant après il se levait en sursaut. Quelque chose l'attirait impérieusement vers cette porte derrière laquelle jabotaient les soldats. Il voulait en savoir davantage.

Maintenant les deux hommes parlaient d'une voix de plus en plus basse.

Haletant il se glissa sur la pointe des pieds, colla l'oreille à la serrure, et écouta :

— Dis, as-tu observé nos hommes? Leurs visages étaient gris comme la cendre dans ma pipe. Et combien ont tiré en l'air! Mais, inutile de le dire plus loin du moment que les prisonniers ont reçu leur compte; tout ce qu'il fallait pour les expédier...

— Et les rouges enfants de chœur, dis, les as-tu aperçus, non loin de là, comme ils agitaient leurs encensoirs et chantaient des psaumes... Et au moment où la fusillade est partie il m'a semblé que le jour s'éteignait, tant il faisait noir autour de moi... Les trois s'écroulèrent dans les carrés de pois comme des moineaux atteints qui battent encore des ailes; et ils roulaient des yeux dont on ne voyait plus que le blanc! Et as-tu vu alors, accou-



rir les poussins de la ferme et picorer les éclats de cervelles? Pouah! Mais la guerre c'est la guerre!... Santé!... »

*La guerre c'est la guerre!* Ses propres paroles au curé!

M. Von Bleichroden en avait entendu assez. Il se rendit dans la salle commune et enjoignit aux bavards de lever la séance.

Ensuite il se déshabilla, se plongea la tête dans la cuvette pleine d'eau, prit le volume de Schopenhauer et se mit à lire à haute voix : « La naissance comme la mort appartiennent toutes deux à la vie. Elles se servent mutuellement de contrepoids; elles dépendent l'une de l'autre. Elles forment les deux limites, les deux pôles de toute manifestation de la vie. C'est cette vérité que la plus profonde des mythologies, celle des Indous, a exprimée par un symbole servant d'attribut à Schiwa le Destructeur : un collier de têtes de morts à côté de l'organe et de l'emblème de la conception...

« ... La mort est la solution douloureuse du lien que la création a noué avec volupté, c'est la grande désillusion... »

Il ne lit plus. Etenû à ses côtés quelqu'un geint et se débat. Puis il se reconnaît lui-même dans ce corps secoué par la fièvre. Il crie plus fort. Des gens de l'auberge, des soldats accourent. Pas moyen de tirer une parole de cet agité.

La vue de ses soldats, loin de le rassurer, paraît l'exaspérer davantage. Il écume comme un épileptique. Brusquement, avant qu'on ait pu l'en empêcher, il bondit et enjambe la fenêtre. Dans la cour on parvient, non sans peine, à le maintenir. Il ne reconnaît plus personne, et cherche à mordre ses gens.

On fut forcé de le ficeler comme une bête furieuse, et de le diriger d'urgence sur le quartier général, enfermé dans un fourgon capitonné de paille.

Il n'est plus sorti de la maison des fous.

GEORGES EEKHOUD.

*(Imité d'une nouvelle suédoise d'ÉRIC HOLM.)*

---

## HOROSCOPE

A ARNOLD GOFFIN.

*Enfant désordonné, turbulent et nerveux,  
Dont rien ne peut fléchir la volonté hardie,  
Déjà l'on voit courir dans l'or de tes cheveux  
Des rêves d'incendie.*

*D'ardents reflets de chair, de fournaise et de sang,  
Allumés dans les plis de tes lèvres vaillantes,  
Fardent superbement d'un fard éblouissant  
Tes pommettes saillantes.*

*L'espoir de la maraude et du fruit défendu  
Et le pressentiment des balafres futures  
Redressent vers le ciel ton nez large et fendu  
De flaireur d'aventures.*

*Ton front impérieux, farouchement bombé,  
Qui s'enflamme soudain de révolte et de rage,  
A les sombres lueurs d'un horizon plombé  
Où s'amasse un orage.*

*Ta main italienne, au jeu souple et lascif,  
Par un vouloir tenace à chaque instant crispée,  
Semble chercher partout d'un geste convulsif  
Le pommeau d'une épée.*

*Rapides, frémissants, aiguisés de clarté,  
Pointus et barbelés comme des javelines,  
Tes regards chauds et roux tignent l'obscurité  
De leurs flèches félines.*

*Ta bouche sensuelle et lourde, où rit le jour,  
Rouge comme une plaie embrasée et profonde,  
Est tendue au devant de quelqu'immense amour  
Qui changera le monde !*

*Ta foi? La fantaisie! Et ta loi? Le plaisir!  
Tes vastes appétits, sans attache et sans règle,  
Dans la foudre et l'éclair fondront sur leur désir  
Avec des serres d'aigle.*

*Tu laisseras ton cœur, où dorment les dieux,  
Vierge implacablement de tout rêve vulgaire,  
Battre dans ta poitrine, héroïque et joyeux  
Comme un tambour de guerre.*

*Cher annonciateur des soldats qui naîtront,  
Du seuil déshonoré de ces temps impassibles,  
Salut! Je sens flotter et chanter sur ton front  
Des drapeaux invincibles!*

*Le siècle doit brûler à ton avènement,  
Et par toi la Douleur sera découronnée,  
Toi qui feras peser sur la lyre qui ment  
Ta botte éperonnée!*

*Va! Tu seras le chef des hommes qui demain  
Cloueront comme un hibou sur le bois de leur porte,  
Souffletée et brisée au seul vent de ta main,  
Notre chimère morte.*

*Va! tu n'auras souci ni du bien, ni du mal :  
Tu vivras sans penser dans un torrent de joie,  
Ignorant comme un Dieu, beau comme un animal,  
O fier enfant de proie!*

*Et ton œuvre, écrasant d'un mépris mérité  
Tous les trieurs de mots à l'âme inassouvie,  
Confrontera le Rêve et la Réalité,  
Et l'Art avec la Vie!*

ALBERT GIRAUD.

---

## L'IRRÉPARABLE (\*)

*L'irréparable rouge avec sa dent maudite.*  
BAUDELAIRE (FLEURS DU MAL).

*Au pénétrant poète curieux d'anormales  
tristesses, IWAN GILKIN.*

### I



Tout à coup, au milieu de la conversation familière et tendre, Georges s'était tu. Et son visage mobile ne pouvant rien céler de ses préoccupations intimes, toute sa gaieté s'était assombrie, ses traits s'étaient durcis en une expression crispée de lutte et de souffrance. Après un instant de silence, — de ces silences délicieux entre ceux qui s'aiment, où les pensées semblent continuer tout bas, comme des confidences vagues, la conversation commencée, — Marguerite avait levé les yeux sur son fiancé et l'ayant vu soucieux, un peu pâli, le regard singulier, en quelque sorte retourné vers l'être intérieur, la pauvre enfant était demeurée interdite, le cœur gros de tristesse, devant ce changement inexplicable et subit. Elle n'avait rien dit pourtant qui pût l'attrister, et leur causerie tantôt était si confiante et si douce... Ils étaient si bien, en cette embrasure de fenêtre, à parler de bonheur et d'amour, presque seuls, puisque sa mère venait de s'assoupir près du feu, dans le grand fauteuil... Qu'y avait-il maintenant?... Ce silence l'accablait et les suppositions folles voletaient dans son cerveau, comme des oiseaux effarés.

Georges, un peu grave, un pli au travers du front, se leva. Il balbutia un prétexte, salua M<sup>me</sup> Darzens réveillée, serra distraitement la main de Marguerite, en murmurant quelques paroles affectueuses et banales, et, avec des gestes hâtifs et secs, comme un qui fuit, il prit congé. A peine dans la rue, il eut un profond soupir de soulagement et continua à marcher vite, frémissant comme s'il venait d'échapper à un grand danger.

### II

Georges réfléchissait tristement aux causes de son brusque départ. Il était désolé d'avoir *dû* fuir ainsi, désolé et furieux d'avoir cédé à une obses-

---

(\*) Extrait du volume qui paraîtra le 1<sup>er</sup> novembre chez M<sup>me</sup> V<sup>ve</sup> Monnom, rue de l'Industrie, 26, sous le titre : *Lettres à Jeanne*.

sion absurde, d'avoir senti sa Volonté fléchir devant son Esprit. Mais il était tout ému encore du supplice moral dont il venait de se délivrer, il *sentait* toute résistance vaine et, avec une résignation lâche, il acceptait le passé, — et d'avance, aussi l'avenir.

Au milieu de la conversation familière et tendre, une idée ridicule et qu'avait raillée un léger sourire intérieur lui avait traversé la tête; puis était revenue comme une mouche importune, et il avait *dû y penser*, la discuter, la regarder face à face, comme un ennemi auquel il faut livrer combat. Et c'est en vain que, désespérément, se sentant enfoncer et engloutir en cette idée ainsi qu'en un sable fangeux, il avait essayé de distraire et d'accrocher sa méditation aux choses extérieures.

Il n'osait regarder Marguerite, sa fiancée si chère pourtant et qui était si jolie en sa toilette blanche, dans le ruissellement pâle du soleil d'hiver; et M<sup>me</sup> Darzens dont il se savait aimé à l'égal d'un fils, lui était devenue comme étrangère. Ces affections qui l'entouraient et qui lui étaient si précieuses, se trouvaient reculées bien loin, vaguement et tous les souvenirs évoqués par ce petit salon qu'il connaissait depuis si longtemps semblaient se rapporter à un autre, à un être différent avec lequel il n'avait que des liens confus.

Et pourtant il était venu là, depuis son enfance. Il avait grandi au milieu de tous ces meubles et de tous ces objets familiers — le vieux buffet bizarre chargé de verres anciens et de porcelaines rares, le piano où jouait Marguerite, les aquarelles et les gravures appendues aux murs, le petit cheval de bronze bêta qui surmontait la pendule, tout cela avait, en temps ordinaire, le charme exquis des choses accoutumées, des choses qui ont gardé le souvenir des vies aimées et disparues, et Georges était souvent venu, en ce petit salon, comme en un refuge béni d'innocence et de tranquillité, se reposer de la fièvre et des platitudes de la vie commune.

Mais maintenant, tous ces souvenirs, évoqués comme des arguments, et en un instant enfuis, le laissaient indifférent et froid; et bien plus, cette atmosphère quiète d'honnêteté, cette tendresse simple et familiale qui planait en cette chambre introublée par le malheur et le vice du dehors, l'énervait en exaspérant, comme une contradiction, l'*idée* à laquelle il songeait : l'envie lui était venue de crier bien haut une formidable obscénité, quelque chose d'énorme et de bas, contre lequel sa délicatesse écœurée se révoltait, une phrase qui ferait sursauter M<sup>me</sup> Darzens de colère indignée, et étonnerait la pureté de Marguerite, un cri d'injure, de haine, de souffrance qui dissiperait comme un coup de tempête, le repos bourgeois et honnête dans lequel s'endormaient les êtres et les choses, et qui l'en éloignerait à jamais, sans retour possible, *irréparablement...*

Et ce désir monstrueux était grandi avec une effrayante rapidité et avait enlacé son esprit malgré ses résistances. Georges le regardait comme un gouffre, dans lequel il pouvait précipiter son bonheur, son amour, ses espérances, tout ce qui faisait pour lui le prix de la vie, et sa vie aussi sans doute, et il trouvait un charme aigu à cette méditation épouvantante...

A la fin, la tentation était devenue si forte que se sentant vaciller sur le bord de l'abîme, il s'était raidi en un dernier effort de volonté et sauvé en tremblant...

### III

Ce n'était d'ailleurs pas la première fois que pareille obsession lui venait. Mais jamais il n'en avait autant souffert que ce jour ; jamais il ne l'avait portée avec lui jusqu'au logis de l'aimée. Et en y songeant, marchant vite sur le boulevard à demi désert, Georges se remémorait combien cette idée : *l'Irréparable* l'avait déjà tourmenté. A certains jours de sa jeunesse, elle s'était posée à son esprit comme une interrogation énorme et vague, dans ses plaisirs ou dans ses rêveries. La force naturelle d'épanouissement et l'inexpérimentée insouciance des vingt ans avaient été les plus puissants, alors. Mais plus tard, à mesure que les années venaient refroidir les ardeurs de la vie, que les lectures, les méditations, l'observation apportaient le désillusionnement, l'Idée était souvent revenue, sous mille formes.

Elle apparaissait sans motif apparent. Georges la voyait se lever au milieu de ses pensées comme un spectre fatal et sombre, le hanter, l'apeurer, puis disparaître, sans cause. Les mêmes faits ne l'évoquaient pas toujours. Parfois des mois entiers s'écoulaient sans que Georges y songeât. Puis, elle revenait brusquement, inattendue, et laissait Georges oppressé, triste, — de plus en plus chaque fois.

### IV

Cette idée : *l'Irréparable*, il la retrouvait jusque dans les choses les plus futiles. Ainsi souvent, en mettant une lettre à la poste, il éprouvait un petit frisson en la lâchant et l'écoutait tomber dans la boîte, avec un bruit étouffé. Il songeait aux difficultés sans nombre qu'il aurait à vaincre pour réparer cette action si simple et si rapide, à toutes les volontés adverses avec lesquelles il faudrait discuter pour remettre en son pouvoir ce carré de papier qu'il tenait en main, une minute avant...

D'autres fois, en se promenant en désœuvré dans les rues, et surtout

quand quelque tracas d'argent le préoccupait, il avait eu des désirs exaspérés d'entrer dans un magasin, d'y choisir ce qu'il pourrait trouver de plus beau et de plus cher, d'y jeter son dernier pécule, sans retour ; et son imagination lancée lui montrait tous les futurs déboires, les tristesses probables, les démarches vaines, et il jouissait délicieusement, et malgré lui, de cette incertitude fiévreuse au bord du malheur !...

## V

Mais c'étaient là, malgré des complications pénibles, des accidents réparables encore. L'idée était surtout obsédante et forte lorsque Georges pensait à quelque chose de réellement irréparable, à une circonstance qu'aucun effort humain ne pourrait empêcher ou atténuer...

Il se souvenait ainsi d'avoir, chez un de ses amis, regardé une admirable et précieuse gravure et avoir frémi d'une grondante tentation de l'anéantir, de la déchirer, de la détruire à jamais, quand cet ami lui avait dit, avec la fierté du collectionneur : — « Un exemplaire introuvable, unique !... »

Et plusieurs fois, depuis, cette même férocité de sauvage lui était venue, surtout pour des choses délicates, qu'il sentait fragiles entre ses doigts, et qu'il admirait profondément. Plus l'action était facile, plus elle était absurde et malheureuse, plus la tentation était grande...

Et, par crainte des mêmes envies, Georges évitait les armes, les hauteurs, le bord de l'eau. Les revolvers et les poignards l'incitaient toujours à s'en servir contre lui-même ou contre les personnes les plus chères, et il comprenait des crimes odieux, inexplicables, un fils frappant son père, à cause de l'éclat impératif d'une hache au soleil.

Le long des rivières, ou du haut des ponts, ou bien encore à une fenêtre béante sur l'horreur vague de la nuit, des vertiges le prenaient, non le vertige ordinaire, étourdissement tout physique, abolissant la conscience, mais au contraire un vertige résultant d'un désir *réfléchi* d'une chute irréparable, d'un anéantissement volontaire résultant d'une délibération consciente...

Alors, Georges se dédoublait en quelques sorte. L'être bon, intelligent, qu'il était dans la vie ordinaire regardait avec effroi, avec l'épouvante d'une analyse cruelle et fatale grandir à ses côtés, en lui, un être malheureux et pervers, et c'était une épuisante lutte entre ces deux esprits dans sa pensée oscillante et éperdue...

Ces jours-là, Georges avait peur de la folie...

## VI

Georges retourna le lendemain chez les Darzens. Il s'excusa de son départ un peu brusque, avant l'heure accoutumée, et les yeux interrogateurs de Marguerite eurent pour la première fois un éclair suppliant et inquiet. Elle sentait confusément que quelque chose d'obscur et de puissant les avait séparés la veille et elle était peinée de la dissimulation de Georges.

Quant à lui, il avait à demi oublié ses pensées de la veille et s'efforçait de les effacer tout à fait de sa mémoire. Une impression de cauchemar lui en restait, d'un rêve mauvais et redoutable auquel il valait mieux ne plus songer.

Il se retrouvait avec bonheur près de sa fiancée, aux fins cheveux blonds comme une couronne de clarté, à la gaieté naïve et confiante ; il se sentait comme protégé par l'affection bienveillante et tendrement conseillère de M<sup>me</sup> Darzens et tous les objets familiers, le vieux buffet, le piano, les aquarelles, étaient rentrés dans leur apparence coutumière, toute parfumée du souvenir des êtres chers...

Et cette atmosphère de paix et de tendresse familiale, qu'il aimait tant, Georges s'en enveloppait de nouveau comme d'un manteau tiède et réchauffant, comme d'un bouclier contre la vie extérieure, contre les cauchemars étranges de sa pensée...

Les exquises causeries d'amour recommencèrent ; mais Marguerite gardait une inquiétude et un doute qu'elle voulait absolument expliquer...

## VII

Plusieurs fois son obsédante idée avait de nouveau traversé et hanté l'esprit de Georges ; l'éternité du mariage lui déplaisait. Alors qu'il se sentait assez loyal et assez amoureux pour ne quitter Marguerite de la vie, la contrainte qui lui était imposée le froissait, comme une injure. Puis habitué au Doute, aux rêves noirs, il supposait Marguerite infidèle, plus tard, et songeait aux moyens de rompre alors leur enchaînement. Cela était difficile, lamentable, mais possible pourtant... Ainsi, l'irréparable, à degrés divers, se représentait toujours à lui, malgré tout son désir d'y échapper, de s'endormir dans son amour comme dans un rêve heureux.

Aussi ce fut pour lui une grande souffrance que de rencontrer cette idée — et sa discussion — dans cet amour même où il se blottissait comme en



un refuge. Marguerite, qui pour avoir joué enfant avec Georges et grandi avec lui, n'en connaissait cependant que ce qu'en voyait tout le monde, voulut un jour l'explication de ce départ si prompt auquel elle avait tant pensé, sans y trouver un plausible motif. Georges ne répondit pas, inventa des histoires que Marguerite ne croyait pas et dont elle lui faisait avouer la fausseté, quelques jours après, malgré lui, nature incapable de mentir.

Cela devint bientôt un continuel sujet de légères querelles, de causeries attristées. Georges, lassé, se décida enfin à tout avouer.

Il se montra tout entier à Marguerite; avec la tranquillité froide du chirurgien qui dissèque, il lui dit son cœur blessé par une *Idée*, les combats, les tristesses, les incertitudes de son esprit, il dut lui dire aussi sa conviction du néant et du malheur final; et toute cette philosophie de désespérance étonna la jeune fille. Elle ne dit rien, mais Georges lut clairement dans ses yeux, comme en un livre ouvert, que son âme vierge et tendre, joyeuse de vivre, ne voyant le monde qu'à travers la jeunesse radieuse et les illusions riantes, ne comprenait rien à la souffrance de son âme à lui, qu'il l'effrayait et lui faisait presque peur, comme un fou, peut-être dangereux; il vit qu'elle était indignée et pleine de larmes en pensant aux idées qui pouvaient, devant elle, préoccuper l'esprit de Georges. Elle n'en pouvait saisir la fatalité, et, de tout ce qu'il lui dit, de cette longue confidence à laquelle Georges s'était laissé entraîner par l'espoir de reconquérir un amour qui s'en allait, elle ne retint qu'une chose, l'impression que Georges ne l'aimait pas... Ce n'était pas ainsi, son amour, à elle!

Loin de les rapprocher, ces aveux les avaient séparés. Les jours qui suivaient, Georges le *sentit*. Il sentit que cette fois, cet Irréparable qu'il avait essayé d'expliquer à sa bien-aimée, était entre eux; qu'à jamais elle aurait pour lui une involontaire terreur, et lui pour elle, un mépris involontaire de son inférieure compréhension. Et cette désunion des esprits peu à peu amena l'inquiétude, la souffrance, la désunion des cœurs. L'éternité du mariage épouvanta de nouveau Georges; et comme il se croyait si loin de Marguerite, il se dit qu'il ne pourrait jamais lui donner ce bonheur rêvé pour elle, que jamais il ne se marierait, jamais... Georges cessa d'aller chez Darzens et les projets de mariage furent abandonnés...

## VIII

A partir de cette époque, Georges vécut encore plus solitaire et plus méditatif. Il lut beaucoup les poètes et les romanciers modernes; voyagea

un peu, et loin du monde dont les distractions vulgaires et banales ne l'attiraient plus, il se confina dans la société de quelques amis, esprits subtils et compréhensifs, avec lesquels il aimait à discuter art et philosophie, à se perdre dans les rêves énormes et minutieux, à se fortifier dans l'admiration de quelques rares artistes et dans un dédain vaste de la foule.

Depuis que cette idée de l'Irréparable avait bouleversé sa vie, en lui faisant rompre, pour des motifs à lui seul expliqués, un mariage depuis longtemps désiré, il l'avait souvent, et volontairement cette fois, retournée, examinée, comme un blessé curieux fouillant cruellement ses plaies pour savoir sa douleur... Mais l'Idée était protégée, elle jaillissait souvent de la manière la plus inattendue, de la circonstance la plus insignifiante. Georges qui pourtant ne cessait de se conduire dans la vie avec un parfait bon sens et qui jugeait les événements et les hommes avec une rectitude et une pénétration singulières, se croyait un peu fou. Il avait honte de ses cauchemars et n'osait avouer à personne les idées étranges qui l'obsédaient. Surtout à ses camarades, il les dissimulait avec un soin patient, comme s'il avait craint de se voir déchoir en leur estime.

## IX

Souvent, les cafés fermés, Georges accompagnait l'un ou l'autre de ses amis et la causerie continuait plus intime, dans ce tête-à-tête et le silence des rues désertes. Un soir, dans une de ces longues promenades, qu'on ne sait se décider à finir tant il semble que l'on ait de confidences et de secrets à se dire, un jeune peintre avec lequel il s'était fort lié lui conta que se trouvant au théâtre, il y avait bien longtemps déjà, et regardant distraitement le public, cette idée saugrenue lui était venue, tout à coup : « Si je devais toujours penser à M<sup>lle</sup> Heimer, avec des ciseaux?... » Cela lui avait paru tellement absurde d'avoir pensé cela que l'idée lui était indestructiblement restée en l'esprit.

M<sup>lle</sup> Heimer? Il n'en connaissait guère que le nom, ni jolie, ni laide, semblable à toutes les petites pensionnaires que sont les jeunes filles d'à présent, elle lui était absolument indifférente. Et pourtant il y pensait sans cesse. Et avec des ciseaux... Pourquoi l'avait-il vue ainsi en sa blanche toilette de fête, avec des ciseaux? il n'eût pu le dire. Mais c'était en vain que — une fois qu'il eût reconnu l'impossibilité de se soustraire au souvenir de M<sup>lle</sup> Heimer, il avait essayé d'y associer la pensée d'un autre objet, il avait sans succès tenté de se l'imaginer avec un livre, une ombrelle, au piano ; toujours il l'avait revue ainsi que la première fois, et avec son imagination

vive de peintre, il lui semblait la voir *réellement*, comme une apparition, toute blanche sous les lumières, ses ciseaux en main, vision d'autant plus insupportable qu'elle était ridicule. Oui, c'est idiot, je le sais, continua-t-il en serrant le bras de Georges, et avec une grande tristesse dans la voix. Idiot ! mais que veux-tu ? C'est plus fort que moi, surtout à certains jours de découragement, quand mes pinceaux ne m'ont pas donné ce que je voulais, je pense à M<sup>lle</sup> Heimer. C'est étrange, n'est-ce pas ? mais, mon cher Georges, cela devient épouvantable quand cette vieille idée me revient tout entière, quand je pense que je devrai toujours penser à cette absurdité, *toujours*, comprends-tu ?

Il y eut un silence. Georges était surpris. Il avait une égoïste satisfaction à constater qu'il n'était pas seul à souffrir de ces cauchemars singuliers, car c'était bien son Irréparable qu'il retrouvait au fond de cette confiance désolée. Ce fut pour lui un soulagement énorme, et, à son tour, il ouvrit à son ami son esprit blessé pour lui en montrer les bizarreries douloureuses...

Et, depuis ce soir, ils s'habituerent à causer de leurs obsessions de spleen, à en dissenter, à en chercher les lois mystérieuses. Ils en parlèrent même à d'autres amis et, chez presque tous, ils rencontrèrent une sympathique compréhension ; sous diverses formes, ils avaient eu les mêmes songeries.

Cela rendit à Georges la paix mentale et la confiance en sa raison. Il s'était cru fou ; et voilà qu'il s'apercevait que son mal était presque général, comme une perturbation caractéristique des intelligences de cette fin de siècle, sans doute la conséquence de l'esprit d'analyse exaspéré.

## X

La trace pouvait s'en apercevoir d'ailleurs dans toute la littérature moderne. Le mot même « Irréparable » était à la mode ; on le rencontrait dans les moindres articles et il avait servi de titre à un roman d'un pénétrant et délicat poète : Paul Bourget.

Seulement, Georges accusait Bourget d'avoir singulièrement rapetissé, mesquinisé, cette idée énorme et formidable. Cette obsession qui ravageait sa vie, Bourget l'avait comprise d'une manière un peu vulgaire et bourgeoise, en l'enfermant tout entière dans l'anéantissement d'une virginité et la meurtrissure d'une âme. C'était à coup sûr l'irréparable déjà ; mais en dépit des préjugés ordinaires, combien fréquemment, dans la vie, cet irréparable là se réparait et s'oubliait ! De sorte que, songeait Georges, s'il n'en est pas ainsi dans le livre de Bourget, c'est à cause du caractère spécial de son héroïne et le roman vaut comme étude d'un caractère, mais laisse de

côté, sans l'effleurer même, toute la profondeur philosophique de son titre...

Pourtant quelle que fût sa confiance en la réparation inévitable des accrocs de l'honneur féminin, Georges se souvenait d'avoir en sa jeunesse connu ces remords. Il se rappelait l'effrayante tristesse qui l'avait troublé, et tant étonné, le jour où l'une de ses premières maîtresses — dont il avait été le premier amant — s'était donnée à lui. Ce jour, — si longtemps et si ardemment désiré! — ne lui avait laissé qu'un sentiment d'angoisse et d'effroi, comme s'il eût commis un crime. Puis, cela s'était dissipé, peu à peu, dans les enchantements d'un amour partagé; mais Georges comprenait maintenant seulement les causes de sa surprise et de sa tristesse : l'Irréparable...

## XI

Et cette idée avait tourmenté les plus hauts esprits contemporains. Surtout dans les poètes, Georges la voyait constamment reparaître. Le premier, l'un de ses maîtres d'élection, Baudelaire, l'avait découverte en ces dessous ténébreux et complexes de l'âme humaine, et l'Irréparable planait, comme un immense oiseau noir, dans plusieurs de ses FLEURS DU MAL, surtout en cette pièce : les *Sept vieillards*, que Georges relisait avec des frissons délicieux, pour voir, exprimer en ces irréprochables vers des visions qu'il avait eues lui aussi, maintes fois et qui l'avaient laissé :

*Fiévreux et trouble...*

*Blessé par le mystère et par l'absurdité...*

Même Baudelaire avait donné ce titre à l'un de ses poèmes. Mais celui-là attirait moins Georges que d'autres où sans le mot même, l'idée était exprimée d'une façon plus intense. Il y sentait un irréparable réduit au seul Remords, à la Désespérance, avec certains souvenirs de conceptions catholiques qui en restreignaient singulièrement la signification...

A la suite de Baudelaire, la poésie s'était efforcée à la notation des plus secrets et des plus fugaces états de l'esprit, mais Georges ne connaissait aucun poète qui eût repris formellement le thème du maître. Il en retrouvait l'impression dans certaines pièces d'une mélancolie exquise de Verlaine, dans les puissants romans de Zola où la fatalité apparaissait si grande, et encore dans les auteurs russes pour lesquels il s'était passionné, en certains personnages de Tolstoï, par exemple.

## XII

Toutes ses rêveries, ses lectures, ses méditations arrivaient à la même

fin : la méchanceté et la petitesse de l'homme, Georges retrouvait l'Irréparable dans le moindre fait et l'impuissance absolue de l'humanité à le modifier d'une manière quelconque, le consternait.

Et, puisque les phénomènes s'engendraient l'un l'autre, que les mêmes vices, les mêmes vertus, les mêmes misères périodiquement revenaient, que leur interminable chaîne se déroulait irréparablement et que tout l'effort humain n'y pouvait rien changer, Georges en venait lentement à la conviction de l'inutilité de la lutte, de l'action, de la parole même — à l'inutilité de la vie...

Et, chose bizarre — la mort — cet Irréparable dernier — ne l'effrayait point. Il y pensait souvent, et ne voyant rien dans la vie qui valût la peine de vivre, il l'attendait, avec indifférence, comme une délivrance d'anéantissemnt et d'oubli.

JULES DESTRÉE.

Mars 1886.

## NOCTURNES

### I

#### NOCTAMBULE

*Dans le quartier tapi derrière la caserne  
Bat, comme un cœur peureux, le bruit d'un pas hâtif.  
O Nuit ! Dans la terreur du silence attentif  
L'Ange des Lâchetés ouvre son aile terne.*

*Quelqu'un fuit. Un danger qu'on ignore, le cerne.  
Angoisse des longs murs cauteleux, et plaintif  
Desir d'aide ! Là-bas, sur le plâtre craintif  
Cligne l'œil injecté d'une rouge lanterne.*

*Des cris ? Non. Rien. Pas même un souffle, ou la rumeur  
D'un meurtre sourd, au loin, ni la chute qui meurt  
Sous un pont, dans le vent des ténèbres velues.*

*Mais voici que, tirant les soldats du sommeil,  
Un clairon, dont l'appel perce les mornes rues,  
Annonce la puissance et la paix du soleil.*

II

A CAMILLE LEMONNIER.

PSYCHOLOGIE

*Je suis un médecin qui dissèque les âmes,  
Pendant mon front fiévreux sur les corruptions,  
Les vices, les péchés et les perversions  
De l'instinct primitif en appétits infâmes.*

*Sur le marbre, le ventre ouvert, hommes et femmes  
Étalent salement dans leurs contorsions  
Les ulcères cachés des noires passions.  
J'ai palpé les secrets douloureux des grands drames.*

*Puis, les deux bras encor teints d'un sang scrofuleux,  
Poète, j'ai noté dans mes vers scrupuleux  
Ce que mes yeux aigus ont vu dans ces ténèbres.*

*Et s'il manque un suiet au couteau disséqueur,  
Je m'étends à mon tour sur les dalles funèbres  
Et j'enfonce en criant le scalpel dans mon cœur.*

III

A CAMILLE LEMONNIER.

LE VEILLEUR DE NUIT

*Voici la ténébreuse et vicieuse nuit  
Que le pas du filou, le hoquet de l'ivrogne,  
La voix de la catin qui se pâme et qui hogne,  
Emplissent de terreur, de silence et de bruit.*

*L'heure tinte au clocher. Sur le fumier des âmes,  
D'où montent vers le Ciel d'âcres exhalaisons,  
Eclot dans l'ombre, en ses putrides floraisons.  
Le désir obsédant des voluptés infâmes.*

*O nocturnes péchés, fournisseurs de l'enfer !  
Votre douceur se change en acide et perfore  
Les cerveaux libertins dépouillés de phosphore.*

*— Est-ce l'ange sonnant la trompette de fer ?  
Beuglant sur la cité sa clameur rauque et morne,  
Le veilleur, sur la tour, a soufflé dans sa corne.*

#### IV

#### L'ÉTANG

*Un étang, où la verte image des bois plonge,  
Réjouit son eau fraîche, où des adolescents  
De leurs beaux membres nus, délicats et puissants  
Caressent les regards épars dans l'air qui songe.*

*Fleur de jeunesse, ô rose et blond nageur, allonge,  
Allonge la candeur de tes bras innocents  
Vers mon Rêve, attiré par ces bras caressants  
Dans l'étang, où la verte image des bois plonge.*

*O bonté de la vie ! O santé du soleil !  
Voici que dans l'air bleu bourdonne un doux conseil  
D'oublier, d'être heureux dans l'herbe en fleur des berges.*

*— Et dans l'açur du ciel l'invisible Avenir  
Que cette joie offense, afin de la punir  
Aiguise en tapinois ses cruelles flamberges.*

IWAN GILKIN.

---

## JOURNAUX BELGES

*... Je dis en effet ce que je dis et nullement ce qu'on assure que j'ai voulu dire, et je répons encore moins de ce qu'on me fait dire et que je ne dis point.*  
(LA BRUYÈRE).



Les journalistes, qui parfois ne sont pas à prendre avec des pincettes, nous devons les prendre avec des gants blancs ici, d'abord pour être poli, ensuite pour cacher nos griffes ainsi qu'un chat qui se serait promené dans la neige. Certes, nous n'avons pas la prétention de faire une physiologie bien profonde, pas plus que nous ne voulons susciter les cris et faire grincer les dents. Nous voulons simplement noter quelques observations faites dans un monde bruxellois que le Bruxellois ignore un peu.

Le bourgeoisant bourgeois regarde avec un brin de terreur les bureaux de rédaction d'où sort, toute faite, l'opinion qu'il aura demain ; il a une certaine émotion en songeant que c'est là qu'arrivent les bruits du monde comme en un vaste laboratoire où les événements se triturent, s'accommodent, se macèrent et se transforment en quelque chose de réel, canard, boulette — ou vérité — quelquefois.

En général, le journaliste est né d'une ambition — ambition puéride, invraisemblable dans son enfantillage : avoir son entrée dans les théâtres.

Le bon jeune homme se figure avec envie le reporter ou le critique entrant dans les coulisses, ayant un sérail d'actrices qu'il tient au bout de sa plume, tutoyant le cabotin, ce roi de la rampe moderne, passant partout, écoutant tout et jugeant du haut de son habit noir l'œuvre nouvelle. Avoir son entrée, des billets, rêve caressé dès l'Université, quand la bourse encore plate autorise tout au plus, et de loin en loin, le modeste parterre ou le démocratique paradis.

Le doux Eliacin a un peu écrit ; ses œuvres complètes ont paru dans quelque petit journal d'étudiants ; il a été lu par ses frères de Faculté, il veut davantage ; lors, à l'aide de diplomaties félines, après des présentations aux jeunes reporters déjà calés, il obtient de placer un peu de prose dans un quotidien ; une place minime s'offre-t-elle, la place du monsieur qui reçoit les dépêches Havas, celle du martyr qui court les bureaux de police, il se présente.

— Combien demandez-vous ?



— Oh ! rien, mon entrée dans les théâtres seulement.

— Nous vous essaierons.

Au bout de six mois, le bon jeune homme, qui n'a pas manqué une soirée théâtrale et qui ne peut plus voir une stalle en peinture, mais qui, en revanche, a essayé la tyrannie des policiers pour s'être permis de demander des renseignements officiels que tout le monde connaît, s'est brouillé avec sa famille, a lâché ses études et se trouve sur le pavé — avec ses entrées et les cent francs qu'on a fini par lui accorder pour qu'il ne meure pas de faim.

Et il entre dans la galère; peu à peu il pénètre dans cette cuisine quotidienne où l'on recueille parfois toutes les amertumes et parfois toutes les joies.

Pour celui qui a le feu sacré, c'est une jouissance qui ne finit point, de découvrir d'heure en heure comment tourne le globe, de lever un à un les voiles qui cachent les misères et d'étaler les cadavres de la société comme sur une table d'amphithéâtre. Enlever seulement la bande du journal frais sorti des presses, que personne n'a lu encore, c'est prendre des virginités aux choses; un télégramme que l'on déchiffre, où l'on trouve un événement soudain qui va peut-être bouleverser la face du monde et que le monde ignore à cette minute-là, c'est une joie inconnue; demain votre pensée, vos pronostics, vos craintes, vont être répandus dans le cerveau du public, commentés, discutés, injuriés — ou admis; on se sent tout à coup puissance à laquelle rien ne résiste, même si elle est mensongère, car, raffiné, l'on a parfois cette volupté de mentir pour mentir, pour crier en soi-même au public :

— « Public bête, tiens prends, mange, c'est faux et tu croiras — parce qu'il me plaît, à moi ! »

Le journaliste tient en main des millions de destinées; une dépêche trop hâtive, un mot hasardé, fait baisser le cours de la Bourse. Le bruit faux de la maladie de l'empereur d'Allemagne a bouleversé un instant la finance universelle.

Un orateur hasarde-t-il un mot, simple lapsus malheureux, l'écrivain s'en empare, le rend plus sot qu'il n'est, en fait une chose ridicule — *si cela lui plaît* — et, si cela lui plaît, l'orateur est perdu, tourné en fantoche; s'il se fâche, on ne le lâche plus; s'il riposte, on l'accable en prenant dans sa vie publique tout ce qui n'est pas sagesse pure, dignité parfaite. On lui rappelle un devoir de rhétorique où il a vaguement ânonné, — un peu plus, on lui reprocherait l'air bête du pompier de sa nourrice.

Chez nous, la puissance de la presse est loin d'être aussi grande que chez nos voisins. Le journalisme y est presque honnête et les vendus n'existent

guère. Les écrivains sont en rapport constant avec le public, à cause du cercle étroit où l'un et l'autre évoluent. On perd sa force à être connu ; le prestige de la signature mystérieuse n'existe pas. On sait d'où partent les coups et l'on a le temps de se garer.

Aussi sommes-nous moins des artistes doublés d'écrivains du journal que de bons bourgeois qui accomplissent une besogne matérielle. Nous acceptons avec plaisir de faire de la réclame pour rien, et lorsqu'un brave homme nous dit dans son langage bon garçon : « Mets un peu ça *sur* ton journal », nous mettons ça *sur* notre journal.

A Paris, ça se paierait à la ligne.

Au contraire du grand boulevard, les événements de notre vie quotidienne sont rares ; les faits les plus intéressants de nos journaux sont découpés à grands coups de ciseaux dans les feuilles parisiennes. Notre politique étroite, dont l'horizon est borné par des partis sans puissance et des querelles sans portée, cède le pas à la politique extérieure, et nous nous préoccupons beaucoup plus du général Boulanger que de notre propre ministère. C'est, d'ailleurs, notre préoccupation constante de savoir si nous serons mangés ou non, et peu nous importe que nous soyons dévorés catholiques ou déglutis libéraux.

Depuis deux ans à peine, les journaux belges ont senti qu'ils devaient se modifier, donner plus de place aux Lettres, et l'on voit aujourd'hui la chronique à la première page de certaines feuilles quotidiennes, la chronique, cette éclosion fantaisiste sur la chose du jour, cet air de flûte joué entre deux faits-divers. Nous sommes loin encore de l'article de tête où les Banville et les Mendès lancent le livre nouveau, enjambent la politique, rompent la monotonie de ce qu'on nomme la copie courante ; la chronique à Paris est digne parfois de la forme définitive du livre. Rochefort a réuni dans *les Français de la décadence*, dans *la Grande Bohême*, dans *les Signes du temps*, dans *Farces amères*, des articles de journaux qui seront de précieux documents pour l'histoire de nos mœurs. Ainsi avait fait Timothée Trimm dans ses *Soirées*, ainsi fait Henry Fouquier dans *la Sagesse parisienne*, Claretie dans les sept volumes de sa *Vie à Paris*, Bergerat dans *les Chroniques de l'homme masqué* et *la Vie de Caliban*, Arnold Mortier dans ses dix volumes de *Soirées parisiennes*, Auguste Vitu dans ses trois volumes des *Mille et une Nuits du Théâtre*, Emile Blavet dans sa *Vie parisienne*, Henry Houssaye dans *les Hommes et les idées*, Paul Mahalin dans ses *Jolies actrices*, Noël et Stoullig dans les onze volumes d'*Annales du théâtre et de la musique*.

Tout cela n'est pas encore de l'art, mais c'est plus que du journalisme, et c'est presque de l'histoire.

Nous n'avons pas, nous, cette précieuse notation des faits; mais le reportage a pris plus d'envergure et la chronique a droit de cité dans quelques journaux. Je ne citerai que *l'Etoile belge* avec ses *Croquis à la plume* de Giraud et d'Eekhoud, *la Nation*, où Henri Maubel, Lucien Solvay, Théodore Hannon, etc., chroniquent fréquemment, *l'Indépendance*, où la fantaisie n'est pas interdite, *la Chronique*, avec les Lundis de Léon Dommartin, d'autres encore qui suivent de loin Paris et habituent le public à la forme littéraire.

Ne l'oublions pas, c'est le journal qui assure en Belgique la situation matérielle de l'homme de lettres. On n'a pas d'exemple qu'un écrivain y ait vécu uniquement de ses livres, si ce n'est ceux qui ont été, grâce à des manœuvres... spéciales, protégés puissamment par le budget.

On a dit que « les écrits dont on vit ne vivent pas » et nous en demeurons d'accord, mais le journal a pour lui de faire *voir* la vie contemporaine, et si l'on y récolte parfois des amoindrissements, on s'y aguerrit aussi dans une activité intellectuelle qui ne s'interrompt point; les faibles s'y noient, les forts s'y trempent.

Les Goncourt ont dit :

« La littérature, c'est une industrie de luxe ». —

« L'opinion de mes parents sur la littérature, ç'a été un grand coup de pied dans ma vocation ».

— « Un homme de lettres, c'est un homme qui fait danser la danse des œufs aux vingt-quatre lettres de l'alphabet, et qui lance jusqu'à l'avenir des idées qui lui retombent droit dans le gousset, en gros sous ».

Ils ont dit encore :

« Un éditeur, c'est le mont-de-piété des manuscrits ».

— « Un journal? Trois sous d'histoire dans un cornet de papier ».

— « Un journaliste? Un homme de lettres à la journée ».

Et le public?

— CELUI QUI PAIE.

Tout ce que nous avons à dire se résume dans ces spirituelles formules...

MAX WALLER.

---

## RIMES NOIRES

---

### LES PLAINTES

A MAX WALLER.

*Tant les bois sont profonds que leur voix est divine  
Et que leur moindre souffle, exhalé dans la nuit,  
Ordonne la pensée au cerveau qui la fuit  
Et fait frémir le cœur qui passe et qui devine.*

*Nocturne voyageur des forêts effrayantes,  
Qui du bout des rameaux proclament leur orgueil,  
Je vais chercher le soir, sous les arbres en deuil,  
Le mal des cœurs latents qui vibrent dans leurs fentes.*

*O plainte qui finit, plainte qui recommence,  
De plusieurs siècles morts tu clâmes la douleur,  
Et, du front du grand chêne à l'âme de la fleur,  
Tu gémis au travers de la nature immense.*

*O le mal, ô le cri qui part du fond des choses,  
O phtisique poumon des profondes forêts,  
Le cancer qui vous ronge en d'horribles secrets  
Ronge aussi les soleils et les apothéoses!*

*Crépuscule semé de couleur fulgurante,  
Splendeur des astres roux transpercés par le soir!  
Votre ardente beauté saigne de désespoir.  
O larmes du Ciel bleu que la nuit noire hante.*

*Grands esprits glorieux, debout sur votre vie,  
Tel sur un socle d'or ciselé par vos mains,  
Vous songez tristement au vol des lendemains  
Qui s'en viendront frapper votre âme inassouvie.*

*Sceptique, cerveau froid, pâle liseur d'histoire,  
Qui narguez le néant et qui riez des dieux,  
Qui sait si votre front aux plis silencieux,  
La nuit, n'a pas senti l'horrible mal de croire?*

*Néant, nous retournons au néant, à la terre,  
La plainte continue au milieu des forêts.  
Les âmes des temps morts, pour clamer leurs décrets,  
Ont choisi pour séjour le grand bois séculaire.*

*Et là, divinement, se répandent leurs plaintes,  
L'homme passe et frémit en écoutant leurs voix,  
Et le poète, seul, sur ces tombes sans croix,  
Va mesurer son âme à leurs ces éteintes.*

## LA TACHE

A EMILE VAN ARENBERGH.

*Je me mets à genoux, je blasphème et j'implore,  
O cieux! pour pénétrer le mystère et l'émoi  
Qui roule, en caressant l'humanité d'effroi,  
Du calme de la terre à l'espace sonore.*

*Je vis sans rien comprendre au travail souverain,  
Farouches, mes baisers ne touchent qu'à la terre,  
Je méprise la Foi, ton nom, ô Ciel austère!  
Et je n'ai pas d'autels, et l'on me prêche en vain.*

*Mes yeux, sombres flambeaux, ont crainte des désastres,  
Le souci de la vie et la peur des dangers  
Se mêlent au respect immaculé des astres.*

*J'appréhende moins Dieu que le feu des bûchers,  
L'instinct de l'animal me rend haïeux et lâche.  
— Le corps sur le cerveau fait une énorme tache.*

## FIANÇAILLES

*Par de cuisants remords incessamment suivi  
J'écoulerai mes jours, le fond de l'œil humide,*

*Et chaque heure apportant à l'âme un nouveau vide,  
Je bénirai le Ciel quand je l'aurai gravi.*

*Au mal de tous les jours mon espoir asservi  
Laisa briser l'essor de son aile timide,  
Et son vol dans l'azur, de moins en moins rapide,  
Heurte aujourd'hui le sol, — Satan est assouvi.*

*O frères, quand j'entends vos ailes triomphales,  
Accroupi, plein de sang, sur le marbre des dalles,  
Je n'ai plus même un cri pour trahir mon passé.*

*L'air ne me connaît plus; que nul ne me hâisse!  
Adieu! je ne crains pas que ma lèvre pâlisse,  
Dès longtemps à la mort je me suis fiancé.*

EDDY LEVIS.

---

## CHRONIQUE LITTÉRAIRE

*Bien que nous n'ayons jamais prêté une grande attention aux tentatives littéraires d'une nouvelle et fort compromettante école de jeunes écrivains qui s'intitulent décadents et dont Adoré Floupette a fait une si joyeuse charge, il nous faut cependant tenir nos lecteurs au courant du mouvement que dirigent à Paris ces écrivains dont plusieurs ont — ou ont eu — beaucoup de talent.*

*Le Figaro a publié récemment (18 septembre) le manifeste de l'école, signé Jean Moréas. Nous en découpons les principaux passages. On y verra un singulier cas d'aberration artistique, le mépris de la langue, la déformation du verbe, une tendance au charabia dont le simple bon sens fait raison. Des amateurs de lettres ont tenté d'établir une confusion entre ces illuminés de l'art et ceux qui tentent de faire de la littérature sincère en même temps que ciselée.*

*Personne ne s'y est laissé prendre heureusement, et l'on a remis à leur place, avec toute la déférence possible, les tristes apôtres de la critique ignorante et de mauvaise foi. Cela dit, nous laissons la parole au prophète :*

## LE SYMBOLISME

Comme tous les arts, la littérature évolue : évolution cyclique avec des retours strictement déterminés et qui se compliquent des diverses modifications apportées par la marche des temps et les bouleversements des milieux. Il serait superflu de faire observer que chaque nouvelle phase évolutive de l'art correspond exactement à la décrépitude sénile, à l'inéluctable fin de l'école immédiatement antérieure. Deux exemples suffiront : Ronsard triomphe de l'impuissance des derniers imitateurs de Marot, le romantisme éploie ses oriflammes sur les décombres classiques mal gardés par Casimir Delavigne et Etienne de Jouy. C'est que toute manifestation d'art arrive fatalement à s'appauvrir, à s'épuiser; alors, de copie en copie, d'imitation en imitation, ce qui fut plein de sève et de fraîcheur se dessèche et se recroqueville; ce qui fut le neuf et le spontané devient le poncif et le lieu-commun.

Ainsi le romantisme, après avoir sonné tous les tumultueux tocsins de la révolte, après avoir eu ses jours de gloire et de bataille, perdit de sa force et de sa grâce, abdiqua ses audaces héroïques, se fit rangé, sceptique et plein de bon sens; dans l'honorable et mesquine tentative des Parnassiens, il espéra de fallacieux renouveaux, puis finalement, tel un monarque tombé en enfance, il se laissa déposer par le naturalisme auquel on ne peut accorder sérieusement qu'une valeur de protestation, légitime mais mal avisée, contre les fadeurs de quelques romanciers alors à la mode.

Une nouvelle manifestation d'art était donc attendue, nécessaire, inévitable. Cette manifestation, couvée depuis longtemps, vient d'éclorre. Et toutes les anodines facéties des joyeux de la presse, toutes les inquiétudes des critiques graves, toute la mauvaise humeur du public surpris dans ses nonchalances moutonnières ne font qu'affirmer chaque jour davantage la vitalité de l'évolution actuelle dans les lettres françaises, cette évolution que des juges pressés notèrent, par une inexplicable antinomie, de décadence. Remarquez pourtant que les littératures décadentes se révèlent essentiellement coriaces, filandreuses, timorées et serviles : toutes les tragédies de Voltaire, par exemple, sont marquées de ces tavelures de décadence. Et que peut-on reprocher, que reproche-t-on à la nouvelle école? L'abus de la pompe, l'étrangeté de la métaphore, un vocabulaire neuf où les harmonies se combinent avec les couleurs et les lignes : caractéristiques de toute renaissance.

Nous avons déjà proposé la dénomination de *Symbolisme* comme la seule capable de désigner raisonnablement la tendance actuelle de l'esprit créateur en art. Cette dénomination peut être maintenue.

Il a été dit au commencement de cet article que les évolutions d'art offrent un caractère cyclique extrêmement compliqué de divergences; ainsi, pour suivre l'exacte filiation de la nouvelle école, il faudrait remonter jusques à certains poèmes d'Alfred de Vigny, jusques à Shakespeare, jusques aux mystiques, plus loin encore. Ces questions demanderaient un volume

de commentaires ; disons donc que Charles Baudelaire doit être considéré comme le véritable précurseur du mouvement actuel ; M. Stéphane Mallarmé le lotit du sens du mystère et de l'ineffable ; M. Paul Verlaine brisa en son honneur les cruelles entraves du vers que les doigts prestigieux de M. Théodore de Banville avaient assoupli auparavant. Cependant le *Suprême Enchantement* n'est pas encore consommé : un labeur opiniâtre et jaloux sollicite les nouveaux venus.

•

Ennemie de « l'enseignement, la déclamation, la fausse sensibilité, la description objective », la poésie symbolique cherche : à vêtir l'Idée d'une forme sensible qui, néanmoins, ne serait pas son but à elle-même, mais qui, tout en servant à exprimer l'Idée, demeurerait sujette. L'Idée, à son tour, ne doit point se laisser voir privée des somptueuses simarres des analogies extérieures ; car le caractère essentiel de l'art symbolique consiste à ne jamais aller jusqu'à la conception de l'Idée en soi. Ainsi, dans cet art, les tableaux de la nature, les actions des humains, tous les phénomènes concrets ne sauraient se manifester eux-mêmes : ce sont là des apparences sensibles destinées à représenter leurs affinités ésotériques avec des Idées primordiales.

L'accusation d'obscurité lancée contre une telle esthétique par des lecteurs à bâtons rompus n'a rien qui puisse surprendre. Mais qu'y faire ? *Les Pythiques* de Pindare, *l'Hamlet* de Shakespeare, *la Vita Nuova* de Dante, *le Second Faust* de Goethe, *la Tentation de Saint-Antoine* de Flaubert ne furent-ils pas aussi taxés d'ambiguïté ?

Pour la traduction exacte de sa synthèse, il faut au symbolisme un style archétype et complexe : d'impollués vocables, la période qui s'arcboute alternant avec la période aux défaillances ondulées, les pléonasmes significatifs, les mystérieuses ellipses, l'anacolithe en suspens, tout trope hardi et multiforme : enfin la bonne langue — instaurée et modernisée — la bonne et luxuriante et fringante langue française d'avant les Vaugelas et les Boileau-Despréaux, la langue de François Rabelais et de Philippe de Commines, de Villon, de Rutebœuf et de tant d'autres écrivains libres et dardant le terme acut du langage, tels des toxotes de Thrace leurs flèches sinueuses.

LE RYTHME : L'ancienne métrique arrivée ; un désordre savamment ordonné ; la rime illucescente et martelée comme un bouclier d'or et d'airain, auprès de la rime aux fluidités absconses ; l'alexandrin à arrêts multiples et mobiles ; l'emploi de certains nombres premiers — sept, neuf, onze, treize — résolus en les diverses combinaisons rythmiques dont ils sont les sommes.

La prose, — romans, nouvelles, contes, fantaisies, — évolue dans un sens analogue à celui de la poésie. Des éléments, en apparence hétérogènes, y concourent : Stendhal apporte sa psychologie translucide, Balzac sa vision exorbitée, Flaubert ses cadences de phrase aux amples volutes, M. Edmond de Goncourt son impressionnisme modernement suggestif.



La conception du roman symbolique est polymorphe : tantôt un personnage unique se meut dans des milieux déformés par ses hallucinations propres, son tempérament ; en cette déformation gît le seul *réel*. Des êtres au geste mécanique, aux silhouettes obombrées, s'agitent autour du personnage unique : ce ne lui sont que prétextes à sensations et à conjectures. Lui-même est un masque tragique ou bouffon, d'une humanité toutefois parfaite bien que rationnelle. — Tantôt des foules, superficiellement affectées par l'ensemble des représentations ambiantes, se portent avec des alternatives de heurts et de stagnances vers des actes qui demeurent inachevés. Par moments, des *volontés* individuelles se manifestent ; elles s'attirent, s'agglomèrent, se généralisent pour un but qui, atteint ou manqué, les disperse en leurs éléments primitifs. — Tantôt de mythiques phantasmes évoqués, depuis l'antique Démogorgôn jusques à Bélial, depuis les Kabires jusques aux Nigromans, apparaissent fastueusement atournés sur le roc de Caliban ou par la forêt de Titania aux modes mixolydiens des barbitons et des octocordes.

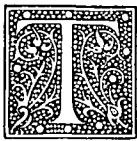
Ainsi dédaigneux de la méthode puéride du naturalisme, — M. Zola, lui, fut sauvé par un merveilleux instinct d'écrivain — le roman symbolique — impressionniste édifiera son œuvre de *déformation subjective*, fort de cet axiome : que l'art ne saurait chercher en l'*objectif* qu'un simple point de départ extrêmement succinct.

JEAN MORÉAS.

---

## CHRONIQUE THÉÂTRALE

*La Monnaie. — Le Parc. — Les Galeries. — Le Vaudeville. —  
Le Théâtre de la Bourse. — L'Eden théâtre.*



Triste, triste rentrée ! La fameuse crise dont tout le monde parle n'est décidément pas une légende ! Les salles de spectacle ont des navrements, les stalles semblent tristes, les loges attendent, et sœur Anne ne voit rien venir que le rare abonné qui rougeoie et le journaliste qui rabat-joie.

LA MONNAIE a rouvert un dimanche pour les Anglais et les bons bourgeois, avec *Zampa*, cette éternelle mandoline ; puis sont venus *l'Africaine*, *Robert*, *Mireille*, avec les petites histoires du *Châlet* et de *Maître Pathelin*.

Et la série des ténors a repris. M. Sylva débute par une laryngite, M. Massart lui succède, M. Cossira le suit, et, pour payer cela, MM. les Directeurs font leurs affiches plus petites, histoire d'économiser par jour 12 francs 50 de timbre.

Le grand-opéra compte deux bons ténors, M. Sylva, ténor margrave qui, lorsqu'il lâche une note, a l'air de « vider un vidrecome » ; son chant donne des coups de poing sur le public dynamomètre — et le superbe M. Cossira. C'est superbe, mais écrase tout, même la remarquable M<sup>me</sup> Litwinne, un monument du grand air, à qui l'on croit toujours entendre dire : « Je suis née dans les Pyrénées, j'ai 18 ans, je pèse 200 kilos, dites-le à vos amis et connaissances ».

Retours : MM. Seguin, le Hans Sachs à l'organe vibrant et fort, beau comédien, beau chanteur ; Engel, empoté, s'habillant mal, mais artiste malgré la toile d'araignée que l'âge a posé sur ses cordes vocales ; M<sup>lle</sup> Legault, charmante et nasillante ; M. Gandubert, en progrès ; M. Chappuis, aussi détestable que devant ; M. Nerval, plus pître que jamais ; M<sup>lle</sup> Wolff, malade ; Thuringer, en bois, et Renaud, très beau garçon.

Nouveaux venus : M<sup>lle</sup> Vuillaume, adorable dans *Mireille* malgré sa bouche considérable ; M. Isnardon, quelconque ; M. Giraud, quelconque ; M. Larbaudière, quelconque ; M<sup>me</sup> Gazet, convenable ; M<sup>me</sup> Balensi, une Deschamps en moins bon ; corps de ballet passable, orchestre parfait, ensemble absolument insuffisant pour Bruxelles.

Ne l'oublions pas cependant, les directeurs tâtonnent et font leurs premières armes ; au point de vue artistique, nous avons la conviction que l'influence de M. Dupont, le parfait chef d'orchestre, veillera à ce que le niveau de notre opéra se maintienne. *Lohengrin*, *la Walkyrie*, sans compter des œuvres inédites, nous sont promis et nous aurions mauvaise grâce à nous faire prophètes de malheur après un mois d'essais où la température devait annihiler bien des efforts et surtout bien des recettes.

Comme l'an dernier, l'opéra-comique est déjà suffisamment armé pour faire bonne figure dans la campagne qui s'ouvre et les directeurs veilleront à ce que les trous soient bouchés et les desiderata satisfaits. Au demeurant, ceci ne sont que notes à la diable, en attendant une critique sérieuse de M. Henry Maubel.

..

Nous n'en dirons pas autant des autres théâtres. Le Parc, au lieu de rechercher dans le répertoire « progressiste » quelque pièce novatrice, de Becque ou de Goncourt par exemple, a trop compté sur l'esprit bourgeois du public et n'a pas craint de rentrer dans l'arène avec la plate « hohnéterie » que l'on sait. Sans avoir une mauvaise troupe — où nous retrouvons le très original M. Lorthieur, la frétilante Sigall, l'auguste Subra, d'autres encore qui les valent — M. Candeilh ne veut pas utiliser ses comédiens à des besognes moins terre-à-terre que celle qui consiste à planter sous le feu des herbes les personnages factices, pleurards, godichons et mal français du théâtre-feuilleton.

\* \*

Aux Galeries, Lucy Abel continue à glapir, M. Pottier à faire des mots

de la rue des Bouchers, et M. Deschamps à fatiguer de sa présence inévitable ceux qui aimaient son talent, mais le connaissent trop. *Les Brigands* mal joués, *Lili* mal jouée, *la Vie parisienne* mal jouée, et enfin *Joséphine vendue par ses sœurs*, non moins mal jouée. Pièce d'une douce ineptie au demeurant, dont le premier acte seul a des bonheurs et qui continuera la dégringolade de l'ancien théâtre de Delvil.

\*  
\*  
\*

Restent LE VAUDEVILLE qui attend le retour de tout-Bruxelles pour se renouveler et LE THÉÂTRE DE LA BOURSE qui, seul, avec le *Petit-Poucet*, fait salle comble et attire à lui tout le public. Le plaisir des yeux remplace ici les ficelles du théâtre moderne, et l'intrigue n'est qu'un prétexte au déroulement de 32 tableaux brillants qui font venir la foule, ce grand phalène éternel.

Au milieu du décor fastueux évoluent, avec toute leur grâce naïve, des bataillons d'enfants exquis, parmi lesquels la petite Tata et le Petit-Poucet font merveille. Le duo de la *Mascotte*, chanté par ces deux bambinos, est à lui seul une petite merveille qui tire les larmes aux mamans et fait tousser les hommes. Le défilé des bottes — sans odeur — est une trouvaille burlesque dont l'effet est irrésistible et auquel les airs populaires du *Père Bugeaud*, de l'*Amant d'Amanda*, des *Bottes*, d'Offenbach, alternant avec les trompettes d'*Aïda*, donnent une allure entraînante du plus trémoussant effet.

La Gaîté de Paris a dépassé sa 300<sup>e</sup> représentation du *Petit-Poucet*.

Nous ne doutons pas que la Bourse ne dépasse, elle, la centième.

Ce théâtre, livré dès son origine à une direction maladroite et inexpérimentée, est tombé entre les mains d'un maître ès planches, M. Maurice Simon, qui, du premier coup, a créé véritablement une scène qui n'existait pas avant lui. Elle ne fera d'ailleurs pas la concurrence à l'Eden-Théâtre qui conserve son genre Alcazar ou Folies-Bergère et qui va son petit train sûr avec des spectacles sans cesse renouvelés et des femmes sans cesse... pareilles.

Le grand art est bien sacrifié dans tout cela, mais les bourses y voient des apaisements et, quand la poche parle, l'esthétique malheureusement doit se taire. A la Monnaie et au Parc de lui rendre un peu de voix pour dire que les grands jours de l'art dramatique ne sont pas finis.

X. DES LOGES.

.....

## MEMENTO

*Hors du siècle*, le nouveau volume en vers d'Albert Giraud, paraîtra dans le courant de ce mois, chez Alphonse Lemerre.

\* \* \*

Au moment de mettre sous presse, nous lisons dans une revue artistique de Bruxelles un article qui débute par ces mots :

— « Rien n'est mieux fait pour juger de la valeur d'un artiste belge que de consulter les critiques des Français sur son œuvre. »

Suit une liste d'articulettes de journaux français envoyés à l'artiste dont il s'agit par « *l'Argus* de la Presse », et communiqués par lui. Ce système de réclame n'a rien d'absolument répréhensible, mais parler des mérites de la critique française — qui légendairement se fourre le doigt dans l'œil lorsqu'il s'agit de choses belges — c'est avoir une candeur non moins légendaire ou un de ces amours-propres qui défient toute concurrence. Petit ! Petit !!

\* \* \*

Sous ce titre : *Les poètes de demain*, M. Marcel Fouquier, le fils de Nestor et de Colombine de *Gil-Blas*, consacre une intéressante étude dans *Le XIX<sup>e</sup> siècle* (20 septembre) aux ouvrages suivants : *La Jeunesse pensive*, de M. A. Dorchain; *Intermèdes*, de M. E. Peyreford; *Sur le vif*, de M. J. Ajalbert; *l'Âme nue*, de M. E. Haraucourt; *La vie et la mort*, de M. J. Rameau; *Folles ballades*, de M. Tancrède Martel; *Sérénités*, de M. A. Tinchant; *Baisers perdus*, de M. Marsolleau; *l'Idylle éternelle*, de M. J. Madeleine; *Sang des dieux*, de M. J. Lorrain; *Chants d'avril*, de M<sup>lle</sup> J. Loiseau; *Chants d'aurore*, de M<sup>lle</sup> H. Vacaresco; *l'Éternel féminin*, de M. J. Gayda; *la Nuit*, de M. Darzens, livres récents que nous avons signalés pour la plupart.

Une partie de la chronique de M. Marcel Fouquier est consacrée à *la Jeunesse blanche*, de M. G. Rodenbach. Nous en détachons ce passage :

M. Rodenbach a publié déjà quatre volumes de vers : *Les Tristesses*, *la Mer élégante*, *l'Hiver mondain* et *la Jeunesse blanche*. J'aime médiocrement *la Mer élégante* et *l'Hiver mondain*. Ce n'est point qu'il n'y ait, dans ces deux volumes, de la grâce, de la virtuosité, de l'esprit, de belles rimes et de jolis sentiments. Après Th. Gautier, M. Rodenbach a écrit une *Symphonie en blanc* qui a de l'éclat et du vague. La pièce intitulée *Watteau* est une suite aimable aux *Fêtes galantes* de M. Verlaine. Tout cela donne l'impression d'un poète un peu compassé et mièvre ou, pour recourir à une image, d'un clair de lune dans un boudoir. Si M. Rodenbach, qui habite Bruxelles, avait rimé à Paris *l'Hiver mondain*, il semble qu'on pourrait assez justement l'appeler un Lakiste du bois de Boulogne. Combien je préfère *les Tristesses* et *la Jeunesse blanche* (titre un peu obscur, mais M. Rodenbach veut dire : la jeunesse virginale, ou plus simplement encore : la jeunesse). A part quelques lourdeurs, quelques impropriétés d'expression qui ont parfois le tort de déparer des pièces de tout point charmantes, *la Jeunesse blanche* est l'œuvre d'un poète chez qui la mélancolie du rêve s'allie à la précision de l'analyse. Quand M. Rodenbach mêle le mysticisme aux choses de l'amour, ses vers ont le charme unique d'un madrigal dans une prière et aussi cette naïveté candide qui s'épanouit comme une fleur dans ces miniatures où Memling peignait des âmes en blanc sur des fonds d'azur :

Je lui disais souvent : vous êtes ma Madone,  
Et mon âme est un lis d'argent que je vous donne.

J'ai pleuré mes péchés comme font les pécheurs  
Et je suis maintenant digne de vos blancheurs.

J'ai le ferme propos, le propos salutaire  
De ne plus retomber en péché volontaire.

Je ne veux plus aimer d'autre vierge que vous  
Et suis l'enfant de chœur qui vous sert à genoux.

Je suis l'enfant de chœur qui passe, qui s'incline  
Sous votre souvenir vêtu de mousseline,

Quelquefois, je vous donne, et cela m'est charmant,  
Des noms de litanie avec recueillement.

Je voudrais bien encore appuyer sur les pointes  
De vos souliers brodés, appuyer mes mains jointes.

Et j'enluminerai selon le rituel  
Un poème d'amour qui vous soit un missel,

Un missel où, parmi de longues banderoles,  
Des strophes tout en fleurs ouvriront leurs corolles,

Où vous verrez sous l'or fluide des ciels fins  
Mes aveux prosternés comme des séraphins,

Où je vous vêtirai d'une robe de moire,  
Pour que le temps futur vous garde en sa mémoire

Et qu'à vous voir si belle entre des rameaux verts  
Sur le mystique autel qu'auront bâti mes vers,

D'autres hommes, plus tard, ô ma vierge ingénue,  
Vous aiment comme moi sans vous avoir connue.

Dans *la Jeunesse blanche* on rencontre des vers qui, par la justesse rare de l'image, par le choix, le charme, l'accord et la musique des mots, sont pour ravir les poètes. Je citerai cette strophe sur les « béguines » :

Elles mettent un voile à longs plis ; le secret  
De leur âme s'épanche à la lueur des cierges,  
Et, quand passe un vieux prêtre en étole, on croirait  
Voir le Seigneur marcher dans un jardin de vierges.

Ou encore ces vers, cueillis au hasard :

Au beau de notre amour elle s'en est allée  
Comme une nocce en blanc au lointain d'une allée.  
.....  
Et la lune attristait comme un portrait d'absent.  
.....  
L'âme des déserteurs pleurant dans les tambours.

\* \* \*

HISTOIRE DE LA POÉSIE *en rapport avec la civilisation dans l'antiquité et chez les peuples modernes de race latine*, par Ferdinand Loise. Un vol. Bruxelles, Castaigne.

Les écrivains qui s'occupent de poésie sont trop rares en notre pays pour que nous ne leur fassions fête lorsqu'ils lèvent le doigt pour l'immortalité. M. Loise, qui compte à son actif plusieurs ouvrages de consciencieuse érudition et n'a eu qu'un tort, c'est de vouloir à un moment donné juger les lettres contemporaines avec lesquelles il est peu familiarisé, M. Loise est avant tout un professeur. Son livre a le ton pédagogue et nous semble un peu resserré

dans les limites d'un cours d'histoire. L'étude en est érudite et sérieuse. L'auteur, après avoir un peu superficiellement traité de la poésie hébraïque et mal apprécié la poésie hindoue, est tout à fait sur son terrain lorsqu'il parle des Grecs et des Latins. On sent l'instituteur qui s'est abreuvé, dans l'enseignement, aux sources classiques, l'homme qui possède ses auteurs. Et pourtant, là encore M. Loise s'est laissé entraîner par ses prédilections professionnelles.

Parle-t-il d'Homère et plus loin des poètes du siècle de Périclès, c'est avec la ferveur du néophyte ; arrive-t-il à la période byzantine, son esprit, compréhensif pourtant, s'égaré ; ainsi pour la décadence latine. Il n'a pas le sens affiné des choses qui se « faisant » . Pétrone, Juvénal, Martial, comme Héliodore et Longus lui donnent des défiances ; l'austère académicien se trouve aux prises avec une littérature aux yeux cernés qui lui fait l'effet d'une fille publique. Tout en rendant hommage à l'auteur de *Daphnis et Chloé*, dont il reconnaît le style étincelant, M. Loise se voile la face et passe rapidement sur « cet héritier de Callimaque, dont les tableaux indécents ne sont rachetés par aucune qualité solide ». Ce sont là des affirmations d'une impartialité douteuse.

Ainsi fait M. Loise pour Ovide, ainsi pour Lucain, « une cymbale retentissante qui assourdit l'oreille et l'imagination », pour Perse qui « ne mérite pas le nom d'écrivain », pour Martial « qui se vautre dans la fange », etc. Apulée seul trouve grâce devant la barre du vertueux critique.

Il ne faut pas nous étonner des tendances de l'*Histoire de la poésie* ; voyant la littérature à travers la morale et la foi chrétienne, l'auteur l'a transfigurée et défigurée avec un sentiment de sacerdoce qui ne manque pas de grandeur. Au demeurant, son livre est tout de patience et de scrupule catholique ; on retient beaucoup de cette lecture, et quelles qu'en soient les tares, il est juste de dire que l'œuvre de M. Loise a de nombreux et sérieux mérites.

\* \* \*

Une manifestation a eu lieu le dimanche 19 septembre à Anvers, en l'honneur de Conscience.

Cent trente-six sociétés ont pris part au cortège qui s'est rendu à l'inauguration du monument que l'on vient d'élever en l'honneur de l'écrivain flamand.

Ce monument, œuvre du sculpteur Joris, est d'un grand caractère : Conscience est couché sur un haut catafalque, à ses pieds repose le lion de Flandre; derrière, une colonne brisée.

Un temps magnifique a favorisé cette cérémonie qui avait attiré une foule considérable.

\* \* \*

M. le lieutenant Jérôme Becker vient de faire paraître une brochure des plus intéressantes, simple extrait de son livre en voie de publication : *La Vie en Afrique*. Nous attendons, pour parler plus longuement du sympathique auteur et de son œuvre, que celle-ci ait paru en entier. Aujourd'hui, contentons-nous de constater que d'un bout à l'autre, les quelques pages que M. Becker nous envoie se lisent avec un intérêt qui nous fait bien augurer de l'ouvrage complet. C'est le récit simple, en belle langue claire et correcte d'un séjour actif et utile dans les contrées lointaines, et la littérature y a assez de place pour que cet éloge ne soit pas disparate dans notre Revue.

\* \* \*

Lire dans *la Revue bleue* l'article de Jules Lemaître sur PIERRE LOTI, et celui de Maxime Gaucher sur *Les Moines*, d'EMILE VERHAEREN (n° 12, 18 sept.).

\* \* \*

Vient de paraître une nouvelle Revue fumisto-décadente : *Le Décadent*.

Je ne crois pas que l'amphigourique, le contourné, le compliqué, le tarabiscoté aient jamais été poussés plus loin que ne l'a fait l'auteur de cette étonnante poésie : M. René Ghil.

Tue en l'étonnement de nos Yeux mutuels  
Qui délivrèrent là l'or de latentes gloires  
Que veuve dans le Temple aux signes rituels  
L'onde d'éternité reprenne nos mémoires.

Tel instant qui naissait des heurs éventuels  
Tout palmes de doigts longs aux nuits ondulatoires  
Vrais en le dôme espoir des vols perpétuels  
Nous ouvrit les passés de nos pures Histoires.

Une moire de vains soupirs pleure sous les  
Trop seuls saluts riants de nos vœux exhalés  
Aussi haut qu'un néant de plumes vers les gnoses :

Advenu rêve des vitraux pleins de demains,  
Doux et nuls à pleurer et d'un midi de roses  
Nous venons l'Un à l'Autre en élevant les mains.

C'est une gageure évidemment contre le sens commun. Si vous avez compris un mot à ce stupéfiant sonnet, nous vous serons obligés de nous le faire connaître.

Cependant, en fait d'extravagance voulue, je préfère le sonnet célèbre de Pierre Berton : *La larme de marbre*.

Sur l'étang glacé que le zéphyr ride  
Cours, ô mon coursier, sans mors et sans bride  
L'éclair de ma dague en tes noirs cheveux.

C'est d'une drôlerie plus franche.

\* \* \*

M<sup>lle</sup> Louise Derscheid, une compatriote, élève de feu Louis Brassin et diplômée du Conservatoire de Saint-Petersbourg, que l'on a entendue aux XX cette année, a ouvert le 1<sup>er</sup> octobre, à la Salle Gunther, rue Thérésienne, 4, un cours de musique comprenant une année préparatoire pour le *solfège* et le *piano élémentaire*, et cinq années pour l'étude approfondie du *piano*, de l'*harmonie*, du *contrepoint*, de l'*instrumentation*, de l'*histoire de la musique* et de la *musique de chambre*.

Si nous signalons ce cours, c'est que son programme, faisant une large part à l'enseignement théorique, a pour but non de créer des virtuoses amateurs, mais de fournir une *éducation complète d'artiste* à tous ceux que leur instinct porte vers l'art musical.

Les personnes qui désireraient fréquenter ce cours sont priées d'en faire la demande par écrit à M<sup>lle</sup> L. Derscheid, rue Thérésienne, 4, en indiquant si elles veulent suivre le cours au complet ou s'inscrire seulement comme élèves du cours de piano.

\* \* \*

Il est aujourd'hui tout à fait décidé que le théâtre de Bayreuth rouvrira ses portes en 1888 et qu'on y donnera *Tristan, Parsifal* et les *Maîtres Chanteurs*. Au lendemain de la dernière représentation, le 21 août, une réunion a eu lieu à l'hôtel « *Sonne* », dans laquelle a été souscrite, séance tenante, une somme de 20,000 francs (25,000 francs), pour assurer la continuation des fêtes théâtrales. D'autre part, le comité de l'Association wagnérienne de Berlin a promis une somme de 50,000 francs (62,500 francs), qu'elle versera en temps utile au comité de Bayreuth. On cite deux admirateurs français du maître qui se sont chacun engagés à une contribution de mille francs pendant cinq ans. Dès à présent donc, au point de vue financier, l'affaire est absolument assurée. Les contributions des comités wagnériens de l'Allemagne et de l'étranger porteront certainement à plus de cent mille francs le fonds de garantie dès à actuellement souscrit.

\* \* \*

Du journal des Goncourt :

Charles Blanc, à l'*Artiste*, en train de reprocher à Théophile Gautier, avec force coups d'encensoir, de mettre tout au premier plan dans ses articles, de ne laisser ni repos ni parties plates, de tout faire étinceler.

— Voyez comme je suis malheureux, dit Gautier, tout me paraît plat. Mes articles les plus colorés, je trouve ça gris, papier brouillard. Je f... du rouge, du jaune, de l'or, je barbouille comme un enragé, et jamais ça ne me paraît éclatant. Et je suis très embêté, parce que avec ça j'adore la ligne et Ingres... Mon opinion sur Molière, vous voulez l'avoir, sur Molière et le *Misanthrope*. Eh bien, ça me semble infect. Je vous parle très franchement : c'est écrit comme un cochon !

— Oh ! peut-on blasphémer ainsi ! s'écrie Charles Blanc.

— Non, Molière je ne le sens pas du tout. Il y a dans ses pièces un bon gros sens, carré, ignoble. Molière, je le connais bien, je l'ai étudié, je me suis rempli de sa

pièce typique le *Cocu imaginaire*, et pour essayer si j'avais l'instrument bien en bouche, j'ai fait une petite pièce, le *Tricorne enchanté*. L'intrigue, nous n'en parlons pas, n'est-ce pas, ça n'a pas d'importance, mais la langue, mais les vers, c'est beaucoup plus fort que Molière. Pour moi, Molière, c'est Prudhomme écrivant des pièces !

— Il ose, il ose dire cela du *Misanthrope* ! fait Charles Blanc, se voilant la face des deux mains.

— Le *Misanthrope*, une véritable ordure... Je dois vous dire que je suis très mal organisé d'une certaine façon. L'homme m'est parfaitement égal. Dans les drames, quand le père frotte sa fille retrouvée contre les boutons de son gilet, ça m'est absolument indifférent, je ne vois que les plis de la robe de sa fille. Je suis une nature *subjective*... Oui, je vous dis ce que je sens... Après ça, [ces choses-là, du diable si je les écrirai. Il ne faut pas diminuer les chefs-d'œuvre consacrés. Mais le *Misanthrope*...

\* \* \*

*Ce que font les littérateurs français.* — M. Alphonse Daudet est en ce moment à La Malou. Tout en suivant un traitement très sérieux, il prépare un grand roman sur l'Académie, dont le titre provisoire est l'*Immortelle*.

M. François Coppée, retour des Eaux-Bonnes, écrit un drame qui se déroule à la fin du moyen âge, dans la péninsule des Balkans. Il travaille en même temps à un roman essentiellement parisien, qui sera comme l'autobiographie du poète. Attendons-nous à un grand succès de curiosité.

Un autre membre de l'Académie française, M. Sully-Prudhomme, termine, à Enghien, un poème de 4000 vers.

M. Paul Bourget, qui respire en ce moment l'air pur des Vosges, admirant les eaux limpides et profondes du lac de Gérardmer et les hauts sommets couverts de sapins, achève un roman des plus dramatiques.

M. Leconte de Lisle termine son discours

de réception à l'Académie et travaille à un poème lyrique : *Apolloniade*.

Perdu dans un grand château, au fond du Nivernais, M. Théodore de Banville met la dernière main à une œuvre en vers.

M. André Theuriet prépare à Annecy un volume de nouvel an : *Contes pour les jeunes et pour les vieux*.

\*\*\*

La *Revue d'art dramatique* nous signale un petit événement littéraire, fait pour causer de la joie à tout le clan des « Moliéristes ». Un écrivain des Pays-Bas, M. Alberdingk-Thym vient de traduire le *Misanthrope* en hollandais, et la pièce va être représentée à Amsterdam en grande solennité.

Il paraît, d'ailleurs, que ce n'est pas la première fois que la pièce de Molière est l'objet d'une traduction néerlandaise, et M. van Hamel nous donne, sur ce sujet, de curieux détails.

La première adaptation date du XVII<sup>e</sup> siècle même, de 1682. Elle avait pour auteur un certain Hermann Angelkot, qui la fit représenter sous les auspices de la municipalité d'Amsterdam. Mais il avait assez librement transporté la scène de Paris en Hollande, et il avait été jusqu'à débaptiser les personnages : Alceste ne s'appelait plus qu'Ernest !

Au début de ce siècle, Ogelnick renouvela cette tentative, avec non moins de liberté. En 1851, autre essai, piquant cette fois par certains détails. L'adaptateur, nommé Calisch, avait étrangement modifié le texte original. Alceste, au dernier acte, se convertissait, revenait à la douce philosophie de Philinte, sans rattraper cependant le cœur de Célimène. Ainsi comprise, la pièce ne devait pas manquer d'une saveur assez particulière. Il avait eu aussi l'idée assez bizarre de supprimer les juges qui font perdre son procès à Alceste : « Il ne faut, disait-il dans sa préface, ébranler chez le peuple la foi à l'incorruptibilité de la magistrature. Il avait remplacé, enfin, la chanson du roi Henri par des vers de son crû.

M. Thym, lui, a eu la modestie de se

borner à une traduction littérale. Il n'a reculé devant aucune difficulté, et l'on raconte qu'il est entré en correspondance avec M. Delaunay au sujet de l'interprétation de certains points qui lui semblaient obscurs. Enfin, il a demandé la mise en scène à la Comédie-Française.

C'est une société littéraire, le *Nederlandsch Tooneel*, qui va donner cette représentation, qui valait la peine d'être signalée. Amsterdam, assure-t-on, a aussi ses Moliéristes, et c'est même une chose qui n'est pas indifférente à noter que la popularité de Molière en Hollande. Il y est classique, comme en France. Il y a trois ans, quand l'Odéon alla faire une tournée dans les Pays-Bas, on fut contraint à ne jouer, pour ainsi dire, que du Molière. Les pièces modernes, qui étaient sur le programme, finirent par céder tout à fait le pas au répertoire.

\*\*\*

Prochainement paraîtra *La Bièvre*, par J.-K. Huysmans. La donnée de ce livre se trouvait dans un des *Croquis parisiens*. De l'auteur d'*A Rebours*, on ne peut s'attendre qu'à une œuvre puissante en conception et en style.

\*\*\*

L'éditeur Lemerre vient de rééditer *Titi Foyssac IV* de Léon Cladel, qui parut naguère dans *Bonshommes*, un recueil où brille une merveille *Dux*.

Ce *Titi* est une noble horreur littéraire, un plaidoyer bête, un pamphlet lourdaud qui déshonore le grand écrivain d'*Ompdrailles*. Nous n'en dirons pas plus ; signaler cette erreur d'art est déjà trop ; ceux qui aiment ces sortes d'écrits prouvent leur ignorance artistique ; oui monsieur.

\*\*\*

*Katia*, le nouveau livre du comte Léon Tolstoï, que la librairie académique Perrin met en vente, est digne de l'auteur qui a signé la *Guerre et la Paix* et *Anna Karénine*. On y retrouve toutes les qualités vivement appréciées dans ses précédentes œuvres, qui donnent à son talent un attrait si particulier et si saisissant.

Katia nous fait la confession de sa vie ;



elle raconte comment, après avoir aimé son mari d'une certaine façon, elle est éloignée de lui par l'existence mondaine qu'elle mène et comment elle se reprend à l'aimer mais d'un autre amour plus fort et plus vrai que le premier, dans lequel elle trouve un bonheur calme qu'elle avait en vain poursuivi jusque-là.

\* \*\*

*La mort*, par le même auteur, traduction et préface par E. Halpérine. Librairie académique Didier, Perrin et Co, éditeurs.

Le nom du comte Léon Tolstoï est aussi célèbre à cette heure en France qu'en Russie. Sa dernière œuvre traduite, comme toujours, avec le plus scrupuleux respect du texte original par E. Halpérine, et dont on vient d'annoncer la publication sous ce titre empoignant : *La mort*, ne fera qu'accroître la gloire du grand Russe.

C'est le plus complet tableau de l'agonie et de la fin d'un être, le plus saisissant qui soit sorti d'une plume de romancier.

Lente ou soudaine, indifférente et presque joyeuse chez la plante et la bête, simple encore et sereine chez le moujik, complète et plus effrayante à mesure que s'élève le niveau intellectuel — émouvante toujours — la mort est envisagée dans ce livre sous toutes ses faces, avec l'âme d'un grand poète et l'œil d'un observateur sagace jusqu'à la cruauté.

\* \*\*

*À la recherche du bonheur*, mêmes auteur, traducteur, préfacier et éditeurs.

Sous ce titre général : *À la recherche du bonheur*, M. Halpérine a réuni la plupart de ces contes populaires où le grand romancier, tout en nous familiarisant, dans un style d'une simplicité merveilleuse, avec sa morale, nous initie en même temps, d'une manière attrayante et dramatique, à la vie et aux mœurs si curieuses des paysans russes.

En écrivant ces pages d'une grandeur biblique, l'auteur de *la Guerre et la paix* avait encore un autre but ; il l'expliqua dans une conversation qu'il eut tout dernièrement avec l'écrivain russe Danilevsky et que le traducteur reproduit dans sa préface.

« ... Les millions de Russes qui savent « lire, disait le comte Tolstoï, demeurent

« devant nous bouche bée, comme de « jeunes choucas, et nous disent : — Mes- « sieurs nos écrivains, jetez-nous dans la « bouche de la nourriture intellectuelle, « digne de vous et de nous ; écrivez aussi « pour nous autres, les altérés d'une parole « vivante et littéraire, débarrassez-nous de « ces *Erouslan Lazarevitch*, de ces *Milord « George* et autre nourriture de foire !

« Le simple et honnête peuple russe vaut « bien que nous répondions à l'appel de son « âme bonne et juste. J'y ai beaucoup « pensé, et je me suis décidé à tenter quel- « que chose en ce sens dans la mesure de « mes forces. »

\* \*\*

Madame la comtesse d'Armaillé, bien connue déjà par ses travaux sur *Marie Leckzinska*, *Catherine de Bourbon*, *Marie-Thérèse et Marie-Antoinette*, publie aujourd'hui, à la librairie académique Perrin, un nouvel ouvrage sur *Madame Elisabeth, sœur de Louis XVI*. La touchante figure de la princesse y est présentée, pour la première fois peut-être, dans toute sa vérité et toute sa grandeur. Un journal tiré de sa propre correspondance nous la montre d'abord à l'époque heureuse de sa vie à Versailles et à Montreuil. Puis, nous la suivons à travers les terribles événements de la Révolution, au milieu des souffrances de la famille royale qu'elle partage jusqu'au bout avec un courage héroïque et une admirable résignation. Rien ne saurait rendre l'émotion qui se dégage de ce récit où l'on voit à chaque page une sublime force d'âme dominer les plus grandes infortunes et les situations les plus accablantes. Madame d'Armaillé a su peindre avec une intensité prodigieuse les scènes déchirantes, les angoisses mortelles au milieu desquelles vivent les prisonniers du Temple.

Des documents inédits tirés des archives des Affaires étrangères, l'analyse de travaux qui n'avaient pas encore été utilisés ont fourni à l'auteur des sources nouvelles d'information et lui ont permis d'établir avec autorité des faits demeurés douteux jusqu'ici, notamment en ce qui regarde Louis XVII et le rôle de Robespierre dans le procès de madame Elisabeth.

— Non, Toto.

— Eh bien moi je l'sais... E's'appelle Alida Veau-d'Or.

— Alida... ?

— Veau-d'Or... Tu sais comme le veau d'or que Moïse a fichu par terre, dans l'histoire sainte, que les juifs étaient si colère... Tu sais bien ?

— Et comment sais-tu le nom de cette dame ?

— C'te dame?... D'abord c'est pas une dame.

— Demoiselle, alors ?

— Demoiselle non plus... C'est une grenouille.

— Une grenouille!!! — ???

— Oui, une grenouille... Ah oui, toi tu connais qu'les grenouilles dans les mares à la campagne. Eh ben ! à Paris, y en a aussi des grenouilles, seulement c'est pas les mêmes grenouilles.

— Et, à Paris, qu'est-ce que c'est que les grenouilles ?

— Comment, à ton âge, tu ne sais pas encore ce que c'est que des grenouilles ?

— Toto, je te prie d'être poli. On ne parle pas comme ça à sa mère.

— Mais m'man, je suis poli avec toi, seulement j'peux pas m'empêcher d'être épaté !

— Epaté!... Mais, quelles drôles d'expressions tu as depuis quelque temps ! Tu me feras le plaisir de renoncer à tous ces vilains mots.

— Des vilains mots !... Ah zut ! alors, c'est toujours des vilains mots avec toi. J'dirai pus rien, v'là tout !

Toto boude une grande minute, puis se ravisant tout à coup :

— A propos, j't'ai pas dit ce que c'est qu'les grenouilles à Paris.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Eh ben c'est des petites femmes qui sont comme des bonnes dans les cafés, seulement, tu sais, des chouettes bonnes, bien peignées, avec des *chic* robes et des petits tabliers blancs, et puis des petits sacs accrochés à la ceinture.

— Ah !

— Il y en a qui sont rud'ment gentilles.

— Ah bah !

— Mais oui .. si tu veux, nous repasserons par la rue de Vaugirard. J'connais un café où qu'é sont tout l'temps à la porte... J'te les montrerai. J'en connais une justement, une qui s'appelle Titine.

La maman de Toto pousse un cri d'horreur.

— Comment tu connais de ces créatures ?

Toto paraît stupéfié de l'indignation maternelle.

— Pourquoi q'tu les appelles des créatures ? É sont pas méchantes du tout, pourtant.

— Je te défends absolument, tu entends bien, Toto, de fréquenter ce monde-là !

— Bon... Bon. T'emballe pas, m'man, t'emballe pas ! j'fréquent'rai pas ce monde-là, comme tu dis.

— Et puis, si tu n'es pas plus convenable, je te ferai corriger par ton père.

— Oh ! la la ! Avec ça que p'pa, quand il était étudiant, il allait pas voir les grenouilles !

Et moi, quand j'serai étudiant, avec ça qu'je m'générai !

La maman resta confondue de tant de perversité précoce. Tout à coup déboucha une troupe de touristes anglais qui se rendent au musée.

Toto fait autour de sa bouche un entonnoir avec ses deux mains, et de sa voix la plus tumultueuse :

— Ohé, les Angliches !... Ohé, les Angliches !

Les *Angliches*, ainsi interpellés, se retournent et, méprisant leur microscopique blasphémateur, continuent vers le musée leur marche triomphale et saccadée.

La maman est devenue rouge de honte et de confusion. Toto s'en aperçut et sourit supérieurement :

— Ça t'épate, ça?... Eh ben qu'est-ce que t'aurais dit l'aut'jour!... Imagine-toi que v'là une voiture d'Anglais qui s'arrête devant l'Panthéon... Alors y avait un bonhomme qui leur expliquait tout haut, en anglais, c'que c'était qu'le Panthéon... Alors, v'là un poivrot qui s'amène et qui s'met à les attraper, comme j'faisais tout à l'heure : Ohé, les Angliches !... Ohé, les Angliches ! . Les Angliches étaient furieux... Alors le pochard est parti en leur faisant comme ça. . et puis il leur a dit : Quand vous verrez l'prince de Galles, vous lui direz que j'l'em... !

Et Toto reproduit exactement la scène.

Les derniers mots, il les hurle au grand complet, en les rythmant sur ce geste bien connu, qui s'appelle dans les régiments *tailler une basane*.

La maman de Toto ne sait plus ou elle en est. Fiévreusement e'le saisit le poignet de son fils, et s'enfuit, éperdue.

Et voilà pourquoi le parc des Médicis est désormais interdit à Toto, jeune gentleman de cinq ans et demi.

**A** tous les Artistes, Buveurs raffinés, Amoureux des Vins couleur de Soleil, des Liqueurs exquises et de la Verte Empoisonneuse qui engourdit les peines et calme le dégoût du Mufflisme contemporain, nous recommandons la

## de Block's Universal Wine C°

6, RUE PAUL DEVAUX, (PRÈS LA BOURSE)

**E**n cette osteria décorée dans le style de la RENAISSANCE FLAMANDE par notre excellent décorateur, CH.-LÉON CARDON, nos amis Jeunes-Belgique, Vingtistes, Essoriens, Hydrophiles et autres trouveront à déguster les vins délicats de *Xérès* et d'*Alicante*, les vins de *Portugal*, d'*Orange-Cap*, le *Kalliste*, le *Misistra* noir, le *Moscato* et l'*Achaja* de *Grèce*, le *Tokay* de *Hongrie*, le *Syracuse*, le *Capri*, le *Malvasia* de *Lipari*, et comme apéritifs les *Vermouths Noilly-Prat* et *Fratelli Cora*, et l'absinthe *Pernod*.

(Prix modestes, et pour les jours de Joyeuses Beuveries, du vin de Champagne au gobelet, je ne vous dis que ça!)

**O**pantagruélistes! après avoir, à l'aide de ces apéritifs délectables, préparé votre estomac aux douceurs de la table, prenez le Boulevard, enfilez à droite la rue de l'Evêque, traversez en diagonale la place de la Monnaie, laissez à votre gauche l'infâme Munich des *Trois-Suisses*, glissez à côté de la *Taverne Tom* et entrez à la

## TAVERNE LOUIS

RUE DES PRINCES.

Vous y trouverez des plats du jour exquis et pour rien. A la carte, nous vous recommandons *l'Entrecôte aux pommes sautées*; comme bière, le *Scotch* dans des verres mousseline.

P. S. On n'y parle pas politique.

---

## POUR PARAÎTRE INCESSAMMENT LETTRES A JEANNE

PAR JULES DESTREE.

---

VIENT DE PARAÎTRE:

## ELLES

PAR JAMES VAN DRUNEN.

---

**GIL BLAS**, journal quotidien français, *boulevard des Capucines*, 16, à Paris; publie LA BELLE FILLE, par A. MATTHEY. Un numéro 20 centimes, abonnement (3 mois) 17 francs; en vente partout.

# LA JEUNE BELGIQUE



*La fête de l'univers manquerait de quelque chose, si le monde n'était peuplé de fanatiques iconoclastes et de lourdauds vertueux.*

ERNEST RENAN.

## SOMMAIRE :

|                                 |                 |
|---------------------------------|-----------------|
| Elles . . . . .                 | MAX WALLER.     |
| Le Comte Léon Tolstoï . . . . . | FRANCIS NAUTET. |
| A cœur perdu . . . . .          | HENRI MAUBEL.   |
| Memento . . . . .               | ***             |



BRUXELLES

ADMINISTRATION :  
26, RUE DE L'INDUSTRIE, 26

RÉDACTION :  
80, RUE BOSQUET, 80

1886

# LA JEUNE BELGIQUE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

paraissant le 1<sup>er</sup> de chaque mois et formant au bout de l'année un superbe volume orné d'un frontispice.

Bruxelles : Administration, 26, rue de l'Industrie. — Rédaction : 80, rue Bosquet.

Directeur : MAX WALLER. — Secrétaire : F. VURGEY.

Administrateur : H. VAN DIJK.

## ABONNEMENTS :

Belgique : 7 francs par an. — Union postale : fr. 8-50.

Les conditions pour les annonces se traitent à forfait.

---

## A NOS LECTEURS

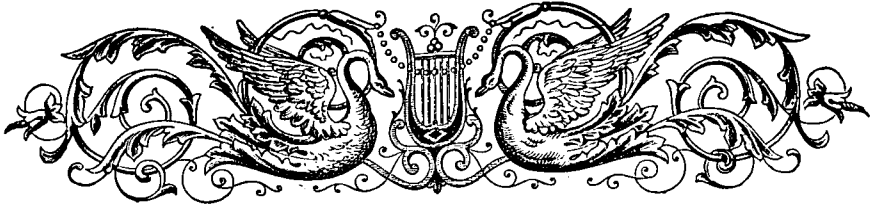
Comme tous les ans, nous donnerons le 1<sup>er</sup> janvier à nos lecteurs la prime artistique d'un frontispice gravé en photogravure. Celui de 1887 sera signé XAVIER MELLERY.

Nous devons à l'amitié de GEORGES EEKHOUD communication de l'original, destiné primitivement à orner *Kees Doorik*. Ce n'est plus la mièvre nudité de l'année dernière, mais une forte flamande plantée, les poings sur les hanches, au seuil de la ferme. Elle personnifiera bien *la Jeune Belgique* crâne et décidée à la lutte. C'est une œuvre de premier ordre digne du grand nom qui l'a signée.

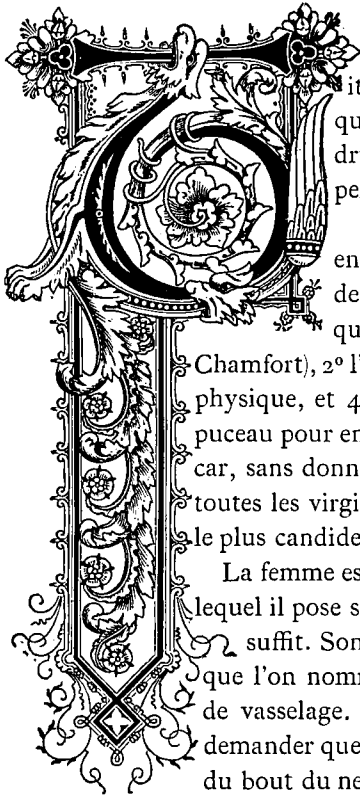
Au moment où l'année présente va finir, il nous faut faire appel, et plus que jamais, à la fidélité de nos abonnés. Sans tenir compte de la valeur libraire de notre revue dont les collections sont très haut cotées dans les catalogues de ventes et qui deviendront rarissimes avant six mois d'ici, nous invoquons les difficultés de notre œuvre, toujours plus combattue à mesure qu'elle grandit. Les lettrés sont si clair-semés qu'aucun ne peut renoncer à soutenir de son concours — fût-il restreint — un effort sans précédent, en Belgique. Peu à peu nous sommes parvenus par de petits perfectionnements — épigraphes célèbres, correspondance drôle, historiettes de couverture — à donner de l'intérêt à toutes nos pages. Enfin, toutes les nouvelles de l'Art nous arrivent régulièrement et de première main. C'est dire que notre prix d'abonnement est dérisoire. Porté à 7 francs, il ne sera cependant plus augmenté, bien que nos volumes en représentent plus de 20 au point de vue de leur luxe.

En parcourant notre table des matières prochaine, nos lecteurs y verront les noms de Georges Eekhoud, Emile Verhaeren, Albert Giraud, Georges Rodenbach, Camille Lemonnier, Francis Nautet, Iwan Gilkin, Henry Maubel, Georges Khnopff, Eddy Levis, James Vandrunen, Siebel, André Fontainas, Jules Destrée, Hippolyte Devillers, J. Frédéric, Jules Gilson, Grégoire Le Roy, Raoul Russel, Louise Desbordes, Joséphin Péladan, Emile Van Arenbergh, Georges Kaiser, Hector Chainaye, Henri Mériot, Eugène Monseur, Marius Réty, Jean Moréas, Fritz Rotiers, Max Waller, dont les abonnés de *la Jeune Belgique* ont pu apprécier les pages.

A l'œuvre donc par la fidélité, la propagande et la coopération, au nom des LETTRES FRANÇAISES EN BELGIQUE.



## ELLES (\*)



itre charmant et sans limite. Eternel féminin que personne n'a songé — pas même M. Vandrunen — à fixer en quelques formules ; on y perdrait ses peines et ses illusions.

Des illusions, l'auteur de ce « keepsake » en a beaucoup, et c'est ce qui fait le charme de son livre. Stendhal a divisé l'amour en quatre catégories : 1<sup>o</sup> l'amour-goût (Lauzun, Chamfort), 2<sup>o</sup> l'amour-passion (Héloïse, Laure), 3<sup>o</sup> l'amour physique, et 4<sup>o</sup> l'amour de vanité. Il a négligé l'amour-puceau pour en laisser tout l'honneur à James Vandrunen ; car, sans donner à celui-ci la robe blanche — symbole de toutes les virginités, — nous prétendons que notre ami est le plus candide et le plus neuf des hommes.

La femme est pour lui le piédestal de marbre blanc sur lequel il pose son idéal ; il se prosterne, il adore — et cela suffit. Son humilité n'est pas cette aimable concession que l'on nomme galanterie ; c'est un véritable sentiment de vasselage. Il adore la femme, sans même oser lui demander quelque chose en échange ; sa religion est celle du bout du nez ; — et alors, défilent devant lui les êtres les plus divers, depuis la chaste jeune fille jusqu'à la dernière traînée, sans

---

(\*) *Elles*, par James Vandrunen. Un vol., chez M<sup>me</sup> Veuve Monnom, à Bruxelles (hors commerce).

qu'il perde un instant son inaltérable sourire et ne dise à toutes : « Chère belle », en s'inclinant.

Il est difficile de dire aux femmes ce que l'on pense d'elles : à savoir qu'elles ont de moins en intelligence ce qu'elles ont de plus en sensibilité; M. Vandrunen ne saurait s'y résoudre. Il dit quelque part : « Le délicat *séquestre* l'image adorée dans un idéal inviolable, il l'enveloppe d'une idolâtrie *respectueuse*... », oubliant que même les visions de femmes ne se laissent pas séquestrer, ces Agnès, et que l'idolâtrie ne leur convient qu'à condition de n'être point respectueuse. Elles veulent être flattées sans culte et n'aiment les baisers que lorsqu'elles les sentent donnés par des lèvres qui pourraient mordre. Chose déconcertante, les hommes aimés le plus éperdûment, le plus farouchement, le plus irrémédiablement, ce sont les souteneurs — ceux qui méprisent, qui battent et qui tuent leurs maîtresses ! Que cela prouve-t-il, sinon que la position d'esclave est pour *Elles*, et que, plus Eux seront hautains et dédaigneux, plus ils seront aimés — et bien pour eux.

Ernest Renan le dit dans *L'abbesse de Jouarre* : « L'humiliation est nécessaire à la femme. La Nature l'a voulu. Abélard ne fut maître d'Héloïse que quand il l'eut domptée ».

« La femme est une poupée qui a des migraines », a dit Vandrunen. Le mot est joli. Il ajoute : « C'est un paquet de nerfs qu'il ne faut pas remuer », alors que cette poupée est en gomme incassable et que ce paquet de nerfs s'éteint si l'on ne le remue.

Sans avoir le mépris de la femme, l'homme supérieur en a le dédain, lorsqu'il a affaire à autre qu'à la femme de foyer — sacrée celle-là. Il ne voit en elle que l'occasion d'exercer une fonction physiologique, et l'habitude qu'il en prend est une manière de passion; ne rompt-il pas? c'est pour ne pas déranger ses manies; rompt-il? c'est pour perfectionner son plaisir; les femmes sont des corps qui ne pensent pas, mais assimilent, ne parlent pas mais gazouillent; c'est comme un vin de bon goût qui chanterait pour vous distraire le gosier.

Dumas fils disait : « L'amour, voilà une chose que je comprends que l'on desire ou que l'on regrette, mais que je ne comprends pas qu'on fasse ». Paradoxe.

L'amour, en dehors du mariage, où les préoccupations sentimentales s'élèvent, est un exercice matériel plus agréable que les autres, mais auquel l'esprit se mêle si peu, que l'on voudrait parfois rencontrer des femmes muettes, pour n'y être point troublé.

« Heureux, gouaillait canaillement Grévin, le bourgeois placide qui ne

vit jamais dans la femme qu'un simple moule à singes! » Sage aussi, ce bourgeois.

Le sentiment, avec les maîtresses, est un non-sens.

Les maîtresses sont toutes bêtes, sinon vous les auriez prises pour femmes; mais vous ne les estimez pas, car elles ne peuvent vous comprendre; et vous ne les aimez pas vraiment, puisque vous les quittez un jour. Vous les prenez en vue d'une séparation, et ne buvez à ces coupes que parce que vous savez qu'elles se briseront vite.

Ces choses positives et peu galantes, M. James Vandrunen ne les dit pas, car il n'en pense rien, et c'est ce qui fait, qu'après avoir lu son livre de forme fine et délicate, on est fort embarrassé de savoir ce qu'on a lu. Tout y est couleur de temps qui va changer; c'est un marivaudage sentimental dont il ne reste à l'esprit qu'un effleurement, une poudre rose tombée des ailes d'un papillon. Ses femmes sont toutes à fleur de peau, « visionnées » plutôt que devinées, soupçonnées plus que comprises, des ombres chinoises très gracieuses devinées à travers un rêve de mousseline couleur de ciel. Il a des étonnements d'explorateur qui, voyant un amas de pierres où serait disposée une série d'orifices garnis de vitres, dirait : Cela ne serait-il pas une maison ?

Je néglige le chapitre intitulé ?, qui n'est que le décalque du prologue d'*Henriette Maréchal*, quelque chose comme une syncope de Goncourt, et j'arrive au style.

Ici tout est charmant; le mot juste, affiné, subtil, relève à tout coup la phrase joliment française, une phrase dix-huitième siècle aux gracieuses afféteries, une phrase qui ne rit pas, mais rougit de se voir si belle en ce miroir. M. Vandrunen a peur de ce qu'il dit; il le hasarde en regardant de tous côtés pour voir si la police des mœurs littéraires ne le file pas; de là quelque chose de timide dans le mot comme dans la pensée, une observation qui doute et n'avance que le petit doigt, une étude de *soi-même*, avec des ombres de femmes dedans.

De loin en loin, l'excellent cocquebin s'arrête et dit : « Si nous frappons un grand coup ! » et il devient enragé. Lisez le chapitre *Verseuse*, où Vandrunen décrit une femme d'Eden; il force la note et dépeint une monstruosité sans forme, invraisemblable, qu'il n'a jamais vue, mais qui *doit* être comme cela, en comparaison des *misses* blanches et roses qu'il « sorbette » de sa spatule d'ivoire. Oh! la gueuse! elle est « veule », elle est « sanglée dans une toilette de friperie, satin fané, souillé, qui crève sous la poussée des *graisses* débordantes. » Son décolletage « cynique expose des seins exagérés et une *boucherie* flasque, pesante » et enfin : « les



*hoquets* secouent la masse du corps ». Assez ! assez ! cette purée est digne des maisons à soldats, en province, à l'heure où l'on éteint les deux quinquets ; mais tu les calomnies, ces grues, mon vieux camarade ! Elles ne sont pas si malpropres que cela — même je me suis laissé dire qu'elles se soignaient plus... loin que les femmes honnêtes. Mais cette indignation injuste, je veux la comprendre encore. Vallès l'a dans le premier chapitre de *La Rue*, Lemonnier dans *Nos Flamands* au chapitre de *Nos amours*, et c'est une bonne et salutaire pensée de vouloir inspirer du dégoût pour ce qui n'est pas honnête — demande à *l'Art moderne* qui a toujours rêvé de confier à Leconte de Lisle la mise en vers de Parent-Duchâtelet !

Lorsque tu parles des *Petites*, mon ami, des petites ouvrières, tu continues ton idéalisation. Celles de Münger ne sont que des maritornes à côté des travailleuses auxquelles tu prêtes le pareil bénitier, et, à la fenêtre, le semblable pot de giroflées. Tu les contes, allant aux champs avec leur Arthur, et tu t'attardes avec les amoureux dans cette chute de phrase exquise : « Ils continuent lentement, s'arrêtent devant les belles *propriétés*, cueillent des *fleurs* et se disent avec *mélancolie* que *les dimanches sont certainement plus courts que les autres jours* »... Un peu plus, tu ajouterais avec Coppée :

« *Et je n'ai pas trouvé cela si ridicule !* »

Eh ! non, ce n'est pas si ridicule, mais ce n'est pas, voilà tout, et je le regrette pour nous qui ne dédaignons pas de cueillir des fleurs et avons souvent des spleens — ce qui n'est, après tout, que de la *mélancolie* qui sait se tenir.

Où je trouve Vandrunen plus humain, plus pénétrant, c'est dans la page intitulée : *La Femme qui rit*. Le décor, une baraque de foire où le prestidigitateur escamote les objets que « veulent bien lui confier les personnes de l'honorable société ». Deux femmes sont là ; l'une a passé son mouchoir, l'autre son anneau d'alliance. La première est une dévoyée, la seconde une honnête. Le pâtre va rendre les objets :

« — A qui l'alliance ? à qui le mouchoir ?

« Ma vosine, la créature pâle, avait donné le mouchoir ; elle tend la main : le physicien lui présente l'alliance...

« ... Il y eut alors, devant cette bague, devant cette chose d'un bonheur honnête et défendu, une contraction aiguë, endolorie dans le visage de cette femme ; elle retira la main vivement, craignant de toucher l'anneau symbolique. Il y avait de la honte, du regret, de l'envie dans ce mouvement — et elle se sentit alors, elle, la plus remuante, elle se sentit moins que ces autres entourées du bruit de leurs enfants.

« Elle baissa la tête, reprit son mouchoir et elle souffrit véritablement « cette malheureuse de joie. Pauvre fille!... »

Voilà un coin de vie et de réalité douloureuse exprimé avec une belle pitié de style; et ces seuls mots : « malheureuse de joie » sont d'un écrivain qui concentre — non loin d'un qui... évapore.

James Vandrunen est un triste qui a beaucoup lu. A côté de la science — sa carrière — il a les Lettres et le respect d'elles; parmi nous, il est de ceux qui ont le plus enregistré avant de produire; étant silencieux, il est observateur, mais surtout découvreur, et c'est ce qui fait que certaines choses ne le frappent que par leur côté externe et mystérieux encore, tandis qu'il s'enfonce dans d'autres avec une sûreté de sonde. Dans son livre, le découvreur domine, mais n'est-ce pas un rêve exquis de n'avoir pas vu, et de révéler au monde, demain, comme si l'on était le Christophe Colomb de la nature, que le ciel est bleu, les étoiles d'or et les fleurs de parfum ?

MAX WALLER.

---

## LE COMTE LÉON TOLSTOÏ



Nous compterons au total du XIX<sup>e</sup> siècle deux écrivains de génie : l'un, français et lyrique, Victor Hugo ; l'autre russe et réaliste, le comte Léon Tolstoï. Celui-ci a porté le roman aux hauteurs où Shakespeare a porté le drame. De même que Shakespeare est un sommet au dessus duquel nous ne percevons rien; de même ne pouvons-nous rien concevoir qui puisse dépasser l'envergure de l'observation, l'image complexe et rigoureusement vraie de la vie des romans de Tolstoï. Sans doute, il n'a pas l'imagination poétique, le lyrisme et le sentiment du fantastique. Mais en cela, il est de son temps. Shakespeare, seul, a rassemblé toutes les formes du génie et exploité tous les domaines.

Néanmoins, quand on ferme les romans de l'écrivain russe après les avoir lus, on peut se faire la certitude d'avoir vu le monde moral et le monde social sous leurs principaux aspects. Si son œuvre n'a pas les grâces élevées du style, la séduction des termes artistement assemblés et le sens supranaturel de la forme, elle a toutes les expressions humaines, depuis la jeunesse joyeuse, si fraîchement représentée par des personnages dont les figures riantes nous hantent encore comme des amis que nous aurions connus.

jusqu'aux maturités soucieuses et pensantes; elle a aussi toutes les expressions intellectuelles, depuis le doute jusqu'à la foi. Le comte Léon Tolstoï a en quelque sorte refait, au cours de ses romans, l'histoire de la pensée en la mêlant aux actes sur lesquels porte sa réflexion souveraine. Comme ceux qui pensent en écrivant, au lieu de n'écrire qu'après avoir pensé, il nous entraîne, avec l'expérience même, à travers tous les méandres qu'il a suivis, avant d'aboutir à la conclusion à laquelle il s'est arrêté. Ce procédé de vraie analyse n'a ni effets, ni résolutions immédiats, mais ses décisions lointaines et péniblement atteintes, en passant par les contradictions, sont plus fermes et plus vivantes.

Il y a des problèmes non résolus sur lesquels tant de générations ont peiné sans en découvrir le secret, que nous nous en sommes lassés. Nous avons pris l'habitude de les admettre avec leur mystère qu'il nous paraît, du reste, irrévocablement impossible de pénétrer. La naissance et la mort, par exemple, ne nous préoccupent même plus. Tolstoï, avec cette fraîcheur de perception qui est une des caractéristiques, du Russe, s'y arrête, comme devant un spectacle nouveau et dresse devant ces mystères des interrogations profondes. Il en a agi de même pour toutes les manifestations sociales. Il a tout analysé, tout décomposé, avec les moyens d'une critique si supérieure, si désintéressée, si élevée et si sympathique que son jugement nous indique la personnalité morale la plus sûre et la plus éminente qui ait jamais existé. Quand il nous ouvre le cœur d'un personnage, nous sommes certains d'y tout voir de ce qu'il contient. Parfois, le spectacle est naturellement désagréable; les indices mauvais y sont en nombre, mais l'observateur, de ses mains consciencieuses, obligeantes et délicates, va chercher, au milieu des ronces, la fleur pure, le ferment de noblesse et nous le montrer victorieusement. Plus tard, dans son ouvrage *Ma Religion*, il conseillera d'observer la parole du Christ : Ne jugez pas. De par sa nature plus encore que de par sa raison, il devait propager ce doux conseil, car même dans ses ouvrages de début, alors qu'aucune doctrine ne l'a fixé, il analyse l'âme humaine avec cette indulgence admirable à laquelle il ne faillit jamais. Aussi, son œuvre, nous dit-il toutes les sensations; des sensations exquises, des sensations tendres, des sensations fortes; la peine et l'amour, la joie et la crainte, la foi et le doute, tous les sentiments, sauf la haine!

Il en résulte que son réalisme sympathique est d'un caractère tout personnel. Les Anglais nous ont donné le réalisme imaginaire, Dostoïevsky, cet autre romancier russe, le réalisme maladif et visionnaire, les Français, le réalisme misanthropique. Ces différentes formes d'observation impliquent

une idée d'exaspération, de parti-pris, en tous cas d'humeur. La représentation de la vie n'y sera donc naturelle qu'approximativement. Sans compter la largeur qui a fait défaut à ces divers représentants du réalisme, nous sommes en droit de n'admettre leur jugement que comme entravé par des dispositions personnelles. Ainsi, Flaubert a inoculé son pessimisme à tous ses personnages; il les a vus bas, mesquins, sincèrement, mais avec une vision de malade, sans une espérance au cœur et sans une sympathie dans l'âme. Il n'aimait que son art et quelques proches. L'homme, en général, lui faisait horreur; d'où des tableaux poussés au noir où il n'y a d'autre lumière que la lumière artiste. C'était un écrivain blessé qui a tout imprégné du sang de sa blessure et qui a voulu se justifier à lui-même son pessimisme en nous montrant une société bien faite pour le communiquer à tous ceux qui vivaient dans son atmosphère.

On peut trouver qu'il avait raison ou qu'il avait tort avec également de conscience. Tolstoï, dont le réalisme est tout indifférent, qui se montre aussi généreux pour les grands que pour les humbles, et qui conclut par une ardente profession de foi, n'en paraîtra pas moins pessimiste à celui que sa doctrine n'aura pas rallié. Mais au moins, on reconnaîtra que son réalisme est aussi large, aussi désintéressé, aussi vrai, que le réalisme de Flaubert est étroit, purement physique et peu sainement entendu. L'un hait, l'autre s'attriste et ne se diminue pas. Avec Tolstoï on n'a pas le soupçon d'une charge gravement faite, et il en résulte peut-être une tristesse plus vive. Les uns, les plus heureux, auront trouvé dans ses œuvres un *credo* nouveau, une source fraîche d'espérances et de quiétudes; les autres, ceux qu'il n'aura pas convaincus, y trouveront une amertume profonde, les éléments d'un désespoir certain, car il a fait son expérimentation avec une honnêteté et une sûreté incomparables. La vie l'a fait souffrir, certes, elle l'a ébranlé, mais elle ne l'a pas déséquilibré. Il est resté infailliblement maître de sa pensée, de son imagination, de ses sentiments intimes, sans jamais incliner d'un côté ou de l'autre, si juste toujours, si noble et si grand, qu'un de ses lecteurs me le définissait par cette parole frappante mais malheureusement impie : « Tolstoï, c'est une sorte de bon Dieu... supérieur. »

## I

### SES ROMANS ET SES PERSONNAGES

Les romans du grand écrivain russe ont eu en France une fortune rapide et d'autant plus extraordinaire qu'ils sont d'un abord difficile. La *Guerre et la Paix* compte près de quinze cents pages d'un texte serré, *Anna Karé-*

*nine*, les deux tiers, et il n'y a pas un mot de trop dans ces longues narrations. Les intelligences minces ne peuvent s'appropriier tous les faits qu'elles recèlent. Ce monde, qu'il nous présente dès les premières pages et de préférence dans quelque scène d'ensemble, est d'une complexité où tout d'abord l'on s'égare.

Nous voici débarqués à Moscou ou à Saint-Pétersbourg, au milieu d'une société qui nous est inconnue. Les figures se pressent et nous n'en savons rien encore que le nom, ce qui n'est pas d'un intérêt suffisant. Mais prenons patience, nous distinguerons peu à peu, dans cet encombrement de personnalités de tous genres, quelques types mis en relief avec qui nous lierons connaissance, aux actes desquels nous nous intéresserons avec un attachement toujours croissant, pour finir par nous identifier à un tel point avec eux qu'il nous semblera réellement les connaître, les voir et les entendre. Il n'y a pas d'écrivain qui évoque avec des traits plus sobres et plus frappants un personnage. La parole est toujours accompagnée d'un geste en communion avec la pensée, et le jeu des regards, l'expression des physionomies, le son de la voix expliquent l'être jusqu'au plus profond de lui-même.

Les deux romans que je viens de citer résument tout l'œuvre du romancier. *Anna Karénine* est une simple histoire d'adultère. La femme du ministre Karénine devient la maîtresse d'un jeune seigneur que le hasard a mis sur son chemin. Ne pouvant accorder sa vie avec ses aspirations, elle se suicide. Un tel sujet est de ceux dont tous les écrivains auraient pu s'emparer. Mais personne ne l'a traité à fond. *Madame Bovary*, qui semblait naguère l'étude moderne le plus creusée écrite sur cette passion, n'est plus qu'une forte esquisse physiologique, comparée à *Anna Karénine*. Emma Bovary, elle aussi, déçue dans ses amours, se suicide. Mais dans la passion, sa chair seule a parlé. C'est une créature sensuelle et voluptueuse, qui n'a pas un seul élan pur. Le jour où on l'a conduite au bal, chez un vieux seigneur galant, ce n'est pas le luxe qui éblouit ses yeux, ou du moins si elle en a le sens, qui pourrait être supérieur et ne trahir qu'une attirance vers le beau, il s'y mêle un goût précoce pour la dépravation. Et ce qui fixe ses regards, c'est ce vieillard « qui a couché dans le lit d'une reine. » Elle est lascive dans tous ses actes, jusque dans son linceul qui la couvre des pieds à la tête, en dessinant les formes voluptueuses du corps. Et, pour la résumer, elle n'est rien de plus qu'une femelle avide de jouissances.

Le type d'Anna Karénine est de tout autre essence. Ici la passion prend une de ses personnifications les plus hautes et les plus nobles. Belle sculpturalement, elle a épousé un de ces hommes austères qui n'ont aucune

passion personnelle et ne vivent que pour les choses publiques. Cette nature irréprochable, façonnée pour le monde et pour les choses générales, n'a pas de ces détentes où le naturel se livre. Les convenances l'ont matée autant que les doctrines, et toute sa conscience consiste à observer strictement les règles convenues et, d'ailleurs, basées sur une tolérance aristocratique. Mais le ton du mari sonne toujours faux aux oreilles de la femme. Elle sait qu'il ne lui appartient pas, qu'il est un « ministre » plus qu'il n'est un homme. Elle devine le frein qui le retient toujours et lui donne cette réserve sèche, cette retenue rigoureuse où jamais il n'y a un abandon. Elle l'accusera intérieurement de mensonge, alors qu'il y a chez lui qu'un maintien trop sévère et une sorte de perfection toute mécanique. Aussi, quand Anna rencontre Wronsky, ardent, se donnant tout à la vie, subit-elle vivement le charme du contraste. Elle se trouve devant une créature originellement distinguée, devant des yeux qui la regardent avec désir, passion et franchise. Ce n'est plus la perfection automatique, mais c'est la vie ! la vie débordante et franche, qui s'affirme, qui s'ignore, et que l'on sent décidée à se satisfaire.

Les débuts de la liaison entre Anna et Wronsky sont d'une psychologie à la Shakespeare. Nous assistons aux combats intérieurs qui font reculer la femme devant l'amant, qui l'attire et la magnétise avec une puissance magique. Elle croit d'abord que le devoir sera assez fort pour l'empêcher d'aller là où la nature impérieuse l'entraîne. Mais elle se sent emportée malgré elle et elle en a la conscience. Wronsky, ayant prononcé le mot *amour*, Anna répond : — Souvenez-vous que je vous ai défendu de prononcer ce mot, ce vilain mot, — « et aussitôt elle comprit, que par ce seul mot *défendu*, elle se reconnaissait de certains droits sur lui et semblait l'encourager à parler ».

Un incident, un de ces incidents naturels, à l'effet irrésistible, va précipiter l'action et consommer l'adultère. Wronsky doit prendre part à des courses de chevaux, dont la description, faite par Tolstoï, est la plus belle page de réalisme qui peut-être ait été écrite. C'est une des facultés les plus étonnantes de ce penseur grave, toujours en quête de quelque solution philosophique, que ce don de pouvoir s'intéresser à des choses qui peuvent paraître frivoles. Mais, sous sa plume, cette admirable description de courses, où il fait preuve, comme en toute chose, d'une science technique solide, deviendra l'un des plus beaux éléments du drame. Ces épisodes isolés, qui forment un tout si serré, qu'ils pourraient être détachés, sont des chefs-d'œuvre qui suffiraient seuls à rendre un écrivain célèbre. Et s'il est vrai que tout est relatif, qu'un ton n'a de valeur que par les tons qui le font

ressortir, que les choses ne prennent de relief que par les autres choses mise au même plan, la richesse, l'abondance d'observation de Tolstoï sont d'une valeur inestimable.

Jusqu'à ce jour, Anna n'a eu avec Wronsky que des relations sans importance grave. Moralement, elle est prise, et s'est déjà éloignée de son mari chez qui elle a soudain découvert des défauts qu'elle ne lui connaissait pas auparavant. Celui-ci a également pressenti le danger; il ne se reconnaît pas le droit d'entrer dans les intimités de conscience de sa femme et s'avoue à lui-même que la certitude d'une infidélité morale ne le tourmenterait pas. Mais il veut que le devoir, le devoir extérieur, ne soit pas enfreint. Anna a deviné les soupçons de Karénine aussi parfaitement que Karénine a compris ses déchirements d'âme et ses élans d'amour comprimés. Entre eux, ils n'échangent plus que des paroles pleines de retenue, où manque la sincérité. Et tout le monde, jusque Serge, l'unique enfant, a senti qu'un élément nouveau, plein de danger et d'inconnu, est entré dans la vie naguère paisible de la famille : « Serge faisait de vains efforts pour comprendre comment il devait se comporter avec ce monsieur (Wronsky); il avait deviné, avec la finesse d'intuition propre à l'enfance, que son père, sa gouvernante et sa bonne, le considéraient avec horreur, tandis que sa mère le traitait comme son meilleur ami ».

Il résulte de cette atmosphère renfermée une gêne contre laquelle Anna se révolte. Elle s'aperçoit qu'elle s'habitue à feindre et que le mensonge glisse plus facilement sur ses lèvres. Cette constatation répugne à sa nature fière et, malgré la brutalité d'un pareil aveu, elle se sentirait prête à déclarer à son mari les troubles qui l'agitent et l'amour qui la maîtrise. Wronsky, de son côté, a si bien compris ce que cette situation fautive et dissimulée avait de répulsif, qu'il a lui-même conseillé à Anna une franche rupture. Mais elle lui a répondu : « Supposons que je le fasse, savez-vous ce qu'il en résultera? Je vais vous le dire : — et un éclair méchant jaillit de ses yeux tout à l'heure si tendres — Ah ! vous en aimez un autre et avez une liaison criminelle? dit-elle, en imitant son mari et en appuyant sur le mot *criminelle* comme lui. Je vous avais avertie des suites qu'elle aurait au point de vue de la religion, de la société et de la famille. Vous ne m'avez pas écoutée, maintenant je ne puis livrer à la honte mon nom, et.... — elle allait dire mon fils, mais s'arrêta, car elle ne pouvait plaisanter de son fils. — En un mot, il me dira nettement, clairement, sur ce ton dont il discute les affaires d'État, qu'il ne peut me rendre la liberté, mais qu'il prendra des mesures pour éviter le scandale. C'est là ce qui se passera, car ce n'est pas un homme, c'est une machine et, quand il se fâche, une très méchante machine. » —

« Et elle se rappela les moindres détails du langage et de la physionomie de son mari, prête à lui reprocher intérieurement tout ce qu'elle pourrait trouver en lui de mal, avec d'autant moins d'indulgence qu'elle se sentait plus coupable ».

Voilà quelle est la situation des personnages au moment où vont avoir lieu les courses. Anna est dans la tribune avec son mari. Wronsky, monté sur sa bonne jument Frou-Frou, est dans la piste. Je regrette de ne pouvoir donner au lecteur une citation complète, trop longue pour la reproduction, des préliminaires de ce tournoi qui va être accidenté. On voit du reste la scène, le départ a sonné : « Frou-Frou agitée et trop nerveuse, perdit du terrain au début. Pendant ces premières minutes, Wronsky ne fut pas plus maître de lui-même que de sa monture. Gladiator et Diane se rapprochèrent et franchirent la rivière presque d'un même bond ; Frou-Frou s'élança légèrement derrière eux comme portée par des ailes ; au moment où Wronsky se sentait dans les airs, il aperçut sous les pieds de son cheval Kouzlof, se débattant avec Diane de l'autre côté de la rivière (il avait lâché les rênes après avoir sauté, et son cheval s'était abattu sous lui) ; Wronsky n'apprit ces détails que plus tard, il ne vit qu'une chose alors, c'est que Frou-Frou reprendrait pied sur le corps de Diane. Mais Frou-Frou, semblable à un chat qui tombe, fit un effort du dos et des jambes tout en sautant, et retomba à terre par dessus le cheval abattu. — Oh ! ma belle ! — pensa Wronsky ».

Il gagne, il gagne, le voilà menant la course. « Son émotion, sa joie et sa tendresse pour Frou-Frou allaient toujours croissant ». Elle franchit les obstacles avec aisance. — Tous les yeux sont fixés sur lui et des voix l'encouragent. Un fossé reste à franchir. « Frou-Frou s'envola comme un oiseau, plutôt qu'elle ne sauta, mais à ce moment Wronsky sentit avec horreur qu'au lieu de suivre l'allure du cheval, le poids de son corps avait porté à faux en retombant en selle ». Il avait brisé les reins de la vaillante jument, qu'il fallut abattre.

J'ai dû abrégé la longue et vivante description qui, ainsi résumée paraîtra quelconque. Pendant la course, Anna, assise près de son mari, n'a pu déguiser son émotion. Ils ne se disent pas un mot, mais ils s'entendent et lisent clairement au fond d'eux-mêmes. Anna gênée, fiévreuse, en arrive au paroxysme de l'énervement, quand arrive la chute de Wronsky. Un officier vient heureusement leur apprendre que le cavalier n'est pas blessé. « A cette nouvelle, Anna cacha son visage derrière son éventail ; Alexis Karénine remarqua non seulement qu'elle pleurait, mais qu'elle ne pouvait réprimer les sanglots qui soulevaient sa poitrine ». On croit peut-être à



quelque crise de colère de la part du mari offensé, recevant publiquement la preuve des amours adultères de sa femme? Non, le personnage est de la trempe de ceux qui savent se maîtriser. « Il se plaça devant elle pour la dissimuler aux regards du public et lui donner le temps de se remettre ». D'ailleurs, il doute encore, il veut douter. Le plus important à ses yeux, c'est le manque de convenance évident de sa femme, et il lui en fait timidement le reproche ; reproche maladroit, blessant, car ce dont elle souffre précisément, c'est de ne découvrir d'autre souci chez l'homme à qui elle est liée, que le souci des convenances. « Je vous ai déjà priée, lui dit Alexis Karénine, de vous comporter dans le monde de telle sorte que les méchantes langues ne puissent vous attaquer. Il fut un temps où je parlais de sentiments intimes, je n'en parle plus ; il n'est question maintenant que de faits extérieurs ; vous vous êtes tenue d'une façon inconvenante et je désire que cela ne se renouvelle plus ». Anna qui l'écoute avec terreur ne l'a pourtant pas entendu. L'émotion est si forte chez elle, la passion si violente, la dissimulation lui paraît si inutile que Karénine, prenant le change, croit lire sur ses traits bouleversés une offense. Et désirant croire ses craintes non fondées il ajoute : « Peut-être me suis-je trompé ; dans ce cas, pardonnez-moi ». — « Non, vous ne vous êtes pas trompé, répond-elle lentement, en jetant un regard désespéré sur la figure impassible de son mari. Vous ne vous êtes pas trompé : j'ai été au désespoir et ne puis m'empêcher de l'être encore. Je vous écoute : je ne pense qu'à lui. Je l'aime, je suis sa maîtresse : je ne puis vous souffrir, je vous crains, je vous hais. Faites de moi ce que vous voudrez. Et, se rejetant au fond de la voiture, elle couvrait son visage de ses mains et éclata en sanglots. Alexis ne bougea pas, ne changea pas la direction de son regard, mais l'expression solennelle de sa physionomie prit une rigidité de mort, qu'elle garda pendant tout le trajet ».

Cependant, cet aveu soulage Karénine d'un grand poids. « Il lui sembla qu'il était débarrassé de ses doutes, de sa jalousie ». Que fera-t-il? Il ne veut pas d'esclandre, pas même le divorce qui en serait un. Ce qu'il veut sauver ce sont les apparences. Pour le reste, son égoïsme lui donnera des consolations. Tolstoï nous le montre dans une scène expédiant ses affaires ministérielles. Pendant son travail, ses yeux se fixent un instant sur le portrait de sa femme et « tout lui paraît impertinent dans ce beau portrait ». Mais qu'importe, il reprend tranquillement sa besogne avec un sourire de mépris. Que vaut sa femme, comparée à sa mission publique?

Cet homme qui n'aime pas, doit avoir le pardon facile. Et, en effet, sa femme étant tombée malade, à la veille de ses couches, il accourt, il pleure,

en sentant en lui-même la satisfaction que sa propre générosité lui fait éprouver. Il est si généreux qu'il permet même à l'amant de venir visiter Anna moribonde et, dans un moment d'expansion, lui déclare : « Je souhaitais sa mort, mais je l'ai revue, je lui ai pardonné sans restriction. Le bonheur de pouvoir pardonner m'a clairement montré mon devoir. J'offre l'autre joue au soufflet, je donne mon dernier vêtement à celui qui me dépouille, je ne demande qu'une chose à Dieu, c'est de me conserver la joie du pardon ». — Wronsky, pendant cet entretien, le regarde en dessous. « Incapable de comprendre des sentiments de ce genre, il s'avoue cependant que c'est là un ordre d'idées supérieur, inconciliable avec une conception vulgaire de la vie ». Et l'amant va subir cette grandeur comme un affront, le mari va lui paraître aussi magnanime qu'il se sent petit et misérable. Malheureusement le psychologue nous diminuera plus loin quelque peu le personnage. Anna s'étant rétablie, Karénine s'aperçoit que ses sentiments perdent de leur vigueur : « Il n'avait pas prévu le cas où, après avoir obtenu son pardon, sa femme se rétablirait ». Plus d'une fois il regrette sa générosité ; la jalousie, si éteinte qu'elle soit dans son âme, se réveille parfois et le pique d'une piqûre lancinante. « Comment aiment donc les hommes de la trempe de Wronsky se demande-t-il ? Et il évoquait une série de ces êtres vigoureux, forts, sûrs d'eux-mêmes qui avaient toujours attiré sa curiosité et son attention ».

Anna n'a pas été touchée du pardon de son mari. Au contraire, elle en a été blessée. D'ailleurs, son amour, loin de se calmer, l'a plus profondément envahie. Ne pouvant obtenir le divorce, elle fuit avec Wronsky. Il est impossible d'analyser dans une étude toutes les nuances de cette passion qui, pour cette maîtresse femme, ne sera jamais satisfaite. Peu à peu elle croira trouver chez Wronsky de la froideur ; les soupçons naîtront, s'accumuleront, et la jalousie, une jalousie hystérique, la brûlera, la rongera, la fera recourir, après quelles fièvres et quels cauchemars génialement décrits, à la mort ! Et cette femme reste toujours grande et toujours supérieure, non moins que l'amant, non moins que le mari. Celui-ci, après le départ d'Anna, s'est consolé dans la pratique d'une sorte de puritanisme. Nous verrons comment plusieurs personnages de Tolstoï et l'auteur lui-même, cherchent, après les déceptions de la vie, un refuge dans le mysticisme.

Il y a dans *Anna Karénine* une action qui se développe parallèlement à celle que je viens d'esquisser et qui y est rattachée par différents liens. Anna a deux amies, Kitty et Dolly, la première ayant pour mari Constantin Lévine, la seconde ayant épousé le frère d'Anna, le prince Oblonsky. Ces deux ménages forment, avec celui des Karénine, une sorte de triptyque du

mariage. Chez Oblonsky c'est le mari qui est infidèle, mais d'une façon si humaine et si « bonne », j'ose dire le mot, que cette figure se pare d'un intérêt contre lequel le rigorisme le plus sombre s'émuousserait. Il a des dettes, Oblonsky, sa pauvre femme le chagrine, et son humeur ne change pas ! Rien ne l'émeut. Devant le désespoir de sa sœur Anna : « il souriait sans paraître grossier ; son sourire était si plein de bonté et d'une douceur presque féminine, que, loin de froisser, il calmait et attendrissait ; ses paroles agissaient à la façon d'une lotion d'huile d'amandes douces ». Une autre fois qu'il a été chez Karénine pour lui conseiller le divorce et qu'il s'est brisé la tête dans un entretien sérieux, il en sort « fort ému », ce qui ne l'empêche pas de songer immédiatement « à un calembour qu'il comptait faire à sa femme ». Au surplus, voici un portrait plus étendu de ce personnage qui montrera la façon dont Tolstoï sait dessiner un caractère :

« Une fois habillé, Oblonsky se parfuma, arrangea ses manchettes, mit dans ses poches, suivant son habitude, ses cigarettes, son portefeuille, ses allumettes, sa montre avec une double chaîne et des breloques, chiffonna son mouchoir de poche et, malgré ses malheurs, se sentit frais, dispos, parfumé et physiquement heureux. Il se dirigea vers la salle à manger, où l'attendaient déjà son café, et près du café ses lettres et ses papiers.

« Il parcourut les lettres. L'une d'elles était fort désagréable ; c'était celle d'un marchand qui achetait du bois dans une terre de sa femme. Ce bois devait absolument être vendu ; mais, tant que la réconciliation n'aurait pas eu lieu, il ne pouvait être question de cette vente. C'eût été chose déplaisante que de mêler une affaire d'intérêt à l'affaire principale, celle de la réconciliation. Et la pensée qu'il pouvait être influencé par cette question d'argent lui sembla blessante. Après avoir lu ses lettres, Oblonsky attira vers lui ses papiers, feuilleta vivement deux dossiers, fit quelques notes avec un gros crayon et, repoussant ces paperasses, se mit enfin à déjeuner ; tout en prenant son café, il déplia son journal du matin, encore humide, et le parcourut.

« Le journal que recevait Oblonsky était libéral, sans être trop avancé, et d'une tendance qui convenait à la majorité du public. Quoique Oblonsky ne s'intéressât guère ni à la science, ni aux arts, ni à la politique, il ne s'en tenait pas moins très fermement aux opinions de son journal sur toutes ces questions, et ne changeait de manière de voir que lorsque la majorité du public en changeait. Pour mieux dire, ses opinions le quittaient d'elles-mêmes après lui être venues sans qu'il prît la peine de les choisir ; il les adoptait comme les formes de ses chapeaux et de ses redingotes, parce que tout le monde les portait, et, vivant dans une société où une certaine activité intel-

lectuelle devient obligatoire avec l'âge, les opinions lui étaient aussi nécessaires que les chapeaux. Si ses tendances étaient libérales plutôt que conservatrices, comme celles de bien des personnes de son monde, ce n'est pas qu'il trouvait les libéraux plus raisonnables, mais parce que leurs opinions cadraient mieux avec son genre de vie. Le parti libéral soutenait que tout allait mal en Russie, et c'était le cas pour Oblonsky, qui avait beaucoup de dettes et peu d'argent. Le parti libéral prétendait que le mariage est une institution vieillie qu'il est urgent de réformer, et pour Oblonsky la vie conjugale offrait effectivement peu d'agréments et l'obligeait à mentir et à dissimuler, ce qui répugnait à sa nature. Les libéraux disaient, ou plutôt faisaient entendre, que la religion n'est un frein que pour la partie inculte de la population, et Oblonsky, qui ne pouvait supporter l'office le plus court sans souffrir des jambes, ne comprenait pas pourquoi l'on s'inquiétait en termes effrayants et solennels de l'autre monde, quand il faisait si bon vivre dans celui-ci. Joignez à cela que Oblonsky ne détestait pas une bonne plaisanterie, et il s'amusait volontiers à scandaliser les gens tranquilles, en soutenant que, du moment qu'on se glorifie de ses ancêtres, il ne convient pas de s'arrêter à Rurick et de renier l'ancêtre primitif — le singe.

« Les tendances libérales lui devinrent ainsi une habitude; il aimait son journal comme son cigare après dîner, pour le plaisir de sentir un léger brouillard envelopper son cerveau.

« Oblonsky parcourut le « leading article », dans lequel il était expliqué que de notre temps on s'inquiète bien à tort de voir le radicalisme menacer d'engloutir tous les éléments conservateurs, et qu'on a plus tort encore de supposer que le gouvernement doive prendre des mesures pour écraser l'hydre révolutionnaire. « A notre avis, au contraire, le danger ne vient pas de cette fameuse hydre révolutionnaire, mais de l'entêtement traditionnel qui arrête tout progrès, etc., etc. ». Il parcourut également le second article, un article financier où il était question de Bentham et de Mill, avec quelques pointes à l'adresse du ministère. Prompt à tout s'assimiler, il saisissait chacune des allusions, devinait d'où elle partait et à qui elle s'adressait, ce qui, d'ordinaire, l'amusait beaucoup, mais, ce jour-là, son plaisir était gâté par le sentiment du malaise qui régnait dans la maison. Il parcourut tout le journal, apprit que le comte de Beust était parti pour Wiesbaden, qu'il n'existait plus de cheveux gris, qu'il se vendait une calèche, qu'une jeune personne cherchait une place, et ces nouvelles ne lui procurèrent pas la satisfaction tranquille et *légèrement ironique* qu'il éprouvait habituellement. Après avoir terminé sa lecture, pris une seconde tasse de café avec du kalatch et du beurre, il se leva, secoua les miettes qui s'étaient attachées à

son gilet, et sourit de plaisir, tout en redressant sa large poitrine; ce n'est pas qu'il eut rien de particulièrement gai dans l'âme, ce sourire était simplement le résultat d'une excellente digestion. »

Connaît-on un portrait d'une touche plus moderne? Tel qu'il nous a été présenté, nous retrouverons fidèlement le personnage, logique dans ses actes, heureux malgré tout, insouciant toujours, et traversant le roman, tout peuplé de figures songeuses, comme l'être inconscient, joyeux, sûr dans la vie, et la pratiquant avec intelligence; — pour tout dire, un Français de Saint-Pétersbourg. Dans la famille des Oblonsky, il forme un contraste frappant avec Anna, sa sœur, et toute la passion qui dévore le cœur de cette dernière semble s'être tranquillisée en lui, sans jamais lui donner un tourment. Du reste, Tolstoï, tout en dédaignant les douteuses preuves de l'hérédité, note avec sûreté les ressemblances de famille. Dans le commencement de sa lutte contre l'amour de Wronsky, Anna, doutant d'elle-même, et se donnant le change sur sa fidélité, a un entretien avec Dolly, où celle-ci, sentant le trouble de ses paroles, l'interrompt tout à coup pour lui dire : « Oh! comme tu as ressemblé à Stiva (Oblonsky) en disant cela! »

La maison de Lévine et de Kitty nous offrira des tableaux aussi tranquilles, aussi reposants, que le ménage des Karénine offre de scènes passionnées. Constantin Lévine, jeune homme, représente l'amoureux timide, considérant l'amour comme une passion sacrée et ne s'y livrant qu'avec les hésitations d'une conscience scrupuleuse. Marié, il nous représente la création réfléchissante, qui a besoin dans la vie d'une certitude et d'une morale. Nous le voyons anxieux, questionneur, se demander le pourquoi des choses, s'acharnant à pénétrer le mystère de la vie, cherchant sans cesse la raison de l'existence humaine, regardant tous les spectacles avec un étonnement de primitif, une sensation neuve et profonde, et les analysant avec une subtilité de raffiné. Rien ne lui est indifférent, il scrute la religion, la famille, la société, et s'en fait une opinion indépendante de toute opinion connue, pour aboutir à l'apologie d'une sorte de patriarcat. Je disais en commençant que la lecture des romans de Tolstoï donnait la certitude d'une connaissance nette et précise de tout le mécanisme du monde. C'est surtout Lévine et Pierre Besoukhov de *la Guerre et la Paix* qui sont les investigateurs à la suite desquels nous faisons cet examen. Il y a là une façon de décrire qui, je crois, n'a jamais été employée avec une pareille amplitude. Des romanciers fort habiles se contentent de nous montrer les faits et d'y ajouter quelques réflexions personnelles. Chez Lévine, dès qu'une idée lui vient, il la décompose; dès qu'un spectacle s'offre à ses yeux, il en

observe le moindre détail et nous fait éprouver, comme si nous-mêmes nous étions le héros du roman, toutes les sensations qu'il éprouve. Aussi rien n'égale-t-il comme émotion — je ne dis pas attendrissement — cette *Anna Karénine* d'une si serrée composition dramatique. L'émotion que nous ressentons a quelque chose de noble et de solennel, surtout lorsque Tolstoï nous fait assister à quelques-unes de ces agonies qu'il s'est plu à traiter à différentes reprises. Je ne sais pas de tableaux plus religieux et plus importants de la mort que les siens. Il y a là une mise en scène d'une simplicité, d'une grandeur dont le procédé nous échappe. La maladie et la mort du frère de Lévine, par exemple, laissent dans l'esprit un souvenir ineffaçable. Et quelle superbe entente des caractères, là comme ailleurs ! Tandis que Lévine ne peut être d'aucune assistance au pauvre phthisique, qu'au contraire il ne parvient pas à lui dissimuler sa figure soucieuse et les appréhensions qui le hantent, Kitty, de ses mains légères, le manie avec cette douceur et cette décision particulières à son sexe. Autant l'homme est impuissant à secourir et à alléger le malade, autant ses efforts sont maladroits, autant les soins de la femme agissent-ils avec une force silencieuse et souveraine. Elle est là dans son élément normal et Tolstoï nous a admirablement représenté cette aptitude toute naturelle aux femmes. Dans cette mission délicate, elles ont la charité pratique, l'action ; Lévine, lui, ne connaît pas cette charité active ; son cœur saigne, mais ses mains sont inhabiles. La pensée travaille trop pour qu'il puisse agir. Et, auprès de ce moribond, qui s'éteint lentement, le problème de la mort tourmente son imagination pensive. Il lui semble lire sur le visage de son frère, n'appartenant déjà plus à la vie que par un dernier souffle, la connaissance de vérités suprêmes, la perception d'un mystère d'outre-tombe, la perception nette de l'au-delà que les vivants sont condamnés à ignorer. Sur cette figure amaigrie de mourant, une expression éloquente accuse une certitude. Ce que Lévine ne peut voir, il le voit, lui. Et cette vision solennelle jette le lecteur dans un trouble si poignant, si religieux, si austère, qu'on a l'impression réelle, profonde, de se trouver sur le seuil de quelque monde inconnu dont l'existence apparaît, dans ces intenses moments, indiscutable et certaine. Tolstoï nous entraîne ainsi vers ce qui échappe à notre intelligence, et que nous devinons cependant, et dont nous sentons confusément la réalité. Personne n'a été aussi avant dans les brouillards du spiritualisme, personne ne s'est approché de plus près du mystère final.

(A continuer).

FRANCIS NAUTET.

## A CŒUR PERDU

### I

« Blankenberghe, jeudi...



ut ! pour la date.

« Ici, mignonne, les jours n'en ont pas ; ils coulent comme l'eau sous le ciel, en dépit du calendrier.

« Je t'écris de notre chambre à deux Juliette, pendant que les autres finissent de souper au retour d'une enragée promenade que nous venons de faire à Wenduïne ; les papas, les mamans et Juliette, Jane, Renée, Léon, Lucien, toute l'arche. J'en suis encore tout essoufflée de plaisir !

« Lucien Roger est arrivé hier soir, tellement changé, que tu ne le reconnaîtrais plus ; et pas en mal ; c'est un homme maintenant, un vrai, plus carré, plus formé ; le nez un peu fort aux narines palpitantes, les dents blanches et les lèvres charnues dont le retroussis a le mouvement glouton de mordre une prune, — je crois que la prune voudrait bien y mordre aussi. Sa voix grave et la moissonnette de poils follets qui lui brûle les joues, me l'ont fait paraître plus brun. Il a une jolie pomme d'Adam avec un petit creux d'ombre qui remue en dessous, et toujours cette façon drôle d'abaisser son regard vert pour vous fixer entre les cils...

« Nous avons fait toute la route ensemble, parlé de toi beaucoup ; puis un peu de tout et de tous ; rappelé d'anciennes choses et d'anciennes gens ; des jeux, des promenades, des farces de jadis et des souvenirs, des souvenirs en masse, grâce à cette vilaine manie que nous avons, paraît-il, tous les deux, de regarder en arrière comme des vieux... si loin, que nous avons failli y rester pendant que les autres à la queue-leu-leu dévalaient les dunes, à l'entrée d'un cabaret : *In het Compas*, — *A la Boussole* — pour ta gouverne ; le pain noir y est très noir. A gauche de la porte il y avait des ânes ; à droite un carré de promeneurs goûtant sur du linge blanc. Ils nous ont regardés si bêtement, et les ânes ont eu un tel air de rire, que nous devions avoir la mine bien drôle. C'est qu'il faisait cuisant, vois-tu. J'avais chaud jusque dans les cheveux. Aussi nous étions-nous remis en route, très doucement, par le bord de l'eau, en savourant la perspective d'une bonne demi-lieue de flâne au soleil tombant...

« Voilà-t-il pas que ces messieurs imaginent un *Collin-Maillard*. — Pour ne pas nous refroidir ! crie Lucien en me regardant. Ça prend. On tire au sort. Il y est et moi de lui faire : Bernique !

« Au premier tour, il part, les mains étendues au milieu du cercle avec le mouvement d'un aveugle qui lève la tête vers la lumière. On crie : — Il triche. Il voit en dessous. — Je crois que c'était vrai, car il vient droit à moi. Je pousse pour qu'on tourne. Je me baisse ; il m'attrape par les cheveux...

« Toute droite, me mordant au sang à retenir mon rire et mon souffle, j'entends chuchoter ; on me cainpe un chapeau d'homme sur la tête ; il était bien temps ! Lucien lâche mes « chiens ». Je ne voyais plus que lui. Je suivais ses mains qui se promenaient caresseusement à mes joues, tâtaient mes oreilles, me passaient sur les yeux, le nez, le menton... descendaient, descendaient toujours... Personne ne bougeait plus. Je sentais mon cœur battre et moi devenir toute rouge. Comme il me saisissait les bras, je me recule d'instinct. Il crie : Renée ! On éclate de rire ; moi aussi tu penses. Seulement je lui ai revalu ça. Plus tard, comme j'avais le bandeau, je l'ai attrapé par le col ; il a serré brusquement et j'ai eu les doigts pris dans son petit creux d'ombre. Je ne l'ai pas reconnu non plus, cette fois-là.

« Grâce à lui, nous sommes repartis plus en nage et débraillés. Il était sept heures et le souper, là-bas, nous attendait avec une barbue superbe achetée par l'oncle Jean et qui allait être trop cuite... Enfin ouf ! la barbue était délicieuse et me voilà remontée d'une traque à t'écrire, sans même prendre le temps de me mouiller le bout des doigts que j'ai aux crevettes.

« Ma petite Katy, je suis pétrie de remords de ne pas t'avoir écrit depuis quinze jours que je suis ici — de vrais remords, tu sais, regarde-moi bien ; — mais, que veux-tu ? nous nageons dans l'infini ; j'en ai même avalé ce matin ; ça râpe à la gorge. A chaque instant, je me dis : c'est trop fort, il faut que j'écrive à Katy ; quelqu'un me prend par le bras ; nous sortons, nous jouons, nous bavardons et, quand je cherche après « tout à l'heure », il m'est passé sous le corps depuis plusieurs jours. Et dis-toi que nous sommes tous comme ça, tellement occupés que nous ne trouvons le temps de rien faire. Nous pratiquons la fainéantise ventre à terre, comme les crabes, avec cette différence qu'ici, c'est eux qui courent.

« Tu sais que mon oncle, — je dis mon oncle — M. Roger, a acheté la villa des Mouettes. Juliette et moi avons choisi le colombier au troisième, à la mer. Si tu viens, tu coucheras en dessous de nous. Ta chambre est prête. Aussi, viens vite ; nous irons à Knocke, à Lisseweghe, à Clemskerke, en mer, au Zwijn, partout ! et je te ferai faire la connaissance d'un petit crabe, petit comme une araignée, qui s'appelle Griolet, en souvenir de la romance du petit tailleur que nous chantions en pension, tout bas...

« Katy, j'ai envie de rire et ne me suis jamais tant amusée de la vie. Viens



vite, avant que la joie passe. Tu me diras pourquoi je suis si gaie et pourquoi le soleil, aujourd'hui, n'a pas sa couleur de tous les jours!... »

Miette, en achevant cette lettre, eut l'impression d'y avoir mis beaucoup de bêtises ; mais elle sentit, en même temps, combien il lui en coûterait de les effacer et, sans céder à la tentation de se relire, elle courut jeter sa missive à la boîte. Puis, voyant le souper fini, la table abandonnée, la chambre vide, elle était revenue au bord de la digue à explorer longuement les alentours, quand elle entendit marcher derrière elle :

— Ça ne vient pas ?

— Qui ça ? dit-elle, brusquée dans un commencement de rêverie et détournant lentement son visage qu'elle sentait rougir : Je regardais là-bas, tout ce monde au brise-lames. Puis, apercevant le chapeau de Lucien dans le tas, elle ajouta : — Vous descendez, moi aussi !

Et Léon s'effaça devant elle en haut de l'escalier de sapin démantibulé où l'on ne pouvait passer qu'un de front.

## II

Chaque année, vers la fin de juillet, débarquaient, à Blankenberghe, les deux familles Roger et s'éparpillaient à la plage par groupes de deux, trois, cinq, dix, le premier noyau, comme boule de neige, roulant de la gare aux villas, des villas à la gare, cueillir et déballer, peu à peu, les nouveaux arrivants. C'était presque toujours par un beau temps de soleil. Devant eux, parmi les cris de bienvenue et les embrassades, un mouvement frais d'air et de lumière s'éveillait à leur bavardage et, pendant plusieurs jours, cela ne finissait pas de défilér en triomphe, par troupes joyeuses où des jeunes filles, séparées de la veille, s'appendaient, attendries, l'une à l'autre, comme après une longue absence.

C'étaient de superbes blondes garçonnièrement plantées, découplées et drapées à l'anglaise, portant la tête haute, le buste et le visage ouverts, avec des lèvres rouges et de grands yeux impertinents de franchise. Une seule d'elles, Juliette, du tempérament nerveux de sa mère, moins grande, avait les yeux et les cheveux plus sombres et, dans toute son « académie », une espèce de coup de pouce bohème échevelant les lignes, brouillant le regard, laissant, au coin des lèvres, un perpétuel mouvement terno énigmatique qui ressemblait à la trace mal effacée d'un sourire.

Quant à Léon et Lucien, les deux cousins aînés, c'étaient de vrais Roger, calmes, solides, exubérants de la jeunesse saine de leur race, le cœur et l'esprit larges développés par une éducation de plein air.

La bande, au complet, commençait les allées et venues, les parties de flâne, de bavardage et, de villa en villa, le colportage des petits potins de province par ce joli coin de villégiature intime — ouvert à tous venants au bord de l'infini.

La nichée n'avolait au nid que pour manger et dormir et, comme un enfant impatient de courir, qu'on lâche au dessert, elle reprenait ses marches et contre-marches, bras à bras, en larges files qui faisaient retourner le monde ; les jeux, les excursions, les travaux gigantesques dans le sable et tous ces plaisirs gymniques d'où les muscles tirent la sensation de leur vigueur et se relèvent assouvis d'action.

Par les gros temps, les rafales, en dépit des vents et marées, on apercevait de loin, cinglés de pluie, criblés de sable sous leurs spencers à capuchon, cette rangée de corps cabrés à la tourmente...

Et, comme pour une vie entière de ces tours de soleil coupés seulement aux flux et reflux de la mer, coulaient trop vite deux mois de relâche au milieu de cette nature tellement active qu'on n'a qu'à s'y laisser vivre dans une atmosphère galvanique d'eau saline et de soleil.

Pourtant, il y eut, cette année-là, quelques accalmies. Le mois d'août devenait torride et, par les après-midi de soleil ardent, l'on se réfugiait sous les verandas touffées de sapins et de plantes grimpantes. Des rondes ouvragères s'y pelotonnaient à l'ombre où l'on brode comme on dort, les yeux ouverts à ce qui passe à l'horizon bleu. Des jeunes filles s'enfonçaient dans la mousse des pins à mordiller, le regard en l'air, une branche de capucine, de géranium ou de bruyère qui leur chatouillait le front et, dans les plis des jupes étalées genoux à genoux, des mains s'enchevêtraient parmi les fluches de laine et les fils de soie. Quelquefois, si l'on y trouvait une main de trop, c'est qu'entre deux bustes passait une tête mâle...

Alors, le regard revenu « d'en l'air », glissait à un autre regard :

— Soufflez ! disait Mariette.

Lucien soufflait fort. Une petite effilochée de soie bleue, montée en tournoyant, redescendait lentement, passait dans un rais de soleil, frôlait une mèche blonde, s'y posait et, comme un oiseau sur une branche, le brin de soie sur la mèche follette continuait d'onduler au vent.

### III

Quand on se promenait en bande, Mariette nichait au milieu, appendu à deux bras, si mignonne au milieu de ces grandes, qu'elle semblait un oiseau frêle à le casser d'un coup de pouce. Tout en elle avait la ligne

petite et, parmi la plastique sinueuse de ces corps aux plans de chair très simplement drapés, elle semblait, avec ses saillies de jupes, sa tournure légère et volubile, une femme en réduction.

Pour un si petit corps, le visage s'accroissait extraordinairement : des cheveux irrégulièrement plantés sur un front bas, très bombé, où retombaient des houppettes de mèches brunes ; des pommettes saillantes ; des sourcils tracés l'un dans l'autre à coups de braise et de longs cils clignotants. Elle avait l'habitude de tenir les yeux mi-clos au soleil, dans un renfrognement de tout le visage où le nez s'écrasait, les pommettes lui remontaient devant le regard.

— Que tu est vilaine comme cela, lui disait-on.

Elle répliquait :

— J'en puis rien, c'est le soleil ! Sans cela j'éternue.

Ainsi lui courait, à fleur de peau, chaque impression, en grimaces drôles, souvent gracieuses, qu'elle savait balayer, à temps, d'un regard et, sous ces hachures de traits subitement détendus, ce visage âpre s'amollissait de lumière, devenait très doux, très grave et ses paupières repliées tout à fait découvraient de grands yeux, qu'elle étalait aux vôtres, comme pour vous demander pardon de s'être faite si laide.

Mariette adorait la mer. La mer l'avait relevée jadis d'une maladie grave ; elle lui en gardait une reconnaissance instinctive, un attachement inconscient à son sable, à son eau qu'elle avait faits *siens*, à peu près comme un sol natal dont, quel qu'il soit, l'on garde toujours une certaine nostalgie. Et tant de jours passés dès l'âge le plus tendre au bord de ces paysages infinis, dont l'attraction hypnotise l'esprit, éparpille les idées, avaient aidé au développement excessif de son imagination contemplative.

Elevée en enfant unique et frêle, selon toutes ses volontés, Mariette devint un être fantasque et intransigeant, tout d'une pièce, adorant ou détestant, affirmant « oui » ou « non », « je veux » ou « je ne veux pas » et dont la volonté, faite de caprices, se trouvait faible au point de subir irrésistiblement des colères suivies d'accalmies tendres où elle enveloppait de caresses l'objet de sa passionnette. Alors, son regard s'abaissait, se veloutait d'un de ces imperceptibles mouvements de fluide visuel qui ne sont presque plus des mouvements physiques et, dans ce regard qui la livrait à fond, il y avait un profond besoin d'être sincère et d'aimer.

De toutes les Roger, Juliette avait le plus d'influence sur elle. Elle n'avait qu'à lui dire :

— Allons gamin, viens ici !

Cette épithète de gamin passait à l'oreille de Mariette comme une

caresse; elle accourait à Juliette et, quelquefois, se mettait à l'embrasser en pleine rue au point que les garçons leur disaient :

— Ne vous lèchez donc pas ainsi.

Alors, Mariette l'inspectait de haut en bas, s'amusait à lui examiner la peau, les yeux, les cheveux, à repousser une mèche, refaire un bouton, rabattre un pli de la robe.

— Tiens, ta broche est ouverte!

Et, en la refermant, elle jetait un baiser, à la dérobée, dans le cou de Juliette.

Elle affectionnait particulièrement cette broche. C'était une envolée d'hirondelles soulignée d'une banderole avec ces mots : *Nous reviendrons!* Ce poème d'oiseaux lui rappelait toutes ces fins de soleil où se repliait sa nature de sensitive qu'un rien blessait aux larmes.

Un soir, Juliette, détachant sa broche, la lui mit au col en lui disant :  
— Tiens, gamin; c'est parce que tu as été bien sage.

Ce fut quelques heures plus tard que Lucien arriva.

Mariette et lui, s'appelèrent par leur nom. Leur première poignée de mains fut un retour à leur camaraderie passée et, depuis ce soir, le lendemain, les jours suivants, de ci de là, par bribes, continuaient-ils à mots perdus, leur pèlerinage aux souvenirs.

## VI

— Vous croyez?

— J'en suis bien sûr.

— Au temps jadis?

— Nous sommes si vieux.

— Quand nous faisons des pâtés de sable et des fours et des forts et des trous et que nous courions, pieds nus, ramasser des coquillages avec nos petits paniers en bandoulière.

— Ah! oui, nos petits paniers fendus comme des tirelires.

— Je me rappelle qu'avant de sortir vous aviez bu toute une carafe d'eau, comme ça, au goulot.

— J'aimais tant à boire à la carafe quand j'étais petite.

— Il faisait très chaud et vous aviez des bottines jaunes.

— Attendez, je me souviens; ce devait être un jour foncé.

— Un jour foncé! Vous donnez donc aussi des couleurs aux jours?

— Je vois en imagination tout ce que je pense. Quel jour est-ce aujourd'hui?

- Lundi.
- Lundi c'est blanc. Dites un peu la couleur de mon nom, pour voir.
- Mariette?
- Miette plutôt.
- Miette c'est un ton modeste, effacé, cendré... Quelque chose comme de la bruyère ou de la violette grise...
- Ils se mirent à rire tous les deux.
- On nous a fait un esprit à image.
- Comme les livres des petits enfants.
- Sans cela, nous n'aurions jamais pu apprendre à lire.
- Et ils riaient de plus belle aux éclats en songeant qu'on les avait traités de fous pour de pareilles idées.
- C'est de la sympathie.
- Ou du plagiat! dit Miette.
- C'est gentil, vous n'allez pas dire que j'ai plagié votre système nerveux.
- Faut voir qui est le premier en date.
- Ce doit être moi.
- Ne fut-ce que par galanterie, n'est-ce pas?
- Une galanterie dont je ne serais guère responsable. Est-ce ma faute si j'ai deux ans de plus que vous?
- Qui vous l'a dit?
- Personne.
- Vous devinez bien mal.
- Prouvez-le moi.
- Non.
- Quelle coquetterie.
- Je n'ai pas de coquetterie.
- C'est la plus grande de toutes.
- Je ne suis pas coquette, vous dis-je.
- Pas comme tout le monde.
- Pas du tout!
- Alors vous l'êtes davantage.
- Comprends pas. Pourquoi?
- Ne demandez pas pourquoi, je croirais que vous avez des principes. C'est affreux pour une femme.
- J'en ai.
- Seulement vous les faites marcher la tête en bas pour ne pas en avoir l'air.
- Mariette eut un sourire dans un petit mouvement de tête.

— Moi, continua Lucien, j'aime les femmes qui sont toutes sortes de choses, sans savoir pourquoi. C'est bien plus gentil!

— Même quand c'est laid?

— Répétez cela sérieusement, dit Lucien, et je vous raconterai une histoire.

Miette se mit à rire.

— Je le savais bien, dit-il. Mais je vous la raconterai tout de même. Ecoutez : presque toutes les femmes ont un petit système de coquetterie dont un ouistiti mystérieux tire les fils. Celles qui n'ont pas d'ouistiti ne sont pas des femmes ; et celles qui portent, comme vous, leur petit système à l'envers, sont des femmes d'esprit. Une femme d'esprit n'est jamais...

Miette l'interrompit :

— Alors, quand on nous dissèque, on trouve... Oh! vous savez que vous n'êtes pas poli.

— Non, dit Lucien, on ne le trouve jamais ; ce n'est qu'une âme qui s'envole.

— Au paradis des ouistitis?

— Peut-être, à moins qu'elle devienne un petit ange en route.

. . . . .  
Toute la plage des bains, repoussée par la marée montante, se tassait au perré. Un mioche, au sortir de l'eau, qui trébuchait comme un jeune canard parmi les roues des cabines, cherchait sa bonne, égarée dans l'encombrement. Mariette se précipita vers lui.

— Qu'il est gentil! dit-elle, pendant que sa bonne l'enlevait.

Lucien dit :

— S'il était à nous, ce mioche-là, je l'embrasserais.

— Comme ça, tout cru?

— Tout cru. C'est si bon de mordre dans un fruit mouillé!

Autour d'eux grouillait le bariolage des costumes de bain au séchoir. Le vent, en les gonflant, les ballottait comme des troncs de pendus et l'ombre déchiquetée de leurs membres flasques gigottait en d'épileptiques pantalonades. Un éclat de rire unanime, apporté dans un coup de vent, secoua plus fort les torses ballonnés et dix voix s'élevèrent en une seule de tous ces corps sans têtes : Ça brûle! ça brûle!

Mariette s'était redressée, assise, un poing dans le sable, sa frimousse rose souriant d'un air moqueur.

— Qu'est-ce qui brûle?

Léon poussa sa figure railleuse au col d'un maillot bouffi :

— Ne vous fachez pas, c'est Juliette. Nous vous cherchions ; elle était en avant ; on lui a crié : ça brûle!... Eh! bien, vous voilà... donc...

— Donc, ça brûlait, répétèrent les autres en chœur.

Et Miette, qui avait suivi par un clignement d'yeux le raisonnement de Léon, lui jeta son mouchoir dans la figure avec un geste qui signifiait : Coquin !

## V

Installée dans sa cabine de bain, Mariette, sérieusement affairée à recoudre un bouton à son costume, s'était piquée deux fois. Juliette qui, depuis un instant, la regardait, lui dit de ce ton dont on appelle une confiance : Mariette, est-il vrai que « ça brûle » ?

Mariette lâcha son costume, saisit à deux mains le menton de Juliette, la regarda dans les yeux sans rire et lui répliqua du même ton pénétré : « Ma pauvre petite Juliette, *il faut absolument que tu te soignes !* » Puis elle sauta dehors, claqua la porte et s'enfuit.

## VI

D'ordinaire, les garçons entraient au bain les premiers, à grands cris et gestes de clowns en exécutant une série de sauts périlleux et de cumulets. D'autres fois, les jours graves, c'étaient de monumentales entrées de frères acrobates qui ameutaient la plage : une échelle horizontale, soulevée à bras tendus, amenait l'un d'eux accroupi entre deux barreaux, les genoux au visage, les mains cramponnées aux montants. Le porteur d'avant comptait solennellement les vagues ; à la troisième on renversait l'échelle et l'accroupi barbotait une seconde à se secouer comme un caniche ; puis l'échelle, traînée plus avant, se dressait en verticale ; un corps équilibré mal au sommet, les bras tâtonnant l'air, plongeait, souvent tout d'une claque, à plat ventre, aux rires bruyants de la foule répercutés de groupe en groupe jusqu'au bord. — Et les nageurs s'éparpillaient.

Lucien, après un tour, reprenant pied, revenait poings aux hanches, biceps à nu saillants du torse cambré dans un maillot bleu sombre et se dandinant, à la rencontre de Mariette ; il l'appelait du geste, lui faisait signe de se plonger :

— Trempez-vous, voyez moi, je suis mouillé, je n'ai plus froid !

Mariette, cependant, n'avancait que lentement, dans une attitude d'oiseau frileux, serrant les coudes et rentrant la tête. Elle soulevait les pieds comme pour marcher au dessus de l'eau ; prenait toute la peine du monde à éviter les vagues par des petits sauts de crevette qui la rejetaient dedans et, tandis qu'elle suivait, en trébuchant, leur masse convulsée sous un échevèlement d'écume, d'autres lames violentes la refouettaient à la nuque, l'enfonçaient,

ahurie, entre deux montagnes liquides où flottaient d'énormes crachats de mousse blanche :

— Lucien ! Lucien ! Alors, elle l'appelait à l'aide — où sont les autres ? Juliette, Renée, Léon, on ne les voit plus !

Lucien les lui montrait au loin et, tout de suite, remise de son émoi, se sentant ferme à sa main, elle s'emballait :

— Allons-y !

Au bord, les vagues se précipitent en bousculade, montent les unes sur les autres, jusqu'à ce que la première, sous la poussée, se cabre et retombe en se brisant comme une coque qui chavire. Ce ne sont plus, au delà, que des plis qui roulent ; de mouvants talus où les corps enlevés flottent et glissent mollement à l'autre versant.

Toutes les Roger nageaient comme des garçons, redressant à demi leur visage brouillé d'eau et, pour fendre le courant, brandissant, d'un mouvement de rame, la chair de leurs bras ruisselants de gouttelettes. Ainsi parfois, jusqu'aux dernières bouées, d'où elles apparaissaient au repos, talonnant l'eau, d'un léger rebond de valse, comme des mannequins à ressort qui feraient une causette en rond.

Aux premiers bains, les surveillants, les « sauveteurs » tracassèrent cette horde gênante qui voulait aller loin. On ne pouvait pas dépasser leur canot. Un arsenal de sabots et de hampes de drapeaux menaça les infracteurs. Juliette sur le point de recevoir un chapeau graisseux, poussa ce cri d'indignation : « Heu ! un sale chapeau avec des bêtes ! — et rejaillit en arrière, d'un coup de reins. Lucien, ayant plongé sous une tape de rame, reparut cinq mètres au delà avec un pied de nez à la maladresse des rameurs. Mais un matin de représailles, à dix, ils s'appendirent au canot pour le faire chavirer. Alors, les sauveteurs cessèrent de les harceler. De jour en jour, ils s'habituaient à la vigueur, à la confiance calme de ces membres et, ces gaillards à tête de phoque, lourds, rablés, trapus, engoncés dans leur corsage de liège, suivaient, maintenant, avec une passion de gens du métier, le désarticlement souple, le jeu artiste et rythmique de ces corps, leurs coulées lentes entre deux eaux qui leur modelaient les formes et les jolis mouvements courbes dont ils s'enveloppaient...

Mariette nageait mal ; elle nageottait en happant de petites gorgées d'air entre deux mouvements serrés qui l'épuisaient vite et l'époumonnaient. S'il passait une vaguette, elle l'avalait du même coup et sa cervelle nerveuse s'effarait, sans retrouver le sangfroid qu'il faut pour se remettre à flot. Pourtant, rongée d'envie d'aller comme les autres à l'espace, de se tremper, à brassées goulues, dans l'eau froide où l'on se perd jusqu'aux yeux, elle les suivait du regard et, chaque fois qu'elle voyait se dresser la silhouette des



rameurs et la barque poursuivre quelque tête noire en avant de sa proue, criait, en l'air, toutes sortes de recommandations que personne n'entendait.

Lucien lui avait appris à « faire la planche » et c'était sa grande jouissance, les jours calmes, comme on s'étale dans l'herbe, de s'étendre, les orteils émergeant, le corps raide, la tête enversée dans une calotte d'eau lourde qui lui battait les tempes, lui ourlait le masque et de s'y laisser bercer et d'y fermer les yeux comme pour dormir. Elle remontait lentement en se retournant deux ou trois fois vers la pleine mer ; s'arrêtait une minute avec de l'eau jusqu'à mi-jambes ; s'abaissait pour caresser les flots qui lui passaient aux mollets, glissait assise, puis se couchait doucement et, renouvelant à rebours la bonne sensation de se garer du froid dans un lit profond, elle écoutait les flots mignons se dérouler sur elle, lui fluer aux aisselles, à la gorge, les amenait de la main, les nappait, les remontait comme une couverture jusqu'au menton pour bien s'emmitoufler et que plus la moindre soufflette chaude ne vint gâter cette fraîcheur. Dans sa cabine, elle continuait d'en amasser des bribes autour d'elle dans les plis de son peignoir et s'y pelotonnait sans retrouver le courage de se r'habiller. Quelles bonnes minutes paisibles elle savourait là, se sentant très vigoureuse et souple, les nerfs détendus, l'esprit libre et retrottant gaiement à toutes les péripéties du bain. Se rappelant l'exclamation qui l'avait troublée tantôt : Ça brûle ! elle en riait toute seule. Elle avait les lèvres soyeuses, la peau douce, un peu pâle, marbrée, par places, de taches violettes ..

— ...C'est par là qu'il l'avait tenue pour lui faire faire la planche, bien doucement pourtant...

...Son peignoir dégrafé lui glissait jusqu'aux reins ; elle se passait une serviette sur les cheveux, la nuque, les yeux, le visage ; la nouait à ses épaules sous sa chevelure épandue ; s'amusait à passer le linge sur la peau fine du menton qui restait humide ; le promenait par tout son corps, en tamponnant, à deux mains, les places moelleuses et, caressant d'un long regard jusqu'en bas, ses chairs blanches perlées de gouttelettes, elle resongeait à la phrase de Lucien : — C'est si bon de mordre dans un fruit mouillé!....

...Quelque chose grattait au carreau. Elle reconnaissait le coup d'ongle de Juliette ; glissait, un rien, sa fenêtre à coulisse et présentait, au cran d'air, un mouvement vague de chair rose et de linge blanc : — J'arrive !

Et quand elle arrivait, toujours la dernière, parmi les jeunes filles portant le chapeau au bras, la chevelure dénouée au soleil, on remontait, la peau brûlante, avec des soifs inextinguibles et des envies violentes de se rejeter en pleine eau.

HENRY MAUBEL.

## MEMENTO

Encore l'art social!

Nous lisons dans *le Progrès* du 10 octobre un article de Camille Lemonnier sur le *Pro arte* de M. Edmond Picard, et dans lequel nous découpons le passage suivant :

« M. Edmond Picard examine ensuite le *Jeune mouvement littéraire belge*; il l'examine en critique quelquefois sévère, mais dont la sévérité n'exclut pas une profonde et vivace sympathie pour cette génération ardente, batailleuse, douée d'étonnantes aptitudes. Il apporte à les discuter la passion fraternelle d'un aîné qui, même en morigénant, ne peut s'empêcher de les défendre contre ce qu'il appelle les illusions dangereuses de leur jeune témérité. Certes, nous qui, par nos aspirations et notre invincible attachement à la doctrine de l'art pur, n'avons pu nous rallier aux principes de l'utilitarisme, nous n'acceptons pas la conception d'un art social, tel que l'entend notre éminent ami et confrère. Nous estimons, au contraire, que l'art est en dehors et au dessus des variations de la politique et qu'il ne pourrait que déchoir en quittant l'impartial terrain de l'observation sereine pour se mettre à la remorque des partis. Il nous suffit que l'œuvre soit personnelle, artiste, humaine au large sens du mot, pour lui reconnaître, par delà le temps et les circonstances, une mission quasi providentielle. L'utilité, qui n'est en somme que de l'opportunité sublimée, caractérise à notre sens la visée des besognes transitoires, momentanées, secondaires, accomplies en vue d'un résultat limité, réglées par la préoccupation d'une minute dans l'éternité des évolutions sociales. L'œuvre supérieure échappe à la loi des contingences; elle n'est pas utile dans le moment; elle est nécessaire dans la suite des âges; elle importe à l'humanité tout entière; elle rayonne à travers les races, les temps et les philosophies; et ce caractère d'imprescriptible et radieuse fatalité fait sa grandeur ».

Pour être modéré dans la forme, le désaveu n'en est pas moins éclatant.

\*\*\*

M. Edmond Picard donnera prochainement lecture, à la Conférence du Jeune Barreau, d'une œuvre inédite intitulée : *Le Juré*. C'est, à ce qu'il paraît, le récit des tortures d'un juré poursuivi par le fantôme d'un innocent qu'il a condamné.

\*\*\*

*Le Progrès* du 24 octobre publie sous ce titre : *Matin d'automne*, un morceau qui porte en note : *Essai d'un Jeune-Belgique*. Ce machin est une sorte de rêverie peu française, essayant d'être drôle et destinée à prouver aux populations ahuries que Jeune-Belgique est synonyme de décadent, verbolâtre. Chose curieuse, le morceau pastiche, de façon reconnaissable quoique maladroite, le style de Camille Lemonnier qui fait partie de la rédaction du *Progrès*. C'est peu confraternel.

\*\*\*

Notre collaborateur et ami Joséphin Péladan nous initie à ses projets littéraires. Ce qu'il nomme « l'Ethopée de la décadence latine » comptera sept volumes dont les deux premiers existent déjà : I. *Le vice suprême*; II. *Curieuse*; III. *L'initiation sentimentale* (étude des passions contemporaines; sorte de casuistique en action); IV. *A cœur perdu* (rituel de la passion, revêtu de fantasmagories hiératiques); V. *L'Enclos de Rey* (un faubourg méridional d'où l'on expulse les Récollets, étude de province); VI. *Puberté*; VII. *Nergal* (autobiographie).

\*\*\*

M. Frédéric Cousot, un de nos jeunes compatriotes qui écrivit naguère dans *le Correspondant belge* et qui, installé aujourd'hui à Paris, donne à *la France* de délicates chroniques, fait paraître chez Lemerre une charmante plaquette intitulée : *LETRES DU FOND DES BOIS*. Idylles virgiliennes en prose où le pasteur chante d'une voix fraîche la fleur et l'oiseau. Comme André Theuriet, mais avec plus de jeunesse, M. Cousot s'abandonne dans la forêt pro-

fondé au charme des choses qui s'agitent dans l'ombre, aux vies mystérieuses des végétations, au bruissement des brises dans les feuilles et il en tire quelque chose comme une biographie de la nature d'un art très pénétrant et très parfumé. Livre qui plaira surtout aux femmes et ne pourra manquer d'avoir son succès.

\* \* \*

Aux mêmes lecteurs et lectrices s'adressent les SOUVENIRS D'UN ENFANT PAUVRE, signés Rose Romain (chez Fetscherin et Chuit). Ceci n'est que la notation, jour par jour, d'une vie de fillette pauvre, un journal écrit avec la simplicité des larmes et le regret des heures tristes. Nous ne sachons que *Le petit Chose*, qui nous ait donné l'impression de ces pages émues, d'un style pur, sur un sujet toujours attendrissant. Les mères y trouveront la poésie des impressions connues et chères; tout le monde y revivra quelque peu le lointain passé. On nous assure que la deuxième édition vient déjà de paraître.

\* \* \*

La « saison des livres » commence. Les imprimeurs se hâtent; les étalages des librairies porteront par douzaines, sur des volumes de toute couleur, cette étiquette : *Vient de paraître*.

Les « nouveautés » seront très nombreuses cette année.

— Chez Ollendorff, André Theuriot publiera un roman intitulé : *Au paradis des enfants*; c'est l'enseigne d'un magasin de jouets, ce titre qui annonce une étude d'intérieur parisien.

Arsène Houssaye, un volume de « pensées inédites », le *Livre de minuit*; Octave Mirbeau, le *Calvaire*. Voici encore un livre de *Souvenirs et Etudes de théâtre*, par Paul Régnier, ex-sociétaire de la Comédie-Française.

— L'éditeur Lemerre a plusieurs volumes à sensation :

Un roman parisien de François Coppée, dont le titre n'est pas arrêté encore : voilà bien une « nouveauté » véritable, car F. Coppée n'a fait qu'un roman encore, son *Idylle pendant le siècle*.

Paul Bourget, retiré dans les Vosges, publie en ce moment aux *Débats* un roman très dramatique qui s'écartera quelque peu de sa manière habituelle : la partie psychologique en sera très développée, comme de coutume, mais l'action est très vive, presque noire. Bourget écrit qu'il a peur parfois de « faire du Gaboriau » ! Titre : *André Cornélis*.

Chez le même éditeur, un volume de poésies de Jean Aicard : le *Livre d'heures de l'amour*.

— A la librairie Dentu, un ouvrage à sensation tout le premier : un *drame* inédit, en prose, par Claude Bernard, — oui, Claude Bernard, l'illustre physiologiste qui débuta en faisant du théâtre et en écrivant, entre autres, cet *Arthur de Bretagne* dont M<sup>me</sup> veuve Dentu a le manuscrit en mains !

Voici ensuite le *Théâtre en prose* de Catulle Mendès, et *Revolver et Vitriol*, d'Emile Bergerat, recueil de nouvelles et de chroniques.

— L'éditeur Plon mettra en vente deux nouvelles traductions de Dostoïevsky, les *Possédés* et l'*Esprit souterrain*, le *Comte Xavier*, de M<sup>me</sup> H. Gréville; une *Histoire de l'opéra français*, par MM. Nutter et Thoinon; les *Mémoires du prince Czartorsky*; puis deux livres de médecins qui étudient les problèmes du magnétisme, si controversés : l'*Hypnotisme*, par le docteur G. de La Tourette; *Sorcellerie*, par le docteur Regnard.

— Calmann Lévy prépare la *Correspondance inédite de Balzac avec sa femme*; un volume de nouvelles sur l'*Extrême-Orient*, par Pierre Loti; enfin le *Répertoire de la Comédie humaine*, de Balzac, par MM. Cerfbeer et Christophe, biographie de tous les personnages qui jouent un rôle dans la *Comédie humaine*.

— Charpentier éditera le *Journal des Goncourt*, *Madame Fuster*, un roman de Ferdinand Fabre; les *Souvenirs de Schaudard* (de la *Vie de Bohême*); et enfin, le livre de Zola, la *Terre*, cette étude de paysans pour laquelle le maître a pris des notes, six mois durant, dans tous les coins perdus de la Beauce, où il suivait les mar-

chés, les foires, notant chaque mot, chaque trait de mœurs se présentant à lui.

— MM. Marpon et Flammarion publieront :

La *Belle Nivernaise*, histoire d'un vieux bateau et de son équipage, par Alphonse Daudet. C'est un volume pour les enfants, petits et grands ; l'auteur de *Sapho* travaille en ce moment à cinq ou six ouvrages différents. On lui prête l'intention de faire, sous ce titre : *l'Immortelle*, une étude du monde académique ; mais l'apparition en est ajournée à un an tout au moins.

Chez Marpon et Flammarion, encore : *Pour lire au couvent*, par Catulle Mendès, un volume de nouvelles légères ; *Faustine Verrier*, des nouvelles de René Maizeroy ; les *Souvenirs et Poésies diverses* de M. de La Rounat.

— Tresse et Stock consacrent tous leurs soins aux « décadents » ; Francis Poictevin vient de publier chez eux un roman, *Seuls* ; Léon Bloy donnera aussi un roman, son premier, le *Désespéré*, qui est une violente satire de toute la littérature contemporaine ; Villiers de l'Isle-Adam, *Honoré Bonhomet*.

Voici, d'autre part, dans une autre note, un livre fort attrayant, le *Carnet d'un administrateur de la Comédie-Française*, par Edourd Thierry, qui raconte là toute l'époque troublée du siège de Paris ; enfin, un roman d'Huysmans sur les *Paysans*.

— Jules Lévy mettra en vente un volume de Paul Bonnetain, *En mer*.

\*\*\*

Un journal français annonce que M. Coquelin (le grand) va présenter à un théâtre parisien une pièce inédite, dont il est l'auteur.

Espérons qu'elle vaudra mieux que celle qu'il a fait jouer au Parc, *l'Aîné*, dont il était le collaborateur avec Paul Delair.

M. Coquelin, après s'être fait siffler comme artiste, veut peut-être avoir le même succès comme auteur.

\*\*\*

Chez Alphonse Lemerre, signalons *Les Adorées*, un volume de nouvelles adorables de M. Joseph Montet, le chroniqueur délié

de *Gil Blas*, et un recueil de M. Paul Hervieu : *Les yeux verts et les yeux bleus*, où l'influence des romans russes a fait produire une œuvre mi-partie vraiment originale et troublante. Histoire d'halluciné, racontée en une langue souple et subtile ; livre à relire.

\*\*\*

La bibliothèque nationale (8, rue Richelieu. Un vol., fr. 0-25) publie ses 291<sup>e</sup>, 292<sup>e</sup> et 293<sup>e</sup> volumes. Ce sont : *L'Essai sur les préjugés*, de Dumarsais, ce curieux écrivain de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, ouvrage dont Mirabeau disait : « C'est le livre le moins connu et celui qui mérite le plus de l'être ».

Une traduction très excellente par M. Clément des *Harangues au peuple et au Sénat*, de Cicéron.

\*\*\*

A la séance publique annuelle de l'Institut de France, qui a eu lieu le mois dernier, M. Charles Gounod a lu une étude d'esthétique dont nous détachons ce passage :

« L'artiste n'est donc pas simplement une sorte d'appareil mécanique sur lequel se réfléchit ou s'imprime l'image des objets extérieurs et sensibles ; c'est une lyre vivante et consciente, que le contact de la nature révèle à elle-même et fait vibrer ; et c'est précisément cette vibration qui est l'indice de la vocation artistique et la cause première de l'œuvre d'art.

« Toute œuvre d'art doit éclore sous la lumière personnelle de la sensibilité, pour se consommer dans la lumière impersonnelle de la raison. L'art, c'est la réalité concrète et sensible fécondée jusqu'au beau par cette autre réalité, abstraite et intelligible, que l'artiste porte en lui-même et qui est son idéal, c'est-à-dire cette révélation intérieure, ce tribunal suprême, cette vision toujours croissante du terme final vers lequel il tend de toute l'ardeur de son être.

« S'il était possible de saisir directement l'idéal, de le contempler face à face dans la vision complète de sa réalité, il n'y aurait plus qu'à le copier pour le reproduire, ce qui reviendrait à un véritable réalisme,

supérieur assurément, mais définitif, et qui, du même coup, supprimerait chez l'artiste les deux facteurs de son œuvre, la fonction personnelle qui constitue son *originalité*, et la fonction esthétique qui constitue sa *rationalité*. »

A la même séance, M. François Coppée, toujours attendri, a lu *Le Roman de Jeanne*, un poème d'une banalité implorante.

Jeanne a dix-huit ans; elle loge avec sa mère aveugle et pauvre. En face demeure un jeune homme qu'elle voit à travers ses capucines. Elle se prend d'affection pour lui, mais il ne la regarde guère. Un jour, au Jardin des Plantes, assise à côté d'un petit écolier, elle travaillait, mais son aiguille se casse sur son dé. Elle cherche son étui; il est là-bas par terre. Elle va se lever pour le ramasser, quand elle voit devant elle son voisin, le jeune homme auquel elle a, sans le connaître, donné naïvement son cœur :

Il s'avancait toujours ! Il était à dix pas !  
Jeanne eut le cœur étreint d'une émotion telle  
Qu'elle crut défaillir. Quand il fut tout près d'elle,  
*Ayant vu quelque chose à terre, il se baissa.*  
C'était l'étui perdu. Le passant ramassa  
L'objet, et, du regard cherchant à qui le rendre,  
Aperçut Jeanne et fit un pas pour le lui tendre.  
Alors la pauvre fille eut un immense espoir,  
Il allait lui parler, la connaître, la voir,  
La deviner, l'aimer peut-être... *Oh ! bonne chance !...*  
Mais le petit garçon, *par gentille obligeance,*  
Courut vers le jeune homme en lui tendant la main ;  
Le poète remit sa trouvaille au gamin  
Et, par ces beaux cheveux d'enfant séduit sans doute,  
Le baisa sur le front et poursuivit sa route.  
Le fol espoir de Jeanne, *hélas ! s'était enfui !*  
Mais quand l'enfant, *venant lui rapporter l'étui*  
Lui présenta sa tête innocente et bouclée,  
L'amoureuse, un instant de désir affolée,  
Etreignit le petit d'un geste ardent et prompt,  
Et recueillit, collant ses lèvres sur ce front,  
*Avec un rauque et long sanglot de tourterelle.*  
Ce baiser de hasard qui n'était pas pour elle,  
Le jeune homme a quitté sa chambre sous les toits ;  
Puis ont passé les jours, les semaines, les mois,  
*Et celle que sa vue a pour jamais charmée*  
Ne sait plus rien de lui que par la renommée.  
Pareille aux pauvres gens qu'on voit en carnaval,  
Ecouter la musique à la porte d'un bal,  
Jeanne que font souffrir son cœur et sa mémoire,  
Entend de loin ce nom retentir dans la gloire,  
Tandis que sans amour, sans joie et sans beauté,  
Toujours elle s'enfonce en son obscurité.  
Sa vie est grise et morne ; *elle veut s'y résoudre.*  
*Une ouvrière, assise à sa machine à coudre,*

Habite la mansarde où Jeanne aimait à voir  
Le poète rêver devant le ciel du soir.  
Avec le calme ennui que l'habitude enfante,  
Elle fait son devoir de fille et de servante.  
Elle oublie ; et parfois, quand le petit garçon  
De la pauvre voisine arrive à la maison  
Et tend naïvement son front à sa caresse,  
Jeanne, se reprochant sa minute d'ivresse,  
Et ne voulant plus même un moment *se griser*  
Avec le souvenir de l'ombre d'un baiser,  
A ne pas embrasser ce front pur se condamne...  
Et ce baiser, ce fut tout le roman de Jeanne. »  
Et voilà, *sanctus gagaïsmus !*

\*\*\*

L'éditeur Edinger de Paris, vient d'entreprendre la publication d'une série d'œuvres de la littérature contemporaine, en volumes à 25 centimes. L'entreprise est excellente et ne peut manquer de réussir ; le volume à fr. 3-50, n'est pas à la portée de toutes les bourses, et la vulgarisation des Lettres sera une puissante arme contre celle de la politique et de l'art social que le journal tient entre ses mains.

Sont annoncés d'ores et déjà : *Les Vanu-pieds*, de Léon Cladel, *L'amour au pays bleu*, d'Hector France, *L'Amiral*, d'Edmond Picard (en vente déjà), *Les enfants de Giberne*, de Paul Bonnetain, des ouvrages de Mendès, Heusy, Talmeyr, Champfleury, Maizeroy, Clovis Hugues, Sutter Laumann (de *la Justice*), sans compter les réimpressions de classiques.

Plusieurs volumes sont en vente aujourd'hui.

\*\*\*

Jean Richepin vient de faire représenter au Théâtre-Français une pièce en 3 actes et en vers : *Monsieur Scapin*. Grand succès littéraire.

\*\*\*

Le mot de la fin :

Un dessin du *Chat noir* :

Une jeune personne de mœurs aimables s'approche d'un Gontran tout à fait copur-chic.

— Ecoute, je vais te faire une confidence... j'ai absolument besoin de quarante louis.

— Tu as raison, chère, de te confier à moi, je ne le dirai à personne.

La place nous manque pour la Boîte aux Lettres, mais le devoir nous oblige à penser à Paul-Ric-Wauwermans-Rac-de-Fontanar dit *Digitus albus*, Pauline pour les dames.

Or donc, mon premier est forgeron à Jérusalem, car on dit *veau-scie-fer* à Sion.

Mon deuxième a profité de la conversion de l'emprunt, n'est ce pas *ver-million*?

Mon troisième est excessivement ce qu'il est; on dirait un délirium très *mans*.

Mon tout est très difficile à deviner. Bon pour une plaidoirie du jeune Wauwermans à qui devinera (pro Deo). *Dag, Paulintje!*

---

## VARIÉTÉS

### CHEZ LE COMTE TOLSTOI

Le directeur du *Journal officiel*, de Saint-Pétersbourg, M. Grégoire Davilewsky vient d'avoir une entrevue avec le comte Tolstoï.

On sait que la conversion mystique de Tolstoï, ses allures et ses proclamations au peuple ont paru tellement étranges qu'on a cru devoir le proclamer fou.

Il paraît qu'on a eu tort.

Voici le portrait de Tolstoï que nous trace M. Danilewsky :

Avant que j'eusse le temps de descendre de voiture, le comte apparut sur le seuil, et, après m'avoir cordialement souhaité la bienvenue, il m'invita à le suivre dans son cabinet.

Il y a longtemps que j'avais vu pour la première fois le comte Léon Tolstoï à Saint-Pétersbourg, dit plus loin M. Danilewsky. Alors l'auteur de la *Guerre et la Paix*, était un fringant et brillant officier d'artillerie. Je l'avais rencontré dans la maison d'un célèbre sculpteur russe. Je ne l'avais point revu depuis bien des années; mille et un obstacles de la vie courante nous avaient séparés, sans que jamais pourtant mon admiration pour lui eût failli.

Certes, il est changé, mais ce sont toujours les mêmes yeux profonds et rêveurs, c'est toujours cette figure avenante, sympathique, éclairée de ce je ne sais quoi si bizarrement personnel, et c'est surtout la même barbe longue et épaisse, quoique parsemée de neige aujourd'hui.

Après avoir allumé des cigarettes, nous causâmes du temps passé, de ceux que nous avons connus tous deux et qui, pour la plupart, ne comptent plus parmi les vivants.

Un grand chien à poil roux interrompt indiscrètement notre causerie, faisant irruption dans la chambre en gambadant, et va se coucher aux pieds de son maître.

Tolstoï parla de différentes choses, de littérature surtout, et voici l'impression que M. Danilewsky a rapportée de cette entrevue :

Au retour, j'ai analysé mes impressions, et j'ai constaté que le comte Tolstoï, malgré la nouvelle et dangereuse voie dans laquelle il s'est engagé, est resté au fond le grand artiste du passé, qu'il dispose sagement de ses facultés d'esprit des plus élevés et qu'il peut encore enrichir la patrie de plus d'une œuvre aussi parfaite que la *Guerre et la Paix*. J'ose affirmer davantage : comme le silence qu'il a gardé après *Sébastopol* n'était point de l'inertie, mais du recueillement ayant pour résultat la *Guerre et la Paix*, de même peut-être aujourd'hui il délasse son esprit par la lecture de la Bible et de la Vie des saints pour nous donner bientôt un art nouveau qui mûrit dans son âme.

### LE MOT DE LA FIN

Deux époux causaient : « Si tu mourais, mon chéri, disait la femme, je te ferais faire une bière doublée en satin avec des bouillonnés, j'entourerais ta tombe d'un treillage artistique et je mettrais, au milieu, un ange en plâtre, à genoux, dans les giroflées, qui prierait pour toi... » L'époux, ravi de tant de prévenances, ne voulut pas être en reste : « Et toi, ma chère femme, si tu mourais, sais-tu ce que je ferais?... » Elle l'interrompit vivement : « Oh ! mon ami écartons ces tristes pensées. »

**A** tous les Artistes, Buveurs raffinés, Amoureux des Vins couleur de Soleil, des Liqueurs exquises et de la Verte Empoisonneuse qui engourdit les peines et calme le dégoût du Mufflisme contemporain, nous recommandons la

## de Block's Universal Wine C°

6, RUE PAUL DEVAUX, (PRÈS LA BOURSE)

ET MONTAGNE DE LA COUR

**E**n cette osteria décorée dans le style de la RENAISSANCE FLAMANDE par notre excellent décorateur, CH.-LÉON CARDON, nos amis Jeunes-Belgique, Vingtistes, Essoriens, Hydrophiles et autres trouveront à déguster les vins délicats de *Xérès* et d'*Alicante*, les vins de *Portugal*, d'*Orange-Cap*, le *Kalliste*, le *Misistra* noir, le *Moscato* et l'*Achaja* de *Grèce*, le *Tokay* de *Hongrie*, le *Syracuse*, le *Capri*, le *Malvasia* de *Lipari*, et comme apéritifs les *Vermouths Noilly-Prat* et *Fratelli Cora*, et l'absinthe *Pernod*.

(Prix modestes, et pour les jours de Joyeuses Beuveries, du vin de Champagne au gobelet, je ne vous dis que ça!)

---

**O**pantagruélistes! après avoir, à l'aide de ces apéritifs délectables, préparé votre estomac aux douceurs de la table, prenez le Boulevard, enfilez à droite la rue de l'Evêque, traversez en diagonale la place de la Monnaie, laissez à votre gauche l'infâme Munich des *Trois-Suisses*, glissez à côté de la *Taverne Tom* et entrez à la

## TAVERNE LOUIS

RUE DES PRINCES.

Vous y trouverez des plats du jour exquis et pour rien. A la carte, nous vous recommandons *l'Entrecôte aux pommes sautées*; comme bière, le *Scotch* dans des verres mousseline.

P. S. On n'y parle pas politique.

---

POUR PARAÎTRE INCESSAMMENT

## LETTRES A JEANNE

PAR JULES DESTRIÉE.

---

**GIL BLAS**, journal quotidien français, *boulevard des Capucines*, 16, à Paris; publie MADAME ROBERT, par THÉODORE DE BANVILLE. Un numéro **20** centimes, abonnement (3 mois) **17** francs; en vente partout.

---

Bruxelles. — Imprimerie Félix Callewaert père, V° Monnom successeur, 26, rue de l'Industrie

# LA JEUNE BELGIQUE

*De la musique encore et toujours!  
Que ton vers soit la chose envolée  
Qu'on sent qui fuit d'une âme en allée  
Vers d'autres cieux à d'autres amours,  
Que ton vers soit la bonne aventure  
Éparse au vent crispé du matin  
Qui va fleurant la menthe et le thym...  
Et tout le reste est littérature...*

PAUL VERLAINE.

## SOMMAIRE :

|                                       |                 |
|---------------------------------------|-----------------|
| Six années . . . . .                  | MAX WALLER.     |
| Emblème et sourire . . . . .          | GEORGES KELLER. |
| A cœur perdu ( <i>fin</i> ) . . . . . | HENRY MAUBEL.   |
| Madrigal . . . . .                    | JULES GILSON.   |
| Instantanés . . . . .                 | FLORENT VURGEY. |
| Oscillations . . . . .                | JACQUES FÈRE.   |
| Memento . . . . .                     | ***             |

## TABLE DES MATIÈRES.



BRUXELLES

ADMINISTRATION :  
26, RUE DE L'INDUSTRIE, 25

RÉDACTION :  
80, RUE BOSQUET, 80

1886



# LA JEUNE BELGIQUE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

paraissant le 1<sup>er</sup> de chaque mois et formant au bout de l'année un superbe volume orné d'un frontispice.

Bruxelles : Administration, 26, rue de l'Industrie. — Rédaction : 80, rue Bosquet.

Directeur : MAX WALLER. — Secrétaire : F. VURGEY.

Administrateur : H. VAN DIJK.

## ABONNEMENTS :

Belgique : 7 francs par an. — Union postale : fr. 8-50.

Les conditions pour les annonces se traitent à forfait.

---

## A NOS LECTEURS

Comme tous les ans, nous donnerons le 1<sup>er</sup> janvier à nos lecteurs la prime artistique d'un frontispice gravé en photogravure. Celui de 1887 sera signé XAVIER MELLERY.

---

Dès Aujourd'hui, Pour Éviter l'Encombrement De La Fin d'Année, Nous Lançons Nos Quittances De Renouvellement. Nous Comptons Qu'Aucun De Nos Amis Ne Se Fera Tirer l'Oreille & Que Tous Laisseront Aux Mains Du Facteur Les Modestes Sept Francs De Leur Abonnement. Qu'Ils Reçoivent d'Avance Nos Remerciements & Notre Gratitude.

---

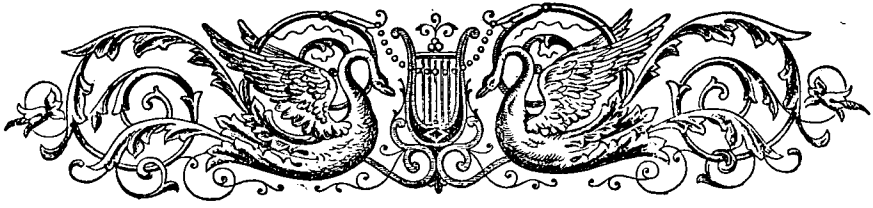
Au présent numéro sont jointes la couverture du volume et la table des matières.



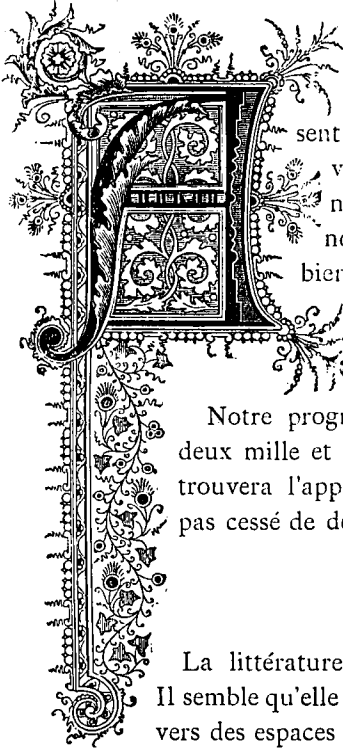
## L'ANNÉE QUI S'OUVRE

Nous pouvons (d'ores et déjà) promettre à nos lecteurs une série d'œuvres de premier ordre pour le volume de *la Jeune Belgique* qui va s'ouvrir. Notre prochain numéro contiendra une nouvelle *La fête des SS. Pierre et Paul* de GEORGES EEKHOUD, un acte funambulesque en vers d'ALBERT GIRAUD, des vers d'EMILE VERHAEREN, un sonnet d'EMILE VAN ARENBERGH, une étude de FRANCIS NAUTET sur *L'Abbesse de Jouarre*, etc., etc.

Les suivants fascicules renfermeront notamment une étude de JOSÉ-PHIN PÉLADAN sur *Fra Angelico et les Primitifs*, une suite de nouvelles d'HIPPOLYTE DEVILLERS : titre : *Péchés véniels*; une



## SIX ANNÉES



u moment où nous fermons le volume présent pour en recommencer un autre, nous devons, comme de coutume, regarder une minute le travail accompli et nous demander si notre ligne a été droite et notre campagne bien conduite. Voilà six années déjà que nous avons remplies de nos efforts, toujours en éveil, toujours inquiets, toujours décidés à ne pas faiblir.

Notre programme n'a pas changé. Tout au long des deux mille et cinq cents pages de *la Jeune Belgique*, on trouvera l'application des théories d'art que nous n'avons pas cessé de défendre avec persévérance et obstination.

### I

La littérature actuelle est hésitante et cherche ses voies. Il semble qu'elle se recueille pour s'élancer, les ailes grandes, vers des espaces inexplorés.

L'influence des romans russes, répandus subitement dans le monde des lettres, celle d'esprits étranges comme Villiers de l'Isle-Adam, ont profondément troublé la jeune génération ; la recherche psychologique, poussée jusqu'à la métaphysique, paraît remplacer de jour en jour la notation scrupuleuse des choses extérieures qui fait la base de l'école naturaliste.

Des livres comme *Le Crime et le Châtiment* (\*), comme *L'Amour suprême* (\*\*) et *L'Eve future* (\*\*\*) ; des estampes d'Odilon Redon ou des tableaux pensifs de Gustave Moreau, se sont imposés à la cervelle contemporaine ; la dissection de l'immatériel devient une tâche suraiguë à laquelle on s'adonne avec des battements de tempes et des tremblements de mains. Le livre a des dessous magnétiques que l'on pénètre peu à peu, par une sorte d'initiation lente et cruelle.

On a tenté de fonder une école poétique nouvelle qui fût en rapport avec ces aspirations à l'exactitude psychologique, une école où toutes nos facultés et nos sens fussent mis en œuvre pour donner une impression non éprouvée encore, le « frisson nouveau » qui secoua la génération parnassienne des *Fleurs du mal*.

On poussa l'expérience trop loin. A force de couper en mille les cheveux « de l'esprit », on en arriva à ne plus voir trace de chevelure, et l'on tomba dans une obscurité où devait fatalement disparaître l'art récent. Les « décadents », parmi lesquels se trouvèrent des écrivains pleins de sève, virent leurs efforts engloutis par le bon sens.

On pouvait admettre *l'Art poétique* de Paul Verlaine :

*Car nous voulons la Nuance encor,  
Pas la couleur, rien que la Nuance!*

Ce n'était là qu'un dogme de raffinement, de byzantinisme poétique qui devait séduire certains artistes, et nous avions en Georges Khnopff un délicat dont les vers appliquaient adorablement les nouveaux canons. Nous eûmes aussi Grégoire Le Roy, qui modula cette pièce inexprimablement musicale : *Le passé qui file* :

*La vieille fille et son rouet  
Parlent de vieilles, vieilles choses,  
La vieille a les paupières closes  
Et croit bercer un vieux jouet.  
  
Le chanvre est blond, la vieille est blanche.  
La vieille file lentement,  
Et pour mieux l'écouter se penche  
Sur le rouet bavard qui ment. (\*\*\*)*

---

(\*) Dostoïevsky, Th. *Le Crime et le Châtiment*, traduit du russe par Victor Derély. Deux volumes, chez E. Plon, Nourrit et C<sup>o</sup>. Paris, 1885.

(\*\*) *L'Amour suprême*, par le comte de Villiers de l'Isle-Adam. Un volume, chez M. de Brunhoff. Paris, 1886.

(\*\*\*) *L'Eve future*, par le même. Un volume, chez M. de Brunhoff. Paris, 1886.

(\*\*\*\*) *La Jeune Belgique*, tome V, page 317.

Nous nous inclinions insensiblement vers un art de demi-teinte; au lieu des papillotements prestigieux du vers de Gautier et de Banville, nous allions aux décroissances presque imperceptibles, aux éclats éteints, aux couleurs passées, au pâlissement de toutes choses, à une sorte de poésie convalescente dans le demi-jour d'un Parnasse capitonné. Il y avait là dedans une atmosphère maladive — décadente, si l'on veut parler à la mode — mais d'une maladie gracieuse de relevailles, dans laquelle il était défendu de parler haut.

Pourquoi cet art n'eût-il pas eu droit à son heure de gloire? On avait nommé les Parnassiens des *Impassibles*, parce qu'ils enchâssaient leur pensée de poètes dans du marbre; ceux-ci auraient été les *Sensitifs* emmaillottant leur âme dans des plumes de grèbe...

Le besoin de « faire école » fit crouler le groupe décadent. Le *Traité du Verbe*, de René Ghil (\*), le *Scapin*, le *Décadent*, scellèrent de ridicule un système qui devait être manié avec mesure et délicatesse. On commit sereinement des vers de ce genre :

*Tel instant qui naissait des heurs éventuels,  
Tout palmes de doigts longs aux nuits ondulatoires,  
Vrais en le dôme espoir des vols perpétuels,  
Nous ouvrit les passés de nos pures histoires.*

L'école décadente fut jugée par un immense éclat de rire et l'on n'en parla plus.

## II

Les poètes de la *Jeune Belgique* n'ont pas suivi dans ses écarts la phalange française. Au contraire, au lieu de torturer la langue, comme plusieurs de nous le firent à leur début dans l'art d'écrire, nous avons tous ramené notre ambition littéraire à la clarté et à la netteté de l'idiôme. Nous n'hésitons pas, il est vrai, à employer le mot rare, le terme délaissé, la phrase mignarde même que le dix-huitième siècle nous a transmise, mais le néologisme disparaît peu à peu, le style s'éclaircit; nous tentons, en un mot, de parler et d'écrire en français impeccable, de donner au pays une tradition correcte en même temps qu'artiste. Y réussissons-nous?

Que l'on se souvienne du *Scribe* (\*\*), d'Albert Giraud, cet accès de fièvre chaude où le malade écrivain prononçait la moitié des mots dans un bal-

---

(\*) René Ghil : *Traité du Verbe*, avec Avant-dire de Stéphane Mallarmé. Une plaquette grand in-8°, chez Giraud. Paris, 1886.

(\*\*) Albert Giraud : *Le Scribe*. Un volume, chez Lucien Hochsteyn. Bruxelles, 1883.

butiement de *delirium*. C'était la « prime gourme » jetée dans tout son fracas d'extravagance, premier jet magnifique de présomption, pétarade d'avant-garde, bagatelle de la porte étouffée dans un vacarme de cymbales et de grosse caisse.

Lisez aujourd'hui de ces morceaux hors ligne de *Hors du siècle* (\*) : *Crépuscule*, *Tourment du retour*, et ce joyau *Renaissance* (\*\*) :

*Il te suffit de faire un geste aventureux,  
Pour qu'il y ait à mes yeux la soudaine puissance  
Dévoquer en mon cœur, sous un ciel amoureux  
Toute la Renaissance!  
Et j'imagine alors un vaste palais clair,  
Où des lacs de soleil dorment au pied des arbres,  
Et font à leurs reflets rosir comme une chair  
La chasteté des marbres!*

Toute comparaison à part, le vers de Malherbe est-il, dans sa majesté de plain-chant, plus correct et plus français que ces strophes, et ne sont-elles pas une réponse à la légende du charabia Jeune-Belgique qui court les petites feuilles?

Est-il, ce charabia, dans les beaux vers de Rodenbach : *Pour une rousse* :

*Et vous, considérant ma divine agonie,  
Sentant dans votre cœur descendre mon génie,  
Heureux atrocement que je mourais pour vous,  
Et secouant au vent vos larges cheveux roux,  
Vous suiviez un départ d'anges dans les nuées,  
Aux ailes de condor lentement remuées,  
Qui s'en allaient porter mon âme au Tout-Puissant.  
.....  
Et vos cheveux étaient tout rouges de mon sang! (\*\*\*)*

Est-il, ce jargon Jeune-Belgique, dans l'adorable *Cantilène* de Grégoire Le Roy (\*\*\*\*)? Est-il dans les pauvres *Airs de flûte* (\*\*\*\*) que Siebel a sifflotés pour s'égayer un petit?

Le trouve-t-on, le volapük Jeune-Belgique, dans *les Milices de Saint-François* (\*\*\*\*\*) apportées par Georges Eekhoud à l'année 1886? Comme

---

(\*) Va paraître chez Lemerre.

(\*\*) *La Jeune Belgique*, tome V, page 209.

(\*\*\*) *La Jeune-Belgique*, tome V, p. 25.

(\*\*\*\*) *La Jeune-Belgique*, p. 181.

(\*\*\*\*\*) *La Jeune-Belgique*, tome IV, pp. 493, 494, 547, 548, 550, tome V, pp. 77, 78, 80, 81, 153, 215, 216, 218, 243, 294, 344.

(\*\*\*\*\*) *Les Milices de Saint-François*, par Georges Eekhoud. Un volume, chez M<sup>me</sup> veuve Monnom. Bruxelles, 1886.

dans *Kees Doorik*, comme dans les *Kermesses*, c'est l'ouvrier qui occupe la scène, non l'ouvrier sandesque, mais le pacant, le pitaud — ne souriez pas, c'est au dictionnaire, — le rustre sauvage d'une terre inexplorée par les Lettres. Parcourez le récit que fait Sussel Waarloos, dans les *Milices*, de la manifestation catholique du 7 septembre. Morceau de maître, évocateur, superbe. Mais pas de paillon, pas de ballonnement; un style serré, dur, inattaquable comme granit. Du français enfin, et du français qui évoque le flamand — sans tourner au belge; de la littérature de terroir admirablement noble et simple.

Eekhoud a évité la contagion terrible du pastiche. Il ne ressemble qu'à lui-même, et en lisant son œuvre, aucun autre nom que le sien ne vient à l'esprit.

C'est que ce concentré a subi dès l'origine le coup de la Terre. Pataud renforcé, il comprend l'art d'autrui mais ne se l'assimile pas. Il évoque pour nous ces garçons de ferme qui traînent la même charrue tout le long du jour, soulevant la même terre grasse, et allant jusqu'au bout du sillon, mais indifférents à tout ce qui n'est pas leur coin de pâture. Ainsi, Eekhoud laboure son champ bien-aimé, il le fait crier sous son fer, il le presse entre ses doigts, le pétrit, le modèle, en fait une statue aux contours robustes qui est son livre.

Est-il, cet apache Jeune-Belgique, dans le beau tableau de la *Belgique* dont *le Tour du Monde* vient de donner le dernier trait? Plus qu'aucune autre de l'auteur du *Mort* et de *Morteroche*, cette œuvre survivra à celui qui l'a écrite. Toutes ses facultés, tout son art, il les a entassés là dedans; il les y a jetés à pleines gerbes, sans compter, et ce livre restera comme un de ceux que notre pays peut dresser, ainsi qu'un indestructible monument, à la gloire de Camille Lemonnier. Quiconque a lu les descriptions de Bruges, d'Anvers, du Brabant, a conservé dans la mémoire, avec une clarté de vision, ces largeurs de style et ces opulences de verbe.

Voici la fin du livre :

« Lentement le ciel s'apâlit sur ces idylles; une fumée rose monta des horizons; le soleil décrut derrière la paix du grand paysage. Et mélancoliquement, je pensai qu'il ne se relèverait plus sur les pages de ce livre. Avec son disque rouge, déjà froidi de silence et d'ombre, s'enfonçait dans la nuit l'œuvre accomplie après tant d'aurores et de couchants. Je l'ai menée à travers la vie bonne et mauvaise : depuis bientôt cinq ans, j'y mets une tendresse religieuse pour la terre maternelle où dorment les miens, où moi-même j'irai dormir un jour. Et voici que je touche à son déclin. A travers l'inévitable tristesse qui accompagne la fin des labeurs humains, il me reste

du moins une douceur, celle d'y avoir vécu, dans les siècles et le temps, chez les ancêtres et les vivants, de la vie même de la patrie, en communion constante avec sa grande âme indéfectible (\*). »

Fin mélancolique qui hausse l'artiste et lui donne une attitude imposante qui demeurera dans l'avenir comme le geste immuable des statues. *Happe-Chair* est un hoquet d'ivrogne, *la Belgique* un grand murmure qui traverse, en les magnifiant, les plaines de l'Art et les forêts pensives de l'Idéal.

Que tout ceci ne semble pas un panégyrique d'enfant de chœur : nous défendons ici notre forme littéraire contre ceux qui mettent leur mauvaise foi au vent pour nous affubler d'une légende grotesque.

Nous qui avons dirigé matériellement la revue *Jeune-Belgique*, et en avons suivi, de plus près que tout autre, les diverses phases, nous entendons faire justice, une fois pour toutes, de la sottise histoire qui fait de nous tous des maniaques, des épileptiques littéraires auxquels nul barbarisme n'est étranger et qui se contorsionnent à plaisir dans une sorte d'« acrobatie » de langage. On nous prend pour des équilibristes... déséquilibrés, et bientôt, si nous ne tranchons violemment le commérage, le mot *Jeune-Belgique* passera dans le belge comme synonyme de javanais.

Aussi, dans cette étude, qui n'est pas une distribution de prix, voulons-nous montrer, preuves en main, ce que nous sommes ou du moins ce que nous rêvons d'être : des écrivains.

### III

A côté de Georges Eekhoud, d'Albert Giraud, de Camille Lemonnier, de Georges Rodenbach, il nous faut placer MM. James Vandrunen et Henry Maubel — nous ne parlons pas de M. Jules Destrée dont le premier livre paraît seulement.

Car, nous avons eu déjà l'occasion de le dire, ces fâcheux Jeunes-Belgique, que l'on confond dans la même ironie fine, — ne se ressemblent pas, quoiqu'ils s'assemblent beaucoup, et si nous avons quelque intérêt, c'est précisément de la diversité de nos aptitudes que nous le tenons.

James Vandrunen est un « affineur » qui donne son observation à l'état de poudre légère ; il aime les préciosités à manchettes ; lorsqu'il a mis un trait sur le papier vierge, il demande vite de la mie de pain pour l'effacer un peu ; il reste une chose vague comme ces ombres légères qui demeurent

---

(\*) *Le Tour du Monde. La Belgique*, par M. Camille Lemonnier, tome LII. 1344<sup>e</sup> liv.

fixées au verre des cadres où il y *eut* un pastel. *Flemm-Oso* (\*) et *Elles* (\*\*) — encore un volume à l'actif de 1886 — sont une longue causerie pleine de mots délicats dits en sourdine. On croirait entendre les propos galants d'une marquise du vieux régime — telle la grand' mère des *Tristesses et sourires* — égrénant les réflexions semi-mélancoliques, semi-railleuses que lui inspirent les mœurs du jour. C'est comme un journal intime d'où les pages trop franches ont été arrachées pour ne faire de peine à personne. C'est mince, mais ainsi que ces feuilles de papier de soie dans lesquelles on aurait enveloppé des mandarines.

Plus vive et plus mordante est la verve de Henry Maubel ; celui-ci voit autrement ; dans son style comme dans sa personne, il y a une allure de flegme... ému. C'est un Pierrot de Londres. Il excelle à dire la jeune fille, mais spécialement la « mélancolique tintamarresque » comme Renée Mauperin.

C'est, d'ailleurs, une des jolieses de notre époque que cette fusion du sourire dans la tiédeur des larmes. Il est de très mauvais ton de déranger le monde du bruit de ses sanglots, de même qu'il est d'un goût détestable de rire de tout comme Figaro, qui est si souvent plus raseur que barbier. Mais souligner d'une discrète ironie la petite larme qui perle à l'œil ; insinuer que, après tout, l'on est bien bête de « se faire du mauvais sang » et que si l'on pleure un tantinet, c'est pour plaire aux dames ; avoir un scepticisme dandy qui ne s'émeut de rien, mais se civilise parfois ; diminuer d'un mot fin, que l'on s'adresse à soi-même par politesse, la légère amertume que donnent les incidents de la vie ; c'est le ton de la littérature fantaisiste d'aujourd'hui. C'est de la philosophie dans une papillote, de la science en jabot, de la profondeur qui ne pose pas à l'abîme.

Le pessimisme passe de mode, ou du moins cet enfant gâté de M<sup>e</sup> Ackermann se corrige. Nos Schopenhauer ne dédaignent pas de faire des mots et les Léopardi du jour tranchent du bel esprit ; nous nous suicidons, mais en nous grisant, comme le duc de Clarence dans son tonneau de Malvoisie...

Nous avons cité Villiers de l'Isle-Adam ; celui-là est un pessimiste de la dernière heure, un Edgard Poë d'après le téléphone, un penseur, à coup sûr, mais un penseur selon la science plus que selon le sentiment. *L'Ève future* restera comme un des livres les plus originaux de l'année 1886, non

---

(\*) *Flemm-Oso*. Un volume hors commerce tiré à 100 exemplaires. Bruxelles-Ixelles. Imprimerie Générale, 1884.

(\*\*) *Elles*, par James Vandrunen. Un volume hors commerce tiré à 150 exemplaires, chez M<sup>me</sup> veuve Monnom, Bruxelles, 1886.



moins que *L'Amour suprême* dans lequel rayonne ce parfait chef-d'œuvre : *Akédysseril*, plus parfait, si c'est possible, que les superbes *Souvenirs occultes* des *Contes cruels* (\*).

L'exotisme, la recherche des littératures étrangères, la soif du breuvage nouveau, auront marqué la période de l'heure présente. On connaît actuellement Tolstoï, Dostoïewsky, Gogol, Pouchkine — on lit les traductions de Verdaguer, de Valera, de Capuana, de Verga — ce rustique puissant dont *la Jeune Belgique* donna naguère une page supérieure adaptée par Eekhoud (\*\*).

Cet envahissement de manifestations littéraires, inattendues et encore mal comprises, doit troubler fatalement toutes les idées d'une génération jeune et apte aux empreintes ineffaçables.

#### IV

Ce mouvement est parallèle à celui dont le vieux vautour Barbey d'Aurevilly est le premier chef, et dont Léon Bloy, Joséphin Péladan, Stanislas de Guaita, Charles Buet sont les hérauts. Ceux-là sont les catholiques inquisiteurs, les Torquemada qui trouvent tiède la papauté.

Ils remontent au moyen-âge et plus haut encore, en mêlant le Dogme à la Kabbale, le Culte à la Magie. Ils donnent des poignées de main, par dessus le Trône et l'Autel, à l'Hermès Trismégiste. Ils parlent de Christna l'Indien, du Persan Zoroastre et de Fo-Hi le Chinois, « qui reconstituèrent partiellement l'antique synarchie du Bélier », comme si tout le monde était tenu de connaître ces ancêtres, cette synarchie et ce bélier, et leurs romans s'égarèrent dans des correspondances hermétiques dont on sort impressionné malgré soi — et son bon sens.

Dans cet ordre d'idées, nous avons eu en 1886 l'« Essai de sciences occultes » : *Au seuil du mystère* (\*\*), qui semblait devoir nous initier à toute cette érudition exhumée par des Maspero de l'Art. Des journaux français

---

(\*) Comte de Villiers de l'Isle-Adam : *Contes cruels*. Un volume chez Calmann-Lévy. Paris, 1883.

(\*\*) *La Jeune Belgique* donnera en 1887 la traduction faite par Georges Eekhoud d'un drame anglais en 5 actes : *La duchesse de Malfi*. Cette pièce, qui n'a jamais été traduite, est de Webster, un contemporain de Shakespeare et nous la tenons pour un merveilleux et pur chef-d'œuvre.

(\*\*\*) Essais de sciences maudites : I. *Au seuil du mystère*, par Stanislas de Guaita. Une plaquette grand in-8°, chez Georges Carré et A. Manceaux. Paris et Bruxelles, 1886. (Extrait de *l'Artiste*.)

traitaient sérieusement l'initiation occulte et l'un d'eux rapporta ce fait que nous n'avons pas songé à vérifier :

« Il y a peu d'années, quand le grand artiste Félicien Rops eut publié certaine série d'eaux-fortes, il fut fort surpris de voir arriver chez lui environ deux cents personnages, qui lui dirent :

— Monsieur, vous avez restitué un tombeau égyptien que seuls connaissent les adeptes du second degré; vous êtes donc un adepte du second degré, touchez-là! » (*Le Gaulois*).

L'anecdote est sans doute une fantaisie d'artiste que Rops aura insinuée avec gravité à quelque « interviewer » naïf, mais elle prouve qu'il y a un remue-ménage dans les cerveaux, et l'on a peine à croire qu'un écrivain, de l'envergure de Joséphin Péladan, crée des types inoubliables comme Mérodack, le mage du *Vice suprême* (\*), sans y croire un peu. Les jeunes devaient fatalement être arrêtés par cet art étrange dans son mystère et, sans aller plus loin, nous devons nous-même accepter le juste reproche d'avoir subi l'influence de Péladan lorsque nous écrivîmes *Lysiane de Lysias* (\*\*).

Nous aurons bientôt à parler du *Juré* de M. Edmond Picard, qui nous servira, plus que tout autre livre, à démontrer l'influence irrésistible du roman étranger sur l'écrivain actuel.

## V

Nous ne voulons pas, au demeurant, faire ici le résumé de l'éclosion littéraire belge de 1886. Il nous faudrait ajouter aux livres que nous avons cités accidentellement : *Les Moines* d'Emile Verhaeren, *Mademoiselle Corvin* de Jean Fusco, l'édition définitive de *Kees Doorik* de Georges Eekhoud, *les Nuits du Garde* de Paul Hagemans, le *Pro Arte* de M. Edmond Picard, les *Contes* de M. Jules Van der Bruggen, les *Lettres du fond des bois* de M. Frédéric Cousot; nous rappellerions la chute de *La Basoche* et la naissance de *La Wallonie*; enfin nous nous couvririons la tête de cendres au souvenir de l'insuccès de notre *Jeanne Bijou*, plongée, avec *Le Saxe* de Francis Nautet, dans l'ombre d'un oubli peu regrettable.

Nous devrions nous arrêter à *la Jeunesse blanche*, ce livre plein de

---

(\*) Joséphin Péladan. Etudes passionnelles de décadence : *Le Vice suprême*, préface de Jules Barbey d'Aurévilly. Frontispice de Félicien Rops. Un volume : à la Librairie des Auteurs modernes. Paris. 1884.

(\*\*) Max Waller : *Lysiane de Lysias*. Un volume chez M<sup>me</sup> Veuve Monnom. Bruxelles, 1885.

beautés où Georges Rodenbach, purifié de tout alliage français, a égrené des vers débordants de passion et de mélancolie, pleins d'images neuves, inattendues, évocatives. Nous aurions à scruter l'art mystérieux et maladif d'Iwan Gilkin, ce poète scrupuleux à la forme rare et précieuse, où les mots enchâssés scintillent comme gemmes et brillants. Nous interrogerions Francis Nautet, l'homme de la critique jeune, pleine d'enthousiasmes et d'injustices, mais pleine aussi de hardiesse et de perspicacité. *Les Notes sur la littérature moderne*, qui auront en 1887 leur seconde série, compteront parmi les livres à vues élevées et grandes. Ce n'est pas la critique aimable qui avance un mot pour le retirer dans l'instant, qui met des fleurs à son habit noir et marivaude ses sévérités, mais l'appréciation nette et franche qui ne recule pas après avoir parlé et arbore fièrement son drapeau d'intransigeance.

Mais, répétons-le, nous ne voulons pas offrir à chacun les louanges d'une amitié fatalement suspecte et c'est à dessein que nous laissons la liste incomplète; à l'heure présente, nous tentons seulement de suivre, dans son ondoisement compliqué, la marche des idées artistiques depuis que notre groupe s'est formé, et nous avons la joie immense de constater que notre effort constant, notre combat sans cesse, n'ont pas été sans résultat. Lorsque nous sommes arrivés, on ne s'occupait pas des écrivains belges — il y en avait pourtant. Si nous ne les avons pas *faits*, — ils sont nos aînés — nous les avons mis en lumière en des circonstances heureuses que d'aucuns ont regrettamment oubliées; nous avons élevé la dignité de l'artiste, en étant, sinon des créateurs nouveaux — ce n'est pas notre rôle de le prétendre — au moins des véhicules de la valeur d'autrui. Les écrivains français ont été jugés et admirés par nous, et nous pouvons même prétendre les avoir quelque peu répandus; enfin, par les polémiques les plus vives, nous avons attiré l'attention sur cette éternelle beauté qui s'appelle la Littérature. Que l'on nous dénie tout talent, on ne pourra pas nous enlever ce fleuron-là.

Ne l'oublions jamais, la Belgique n'est pas une terre propice aux tentatives littéraires. Le souci de la chose sociale fait délaissier les aspirations esthétiques. Ici, moins qu'ailleurs, le Belge est prophète; s'il s'élève, c'est au prix des plus cruelles atteintes; il n'arrive à s'imposer qu'après avoir essuyé les dédains et les mépris; il atteint le sommet de ses ambitions parfois, mais il s'y arrête blessé, secouant de sa poitrine sanglante les flèches qu'il a reçues en route. Souventes fois il tombe au milieu de la montagne, les yeux mourants tournés vers le soleil.

Quant à nous autres, notre cœur n'arrête pas ses battements; nous ne déposerons pas les armes, et nous n'avons pas peur.

Nous avons prononcé le mot de polémiques; on sait avec qui nous en avons eu et de quelle façon elles se sont éteintes; Alexandre, trop maladroit pour défaire le nœud gordien, l'a coupé. Il reste de ces luttes, déjà lointaines, le principe immuable de *la Jeune Belgique* : L'ART, VIERGE DE TOUT AUTRE SOUCI — nous n'en voulons pas et nous n'en aurons jamais d'autre.

MAX WALLER.

---

## EMBLÈME ET SOURIRE

*Le ciel ne songe plus aux nuages moroses,  
Un parfum langoureux monte des églantiers,  
Le soleil éparpille en ses lumières roses  
Des paillettes au fond des espaces altiers.*

*Effeillant tour à tour des pétales de roses,  
A jamais unissant leurs blanches amitiés  
Dans les illusions des rêves et des choses,  
Ils s'isolent à l'ombre épaisse des sentiers.*

*Il parle... elle sourit... Et seul je me lamente,  
Car, hélas! c'est en vain que je cherche l'amante  
Qui me consolerait lentement de mes pleurs...*

*Quand donc aurai-je celle à qui je pourrais dire  
L'élan de mon espoir par l'emblème des fleurs,  
Et qui viendrait alors me donner son sourire?*

GEORGES KELLER.



## A CŒUR PERDU

(Suite et fin)

### VII

Après le dîner d'une heure, commençaient les parties de *lawn-tennis* et de *tambourin*. Les lectures et les causeries dans le sable ; les flâneries au hasard. Puis, à la suite de l'oncle Jean, la chasse dans les dunes, la pêche à l'estacade. Il y pêchait le matin ; y revenait vers cinq heures, le fusil à l'épaule, en prévision des mouettes. Seulement, les mouettes ne passaient pas ou passaient trop loin, et s'il en venait une à portée de carabine, l'oncle avait toujours oublié la sienne, par hasard...

C'est pendant une de ces promenades qu'un coup de vent lança le chapeau de Miette à l'eau. Un filet le remonta plein de sardines.

— Vous pourrez bien le laver votre chapeau lui dit Lucien, en riant de son air désappointé ; mais elle protesta, dégoûtée et repoussa le chapeau que Lucien rapporta comme une corbeille avec les sardines dedans

Depuis lors, elle s'enfouissait le minois dans une capote de paille sombre qui lui faisait la mine gentiment vieillotte des poupées de Kate Greenaway.

### VIII

— Quand irons-nous à Lisseweghe, à Knocke, au Zwijn? demandait Mariette tous les matins.

On convenait d'y aller le lendemain, et le lendemain, la question se répétait. C'est que le temps fuyait insaisissable. On passait les journées, les soirées à ressasser les projets d'excursions lointaines en suçant des caramels qui ne voulaient pas fondre, et les heures s'en allaient à la dérive, sans but ; les meilleures du reste, cueillies au bord de l'infini, ces heures vides de réalité dont on oublie les minutes comme si elles n'étaient plus marquées à aucun cadran de la terre, et par lesquelles la vie s'entr'ouvre un instant sur l'éternité.

C'était toujours devant la mer — la mer plate, calme, d'un bleu méditerranéen où le soleil faisait danser des myriades de points d'or répercutés en rayons aveuglants...

La mer lourde, mercurielle, des chauds après-midis, quand le soleil transparaissait comme une hostie jaune sous une taie de vapeurs, ne laisse sourdre que cette lumière aiguë qui fait dire que « le jour est bas »...

La mer houleuse des gros temps où l'eau, de limpide et transparente, devient opaque, prend des tons bruns de toile à voile, des tons de café traversés de larges mares noires et laboure et triture son lit. Ses crinières d'écume moutonnent au loin, grandissent, s'allongent, se tordent par tronçons qui surnagent comme des ailes de mouettes blessées, s'échevèlent, s'arrachent par masses que le vent chasse et éparpille en poussière.

Alors, si le soleil éclate, faisant poudroyer de l'or parmi cette poussière

blanche, la mer retrouve son expression passionnée, puissante des jours de vie intense où des gorgées de vent violent s'engouffrent et roulent parmi ses flots verts. La lumière coulant de tout le ciel, y étale au caprice des courants des bandes rouges, jaunes, bleues, violettes, comme un mirage des prairies immenses et de la campagne blonde bariolée des Flandres.

L'entière vie des êtres s'absorbait dans la vic de cet être panthéistique : la Mer. Pour elle était le premier et le dernier regard de tous, leur humeur variant suivant la sienne. *Sa vie*, depuis la couleur, le ton, l'allure, et le parfum de ses vagues, jusqu'au mouvement de la population flottante qui l'anime, faisait ici la base de *la vie*. Et Mariette vivant de sensations qui l'inclinaient irrésistiblement aux suggestions extérieures, était sensible enure toutes à cette influence, à cette domination.

La physionomie de la mer lui était devenue tellement familière qu'elle en devinait l'humeur, rien qu'au bruit changeant de ses vagues et en ressentait d'avance le contrecoup.

Toute commotion violente par les sons, les couleurs, les parfums, l'affectaient douloureusement. Ces fouettées de vent furieux qui font courir au ras du sol des traînées de sable blanc, la rendaient vibrante; elle prétendait entendre ses fibres nerveuses y bourdonner d'une harmonie continuelle comme des cordes de harpe éolienne. Les gros temps où le ciel sale s'abaisse sous le poids des nuages dans une mer empâtée de remous, l'amusaient pour une heure de marée haute où l'on va se faire tremper par les lames au bout de l'estacade, mais l'excitation tombée, ce temps là lui devenait lugubre.

Elle préférait la plage pimponnée de cabines roses, bleues, blanches, et de drapeaux qui claquent s'éveillant par une mer calme à demi ensoleillée, aux coloris des ombrelles et des toilettes claires.

Elle aimait y passer de longues heures contemplatives : des steamers, des voiles inconnues, indécises, glissaient au loin. Des hironnelles de mer traversaient le ciel par chapelets noirs. Des mouettes voletaient, jouaient à tournoyer au dessus de l'eau, plongeaient brusquement, repartaient en enlevant des paillettes de soleil à leurs ailes mouillées et Mariette suivait ces ailes jusqu'à leur effacement dans la nue, pendant que son esprit reveur appuyait le regard à l'horizon du ciel pour mieux voir au delà.

Elle aimait surtout, et dès le début de leurs retrouvailles, à les passer avec Lucien, ces heures où leurs êtres sympathiques s'appariaient mieux et — pensait Mariette — se comprenaient mieux encore dans le silence.

Lucien cedait volontiers à ses envies contemplatives. Il fixait ses songes en lui expliquant ce qu'elle entrevoyait, répondait souvent à ses impressions informes par des idées positives qui ne la blessaient pas et, de plus en plus, s'intéressait à cette étrange imagination de jeune fille qui posait les hommes et les choses sous un angle de vision si imprevu; à cet esprit mobile et physionomiste qui dissimulait sous un aspect superficiel et enfantin, tant de compréhension profonde et dont les singulières attitudes de pensée semblaient prendre plaisir à retourner la vie comme un gant. Souvent leurs deux pensées s'unifiaient tellement, qu'il leur arrivait de lancer une idée dans les mêmes mots à l'unisson. Aussi, le hasard les remettait-il partout et de plus en plus côte à côte. Ils s'attendaient l'un l'autre, et se rejoignaient; partageaient une chaise, un livre, un calembourg commencé par l'un et que l'autre achevait. Ils avaient pris l'habitude de se

dire les choses les plus banales en façon de mystère, afin de bien se convaincre qu'elles n'étaient que pour eux seuls; à toutes les promenades, cherchaient des prétextes pour allonger la route et flaner en arrière et, s'ils ne le pouvaient pas, se mettaient à mimer par toutes sortes de clins d'yeux et de gestes, ces secrets de polichinelle, plutôt que de les dire tout haut devant le monde.

Il n'y eut bientôt rien pour l'un dont l'autre n'eût une part. Juliette ayant dit un jour en plaisantant qu'ils partageraient leur vie, Miette la bouda jusqu'au lendemain.

## IX

Au début, ce n'était, en effet, qu'une camaraderie pour rire, à mots perdus, et l'on eût dit qu'il ne devait rien subsister de ces entretiens légers, pleins de marivaudages et d'agaceries — ce combat de deux esprits vifs et indépendants, sautillant aux jours divers de toutes sortes de pensées. Mais en marivaudant, l'on flirte. Dans l'ardeur du corps à corps, on oublie la lutte pour n'en plus sentir que l'étreinte passionnée. Les regards, à la fin, las de ferrailer, s'alanguissent, s'attardent, se frôlent, traînent l'un dans l'autre, et se dégagent plus mollement, comme à regret. Cette joute de deux esprits devient le becquetage de deux cœurs qui s'inclinent, se touchent et, pendant des secondes, laissant tomber leur pensée dans le rêve, s'appuient l'un à l'autre, souvent si doucement qu'ils n'en ont pas conscience.

Mariette avait une peur instinctive de ces défaillances; elle tâchait de les rompre d'un trait ou d'un geste qui, souvent, mal équilibré, dépassait sa pensée.

C'est ainsi qu'un jour elle lança ce mot : Chouette ! qui lui fit dire par Lucien : — Comme vous connaissez votre histoire naturelle !

Elle lui répondit en riant :

— Tant pis ! on me dit souvent que je suis trop dans le bleu, il faut bien que je reprenne du lest quelquefois. Puis elle ajouta gravement : — C'est vilain, n'est-ce pas ?

— Tout dépend de la façon de le jeter, dit Lucien...

C'était à la plage encore une fois, au pied du perré, dans cette bande de sable blanc que la haute mer laisse à sec. Ils se retrouvaient souvent là dans ce coin de leur premier tête-à-tête. Des enfants, autour d'eux, faisaient des pâtés de sable. Mariette en ayant détruit un sans le vouloir, le bébé restait tout consterné en faisant de gros efforts pour retenir ses larmes. Elle se mit à lui en refaire; puis Lucien l'y aida, et ils furent là, pendant un instant, côte à côte, à plat ventre, tassant du sable fin dans des formes en bois et les renversant doucement, les enlevant avec des précautions infinies de peur d'abîmer l'architecture des petits gâteaux alignés, tandis que le bébé, rasséréiné, suivait d'un air mi-inquiet, mi-souriant, les péripéties du travail....

Il était d'une frêle excessive, avec ses grands yeux soyeux, trop expressifs et des boucles blondes lui roulant jusqu'au bord des paupières :

— Veux-tu m'embrasser ? lui dit-elle.

L'enfant qui ne savait pas encore bien comment faire, avançait la tête et lui tenait sur la joue ses lèvres entr'ouvertes...

— Qu'il est petit, qu'il est mignon !

— Vous aimez donc bien ce qui est petit ? demanda Lucien.

— Oh ! oui ! C'est bien plus gentil et puis, comme j'ai de très petits bras et un très petit cœur, moi, il n'y a que les petites choses que je puisse embrasser et aimer tout entières.

— Pourtant, Mariette, il n'y a pas que des petits enfants à aimer sur la terre !...

Elle le regarda brusquement, comme si cette objection imprévue l'interloquait ; puis, abaissant le visage en souriant des lèvres : — Quelles idées drôles vous avez, dit-elle, tandis que ses yeux distraits regardaient fuser des ruisselets de sable blanc entre les doigts de Lucien.

## X

Une autre fois, c'était dans une niche de sable isolée, au flanc des dunes, parmi les herbes sèches, où les bruits les plus rapprochés semblaient venir de loin. Leurs regards glissaient à la surface ensoleillée de la mer, jusques à l'horizon. La plage, à leurs pieds, s'étalait, toute blonde, coupée transversalement par les brise-lames de bois qui se serrent et s'accumulent, pareils à des troncs d'arbres jetés en tas dans le raccourci de la perspective et les caravanes à baudets couraient là, bruyamment. Des femmes trottaient avec leur chapeau dans le dos, en poussant des cris aigus. Des jambes d'homme traînaient au sol ou saillaient ridiculement du corps ramassé sur la selle plate. Des mamans y maintenaient leurs poupons comme un colis sur une charrette trop chargée. Des bonnes avaient l'air de conduire une paire d'ânes enlisière et les pauvres bêtes, aux longues oreilles ballantes, s'en allaient tristement, un peu plus lentement au départ, un peu plus vite au retour, insensibles aux secousses de la bride et aux coups de trique claquant sur leurs os comme sur du bois mort...

Indifférents à ces éclats de joie, venus de si loin qu'ils troublaient à peine leur isolement, Mariette et Lucien demeuraient silencieux, et l'oreille au sable, écoutaient monter avec la marée le bruit clair des vagues d'écume soutenu par le ronflement de basse des flots profonds.

Lucien rompit le silence :

— Il me semble que, comme dit Léon, nous sommes en train de placer notre pensée à fonds perdus !...

— Perdus ? dit-elle, en amenant nonchalamment la tête vers lui, et elle le dit avec une imperceptible nuance de reproche dans le ton de la voix... Avons-nous donc besoin de mettre le monde en tiers dans nos confidences ? Puis, craignant d'avoir trop dit, elle s'arrêta sur ce mot, qui lui semblait presque un aveu...

Mais ce mot exprimait bien leur état d'âme, car leurs idées harmonisées coulaient dans le même sillage et, tout en pensant, ils s'écoutaient l'un l'autre comme s'ils se fussent parlé à voix très basse.

## XI

Une autre fois, c'était à l'extrémité d'un brise-lames, en pleine eau du flux qui coulait autour d'eux par nappes, glougloutait aux creux, ruisselait



en cascades blanches au flanc des pierres. Il faisait un de ces temps reposés que Miette adorait. La mer, vidée de voiles, s'étendait comme un incom-  
mensurable lac sans rives, toute bleue, d'un bleu lacté.

Devant les cabines roulées pêle-mêle, un monde bruyant en couleurs bruyantes fondues au jour clair du matin, grouillait au bord et jusque dans l'eau parmi les baigneurs bariolés et les mioches à pieds nus.

Les plages de bains séparées par les jetées s'étendaient à perte de vue, toutes identiques comme une seule reflétée par un jeu de glaces, avec leurs baigneurs en grenouillère autour de la barque blanche des sauveteurs et leurs bouées flottantes qui semblaient, de loin, la tête noire et le bras tendu d'un baigneur en détresse.

Sans cesse, des portes de cabines claquaient et l'on voyait des bandes enjouées bondir à l'eau ; des jeunes filles y courir frileusement à petits pas avec une arrière-crainte du froid ; des gens graves et chauves, au ventre bombant sous le maillot, y marcher d'une allure mesurée, les uns prélu-  
dant au bain par des ablutions partielles ; d'autres, pour brusquer les sensa-  
tions, se faisant doucher d'un seau d'eau de mer en plein dos, et Mariette se moquait de tous, adorablement, se sentant fraîche et légère, ce jour-là, plus riieuse que jamais...

— Oh ! celui-là ! fit-elle tout à coup, en éclatant de rire, et elle mon-  
trait au bord un monsieur plié en deux, enfonçant avec toutes sortes de contorsions son arrière-corps dans des vagues si basses qu'elles ne parve-  
naient pas à lui mouiller l'échine. En faisant ce geste, elle avait basculé sur  
une pierre et saisi la main de Lucien pour s'y accrocher...

...Pourquoi leurs mains restèrent-elles liées l'une à l'autre quand il n'y  
avait dans leurs regards et dans leur voix rien que d'insensible et de rail-  
leur.

Pourquoi ces mains cessèrent-elles de rire, quand les êtres autour d'elles  
riaient de tous leurs membres ?

Pourquoi cette pause subite et cette pression pensive qui semblait  
chercher l'âme dans la chair, quand tout glissait au plaisir, s'envolait,  
s'évaporait en éclats de rire dans l'air parfumé d'insouciance folie?...

Ils ne les délièrent qu'en reculant, peu à peu, devant la marée montante.

## XII

Une autre fois, encore, c'était par un soir sans lune où le couchant mort  
demeurait comme entr'ouvert à une arrière lueur lointaine. Des feux palpi-  
tants de barques à l'ancre marquaient des places d'ombre mystérieuse en  
mer...

La mer montait. Les flots noirs et lustrés, soulevés d'une seule masse à  
pleins bords du chenal, roulaient dans du silence avec des vers luisants à  
leur échine et, du haut de l'estacade, les Roger regardaient appareiller des  
barques au départ.

La tête balancée des mâts se penchait vers eux et les coques bousculées  
par la marée montante, à chaque poussée du flot, ébranlaient les madriers  
en faisant crisser les amarres. L'eau froide, ourlée de lueurs vertes, léchait  
les flancs lisses et retombait sur elle-même avec des plaquements de linge  
mouillé.

Des corps ramassés se mouvant comme des fantômes, en battant de leurs

sabots le fond des cales, jetaient dans l'air obscur des gloussements, des cris rauques arrachés par l'effort. Les poulies gémissaient.

Hissée lentement par saccades, dans un claquement de toiles et d'anneaux, l'énorme voile lâche, secouée autour d'eux, battait la balustrade, leur flottait au visage... et ces formes et ces gestes aux proportions fantastiques et ces bruits étouffés par la nuit semblaient reculés dans un rêve...

Miette et Lucien, appuyés coude à coude, avaient amené le visage l'un vers l'autre. La lumière de leurs yeux brilla pour eux seuls; mais leurs regards apposés demeurèrent fixes, contenus, comme s'ils craignaient, en se mêlant dans cet instant-là, de ne pouvoir plus jamais se ressaisir...

Et, ce soir, Mariette revint triste, d'une tristesse vague sans but et sans cause, qui l'obséda pendant toute la journée du lendemain.

### XIII

— Mes enfants, quel brouillard! ça monte, monte, monte! on ne distingue presque plus la mer et les voiles y passent comme des ombres!

Miette criait du vestibule. Elle entra :

— Vous n'avez pas vu Luç?... Tiens! on dîne ici!

— Si on dîne! Voilà une demi-heure qu'on vous attend tous les deux.

— Ou qu'on ne nous attend pas.

— Et Lucien, l'as-tu perdu?

— Mais, je ne sais pas, dit-elle en s'asseyant; nous étions arrêtés ensemble, je me suis tourné vers lui, il avait disparu.

— C'est le brouillard, dit Léon.

— Oh! mais voyez-donc! fit-elle en se penchant; que c'est cocasse, on dirait de la neige. Et c'est venu tout d'un coup. Qui a pris ma serviette?

Elle avalait sa dernière cuillerée de potage en affamée, quand Lucien rentra.

— On dirait que vous avez faim, Miette!

— N'est-ce pas, comme je mange! C'est pour rattraper le temps où j'étais petit oiseau.

— Bon! Sa toquade métempsychologique!

— Et Griolet?

— Griolet dort.

Tous les visages s'entre-regardèrent en se passant un sourire.

— Qu'est-ce qu'il y a, on se moque de moi!

— Veux-tu des crevettes, gamin?

— Des creviches! Oh! que c'est joli, ce machin-là; ma tante, qu'est-ce que c'est?

— Appelle cela un crevettier, si tu veux, dit M<sup>me</sup> Roger; c'est mon vieux pêcheur, tu ne le connaissais pas?

Dans un bac en cristal, un sujet de bronze et d'émail figurait un pêcheur avec le chapeau de cuir bouilli dans la nuque et les pantalons en haillons tombant sur des chevilles nues. Il poussait devant lui un haveneau en filoches souple d'argent plein de crevettes et, dans ce filet, plongeait une petite pelle également en argent ayant, en plus large, la forme de ces *écopes* dont les pêcheurs se servent pour mouiller leurs voiles.

Mariette s'amusait à titer les crevettes une à une de l'eau fraîche qui

ruisselait sur leur cuirasse unie, pailletait leurs longues moustaches et l'éventail de leur queue comme des plumes.

— C'est gentil à faire tourner la cervelle de tous les jeunes poissonneaux, ces petites bêtes. Quelles amusettes ça doit faire là-dessous. — Oh ! pauvre petiotte, celle-ci, je suis sûre qu'elle avait une passion.

Et, promenant un regard curieux à la roseur diaphane des écailles :

— Un duo de crevettes dans un fourré d'algues, ce doit être drôle, quand la mer est phosphorescente !

Lucien ajouta à l'unisson de sa voix :

— La phosphorescence, n'est-ce pas leur clair de lune ?

L'image leur était venue en même temps.

— Les grands esprits.

— Ou les petits cœurs, dit Léon ; cela s'emboîte comme des plateaux japonais — si ceux-là ne se rencontraient pas.

Lucien, qui buvait, s'étrangla.

Mariette, d'un bond, se relevant de sa rêverie, prit un air de bataille :

— Où avez-vous vu, s'il vous plaît, Monsieur, des gens se rencontrer qui marchaient dans le même sens ?

— Le hasard est si grand ! soupira quelqu'un.

— Oh ! ça ! reprit Léon, c'est un préjugé. Justement, je l'ai vu cette nuit, en rêve, le hasard, il était tout petit, joufflu, avec une paire d'ailes au dos et s'exerçait à tirer à l'arc.

Alors Lucien, qui avait fini d'avaler, dit tranquillement :

— Mon cher, je te conseille de ne pas parler des bonshommes joufflus qui tirent à l'arc, car j'en connais, moi, qui sont très forts à la carabine Flobert — plus forts que toi !

L'intention de son regard, plutôt que sa phrase, fut accueillie par un éclat de rire suivi d'un assaut de voix sur tous les tons :

— Oh ! Lucien, une histoire, raconte ! Oui, raconte-nous-la.

On regardait Léon. Lucien commençait : Il y avait une fois... Il y avait au bout de la digue, parmi les échoppes, un joli salon de tir où Blanche avait beaucoup d'élèves maladroits... Un matin...

— Lucien interrompit M<sup>me</sup> Roger, elle est convenable, au moins, ton histoire?...

— Pas du tout, dit Lucien, elle est très inconvenante, — sans cela je ne la raconterais pas — puisque c'est pour faire enrager Léon.

— Alors, je l'interdis.

— Oh ! la censure.

Et les jeunes filles poussèrent, en chœur, une exclamation de désappointement.

On s'était levé de table. Le brouillard se dissipait lentement, laissant aux arrière-plans des vapeurs opaques qui comprimait la mer. Quelques petites vagues, à peine indiquées par un ourlet de bave, au bord, éclataient une à une dans un bruit de pétard humide que l'écho répercutait en décharges sourdes de profondeur en profondeur et la voix de la mer semblait haleter dans l'atmosphère lourde.

Mariette, étendue sur le divan, une main pendante, tenait, de l'autre, un livre déplié en éventail.

Juliette, qui avait pris sa tapisserie, dit :

— Mariette !

Il y eut un silence où l'on entendit claquer les ciseaux de Juliette qui coupait un brin de laine.

— Mariette est somnambule, dit Léon, elle prend le divan pour une gouttière.

— Mariette, tu dors?

— Il fait chaud! dit Mariette en se soulevant à peine.

— Qu'est-ce que tu lis?

Elle regarda le titre et dit : — *Fumée!*

— Est-ce joli?

— Je ne sais pas.

Et, se levant tout à fait, elle descendit lentement à la veranda, en se lissant la taille du revers de la main.

— Eh bien, les jeunes filles! dit M<sup>me</sup> Roger, si vous nous offriez le café qui refroidit!

Miette n'avait pas entendu. Elle rentra au moment où Juliette avançait une tasse à Lucien. Elle vint, d'un mouvement d'enfant gâtée, la lui prendre des mains :

— Moi! dit-elle, et se mit à compter les morceaux de sucre à Lucien :

— Un, deux, encore?...

Ils se regardaient, les yeux dans les yeux, en se passant la tasse... Instinctivement leurs doigts se frôlèrent.

Elle se laissa tomber dans un fauteuil à côté de lui...

— Ainsi, Miette, tu es somnambule, commença M<sup>me</sup> Roger. C'est donc toi qui te promènes par la maison, la nuit?

Tous les yeux étonnés s'entregardèrent.

— Moi, dit Mariette.

— Vers quatre heures, ajouta M<sup>me</sup> Roger, je ne dormais pas, j'ai entendu descendre...

— Pas moi! toujours! Qui est-ce?

Et faisant le tour du salon : Qui est-ce, répéta-t-elle, en désignant chacun du doigt. Elle arrivait à Lucien :

— Est-ce vous?

Lucien sourit sans répondre.

On éclatait de rire.

— Vous y êtes et vous n'y êtes pas; je suis allé me promener.

— Où ça?

— A l'estacade.

— Cette nuit?

— Ce matin.

Et il avoua que, se trouvant éveillé avant le jour, une envie lui était venue d'aller voir lever le soleil.

— Moi qui ne croyais pas à sa vertu! dit Léon.

Et, tandis qu'il continuait de rire avec les autres de l'idée drôle, Mariette, se tournant vers Lucien, lui dit d'un ton de reproche :

— Tout seul! Tenez, vous êtes un vilain garçon! et elle se rejeta dans son fauteuil en lui tournant le dos.

#### XIV

La sieste n'était jamais bien longue. Comme le ciel s'était éclairci et qu'un peu d'air frais venu on ne sait d'où, tournoyait dans le soleil, on proposa une promenade.

Juliette, s'approchant de Mariette, lui dit d'un ton câlin :

— Viens-tu Miette?

Mariette fit signe que non. Et comme Juliette insistait, elle refusa obstinément en prétextant de la fatigue.

La tête de la bande était déjà sur la digue.

Une voix appela : Lucien!

— Trop tard! fit Léon en tirant sa montre : le soleil est levé.

Lucien les laissant s'éloigner pointa la lunette d'approche dans la direction d'un voilier qui passait au large.

M<sup>me</sup> Roger était sortie de la chambre.

Il y eut entre eux un long silence, puis Mariette lui dit d'un ton de mauvaise humeur :

— Pourquoi ne sortez-vous pas ?

— Et vous Mariette? fit-il en la regardant.

Elle se leva sans un mot et vint se planter à côté de lui.

— Voulez-vous voir? Il s'écartait.

Alors, toujours sans parler, et le regard détourné de lui, elle s'approcha de la lunette, se haussa sur les pointes en se fermant l'œil gauche d'une main...

— C'est un peu haut, dit-il, en écartant les branches du trépied. Voyez-vous maintenant ?

La lunette lui découpait à l'emporte-pièce dans le ciel et la mer, un hémisphère dont le coloris se détachait dans un rapprochement de lumière...

Quelques personnes causaient à l'estacade, accoudées en pleine mer comme à l'extrémité d'un pier. Autour d'elles du monde circulait sur le fond atone du ciel comme sur la table blanche d'une chambre obscure, où se meuvent sans bruit, dans une vie de sourds-muets, toutes sortes d'êtres qu'on voit sans les entendre et qui s'éclipsent au bord du cadre.

Mariette rencontrait leurs visages, leurs regards et, gênée par le face à face avec ces yeux qui semblaient braqués de tout près sur elle, elle détourna la lunette.

La flotille de pêche, au large, encombraient tout un pan de l'ouest. Ses énormes coquilles normandes à voiles carrées prenaient une taille enfantine au flanc des steamers et des voiliers. L'horizon se peuplait de départs. Des vapeurs à la panse bourrée de coke traînaient à des lieues de ciel leur sillage de fumée et les bricks érigeant leur monumentale voilure aux tons de pierre blanche passaient d'une allure hiératique dans le soleil. Des silhouettes triangulaires de bateaux-pilotes, portant un *P. Antwerpen* à leurs toiles inclinées sous le vent, baissaient la tête sous les pavillons, les cordages, et se faufilaient en zig-zag, par bonds et rebonds, comme pour flotter entre les jambes de toute cette architecture flottante où s'immobilisait le phare tournant, aplatisant sous son mât à lanterne une large coque lignée de rouge et de noir avec, en grandes lettres blanches : *Wandelaar*. Mariette sortant de son mutisme dit d'une voix maussade et nonchalante :

— Je croyais que c'était *Wielingen*.

— *Wielingen* a été déplacé vers le nord, il est là-bas, le voyez-vous ?

Elle allongeait la lunette au long du bras de Lucien... Mais, se redressant brusquement :

— Tiens! dit-elle et, se frottant l'œil, elle se remit au point. Au nord

lointain, saillait de la mer une découpure nuageuse qui avait l'inconsistance d'un mirage.

— Lucien, sont-ce les dunes du *Zwijn* là-bas ?

— Quoi donc ?

— Voyez.

— C'est l'île de Walcheren, dit Lucien.

Le *Zwijn* est contre la frontière hollandaise, non loin du *Hondt*, une déchirure de la terre, sorte de ramification extrême des bouches de l'Escaut où la mer haute s'étale en mare. Une branche des dunes, celle du nord-est, fait ici un coude brusque, pour rentrer dans les terres, et va rejoindre la digue gazonneuse qui coupe la plaine, au fond. L'autre s'abaisse, se ronge, finit en une languette échevelée de végétation fruste, de sorte qu'au lieu de se continuer, les deux tronçons se présentent en angle droit, séparés par le lit vaseux du *Zwijn*, que le reflux laisse à sec. Et les navires éparsemés dans le sillage de l'Escaut regardent de loin, au vol des oiseaux de mer, l'étrange physionomie de ce trou de la côte, dont les traits bouleversés se contrepesent et se désorientent.

La veille, les Roger avaient déjeûné là au bout d'une excursion de trois heures, sans y rencontrer qu'un vieux pauvre venu des villages environnants, ramasser du bois mort sur la grève.

La mer s'étalait à la plage, coulait au *Zwijn*, les entourait et ce bras rentrant des dunes, en face d'eux, semblait faire le front du continent. Au delà, c'était la terre batave, lourde et cossue, traînant ses ailes de moulins à vent de l'allure lente qu'a toute sa faune de bestiaux gras et d'hommes ventrus.

Mariette, étendue dans le sable, mâchait distraitement une herbe de saveur minérale... Le vieux pauvre, parmi les herbes, dévorait à mâchoires affamées des restes de leur repas en se laissant examiner comme un animal insensible aux regards.

Ce petit vieux, misérable, à nez et menton saillants, aux jambes torses, avec sa chemise bleu sale, entr'ouverte sur une gorge poilue, avait du méchant, du féroce, du sorcier dans le ramassement trapu de son être, dans son langage inintelligible, dans le scintillement de son regard, sous des mèches grises de cils.

Quand il eut disparu, ce coin de paysage où n'avait passé que lui, apparut à Mariette sous son véritable aspect de relais inculte, avec ses eaux pâles, ses dunes blondes jaunies d'herbes malingres, ses prairies bordées de vase et mangées par le soleil torride, et lui donna des réminiscences imaginatives d'île déserte, — où l'on trouve des barquettes pour se promener à deux...

— Dommage qu'on ne voie pas le *Zwijn*, dit-elle, et laissant la lunette elle vint sans plus rien dire s'asseoir à la veranda.

Elle était redevenue sombre et restait muette, les bras pendants, regardant devant elle d'un regard perdu au loin.

Lucien ne savait comment la prendre, car elle demeurait impénétrable dans ces moments-là.

Au bout d'un instant, il lui dit :

— Qu'avez-vous Mariette ?

Elle lui répondit sans le regarder ni changer de visage.

— Moi?... rien.

Lucien ne sachant plus que dire, ils demeurèrent silencieux.

## XV

Ce qu'elle avait, Miette le savait bien, pourtant.

C'était cet étrange malaise d'âme, ce chagrin profond qui l'oppressait jusqu'au désespoir, lorsque, toute petite, elle voyait une personne aimée s'en aller quelque part où elle n'allait pas aussi. C'était l'envie effrénée de refaire le même trajet, repasser aux mêmes endroits, voir et toucher les mêmes objets, tandis que rien ne parvenait à la consoler de cet abandon et qu'elle sentait quelque chose d'irréparable dans le mal qu'on lui avait fait.

Il y avait encore de cela dans l'esprit de singerie qui lui faisait imiter les gestes et les yeux de ses petits camarades, comme si une sorte de jalousie enfantine la portait à faire les choses qu'ils faisaient.

C'est qu'elle était jalouse vraiment ; jalouse non de quelqu'un, mais de quelque chose. et chez cette petite fille, qui allait devenir grande, cette passion singulière trahissait, comme par l'absurde, le mal d'aimer dont elle n'avait pas encore conscience.

Mais, aujourd'hui, Miette eut honte du vilain défaut qui la reprenait soudain, s'accrochait, se cramponnait à elle. Jusqu'au soir on ne parvint pas à lui faire dire une parole ; elle luttait de toutes ses forces ramassées dans un mutisme obstiné, car une idée s'implantait en elle, l'étreignait, l'étouffait, l'écrasait, une idée fixe, d'autant plus inarrachable qu'elle était née d'une impression plus profonde : aller là où Lucien était allé.

Elle se coucha en proie à cette excitation particulière, qui semble nous conserver une demi-conscience dans le sommeil et s'éveilla d'instinct à l'heure où Lucien s'était éveillé la veille. Il faisait nuit. Assise au bord de son lit, elle guetta le sommeil de Juliette et surprit dans le silence le bruit de sa respiration régulière et douce. Elle s'habilla mal, à tâtons, et descendit en se retenant à la rampe, de peur de faire crier les marches sous ses pas.

Rien ne bougeait encore dans l'entre-jour douteux de cette fin de nuit. Elle fut effrayée par un homme qui rôdait devant la veranda. Il se posta, ramassé sur lui-même, en avançant la tête pour voir. C'était un douanier de garde. Dès qu'elle l'eut reconnu, elle se força à sortir. Mais à partir de cet instant, elle qui n'avait pas peur aux plus épaisses ténèbres, eut peur ce matin, peur de ses pas, de ses mouvements ; peur d'une étrange sensation de rêve, qui faisait flotter autour d'elle toutes sortes de bruits et de remuements mystérieux, des ombres se lever, des formes surgir, qu'elle reconnaissait ensuite pour être un banc, un poteau, un réverbère éteint. Les villas avaient toutes leurs fenêtres noires qui la regardaient passer d'un air morne. On dormait là derrière. Elle se trouva ridicule et voulut retourner, mais ses jambes, comme en état d'hypnotisme, la firent avancer de force. Elle arriva au bout de l'estacade sans avoir rencontré personne. Ici, le gloussement de l'eau venant lécher un reflet de lune aux piliers, lui renouvela les sensations de tout à l'heure.

Une teinte âcre de brique pilée frottait l'horizon du levant. Des villas en avant-corps y saillaient comme la minuscule tête d'un reptile fantastique. A mesure que la teinte rousse imprégnait davantage le ciel, la petite tête se découpait, s'ajourait, se détachait du fond ardent comme quelque chose de calciné qui va s'effondrer. Toute une ligne d'architecture noire, à sa suite, s'allongait dans la fournaise, et bientôt, ce bout de digue, trempé

dans une onde de feu, figura la silhouette sinistre d'un chateau fort au milieu d'un champ de bataille incendié.

Des nuages s'en élevaient en fumée; s'ébattaient à la queue leu leu, pour se résoudre en ouate au fond bleu de l'ouest d'où la nuit se retirait en pâlisant. Dans cet envahissement, le jour allait plus vite, poussait une eau blafarde sous la lune, de sorte qu'un commencement de clarté coulait déjà sous cette nuit fanée, qui n'était plus la nuit vraie ni le jour encore. Et, comme si l'on eût pu décanter ce clair-obscur pour y démêler la lumière de l'ombre, l'œil y cherchait l'interligne imaginaire où l'une reculait devant l'autre.

Autour de la lune jaune, le ciel aussi balayé d'étoiles se mit à pâlir. Ce qui restait d'obscurité, refoulé, replié lentement au sable, s'amassait aux arrière-plans engraisillés de teintes neutres et, de ce paysage à peine entr'ouvert se dégagait un carré de tache blanche, une maisonnette dénichée des dunes, un clocheton, vaguement...

Au levant, la tache rousse passait à l'orange, puis à l'or pâle velouté de gris, se pulvérisait en une brume de lumière qui s'inclinait doucement vers l'intérieur de la côte. La terre, au loin, déchirait ses buées. Du village, dans un amoncellement architectural de vapeurs, allait surgir, encoigné d'un pignon ou crénelé d'une crête de toits, un morceau de soleil ébréché.

Alors, une mare de jour clair et affluée de l'est, aplanit à la mer calme sa gamme d'aquarelle. On aperçut nettement, dans un mouvement d'eau limpide, à l'horizon, une partie de la flottille de pêche au retour, croisée d'autres barques parties avant l'aube, et des steamers et des bricks enlevés des eaux plates. Les feux de la côte, un à un, s'éteignirent. Un homme vint abaisser le fanal vert qui marque l'entrée du port. Des barques, prenant la mer, dansaient allègrement, et leurs hommes, d'ordinaire si balourds et muets, s'interpelaient à grands cris, heureux de se sentir seuls en face du soleil levant. Des reflets de soleil joyeux papillottaient au flanc goudronné des coques, avivaient le coloris des girouettes à banderoles, des vareuses blanches et culottes rouges dans leur décor aux tons de cachou.

Le phare de Wandelaar s'éclipsa le dernier.

Mariette, qui était restée sans penser, rien qu'à voir, en se promenant de long en large, emmitouffée, grelottante, à cause du vent froid et de la rosée, à ce réveil de vie fraîche crut s'éveiller seulement et, piquée d'une idée subite, s'enfuit avec la peur de rencontrer du monde ou que quelqu'un la vît d'une fenêtre, maintenant qu'il faisait plein jour.

## XVI

Elle demeura triste et insatisfaite, honteuse au fond d'elle de cette folie qui ne devait pas l'apaiser. Elle l'avait faite sous l'empire d'une arrière-impulsion qui ne venait pas de sa volonté. Obsédée de plus en plus, puis affolée par cet inexplicable caprice de malade, elle avait couru là comme courent des malheureux pour échapper aux flammes qui les entourent et tout aussi inutilement. Elle en gardait maintenant une pesanteur à la poitrine; la sensation d'un sanglot, qui ne parvenait pas à se fondre, et cette pénible impression d'attente que laisse à tout l'être une harmonie sans résolution. L'harmonie de sa vie était encore une fois rompue. Son



esprit et son corps endoloris vibraient d'une plainte prolongée comme le bois d'une viole qu'on vient de jeter violemment.

Comme elle revenait du bain toute frissonnante et indisposée :

— Griolet n'a pas de chance ! fit remarquer Léon, car ce jour était celui de la course de crabes ou Griolet devait débiter : un événement dans la vie sportive de la plage. Mais, cette remarque, Mariette ne parut même pas l'entendre. Que lui importait Griolet ! Ce jeu dont la perspective l'avait tant passionnée, lui paraissait maintenant n'être plus qu'un jeu d'enfants. C'est que, pour elle, ce mois passé si vite, était plus gros d'événements qu'une année. Un très long temps la séparait de cette époque d'arrivée ici, dont on disait : « il y a quelques semaines ». Il lui semblait que son cœur avait grandi depuis ces jours et même un peu vieilli depuis hier. Qui sait jusques à quand ce cœur fût resté maussade et réfugié en lui-même, qui sait jusques à quand ce cœur, de sensitive, eût conservé les rides que la douleur aiguë venait de lui faire en le recroquevillant, si l'humeur de Miette n'avait tourné, tout à coup, en même temps que le vent.

Au milieu du jour, elle fut prise d'une de ces sautes de joie brusques dont elle était coutumière et qui s'expliquaient par l'inconstance de ses impressions, et par ce qu'une peine, aussi bien qu'une joie prolongée, pesait trop à son cœur, ce pèse-douleurs à minima.

Le vent s'était abattu sous une ondée diluvienne qui les avait chassés de la plage. Ils étaient rentrés jouer aux petits jeux. On avait mis tour à tour Léon et Lucien sur la sellette et Mariette les avait confessés, retournant leurs mots, leurs phrases, fouillant toutes leurs idées de cette ardente et jalouse curiosité de jeune fille qui brûle du désir de connaître les coulisses du théâtre, l'envers de la vie.

Ce fut Juliette qui cria la première :

— Il ne pleut plus !

Le mauvais temps avait dévié. Ils n'en avaient eu qu'une affraîchissante ondée et, les derniers rayons du soleil tombant, débarbouillaient le ciel de ses nuages.

Mariette, rejetant le châle dont elle s'emmitouffait, courut dehors en sautant par dessus les flaques. L'air était envahi d'une fraîcheur délicieuse ; la mer limpide, le soleil agrandi et doré de tous ses feux pour un coucher splendide...

Légère, joyeuse, elle ne se demanda point pourquoi la nature faisait cette bonne action de finir dans le rire une journée si mal commencée...

Un battement de tambourin, ayant fait virer ses pensées, elle oubliait tout, et le rayonnement juvénile de son visage montrait le fond d'une joie que rien ne semblait devoir assombrir.

Elle respira deux trois fois, buvant de l'air à plein souffle, et cria de toute la force de ses poumons :

— Lucien, une partie à deux !

Et Lucien tenant les tambourins, enjambait la balustrade pendant qu'elle s'amusait à lancer sa balle en l'air pour la recevoir, tour à tour, sur la paume et sur le revers de la main.

## XVII

Elle se tenait droite, presque immobile, la tête seule battant un va-et-vient serré de haut en bas. Elle pivotait lentement, amenait son visage enfiévré où passaient des tiraillements nerveux sous des traits fixes, et ce marmotement machinal des lèvres qui comptaient les coups. A chaque battement, son chapeau lui tombait un peu plus sur l'oreille :

— Cent et trois ! criait-elle en ramassant la balle qu'elle venait de manquer.

— J'en ai fait le double hier, dit Lucien.

— Toi !

Il éclata de rire à ce « toi » qu'elle venait de lui lancer en plein monde, tout haut, et la balle lui arrivait dans la bouche ; n'étant pas en garde, il allait l'attraper entre les dents, quand un souffle l'écarta, il donna le coup de tambourin et elle dût courir.

C'était un caprice de jeu imaginé par elle, à qui ces heures de pluie avaient mis une fourmilière dans les jambes. Une partie improvisée sans prétention stratégique pour le plaisir de courir et frapper, courir à deux surtout et se rencontrer, se heurter, se frôler le visage et s'emmêler les mains ; se mater un peu à cette gymnastique des muscles arc boutés et de regard tendu suivant la balle qu'on frappe et refrappe, qui fuse et rebondit au choc sonore du tambourin. Puis, ce vis-à-vis continu, cet échange de paroles, de regards à la volée ; l'allée et venue de ce petit objet de lui à elle, et d'elle à lui, comme pour porter vers l'un un peu du fluide de l'autre, la remuait bien autrement qu'un attouchement réel.

— A chaque fusée de la balle, elle éprouvait un léger spasme qui se tendait en une secousse électrique au rebond.

Elle commençait à se fatiguer.

— Plus fort ! cria Lucien.

Elle donna un coup violent, de travers, qui envoya la balle sur la plage.

Ils dégringolèrent le perré, mais il fallait courir pour ne pas glisser sur les pierres bleues mouillées de pluie et, l'élan pris, ils ne rattrapèrent la balle qu'en roulant dessus, tous les deux, à plat ventre.

Le chapeau de Mariette avait heurté le visage de Lucien.

— ... Pas fait mal ? dit-elle, en se relevant.

— Pourquoi ?

Elle montrait sa capote de grosse paille :

— Ça rape ! ...

Ils remontaient doucement, en s'accrochant le talon aux aspérités. En haut, il se retourna vers elle. Elle était très rose et toute décoiffée, son chapeau dans le dos :

— Ouf ! que j'ai chaud ! dit-elle, en se hissant à la main de Lucien.

## XVIII

Et les jours passaient sur les jours ; après une période de pluie le beau temps avait reparu ; Mariette était redevenue très riieuse, et le boute-en-train de la bande qu'elle dératat de rire par ses drôleries. C'est elle, un soir, qui inventait un cramignon comme à Liège. On le fit aux lanternes et toute la

digue s'accrocha à cette file onduleuse torchant de lueurs fantastiques l'architecture sombre des villas.

On était en septembre. On soupait, à la lumière, de mets plus onctueux et tièdes. Mariette qui d'ordinaire s'échappait des repas la première, s'y trouvait bien maintenant et s'attardait à l'intimité de cette grande table de famille où l'on se serrait par appréhension du froid à venir. Elle était à côté de Lucien. Ils tenaient très peu de place ensemble. Ils s'étaient placés tout naturellement ainsi dès le premier jour et continuaient là leur compagnonnage... L'air frais du soir entra par la vénitienne au large ouverte, leur apportant un bruit de voix et de pas traïnants au dehors, et d'un même mouvement, ils se penchaient, le menton dans la fumée des tasses pour apercevoir, de leurs yeux écarquillés dans la nuit, les gens qui les regardaient manger.

Ils étaient venus à ce degré de camaraderie où l'on se dit « vous » pour le monde en se tuoyant du geste et du regard. C'était devenu une habitude de les voir constamment ensemble et de les y remettre. On ne nommait pas Mariette sans ajouter : et Lucien, l'un n'allant pas sans l'autre. Les deux ne faisaient presque plus qu'un ménage, un bon ménage qui égayait les soirées de ses disputes pour rire.

Aussi Mariette ne put-elle dissimuler une impression de tristesse, lorsqu'un soir on parla de départ. Elle songea à la date... se mit à compter les jours...

Et après le souper, comme elle s'était écartée avec lui :

— Quand partez-vous ?

— Demain en huit.

— Pourquoi ne restez-vous pas jusqu'au quinze ?

— Vous savez bien que je ne puis pas, Mariette, lui répondit-il avec un peu de tristesse aussi et de regret dans la voix...

Ce fut tout.

L'heure triste du départ était presque oubliée, quand un matin des derniers jours, Lucien, en descendant, aperçut Mariette par la porte entr'ouverte. Elle plantait là, tout habillée, tenant d'une main son miroir et, de l'autre, donnant un coup de menotte à ses houpettes.

— Juliette est descendue, dit-il, en poussant la tête ?

— Oui.

Il entra tout à fait :

— Bonjour Mariette !

— Bonjour ! fit-elle en lui tendant la main et, levant moqueusement le visage, elle le regardait sous le nez :

— Vous avez bien dormi ?

— Pas comme ça, va ! dit Lucien en s'approchant pour l'embrasser et, d'une mine suppliante, en lui saisissant la tête à deux mains :

— Rien qu'une fois, puisque je pars !

— Lucien, Lucien ! dit-elle, si on montait !

Puis, elle ferma les yeux pour ne pas voir des baisers rapides lui caresser les yeux, les cheveux et ces deux petites places où l'on devinait la peau délicate à travers les mèches soyeuses des tempes.

## XIX

Si quelqu'un était venu demander à Miette, brutalement, en trois mots : l'aimes-tu ? la pauvre Miette, étourdie par le choc qui l'aurait jetée tout à coup aussi rudement à la réalité, fût demeurée sans pouvoir rien répondre.

L'aimes-tu ? — Miette n'y avait pas pensé. Elle n'avait jamais pris à l'esprit, pour les regarder en face, ces trois mots qui ne lui représentaient que comme une banalité creuse le sentiment complexe et indéfini d'aimer.

Il y a de ces sensations mobiles, à fleur d'âme, qui ne trouvent de nom dans aucun langage rationnel ; les fixer, les saisir, c'est leur donner un corps ; les faire tomber parmi les choses déterminées qui ont un but et une fin.

D'où lui venait, et depuis quand, ce bien-être physique et moral auquel elle s'était inclinée inconsciemment, s'abandonnant, se donnant d'un élan de cette passion qui lui emplissait le cœur sans regarder en-deça ni au-delà ?

Un beau jour de soleil et de rire avait passé, et sa nature primesautière s'y était jetée à cœur perdu, comme un papillon dans la lumière.

Était-ce aimer, cela ? Pendant quelques semaines elle avait vécu et s'était senti vivre. Elle avait aimé l'eau, l'air, le soleil, les fleurs, des voiles à l'horizon, des oiseaux dans le ciel ; le coin de plage où ils avaient fait des pâtés de sable ; la couchette en pleine dune où ils avaient rêvé ; l'estacade, et, le soir, son long chemin noir vers l'infini et tous ces chemins sans but, chemins d'ombre ou de lumière, où ils avaient égaré des serremments de mains, des paroles, des regards qui ne voulaient rien dire et disaient tant de choses.

Elle s'était mise à aimer des figures inconnues, y passant et repassant chaque jour, comme des figures sympathiques à sa joie. Elle avait aimé des mots, des sourires, des gestes, des riens pour l'instant qui les avait vus passer et, parmi toutes les choses familières qui, participant de leur vie commune, s'y étaient animées comme des êtres, elle avait souvent aimé ce qu'il touchait, ce qu'il portait, ce qu'il aimait...

Mais lui, Lucien, rien que lui dans l'absolu de sa personne, dans l'entière de ce cœur et de ce corps qu'on échange pour une vie en les arrachant de tout le reste — l'aimait-elle enfin ?...

— S'il m'aimait ! songea Miette, et soudain elle tressaillit à la ressensation toute vive des baisers dont elle croyait avoir gardé la trace visible au visage...

— S'il l'aimait ! en vérité, il n'était pas que des petits enfants à aimer sur la terre. Si petit que fût le cœur de Miette, il y avait place pour beaucoup d'amour. Et, tout à coup, fermant les yeux, elle crut sentir ce cœur se gonfler, ses bras se tendre vers une ombre penchée d'où tombaient des baisers et sa voix murmurer : Lucien ! Lucien !...

La joie du jour s'endormait au murmure décroissant des êtres.

Au couchant, dont le soleil venait de glisser, le dessin de tout s'effaçait, le coloris se fanait, ne laissant que des tons neutres, des gris de fer, des gris d'argent, des gris niellés, cuivrés de mares stagnantes et, devant la mer, en reflux, un reflet de moire irrisée suintait à la plage.

La mer se lustrait comme une soie tendue à craquer.

Des barquettes à fleur d'eau passaient et repassaient, glissant dans le même sillage, quelque silhouette fixe à l'ombre de leur voile.

De toutes parts des gerbes de petites balles jaillirent en fusées au son des tambourins. Un orgue, au loin, moulait des valsez tristes et des nuées de moustiques dansaient à leur rythme.

Mais, déjà, les balles, en retombant, se perdaient dans le gris du ciel. Les tambourins sonnaient mat. De l'humidité tombait dans un brouillard d'automne. Une ombre louche rampa de la plage. Du sable, devenu noir, une buée légère épandue émuoussait les silhouettes, engrisait la mer et le ciel, et ce n'était pas une nuit qui se pose ; c'était le retrait insensible de ces demi-lueurs crépusculaires où papillotent et clignotent des points d'ombre parmi les teintes qui se dissolvent jusqu'au néant complet de la lumière.

Mariette rentra en grelottant.

Quand elle se retrouva le soir avec Juliette, dans leur chambre, aucune d'elles ne prononça plus le nom de Lucien.

— Nous ne rentrerons pas avant la fin du mois si le temps est beau. Est-ce que ton père viendra te chercher ?

— A Bruxelles, sans doute. Je partirai avec mon oncle Roger.

— Il ne fera pas gai quand vous serez tous partis ; démon, nous n'allons plus rire !

Puis il y eut un silence, Juliette tendait l'oreille : — Ecoute, on dirait qu'on joue en bas...

— C'est ta mère, dit Miette en l'embrassant.

Juliette lui rendit son baiser : — Dors bien, sais-tu !

Miette s'endormit tout d'un coup, lourdement, jusqu'au lendemain. Son réveil fut maussade. Une pluie grise embrumait l'horizon.

Elle eut ce geste instinctif de détourner la face dans l'oreiller en refermant les yeux pour ne pas voir le vilain jour qui se levait.

## XX

C'est triste, un départ, comme tout ce qui s'arrête, tout ce qui meurt. C'est de l'inconnu, du vide ; quelque chose d'interrompu ; un trou dans le plaisir et dans le rire. Un peu de nous s'égare à tous les coins de joie éparpillés dans la vie. Chaque fois que nous en passons un, nous avons peur que ce soit le dernier.

— Là-bas ! dit Renée, voyez la mer, il vient du gros temps. Un grain montait de l'ouest en d'épais nuages effilochés de vapeurs roussâtres. Une bande d'un violet clair, comme tracée grossièrement au pouce, bordait la mer au fond et, s'y étalant peu à peu, amenait à sa surface une flottille de voiles, secouées, ballottées dans un brouillard humide. La ligne d'horizon, d'ordinaire si nette, semblait rongée de remous. La mer se soulevait de son lit.

Cependant, un reste de soleil, sourdant encore par des déchiquetures du ciel, gardait à la mer cristalline une transparence de vert bouteille et l'écume de ses bords éclatait de blancheur sous ce faux jour de vitrail.

Mais le glacié de lumière se déplaça, glissa lentement vers l'est à mesure que, par derrière, la rafale se gonflait. L'eau devint opaque.

Les jeunes gens restaient à décompter tout bas les minutes en reculant indéfiniment, lâchement, ce baiser long et fort qui allait être le dernier.

M<sup>me</sup> Roger se leva : Lucien, je crois qu'il est l'heure.

— Il pleut là-bas ! dit Juliette. La pluie tombait en mer.

Des rais gris descendaient des nuages, et descendaient de plus haut à mesure que la trombe avançait. Le pan violet se développait en pâissant. Au choc des deux eaux la mer se cabra et se mit à rouler en une énorme barre oblique. La flottille enveloppée parut hésiter, avoir peur, et s'immobiliser sous l'ondée.

Mariette était sortie de la chambre, les poings sur les yeux, pour ne pas pleurer. Lucien, après avoir embrassé ses sœurs et ses cousines, se précipita vers le vestibule :

— Où est Mariette ?

Elle rentrait. Ils se serrèrent les deux mains.

Pendant qu'ils se tenaient ainsi le temps de se plonger un regard au fond de l'autre, elle ne put s'empêcher de lui dire : Manque le train ! Mais si bas qu'il dut ne pas l'entendre et, de la digue, il lui cria un « Au revoir ! » presque joyeux qui la gonfla de larmes.

Subitement la nuée, crevant d'eau et de grêle, s'abattit rageusement, noyant l'air, le ciel, la mer dans un embrun mélancolique couleur de spleen, où le son se perdait du bruissement de l'averse au bruissement de la mer.

— Pourvu qu'il arrive ! dit M<sup>me</sup> Roger.

Mariette se pencha. Elle le vit qui s'enfonçait en courant sous la pluie, et comme elle n'avait plus assez de courage pour se détacher de là, Juliette, la prenant par le bras, lui dit : — Ma pauvre petite Mariette, ne reste pas là ; il te pleut dans les yeux ! Ce qui lui fit avoir un joli sourire en larmes.

Juliette, la voyant si triste, avait pitié d'elle et ne voulait pas lui rappeler ses allusions taquines et qu'elle avait eu raison, puisque *c'était vrai*... — N'est-ce pas que c'était vrai ? — Deux ou trois fois, sur le point de le lui demander, en l'attirant câlinement, elle se contenta de la regarder dans les yeux d'un regard affectueux qui signifiait la même chose, et Mariette ne disait plus non. Elle se serrait contre Juliette en frissonnant, la retirait avec elle devant les grelons qui claquaient à leurs pieds sur les carreaux de la véranda. Elles durent reculer jusque dans le salon et restèrent sur le seuil à regarder cette mer à la sépia, frottée d'un remous de sable, bousculant des masses d'eau en heurtant les nuages et les rejetant sous l'horizon par blocs qui continuaient à dégringoler pêle-mêle.

HENRY MAUBEL.

---

## MADRIGAL

*O chère ! accepte mon bouquet  
Puisque c'est aujourd'hui ta fête,  
Pour te fleurir, ô ma conquête,  
J'ai dévalisé le bosquet.*

*Je l'ai fait mignon et coquet  
Afin qu'il te paraisse honnête ;*

*O chère! accepte mon bouquet  
Puisque c'est aujourd'hui ta fête!*

*D'autres t'offriraient un banquet,  
Mais je préfère en tête à tête,  
Beaucoup de baisers, — c'est moins bête!  
Chère, va mettre le loquet  
Puisque c'est aujourd'hui ta fête!...*

JULES GILSON.

---

## INSTANTANÉS

### BETTING

Le turf est morne. Seul, un homme se promène. Il passe sur la pelouse en regardant des piquets sur lesquels sont cloués des numéros, traverse la piste, s'arrête devant les tribunes désertes, repart vers le pesage, contourne les écuries, regarde encore des piquets numérotés, et tombe.

Pendant trois ans, il a économisé sur ses appointements du ministère. Il a parié. Toujours, il a perdu.

Hier, c'était la dernière journée de la réunion. Il a parié plus gros, pour se rattraper, et il a parié avec l'argent d'amis. Il a tout perdu.

C'est bien fini. Il est sorti emportant un rasoir.

Maintenant, sur la terrasse, deux grandes ailes de sang se déploient à ses côtés, comme l'ombre rouge de l'âme envolée. Et dans l'air, au milieu de la solitude et du silence, semble passer un vague écho : 20 + 120.

### L'AUTRE

L'office est terminé. Les mariés, se donnant le bras, marchent vers la sortie. Des deux côtés du tapis rouge, une haie de curieux derrière une haie de chaises.

Elle, baisse les yeux. Lui, regarde.

Près du porche, une femme prie, la tête baissée. Quand ils passent, elle tressaille, et, à travers sa voilette, une grosse larme tombe en se dorant dans un rayon de soleil qui raye les vitraux, et se meurt, noire, sur le velours du livre d'heures.

Lui voit cette larme, et tressaille comme elle...

. . . . .  
— Dis, mon chéri, pourquoi as-tu tremblé comme ça, ce matin ?

— Tremblé ?

— Oui, allons... en sortant de l'église...

— ?

— Voyons,... il n'y avait pas une... dame.

— Ah !

— Eh ! bien ? Qui...

— C'est ma veuve.

Elle lui sauta au cou, le couvrit de baisers, et, quand elle vint frôler son oreille, elle chuchota :

— Vous resterez bien mort, Monsieur ?

### LE CYGNE

O ! sainte dont le crâne altier rayonne de beauté et de douceur, femme au regard séraphique bridé par la souffrance, je ne cherche plus ici-bas les puretés plastiques ; elles n'y vivent point.

La rocaille et la fange ont tordu ton port alourdi dont la majesté évoque celle du cygne empesée sur la rive.

Tu étais faite pour voguer sur l'éther, sainte engloutie !

### L'ORGUE

Tes attraits sont voilés d'une vague tristesse. Le soleil de tes yeux brille derrière un nuage. Ton sourire est craintif, sourire de veuve où luttent deux amours. N'es-tu pas l'éternelle éplorée dont le cœur jamais ne se donne entier. Oui, tu l'es, car le doux chant de ton âme vibre sous l'étouffement d'une brise immense, d'une plainte grise, comme la voix céleste des orgues se perd sur le fond morne des graves bassons, lancinante aspiration au couronnement de l'amour, là haut.

### MÉDUSE

Quand j'étais enfant, on me disait que les fautes des mortels étaient marquées en grands points noirs sur le livre de l'Eternel.

La terreur qui me glaçait à l'idée de ces stigmates du Vice, me ressaisit aujourd'hui que tes grands yeux brillent devant moi comme de fatales et superbes « Fleurs du Mal ». Tes narines palpitantes battent comme des ailes de vautour. Ton front morne a l'éclat mystique des soleils d'hiver au funèbre sourire. Et tes lèvres sanguines sont les portes de fer des enfers charnels.



## VÉNUS

Blonde que j'aime doucement, tes yeux ont des étonnements pudiques de vierge. Sur tes joues folâtres, comme des flammes d'amour, des accroche-cœur d'or. Et, pareille à une étoile de sang, une tache rose semble draper tes chairs sur ta pommette. Ta bouche divine peut s'ouvrir pour montrer ses perles, mais doit se taire.

Je t'aime muette. *Savez-vous !*

F. VURGEY.

---

## OSCILLATIONS

*Sie vergolden sie nur und erwärmen sie nicht.*

(SCHILLER. — *Berglied*).



eci ne saurait être que peu de chose. Le siècle n'étant plus aux grands actes, les hommes de vingt-cinq ans, n'ont été mêlés à d'autre drame qu'à celui qui se joue dans leur cœur. Pour banales qu'en soient les scènes, il n'en est de plus poignantes. La vie en demeure lugubrement teintée : ce qui fut le riant prologue m'apparaît illusion ou mensonge ; ces deux célestes ombres de femmes souriaient à un homme dans lequel je ne saurais me reconnaître.

De tout temps, ma destinée fut vacillante. En moi se combinaient dans une exacte proportion, deux éléments hostiles et d'une fougueuse intensité. C'est en vain que mon esprit assoiffé de grandeur et de beauté s'élançait vers les pures régions de lumière ; la matière qui l'enchaînait en des liens trop étroits, le rejetait violemment vers la terre, équilibrant par la pesanteur de la chute, la hardiesse de l'essor.

L'orgueil avait beau se cabrer en sa sujétion, l'âme et le corps poursuivaient sans relâche leur implacable duel. C'est pourquoi, saisi d'un insurmontable effroi, je méditais la métamorphose inévitable des choses, j'observais combien dans la répartition des forces de l'Univers, une vitalité plus grande fut attribuée aux principes de déchéance, aux agents de corruption ; — alors, dans des paroxysmes d'angoisse, je voulais embrasser l'idéal d'une immortelle étreinte, pour que l'exaspération de mes désirs le fit triompher au jour de la transformation inéluctable, j'étais hanté d'une vision !

Il me semblait que j'étais suspendu à la tige oscillante d'un balancier, et que, soit qu'elle s'arrêtât à droite dans les rayonnements de la clarté et de la splendeur, soit qu'elle s'immobilisât à gauche dans les ténèbres et les épouvantes de l'abîme, mon sort en serait irrémisiblement fixé.

Ce fut alors que j'aimai une femme ou plutôt un ange.

Un ange seul pouvait ravir le trouble véhément de ma pensée ; et je l'aimai comme mon bonheur et mon salut, à la folie, sans songer que c'est

du ciel que nous vient la foudre. Je respirais auprès d'elle une atmosphère surnaturelle, l'air auquel se mêlait son souffle purifiait jusqu'au sang de mes veines, aussi ne m'avait-elle jamais connu que spiritualisé par son charme subtil. Je lisais un soir d'été ; Térésita ferma mon livre et me dit, rafraîchissant mon front brûlant de son doux baiser de sœur : « Elle vient, crois-moi, parle-lui, car elle t'aime. Puisque notre séparation est prochaine, qu'au moins je te laisse heureux »... Térésita était le soleil de ma vie, l'image radieuse dont je n'étais que la contre-épreuve affaiblie, et mon frère l'empreinte oblitérée. En lui je retrouvai ma nature en dérive, en elle mes aspirations glorifiées ; leurs contrastes étaient ma crainte et mon espoir

Pénétré d'une allégresse sans bornes, je m'approchais de ma bien-aimée : « Cher poète, dit-elle, je serai très indiscreète, je voudrais terminer ce beau jour en m'initiant à une de vos belles pages ». Elle s'était assise dans un vieux fauteuil, où j'avais beaucoup rêvé d'elle, sa fine tête blonde légèrement inclinée sur le fond sombre, telle que l'on voit les madones gothiques. Debout à ses côtés et non moins belle se tenait Térésita. Toutes deux me souriaient, et je me sus transfiguré par une joie complète, et je crus en avoir fini avec ma misérable nature.

Quand d'ardentes rougeurs embrasèrent le couchant, ma douce amie se leva, et, pensive, s'appuya à la croisée : « Que faites-vous donc auprès de cet arbre ? » dit-elle soudain. Je m'étonnai, puis répondis vaguement oppressé. « Je ne vous ai point quittée. Celui que vous voyez est mon frère ». Elle reprit en riant. — « Vous ne m'en aviez jamais parlé. Voulez-vous que nous allions le rejoindre ? Vous êtes si bons que vous prétendez tous m'aimer, voyons s'il fera de même ». Je la suivis à regret. Son erreur n'avait été que trop naturelle : mon frère et moi étions jumeaux et de même taille. Elle n'avait pu à cette distance remarquer la lourdeur de sa démarche, ni l'affaîssé de son maintien, ni ses traits semblables aux miens, mais ridiculisés par l'exagération des lignes.

Nous le trouvâmes contemplant, avec une colère stupide, un très beau fruit qu'il avait cueilli à grande peine, et qui se trouvait rempli d'insectes. Il se retourna à mon appel ; elle demeura interdite, scrutant involontairement mon visage, comme le faisaient tous ceux qui m'apercevaient auprès de ce malheureux, comme si notre ressemblance physique impliquait nécessairement une similitude morale. Quant à lui, arraché à son burlesque désappointement, il manifesta une joie d'enfant de connaître la belle compagne de Térésita, et la témoigna d'une manière si basement extravagante, qu'elle en eut le malaise d'un organisme délicat rapproché d'un animal ignoble. Il me regardait et ricanait niaisement ; mes nerfs crispés reproduisirent les contractions de son visage et de crainte qu'elle ne s'aperçût de la funeste analogie, je l'emmenai précipitamment. Cependant nous étions arrivés en un frais sentier, délicieusement embaumé par la brise du soir ; — c'était l'heure voilée où montent les étoiles ; je voulus lui décrire le ravissement de mon âme, mais je venais d'être parodié par une brutale allégresse ; instinctivement elle revoyait l'autre en moi.

Dès lors, le charme s'évanouit. Térésita luttait sans trêve contre mon découragement; elle m'exhortait à me conquérir, et, s'autorisant des intimes affinités de nos natures, me promettait la victoire. Mais les sœurs ne sont point immortelles, et pour nous elles meurent une première fois le jour de leur mariage. Térésita partie, je restai sans appui en présence de cet être déchu. Oh! le lent supplice des jours sans fin, sans consolation! mes gestes, mes actions bouffonnement contrefaits par un insensé, mes léthargiques rêveries brisées par son importune sollicitude! Car il avait pour moi une sorte d'affection bestiale; ni les injures, ni les mauvais traitements ne me sauvaient de lui; et si j'essayais de fuir, il me retrouvait guidé par un infaillible instinct. Je dois dire que je commençai à ressentir à son égard, une bonne haine fraternelle, la plus franche des haines; — aussi riais-je amèrement, lorsque ma mémoire me rappelait les touchants récits que nous ont légués certains poètes, sur l'amour entre frères. Fiction, fiction pour moi! Un frère du même âge est parfois une chaîne, mais un frère jumeau, dont la chair avait été pétrie avec la mienne, et qui était moi d'une façon si précise, que les bouleversements de sa physionomie livraient le secret des vices, que vaillamment je cherchais à étouffer, c'était le pire des ennemis, c'était le traître!...

Mes traits reflétaient si fort l'état violent dont j'étais possédé, que je dus suspendre presque toute visite chez ma bien-aimée, et les rares fois que je la revis, je ne pus me dissimuler sa souffrance. En cette créature éthérisée dont l'enveloppe même semblait esprit, la soudaine intuition de mon indignité avait dû soulever une antipathie invincible. Moi-même, je savais ma rapide déchéance. J'avais à mes côtés un mauvais génie inconscient dont l'entité formée d'atomes identiques aux miens, exerçait sur eux une intoxication souveraine. Une des lois de la physique précipite les corps moindres vers les masses plus denses; de même j'étais attiré vers cette nature pétrifiée dans la matière, comme par un irrésistible aimant. Tous mes sens s'irritaient de leur contrainte, et se voulaient à l'unisson de cette force déchaînée. Ainsi se justifiaient les affres douloureuses de ma jeunesse, le balancier fatidique s'inclinait de plus en plus vers la gauche, dans les régions d'insondables ténèbres.

Toutefois, si j'eusse eu recours aux macérations sublimes par lesquelles d'héroïques religieux domptent la chair avant même qu'elle n'ait fait entendre ses premiers cris, et si l'affliction de mon corps n'eut cessé qu'avec ma vie, j'eusse été sauvé. Mais c'est alors que je perdis à jamais, cette femme douce et charmante, adorée quoique insensible, et dans l'anéantissement qui se fit dans mon cœur, se brisèrent ses dernières cordes. Lui, ce pauvre fou, compatit à ma douleur, il vint à moi, ainsi que l'on voit des animaux farouches se secourir entre eux, et, me vantant ses honteux plaisirs, me tendit la coupe pour y boire l'oubli de la chimère. Quand dans nos longues ivresses nous profanions cette chambre où j'avais entrevu l'extase sublime, il eût été impossible de discerner, lesquels de ces yeux abrutis s'étaient allumés jadis à l'étincelle sacrée. Incessamment s'accrut l'angoisse et le désespoir, saveur amère dont la débauche désaltère ses enfants.

Une dernière fois je m'efforçai, et j'implorai l'asile d'un monastère isolé, perdu en un morne site. Les austérités d'une règle cruelle engourdirent ma pensée; j'espérai le repos; mais une nuit sombre que j'étais prosterné sur les dalles du cloître, la lune glissa entre les croisillons d'une fenêtre, et d'un long rayon, me montra la sainte que j'invoquais. Fût-ce un prestige de l'esprit tentateur ! ce fut Elle, Elle seule qui m'apparut dans les rigides vêtements d'une vierge de pierre; c'était vers Elle, Elle seule qu'avait monté ma prière, et c'était Elle, Elle seule anéantissait à jamais la paix recouvrée ! Une douleur sans nom me mordit le cœur. Je gémis, je criai, je frappai les murs glacés. Arrachés au sommeil, les moines étonnés entr'ouvraient leurs cellules : affolé je pris la fuite, ne me souvenant plus de mes saintes croyances, ni de mes engagements solennels, mais sachant que j'avais ramassé un outil tranchant, et qu'avant peu je serais maître de mon sort. Une rivière profondément encaissée dans la montagne arrêta ma course. Ce lieu était sauvage et désolé; une impénétrable obscurité tombait des rocs, quelques étoiles s'abîmant dans le précipice m'indiquaient où mourir. Je fus saisi d'un sentiment étrange et passionné. Enfin, j'affranchirais mon âme, elle triompherait dans la souffrance de la matière rebelle ! Tandis que je m'enivrais de la mélancolie de cette heure funèbre, mon oreille fut frappée de ce ricanement auquel je préférais le hurlement de la plus sinistre chouette, ce signe d'une joie frénétique chez mon implacable persécuteur; et je sus qu'il m'avait suivi, qu'il était là souillant de sa présence la pureté de l'instant suprême, stigmatisant du rictus de la rage, ma lèvre expirante. Semblables à des Némésis antiques, haletantes de vengeance, se dressèrent toutes mes amertumes passées; mais dans le calme de la nuit silencieuse, je crus entendre vibrer le nom de Caïn et je lançai dans le gouffre béant, le fer qui m'eut rendu fratricide. L'onde blémit à peine, elle réfléchissait maintenant un masque farouche, hideusement contourné dans sa furie.

C'était bien là le regard abject qu'avait eu ce misérable, le jour où sa colère me dégrada aux yeux de ma bien-aimée, mais ce n'était pas lui, c'était moi qui me penchais frémissant sur l'abîme. Je ne pus endurer cette preuve irrésistible de l'annihilation complète de mon être, je vis rouge, je m'avançai vers lui, râlant après sa vie, et je le frappai avec une telle violence qu'il s'en alla rouler sur la berge glissante. Il ne dit que « Mon frère ! » et se tordit sur l'herbe humide, comme un ver qu'a touché la faucille. Un reflet lumineux, perçant la nue sombre, éclairait sa joue pâle, largement coupée d'une trace sanglante. A ce cri, à cette vue, mon sang trop pareil au sien se révolta; il souffrait, il se lamentait en mon frère, et m'ordonnait impérieusement de soulager sa peine. Je courus plutôt vers la mort. Je n'atteignis point la rive, car en ce péril imminent, la même voix de la nature avait fait se relever le pauvre lâche et armé son bras d'une vigueur surhumaine. Dans un spasme convulsif il m'enchaînait à sa poitrine et dans cet étroit embrassement, dissous par un mystérieux magnétisme s'anéantirent mes luttes, mes désirs, ma volonté, tout ce qui n'était pas Lui. Et dans cette minute, la plus effroyable, la plus infernale de celles auxquelles je suis condamné à survivre, je sentis s'arrêter le fatal balancier, et ce fut à GAUCHE.

JACQUES FÈRE.

## MEMENTO

M. Georges Rodenbach a donné au *Progrès* (14 novembre), une intéressante chronique sur les avocats-écrivains. Il y cite le passage suivant du *Juré*, la nouvelle fantaisie juridique de M. Edmond Picard :

« Le spectre *avait* saisi Larbalestrier à la gorge, des deux mains. Et celui-ci vacillant d'épouvante et d'horreur, *sentait* au col la même impression étranglante et molle, qu'un an auparavant, dans son rêve, quand un des cavaliers de l'escorte militaire *avait* en passant cueilli sous le péristyle du Palais de justice, de ses doigts rouges comme de la viande de boucherie. Dans ses narines, pestilentielle, suffocante, *entraînait* l'odeur cadavérique. De ses poings, en désespéré, l'halluciné *martelait* la tête de son horrible ennemi. Ses bras *passaient* et *repassaient* dans l'air, tournoyant en ailes de moulin. Il *entendait* les coups qui *meurtrissaient* et *fendaient* la chair ; elle se *détachait* par morceaux, sèche et vide de sang ; comme s'il *frappait* sur du plâtre, des écailles *tombaient*. La crâne d'un squelette apparut par degrés et finalement resta seul, hideux, invulnérable dans sa dure ossature.

« Larbalestrier, se piétant et s'arc-boutant, malgré ses efforts, *reculait*. Le fantôme corporifié, sépulcral athlète, le *poussait* vers le canal marécageux et torpide (1). L'épouvantable combattant *voulait* le noyer. Frénétique, il *résistait*. Rien n'y *faisait* ; irrésistiblement il *approchait* de la rive.

« Il sentit (2) le moment où ses pieds, arrachés du chemin auquel d'une volonté surhumaine il *essayait* de les coller, entrèrent dans le gazon de la berge dont le grésil craqua. Il sentit (3) l'infériorité qui lui *donnait* la pente pour résister à l'impitoyable poussée du monstre. Il sentit (4) son

(1) Dans quel dictionnaire peut-on trouver la signification de *torpide* ? Pas français.

(2) Un,

(3) Deux,

(4) Trois.

corps basculer et tomber en arrière tandis que les phalanges qui *garottaient* son cou se *détachaient*.

« Dans sa chute, il frappa de l'occiput la glace, qui se brisa.

« Il se *retenait* de ses mains crispées aux herbages, les jambes étendues vers le haut de l'accotement. Sa tête seule *était* mouillée. Il *pouvait* se sauver encore. Mais d'un bond le spectre fut sur lui, et, s'accroupissant, lui enfonça le visage sous l'eau. Il voulait crier. Sa bouche entonna en grouillant le liquide fangeux. Convulsif, il se débattit. Ses membres frappèrent le sol. Il *était* mort (1) ».

Le fragment s'arrête là et nous le donnons *in extenso* ; on ne pourra pas dire que nous l'avons choisi ; c'est un admirateur doublé d'un ami de M. Picard, qui a découpé ce morceau renversant.

Franchement, il pouvait tomber mieux ; si le *Juré* est tout entier dans ce style mahorico-épileptique, nous avons sur la planche de joyeux moments pour le jour où il paraîtra.

Dès aujourd'hui, M. Max Waller se réserve de faire ici la critique du livre.

\* \* \*

L'Art moderne vient de publier un article sur Cladel. Il y avait longtemps.

\* \* \*

Le même a donné un article sur Les lettres devant la plèbe. Tordant.

\* \* \*

Nous recevons de Huy une plaquette *P. P. C.*, comédie-bouffé en un acte de M. G. Notule, qui ferait très bonne figure en lever de rideau sur une de nos scènes de genre. Avis à M. Boyer. L'esprit de *P. P. C.* n'est pas toujours très raffiné, mais il est drôle, c'est ce qu'il voulait et la plus belle fille du monde...

\* \* \*

Vient de paraître chez Monnom : le beau

(1) Vingt-sept imparfaits.

volume de Jules Destrée, Jeune-Belgique, intitulé : *Lettres à Jeanne*. Nous analysons dans notre prochain numéro ce livre qui se présente sous une forme de luxe extraordinaire. Prix : 4 francs.

\* \* \*

*Le Tour du Monde* vient de donner la dernière livraison de *La Belgique*, de Camille Lemonnier. Elle a trait au Limbourg (Tersenderloo, Beverloo, Genck, Hasselt, Saint-Trond, etc.). L'ouvrage complet paraîtra chez Hachette en un grand volume de luxe. Nous en parlerons alors.

\* \* \*

Voir Naples et puis mourir ! M. Chalou n'est pas mort, mais il a vu Naples et il l'a si bien vue qu'il en rapporte, sous forme de beau volume in-8°, la description pittoresque et pleine de charme. Nous prions fort ce livre que Camille Lemonnier patronne dans une lettre préface adressée à l'auteur. C'est bien dangereux de parler de l'Italie après Gautier — voire après l'excellente M<sup>me</sup> de Staël, mais M. Chalou s'en tire à son honneur. Il ne prétend pas éblouir le lecteur par des feux d'artifice de style, mais décrit avec sobriété, dans une langue nette et déliée, les choses qui l'ont frappé au cours de son excursion. Le récit de voyage est un genre littéraire qui ne cesse pas d'être de mode ; chaque jour la librairie Hachette lance des volumes de l'espèce et trouve un public nombreux et impatient de les lire. Celui de M. Chalou, édité par la maison montoise d'Hector Manceaux, partagera cette bonne fortune et nous le lui souhaitons fort.

\* \* \*

M. Albert de Nocée nous envoie, sous forme de tiré à part de l'*Indépendant littéraire*, une nouvelle très gracieuse intitulée : *Rêves déçus*. Tous nos compliments.

\* \* \*

On a joué, le 18 novembre, au théâtre de l'Odéon à Paris, une pièce tirée par M. Henri Céard, un des lévites de Médan, de *Renée Mauperin*, le roman des frères de Goncourt. La critique est peu favorable. Elle s'accorde pour trouver que le livre

seul pouvait donner l'étude complète du caractère de Renée et qu'à la scène ce caractère a des lacunes. Le succès d'estime littéraire seul a accueilli le démarquage de M. Céard.

\* \* \*

C'est à tort que M. Clovis Hugues a dit dans la *France* que les députés ne faisaient rien. Ils travaillent comme des nègres, ils inspirent des reporters, comme M. Gomot, vendent du cognac, comme M. Cunéo d'Ornano, écrivent des drames comme M. Clovis Hugues, ou commettent des poésies comme MM. Clovis, déjà cité, Gustave Rivet, Louis Jourdan, etc. C'est de ce dernier que nous nous occuperons aujourd'hui. Il vient de livrer à la *Revue générale* une étude poétique sur les servantes qui ne manque certainement pas de piquant.

Qu'on juge de la grâce légère de notre honorable :

Auguste (x) et moi, tous deux ayant quinze ans à  
[peine,

Nous quittâmes la ferme, escortant Madeleine,

.....

Nous marchions côte à côte et lui tenant la main,

Peureux, nous nous serriions très fort contre ses

[hanches.

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

(x) Pas celui du Cirque.

Changement de décor. Place aux vieux !

Est-elle jolie, hein ! Jean-Pierre ?  
Elle a du feu dans la paupière :  
Son corsage orgueilleusement  
Se gonfle sur des rondeurs blanches  
Et ses jupons battent ses hanches  
Dans un large balancement.

Excusez-nous, chaste Suzanne,  
Car de ces trésors il émane  
Un parfum de jeunesse dont  
Notre maturité se grise,  
Et pour vous notre barbe grise  
Danserait un joyeux rigodon.

Allons, allons, charmante fille,  
Approchez-vous, soyez gentille  
Et complaisante, faites voir  
Ce mollet rond que l'on devine,  
Et ces beaux bras, Suzon divine,  
Qui sont les plus gros du lavoir.

Certes, voilà une poésie qui n'est pas gazée ; elle manque de « tulle ». On voit que M. Louis Jourdan n'est pas député de la Corrèze !

Continuons la série des vers :

Nous faisons de la poésie,  
Anastasia... Anastasia.

Ceux-ci sont dus à un poète décadent ; ils sont cités par M. Aurélien Scholl dans le *Matin* :

Veules de l'angoisse expectante,  
Nous des trémiers feu bronzés  
Et par l'armoire ankylosés,  
Dévalons vers l'encre latente.

Ceints de l'idéal qui nous tente,  
Subodorons des alizés  
Du glas engluant aux baisers,  
Argyraspides sous la tente.  
Saouls d'espace et d'aberratif,  
En proie, anges sonnans rétif,  
Immobilise les pensées.

Nutrition finie. Enfants  
Mus des immortels gynécées  
Par des entonnoirs d'oliphants !

Certainement, les malheureux enfants gâteaux, que soigne une administration maternelle, sont moins malades que l'auteur de ce sonnet d'une « déliquescence super-grotesquale ».

\* \* \*

Nous avons parlé du *Roman de Jeanne*, la dernière berquinade du bon Coppée. En voici une amusante parodie empruntée au *Voltaire* :

LE ROMAN DE FRANÇOIS

C'était un doux poète, un très humble, un de ceux  
Qui s'en vont, vers le soir, flâneurs et puresseux,  
Observer les garçons dans les épiceries,  
Et content joliment, sur des rimes fleuries,  
La tristesse de vivre en ce monde bourgeois.  
Oh ! les beaux vers flambants comme des feux

[grégeois,  
Les vers ensoleillés, les vers où l'or ruisselle,  
Les strophes où se trouve, ardente, l'étincelle  
Du génie, oh ! jamais, cet être délicat  
Ne voulut en commettre. Il leur criait : « Raca ! »

Et l'on croyait alors qu'il n'avait pas de vices.

O poète ! pourquoi fallut-il que tu visses,  
Un soir, par un beau soir mélancolique et doux,  
Celle dont la robe est crevée aux deux genoux,  
Celle qui, vieille, usée, est cependant baisée  
Par les manieurs du Verbe et ceux de la Pensée !

Il habitait alors un cinquième. A l'étroit,  
Dans sa chambre, il vivait, — bohème, sous le toit,  
Content de sa misère et raillant la Fortune.  
Il adorait, la nuit, songer au clair de lune,  
Et donner à manger aux pierrots, le matin.  
Or, un soir qu'il rêvait, il vit dans le lointain  
Comme un corps féminin s'ébaucher dans la

[brume.

Etant de santé frêle et très sujet au rhume,  
Malgré tout l'imprévu de l'apparition  
Il s'en allait déjà (sage précaution)  
Se mettre dans son lit, quand soudain une femme  
Entre chez lui. « Mon Dieu, lui dit-il, sur mon âme,  
Je ne vous connais point, mais j'ai rêvé de vous ! »  
— Oui, répondit la vieille, en faisant les yeux doux,  
Tu m'appelas souvent, la nuit, dans de fous rêves,  
Et je m'en viens vers toi. Voici l'heure des trêves !  
Je te dorloterai sur mes seins amaigris ;  
Je mettrai pour ton bec de la poudre de riz ;  
Salute en moi ta vieille et très fidèle amie.  
Incline-toi, François, je suis l'Académie.

Il s'inclina, comblé de joie, ayant au cœur  
Tout le ravissement que connaît le vainqueur,  
Et ce ravissement fut de l'extase pure  
Quand la vieille, soudain, approchant sa figure,  
Lui colla sur le front un long baiser brûlant.

Et ce baiser, ce fut la mort de son talent.

BRUNAY.

\* \* \*

M. Paul Verlaine vient de publier coup sur coup, chez Léon Vanier, deux curieux volumes de prose : *MémoireS d'un Veuf* et *Louise Leclercq*.

Ce sont des recueils de nouvelles et de croquis dont plusieurs pages sont vraiment très curieuses et très personnelles. Le ton général en est une sorte de scepticisme mélancolique, un « pincc-sans-ririsme » à l'Alphonse Allais. Nous ne nous arrêtons pas à quelques morceaux d'une langue bis-

ournée et pénible dont les effets nous semblent mal atteints, mais nous croyons que ce livre pourra compter parmi les œuvres de fin d'école par son raffinement parfois excessif. *Louise Leclercq* est une étude hardie et forte ; *Madame Aubin*, un acte qui fait partie du même volume, a la solidité d'un drame de Becque. Il rappelle en ce sens *la Parisienne*.

« *Les Mémoires d'un veuf*, dit M. Emile Verhaeren dans *l'Art moderne*, sont tels quels, un livre de marque. Une douceur de résigné flotte dans les tableaux et les récits. Certains sont délicats et fragiles, originalement présentés et toujours d'une note sincère. Parfois de l'excellent. Ainsi cette aumône discrète à un enfant dans *Nuit noire* :

« Et le veuf s'arrête, infiniment ému. Il fouille dans sa maigre poche, opération lente à cause de l'ulster et du veston à retrousser, et des gants fourrés du Louvre à défaire, et c'est d'une main tremblante, en poire (telle celle d'une vraie dévote dans l'aumônière de M. le curé) qu'il dépose en quelque sorte, au fond de la timbale d'étain, comme par crainte d'offenser la fierté des yeux morts pourtant du seul vrai pauvre d'entre cette foule de pauvres, une petite pièce, — d'or ou d'argent, — sa main gauche ne le sait pas.

« Ceci si doucement fait, si discret et avec une fuite si glissante et comme pudique, que le petit aveugle s'écrie d'une voix cassée, mais combien pénétrante :

« Merci, madame ! »

\* \* \*

La maison Quantin va publier une nouvelle édition du roman de *la Dame aux Camélias*, avec une préface nouvelle de l'auteur.

Une préface de Dumas est parfois un régal. Mais l'auteur de *la Dame aux Camélias* a tout dit sur son œuvre, et ne se souvient pas de se répéter, il passe à côté.

Voici un « à côté » qui est piquant.

On sait, par une préface antérieure, que le roman a été écrit en trois semaines à Saint-Germain. Le jeune Dumas et un ami

s'étaient installés à l'auberge du *Cheval blanc* :

« Le lendemain, à notre réveil, il faisait beau. Au lieu de retourner tout de suite à Paris, nous avons l'idée d'aller chez Ravelet prendre des chevaux pour faire une promenade dans la forêt. Vous n'avez pas connu Ravelet. Je le regrette pour vous. Ravelet tenait un manège, ou plutôt une écurie, au premier rond-point de la terrasse de Saint-Germain. Il était célèbre parmi notre génération. Il achetait tous les chevaux de réforme, ruant, se cabrant, s'emportant, de la garnison de Saint-Germain, et l'on venait exprès de Paris, par bandes, pour les monter. A trente sous l'heure, tout l'été, de sept heures du matin à neuf heures du soir, ils étaient bien vite corrigés des vices qui les avaient fait exclure du régiment. On leur mettait indifféremment des selles d'homme ou de femme. Une fois munis de leurs cavaliers ou de leurs cavalières, on les faisait sortir à grands coups de chambrière, et au petit bonheur ! Ça allait, la jeunesse et le rire aidant. Tout le monde ne tombait pas ; en tout cas, on se relevait. Heureux temps !

Cette maison Ravelet était, vous n'en doutez pas, un lieu de rendez vous. De 1840 à 1860, — époque à laquelle, je crois, les modifications apportées à la terrasse firent disparaître son établissement, — Ravelet a vu défiler sur ses carcans toutes les jolies filles de la galanterie parisienne, y compris Marie Duplessis, qui était une des habituées du lieu et dont la nature fiévreuse se plaisait à ces promenades à fond de train.

Je me rappelle une histoire assez drôle à propos d'un cerisier qui faisait le plus bel ornement de la cour de cette écurie. Un jour, je viens et dis qu'on m'apprête un cheval. En attendant, je demande à Ravelet si je puis grimper dans son arbre pour manger des cerises. Il était assez flegmatique. « Vous pouvez, me dit-il, il y a déjà quelqu'un. » J'aperçois, en effet, une échelle appliquée à l'arbre ; je monte et je vois une femme jolie, quoique brune, comme disait mon ami, assise à son aise entre deux branches faisant fourche et



mangeant tranquillement des cerises. « Vous permettez, madame? lui dis-je. — Comment donc, monsieur! avec le plus grand plaisir. » Et nous voilà mangeant des cerises et causant de toutes choses dont peuvent causer, par une belle matinée de juin, un garçon de vingt ans et une jolie fille qui se rencontrent sur un cerisier. Il y a quatre ou cinq ans, j'entre dans un magasin de curiosités pour marchander une glace Louis XVI. Je trouve une marchande fort aimable, avec des cheveux grisonnants, gris même, mais avec des yeux noirs encore vifs et de belles dents encore blanches. Je me disais : « J'ai vu cette figure-là quelque part. » Elle me regardait en souriant. Je l'examine enfin d'une telle façon qu'elle sent que je suis sur la piste d'un souvenir. « Eh bien, oui, me dit-elle, le cerisier de Saint-Germain! »

La marchande n'a aucun rôle dans le roman, mais qu'importe? Ce souvenir est charmant.

\* \* \*

*Une Faute de Jeunesse* (L. Frinzine et C<sup>ie</sup>, éditeurs), tel est le titre du nouveau roman de M. Alexandre Boutique, l'auteur de *Xavier Testelin*, de *Mal mariée* et des *Amants adultères*.

L'amour sensuel de la vingtième année, violent, aveugle, pouvant faire commettre des fautes qui pèsent sur le reste de l'existence, et l'amour chaste, élevé qui forme le lien sacré de la famille, sont le double élément de ce récit — un drame évidemment emprunté à la vie réelle.

Les caractères des trois personnages principaux : *Le Mari*, placé entre *l'Épouse* et *l'Ancienne Maîtresse*, sont d'une vérité saisissante.

La haute bourgeoisie industrielle est le milieu où se déroule l'action de : *Une Faute de Jeunesse*, où l'on retrouve les

qualités d'observation et d'analyse qui furent remarquées dans *Xavier Testelin*.

Ça et là, quelques hardiesses rappelant l'ironie agressive des *Amants adultères*, (*Fanny Goguelu*) dénotent dans l'auteur un écrivain avec lequel la société contemporaine devra compter.

\* \* \*

Nous avons lu récemment une affiche vraiment curieuse. Elle annonçait une représentation au Musée du Nord, rouvert pour la circonstance, pour le 30 novembre. Voici le programme : « *The wonderful woman*, a comic drama in two acts by Charles Dance. *Betsy Baker* by Madison Morton »

Et sous forme de *nota bene* :

« In the entract, M<sup>r</sup> Emile Sigogne will give a conférence. »

Franchement, il faut qu'il soit enragé, ce brave orateur, et nous l'aurons toujours dans les jambes!

A ce propos, on nous assure que le susdit Sigogne, sujet suisse, donne des leçons de diction dans une des salles du Palais de justice.

Quel est le *permittatur* qui a introduit ce monsieur dans un établissement public? Quels sont les avocats qui ont besoin d'apprendre la diction suisse?

Nous invitons nos amis des journaux quotidiens à demander la lumière sur cette bizarrerie d'un côté et cette licence de l'autre. M. Sigogne n'a droit ici à aucune faveur et, comme monsieur absolument obscur et nul, n'en mérite pas l'ombre.

\* \* \*

M<sup>lle</sup> Mélanie Bouré, cantatrice, a donné le 4 décembre, un concert remarquable, sur lequel nous reviendrons. Constatons en simplement le grand succès.

# TABLE ALPHABÉTIQUE

## DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME CINQUIÈME DE

*LA JEUNE BELGIQUE*

|                                                    |                                           |
|----------------------------------------------------|-------------------------------------------|
| <b>Chainaye (Hector).</b>                          | <b>Devillers (Hippolyte).</b>             |
| Poèmes en prose :                                  | Petit-Pierre . . . . . 167                |
| <i>Les invités</i> . . . . . 345                   | <b>Eekhoud (Georges).</b>                 |
| <i>Les anis</i> . . . . . 346                      | Les Milices de Saint-François             |
| <i>La lune vengeresse</i> . . . . 347              | ( <i>fragments</i> ) . . . . . 26         |
| <i>Toutes les larmes</i> . . . . . 348             | Impressions cruelles :                    |
| <i>La fin du monde</i> . . . . . 348               | I. <i>Les vachers du Meur</i> . . . 287   |
| <b>Chapaux (Albert).</b>                           | II. <i>Chez les las-d'aller</i> . . . 290 |
| Obsession . . . . . 255                            | Homme ou soldat? . . . . . 403            |
| <b>Coriolis (Jacques).</b>                         | <b>Fère (Jacques).</b>                    |
| Ballade pour les regrets de la                     | Oscillations . . . . . 510                |
| belle Rolande . . . . . 148                        | <b>Flaneur (Un).</b>                      |
| <b>Desbordes (Louise).</b>                         | Chronique artistique :                    |
| Yo-Tse ( <i>Fantaisie</i> ) . . . . . 244          | <i>Notes très incomplètes sur</i>         |
| <b>Des Loges (X.).</b>                             | <i>le Salon de Paris</i> . . . . . 330    |
| Chronique théâtrale. . . . . 438                   | <b>Fontainas (André).</b>                 |
| <b>Destrée (Jules).</b>                            | Elévation . . . . . 145                   |
| Odilon Redon . . . . . 131                         | Sonnet . . . . . 147                      |
| Ballade des réverbères mélancoliques . . . . . 241 | Rimes de printemps :                      |
| Ballades en prose :                                | <i>Le sanctuaire</i> . . . . . 309        |
| II. <i>Les trains qui passent</i>                  | <i>Le printemps</i> . . . . . 310         |
| <i>dans la nuit</i> . . . . . 328                  | <i>Langueur</i> . . . . . 310             |
| L'Irréparable . . . . . 417                        | <i>Adoration</i> . . . . . 311            |
|                                                    | <i>Ariette</i> . . . . . 312              |

|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                  |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                 |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <p><b>Frédéric (J.).</b><br/>Vers :<br/>III. <i>La vierge</i> . . . . . 177</p> <p style="text-align: center;"><b>G.</b></p> <p>Toujours . . . . . 361</p> <p style="text-align: center;"><b>Gilkin (Iwan),</b></p> <p>Amour d'hôpital . . . . . 39<br/>Châtiment . . . . . 240<br/>Un assassinat dans un café . . . 385<br/>Nocturnes :<br/>I. <i>Noctambule</i> . . . . . 426<br/>II. <i>Psychologie</i>. . . . . 427<br/>III. <i>Le veilleur de nuit</i> . . . 427<br/>IV. <i>L'étang</i> . . . . . 429</p> <p style="text-align: center;"><b>Gilson (Jules).</b></p> <p>Vers :<br/>V. <i>Pour une vieille</i> . . . . . 179<br/><i>Madrigal</i> . . . . . 507</p> <p style="text-align: center;"><b>Giraud (Albert).</b></p> <p>Lysiane de Lysias. <i>Lettre ouverte au trappiste de « Greta Friedmann »</i> . . . . . 42<br/>Le vieux Steen . . . . . 59<br/>Vers :<br/><i>Silence</i> . . . . . 207<br/><i>La voix brisée</i> . . . . . 207<br/><i>Tes yeux</i> . . . . . 208<br/><i>Quand tu liras ces vers.</i> . . . 208<br/><i>Crépuscule</i>. . . . . 208<br/><i>Renaissance</i> . . . . . 209<br/>La Jeunesse blanche. <i>Lettre à Georges Rodenbach</i> . . . . . 235<br/>Les Moines. <i>A Emile Verhaeren</i> . . . . . 303<br/>Le silence du poète Hirel . . . 371<br/>Vers :<br/><i>A un poète</i> . . . . . 379<br/><i>Le tourment du retour</i> . . . 380<br/><i>Silence</i> . . . . . 380</p> | <p><i>Résignation</i> . . . . . 381<br/><i>Les voix</i> . . . . . 382<br/>Horoscope. . . . . 415</p> <p style="text-align: center;"><b>Kaiser (Georges).</b></p> <p>Georges Eekhoud . . . . . 267</p> <p style="text-align: center;"><b>Keller (Georges).</b></p> <p>Emblème et sourire . . . . . 489</p> <p style="text-align: center;"><b>Khnopff (Georges).</b></p> <p>Vers. . . . . 62</p> <p style="text-align: center;"><b>Kiss.</b></p> <p>Baisers . . . . . 210</p> <p style="text-align: center;"><b>Lemonnier (Camille).</b></p> <p>Happe-Chair (<i>fragments</i>). . . . . 7</p> <p style="text-align: center;"><b>Le Roy (Grégoire).</b></p> <p>Vers :<br/>VI. <i>Dernière visiteuse</i> . . . 180<br/>VII. <i>Cantilène</i> . . . . . 181<br/>VIII. <i>Résurrection</i> . . . . . 181</p> <p style="text-align: center;"><b>Levis (Eddy).</b></p> <p>Sonnet . . . . . 67<br/>Vers :<br/>I. <i>Sonnet</i> . . . . . 176<br/>II. <i>L'ombre</i> . . . . . 177<br/>Rimes noires :<br/><i>Les plaintes</i> . . . . . 433<br/><i>La tache</i> . . . . . 434<br/><i>Fiançailles</i>. . . . . 435</p> <p style="text-align: center;"><b>Lys (Pierre).</b></p> <p>Litanies . . . . . 384</p> <p style="text-align: center;"><b>Mac-Abre.</b></p> <p>Vers :<br/>IV. <i>Un qui va se suicider</i> . . . 179</p> <p style="text-align: center;"><b>Maubel (Henry).</b></p> <p>La mort de Miette Stephen . . . 59<br/>Chronique musicale. . . . . 194, 258</p> |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|

|                                         |          |                                            |     |
|-----------------------------------------|----------|--------------------------------------------|-----|
| Chronique musicale :                    |          |                                            |     |
| <i>Pierrot macabre</i> . . . . .        | 223      |                                            |     |
| Flux et reflux. . . . .                 | 322      |                                            |     |
| A cœur perdu . . . . .                  | 464, 490 |                                            |     |
| <b>Médard (S.)</b>                      |          |                                            |     |
| Pépins :                                |          |                                            |     |
| I. <i>Pépin triste</i> . . . . .        | 222      |                                            |     |
| II. <i>Pépin gai</i> . . . . .          | 223      |                                            |     |
| <b>Mériot (Henry)</b>                   |          |                                            |     |
| Vieux maîtres. . . . .                  | 350      |                                            |     |
| <b>Monseur (Eugène)</b>                 |          |                                            |     |
| Carte de visite . . . . .               | 360      |                                            |     |
| <b>Moréas (Jean)</b>                    |          |                                            |     |
| Chronique littéraire :                  |          |                                            |     |
| <i>Le Symbolisme</i> . . . . .          | 436      |                                            |     |
| <b>Nautet (Francis)</b>                 |          |                                            |     |
| M. Ernest Renan . . . . .               | 50, 149  |                                            |     |
| Le comte Léon Tolstoï . . . . .         | 451      |                                            |     |
| <b>Péladan (Joséphin)</b>               |          |                                            |     |
| Chronique littéraire . . . . .          | 246      |                                            |     |
| Rembrandt . . . . .                     | 351      |                                            |     |
| <b>Réty (Marius)</b>                    |          |                                            |     |
| Nouvelles de la grand'route :           |          |                                            |     |
| VII. <i>Solo de flûte</i> . . . . .     | 390      |                                            |     |
| VIII. <i>La promenade</i> . . . . .     | 393      |                                            |     |
| IX. <i>Le gueux à l'orgue</i> . . . . . | 396      |                                            |     |
| <b>Rodenbach (Georges)</b>              |          |                                            |     |
| Vers pour une rousse . . . . .          | 19       |                                            |     |
| <i>Happe-Chair</i> . . . . .            | 203      |                                            |     |
| Trois nouveaux poètes .                 |          |                                            |     |
| <i>Charles Van Lerberghe</i> ,          |          |                                            |     |
| <i>Grégoire Le Roy</i> , <i>Mau-</i>    |          |                                            |     |
| <i>rice Maeterlinck</i> . . . . .       | 313      |                                            |     |
| <b>Rotiers (Fritz)</b>                  |          |                                            |     |
| Souvenirs de la vie d'étudiant. . . . . | 63       |                                            |     |
| <b>Russel (Raoul)</b>                   |          |                                            |     |
| La chambre hantée . . . . .             | 227      |                                            |     |
|                                         |          | <b>Siebel.</b>                             |     |
|                                         |          | Airs de flûte :                            |     |
|                                         |          | VII. <i>C'est ainsi</i> . . . . .          | 77  |
|                                         |          | VIII. <i>Mal</i> . . . . .                 | 78  |
|                                         |          | IX. <i>Au « British »</i> . . . . .        | 79  |
|                                         |          | X. <i>Au boulevard</i> . . . . .           | 80  |
|                                         |          | XI. <i>La flûte est triste</i> . . . . .   | 81  |
|                                         |          | XII. <i>Il pleut</i> . . . . .             | 153 |
|                                         |          | XIII. <i>Sun shine</i> . . . . .           | 215 |
|                                         |          | XIV. <i>La complainte des</i>              |     |
|                                         |          | <i>boissons bues.</i> . . . .              | 216 |
|                                         |          | XV. <i>Nuits d'avril</i> . . . . .         | 218 |
|                                         |          | XVI. <i>Amour-Hôtel</i> . . . . .          | 219 |
|                                         |          | XVII. <i>Pureté</i> . . . . .              | 243 |
|                                         |          | XVIII. <i>Toute la gamme</i> . . . . .     | 294 |
|                                         |          | XIX. <i>Sans flûte</i> . . . . .           | 344 |
|                                         |          | <b>Swarth (Hélène)</b>                     |     |
|                                         |          | Mépris . . . . .                           | 374 |
|                                         |          | <b>Van Acker (Florimond)</b>               |     |
|                                         |          | La Jeune Belgique (frontispice             |     |
|                                         |          | à l'eau forte) . . . . .                   | 1   |
|                                         |          | <b>Van Arenbergh (Emile)</b>               |     |
|                                         |          | A Calderon : <i>Les Cyclopes</i> . . . . . | 282 |
|                                         |          | <b>Vandrunen (James)</b>                   |     |
|                                         |          | Flemm-Oso . . . . .                        | 71  |
|                                         |          | Les forêts :                               |     |
|                                         |          | I. <i>Forêt rousse</i> . . . . .           | 375 |
|                                         |          | II. <i>Forêt blanche.</i> . . . .          | 377 |
|                                         |          | <b>Van Peteghem (Frantz)</b>               |     |
|                                         |          | Sonnet . . . . .                           | 71  |
|                                         |          | <b>Verhaeren (Emile)</b>                   |     |
|                                         |          | Les soirs : <i>Printemps</i> . . . . .     | 46  |
|                                         |          | <i>Les Corneilles</i> . . . . .            | 46  |
|                                         |          | <i>Les Brumes</i> . . . . .                | 47  |
|                                         |          | <i>Le Gel</i> . . . . .                    | 48  |
|                                         |          | <i>Le Parc.</i> . . . .                    | 48  |
|                                         |          | <i>Le front du soir.</i> . . . .           | 49  |



nouvelle remarquable de M. JULES VAN DER BRUGGHEN : titre . *Hilda*; de M. ALBERT DE NOCÉE : titre : *La Renaude*; des *Souvenirs de jeunesse* d'IWAN GILKIN ; une traduction libre de *La duchesse de Malfi*, drame shakespearien de WEBSTER, par GEORGES EEKHOUD, des *Nouvelles de la Grand'Route* de MARIUS RÉTY, sans compter les vers et prose des Jeunes-Belgique qui ne sont pas cités ici, mais dont la collaboration nous est toujours acquise.

Plus que jamais nous faciliterons aux jeunes et aux nouveaux venus l'accès de notre revue. Nous comptons sur le concours de tous.

NE CRAINS.

---

### BOITE AUX LETTRES

138. Que trouve-t-on dans ces quatorze lettres : A. A. A. E. L. M. N. P. R. S. U. U. W. W.? Déjà l'on y trouve *Snamrewuaw Luap* que l'on peut retourner pour le voir... par derrière. On y trouve encore *Ane, puer, suer, sale, merle, lama*; nos lecteurs sont priés de nous envoyer les combinaisons qu'ils auront découvertes et qui en même temps ont de la justesse dans le... rapport. Ce sera pour les étrennes de notre cher petit Paul. Nos lecteurs sont conviés à trouver de nouveaux jeux.

139. A. A. D. D. C'est pas mal votre nouvelle *La Renaude*. Monsieur Dada ou Adad, mais un peu lâchée : « Les buveurs plus soifs de sa chair que de boisson » nous semble un peu risqué. *Soif* n'est pas un adjectif. Passera néanmoins un de ces jours.

140. SERGENT. *Mon premier amour* est faible, mais plein de jolies choses. Trop inégal, cela. Faites mieux. A vous et merci.

141. H. DE WAELE. Votre sonnet passera dans le prochain numéro.

142. C. DE ROL... Ça, une ballade ! as-tu fini, m'amour ? Le panier lui sourit doucement dans l'ombre...

143. PIERRE P. Le panier ne sourit plus. Lui-même n'en veut pas, de votre *Matin d'hiver* ! Si c'est une gageure, dites le tout de suite.

144. MARCEL V. Quelques vers excellents, mais

1° « *Où les puissants dieux même sont pris d'effroi* ».

Manque d'un pied.

2° « *Les encens consacrée que l'autel réclame* ».

Manque d'un pied.

3° « *A tes pieds j'ai placé mon cœur en ex-voto* ».

Ressemble un peu fort à :

« . . . . . aux pointes empourprées  
*De tes seins je suspens mon cœur en ex-voto* ».

Qui se trouve dans les *Vingt-quatre coups de sonnet* de Théodore Hannon (1876).

En résumé, c'est très imparfait. Nous baillez autre chose plus soignée au point de vue du mètre et des adjectifs, qui sont chez vous un peu hyperboliques.

145. JULES VANDER B. *Hilda* est une page de premier ordre qui passera sans retard. Merci — et recommencez.

146. CHARLES S. ANVERS: Votre idée, excellente, nous arrive trop tard malheureusement. Ce sera pour l'an prochain. Merci néanmoins bien cordialement. Nous comptons sur vous pour faire de la propagande à la J. B. Amenez-nous vos amis — la cause est bonne, servez-la. A vous.

147. A. J. QUAREGNON. Recevons à l'instant vos vers. Allons les lire aussitôt Mille grâtes.

---

GIL BLAS, journal quotidien français, boulevard des Capucines, 16, à Paris; publie TOUSSAINT GALABRU, par FERDINAND FABRE. Un numéro 20 centimes, abonnement (3 mois) 17 francs; en vente partout.

A tous les Artistes, Buveurs raffinés, Amoureux des Vins couleur de Soleil, des Liqueurs exquises et de la Verte Empoisonneuse qui engourdit les peines et calme le dégoût du Mufflisme contemporain, nous recommandons la

## de Block's Universal Wine C<sup>o</sup>

6, RUE PAUL DEVAUX, (PRÈS LA BOURSE)

ET MONTAGNE DE LA COUR

En cette osteria décorée dans le style de la RENAISSANCE FLAMANDE par notre excellent décorateur, CH.-LÉON CARDON, nos amis Jeunes-Belgique, Vingtistes, Essoriens, Hydrophiles et autres trouveront à déguster les vins délicats de *Xérès* et d'*Alicante*, les vins de *Portugal*, d'*Orange-Cap*, le *Kalliste*, le *Misistra* noir, le *Moscato* et l'*Achaja* de *Grèce*, le *Tokay* de *Hongrie*, le *Syracuse*, le *Capri*, le *Malvasia* de *Lipari*, et comme apéritifs les *Vermouths Noilly-Prat* et *Fratelli Cora*.

(Prix modestes, et pour les jours de Joyeuses Beuveries, du vin de Champagne au gobelet, je ne vous dis que ça!)

---

VIENT DE PARAÎTRE

## LETTRES A JEANNE

PAR JULES DESTRÉE.

Un beau volume imprimé chez M<sup>ms</sup> V<sup>e</sup> Monnom. 4.00 francs.

---

EN VENTE

chez Ed. MAHEU, rue Fossé aux Loups

---

## Petite Bibliothèque Universelle

30 centimes le volume

---

Cladel : *Les Va-nu-pieds*. — Hector France : *L'Amour au pays bleu*. — Catulle Mendès : *La demoiselle en or*. — Clovis Hugues : *Poésies choisies*. — Champfleury : *La fille du Chiffonnier*. — Paul Alexis : *Les femmes du père Lefèvre*.

DEMANDER LE CATALOGUE

---

Bruxelles. — Imprimerie Félix Callewaert père, V<sup>e</sup> Monnom successeur, 26, rue de l'Industrie









# LA JEUNE BELGIQUE

paraissant le 1<sup>er</sup> de chaque mois en livraisons formant, par an, un volume d'environ 500 pages, avec frontispice gravé en photogravure Evely, titre, couverture et table des matières.

## PRIX D'ABONNEMENT :

BELGIQUE . . . 7 fr. par an. — ÉTRANGER . . . fr. 8-50 par an.

---

*La Jeune Belgique*, principal organe de la jeune littérature dans notre pays, entre aujourd'hui dans sa septième année. Plus unie, plus décidée et plus ferme que jamais, elle continuera la lutte qu'elle a entreprise, en conservant à son blason ces deux mots de combat : NE CRAINS.

---

*Directeur* : MAX WALLER.

*Secrétaire de la Rédaction* : FLORENT VURGEY.

*Administrateur* : HUBERT VAN DIJK.

---

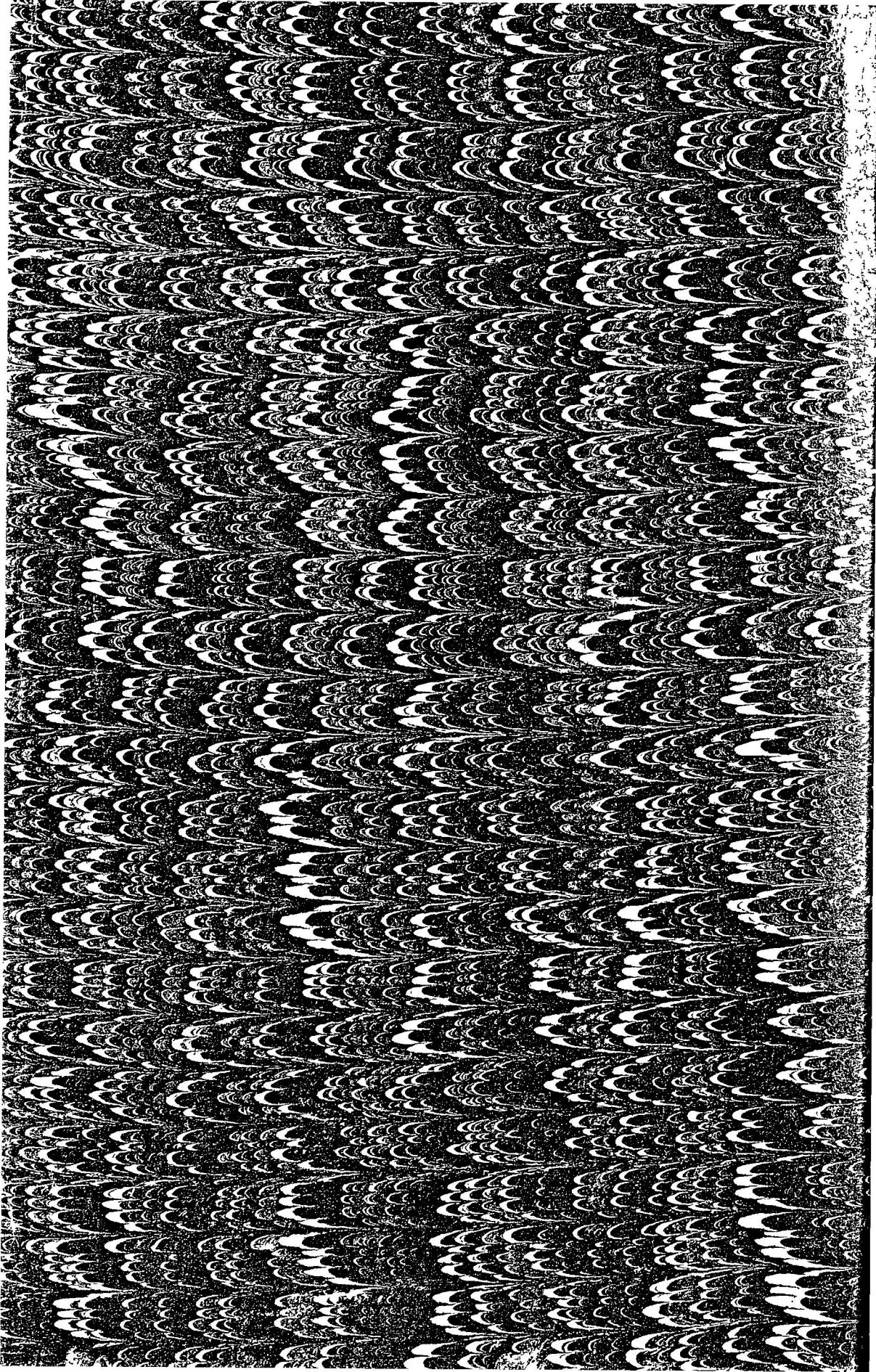
## PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

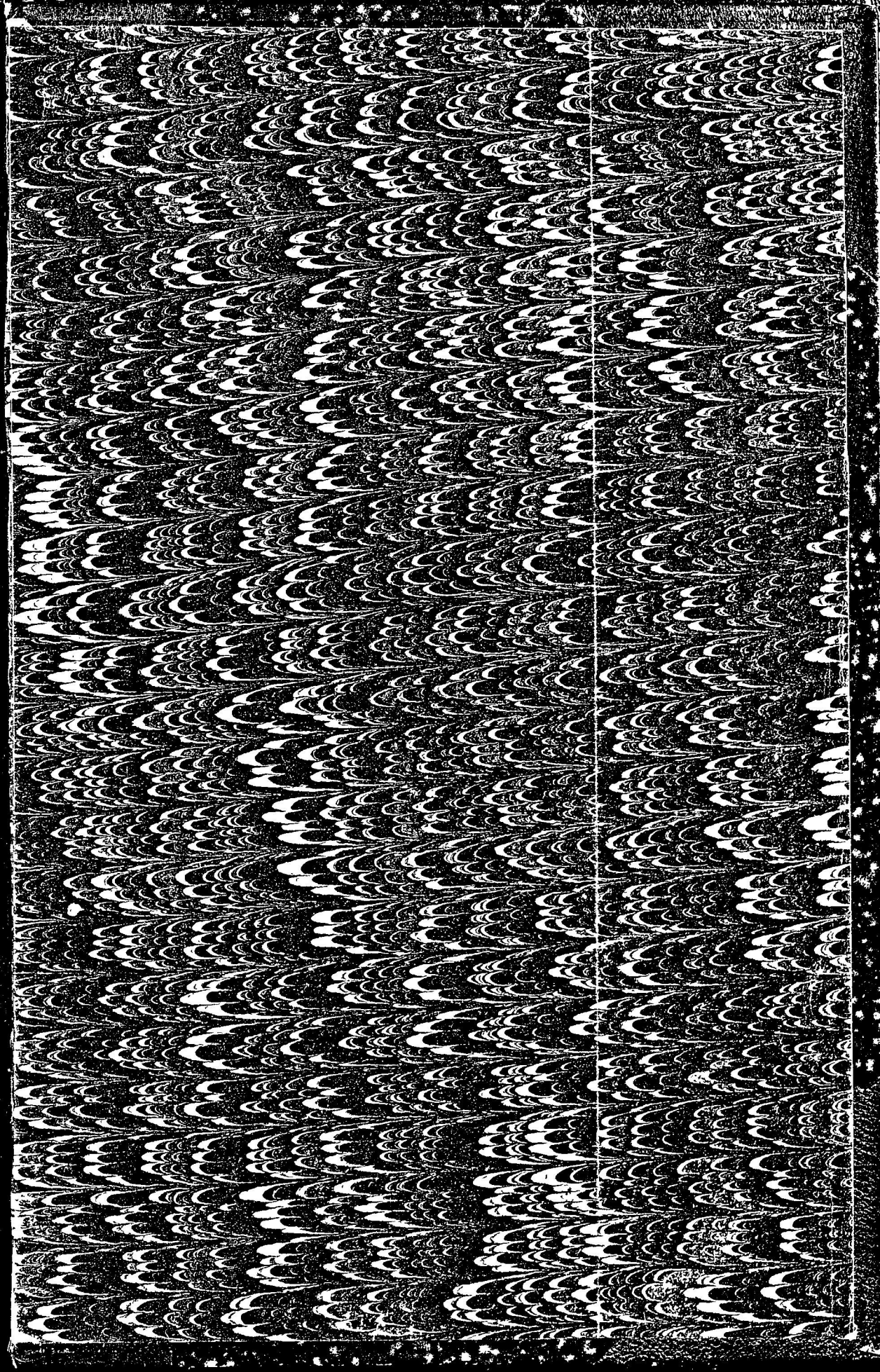
Léon Bloy, Hector Chainaye, Jules Destrée, Hippolyte Devillers, Georges Eekhoud, Jacques Fère, André Fontainas, J. Frédéric, Iwan Gilkin, Jules Gilson, Albert Giraud, Georges Kaïser, Camille Lemonnier, Grégoire Le Roy, Henry Maubel, Francis Nautet, Joséphin Péladan, Marius Réty, Georges Rodenbach, Raoul Russel, Siebel, Lucien Solvay, Maurice Sulzberger, Hélène Swarth, Emile Van Arenbergh, James Van Drunen, Emile Verhaeren, Max Waller.















## **Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires publiées par l'Université libre de Bruxelles et mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB**

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », publiées par l'Université Libre de Bruxelles, ci-après ULB, et mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

### **Protection**

#### **1. Droits d'auteur**

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

#### **2. Responsabilité**

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

#### **3. Localisation**

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom\_du\_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

### **Utilisation**

#### **4. Gratuité**

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires publiées par l'ULB : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

#### **5. Buts poursuivis**

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).

Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles.  
Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

#### **6. Citation**

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

#### **7. Liens profonds**

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

### **Reproduction**

#### **8. Sous format électronique**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

#### **9. Sur support papier**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

#### **10. Références**

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.